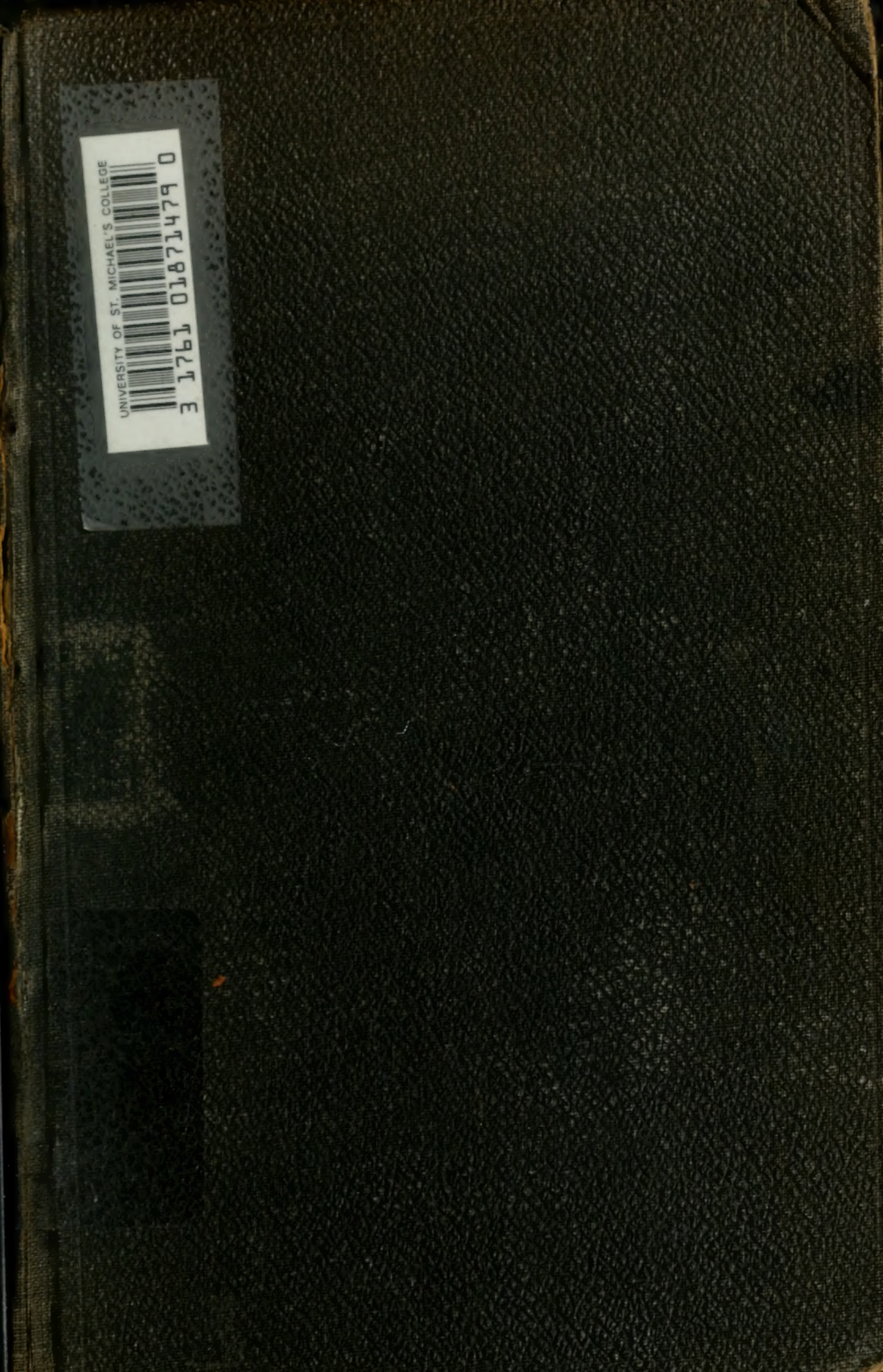

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01871479 0

DATE DUE





VIE

DE

SAINTE TÉRÈSE.



Imprimatur.

Tornaci, 15ᵃ octobris, 1852.

A.-P.-V. Descamps, Vic.-Gen.

VIE
DE
SAINTE TÉRÈSE

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

TRADUITE

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

PAR

LE R. P. MARCEL BOUIX

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.



TOURNAI

TYPOGRAPHIE DE J. CASTERMAN ET FILS,

LIBRAIRES — ÉDITEURS,

IMPRIMEURS DE L'ÉVÊCHÉ.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

La plus belle introduction aux œuvres de sainte Térèse (1) est le jugement qu'en a porté l'Eglise. Déjà depuis près de trois siècles elle a prononcé sur le mérite de ces immortels écrits. En mettant Térèse au rang des Bienheureux, elle proclame la doctrine contenue dans ses ouvrages *une doctrine céleste dont elle souhaite que les âmes des fidèles se nourrissent* : *Ita cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur* (2). Dans l'office composé en son honneur, l'Eglise s'exprime ainsi : *Cette vierge nous a laissé plusieurs écrits remplis d'une sagesse céleste dont la lecture excite puissamment les âmes des fidèles au désir de la patrie d'en haut. Multa cœlestis sapientiæ documenta conscripsit, quibus fidelium mentes ad supernæ patriæ desiderium maxime excitantur* (3).

(1) Nous avons restitué au nom de Térèse sa véritable orthographe. La Sainte, ainsi que ses autographes le démontrent, n'a jamais mis d'*h* dans son nom ; ses historiens l'ont écrit comme elle ; tous les auteurs espagnols ont fait de même. L'Eglise Catholique, dans sa liturgie, a maintenu et consacré l'orthographe de ce beau nom ; et les Bollandistes ont suivi l'Eglise.

(2) Dans l'oraison de la messe pour la fête de sainte Térèse.

(3) Cinquième leçon.

Enfin, dans la Bulle de canonisation, Grégoire XV, s'adressant à toute l'Eglise, prononce ce jugement solennel. « Outre tous ces présents de sa divine munificence dont le « Tout-Puissant voulut orner son Epouse bien-aimée comme « d'autant de précieux joyaux, il se plut encore à l'enrichir « avec largesse par d'autres grâces et par d'autres dons ; il la « remplit de l'esprit d'intelligence, afin que non-seulement « elle laissât dans l'Eglise de Dieu les exemples de ses vertus, « mais qu'elle l'arrosât en même temps par autant de sources « fécondes de la divine sagesse, qu'elle nous a légué d'écrits « sur la théologie mystique et sur d'autres sujets ; écrits em- « preints de la plus éminente piété, dont les fidèles retirent « les fruits les plus abondants, et qu'ils ne sauraient lire sans « sentir s'allumer dans leurs âmes un désir ardent de la céleste « patrie. « Præter hæc omnia divinæ beneficentiæ munera, « quibus hanc dilectam suam quasi pretiosis monilibus decora- « tam esse voluit Omnipotens, aliis etiam gratiis et donis « abunde ipsam locupletavit : adimplevit enim eam spiritu « intelligentiæ, ut non solum bonorum operum in Ecclesia « Dei exempla relinqueret, sed et illam cœlestis sapientiæ « imbribus irrigaret, editis de mystica theologia aliisque etiam « multa pietate refertis libellis ; ex quibus fidelium mentes « uberrimos fructus percipiunt, et ad supernæ patriæ desi- « derium maxime excitantur. »

Catholique, qui que vous soyez, vous pouvez maintenant ouvrir les écrits de sainte Térèse ; l'Eglise, votre Mère, vient de vous dire ce qu'ils sont : vous savez à l'avance que vous y trouverez une doctrine céleste, que vous en retirerez les fruits spirituels les plus abondants, enfin que votre âme s'y embrasera du désir du Ciel. *Tolle, lege* ; prenez le livre et lisez (1).

(1) Conf. S. Aug., lib. VIII, cap. XII.

Depuis près de trois siècles les paroles du Vicaire de Jésus-Christ s'accomplissent : les ouvrages de sainte Térèse exercent un apostolat fécond dans l'Eglise, et ils l'exerceront jusqu'à la fin des temps.

De tels ouvrages sont une propriété sacrée de l'Eglise et le trésor de tous les fidèles. La doctrine qu'ils renferment étant émanée du Ciel, ils sont dignes du plus profond respect. De là l'obligation pour quiconque les imprime ou les fait passer dans une autre langue, de les reproduire dans leur intégrité : la gloire de Dieu, l'Eglise, la vérité le demandent. Mutiler un pareil texte ou en altérer la doctrine serait une sorte de profanation. Mais s'il en est ainsi, quel catholique en France ne sera profondément contristé, en acquérant la certitude que la traduction qui a cours parmi nous depuis deux siècles (1) se trouve

(1) Nous désignerons ici la traduction des œuvres de sainte Térèse par Robert Arnauld-d'Andilly, publiée à Paris en 1670. Robert Arnauld-d'Andilly, conseiller d'état, naquit en 1589. Celui de ses oncles qui fit son éducation politique, Isaac Arnauld, était calviniste, comme Robert lui-même l'atteste dans ses mémoires. (*Mem. d'Arnauld-d'Andilly*, *part. I*, *pag. 51.*) Les membres de la famille des Arnauld qui professerent le calvinisme à Charenton furent nombreux : on en peut voir les noms dans l'ouvrage intitulé : *La Verité sur les Arnauld, par Pierre Varin, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal*, tom. I, note B, page 337. Robert Arnauld-d'Andilly fut un des plus fermes soutiens et un des plus ardents propagateurs du jansenisme. Lié de bonne heure, comme le declare Lancelot dans ses mémoires, avec le celebre abbe de Saint-Cyran, il fut un de ses plus puissants auxiliaires. (*Mem. de Lancelot*, tom. I, pag. 281, et *Mém. d'Arn.-d'Andilly*, part. I, page 147.) Ils travaillerent l'un et l'autre avec une infatigable ardeur à étendre la secte. Le premier exerçait son prosélytisme à la Cour ; le second dans le clergé, et, de préference, au sein des Congregations religieuses. Vers l'année 1644, selon l'opinion la plus repandue, en 1646, comme le démontre l'auteur de la vérité sur les Arnaud, Robert quitta le monde pour se retirer dans le boulevard du jansénisme, c'est-a-dire, dans la solitude de Port-Royal, où étaient déja entres sa mère, le plus celebre de ses fréres Antoine Arnauld, six de ses sœurs, cinq de ses neveux, trois de ses cousines germaines, et où entrerent deux de ses fils et six de ses filles. Quoique Robert Arnauld-d'Andilly fût le patriarche de la secte, il n'en fut pas néanmoins le héros. Le porte-étendard et le chef fut son frère le Docteur Antoine Arnauld, moins âgé que lui de vingt-trois ans. Ce fut à Antoine que les sectaires et leurs amis decernerent le nom de Grand, titre bien tristement conquis, puisqu'il fut moins le prix des talents que de « cette inebranlable obstination dans l'erreur, » de cet invincible et systématique mépris de l'autorité, caractere éternel de la

empreinte de la double tache que nous venons de signaler? Malheureusement le fait n'est que trop facile à démontrer.

Et d'abord le texte de sainte Térèse se trouve tronqué dans la traduction de 1670. Le traducteur, au lieu de suivre les éditions les plus fidèles d'Espagne, a suivi, comme il le déclare, l'édition espagnole d'Anvers. Or, dès l'année 1644, l'auteur de l'*Histoire Générale des Carmes Déchaussés*, François de Sainte-Marie, flétrissant au nom de son Ordre les retranchements que l'on avait fait subir au texte de sainte Térèse dans le Livre des Fondations imprimé successivement à Bruxelles et à Saragosse, déplorait qu'il eût été imprimé à Anvers avec les mêmes mutilations; et il signalait l'édition entière d'Anvers comme mutilée, renfermant des passages falsifiés, et indigne des presses du successeur du célèbre Plantin (1). En effet, sans parler des passages falsifiés, cette édition avait supprimé, dans le Livre des Fondations, plus de la moitié du chapitre X et le chapitre XI tout entier; ce qui constitue, selon la remarque des Bollandistes, une partie notable de l'ouvrage.

Ainsi donc le traducteur, en suivant une édition tronquée, désavouée par l'Ordre des Carmes, n'a présenté au public qu'un texte tronqué, et même falsifié. Il va plus loin; par un de ces artifices où le sectaire se décèle, il mutile cette édition tronquée elle-même, quand l'esprit de sa secte le demande. On va en voir la preuve.

» secte, » suivant l'expression du comte de Maistre. Antoine Arnauld, comme le fait observer le même écrivain, soutint jusqu'au dernier soupir ce caractère de révolte contre l'Eglise. « Mourant à Bruxelles plus qu'octogénaire, il veut mourir » dans les bras de Quesnel, il l'appelle à lui : il meurt, après avoir protesté dans » son testament, qu'il persiste dans ses sentiments. » (M. de Maistre, Eglise Gall., liv. I, chap. 9.) La carrière de Robert ne fut pas moins longue : né en 1589 et mort en 1674, il avait plus de quatre-vingts ans quand il publia, en 1670, la traduction de sainte Térèse. Ce fut un de ses derniers ouvrages.

(1) Histoire Générale des Carmes Déchaussés, par le R. P. François de Sainte-Marie, traduite en français par le R. P. Gabriel de la Croix. Liv. VI, chap. VIII et X.

Non-seulement le texte original est tronqué dans cette traduction, mais, ce qui est plus regrettable encore, la doctrine de sainte Térèse y est altérée, et l'esprit de la secte à laquelle appartenait le traducteur y perce visiblement : pour le démontrer, il n'y a qu'à citer.

Au chap. XI la Sainte dit : Si cette âme persévère, Dieu, « *qui ne refuse sa grâce à personne*, augmentera peu à peu son « courage de manière à lui faire obtenir un si grand bien (1). » Le traducteur passe ces paroles *qui ne refuse sa grâce à personne* ; il sait trop bien qu'elles sont la condamnation des doctrines désespérantes de sa secte.

Au même chap. XI la Sainte dit (2) : « Une peine des com« mençants est de ne pouvoir connaître s'ils ont un vrai re« pentir de leurs péchés : *ce repentir, ils l'ont pourtant, et la « preuve en est dans leur sincère résolution de servir Dieu.* » La Sainte, comme on voit, affirme qu'ils ont ce repentir, elle en apporte la preuve, elle console et rassure ainsi les âmes que ce doute tourmente. Mais le traducteur a retranché ces paroles trop consolantes, et a ainsi rendu le passage : « La « difficulté est au commencement, à cause que l'on n'ose s'as« surer si le repentir que l'on a de ses péchés est un repentir vé« ritable, accompagné d'une ferme résolution de servir Dieu. »

Au chap. XII la Sainte dit (3) : « Une âme que Dieu n'a « pas élevée à un degré plus éminent d'oraison fera très-bien « de ne pas chercher à s'y élever d'elle-même : et ceci est

(1) Nous mettons sous les yeux le texte espagnol, afin que l'on puisse juger avec connaissance de cause, et nous faisons observer que, dans tous les passages qui vont être cités, l'édition d'Anvers étant parfaitement conforme à celle de Madrid, l'altération ne vient que du traducteur.

« Porque si persevera, no se niega Dios a nadie, poco a poco va habilitando el el animo para que salga con esta victoria. » Vida. cap. XI.

(2) « Al principio anda pena, que no acaban de entender, que se arrepienten de » los pecados, y si hacen, pues se determinan a servir a Dios tan de veras. »

(3) « Y notese esso mucho, por que no le aprovechara mas de perder. »

« bien à remarquer, *parce qu'elle ne peut que perdre à une pa-*
« *reille tentative.* »

Le traducteur fait dire à la Sainte : « Parce que cette pré-
« tention *causerait leur perte.* » Proposition fausse, capable de glacer d'effroi les âmes qui tendent à la perfection.

Dans le Château intérieur (première Demeure, ch. II), un passage semblable de la Sainte est rendu d'une manière tout aussi éloignée de la vérité. La Sainte établit que, pour acquérir la vraie humilité, il ne faut pas seulement approfondir sa misère, mais s'élever jusqu'à la considération de Dieu ; puis, parlant des âmes qui négligent ce second moyen, elle s'écrie : « A combien d'âmes le démon *n'a-t-il pas causé des pertes*
« *considérables* en leur faisant prendre pour humilité ce que je
« viens de dire ! (1) »

Le traducteur a dit : « De combien d'âmes le démon *n'a-t-*
« *il pas causé la perte*, en leur faisant prendre pour humilité
« ce que je viens de dire ! »

Au chap. XV de la traduction, nouvelle atteinte portée à la doctrine de sainte Térèse.

Traitant du second degré d'oraison, la Sainte s'exprime ainsi : « C'est un don magnifique, et son excellence surpasse
« tout ce que je pourrais en dire ; aussi, je le répète, con-
« naissant bien des personnes qui arrivent à ce degré, j'é-
« prouve une vive douleur de voir que celles qui passent outre,
« comme elles le doivent, sont en si petit nombre que j'ai
« honte de le dire. *Je n'affirme pas que le nombre des âmes qui*
« *franchissent ce degré soit petit ; nul doute que ces âmes ne*
« *soient nombreuses dans l'Église, et qu'elles ne nous protègent*

1. « Qué de almas debe el demonio de haber hecho perder mucho por aqui ! »

« *auprès de Dieu par leurs prières ; mais je dis ce que j'ai* « *vu* (1). »

Le traducteur a retranché les paroles soulignées et rendu ainsi le passage : « C'est pourquoi, comme je l'ai dit, je ne « saurais voir sans douleur que plusieurs âmes arrivant jus- « que là, il y en a si peu qui passent outre, que j'aurais honte « de dire combien le nombre en est petit : celui des autres « dont j'ai eu connaissance est assez grand. »

Comme on le voit, la Sainte énonce que, parmi les personnes de sa connaissance élevées à ce second degré d'oraison, peu le franchissent, mais que dans l'Eglise de Dieu ces âmes sont en très-grand nombre. Le traducteur lui fait dire d'une manière absolue qu'il y a si peu d'âmes qui passent outre, qu'elle aurait honte de dire combien le nombre en est petit. Cette altération de la doctrine de la Sainte a ici une grande portée : elle fausse le jugement du lecteur sur le reste de l'ouvrage. Convaincu que le nombre des personnes qui franchissent ce second degré d'oraison est infiniment petit, il conclura que les autres degrés plus élevés sont inaccessibles, et le livre lui tombera des mains.

Veut-on achever de se convaincre que la doctrine de sainte Térèse est altérée avec réflexion, qu'on ouvre le livre du Château intérieur. Un passage semblable au précédent se présentait au traducteur ; il l'a rendu avec la même infidélité. Mettons les deux textes sous les yeux.

La Sainte dit au début de la cinquième Demeure, en traitant de l'oraison d'Union : « Seigneur, envoyez-moi du haut « du Ciel votre lumière, afin que je puisse donner quelque

(1) « Es gran don, mucho mas de lo que yo podré decir. Esme gran lastima, por- » que, como digo, conozco muchas almas que llegan aqui, y que pasen de aqui, » como han de pasar, son tan pocas, que se me hace verguenza decirlo. *No digo yo* » *que hay pocas, que muchas debe haber, que por algo nos sustenta Dios ; digo lo que* » *he visto.* »

« connaissance de sujets si relevés à vos fidèles servantes, « puisque par votre infinie bonté quelques-unes d'entre elles « jouissent habituellement de ces célestes douceurs. *Or, quoi- « que j'aie dit quelques-unes, il en est bien peu cependant qui « n'entrent pas dans cette demeure dont je vais parler : les grâ- « ces qu'elle renferme sont plus ou moins élevées, et voilà pou- « quoi je dis que la plupart y entrent : quant à certaines grâces « spéciales que je signalerai, il est, je crois, peu d'âmes qui « les reçoivent ; mais, quand elles n'arriveraient que jusqu'à la « porte, ce serait encore une insigne faveur que Dieu leur ac- « corderait* (1) »

Le traducteur a dit d'une manière générale et absolue : Il « y a peu d'âmes qui entrent dans cette cinquième Demeure « dont je vais parler ; et bien peu de celles qui y entrent qui « voient tous les trésors qu'elle enferme : mais, quand elles « n'arriveraient que jusqu'à la porte, ce serait toujours une « grande faveur que Dieu leur ferait. »

Par cette grave altération de la doctrine, le traducteur trompe le lecteur et fausse son jugement sur le reste de cet admirable ouvrage, le plus sublime qui soit sorti de la plume de sainte Térèse.

Ces citations, que nous pourrions multiplier, suffisent pour démontrer la double atteinte portée par la traduction de 1670 aux écrits de l'immortelle vierge d'Avila.

Une traduction qui reproduisît fidèlement le texte et la doc-

1 « Enviad, Senor mio, del Cielo luz, para que yo pueda dar alguna a estas » vuestras siervas : pues sois servido de que gocen algunas dellas tan ordinaria- » mente destos gozos. *Y aunque dixe algunas, bien pocas hay que no entren en » esta Morada, que ahora dire. Hay mas y menos, y á esta causa digo, que son las » mas las que entran en ella. En algunas cosas de las que aqui diré, que hay en este » aposento, bien creo que son pocas ; mas aunque no sea sino llegar á la puerta, es » harta misericordia la que las hace Dios.* »

trine de sainte Térèse était donc nécessaire. L'honneur de la Sainte et la piété des fidèles la réclamaient à l'envi. Nous avons cru servir l'Eglise en nous dévouant à ce travail. Pour imprimer à notre traduction le cachet d'une fidélité parfaite, nous avons employé tous les moyens qui étaient humainement en notre pouvoir. Il y avait eu des mains assez téméraires pour lacérer ces écrits (1); il fallait avant tout rétablir le texte et le montrer tel que l'avait tracé la main séraphique de Térèse. Dans ce but nous ne nous sommes pas contenté de suivre les éditions espagnoles les plus correctes, notre conscience n'eût pas été tranquille; aspirant à posséder la certitude pour pouvoir la donner au public, nous avons dû aller aux sources et interroger les autographes. La confrontation des meilleures éditions espagnoles avec les manuscrits originaux nous a paru un préliminaire indispensable d'un travail consciencieux; et des hommes qui étaient juges dans cette question nous ayant confirmé dans ce sentiment, nous n'avons point hésité.

Nous avons donc fait un voyage dans la patrie de sainte Térèse; et là, il nous a été donné de voir de nos yeux, de toucher de nos mains, de vénérer de tous les respects de notre âme, ces autographes que la catholique Espagne est fière de

(1) Avant que le texte de sainte Térèse eut été tronqué par l'édition d'Anvers et par la traduction d'Arnauld-d'Andilly, Antoine Kerbekius avait publié, en 1603, à Mayence, une traduction latine si mutilée et si infidèle que l'Ordre des Carmes crut devoir se réunir à Rome en Chapitre général pour la condamner par un décret solennel; les Pères du Chapitre proscrivent d'une voix unanime un ouvrage si injurieux à leur sainte Fondatrice, et ils en défendent la lecture dans la maison de l'Ordre. Nous ferons observer ici que quelques-uns des principaux retranchements de Kerbekius se trouvant dans l'édition d'Anvers suivie par Arnauld, la traduction de celui-ci se trouve indirectement frappée par le décret des Carmes. On peut voir dans les Bollandistes ce décret dont nous ne citons qu'une partie :

« Accepimus scripta S. M. N. Teresiæ esse truncata... Hanc infidelitatem editio- » nis S. Matri injuriosam, omnino improbamus et a nobis non esse profectam testa- » mur... Ipsam quoque editionem truncatam in usu nostrorum esse prohibemus. » Propositionem hanc Capitulo nostro generali propositam et per acclamationem » omnium approbationem testamur. Die XVI maii 1650. Fr. Franciscus a SS. Sacra- » mento, Præpositus Generalis. »

posséder et que l'univers lui envie. A l'Escurial, nous avons collationné avec une édition de Madrid trois manuscrits originaux, la *Vie de la Sainte écrite par elle-même*, le *Livre des Fondations*, la *Manière de visiter les couvents* : tout le texte de ces manuscrits, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, a été soigneusement confronté avec le texte imprimé. Outre ces trois autographes, l'Escurial possède la première copie du *Chemin de la perfection,* qui n'est qu'une ébauche incomplète. La seconde copie de cet ouvrage, qui est celle à laquelle la Sainte mit la dernière main, se conserve dans le monastère des Carmélites de Valladolid, et c'est là que nous avons collationné ce précieux manuscrit. Le même travail a été fait avec le même soin à Séville, pour le manuscrit du *Château intérieur* qui se garde dans le couvent des Carmélites. Enfin, nous avons eu la consolation de trouver à Madrid une partie notable du manuscrit des *Exclamations*. Les Carmélites, à qui cet autographe appartient, ont été heureuses, en nous le confiant, de concourir à notre dessein. Le manuscrit des *Pensées sur l'amour de Dieu* n'existe plus; mais nous avons trouvé, au monastère d'Albe, une copie de ce petit traité, fort ancienne et fort authentique, qui nous a été très-utile.

Ni les méditations sur le Pater, ni le sonnet à Jésus crucifié ne sont de sainte Térèse, comme les Bollandistes le démontrent.

Notre reconnaissance doit acquitter ici une dette sacrée, en rendant un hommage public au concours si bienveillant que daignèrent nous prêter, au moment de notre départ pour l'Espagne, deux hommes dont le nom est cher à l'Eglise et à la France. Avec cette noble bonté qui les caractérise, son Eminence le Cardinal Fornari, alors Nonce à Paris, et M. de Falloux, alors Ministre de l'instruction publique, nous donnèrent des lettres de recommandation qui aplanirent à l'avance toutes

les difficultés de notre entreprise. Il nous est également doux de payer le même tribut de gratitude à un homme non moins éminent, à Monseigneur Brunelli, Nonce de Sa Sainteté en Espagne. Nous garderons un éternel souvenir du paternel et gracieux accueil que nous trouvâmes auprès de lui. Non content de seconder le but littéraire de notre voyage, Monseigneur Brunelli nous accorda la faveur de visiter les sanctuaires du Carmel, qu'il nous importait de connaître. C'est en vertu de ce privilége que nous avons vu et étudié à loisir le couvent de l'Incarnation d'Avila, celui de Saint-Joseph, berceau de la Réforme du Carmel, enfin le monastère d'Albe, qui a la gloire de posséder le corps virginal de sainte Térèse.

Ainsi, les manuscrits originaux de tous les grands ouvrages de sainte Térèse ont été religieusement collationnés. Par cette confrontation des autographes avec une des plus correctes éditions de Madrid, deux grands résultats ont été obtenus par nous ; d'abord nous avons la certitude de posséder et d'offrir au public le texte pur de sainte Térèse. En second lieu, nous sommes en mesure de donner une édition espagnole de ses œuvres, incomparablement plus correcte que toutes celles qui existent. Et, si Dieu nous en fait la grâce, nous élèverons ce monument à la gloire de la Réformatrice du Carmel.

Terminons par quelques mots sur la Vie de sainte Térèse écrits par elle-même. Ce livre, le plus important de ses ouvrages, fut le premier qui sortit de sa plume. La Sainte, dans une de ses lettres, l'appelle le Livre des miséricordes du Seigneur. Elle l'écrivit par ordre de ses Confesseurs, mais avant que ceux-ci eussent parlé, Notre-Seigneur lui avait déjà fait connaître que c'était sa volonté ; c'est ce qu'elle déclare expressément dans l'avant-propos : « En écrivant ma vie, dit-» elle, j'obéis à mes Confesseurs ; je me rends aussi, je le sais,

» à la volonté du Divin Maître qui, depuis longtemps, exigeait
» de moi cet écrit; mais jusqu'à ce jour je n'avais osé l'entre-
» prendre. «

Sainte Térèse a écrit deux relations de sa vie; elle commença la première à Avila, en 1561, et la termina en 1562, dans le courant de juin, à Tolède, chez Louise de la Cerda, sœur du Duc de Medina Cœli, deux mois avant la fondation de Saint-Joseph, premier monastère de la Réforme. Le Confesseur qui lui avait imposé cette tâche était Pierre Ybanez, Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, homme éminent par ses lumières, et plus éminent encore par sa sainteté. Sainte Térèse, dans le cours de son ouvrage, nous fera connaître les vertus de ce grand serviteur de Dieu, et nous présentera le ravissant tableau de sa sainte mort.

Vers la fin de 1562, comme elle le raconte dans le prologue du Livre des Fondations, il lui fut enjoint par un autre de ses Confesseurs, d'écrire une seconde relation de sa vie plus étendue que la première, et de faire entrer dans son récit la fondation de Saint-Joseph d'Avila. Ce Confesseur, de l'Ordre de Saint-Dominique comme Pierre Ybanez, était le célèbre Garcia de Toledo, issu d'une des plus nobles familles d'Espagne, mais en qui l'éclat des vertus surpassait l'éclat de la naissance. Modèle de la plus parfaite obéissance, Térèse dut sans retard s'occuper de la nouvelle relation de sa vie, et y consacrer les moments de loisir que lui laissait le gouvernement de son monastère. Néanmoins son livre n'était pas encore terminé en 1565, puisqu'elle y rapporte l'heureuse mort de Pierre Ybanez, arrivée cette année, d'après Echard. Elle ne l'aurait donc achevé que vers la fin de 1565, ou dans le cours de l'année 1566, comme le pensent les Bollandistes; il faut observer que, dans cet intervalle, c'est-à-dire, de 1563 à 1566, elle fit marcher

de front la composition de son second ouvrage intitulé : *Le Chemin de la Perfection*. Il n'existe aucun vestige de la première relation de sa vie, aucun historien n'en parle ; mais elle se trouve, quant au fond, dans la seconde. Peut-être même la Sainte a-t-elle conservé intégralement tous les chapitres qui précèdent le récit de la fondation de Saint-Joseph ; nous n'avons là-dessus aucune donnée.

C'est surtout à la vénérable Mère Anne de Jésus qu'appartient la gloire d'avoir fait imprimer, pour la première fois, le livre de la Vie, avec les autres œuvres de sainte Térèse. Placée à la tête du monastère de Madrid récemment fondé, elle juge le moment favorable ; elle communique son dessein à l'Impératrice Marie, fille de Charles-Quint et veuve de Maximilien II, qui l'approuve. Le projet est également soumis à Philippe II et obtient son suffrage. Dès lors plus d'obstacle ; les manuscrits originaux recueillis par les soins d'Anne de Jésus sont prêts ; le Conseil du Roi les fait remettre, en 1586, au Père Louis de Léon, de l'Ordre de Saint-Augustin, et le charge d'en préparer l'édition. Le savant Religieux termine en un an cette tâche glorieuse, mais la mort l'empêche de diriger lui-même l'impression. Son travail est livré au plus célèbre imprimeur de Salamanque ; et, en 1588, six ans après la mort de sainte Térèse, toutes ses œuvres spirituelles, moins le livre des Fondations (1), sont données au public.

Pour rendre plus facile et plus profitable la lecture de la Vie de sainte Térèse, nous avons mis en tête de chaque chapitre un sommaire qui en présente l'analyse ; le lecteur voit ainsi d'un coup d'œil le sujet que la Sainte y traite, et il peut mieux

(1) On crut devoir différer l'impression de cet ouvrage, parce qu'il y était fait mention de plusieurs personnes encore vivantes.

le graver dans sa mémoire. Ces sommaires formeront la table des matières qui est à la fin du volume.

De plus, nous avons expliqué et complété le récit par des notes historiques qui nous ont paru absolument nécessaires. Sainte Térèse, en adressant à ses Confesseurs la relation de sa vie, leur déclare qu'elle l'écrira de manière à ne désigner personne et à rester elle-même inconnue ; et de fait, dans le cours de ce grand ouvrage, elle ne nomme que saint François de Borgia et saint Pierre d'Alcantara. Sa narration était parfaitement claire pour ceux qu'elle voulait rendre confidents des secrets de son âme ; mais il n'en est plus ainsi pour nous, à trois siècles de distance. Il fallait donc lever ce voile mystérieux, et rendre au récit toute sa clarté. Nos guides, dans ce court commentaire historique, ont été Ribera, de la Compagnie de Jésus, le premier historien de sainte Térèse, Yepes, de l'Ordre des Hiéronymites, et François de Sainte-Marie, auteur de l'*Histoire Générale des Carmes Déchaussés*, et l'un des plus illustres fils spirituels de sainte Térèse dont il avait la gloire d'être parent. Enfin, nous avons suivi pas à pas les Bollandistes qui, avec cette sûreté de jugement et cette profondeur d'érudition dignes de leurs devanciers, ont tout dit, tout expliqué sur sainte Térèse, dans les Actes de sa vie, monument le plus beau et le plus grandiose qui ait été élevé de main d'homme à la gloire de la Réformatrice du Carmel.

La Sainte ne conduisant son récit que jusqu'à l'année 1566 au plus, nous avons cru répondre au pieux désir du lecteur, en mettant sous ses yeux le tableau tout entier d'une si belle vie : ainsi, un abrégé chronologique lui fera embrasser comme d'un regard tout ce qui s'est passé de plus mémorable, non-seulement depuis la naissance de cette illustre vierge jusqu'à sa mort arrivée en 1582, mais encore jusqu'à sa canonisation qui eut

lieu le 12 mars de l'année 1622 ; et, comme le lecteur désire savoir où se trouvent aujourd'hui le corps et les plus insignes reliques de notre Sainte, nous faisons connaître les villes et les sanctuaires qui ont le bonheur de posséder un si précieux trésor.

Puisse ce travail contribuer à la gloire de Dieu et au bien spirituel des âmes ! Et daigne la grande Sainte, pour l'honneur de laquelle nous l'avons entrepris, abaisser sur nous, du haut du Ciel, un regard de protection !

Ce 19 mars de l'année 1852, jour de la fête du glorieux saint Joseph

---

PROTESTATION DU TRADUCTEUR.

Voulant fidèlement observer les constitutions du Pape Urbain VIII, je déclare ne revendiquer, pour les notes ajoutées aux œuvres de sainte Térese, que la foi qu'on accorde au témoignage d'un homme par lui-même sujet à se tromper.

AVANT-PROPOS.

J'ai reçu l'ordre d'écrire ma manière d'oraison et les grâces dont le Seigneur m'a favorisée ; on me laisse en même temps pleine liberté d'entrer dans les plus grands détails. Pourquoi faut-il que je ne sois pas également libre de révéler, dans tout leur jour, mes péchés et les infidélités de ma vie (1)!

(1) Pour apprécier au juste ce que sainte Térèse dit de ses péchés, le catholique doit connaître le jugement que l'Église a porté sur cette question.

Il faut, de plus, qu'il comprenne comment cette grande Sainte, qui garda toujours l'innocence baptismale, a pu parler d'elle-même comme d'une grande pécheresse.

Quel est donc le jugement porté par l'Église sur les péchés de sainte Térèse? Ce jugement solennel, règle sûre du nôtre, le voici formulé dans la bulle de canonisation de cette Sainte. Grégoire XV parle ainsi à toute l'Église Catholique : « Entre toutes les vertus dont le Seigneur avait orné son épouse, sa pureté sans tache brilla du plus vif éclat. Elle la cultivait avec tant de soin, que non-seulement elle observa jusqu'à la mort le vœu de virginité qu'elle avait fait dès sa plus tendre jeunesse, mais encore elle conserva, *exempte de toute tache*, *une angélique pureté de corps et de cœur*. »

« Inter cæteras ejus virtutes, quibus quasi sponsa a Deo ornata mirifice excelluit, « integerrima effulsit castitas, quam adeo eximie coluit, ut non solum propositum « virginitatis servandæ a pueritia conceptum, usque ad mortem perduxerit, sed « *omnis expertem maculæ angelicam in corde et corpore servaverit puritatem* (1). »

Écoutons le témoignage d'un autre Souverain Pontife, Urbain VIII. Lorsqu'on lui présenta le premier office imprimé en l'honneur de sainte Térèse, avec ces paroles

(1) Gregorius XV, *In Bulla canonisationis.*

Mon âme en eût éprouvé une joie si vive ! Mais loin de céder à mon désir, on m'a commandé, sur ces aveux, une extrême réserve. Ainsi, je conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur, ceux qui me liront, de se souvenir toujours que je ne saurais donner assez de larmes à ma triste vie. Non, parmi tous les

à la fin de la sixième leçon : « Le Seigneur la comblait de ses célestes dons avec tant de largesse, que souvent, avec un profond soupir, elle le conjurait de mettre une mesure à ses bienfaits divins, et de ne pas perdre si tôt le souvenir *de ses crimes* : »

« Eam divinis charismatibus tam liberaliter locupletabat Dominus, ut sæpius « exclamans peteret beneficiis in se divinis modum imponi, nec tam celeri oblivione *scelerum suorum* memoriam aboleri : »

Urbain VIII, de crainte qu'aux yeux des âmes simples Térèse ne parût une pécheresse, prit la plume et effaça d'un trait cette expression : *Scelerum suorum* (de ses crimes), et de sa main y substitua celle-ci : *Culparum suarum* (de ses fautes), comme nous le lisons aujourd'hui dans le Bréviaire Romain ; et il prononça alors ces paroles mémorables : « Sainte Térèse n'a jamais commis de péché mortel ; il ne convient donc pas que les saintes exagérations de son humilité deviennent pour les fidèles une occasion de soupçonner qu'elle se soit jamais rendue coupable de péchés graves. »

« Sancta Teresia nunquam commisit peccatum mortale. Quare non convenit, ut « quæ ipsa præ humilitate sibi attribuebat, vulgo fiant occasio suspicandi eam gra« vium delictorum arguendam unquam fuisse. »

Voici maintenant ce qu'affirment dans le rapport qu'ils firent pour sa canonisation, les Auditeurs de Rote, ces juges si éclairés, si intègres et si sévères : « Quoiqu'elle exagère ses fautes dans la relation de sa vie, ce qui démontre la profonde humilité de son âme, jamais cependant elle n'a commis de péché mortel ; mais *elle a très-fidèlement conservé la robe nuptiale de la grâce reçue au baptême.* »

« Quamvis ipsa culpas suas in relatione vitæ suæ exaggerarit (quod profundam « humilitatem arguit), nunquam tamen peccatum lethale commisisse, sed *nuptia« lem gratiæ vestem in baptismo susceptam fidelissime custodisse* (1). »

Enfin, la Sacrée Congrégation des rites, en approuvant l'oraison qu'on récite pour la fête de la Transverbération du cœur de la séraphique Térèse de Jésus, proclame de la manière la plus solennelle que ce cœur a toujours été un inviolable sanctuaire de candeur et de divin amour : « O Dieu ! qui avez transpercé avec un dard enflammé *le cœur virginal et sans tache* de Térèse votre épouse, et qui avez fait de ce cœur une victime sainte de la charité, etc. »

« Deus, qui *illibata præcordia* B. Virginis Teresiæ sponsæ tuæ ignito jaculo trans» fixisti, et charitatis victimam consecrasti, etc. »

Le jugement solennel de l'Église est connu. Ainsi, que sainte Térèse ait emporté au ciel son innocence baptismale, qu'elle n'ait jamais commis de péché mortel, c'est pour tout catholique vérité acquise, c'est question jugée par le tribunal le plus élevé et le plus saint de l'univers. Le moindre doute serait un outrage à la Sainte, à Jésus-Christ et à son Eglise. Toute affirmation ou insinuation contraire, non-seulement blesserait la vérité historique, mais serait un mépris formel de l'autorité de

(1) *In relatione de ejus virtutibus*. art. VIII.

Saints qui se sont convertis, je n'ai pas la consolation d'en trouver un dont la misère égale la mienne. Pour eux, après avoir été appelés par le Seigneur, ils ne l'offensaient plus. Moi, non-seulement je devenais plus mauvaise, mais je m'étudiais à résister à ses grâces, redoutant la fidélité qu'elles m'impo-

l'Église. Il y aurait, je ne dis pas une condamnable ignorance, mais de la perfidie et de l'impiété à jeter le moindre nuage sur une question désormais jugée sans appel. Aussi, c'est à juste titre que les Bollandistes, dans le monument immortel qu'ils viennent d'élever à la gloire de sainte Térèse, condamnent et stigmatisent la témérité d'un de ses historiens, de Villefore, qui, se mettant en flagrante opposition avec le jugement de l'Église, donne un caractère de gravité aux péchés de Térèse, et ose lui imputer des fautes qui seraient une flétrissure pour la sainte Réformatrice du Carmel.

Catholiques, c'est avec horreur que nous devons repousser toute parole, tout jugement, tout écrit sur les fautes de sainte Térèse, qui ne se trouvent point conformes aux oracles de notre Sainte-Mère l'Église. C'est en particulier aux prédicateurs qui, tous les ans, abordent le panégyrique de la vierge d'Avila, qu'appartient la belle mission de mettre en lumière les glorieuses décisions de l'Église, de proclamer bien haut ce qu'affirment et les actes de la canonisation de sainte Térèse, et les plus graves historiens de sa vie, qu'au temps de ses plus grandes infidélités, elle fut un modèle de vertu.

Qu'ils sachent bien que jamais, avec tous les efforts de leur éloquence, ils ne pourront assez mettre en relief aux yeux des fidèles, cette couronne de lis immaculés qui, du baptême à la mort, a resplendi, avec une croissante blancheur, sur le front pur et virginal de Térèse. Qu'ils tremblent saintement de ne pas présenter dans tout le jour de la vérité un des plus augustes chefs-d'œuvre de l'Esprit-Saint, une des épouses les plus séraphiques du Verbe incarné, une des vierges qui entoureront de plus près dans le ciel la Vierge sans tache.

Terminons ce qui regarde le jugement de l'Église, en appliquant avec les doctes auteurs des *Acta Sanctorum*, à la séraphique Térèse de Jésus, ce qu'écrivait autrefois de Job, un des plus grands Papes, saint Grégoire : « Que chacun admire cette grande âme dans ses vertus, à mes yeux elle se montre sublime jusque dans ses péchés ! »

« Videatur vir iste cuilibet magnus in virtutibus suis, mihi certe sublimis appa-
» ret etiam in peccatis suis (1) ! »

Le jugement de l'Église une fois connu, il reste à expliquer comment Térèse, une si grande Sainte, a pu parler d'elle comme d'une si grande pécheresse. Or, pour comprendre un tel langage, il n'y a qu'à se souvenir de l'époque où elle écrivit sa vie.

Depuis longtemps elle était arrivée au sommet de la perfection, elle pratiquait ce vœu héroïque de faire toujours ce qui serait le plus parfait ; déjà, depuis quelques années, le Séraphin, avec le dard enflammé, avait fait à son cœur cette blessure qui devait transformer sa vie en un perpétuel miracle d'amour; par ses ravissements et par ses extases, elle habitait pour ainsi dire au Ciel ; ce divin séjour lui avait été

(1) *Moral.* lib. XXII, cap. XV.

saient, et me sentant d'ailleurs dans l'impuissance de reconnaître tant de bienfaits. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir si longtemps attendue! J'implore en ce moment, du fond de mon cœur, le secours de sa lumière pour que la clarté et la vérité règnent dans cette relation. En l'écrivant, j'obéis à mes confesseurs ; je me rends aussi, je le sais, à la volonté du Divin Maître qui depuis longtemps exigeait de moi cet

montré ; son âme avait vu tomber devant elle les voiles augustes qui couvrent l'incompréhensible et adorable Trinité. La gloire de ce mystère était sans cesse comme présente à ses regards sur cette terre d'exil ; elle jouissait de la présence presque habituelle de Notre-Seigneur, et contemplait de l'œil interne de l'âme cette inénarrable beauté du Verbe incarné ; déjà elle avait reçu ces grâces si étonnantes qu'elle va nous faire connaître dans sa vie, et d'autres plus étonnantes encore qu'elle a cru devoir passer sous silence, ne jugeant pas l'esprit humain capable d'en porter la connaissance dans cet exil. C'est quand elle est élevée à ce comble de sainteté, c'est quand elle brûle, comme ces esprits célestes qui entourent le trône de Dieu, des plus saintes ardeurs du divin amour, que la séraphique Térèse de Jésus prend la plume, et rend l'Eglise catholique confidente des mystères de son cœur. Sa vie qu'elle va nous décrire, elle la voit, « illuminée par la lumière de la face même du Tres-Haut ; » elle la voit dans le miroir de la sainteté infinie de Dieu ; c'est à cette divine lumière qu'elle écrit. Dès lors les atomes des moindres imperfections sont à ses yeux des montagnes ; les fautes vénielles sont mortelles pour ce cœur aimant. Elle frissonne d'effroi en voyant que par de légères infidélités, elle avait fait un pas vers la pente qui conduit à l'abîme : au jugement de son amour, c'est avoir mérité l'enfer. Aussi, pour venger l'honneur de Dieu, Térèse ne cessera d'exagérer ces infidélités. La langue du repentir chrétien ne lui fournira aucun terme assez fort. Comme elle contemple de si près la Sainteté infinie et qu'elle brûle des ardeurs d'un Séraphin, elle s'indigne contre elle-même de n'avoir été qu'un Ange de temps en temps distrait de la vue de son Dieu, d'avoir perdu dans des entretiens terrestres, pieux et honnêtes d'ailleurs, des heures où elle aurait pu s'embraser d'amour dans le céleste entretien. Car voilà ses plus grandes fautes, et ce qu'elle appelle une impardonnable trahison. Elle voudrait mourir de honte et de regret : elle se juge un objet de juste horreur pour tout le genre humain, et souhaiterait de s'anéantir jusqu'au centre de la terre. Ces taches légères feront couler d'intarissables torrents de larmes de ses yeux. Elle aura d'inconsolables regrets, et les accents de repentir qu'exhalera ce cœur pur de la pureté d'un ange égaleront en tendresse et en douleur ceux d'Augustin.

Voilà tout le secret de ce langage. On l'a compris, quand avec Térese on s'élève à cette hauteur des pures lumières du Ciel et de cet amour qui consume les Séraphins.

Maintenant que le jugement de l'Eglise est connu, on saura apprécier au juste les saintes exagérations de l'humble Térèse, et on lira avec autant d'admiration que de bonheur ces pages de sa vie embaumées du plus pur parfum de l'humilité chrétienne.

écrit ; mais jusqu'à ce jour, je n'avais osé l'entreprendre. Puisse-t-il tourner à sa gloire, et faire bénir son nom ! Puisse-t-il donner une nouvelle lumière à ceux qui me dirigent ! Me connaissant mieux désormais, ils prêteront un plus ferme appui à ma faiblesse, et je commencerai enfin à payer de quelque retour les faveurs dont mon Dieu m'a comblée. Que toutes les créatures chantent éternellement ses louanges !

Ainsi soit-il !

CHAPITRE PREMIER.

Grâces dont Dieu la prévient dès sa plus tendre enfance. — Désir du martyre. — A douze ans, perdant sa mère, elle conjure la sainte Vierge de lui en tenir lieu.

L'éminente piété de mes parents (1), et les faveurs dont Dieu me combla dès mon enfance, auraient dû suffire, si je n'avais été si infidèle, pour me fixer dans le sentier de la vertu. Mon père se plaisait infiniment à la lecture des bons livres, et il tenait à en avoir d'écrits en langue castillane, afin que ses enfants pussent les lire. Cette pieuse industrie, le

(1) Les parents fortunés auxquels Dieu, dans ses desseins éternels, avait réservé la gloire de donner à l'Église et au Ciel la séraphique Térèse de Jésus, furent Alphonse Sanchez de Cepeda et Béatrix de Ahumada, illustres tous les deux par la noblesse de leur origine, et plus encore par l'élévation de leurs sentiments chrétiens (1).

Térèse naquit à Avila, en Espagne, l'an 1515, sous le pontificat de Léon X et la régence de Ferdinand V, qui gouvernait en Castille pour Jeanne, sa fille, mère de Charles-Quint. Par une disposition de la Providence, ce fut la veille même de saint Berthold, premier général des Carmes parmi les Latins, le 28 mars, que la future Réformatrice du Carmel vit le jour. En outre, son berceau parut comme abrité entre deux grands ordres religieux de l'Église, l'ordre des Dominicains et celui des Bénédictins, car la maison de ses parents se trouvait en face du monastère du glorieux saint Dominique, qui devait protéger Térèse d'une manière si éclatante, et auprès du sanctuaire de sainte Scholastique, qui devait voir en elle une si parfaite imitatrice de sa vie contemplative. La foi vive d'Alphonse et de Béatrix ne put souffrir de différer un instant le bonheur de la régénération chrétienne à l'enfant de bénédiction que Dieu venait de leur donner. Ainsi, incontinent après sa naissance, elle fut portée à l'église de la paroisse Saint-Jean, où elle reçut, avec le

(1) Sur la famille de sainte Térèse, voyez à la fin du volume la note A.

soin avec lequel ma mère nous faisait prier Dieu, et nous inspirait de la dévotion envers Notre-Dame ainsi qu'envers quelques Saints, excitèrent, en mon âme, comme les premières étincelles de piété, à l'âge, ce me semble, de six ou sept ans. Cet élan d'une vertu naissante se trouvait soutenu par l'exemple des auteurs de mes jours. Modèles de vertu, ils n'accordaient qu'à elle leur estime et leur faveur. On voyait en mon père une admirable charité envers les pauvres, et la

baptême, ce beau nom de Térèse, qu'elle devait immortaliser par la sainteté de sa vie.

Nous avons eu le bonheur de nous agenouiller et de prier devant ces fonts baptismaux, où le Saint-Esprit vint prendre possession de ce cœur virginal qu'il devait éternellement garder pur et sans tache.

Dieu a voulu glorifier le berceau de sainte Térèse; c'est aujourd'hui un des plus beaux sanctuaires du Carmel. Une église et un monastère de Carmes-Déchaussés s'élèvent là où était l'antique habitation des Cepeda. Dans le plan de l'église, on a respecté l'appartement où naquit la Sainte et celui qu'elle habita près de quinze ans. Ils forment un petit sanctuaire, enclavé dans le grand, et qui se trouve à côté de la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel. L'art et la piété ont à l'envi conspiré à embellir cet oratoire aimé du Ciel. Au-dessus de l'autel, on voit une magnifique statue de la Sainte. On l'a représentée au moment où elle vit, avec un si profond sentiment de douleur, Notre-Seigneur couvert de plaies. Sa figure respire quelque chose de cette indéfinissable tristesse qu'on voit peinte sur les traits d'une ***Mater dolorosa.*** Divers tableaux retracent les époques solennelles de la vie de la séraphique vierge du Carmel. C'est dans cet asile sanctifié par sa naissance et son séjour, que les Carmes conservent les reliques qu'ils possedent de leur glorieuse Fondatrice. Ces reliques, gardées avec toutes les saintes jalousies d'un filial amour, et entourées de tant d'hommages, sont 1° Un doigt de la main droite; 2° son rosaire; 3° une alpargate ou sandale; 4° le bâton dont elle se servait dans ses voyages. On voit en outre, à côté de la porte, une croix de quatre à cinq pieds faite avec le bois de l'appartement où naquit la Sainte. Jour et nuit, des lampes brûlent dans ce sanctuaire; chaque matin, l'adorable sacrifice y est offert, et la prière y monte sans cesse vers le Ciel. Il nous a été donné d'immoler l'Agneau sans tache et de l'offrir sur cet autel, pour remercier le Très-Haut de la magnificence de ses dons envers la séraphique Térèse.

Le monastère est beau, et entouré de vastes jardins. Le cloître est très-remarquable; des peintures à fresque retracent la vie de sainte Térèse et de saint Jean de La Croix. Une des scènes qui frappent le plus les regards, c'est celle où la Sainte, à l'âge de sept ans, est rencontrée sur la route de Salamanque par un de ses oncles, lorsque, avec son jeune frère Rodrigue, elle s'en allait, à pas pressés, au pays des Maures chercher la palme du martyre. Il y a une expression céleste sur cette figure radieuse de beauté, d'innocence, que l'amour divin colore de ses feux. Faut-il donc, semble dire l'angélique Térèse, que j'immole au devoir d'obéir, tant de bonheur et de gloire que me promettait le martyre!

Dans le plan de ces édifices, on a également respecté cet endroit du jardin où, avec son cher Rodrigue, elle bâtissait des ermitages. C'est aujourd'hui un parterre

compassion la plus vive pour les malades. Sa bonté à l'égard de ses serviteurs allait si loin, que jamais il ne put se résoudre à prendre des esclaves, son âme était trop flétrie à la vue de leur sort. Aussi, ayant eu quelque temps dans sa maison une esclave d'un de ses frères, il la traitait à l'égal de ses enfants, et il était si touché de ne pas la voir libre, qu'il en éprouvait, disait-il, une intolérable douleur. Dans ses paroles se fit toujours remarquer un respect souverain pour la vérité. Nul ne

contigu à l'église. Nous y avons vu une vigne qui de ses branches tapissait les murs, des rosiers et quelques fleurs. En entrant dans cette petite Thébaïde, on est saisi; on n'ose fouler ce sol où l'œil de la foi découvre l'empreinte toute récente des pas de Térèse. L'âme s'épanouit ensuite en respirant dans cette solitude, moins le parfum des roses et des fleurs, que les parfums d'innocence que cet ange semble y répandre encore. Malgré soi on est attendri, on se recueille; on entend Térèse et Rodrigue parlant du Ciel et s'encourageant au martyre. Ce cri qui s'échappait de leurs cœurs embrasés: Quoi! pour toujours! toujours! toujours! semble retentir encore; il trouve un écho fidèle dans le cœur du fortuné pèlerin, et le fait soupirer après les joies éternelles de la Patrie.

Il faut le dire cependant, une tristesse profonde vient se mêler aux pures et suaves émotions qu'inspire l'aspect de lieux si chers. La tourmente révolutionnaire, comme on le sait, a supprimé en Espagne tous les ordres religieux d'hommes, et frappé d'une mort lente les ordres religieux de femmes, par la défense de recevoir des novices. Un délire impie et sauvage, en renversant presque toutes leurs églises et leurs monastères, n'a pas craint de renverser les monuments des beaux-arts. En quelques jours, il a abattu l'ouvrage des siècles. De Fontarabie jusqu'à Séville, ce sol catholique n'offre à l'œil consterné du chrétien et de l'homme civilisé qu'une lamentable traînée de ruines. Le berceau de sainte Térèse a trouvé grâce; mais, hélas! il n'y a aujourd'hui que trois religieux Carmes sécularisés qui veillent à sa garde. On leur a laissé l'église, quelques cellules et le cloître; le reste du monastère leur est enlevé. La Sainte, nous l'espérons, saura défendre son glorieux berceau et ranger une seconde fois autour de lui une tribu florissante de religieux qui fera revivre la sainteté des plus beaux jours du Carmel.

Avila est une noble et ancienne ville de la Vieille-Castille. Le célèbre Clusius pense que c'est l'Ἄβυλα de Ptolémée. Sa situation est pittoresque; bâtie sur la pente d'une colline, elle domine de cette hauteur une vaste plaine que borne au loin une chaîne grandiose de montagnes. Elle est environnée de remparts flanqués de distance en distance d'élégantes tours. Non loin de ses murs coule une rivière, l'Adaja, qui arrose ces fertiles campagnes. Le ciel y est presque toujours sans nuage; c'est le beau ciel d'Espagne. L'air qu'on y respire est très-vif et très-pur; les eaux y sont limpides et d'une admirable fraîcheur. C'est de la route de Salamanque qu'il faut considérer Avila; son plan se dessine, tout ce que sa situation a de gracieux, de pittoresque, de beau, se découvre; c'est un coup d'œil ravissant. Ses principaux ornements sont les édifices sacrés; la cathédrale est imposante; la basilique des saints martyrs Vincent, Sabine et Christète est un des monuments antiques d'Espagne qui présentent à la science le plus d'études à faire et de merveilles à admirer. On peut consulter sur cette basilique le *Mémoire historique-descriptif* publié par

l'entendit jamais ni jurer, ni médire ; la plus parfaite décence de mœurs respirait dans toute sa vie.

Dieu avait également orné ma mère des plus belles vertus. Les grandes infirmités dont sa vie ne fut qu'un enchaînement firent éclater sa patience. Une ravissante modestie trahissait au dehors tout ce que son âme avait de pudique. Douée d'une beauté rare, jamais elle ne parut en faire la moindre estime ; comptant à peine trente-trois ans quand elle mourut, elle avait déjà adopté cette sévérité de costume qui convient au dernier âge de la vie. Elle charmait par la douceur de son caractère, et par les grâces de son esprit. Sa vie tout entière s'était écoulée au sein de grandes souffrances, la mort la plus chrétienne en fut le terme et la couronne.

Nous étions trois sœurs et neuf frères. Grâce à la bonté divine, tous, par la vertu, ont ressemblé à leurs parents,

D. Andres Hernandez Gallejo, Arquitecto de la Real Academia de San Fernando. Madrid, 1849.

L'église et le monastère des Dominicains étaient une des plus superbes décorations d'Avila. Ce magnifique asile de la sainteté et de la science a été visité depuis le marbre du sol jusqu'à la cime de ses clochers par la main sacrilége de la spoliation. Ces édifices sont pourtant debout, mais déserts et en deuil. Ce monastère de saint Thomas, où Térèse pria si souvent, où elle trouva tant de secours et de lumières, où elle reçut des grâces si insignes, appelle et attend encore les fils de saint Dominique.

Outre l'église et le monastère des Carmes, qui glorifient le lieu de la naissance de Térèse, deux autres monuments perpétuent dans Avila les souvenirs de sa sainte vie. C'est le monastère de l'Incarnation, où elle passa plus de trente ans, et le monastère de Saint-Joseph, fondé par elle, et qui fut le premier de la Réforme du Carmel. Il en sera souvent question dans le cours de cet ouvrage. Par ces trois sanctuaires, la séraphique Térèse de Jésus enferme en quelque sorte la ville dans un triangle de sainteté.

En compulsant les annales de l'Espagne, on voit que les habitants d'Avila se distinguèrent toujours par la noblesse de leur caractère et par leur amour pour la sainte Église de Jésus-Christ. A l'héroïsme de la foi et de la valeur, ils joignirent l'élégance des manières et la politesse du langage; ils parlèrent ce mélodieux idiome castillan dans toute sa pureté et sa grâce. Cette cité fut surnommée la cité des Chevaliers, *Avila de los Cavalleros* ; mais sa plus belle gloire, c'est d'avoir mérité le surnom de Ville des Saints, *Avila de los Santos*, c'est d'avoir été le berceau de sainte Térèse et celui de la Réforme du Carmel. Voilà ce qui la rend à juste titre la perle de la Vieille-Castille, l'orgueil du royaume de saint Ferdinand, l'amour et l'envie du monde catholique.

excepté moi. J'étais cependant la plus chérie de mon père ; et tant que cette première candeur n'avait pas été ternie par le péché, sa prédilection pour moi, n'était pas, ce semble, sans quelque fondement. Aussi, lorsque je me rappelle cette pente heureuse vers la vertu que le Seigneur m'avait donnée, et le triste usage que j'en ai fait, mon âme se brise de douleur. J'étais d'autant plus coupable que, pour être toute à Dieu, je ne trouvais aucun obstacle dans la société de mes frères.

Je les chérissais tous de l'affection la plus tendre, et ils me payaient de retour. Toutefois, il y en avait un à peu près de mon âge que j'aimais plus que les autres (1). Nous nous réunissions pour lire ensemble les vies des Saints. En voyant les divers genres de supplices que les martyrs enduraient pour Dieu, je trouvais qu'ils achetaient à bon compte le bonheur d'aller jouir de lui, et j'aspirais, moi aussi, à une mort si belle, de toute l'ardeur de mes désirs. Ce n'était pas l'amour de Dieu qui faisait ainsi palpiter mon cœur, je voulais seulement me voir au plus tôt au Ciel, en possession de cette ineffable félicité dont les livres nous offraient la peinture. Nous délibérions ensemble sur les moyens d'atteindre notre but. Le parti qui nous souriait davantage était de nous en aller, demandant notre pain pour l'amour de Dieu, au pays des

(1) Ce frère était Rodrigue de Cepeda, né quatre ans, jour pour jour, avant Térèse. La grâce, comme on le voit, unit ces deux âmes par des liens incomparablement plus forts et plus intimes que ceux de la nature. Rodrigue suivit la carrière des armes ; avant de partir pour le Nouveau-Monde, voulant donner à cette sœur si tendrement aimée un gage de son amour, il la laissa héritière de tout son bien. Il servit dans les armées du roi, dans l'Amérique-Méridionale, et se montra toujours aussi vaillant capitaine que chrétien magnanime. C'est au Rio de la Plata qu'il succomba les armes à la main et reçut du Ciel le prix de sa fidélité et de sa valeur. La Sainte l'a constamment considéré comme un martyr, parce qu'il fut moissonné en combattant pour la cause de la religion catholique.

C'est dans le même sens et pour la même raison que saint Louis, dans sa lettre sur sa captivité et sa délivrance, donne à son frère le nom de martyr. Il regarde comme certain, et il a la ferme espérance que le comte d'Artois, mort dans la guerre, s'est envolé au ciel avec la couronne du martyre, et que, dans la Patrie, il se voit avec les saints martyrs en possession des joies éternelles.

« Cum corona martyrii ad cœlestem evolasse Patriam et ibi cum SS. martyribus perenniter congaudere. » *Gesta Dei per Francos*, tom. I, pag. 1197.

Maures, dans l'espoir qu'ils feraient tomber nos têtes sous le glaive (1). Dans un âge aussi tendre, le Seigneur nous donnait, ce me semble, assez de courage pour exécuter un tel dessein, si nous avions pu gagner le sol infidèle, mais nous avions un père et une mère, et c'était là le plus grand obstacle à nos yeux. Nous étions frappés d'un étonnement étrange en lisant dans ces livres que les châtiments comme les récompenses devaient durer à jamais. Que de fois cette pensée fut l'objet de nos entretiens! Nous aimions à redire, sans nous lasser, quoi! pour toujours! toujours! toujours! Et lorsque j'avais ainsi passé un certain temps à répéter ces paroles, Dieu, malgré ma tendre enfance, faisait briller la vérité au fond de mon âme, et m'enflammait du désir de marcher à sa lumière.

Dès que je vis qu'il nous était impossible d'aller au lointain pays des Maures, moissonner la palme du martyre, nous résolûmes de mener la vie des ermites du désert. Dans un jardin (2), attenant à la maison, nous nous mîmes à bâtir de notre mieux des ermitages, en posant l'une sur l'autre de petites pierres qui tombaient presque aussitôt. Ainsi, toute tentative de réaliser nos désirs demeurait impuissante. Maintenant encore, je me sens délicieusement attendrie en voyant combien Dieu se hâtait de me donner de bonne heure ce que je perdis par ma faute.

(1) La Sainte semble jeter adroitement un voile sur la tentative qu'elle fit avec son frère de voler au pays des Maures pour y moissonner la palme du martyre. Elle n'avait que sept ans, lorsqu'un jour elle s'échappa avec le jeune Rodrigue de la maison paternelle, pour exécuter ce magnanime dessein. Ces deux héroïques enfants, embrasés du feu de l'amour divin, avaient déjà franchi le pont de l'Adaja, et marchaient à pas rapides sur la route d'Avila à Salamanque, s'entretenant du bonheur du martyre. Ils étaient à peine à un quart de lieue d'Avila, lorsqu'un de leurs oncles les rencontre et les ramène à leur mère, désolée de leur absence. A l'endroit même où nos deux candides martyrs se virent forcés de reprendre le chemin de la maison paternelle, la piété a élevé un modeste monument : c'est une croix sous un dôme de pierre supporté par quatre colonnes.

Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que cet endroit se trouve en face même de ce monastère de l'Incarnation où Dieu réservait à Térèse un martyre d'un ordre plus élevé ; là, le dard enflammé du Séraphin, remplaçant le glaive de l'infidèle, devait transpercer son cœur et prolonger pendant près de trente ans la sublime agonie de son amour.

(2) Voyez à la note de la page 28 ce qui y est dit sur l'état actuel de ce jardin.

Je faisais l'aumône autant que je le pouvais, mais mon pouvoir était petit. Je savais trouver des heures de solitude pour mes exercices de piété, qui étaient nombreux ; je me plaisais surtout à réciter le saint rosaire : c'était une dévotion que ma mère avait extrêmement à cœur, et elle avait su nous l'inspirer. En jouant avec des compagnes du même âge, mon grand plaisir était de construire de petits monastères et d'imiter les religieuses. J'avais, ce me semble, quelque désir de l'être, mais ce désir était moins vif que celui de vivre dans le désert et de donner ma vie pour Dieu.

Quand ma mère mourut, j'avais, je m'en souviens, près de douze ans. J'entrevis la grandeur de la perte que je venais de faire. Dans ma douleur, je m'en allai à un sanctuaire de Notre-Dame (1), et me jetant aux pieds de son image, je la conjurai avec beaucoup de larmes de me servir désormais de mère. Ce cri d'un cœur simple et naïf fut entendu : j'avais une mère dans la Reine du Ciel ! Depuis ce moment, jamais je ne me suis recommandée à cette Vierge Souveraine, que je n'aie éprouvé d'une manière visible son tout puissant secours ; et si je suis revenue de mes égarements, mon retour a été son ouvrage. Une amère tristesse s'empare en ce moment de mon âme, quand ma pensée se reporte sur les causes qui me rendirent infidèle aux bons désirs de mes jeunes années. O Dieu de mon cœur ! je le vois, vous avez résolu de me sauver ; que votre divine bonté achève son ouvrage ! Mais pardonnez un soupir qu'arrache à mon amour l'intérêt seul de votre gloire. Pourquoi faut-il qu'une âme à laquelle vous réserviez tant de faveurs, où vous deviez habiter d'une manière si continue, ait profané par tant de souillures la sainteté de votre demeure?

(1) La sainte Vierge y était honorée sous le nom de Notre-Dame de la Charité. Ce titre lui convenait admirablement dans ce sanctuaire, car c'était l'église d'un hôpital où la charité accueillait les pauvres et les pèlerins. Ce monument est aujourd'hui en ruines, comme tant d'autres ; mais la statue de la Vierge a été transportée dans une des églises d'Avila. Elle est toujours l'objet de la vénération et des hommages des fidèles. On aime à venir s'agenouiller, à prier, en quelque sorte à côté de la candide Térèse orpheline, devant cette même Vierge qui, touchée de ses larmes, l'adopta pour sa fille et l'abrita pour toujours sous son manteau maternel.

Je ne puis même prononcer ces paroles sans douleur, parce que je sais que toute la faute en fut à moi. Quant à vous, Seigneur, vous n'aviez rien omis, je le reconnais, pour m'enchaîner tout entière, dès cet âge, à votre service. Pourrais-je me plaindre de mes parents? non. Ils ne m'offraient que l'exemple de toutes les vertus, et ils veillaient avec une tendre sollicitude au bien de mon âme.

Enfin, après cet âge si pur, vint le moment où mes yeux s'ouvrirent sur les grâces de la nature; et Dieu, disait-on, en avait été prodigue envers moi. En découvrant ces nouveaux gages de son amour, j'aurais dû l'en bénir; hélas! je ne m'en servis que pour l'offenser, comme on va le voir par mon récit.

CHAPITRE II.

Causes de ses premières infidélités. — Pendant trois mois sa ferveur diminue, mais elle se rallume à Notre-Dame de Grâce, monastère des Augustines d'Avila, où elle entre comme pensionnaire.

Voici, si je ne me trompe, les causes de mon infidélité. Plus d'une fois elles m'ont fourni le sujet d'une méditation profonde. Oh ! qu'ils manquent, me disais-je, à un saint devoir, les parents qui, dans le sanctuaire de la famille, n'ont pas soin d'offrir sans cesse à leurs enfants l'exemple et les leçons de la vertu. J'avais, comme je l'ai dit, une mère d'un rare mérite ; néanmoins, parvenue à l'âge de raison, je m'attachai très-peu à imiter ses vertus, tandis qu'une imperfection qu'elle alliait à tant d'excellentes qualités me devint très-nuisible. Elle aimait à lire les livres de chevalerie. Pour elle, ce n'était qu'un délassement après l'accomplissement de tous ses devoirs ; il n'en était pas ainsi pour moi. En nous permettant ces lectures, elle n'y voyait apparemment qu'un exercice, un moyen de polir notre esprit. Peut-être même n'y cherchant pour sa part qu'une diversion à ses grandes peines, avait-elle en vue d'occuper ainsi ses enfants afin de les soustraire à d'autres dangers qui auraient pu les perdre. Cependant mon père le voyait avec déplaisir, et il fallait avec soin nous dérober à ses regards. Je contractai peu à peu l'habitude de ces lectures. Cette petite faute que je vis dans ma mère refroidit insensiblement mes bons désirs, et commença à me faire manquer à

mes devoirs. Je ne trouvais point de mal à passer plusieurs heures du jour et de la nuit dans une occupation si vaine, même en me cachant de mon père. Je m'y livrais avec entraînement, et, pour être contente, il me fallait un livre nouveau.

Le goût des parures ne tarda pas à venir, et avec lui le désir de plaire. Je m'occupais de la blancheur des mains et du soin de mes cheveux ; je n'épargnais ni parfums, ni aucune de ces frivoles industries de la vanité pour lesquelles j'étais fort ingénieuse. Je n'avais nulle mauvaise intention, et je n'aurais voulu, pour rien au monde, faire naître en qui que ce soit la moindre pensée d'offenser Dieu. Pendant plusieurs années, je gardai, entre autres choses, ce goût d'une propreté excessive où je ne découvrais pas l'ombre de péché ; maintenant je vois quel mal ce devait être.

J'avais des cousins germains qui seuls étaient admis dans la maison par mon père : prudent comme il l'était, il n'en eût jamais permis l'entrée à d'autres ; et plût au Ciel qu'il eût également usé à leur égard de cette inflexible réserve ! Je le découvre maintenant : à un âge où des vertus encore tendres demandent tant de soin, quel danger n'offre pas le commerce de personnes qui, loin de connaître la vanité du monde, le présentent sous les plus riantes couleurs ! Il y avait presque égalité d'âge entre nous ; mes cousins, cependant, étaient un peu plus âgés que moi. Nous étions toujours ensemble, ils m'étaient on ne peut plus attachés. Je laissais aller la conversation au gré de leurs désirs, et je savais lui donner de l'intérêt. Pour ne pas leur déplaire, j'écoutais ce qu'ils me disaient de leurs inclinations naissantes et de leurs rêves d'avenir. Ce qu'il y eut de pire, c'est que mon âme commença dès lors à se laisser prendre à l'agrément et au charme des causeries, ce qui, plus tard, lui devint si funeste. Si j'avais un conseil à donner à un père et à une mère, je leur dirais de considérer de près avec quelles personnes leurs enfants se lient à cet âge ; car ayant naturellement plus de pente au mal qu'au bien, ils peuvent rencontrer dans ces liaisons de grands dangers pour

la vertu. J'en ai fait l'expérience : j'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi, en qui je voyais une vertu irréprochable et une bonté parfaite ; et cependant je ne prenais rien d'elle, tandis que je fis bientôt passer dans mon âme les mauvaises qualités d'une parente qui venait souvent nous voir. Ma mère voyant sa légèreté, et devinant, ce semble, le mal qu'elle devait me faire, n'avait rien négligé pour lui fermer l'entrée de sa maison ; mais tous ses soins furent inutiles, tant elle avait de prétextes pour venir. Je commençai donc à me plaire dans sa société, je ne me lassais pas de m'entretenir avec elle ; elle excellait à me procurer les divertissements de mon goût, elle m'y entraînait ; elle me faisait part de ce qui la regardait, de ses conversations et de ses vanités. J'avais, je crois, un peu plus de quatorze ans lorsque s'établit entre nous ce lien d'amitié et cette confidence intime ; et dans toute cette première époque de ma vie, je ne trouve aucun péché mortel qui m'ait séparé de Dieu. Ce qui me sauva fut sa crainte que je ne perdis jamais, et une crainte plus grande encore de manquer aux lois de l'honneur. Ma résolution de le conserver intact était inébranlable ; rien au monde, ce me semble, n'aurait pu la changer ; aucune amitié de la terre n'aurait été capable de me faire fléchir. Pourquoi faut-il que je ne me sois point servie, pour être toujours fidèle à Dieu, de ce mâle courage que je trouvais en moi pour ne blesser en rien l'honneur du monde ! Par fierté naturelle, j'ambitionnais avec passion de le garder sans tache, et je ne voyais pas combien ma prétention était insensée, puisque je négligeais les moyens nécessaires ; j'évitais seulement avec des soins extrêmes ce qui aurait pu lui porter une grave atteinte.

Mon père et ma sœur voyaient avec un sensible déplaisir, mon amitié pour cette parente, et m'en faisaient souvent des reproches ; mais la difficulté de lui interdire l'entrée de la maison et mon ingénieuse malice rendaient inutiles leurs sages avis. Je m'effraie par fois de voir le mal que peut faire, au temps de la jeunesse surtout, une mauvaise compagnie. Si je ne l'a-

vais éprouvé, je ne pourrais pas le croire. Je voudrais qu'instruits par mon exemple les pères et les mères fussent d'une extrême circonspection sur ce point. C'est une vérité, que la conversation de cette jeune parente produisit en moi le plus triste changement. Il y avait dans ma nature, dans mon âme, une heureuse pente à la vertu, et déjà l'on n'en découvrait presque plus de vestige : cette amie et une autre compagne non moins légère avaient en quelque sorte imprimé dans mon cœur la frivolité de leurs sentiments. Par là, je comprends l'utilité immense de la compagnie des gens de bien. Je suis convaincue que si à cet âge je m'étais liée avec des personnes vertueuses, j'aurais persévéré dans la vertu. Oui, si l'on m'avait alors enseigné à craindre le Seigneur, mon âme aurait puisé dans de telles leçons assez de force pour ne pas tomber. Je vis, hélas! s'effacer cette crainte filiale, et il ne me restait que celle de manquer à l'honneur. Le désir de ne le blesser en rien faisait de ma vie un perpétuel tourment ; néanmoins en certaines choses légères, quand j'espérais qu'elles resteraient inconnues, je ne craignais pas d'aller contre ses lois et contre ma conscience. Telles furent, ce me semble, les causes de mes premières infidélités. La faute n'en est peut-être pas aux personnes dont j'ai fait mention, mais à moi seule. Il suffisait de ma malice pour m'éloigner ainsi du droit sentier; je ne trouvais d'ailleurs dans les femmes attachées à mon service, que trop de complaisance pour seconder toutes mes fantaisies. Si une d'entre elles m'eût donné de bons conseils, peut-être je les aurais suivis ; mais l'intérêt les aveuglait, comme j'étais aveuglée moi-même par les sentiments de mon cœur.

Je dois cependant ce témoignage à la vérité ; c'est que je n'ai jamais senti en moi le moindre attrait pour ce qui aurait pu flétrir l'innocence, parce que j'avais naturellement une invincible horreur des choses déshonnêtes. Ainsi, ce que je recherchais uniquement dans ces sociétés de famille, c'était le passe-temps d'une causerie aimable et de bon ton. Mais enfin, malgré la pureté de mes vues, une telle occasion pouvait me

devenir dangereuse, et l'honneur de mon père et de mes frères aurait pu en souffrir. Dieu seul m'a délivrée de tant de périls, paraissant en quelque sorte lutter contre ma volonté pour m'empêcher de me perdre. Tout cela néanmoins ne put être tellement enveloppé dans le secret, qu'il ne s'élevât quelque léger nuage sur ma réputation, et que mon père n'en conçût quelque crainte. Aussi, trois mois s'étaient à peine écoulés dans cet oubli de ma première ferveur, qu'on me fit entrer dans un couvent de la ville (1), où l'on élevait des jeunes personnes de ma condition, mais qui m'étaient bien supérieures en vertu. L'affaire fut conduite avec le plus grand secret. J'étais seule, avec un de mes parents, dans la confidence ; et, afin que le public n'y trouvât point à redire, on choisit le moment du mariage de ma sœur : le prétexte était excellent ; n'ayant plus de mère, je ne devais pas rester seule dans la maison. L'excessive tendresse de mon père pour moi, et mon soin de ne rien laisser paraître, devaient sans doute me rendre moins coupable à ses yeux ; ainsi, il me conserva ses bonnes grâces. Au fond, ce temps avait été de très-courte durée, et si ces premiers sacrifices à l'esprit du monde avaient un peu transpiré au dehors, on ne pouvait néanmoins rien articuler de certain. J'avais mis tous mes soins à m'entourer de secret et de mystère, tant je tremblais d'imprimer la moindre tache à ma réputation. Insensée ! je ne considérais pas que je ne pouvais rien cacher à celui qui voit tout. O Dieu de mon cœur, quel funeste ravage ne fait point dans le monde l'oubli de cette vérité, et la folle pensée que des offenses commises contre vous peuvent rester secrètes ! J'en suis convaincue, nous éviterions

(1) Ce monastère était Notre-Dame de Grâce, de l'Ordre de Saint-Augustin. Il fut fondé en 1508 ou en 1509 ; c'était un ancien temple de Mahomet. Ce saint asile renfermait quarante religieuses du temps de sainte Térese. Saint Thomas de Villeneuve a prêché dans l'église de ce monastère, et en a eu quelque temps la direction spirituelle. — *Torellus, sæculis Augustinianis*

Ce monastère existe de nos jours ; on voit encore le confessional où Térese se confessa quand elle était pensionnaire ; il est près de la grille qui sépare le chœur des religieuses, de la nef de l'église. On conserve comme des reliques divers objets qui ont été à l'usage de sainte Térese. Dans l'église, on voit un tableau qui représente la jeune Térese prenant leçon de sa sainte maîtresse Marie Briceno.

de grands maux, si nous comprenions que l'intérêt suprême pour nous n'est pas de nous dérober à l'œil des hommes, mais de ne rien faire qui blesse la sainteté de vos regards.

Les huit premiers jours, j'éprouvai un cruel ennui, moins par le déplaisir de me voir dans cette retraite, que par la crainte qu'on ne connût ma conduite. Au reste, j'étais déjà bien lasse de la vie que j'avais menée. Je ne pouvais commettre aucune offense contre le Seigneur, sans en être saisie d'une crainte très-vive, et j'avais soin de m'en confesser au plus tôt. Au lieu de paix, je ne vivais que d'alarmes ; mais à peine huit jours s'étaient-ils écoulés que déjà la sérénité avait brillé dans mon âme, et je me trouvais beaucoup plus heureuse, dans cet asile, que sous le toit paternel. De leur côté, toutes les habitantes du monastère étaient fort contentes de ma présence au milieu d'elles, et me témoignaient beaucoup d'affection. C'est une faveur que Dieu m'a faite : partout où j'ai été, l'on m'a toujours vue avec plaisir. J'avais alors un éloignement mortel pour la vie du cloître ; cependant je voyais avec bonheur de si parfaites religieuses ; car celles de cette maison étaient admirables de vertu, de régularité, de saint recueillement. Le démon n'eut garde de m'oublier au sein de cette paix profonde dont je commençais à jouir, et il essayait de la troubler par certains messages venus du dehors ; mais la vigilance dont j'étais entourée y mit bientôt un terme. Je sentis alors renaître en mon âme ces saintes habitudes de mon premier âge, et je compris quelle immense faveur Dieu accorde à ceux qu'il met dans la compagnie des gens de bien. On eût dit que Notre-Seigneur, d'un œil plein de sollicitude et avec toute la persévérance de l'amour, cherchait un moyen de me rappeler à lui. O tendre Maître, soyez béni d'un tel excès de patience à mon égard !

Une circonstance pouvait, ce me semble, justifier ces sociétés de famille, si je n'avais eu tant d'autres fautes à me reprocher ; c'est qu'il aurait pu, dans la suite, en résulter une alliance honorable pour moi ; de plus, j'avais sur divers points

de ma conduite consulté mon confesseur, pris même d'autres sages avis, et l'on me disait que je n'allais en rien contre la loi de Dieu.

Dans le monastère, où ce Dieu de bonté venait de me conduire, vivait une religieuse d'une admirable vertu (1). Elle était chargée du soin des pensionnaires; c'est d'elle, ce me semble, que Notre-Seigneur voulut se servir pour faire briller dans mon âme les premiers rayons de sa lumière; on le verra par ce que je vais dire.

(1) C'était Marie Briceno. Les annalistes du Carmel confirment le témoignage de sainte Térèse.

CHAPITRE III.

Elle passe un an et demi à Notre-Dame de Grâce. — Désir de la vie religieuse. — Sa santé s'altère. — Elle retourne à la maison paternelle. — Séjour chez Marie de Cepeda, sa sœur, et chez Pierre Sanchez, son oncle. — Lutte intérieure. — Lecture des épîtres de saint Jérôme. — Détermination d'embrasser l'état religieux.

Il y avait dans l'excellente et sainte conversation de cette religieuse (1), je ne sais quel charme auquel je ne résistai point. J'éprouvais un indicible plaisir à l'entendre si bien parler de Dieu, car chez elle la sainteté s'alliait à un jugement exquis et à la grâce de bien dire ; toute ma vie, au reste, sans en excepter aucune époque, j'ai goûté un inexprimable bonheur à entendre parler de Dieu. Cette digne vierge de Jésus-Christ me raconta comment elle avait résolu de se consacrer à lui, à la simple lecture de ces mots de l'Evangile : « Plusieurs » sont appelés, mais peu sont élus (2). » Dans nos entretiens, elle me faisait la peinture des récompenses que le Seigneur réserve à ceux qui abandonnent tout pour son amour. Une société si sainte déracina bientôt des habitudes contractées dans une société profane ; elle fit renaître en moi la pensée et le désir des choses éternelles, et diminua peu à peu mon immense répulsion pour la vie religieuse. Si je voyais une de ces fortunées habitantes du cloître verser des pleurs en priant, ou pratiquer quelque acte de vertu, je ne pouvais me défendre

(1) Marie Briceno.

(2) Multi enim sunt vocati, pauci vero electi. Matth. xx. 16.

de lui porter grande envie ; car alors mon cœur était si dur que j'aurais pu lire toute la Passion sans répandre une seule larme, et une telle insensibilité me désolait. Mon séjour dans ce monastère ne fut que d'un an et demi, mais il produisit en moi un très-heureux changement. J'y pris pour règle de vie de faire beaucoup de prières vocales. Je conjurais toutes les religieuses de me recommander à Dieu, afin qu'il me fît embrasser l'état où je devais le servir à son gré. J'y mettais néanmoins intérieurement des réserves ; j'aurais voulu que son bon plaisir n'eût pas été de m'appeler à la vie religieuse, et d'autre part la perspective de m'engager dans les liens du mariage ne laissait pas de m'inspirer des craintes. Toutefois, quand mon séjour dans cette paisible retraite touchait à son terme, mes prédilections penchaient déjà du côté de l'état religieux. Je ne m'y serais pourtant pas engagée dans ce monastère. Je trouvais extrêmes, certaines pratiques que je savais y être en vigueur, et un tel genre de vie me semblait au-dessus de mes forces. Quelques-unes des plus jeunes religieuses me confirmaient dans mon sentiment ; et j'avoue que l'uniformité d'avis, parmi elles, m'aurait fait une favorable impression. De plus, j'avais une intime amie dans un autre monastère (1) : c'en était assez, si je devais être religieuse, pour ne choisir que la maison où je vivrais avec elle. J'écoutais plus l'amitié et la nature que les intérêts de mon âme. Ces saintes pensées d'embrasser l'état religieux se présentaient à certains intervalles, mais elles s'évanouissaient promptement, et, malgré mes bons désirs, me laissaient flottante et indécise.

Durant ce temps, je recherchais, non sans quelque souci, ce qui pouvait le mieux assurer mon bien spirituel ; mais dans sa tendre sollicitude, le Divin Maître se montrait plus jaloux encore de me préparer à l'état qui devait réunir pour moi le plus d'avantages. Il m'envoya une grave maladie qui me força de retourner à la maison de mon père. Dès que je fus rétablie,

(1) Cette heureuse et fidèle amie de sainte Térèse s'appelait Jeanne Suarez, religieuse d'une admirable régularité. Elle était dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

on voulut me donner le plaisir de voir ma sœur (1) ; on me conduisit donc à la campagne, où elle résidait. Sa tendresse à mon égard ne pouvait aller plus loin ; et, si elle n'eût consulté que son cœur, jamais je ne me serais séparée d'elle. Son mari avait aussi beaucoup d'amitié pour moi, au moins m'en prodiguait-il les témoignages par toute sorte de prévenances. Voilà encore une de mes obligations au Seigneur ; grâce à lui, j'ai toujours été chérie partout où je me suis trouvée. Mais imparfaite comme je le suis, j'étais loin de lui en témoigner un juste retour.

Sur notre chemin se trouvait l'habitation d'un frère de mon père (2). C'était un homme très-sage et orné de grandes vertus. Comme sa femme était morte, aucun lien ne l'attachait plus au monde ; et Dieu, dès lors, le disposait à se donner entièrement à lui. Fidèle à cette sainte vocation, dans un âge déjà fort avancé, il abandonna tout ce qu'il possédait et entra dans l'état religieux. Il y mourut d'une manière si édifiante, que j'ai tout sujet de le croire maintenant au ciel. Sur le désir qu'il en manifesta, je passai quelques jours chez lui. Sa conversation roulait ordinairement sur les choses de Dieu et sur la vanité du monde. Son principal exercice était de lire de bons livres écrits en langue castillane. Il m'invita à lui faire ces lectures : à vrai dire, je n'y avais pas grand attrait, j'avais pourtant l'air d'en être fort contente ; car pour faire plaisir, même aux dépens de mes goûts, j'ai porté la complaisance à l'excès ; et ce qui, chez d'autres, aurait été vertu, était un vrai défaut chez moi, parce que souvent j'allai bien au delà des bornes de la discrétion. O ciel ! par quelles voies secrètes le Seigneur me disposait-il à l'état dans lequel il voulait agréer mes faibles services ! Comme il savait admirablement contraindre ma volonté rebelle à se vaincre elle-même ! Qu'il en soit béni à jamais ! oui, béni dans les siècles des siècles !

(1) Marie de Cepeda. Mariée à Don Guzman y Barrientos, elle habitait avec lui à Castellanos de la Canada.

(2) C'était Pierre Sanchez de Cepeda ; il vivait dans la petite ville d'Hortigosa, à quatre lieues d'Avila

Je ne passai que quelques jours chez mon oncle ; mais ses entretiens, ses exemples, les paroles de Dieu que je lisais ou que j'entendais, laissèrent dans mon âme une ineffaçable empreinte. Cette lumière des beaux jours de mon enfance brilla de nouveau, et jetait une clarté de jour en jour plus vive ; je voyais le néant de tout, la vanité du monde, la rapidité avec laquelle tout passe. L'effroi me saisissait, quand je pensais que si la mort fût venue, elle me trouvait sur le chemin de l'enfer. Ma volonté se sentait fortement inclinée à l'état religieux, sans pourtant achever de se rendre. N'importe, je voyais que c'était l'état le plus parfait et le plus sûr ; et ainsi peu à peu je me fortifiais dans la résolution de triompher de toutes mes résistances, pour pouvoir l'embrasser.

Pendant trois mois, je livrai une bataille opiniâtre à ma volonté rebelle ; voici les armes dont je me servais pour la vaincre. Je me disais : Les peines et les souffrances de la vie religieuse ne sauraient dépasser ce qu'on endure en purgatoire, et moi, je m'étais rendue digne de l'enfer ; je ne me dévouais donc à rien de fort héroïque en acceptant le purgatoire de la vie religieuse jusqu'à mon dernier soupir ; je m'en irais ensuite droit au ciel, terme unique où tendaient tous mes désirs. C'était plus, ce me semble, la crainte servile que l'amour, qui m'imprimait ce mouvement vers la vie religieuse.

Le démon m'attaquant à son tour me représentait que, élevée si délicatement, jamais je ne pourrais soutenir les austérités du cloître. Mon bouclier contre lui était la pensée des souffrances de Jésus-Christ. Je lui répondais que certes je ne faisais rien de considérable en souffrant un peu pour un Dieu qui avait tant souffert pour moi ; d'ailleurs cet adorable Maître viendrait au secours de ma faiblesse. Je ne me souviens pas bien toutefois si cette dernière pensée était présente à mon esprit ; mais un fait certain, c'est qu'il s'écoula alors des jours qui marquent dans ma vie par les rudes assauts que j'eus à soutenir. Je me vis de plus travaillée de fièvres qui me causaient de grandes défaillances.

Heureusement j'étais déjà amie des bons livres, et ils me donnèrent la vie. Je lisais les épîtres de saint Jérôme ; je me sentis, par cette lecture, si inébranlablement affermie dans mon dessein d'être toute à Jésus-Christ, que je ne balançai plus à le déclarer à mon père. Un tel acte de ma part, c'était en quelque sorte prendre le saint habit. J'étais si jalouse de l'honneur de ma parole, qu'après l'avoir une fois donnée, rien au monde n'eût été capable de me faire retourner en arrière.

Mon père m'aimait si tendrement que toutes mes instances ne purent le faire céder à mes désirs. Je conjurai d'autres personnes de lui parler en ma faveur ; leurs prières furent également inutiles. Tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'après sa mort je ferais ce que je voudrais. Comme j'avais appris à me défier de moi, et que je redoutais de trouver dans ma faiblesse un écueil pour ma persévérance, je jugeai qu'un tel parti ne me convenait pas, et j'exécutai mon dessein par une autre voie, comme je vais le dire.

CHAPITRE IV.

Entrée au monastère de l'Incarnation. — Noviciat, profession religieuse. — Elle tombe malade une seconde fois. — Nouveau séjour chez Marie de Cepeda, sa sœur; et chez son oncle, Pierre Sanchez de Cepeda. — Grâces dont Dieu la favorise.

Tandis que je méditais mon dessein, j'eus le bonheur de persuader à l'un de mes frères (1), en lui montrant la vanité du monde, d'embrasser l'état religieux. Ainsi il fut convenu entre nous qu'un jour, de grand matin, nous quitterions le toit paternel, et qu'il me conduirait au monastère où était cette amie pour laquelle j'avais une si grande affection (2). Cependant, malgré le doux lien qui me rendait ce couvent si cher, je me sentais alors prête à entrer dans tout autre, si j'avais eu l'espoir

(1) Ce frère de sainte Térèse était Antoine de Ahumada. D'après l'auteur de l'*Histoire générale des Carmes-Déchaussés*, le R. P. François de Sainte-Marie, il s'enrôla sous la bannière de Saint-Dominique, au monastère de saint Thomas d'Avila, et ne tarda pas à recevoir le salaire de sa généreuse démarche. Dieu l'appela à lui tandis qu'il était encore dans toute la ferveur du noviciat. Cependant le grave annaliste ajoute que quelques-uns ont pensé qu'Antoine de Ahumada était entré chez les Hiéronymites.

(2) Ce jour si mémorable dans la vie de Térèse fut le 2 novembre 1533 : elle était âgée de dix-huit ans et demi. Après un an révolu, elle fit ses vœux solennels de religion, le 3 novembre 1534. Le monastère où elle entra était celui de l'Incarnation d'Avila, de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. La Sainte y a passé presque la moitié de sa vie. Elle y entra, comme nous l'avons dit, en 1533, et y vécut 29 ans comme simple religieuse, c'est-à-dire, jusqu'à l'année 1562. Plus tard, quand déjà elle vivait dans la Réforme, elle y fut envoyée comme Prieure, et le gouverna pendant trois ans, de 1571 à 1574. — Voyez, à la fin du volume, les intéressants détails sur ce monastère, note B.

d'y mieux servir Dieu, ou si mon père m'en eût témoigné le désir ; car déjà je cherchais sérieusement le bien de mon âme, et, quant au repos de la vie, je n'en tenais nul compte.

Oui je dis vrai, et le souvenir en est encore tout vivant ; au sortir de la maison de mon père, mon âme éprouva la douleur d'une mystérieuse agonie. Je ne crois pas que la dernière heure me puisse réserver des angoisses plus cruelles. Je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns des autres. L'amour de Dieu n'étant pas encore assez fort, celui de mon père et de mes parents se réveillait plus tendre que jamais. Dans ce combat, je luttais avec un suprême effort. Ah ! si Dieu, en ce moment, ne m'eût tendu la main, c'en était fait, toutes mes considérations étaient impuissantes, et je succombais vaincue ; mais il daigna relever mon courage, je triomphai de moi-même, et j'exécutai mon dessein.

Le jour où je pris le saint habit, Dieu m'éclaira d'une vive lumière ; je compris combien il favorise ceux qui savent se vaincre pour le servir. Ma lutte intérieure n'avait été connue que de lui seul ; au dehors l'on ne voyait en moi qu'un inébranlable courage. A l'instant même où je me vis revêtue des saintes livrées de la vie religieuse, un bonheur si pur vint inonder mon âme, que rien n'a jamais pu l'altérer jusqu'à ce jour ; à une cruelle sécheresse qui me désolait, Dieu fit succéder le suave sentiment d'un tendre amour pour lui. Toutes les pratiques de la vie religieuse me devenaient une source de délices. Parfois il m'arrivait de balayer aux mêmes heures que je donnais jadis à mes plaisirs et à mes parures : alors, la seule pensée qu'enfin je n'étais plus esclave de ces vanités, répandait dans mon cœur une joie toujours nouvelle ; j'en étais étonnée et je ne voyais point d'où elle pouvait me venir.

Quand ce souvenir est présent, il n'est rien, ce me semble, de si difficile que je ne me sente le courage d'entreprendre. Que de fois j'en ai fait l'épreuve, et dans des choses importantes ! Lorsque, dès le commencement d'une œuvre sainte,

j'ai vaincu les résistances d'une nature lâche, toujours j'ai eu à m'en applaudir. Quand on agit purement pour Dieu, il permet, afin d'accroître nos mérites, que l'âme éprouve je ne sais quel effroi, jusqu'au moment où elle aborde l'action : mais plus cet effroi est grand, plus aussi, quand elle en triomphe, elle embellit sa couronne, et plus elle rencontre de délices dans ce qui lui semblait si ardu. Dès cette vie même, il plaît au Divin Maître de payer cette grandeur de courage par des jouissances intimes, connues seulement des âmes qui en goûtent l'ineffable douceur. C'est pourquoi j'oserais dire, si j'avais à donner un conseil : Apprenez par mon expérience à n'écouter jamais les craintes de la nature, et à ne vous défier pas des bontés de Dieu, quand, à différentes reprises, il vous inspire quelque haut dessein. Si sa gloire en est l'unique terme, ne craignez pas qu'il ne réussisse, car ce grand Dieu est tout puissant! qu'il soit béni dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

O mon souverain bien, ô charme suprême de ma vie, Divin Époux, n'était-ce donc pas assez des grâces dont vous m'aviez comblée jusqu'alors pour me lier à vous par une chaîne éternelle ? Vous m'aviez conduite, par tant de détours, à un état si sûr ; vous veniez de m'ouvrir un asile, où vous comptiez tant de fidèles servantes, dont l'exemple devait m'enflammer d'ardeur dans votre service. Dieu tout puissant, que pouvait faire de plus votre amour? Je ne sais comment poursuivre mon récit, quand je me rappelle ma profession religieuse, mon grand courage, ma joie si pure en ce beau jour, et les noces spirituelles célébrées avec vous. Non, je n'en puis parler sans verser des larmes, mais ce devraient être des larmes de sang ; mon cœur devrait se fendre de regret, et ce ne serait pas trop, ô céleste Époux, pour effacer tant d'offenses commises depuis le jour témoin de mes promesses. Il me semble maintenant que j'avais raison de ne pas vouloir former des nœuds si saints, puisque je devais ainsi profaner ce titre auguste d'épouse. Pendant près de vingt ans, vous avez souffert une infidèle, et vous avez voulu être l'offensé pour recon-

quérir enfin, par mon retour, vos premiers droits sur mon cœur. Ne dirait-on pas, ô mon Dieu, qu'au pied du saint autel, je n'avais juré que de trahir tous mes serments? Sans doute, une telle intention n'était pas alors dans mon âme, mais hélas! à voir les œuvres qui suivirent, je ne sais plus qu'en penser. Du moins, ô mon Epoux, cette infidélité servira à faire mieux connaître qui vous êtes et qui je suis. Je puis le dire avec vérité : ce qui souvent adoucit le regret de tant d'offenses, c'est la pensée consolante qu'elles révèlent au grand jour la multitude de vos miséricordes. Et en qui, Seigneur, peuvent-elles resplendir d'une manière plus éclatante qu'en moi? infortunée qui, par mes fautes, ai tant obscurci ces grandes grâces dont vous aviez enrichi mon âme! Combien je suis à plaindre, ô mon Créateur! Je n'ai aucune excuse, et toute la faute en retombe sur moi. Divin Amant, si par le plus faible retour, mon cœur eût répondu à l'excès de votre amour, je le sens, je n'aurais pu aimer que vous, et ma fidélité aurait été sans tache. Mais hélas! je ne l'ai point mérité, je n'ai pas eu ce bonheur; il ne me reste, grand Dieu, qu'à implorer votre miséricorde.

J'étais au comble de mes vœux; mais malgré tant de bonheur, ma santé ne résista point au changement de vie et de nourriture. Mes défaillances augmentèrent, et il me prit un mal de cœur si violent qu'il inspirait de l'effroi; ajoutez à cela toute une complication de maux. C'est ainsi que je passai cette première année. Elle s'écoula pure, sans presque aucune offense du Seigneur. Mon mal était à un tel degré de gravité que j'étais presque toujours sur le point de m'évanouir : souvent même je perdais entièrement connaissance. Mon père, avec des soins incroyables, cherchait quelque remède; les médecins de l'endroit n'en trouvant point, il ne balança point à me conduire dans un lieu fort renommé. Là, lui disait-on, ma maladie, comme tant d'autres, céderait à l'habileté du traitement. Le monastère où j'étais n'ayant pas de vœu de clôture, rien ne s'opposait au voyage. J'eus le bonheur d'avoir

pour compagne cette intime amie dont j'ai parlé, religieuse déjà ancienne. Mon séjour dans ce pays fut à peu près d'un an. Durant trois mois je me vis soumise, par la violence des remèdes, à une effroyable torture : je ne sais comment j'ai pu y résister ; mais si l'âme s'éleva au-dessus de la souffrance, le corps succomba, comme je le dirai, à un traitement d'une telle rigueur.

Les remèdes ne devaient commencer qu'au printemps, et je m'étais mise en route au commencement de l'hiver. Le village où habitait cette sœur dont j'ai parlé (1), étant voisin de l'endroit où j'allais (2), je restai tout ce temps chez elle ; j'attendais ainsi le mois d'avril, et j'évitais les allées et les venues. Je revis en passant cet oncle dont la maison se trouvait, comme j'ai dit, sur notre chemin. Il me fit présent d'un excellent livre qui avait pour titre : *Le troisième Abécédaire* (3) ; c'était un traité de l'oraison de recueillement. J'avais lu, durant cette première année, plusieurs bons livres, et j'étais bien résolue de n'en plus lire d'autres désormais, comprenant trop le mal qu'il m'avaient fait ; j'ignorais néanmoins encore comment je devais faire oraison et me recueillir. Ce traité élémentaire me causa donc le plus grand plaisir ; et je résolus de suivre le chemin qu'il me traçait, avec toute l'application dont je serais capable. Comme déjà le Seigneur m'avait accordé le don des larmes et que la lecture faisait mes délices, je commençai à me ménager des heures de solitude, et à purifier mon âme par une confession plus fréquente. C'est ainsi disposée que j'entrai dans cette voie spirituelle, ayant ce livre pour guide et pour maître. Hélas !

(1) Marie de Cepeda, sœur aînée de la Sainte.

(2) Ce lieu était Becedas. Ce fut en 1535, vers le mois de novembre, que la Sainte partit de son monastère de l'Incarnation, accompagnée de sa tendre amie Jeanne Suarez. Elle resta chez sa sœur Marie de Cepeda jusqu'au mois d'avril 1536, à Castellanos de la Cañada. Elle se rendit ensuite à Becedas, appelé aussi Bezadas.

(3) L'auteur de cet ouvrage est le R. P. François de Osuna, de l'Ordre des Frères-Mineurs.

pendant vingt ans, à dater de ce que je raconte, ce fut en vain que j'en cherchai un, je veux dire un confesseur qui m'entendit. Privée d'un tel appui, bien des fois je retournai en arrière, je fus même exposée à me perdre entièrement. Un maître spirituel qui m'aurait connue, m'aurait aidé du moins à sortir des occasions dangereuses où je me suis trouvée.

Le Divin Maître voulut couronner mes premiers efforts, et durant les neuf mois que je passai dans cette solitude, il se montra prodigue de faveurs. Je n'étais pourtant pas aussi exempte de fautes que l'exigeait mon livre, je n'y aspirais pas même, parce qu'à mes yeux une si parfaite vigilance était chose presque impossible. Je veillais seulement avec une attention infinie à me préserver de tout péché mortel, et plût à Dieu que je l'eusse toujours fait avec autant de perfection! Mais pour les péchés véniels, je n'y regardais pas de si près, et ce fut là ce qui fit tant de mal à mon âme. A la fin de ces neuf mois, Notre-Seigneur, non content des délices qu'il m'avait fait savourer, daigna m'élever à l'oraison de quiétude et quelquefois même jusqu'à celle d'union. L'une et l'autre m'étaient inconnues; j'ignorais leur nature et leur prix; il m'eût été cependant très-utile d'en avoir une connaissance exacte. A la vérité, cette union ne durait que très-peu, je ne sais même si c'était le temps d'un *Ave Maria*, mais la puissance d'effet que j'en ressentais était étonnante. Je n'avais pas vingt ans encore, et je foulais, ce me semble, sous les pieds, le monde vaincu. Je portais, il m'en souvient, une compassion profonde à ceux qui s'y trouvaient engagés même par des liens légitimes.

Voici quelle était ma manière d'oraison. Je tâchais, autant que je le pouvais, de considérer, d'une vue attentive, Jésus-Christ notre bien et notre Maître, comme présent au fond de mon âme. Chaque mystère de sa vie que je méditais, je me le représentais ainsi dans ce sanctuaire intérieur. Toutefois, je passais la plus grande partie du temps à lire de bons livres; ils étaient le charme et le rafraîchissement de mon âme. Dieu ne

m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement, ni celui de me servir avec fruit de l'imagination. Cette dernière faculté est même chez moi tellement inerte, que lorsque je voulais me peindre l'image et les traits de Notre-Seigneur, qu'à l'aide d'une foi vive je voyais présent dans mon âme, jamais, malgré tous mes efforts, je n'ai pu en venir à bout.

A la vérité, l'âme qui ne peut discourir, si elle persévère, arrive bien plus vite à la contemplation, mais sa voie est très-laborieuse et très-pénible. Car, dès que la volonté ne se trouve pas occupée, et que l'amour ne se porte pas sur un objet présent, cette âme demeure comme sans appui et sans exercice. La solitude et la sécheresse la font beaucoup souffrir, et les pensées lui livrent un terrible combat. A des âmes de cette trempe, il faut plus de pureté de conscience qu'à celles qui peuvent agir avec l'entendement. Celles-ci s'appliquant à approfondir la vanité du monde, les bienfaits divins, les ineffables souffrances du Sauveur, leur peu de fidélité, la grandeur des dons qu'il réserve à ceux qui l'aiment, puisent dans ces sujets divers des lumières et des armes pour se défendre contre les pensées, les occasions et les périls. Mais les personnes privées d'un tel secours se trouvent plus exposées ; c'est pourquoi, ne pouvant puiser en elles-mêmes aucune de ces pensées fortes, elles doivent s'occuper beaucoup à la lecture. Leur voie étant semée de souffrances si cruelles, la lecture, quelque courte qu'elle soit, leur est très-utile, nécessaire même pour se recueillir et pour remplacer l'oraison mentale qu'elles ne peuvent faire. Que si le maître qui les dirige leur interdit l'usage du livre, et les force à persévérer dans l'oraison sans ce secours, il leur sera impossible de lui obéir longtemps, et elles ne feront que ruiner leur santé en s'obstinant à soutenir une lutte si pénible.

Je le reconnais maintenant, ce fut par une conduite particulière de Notre-Seigneur que pendant dix-huit ans je ne trouvai aucun maître spirituel. Car, si au milieu du long tourment et des sécheresses que me faisait endurer l'impuissance de discourir, j'en avais rencontré un qui eût voulu m'enlever me-

livres et m'astreindre à l'oraison mentale, il m'aurait été impossible d'y résister.

Jamais, durant tout ce temps, excepté quand je venais de communier, je n'osais aborder l'oraison sans un livre. Sans lui, mon âme éprouvait le même effroi que si elle avait eu à lutter seule contre une multitude ennemie ; l'ayant à côté de moi, j'étais tranquille. C'était une compagnie, c'était un bouclier sur lequel je recevais les coups des pensées importunes qui venaient troubler mon oraison. D'ordinaire je n'étais point dans la sécheresse ; mais jamais je n'y échappais, quand je me trouvais sans ma fidèle armure : soudain mon âme se troublait, et mes pensées s'égaraient. Avec mon livre je rappelais doucement ces fugitifs, et avec cette attrayante amorce, j'attirais, je gouvernais facilement mon âme. Souvent je n'avais besoin pour cela que d'ouvrir le livre ; quelquefois je ne lisais que quelques lignes ; d'autres fois, je lisais plusieurs pages ; c'était suivant la grâce que Notre-Seigneur m'accordait.

Dans ces heureux commencements, il me semblait qu'avec des livres et de la solitude, aucun danger n'aurait pu me ravir un si grand bien. Je crois même qu'avec la grâce de Dieu, il en eût été ainsi, si un guide spirituel ou quelqu'un enfin, m'eût éloignée ou du moins promptement retirée des occasions dangereuses. Une tentative ouverte du démon pour m'entraîner à quelque péché grave, m'eût alors trouvée invincible. Mais sa tactique fut si subtile, et moi si faible, que toutes mes résolutions me servirent peu ; disons vrai cependant, elles me furent d'un secours immense pour supporter avec cette inaltérable patience que le Seigneur me donnait, les effrayantes maladies que j'eus à souffrir. Que de fois, en reportant la vue sur cette époque de ma vie, j'ai considéré, avec un délicieux étonnement, la bonté infinie de Dieu ! que de fois mon âme s'est délectée dans la contemplation de sa magnificence et de sa miséricorde ! qu'il soit béni de tant de bienfaits ! J'ai vu clairement que jamais il n'a laissé de me récompenser, dès cette vie même, du moindre désir formé pour sa gloire. Quel-

que défectueuses et imparfaites que fussent mes œuvres, mon adorable Maître daignait les améliorer, les perfectionner, leur donner de la valeur. Quant à mes fautes et à mes péchés, il se hâtait de les couvrir d'un voile. Et maintenant il permet qu'un épais nuage les dérobe à la vue de ceux qui en furent témoins ; il fait plus, il les efface de leur mémoire. Il transfigure mes fautes jusqu'à leur donner le pur éclat de l'or ; et il se plaît à faire resplendir une faible vertu, que lui seul a mise en moi pour ainsi dire malgré mes résistances.

Je veux revenir à ce que l'on m'a commandé d'écrire. Mais il faut que je le publie : si je devais raconter en détail cette conduite si tendre, si paternelle de Notre-Seigneur à mon égard, dans ces commencements, une pareille tâche serait au-dessus de mes forces. Il faudrait un autre esprit que le mien pour peindre, sous leurs vraies couleurs, d'un côté les innombrables bienfaits dont je me vis comblée, de l'autre une ingratitude et une malice qui purent les ensevelir dans l'oubli. Louange éternelle à ce Dieu de bonté, dont tant d'infidélité n'a pu vaincre la patience !

CHAPITRE V.

Coup d'œil rétrospectif sur le noviciat. — Départ pour Becedas, où on espère la guérir. — Conversion qu'opère son zèle. — Après trois mois, succombant à la rigueur du traitement, elle revient mourante à la maison de son père à Avila. — Défaillance extraordinaire de quatre jours. — Martyre de douleur depuis l'Assomption jusqu'à Pâques.

En parlant de l'année de mon noviciat, j'oubliai de dire que je me laissais aller à de grands troubles pour des choses de fort peu d'importance. Souvent je recevais des réprimandes sans les mériter, et je ne les écoutais qu'avec beaucoup de déplaisir, tant j'étais imparfaite. Néanmoins, au comble du bonheur de me voir enchaînée à Jésus-Christ, j'acceptais tout avec générosité. Comme je recherchais la solitude, et que j'y pleurais mes péchés, les religieuses s'en étant quelquefois aperçues, s'imaginèrent que je n'étais pas contente, et elles en parlaient dans ce sens. Au fond, je sentais de l'attrait pour toutes les observances du cloître, mais ce qui ressemblait à du mépris était loin, je l'avoue, d'avoir des charmes pour moi, tandis que je goûtais une joie très-vive de me voir estimée. Je mettais un soin parfait, un art ingénieux dans tout ce que je faisais, et cela même était vertu à mes yeux. Ce n'est pourtant pas une excuse légitime, parce que je savais admirablement chercher en tout ma propre satisfaction, et ainsi l'ignorance ne saurait me justifier. Il est vrai que ce monastère n'était pas établi sur les bases d'une perfection très-élevée; et moi, cédant à la pente de la nature, j'allais à ce qui était moins régulier, et je lais-

sais de côté ce qu'il y avait d'exemplaire. Je fus témoin alors de l'héroïque résignation que fit éclater une religieuse au milieu d'une bien cruelle maladie. C'étaient des plaies profondes qui en peu de temps la conduisirent au tombeau. Le mal effrayait les autres, moi je portais grande envie à cette inaltérable patience. Je disais à Dieu que s'il voulait me la donner au même degré, je le priais de m'envoyer toutes les maladies qu'il lui plairait. Il me semble que je n'en redoutais aucune ; ma soif des biens éternels était si ardente que j'étais résolue de les gagner à quelque prix que ce fût. J'en suis étonnée maintenant, parce qu'alors je n'avais pas encore ce feu de l'amour divin que l'oraison plus tard alluma dans mon âme. Ce n'était qu'une certaine lumière qui me révélait la vanité de tout ce qui passe, et l'inestimable prix des biens éternels que l'on peut acheter par le sacrifice de ces biens d'un jour. Sa Divine Majesté daigna exaucer ma prière : deux ans ne s'étaient pas encore écoulés, que je me vis assaillie d'un mal différent sans doute, mais qui cependant me causa, l'espace de trois ans, des douleurs non moins sensibles et non moins cruelles, comme je le raconterai bientôt.

L'époque du traitement que j'attendais chez ma sœur, étant venue, mon père, ma sœur et cette religieuse, ma fidèle amie, ma compagne de voyage, de laquelle j'étais si tendrement aimée, m'emmenèrent avec des soins infinis pour me rendre le trajet agréable, à l'endroit où l'on espérait me guérir. Ce fut là que le démon commença à troubler cette belle paix dont je jouissais ; Dieu cependant en retira un grand bien. Dans ce lieu même où j'étais venue chercher ma guérison, vivait un ecclésiastique d'une naissance distinguée, qui à beaucoup d'esprit naturel ne joignait toutefois qu'une instruction médiocre. Ce fut à lui que je m'adressai pour la confession. Je dois le dire, j'ai toujours eu une prédilection marquée pour les confesseurs éminents en doctrine, car les demi-savants ont nui grandement à mon âme ; mais il ne m'a pas été toujours facile de les rencontrer au gré de mes désirs. J'ai vu par ex-

périence qu'il vaut mieux, quand ils sont gens de bien et de bonnes mœurs, qu'ils n'aient pas du tout d'études, que d'en avoir de médiocres ; alors du moins ils se défient, tout comme moi, de leurs lumières, et ils prennent conseil d'hommes vraiment éclairés. Ceux-ci ne m'ont jamais trompée : les autres sans doute n'en avaient pas la volonté, mais ils n'en savaient pas davantage ; et comme j'avais d'eux meilleure opinion, je pensais n'être obligée qu'à les croire. Leurs décisions me laissaient d'ailleurs plus de large et de liberté. Si je m'étais vue serrée de près, il y a si peu de vertu en moi que peut-être j'en aurais cherché d'autres. Là où il y avait péché véniel, ils ne voyaient point d'offense ; et là où il y avait péché très-grave, ils ne trouvaient qu'une faute vénielle. Cela nuisit beaucoup à mon avancement dans la vertu : il est bon, je crois, de le dire ici, afin que les autres se préservent d'un si grand mal. Mais devant Dieu il m'est clair que je n'avais point d'excuse. Il devait me suffire de savoir qu'une chose ne fût pas bonne de sa nature, pour l'éviter avec soin. Le Seigneur a permis, je crois, à cause de mes péchés, qu'ils se soient trompés, et que, trompée par eux, j'en aie égaré d'autres en répétant ce qu'ils m'avaient dit. Je restai, ce me semble, plus de dix-sept ans dans cet aveuglement. Le premier qui commença à me détromper sur certains points fut un religieux très-savant (1) de l'Ordre de Saint-Dominique : enfin les Pères de la Compagnie de Jésus me dessillèrent les yeux sur tout le reste ; me découvrant la grave portée de si mauvais principes, ils me firent concevoir une crainte sérieuse, comme je le raconterai plus loin.

Je commençai donc à me confesser à cet ecclesiastique. Si dans la suite j'ai eu plus à dire en confession, à cette époque, comme depuis le commencement de ma vie religieuse, je n'avais que peu de fautes à déclarer. Il en fut frappé, et me voua dès lors un extrême attachement : il partait d'un bon principe,

(1) Cet homme, qui à un profond savoir joignait une vertu éminente, fut le P. Vincent Baron. La Sainte aura plus d'une fois encore à parler de lui, et le fera connaître d'une manière plus particulière.

l'excès seul en aurait pu être répréhensible. Je lui avais fait comprendre, et il en était pleinement convaincu, que pour rien au monde je ne me résoudrais jamais à offenser Dieu en matière grave ; de son côté, il m'assurait qu'il était dans les mêmes sentiments ; ainsi, nous eûmes de fréquents entretiens. Comme alors mon âme goûtait habituellement en Dieu d'enivrantes délices, mon plus doux plaisir et l'unique sujet de mes conversations était de parler de lui. A ce langage tout céleste dans une personne si jeune encore, il se sentait ému et pénétré de confusion. Enfin, sûr de l'intérêt que je lui portais, il me découvrit, dans un élan de confiance, l'état de son âme ; hélas! il était des plus dangereux, car entraîné depuis près de sept ans, dans l'oubli de ses devoirs, il ne laissait pas de monter à l'autel. Sa réputation en souffrait dans le public une grave atteinte ; personne cependant n'osait le blâmer en face. Ses aveux me remplirent de compassion, car son dévouement pour moi me l'avait rendu cher. Victime alors d'une inexpérience trop naïve et trop aveugle, je regardais comme vertu de répondre par la reconnaissance et par un retour d'affection à l'amitié qu'on avait pour moi. Maudite soit la loi d'un tel retour qui va jusqu'à être contraire à la loi de Dieu ! C'est là une folie qui a cours dans le monde, et j'avoue qu'elle me met toute hors de moi, quand j'y pense. Quoi ! c'est de Dieu seul qu'émane, et à qui seul nous devons tout le bien qu'on nous fait, et nous regardons comme vertu de ne pas briser les liens d'une amitié qui lui déplaît et l'offense ! Monde, monde, que tu es aveugle ! Et vous, grand Dieu, quelle grâce vous m'auriez faite, si, souverainement ingrate envers ce monde tout entier, j'avais eu le bonheur de ne l'être jamais envers vous ! Mais, hélas ! à cause de mes péchés, le contraire est arrivé.

M'étant procuré, par les personnes mêmes de sa maison, des renseignements plus précis, je connus mieux l'état de cet infortuné, et je découvris en même temps une circonstance qui le rendait un peu moins coupable. La personne dont l'insidieuse adresse l'avait égaré, avait obtenu de lui qu'il porte-

rait au cou comme souvenir, une petite figure de cuivre (1) où elle avait mis des charmes, et nul n'avait eu assez d'empire sur lui pour lui faire quitter ce gage perfide. Certes, ce n'est pas à la légère et sans preuve que j'ajoute foi à ces faits de sortilége ou de charmes, mais celui que je rapporte, je l'ai vu de mes propres yeux. Si j'en parle, c'est afin que les hommes se tiennent en garde contre ces femmes qui aspireraient à former de tels liens. Qu'ils le sachent, dès qu'elles ont perdu toute honte devant Dieu, elles que leur sexe oblige plus étroitement à la pudeur, on ne saurait sans péril leur accorder la moindre confiance. Pour arriver à leurs fins, et pour le succès d'une passion insensée que le démon allume en elles, il n'est rien dont elles ne soient capables. Quant à moi, malgré ma profonde misère, jamais je ne suis tombée dans aucune faute de ce genre; jamais, dans tout le cours de ma vie, je n'ai eu l'intention de faire le moindre mal; jamais, quand je l'aurais pu, je n'aurais voulu forcer qui que ce soit à m'aimer. Mais c'est le Seigneur qui m'en a préservée, et s'il ne m'eût tenue de sa main, j'aurais pu l'offenser en cela comme dans le reste, car on ne doit fonder sur moi aucune confiance.

Dès que je fus fixée par ces renseignements, je témoignai un intérêt plus affectueux qu'auparavant à celui que je désirais tant de gagner à Dieu. Mon intention était parfaite, mais ma conduite n'était pas exempte de blâme; car l'espérance d'un bien quelque grand qu'il fût, n'aurait jamais dû me faire commettre même le plus petit mal. Je redoublai d'ardeur à lui parler de Dieu. Mes paroles lui furent utiles sans doute, mais la grande affection qu'il avait pour moi, fut, je crois, chez lui, une plus puissante cause de retour. Pour me faire plaisir, il en vint jusqu'à me livrer la petite figure que je fis aussitôt jeter dans une rivière. Dès qu'il en fut dessaisi, il se réveilla comme d'un profond sommeil; le tableau de sa conduite durant ces dernières années se déroulait à ses yeux, il était effrayé de lui-même, il gémissait de sa coupable vie, et déjà

(1) En espagnol *idolillo de cobre*.

il en était saisi d'horreur. Notre-Dame, je n'en puis douter, lui fit sentir son puissant secours, car il était très-dévot au mystère de sa Conception et il en célébrait la fête avec grande solennité. Enfin il brisa sans retour ses tristes chaînes, et il ne pouvait se lasser de remercier Dieu de l'avoir éclairé de sa lumière. Au bout d'un an, à dater du jour même où je le vis pour la première fois, il mourut ; mais la sainte ardeur avec laquelle il avait servi Dieu dans cet intervalle, l'avait préparé à la dernière heure. Jamais je ne reconnus rien que d'honnête dans ses sentiments à mon égard, bien qu'ils eussent pu être d'une pureté plus élevée. Dans nos rapports, cette foi si vive qui nous montrait Dieu présent, écartait jusqu'à l'ombre du danger. J'étais alors, je le répète, inébranlablement résolue à ne rien faire où j'aurais vu péché mortel ; et, selon moi, c'était précisément la vue de sentiments si purs qui me faisait aimer de lui. Je crois même que tous les hommes sentiront toujours de la prédilection pour les femmes qu'ils voient inclinées à la vertu. Oui, la vertu est pour elles, comme je le dirai dans la suite, le moyen le plus sûr d'acquérir de l'ascendant et d'exercer de l'empire sur les cœurs. Je tiens pour assuré que Dieu exauça mes prières, et que celui pour lequel j'avais tant prié est dans la voie du salut éternel. Il mourut dans les plus beaux sentiments de foi, et dans l'éloignement le plus complet de l'occasion qui l'avait égaré. Ainsi, il semblerait que le Seigneur voulût se servir de moi pour ouvrir le ciel à cette âme.

Je restai trois mois dans cet endroit, en proie à de très-grandes souffrances, parce que le traitement était trop rigoureux pour ma complexion. Au bout de deux mois, à force de remèdes, il ne me restait plus qu'un souffle de vie. Le mal dont j'étais allée chercher la guérison, était devenu beaucoup plus cruel ; les souffrances que j'éprouvais au cœur étaient si vives qu'il me semblait parfois qu'on me le déchirait avec des dents aiguës ; l'intensité de la douleur arriva à tel point qu'on craignit que ce ne fût de la rage. Ma faiblesse était extrême ; l'ex-

cès du dégoût ne me permettait de rien prendre si ce n'est du liquide. La fièvre ne me quittait pas ; et des médecines que pendant un mois on m'avait fait prendre presque chaque jour, m'avaient épuisée. Je sentais un feu intérieur qui m'embrasait. Les nerfs se contractèrent, mais avec des douleurs si intolérables que je ne trouvais, ni jour ni nuit, un instant de repos. A cela venait encore se joindre une profonde tristesse. Voilà ce que je gagnai dans ce voyage. Mon père se hâta de me ramener chez lui. Les médecins me virent de nouveau ; ils désespérèrent de moi, déclarant qu'indépendamment de tous ces maux, je me mourais d'étisie. Insensible à l'arrêt qu'ils venaient de prononcer, j'étais absorbée par le sentiment de la souffrance. Des pieds jusqu'à la tête j'éprouvais une égale torture. De l'aveu des médecins, ces douleurs des nerfs sont intolérables ; et comme chez moi leur contraction était universelle, j'étais livrée à un indéfinissable tourment. O ciel ! quelle riche moisson de mérites, si j'avais su en profiter ! La souffrance dans cet excès de rigueur ne dura que trois mois, mais on n'eût jamais cru qu'il fût possible de résister à tant de maux réunis. Je m'en étonne moi-même en ce moment, et je regarde comme une faveur insigne de Dieu la patience qu'il me donna, il était visible qu'elle venait de lui. L'histoire de Job que j'avais lue dans *les Morales* de saint Grégoire, me fut d'un grand secours. Le Divin Maître m'avait, ce semble, fortifiée à l'avance par cette lecture, et par l'oraison à laquelle j'avais commencé à m'adonner ; il m'avait ainsi préparée à tout souffrir avec une résignation parfaite. Mes entretiens n'étaient qu'avec lui. J'avais ces paroles de Job habituellement présentes à l'esprit et je me plaisais à les redire : *Puisque nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux* (1) ? Et à ces paroles, je sentais, ce me semble, se renouveler mon courage.

Ce long martyre s'était déjà prolongé depuis le mois d'avril jusqu'au milieu d'août, plus douloureux cependant les trois

(1) Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus ? — *Job*, II, 10.

derniers mois. Enfin, le jour de l'Assomption de Notre-Dame arriva (1). Je montrai le plus vif empressement pour me préparer par la confession à une si belle fête; toujours, du reste, j'avais aimé à me confesser souvent. On s'imagina que la crainte de la mort m'inspirait ce désir, et mon père, pour ne point me causer de peine, ne voulut pas le permettre. O amour excessif de la chair et du sang ! Quoiqu'il partît d'un père si catholique, si prudent, si inaccessible par ses lumières à un entraînement d'ignorance, combien cependant il aurait pu me devenir funeste ! Cette nuit même se déclara une crise si terrible, que, pendant près de quatre jours, je restai privée de tout sentiment. On me donna, dans cet état, l'Extrême-Onction. A toute heure, ou plutôt à tout moment, on croyait que j'allais expirer, et l'on se bornait à me dire le *Credo*, comme si j'eusse été capable d'entendre quelque chose. Plus d'une fois même, on ne douta plus que je n'eusse exhalé mon dernier soupir ; et quand je revins à moi, je trouvai sur mes yeux jusqu'à de la cire tombée du flambeau qu'on avait approché pour voir si je n'avais point cessé de vivre. Cependant, mon père était inconsolable de ne m'avoir pas permis de me confesser ; il ne cessait de faire monter vers Dieu des cris déchirants et les plus ardentes prières. Béni soit à jamais celui qui voulut les entendre, et qui, des portes lointaines du tombeau, daigna me rappeler à la vie ! Déjà, dans mon couvent, la fosse qui attendait mon corps était ouverte depuis un jour et demi ; et déjà, hors de cette ville, dans un monastère de religieux de notre Ordre, on avait célébré pour moi un service funèbre.

Dès que je repris connaissance, je voulus me confesser. Je communiai en répandant un torrent de larmes que faisaient couler le regret et la douleur d'avoir offensé Dieu, et qu'arrachait en partie l'excès de mes souffrances. Retrempée à ces deux sources de vie, j'étais en voie de salut. Mais, alors même que la mort m'eût frappée au milieu de cette défaillance, j'aime à le croire, mon Dieu m'aurait encore fait miséricorde. Moins

(2) De l'année 1536 ; la Sainte avait 21 ans.

fidèle par le peu de lumières de mes guides, j'aurais trouvé grâce devant lui. Autant que j'en puis juger, malgré les intolérables douleurs qui me restaient et m'enlevaient presqu'à moi, la confession que je fis fut d'une intégrité parfaite ; j'y déclarai tout ce en quoi je croyais avoir offensé Dieu. Entre tant d'autres grâces, il m'a accordé celle-ci : jamais, depuis ma première communion, je n'ai laissé de m'accuser, au saint tribunal, de tout ce que j'ai cru être péché, quelque léger qu'il fût. Je ne puis néanmoins, si j'étais morte alors, me défendre de craintes assez vives sur mon salut : d'une part à cause du peu d'instruction des confesseurs, et de l'autre, à cause de mon peu de fidélité à la grâce. Aussi, est-il certain qu'arrivée à cette époque de ma vie, et considérant comment le Seigneur me ressuscita en quelque sorte, j'en éprouve un tel saisissement, que j'en suis pour ainsi dire toute tremblante.

Il me semble, ô mon âme, que tu aurais dû mesurer la grandeur du péril dont Dieu t'avait délivrée ; et si l'amour n'avait pas assez d'empire sur toi, la crainte, du moins, devait t'empêcher de l'offenser de nouveau. Car enfin, il aurait pu mille fois te frapper dans un état plus dangereux. Non, je n'exagère pas beaucoup en parlant ainsi. Après tout, j'accepte ici les reproches que pourra m'en faire celui qui m'a donné ordre de me modérer dans l'aveu de mes péchés. Et certes, tels que je les ai racontés, ils n'apparaissent déjà que sous des couleurs trop flatteuses. Je le conjure, pour l'amour de Dieu, de ne rien retrancher, dans cet écrit, de mes fautes, puisqu'elles servent à mieux révéler les magnificences des bontés de Dieu et son inépuisable patience à l'égard d'une âme. Bénédiction sans fin à ce Dieu d'amour ! Je l'en supplie, qu'il me mette en cendres, plutôt que je cesse jamais de l'aimer !

CHAPITRE VI.

Retour au monastère de l'Incarnation. — Trois ans de souffrances. — Sa patience inaltérable, ses vertus. — Guérison obtenue par l'intercession de saint Joseph. — Excellence de la dévotion à ce grand Saint.

De ces quatre jours d'effroyable crise il me resta des tourments qui ne peuvent être connus que de Dieu. Ma langue était en lambeaux, à force d'avoir été mordue. N'ayant rien pris dans tout cet intervalle, faible d'ailleurs à ne pouvoir presque respirer, j'avais le gosier si sec qu'il se refusait à laisser passer même une goutte d'eau. Je sentais tout mon corps comme disloqué, et de grands vertiges à la tête. Les nerfs s'étaient tellement contractés que je me voyais en quelque sorte ramassée en peloton. Voilà où me réduisirent ces jours d'indicible douleur. Je ne pouvais, sans un secours étranger, remuer ni bras, ni pied, ni main, ni tête, j'étais aussi immobile que si la mort eût glacé mes membres ; j'avais seulement la force de mouvoir un doigt de la main droite. On n'osait en quelque sorte m'approcher ; tout mon corps étant lamentablement meurtri, je ne pouvais supporter le contact d'aucune main ; il fallait me remuer à l'aide d'un drap que deux personnes tenaient chacune par un bout. Je restai ainsi jusques à Pâques-Fleuries (1). Par bonheur, lorsqu'on me laissait tranquille, les douleurs venaient assez souvent à cesser. Un peu de repos goûté alors, était, à

(1) C'est-à-dire, jusqu'au dimanche des Rameaux de l'année 1537

mes yeux, un grand pas de fait dans la guérison, car je craignais que la patience ne vînt à m'échapper. Grande fut donc ma joie quand je me vis délivrée de douleurs si aiguës et si continuelles. Par intervalles, j'en éprouvais néanmoins encore d'insupportables : c'était quand une fièvre double-quarte très-violente qui m'était restée, faisait sentir ses frissons. Je gardais aussi un profond dégoût pour toute sorte d'aliments.

Je voulus sur-le-champ retourner à mon monastère, j'en avais le plus ardent désir, je ne balançai point à m'y faire transporter. On reçut donc en vie, celle qu'on avait attendue morte, mais avec un corps dont l'aspect aurait inspiré moins de pitié s'il eût été privé de la vie. Il n'y a pas de termes pour peindre l'excès de ma faiblesse, il ne me restait que les os. Cet état, comme je l'ai dit, se prolongea plus de huit mois ; mais pendant près de trois ans je demeurai frappée de paralysie. Cependant un mieux insensible s'opérait, et lorsqu'à l'aide de mes mains je commençai à me traîner un peu contre terre, j'en rendais au Seigneur de vives actions de grâces. Au milieu de toutes ces souffrances, ma résignation ne se démentit pas un instant ; je supportai même avec une grande allégresse les maux de ces trois années, trouvant qu'ils n'étaient rien en comparaison des douleurs et des tourments qui avaient précédé. Enfin j'étais pleinement soumise à la volonté de Dieu, quand il lui aurait plu de me laisser ainsi jusqu'à mon dernier soupir. Si je désirais de guérir, c'était pour pouvoir me livrer à l'oraison dans la solitude, de la manière qui m'avait été enseignée, car dans l'infirmerie la chose ne m'était point facile. Je me confessais très-souvent. Mon bonheur était de parler de Dieu, toutes les religieuses en étaient édifiées, et elles ne pouvaient assez admirer la patience que le Seigneur me donnait. En effet, s'il ne m'eût soutenue de sa main, il eût été impossible d'endurer de si grandes douleurs avec un si grand plaisir.

Je sentais alors les heureux et puissants effets de cette grâce d'oraison que le Seigneur m'avait accordée. Par elle, je comprenais en quoi consistait son amour ; en peu de temps elle

avait fait germer en moi ces nouvelles vertus dont je vais parler : si elles ne furent pas assez fortes pour me maintenir dans le sentier de la perfection, elles furent du moins la sauvegarde de mon âme. Je ne disais le moindre mal de personne, j'étais au contraire dans l'habitude de justifier ceux qui étaient l'objet de quelque détraction. Cette maxime était toujours présente à mon esprit : Je ne devais ni me plaire à entendre ni dire moi-même ce que je n'aurais pas voulu qu'on eût dit de moi. Fermement attachée à cette règle de conduite, je m'y montrais habituellement fidèle ; parfois cependant, si l'occasion était pressante, il m'échappait quelque faute. Grâce à l'accent persuasif de mes paroles, les religieuses du monastère et les personnes du dehors, avec qui je conversais, contractèrent la même habitude. Le public en eut bientôt connaissance : là où j'étais, les absents, disait-on, étaient à couvert des traits de la médisance ; ils trouvaient la même sûreté auprès des personnes qui tenaient à moi par l'amitié ou par les liens du sang, et qui se montraient dociles à mes leçons. Malgré cela, il me reste un grand compte à rendre à Dieu du mauvais exemple que je leur donnais en d'autres choses ; plaise à sa divine Majesté de me le pardonner. Je fus cause, il est vrai, de bien des maux ; mais, je dois aussi le dire, si j'ai eu à gémir sur quelques suites de ma vie imparfaite, mon intention fut néanmoins toujours droite.

L'oraison m'avait apporté en tribut d'autres biens : je sentais le désir de la solitude ; je me plaisais à parler de Dieu, et à m'entretenir de lui. Dès que je pouvais nouer un pareil entretien, j'y trouvais plus de plaisir et de charmes que dans toute la prétendue politesse des conversations du monde. Je me confessais et communiais bien plus fréquemment, et j'en avais une soif ardente. La lecture des bons livres faisait mes plus chères délices. M'arrivait-il de commettre quelque offense contre Dieu, mon cœur se brisait du plus vif repentir : bien des fois, je m'en souviens, je n'osais plus entrer en oraison ; je redoutais comme un grand châtiment l'excès de la douleur que j'y devais

éprouver, pour avoir offensé un Dieu si bon. Ce brisement de cœur devint plus cruel encore dans la suite et me faisait endurer un tourment auquel je ne saurais rien comparer. Jamais cependant la crainte n'y eut la moindre part ; la cause unique était le souvenir des faveurs dont Dieu me comblait dans l'oraison, et la vue de l'ingratitude par laquelle je répondais à tant de bienfaits. C'était là ce qui m'accablait. Je me reprochais amèrement de répandre tant de larmes pour mes fautes, sans devenir meilleure ; je m'attristais de voir toutes mes résolutions, tous mes efforts pour être fidèle, échouer devant la première occasion. Ces larmes me semblaient trompeuses, et mes fautes paraissaient ensuite plus grandes à mes yeux, quand je considérais combien Dieu me faisait la grâce de les pleurer et de m'en repentir. Je tâchais de m'en confesser dans le plus bref délai, et je faisais, ce me semble, tous mes efforts pour retourner en grâce. Tout le mal venait de n'en pas couper la racine par la fuite des occasions, et du peu de secours que je tirais des confesseurs. S'ils m'avaient déclaré le danger de mes entretiens avec les personnes du monde, et l'obligation d'y renoncer, ils auraient, sans aucun doute, porté au mal un remède efficace ; car j'avais une telle horreur du péché mortel que jamais, en aucune manière, je n'aurais consenti à passer, sciemment, un seul jour exposée au danger de le commettre.

Tous ces heureux indices de la crainte du Seigneur en moi étaient autant de fruits de l'oraison ; je trouvais dans mon âme le plus sûr de tous, une crainte tellement absorbée dans l'amour que la pensée du châtiment ne s'offrait même pas à mon esprit. Durant ces graves maladies, je fus constamment très-attentive à veiller sur ma conscience pour écarter de moi jusqu'à l'ombre du péché mortel. Infortunée, je désirais la santé pour mieux servir Dieu, et elle fut la cause de tout le dommage qu'éprouva mon âme. Me trouvant, si jeune encore, frappée de paralysie, et voyant le triste état où m'avaient réduite les médecins de la terre, je résolus de recourir à ceux du Ciel pour obtenir ma guérison. Elle était l'objet de mes

désirs, mais sans m'enlever cette grande allégresse avec laquelle je supportais mon mal : parfois même il me venait en pensée que si le retour des forces devait me perdre, il valait infiniment mieux pour moi de rester ainsi. Je ne pouvais néanmoins ôter de mon esprit, que rendue à la santé, je servirais le Seigneur avec un dévouement beaucoup plus généreux. Hélas ! c'est là une de nos illusions, de ne pas nous abandonner entièrement à la conduite de Dieu : il sait bien mieux que nous ce qui nous convient.

Pour rendre le Seigneur propice à mes vœux, je fis offrir l'adorable sacrifice de nos autels, et j'eus recours à des prières très-approuvées. Jamais je n'ai aimé, ni pu souffrir certaines dévotions où entrent je ne sais quelles cérémonies, et où les femmes en particulier trouvent un attrait qui les trompe. Par le fait, on y a reconnu depuis un caractère superstitieux, et on a dû les condamner. Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux saint Joseph, et je me recommandai très-instamment à lui. Son secours éclata de la manière la plus visible. Ce tendre père de mon âme, ce bien-aimé protecteur se hâta de me tirer de l'état où languissait mon corps, comme il m'a arrachée à des périls plus grands d'un autre genre, qui menaçaient mon honneur et mon salut éternel. Pour comble de bonheur, il m'a toujours exaucée au delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne l'ait accordé. Quel tableau je mettrais sous les yeux, s'il m'était donné de retracer les grâces insignes dont Dieu m'a comblée, et les dangers, tant de l'âme que du corps, dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux Saint ! Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres Saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin. Mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là, que, de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel, en exauçant

toutes ses demandes. C'est ce qu'ont vu comme moi, par expérience, d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à cet incomparable protecteur ; aussi le nombre des âmes qui l'honorent commence-t-il à être grand, et les heureux effets de sa médiation confirment de jour en jour la vérité de mes paroles. Je déployais pour sa fête tout le zèle dont j'étais capable, plus par vanité que par esprit intérieur. Je voulais qu'elle se célébrât avec la pompe la plus solennelle, et avec la plus élégante recherche. En cela mon intention était droite, il est vrai, mais voici le côté fâcheux : au moindre petit bien accompli avec le secours de la grâce divine, je mêlais des imperfections et des fautes sans nombre, tandis que pour le mal, la recherche et la vanité, je trouvais en moi une adresse et une activité admirable. Plaise au Seigneur de me le pardonner ! Connaissant aujourd'hui par une si longue expérience l'étonnant crédit de saint Joseph auprès de Dieu, je voudrais persuader à tout le monde de l'honorer d'un culte particulier. Jusqu'ici j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par des œuvres, faire des progrès dans la vertu ; car ce céleste protecteur favorise, d'une manière frappante, l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui. Déjà depuis plusieurs années, je lui demande le jour de sa fête une faveur particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis. Si par quelque imperfection, ma demande s'écartait tant soit peu du but de la gloire divine, il la redressait admirablement, dans la vue de m'en faire retirer un plus grand bien.

Si j'avais autorité pour écrire, je goûterais un plaisir bien pur à raconter, dans un récit détaillé, les grâces dont tant de personnes sont comme moi redevables à ce grand Saint. Mais pour ne pas sortir du cercle où l'obéissance m'a renfermée, je devrai, contre mon désir, passer rapidement sur certaines choses ; sur d'autres je serai peut-être trop longue, tant je suis inhabile à rester dans les limites d'une parfaite convenance. Je me contente donc de conjurer, pour l'amour de Dieu, ceux

qui ne me croiraient pas, d'en faire l'épreuve ; ils verront par expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux patriarche, et de l'honorer d'un culte particulier. Les personnes d'oraison surtout devraient toujours l'aimer avec une filiale tendresse. Je ne comprends pas comment on peut penser à la Reine des Anges et à tout ce qu'elle essuya de tribulations durant le bas âge du divin Enfant Jésus, sans remercier saint Joseph du dévouement si parfait avec lequel il vint au secours de l'un et de l'autre. Que celui qui ne trouve personne pour lui enseigner l'oraison, choisisse cet admirable Saint pour maître, il n'aura pas à craindre de s'égarer sous sa conduite. Plaise au Seigneur que je ne me sois pas égarée moi-même en portant la témérité jusqu'à oser parler de lui ! Je publie, il est vrai, le culte particulier dont je l'honore (1) ;

(1) Une des gloires de la mission providentielle de sainte Térèse dans ces derniers siècles, a été de propager le culte de saint Joseph dans toute l'Église catholique.

« Sainte Térèse, dit le célèbre Patrignani, a été une étoile des plus resplendis-» santes, un des plus beaux diamants de la couronne de saint Joseph. Elle a été » choisie de Dieu pour étendre son culte dans le monde entier, et pour mettre en » quelque sorte la dernière main à ce grand ouvrage. » — *Dévot. à saint Joseph*, liv. I, chap. XI.

C'est elle qui a fait bâtir le premier temple chrétien en son honneur. Les Bollandistes parlent bien de chapelles érigées à ce grand Saint ; ils citent en particulier celle qui lui fut consacrée au XV[e] siècle dans l'église de Saint-Agricole à Avignon, et celle qu'on lui dédia à Rome dans l'église de Sainte-Marie-aux-Martyrs, l'an 1548. Mais ces savants investigateurs, en remontant l'antiquité chrétienne, ne semblent pas avoir trouvé de trace d'aucune église dédiée à saint Joseph. Celle de saint Joseph d'Avila, berceau de la Réforme du Carmel, paraît donc avoir été la première. Sur dix-sept monastères que sainte Térèse fonda après celui d'Avila, il n'y en a que cinq qui ne soient pas dédiés à saint Joseph ; mais elle implantait dans tous son culte, les mettait tous sous sa garde, et faisait toujours placer au-dessus d'une des portes la statue de ce glorieux protecteur. De plus, comme on le lit dans les informations juridiques pour sa canonisation, elle mit de ses mains, à la porte d'entrée de tous ses monastères, l'image de la sainte Vierge et de saint Joseph fuyant en Égypte, avec cette inscription :

PAUPERUM VITAM GERIMUS, SED MULTA BONA HABEBIMUS, SI TIMUERIMUS DEUM. — *Tobiæ*, IV, 23.

« Nous menons une vie pauvre, mais nous posséderons de grands biens, si nous » craignons Dieu. »

Dans tous ses écrits perce cette tendre et filiale dévotion qu'elle avait pour saint Joseph, et par la ravissante naïveté de ses paroles enflammées, elle la communique à l'âme du lecteur.

mais pour les actes tendant à le glorifier, et pour l'imitation de ses vertus, je suis toujours restée bien en arrière. Enfin, il fit éclater à mon égard sa puissance et sa bonté : grâce à lui, je sentis renaître mes forces, je me levai, je marchai, je n'étais plus frappée de paralysie ; mais hélas ! je ne fis que trop tôt connaître toute la profondeur de ma misère, en faisant un mauvais usage d'un tel bienfait.

Après tant de faveurs, aurait-on pu me croire si voisine d'une chute ? Quoi ! après avoir reçu de Dieu des vertus qui m'excitaient à le servir, après m'être vue aux portes de la mort et en si grand danger de me perdre, après avoir été ressuscitée corps et âme à la grande stupeur de tous ceux qui me virent, tomber si tôt et devenir infidèle ! Quel est ce mystère, Seigneur ? et de combien de périls est semée cette triste vie ! Au moment où je trace ces lignes, je pourrais, ce me semble,

Dans ses admirables avis, elle dit : « Quoique vous honoriez plusieurs Saints » comme vos protecteurs, ayez cependant une dévotion toute particulière envers » saint Joseph, dont le crédit est si grand auprès de Dieu. » — *Avis* 65.

La séraphique Térèse a légué à son Ordre tout entier les saintes ardeurs de son zèle pour la gloire de saint Joseph. A son exemple, le Carmel n'a cessé de travailler à étendre son culte, et on peut dire qu'il a rivalisé de zèle avec l'ancien Carmel, auquel Benoît XIV décerne cette palme : « C'est lui, dit ce grand Pape, qui, d'après le sentiment commun des érudits, a fait passer d'Orient en Occident la louable coutume d'honorer saint Joseph du culte le plus solennel. »

« Quem constat, e communi eruditorum sententia, ab Oriente in Occidentem » transtulisse laudabilem consuetudinem præstandi amplissimum multum S. Jose- » pho. » — *De Beatif. et Canoniz.*, lib. IV. part. II, c. XX, n. 17.

A la fin du XVIII[e] siècle, on comptait déjà dans l'Ordre seul du Carmel, plus de 150 églises sous l'invocation de saint Joseph.

Dès que sainte Térèse eut levé la bannière, tous les Ordres religieux travaillèrent à l'envi à proposer ce culte. Bientôt, de tous les points du monde catholique, on invoqua le glorieux saint Joseph et on se pressa autour de ses autels.

Par cette page céleste où la plume séraphique a tracé l'éloge de saint Joseph, Térèse donna comme le signal et ouvrit la carrière aux écrivains. Que de livres, depuis lors, offerts à la piété, et qui ne sont qu'un pieux ou savant commentaire de ce qu'elle a écrit ! Et afin que rien ne manque sous ce rapport, le prince des orateurs sacrés dans ces derniers siècles, Bossuet, dans d'immortels panégyriques, a parlé des grandeurs de saint Joseph, avec toute la majesté et toute la hauteur de langage des anciens Pères de l'Eglise.

C'est donc à sainte Térèse qu'appartient la gloire d'avoir porté un culte si cher à la piété catholique, à ce degré de splendeur et d'universalité où nous le voyons aujourd'hui.

grâce à votre bonté et à votre miséricorde, dire comme saint Paul, sinon avec autant de perfection du moins avec la même vérité. *Ce n'est plus moi qui vis.* Vous seul, ô mon adorable Créateur, vivez dans mon âme, si j'en juge par la tendre sollicitude avec laquelle, depuis quelques années, vous me tenez de votre main ; si j'en crois à des désirs et à des résolutions dont plus d'une fois dans ces derniers temps, la sincérité a été prouvée par des œuvres. Ah ! sans doute il doit m'échapper, sans le connaître, bien des offenses contre votre Majesté ; mais dans l'intime de mon âme je trouve une ferme résolution de ne blesser en rien votre volonté sainte. Pour votre amour, je me sens prête à tout entreprendre, à tout exécuter avec courage ; et déjà dans certaines entreprises, vous m'avez soutenue, vous avez couronné mes efforts par le succès. Je n'aime ni le monde, ni rien de ce qui est à lui. Vous seul, ô mon Dieu, êtes le bonheur de mon âme, et hors de vous, tout m'est une pesante croix. Je puis me tromper, et de tels sentiments sont peut-être loin de moi. Vous m'en êtes cependant témoin, ô mon Maître : je sonde mon cœur, et il me dit que je ne mens pas. Je tremble néanmoins et avec beaucoup de raison de me voir encore abandonnée de vous. Je sais combien faible est mon courage, je connais mon peu de vertu ; pour ne pas vous devenir infidèle, j'ai besoin de sentir sans cesse votre secours et l'appui de votre main. En ce moment même, ne suis-je pas abandonnée de vous ? mes sentiments ne me trompent-ils pas ? Ah ! je vous en conjure, ne le permettez point, ô Dieu de bonté ! Je ne sais quel attrait peut avoir pour nous une vie où tout est si incertain. Il me semblait impossible, mon tendre Maître, de jamais me voir si loin de vous. Mais comme je vous ai si souvent délaissé, je ne puis me défendre d'un sentiment de crainte. Hélas, à peine étiez-vous tant soit peu éloigné de moi, je faisais les plus tristes chutes. Soyez éternellement béni de cette ineffable clémence dont vous avez usé à mon égard ! Je vous abandonnais, et vous, loin de m'abandonner entièrement, vous me tendiez sans cesse la main pour me donner la force de me relever. Souvent, Seigneur,

je la repoussais, et je ne voulais pas entendre votre voix qui me pressait avec tant d'amour de revenir.

Ce que je vais dire sera la preuve de la vérité de ces dernières paroles.

CHAPITRE VII.

Comment elle devint infidele aux grâces qu'elle avait reçues. — Nécessité de la clôture dans les monasteres de femmes. — Apparition de Jésus-Christ. — Mort sainte d'Alphonse de Cepeda, pere de Térese. — Elle reprend l'oraison pour ne plus la quitter. — Lutte intérieure de son âme encore partagée. — Conseil à ceux qui commencent à s'exercer dans l'oraison.

Bientôt, hélas! de passe-temps en passe-temps, de vanité en vanité, je me vis entraînée bien loin. La dissipation s'emparant peu à peu de mon âme y causa de si cruels ravages que j'avais honte d'user avec Dieu de la douce et familière amitié de l'oraison (1); une autre cause m'en détournait encore. Mes fautes étant devenues plus nombreuses, la pratique de la vertu n'avait plus pour moi ce charme et ces douceurs qu'elle me faisait sentir auparavant. Je le voyais très-clairement, ô mon Divin Maître, la perte de ces délices intérieures était la punition de mon infidélité. Je tombai alors dans le plus terrible piége que le démon pouvait me tendre; me voyant si infidèle, je commençai, sous prétexte d'humilité, à craindre de faire oraison. Il me semblait qu'étant une des plus imparfaites, il valait mieux suivre le plus grand nombre, et me contenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée; digne de partager la société des démons, je ne devais plus prétendre à cet entretien céleste et à un commerce si intime avec Dieu. Enfin, il me

(1) Saint Augustin a dit : Familiari adfectu animi mei. — Avec la tendre familiarité de mon cœur. — *Conf.*, lib. IX. cap. IV.

venait en pensée que je trompais le monde. Ma conduite, en effet, n'avait à l'extérieur rien que de louable; ainsi l'on ne saurait blâmer le monastère où j'étais de m'avoir si favorablement jugée. Je savais inspirer aux autres une bonne opinion de moi, j'y parvenais sans ombre de calcul ni de feinte. Grâce à Dieu, j'ai toujours eu en horreur l'hypocrisie et la vaine gloire; ni ma conscience, ni mes souvenirs ne me reprochent aucune faute de ce genre. Un premier mouvement d'amour-propre venait-il à s'élever dans mon cœur, j'en éprouvais une peine indicible, et le démon vaincu chaque fois me laissait avec le mérite d'une nouvelle victoire. Aussi n'a-t-il jamais osé me tenter que très-faiblement de ce côté. Peut-être si Dieu lui eût permis de me livrer d'aussi rudes assauts sur ce point que sur d'autres, serais-je également tombée; mais jusqu'à ce jour, ce Dieu de bonté m'a préservée d'une semblable chute, qu'il en soit éternellement béni! Je dois même le dire: me voir tenir en telle estime était pour moi, qui connaissais le secret de mon âme, un bien pesant fardeau. Voici pourquoi l'on ne pouvait croire à mon peu de vertu. On me voyait, si jeune encore et malgré tant d'occasions, me retirer souvent dans la solitude pour y prier. Je donnais beaucoup de temps à la lecture; mes entretiens ne roulaient que sur Dieu; j'aimais à faire peindre l'image de Notre-Seigneur dans plusieurs endroits; je tenais à avoir un oratoire et à l'embellir de tout ce qui peut réveiller des sentiments de dévotion; jamais je ne disais de mal de qui que ce soit; je pourrais ajouter d'autres choses de ce genre, qui extérieurement portaient l'empreinte de la vertu. Enfin, j'avais le vain talent de réussir dans les choses qui sont un titre d'estime dans le monde. Pour ces raisons, on m'accordait autant et plus de liberté qu'aux plus anciennes religieuses, et l'on etait dans une pleine sécurité sur mon compte. Il est vrai que jamais je n'aurais de moi-même pris la moindre liberté, ni rien voulu faire sans y être autorisée. J'aurais frémi d'horreur à la seule idée d'un entretien ménagé par des moyens illicites, ou à la faveur des ténèbres; et jamais, sous ce rapport, je ne blessai en rien la sainteté du cloître. Le Seigneur

daigna me soutenir de sa main. A mes yeux, exposer de sang-froid, par mon peu de vertu, l'honneur de tant de dignes religieuses, était un grand méfait; et j'en comprenais trop la portée: mais hélas! exempte de fautes d'un caractère si grave, j'en commettais assez d'autres, dont je n'avais pas peu à gémir.

Ce qui me fit beaucoup de tort, à mon avis, fut de n'être pas dans un monastère séparé du monde par la clôture. Les autres religieuses, qui étaient d'une vertu éprouvée, pouvaient user innocemment de la liberté dont elles jouissaient. Leurs engagements ne les obligeaient à rien de plus, le vœu de clôture n'existait pas pour elles. Mais pour moi qui suis la faiblesse même, une pareille liberté m'aurait certainement conduite en enfer, si Notre-Seigneur par tant de secours et par des grâces très-particulières ne m'avait arrachée à ce péril. C'est pourquoi je regarde comme très-dangereuse dans un monastère de femmes cette libre communication avec le dehors. Pour celles qui veulent mener une vie relâchée, c'est plutôt le chemin de l'enfer qu'un rempart pour leur faiblesse. Qu'on se garde bien d'appliquer ceci au monastère où j'habitais. Florissant par la régularité, il ne comptait pas parmi ceux dont l'accès était le plus facile. Il renfermait un grand nombre de religieuses sincèrement ferventes et d'une vie exemplaire; Notre-Seigneur, dont la bonté est infinie, ne saurait cesser de favoriser de si dignes épouses. Mes paroles font allusion à d'autres couvents que je connais et que j'ai vus. Je le dis, je plains profondément celles qui y vivent; elles ont besoin pour se sauver d'une vocation bien particulière, et de s'y sentir souvent affermies par Notre-Seigneur, tant au milieu d'elles se trouvent autorisés les honneurs et les plaisirs du monde. Oh! que les obligations de leur saint état y sont mal comprises! Plaise à Dieu qu'elles ne prennent point pour vertu ce qui est péché, comme cela m'arrivait souvent à moi-même. Pour leur faire entendre la vérité et les éclairer sur leurs devoirs, il faut que Notre-Seigneur fasse briller une lumière bien vive au fond de leurs âmes. Si les parents ne rencontrent pour leurs filles

que de tels monastères, je leur conseillerais, dans les intérêts même de leur honneur, de les garder chez eux, ou de les établir dans le monde quand bien même ce serait un peu au dessous de leur rang. Ils seraient pourtant excusables dans un cas : c'est s'ils voyaient en elles d'excellentes inclinations, et encore plaise au Ciel qu'un si riche fonds de vertu leur serve de sauvegarde contre la contagion de l'exemple ! Dans la maison paternelle, si elles se comportent mal, leur conduite est bientôt découverte ; dans ces monastères, elles peuvent longtemps se cacher : à la fin, Notre-Seigneur permet que le secret de leur vie soit connu ; mais déjà leur conduite funeste pour elles-mêmes, l'est devenue pour toutes les autres. Rendons cependant hommage à la vérité : souvent il n'y a point de la faute de ces pauvres filles ; elles ne font que suivre le sentier qu'elles trouvent frayé, et il en est parmi elles un grand nombre qu'on ne saurait trop plaindre. Quittant le monde pour en éviter les dangers, et pleines de l'espoir qu'elles vont servir le Seigneur, au lieu d'un monde, les infortunées en rencontrent dix ; elles ne savent plus ni comment vaincre, ni où trouver un appui. La jeunesse, la sensualité, le démon, les convient et les inclinent à certains actes d'une vie réellement mondaine et qui, là, passent pour être en quelque sorte du domaine de la vertu. Triste illusion que l'on peut comparer jusqu'à un certain point à l'aveuglement obstiné des hérétiques. Ces malheureux fermant volontairement les yeux à la lumière, prétendent persuader qu'ils ont la vérité pour eux et qu'ils le croient ainsi. Au fond, ils n'en croient rien ; une voix intérieure les avertit de leur erreur. O effrayant, ô lamentable mal que des monastères d'hommes ou de femmes, je ne distingue pas en ce moment, où la régularité n'est plus en vigueur ! où l'on voit deux sentiers, l'un de la vertu, l'autre du relâchement, et tous deux également suivis. Qu'ai-je dit, également ? Je me trompe. C'est, hélas ! le moins parfait qui est le plus fréquenté ; de ce côté se trouve le plus grand nombre, de ce côté sont les faveurs. Par contre-coup le chemin de la régularité reste presque désert ; en sorte que le religieux ou la religieuse, qui veulent sérieusement remplir

tous les engagements de leur sainte vocation, ont plus à redouter les personnes qui vivent sous le même toit, que tous les démons ensemble. Il leur faut plus de réserve et de prudence pour parler de l'amour dont ils désirent brûler pour Dieu, que pour parler d'autres amitiés et d'autres liaisons que l'esprit de ténèbres forme dans les monastères. Faut-il donc s'étonner de voir de si grands maux dans l'Eglise, lorsque ceux, qui devraient être pour les autres des modèles de vertu, ont si tristement dégénéré de cette ferveur que les Saints leurs devanciers laissèrent, au prix de tant de travaux, dans les ordres religieux ! Plaise à la Divine Majesté d'apporter à ces maux le remède qui doit les guérir ! Ainsi soit-il !

Je commençai donc à m'engager dans ces conversations avec les personnes qui venaient nous visiter. Suivant en cela un usage établi, j'étais loin de penser qu'il en dût résulter pour mon âme autant de dommage et de distraction. Mes yeux ne se sont dessillés que plus tard. Il me semblait que ces visites, si ordinaires en tant de monastères, ne me feraient pas plus de mal qu'à d'autres religieuses dont la régularité frappait mes regards. Je ne considérais pas que, leur vertu l'emportant de beaucoup sur la mienne, le danger devait être bien moindre pour elles que pour moi. Je ne puis néanmoins me défendre d'y voir toujours quelque péril, quand ce ne serait que la perte du temps.

Comme je m'entretenais un jour avec une personne dont je venais de faire la connaissance, Notre-Seigneur daigna m'éclairer dans mon aveuglement ; par un avis et un rayon intérieur de lumière il me fit comprendre que de telles amitiés ne me convenaient pas. Ce Divin Maître m'apparut (1) avec un visage très-sévère, me témoignant par là combien ces sortes d'entretiens lui causaient de déplaisir. Je le vis des yeux de l'âme beaucoup plus clairement que je n'eusse pu le voir des yeux du corps. Son image se grava si profondément dans mon

(1) Cette vision eut lieu l'année 1537. La Sainte avait vingt-deux ans

esprit, qu'après plus de vingt-six ans, je la vois encore peinte devant mes yeux. L'effroi et le trouble me saisirent, je ne voulais plus voir cette personne. Un grand mal pour moi dans cette circonstance fut d'ignorer que l'âme pût voir sans l'intermédiaire des yeux du corps. Le démon, pour me confirmer dans cette ignorance, me faisait entendre que c'était une chose impossible ; il me représentait ma vision comme une tromperie ou un artifice de l'esprit de ténèbres, et mettait en avant d'autres mensonges de ce genre. Il me restait néanmoins toujours un secret sentiment que ma vision venait de Dieu, et n'était pas une illusion. Mais comme elle ne flattait pas mon goût, je travaillais moi-même à me tromper. Je n'osai m'en ouvrir à qui que ce soit. Bientôt on me pressa de revoir une personne d'un aussi grand mérite ; de tels rapports, m'assurait-on, loin de nuire à mon honneur ne pouvaient que lui donner un nouveau lustre. Ainsi je cédai aux instances qui me furent faites. Je dois dire ici qu'à différentes époques je m'engageai dans d'autres conversations ; je pris ce dangereux passe-temps pendant plusieurs années, sans le croire aussi nuisible qu'il l'était. Par intervalles, il est vrai, une clarté vive m'en découvrait le vide. Mais aucun de ces entretiens ne dissipa mon âme autant que celui dont je viens de parler, parce que je m'y plaisais beaucoup.

Une autre fois (1), tandis que je causais avec cette personne, un étrange spectacle frappa soudainement notre vue ; d'autres personnes qui étaient présentes en furent également témoins. Nous vîmes venir vers nous une espèce de monstre semblable à un crapaud d'une grandeur plus qu'ordinaire, mais beaucoup plus rapide dans sa course. Il m'a été impossible de m'expliquer comment, au lieu d'où il vint, il pouvait y avoir en plein midi, un reptile de ce genre, et jamais de fait on n'en avait vu là. L'impression que j'en reçus ne me semblait pas sans mystère. C'est un de ces avertissements dont

(1) Ce fut encore en l'année 1537 que ce mystérieux avertissement fut donné d'en haut à la Sainte.

je n'ai jamais perdu le souvenir. O grand Dieu ! quelle était donc votre sollicitude pour moi ! Comme votre amour était sans cesse attentif à m'avertir ! Mais combien peu je sus en profiter !

Dans ce monastère vivait une de mes parentes, religieuse vénérable par son âge, grande servante de Dieu, modèle accompli de régularité. Elle aussi me donnait de temps en temps des avis. Mais ses paroles, loin d'obtenir ma foi, me causaient de l'ennui ; je trouvais qu'elle se scandalisait sans raison. C'est à dessein que je rapporte ce fait, il met au grand jour ma malice et la souveraine bonté de Dieu, il fait voir combien une si affreuse ingratitude me rendait digne de l'enfer. Si, par le conseil du Seigneur et pour sa gloire, cet écrit doit voir la lumière, puissent les religieuses qui le liront s'instruire à mon exemple ! Je les conjure, pour l'amour de notre Divin Maître, de fuir de semblables récréations. Puissent mes paroles, c'est mon vœu le plus ardent, désabuser quelques-unes de celles que j'ai trompées en leur représentant ces récréations comme innocentes ! A la vérité, en les rassurant sur un aussi grand danger, je ne voulais point les tromper, mais j'étais dans l'aveuglement ; et si, comme je l'ai dit, le mauvais exemple que je leur donnai fut cause de bien des maux, ce fut toujours contre mon intention et mon attente.

Dans les premiers temps de ma maladie, avant de savoir me conduire moi-même dans les voies spirituelles, je sentais un très-ardent désir d'y faire avancer les autres. C'est une tentation fort ordinaire dans les commençants ; je n'eus cependant qu'à m'en applaudir. Comme je chérissais tendrement mon père, je lui souhaitais le bien que j'avais trouvé dans l'oraison ; on n'en pouvait, à mon sens, posséder de plus grand en cette vie. Ainsi, par des détours et avec toute l'adresse dont j'étais capable, je lui persuadai de se livrer à ce saint exercice. Je lui donnai des livres, à cette fin. Comme il était si vertueux, il s'y appliqua avec une constante ardeur, et en cinq ou six ans, il y fit d'admirables progrès. Je ne me lassais pas d'en

bénir Dieu, et j'en étais au comble du bonheur. La force qu'il puisait dans ses communications avec Dieu éclata d'une manière visible : il eut de cruelles traverses à souffrir, sa résignation fut sublime. Il venait me voir souvent ; il trouvait une consolation céleste à s'entretenir de Dieu avec moi.

Lorsque j'abandonnai l'oraison (1), mon père m'y croyait toujours fidèle ; je ne pus souffrir de le voir ainsi trompé. Je passai plus d'un an (2) sans oser entrer dans ce commerce intime avec Dieu, pensant montrer ainsi plus d'humilité. Ce fut, comme je le dirai, la plus dangereuse tentation de ma vie, elle m'aurait infailliblement entraînée à ma perte. Avec l'oraison, je n'étais pas exempte de fautes, il est vrai ; mais du moins, si un jour il m'en échappait, je vivais, les jours suivants, plus profondément recueillie, et je m'éloignais avec plus de soin du danger.

Homme d'une admirable droiture, mon père me croyait toujours fidèle à ce saint exercice. Il m'en coûtait de le voir dans une pareille erreur. Aussi, je lui avouai que je ne faisais plus oraison, mais je ne lui en dis pas la véritable cause. Je me contentai de lui alléguer mes infirmités pour prétexte. De fait, j'en avais alors, comme aujourd'hui, de bien grandes, quoique je fusse revenue de la maladie qui m'avait conduite au bord de la tombe. Si, dans ces derniers temps, ces infirmités sont un peu plus supportables, néanmoins elles ne s'en vont pas, et me font souffrir de bien des manières. Je dirai en particulier que pendant vingt ans, il m'arrivait chaque matin, tant j'avais l'estomac débile, de rejeter les aliments, en sorte que je ne pouvais rien prendre que l'après-midi, et quelquefois plus tard. Depuis que mes communions sont devenues plus fréquentes, c'est le soir, avant de m'endormir, que cela m'arrive, mais avec un surcroît de souffrance, car je suis forcée de provoquer moi-même ce tourment ; et si j'omets de le faire,

(1) Ce fut en 1541 qu'elle abandonna l'oraison. Elle avait alors vingt-six ans.

(2) Au chapitre XIX, la Sainte, tout en affirmant que ce temps dura une année, ajoute cependant qu'elle ne se souvient pas bien s'il se prolongea six mois de plus.

j'en ressens un autre plus cruel encore. Il est rare que je n'endure plusieurs douleurs en même temps, et parfois elles sont accablantes. Le mal de cœur est de ce nombre ; mais il n'est pas continuel comme autrefois, et il ne me prend que de loin en loin. Quant à cette opiniâtre paralysie et ces fièvres jadis fréquentes, je m'en vois affranchie depuis huit ans. A l'heure qu'il est, je fais peu de cas des maux qui me restent ; j'en ai plutôt de l'allégresse, dans la pensée que j'offre quelque chose à Dieu.

Mon père resta donc convaincu, sur ma parole, que mes infirmités seules m'avaient fait suspendre l'exercice de l'oraison. Comme jamais il ne blessait la vérité, je n'aurais pas dû non plus, surtout en un pareil sujet, la blesser par quelque détour. Sentant toute la faiblesse de mon excuse, j'ajoutai, pour le confirmer dans sa pensée, que c'était beaucoup pour moi de pouvoir remplir mon office au chœur. Mais cela ne me justifiait nullement. La maladie n'est pas une cause légitime d'interrompre un exercice, où, à défaut de forces corporelles, l'amour et l'habitude suffisent. Dieu nous le facilite toujours, dès que nous en avons le désir. Je dis toujours et à dessein. Car si quelquefois la maladie et divers obstacles ne nous laissent pas de longues heures de solitude, alors même il y a des moments où nous pouvons nous entretenir avec Dieu. Pour l'âme qui aime, la véritable oraison, durant la maladie et au milieu des obstacles, consiste à offrir à Dieu ce qu'elle souffre, à se souvenir de lui, à se conformer à sa volonté sainte, et dans mille actes de ce genre qui se présentent ; voilà l'exercice de son amour. Il ne faut pas d'effort violent pour entrer dans cet entretien intime, et l'on ne doit pas s'imaginer que l'on ne fait plus oraison dès que le temps et la solitude manquent. Je le répète, alors même que par les souffrances le Seigneur nous enlève les heures accoutumées de l'oraison, nous pouvons, avec tant soit peu de vigilance, nous enrichir de grands biens. Quant à moi, je dois le dire, en m'appliquant à garder ma conscience pure, j'eus le bon-

heur de trouver ces précieux trésors. Mon père, qui avait de moi une opinion si favorable et m'aimait si tendrement, crut tout et me plaignit. Comme il était déjà élevé à un si sublime degré d'oraison, il ne restait plus aussi longtemps avec moi; après quelques instants d'entretien, il me quittait, disant que c'était du temps perdu. Moi, qui le dépensais en d'autres vanités, je n'étais guère sensible à cette perte.

Dans le temps même où j'étais si infidèle, j'eus le bonheur de persuader non-seulement à mon père, mais à d'autres personnes la pratique de l'oraison. Dès que je voyais en elles cet attrait, je leur disais la manière de méditer, je leur prêtais des livres, enfin je les faisais avancer. Comme je l'ai dit, ce désir de voir les autres servir fidèlement le Seigneur, s'était allumé dans mon âme dès que je commençai à faire oraison. Hélas! je sentais que je ne servais pas mon Dieu, selon ma conscience; et pour ne pas rendre inutiles les lumières qu'il m'avait données, il me semblait que je devais du moins substituer à ma place des âmes ferventes. Je dis ceci, afin qu'on voie la grandeur de mon aveuglement : je négligeais mon salut, et je travaillais à sauver les autres.

En ce temps-là, mon père fut attaqué de la maladie dont il mourut, et qui ne dura que quelques jours (1). J'allai lui donner mes soins; j'étais, hélas! plus malade de l'âme qu'il ne l'était du corps, tant les vanités de la terre m'éloignaient de mon Dieu. A vrai dire pourtant, durant toute cette époque de ma plus grande dissipation, jamais, en sondant ma conscience, je ne me vis un instant en péché mortel (2). Car si j'avais aperçu un danger réel, pour rien au monde je n'aurais consenti à y demeurer exposée. J'eus beaucoup à souffrir pendant la maladie de mon père; et si, durant les miennes, il m'avait prodigué ses soins, au prix de tant de peines, je crois qu'alors

(1) En 1541. La Sainte était par conséquent dans sa vingt-sixième année.

(2) Voilà un aveu formel qui échappe à la Sainte; elle ne pouvait dire d'une manière plus claire et plus précise que jamais le péché mortel n'était entré dans son âme.

je le payai un peu de retour. Accablée d'infirmités, je surmontais tout pour le servir. En le perdant, je le voyais, j'allais perdre un père qui avait toujours été pour moi un soutien, le charme et la consolation de ma vie. Mon courage fut assez grand pour concentrer ma douleur sans la laisser paraître à ses yeux, et jusqu'à sa mort, je parus calme. On eût dit que mon cœur n'éprouvait aucun déchirement ; en proie cependant à une intérieure agonie, je sentais mon âme s'arracher de mon corps, lorsque je voyais s'éteindre par degrés la vie d'un père que j'aimais de l'amour le plus tendre. Qu'il fut admirable à sa dernière heure ! Jamais je n'en pourrais assez bénir le Seigneur. Comme sa belle âme soupirait après la Patrie ! Quels touchants avis il nous donnait après avoir reçu le Sacrement de l'Extrême-Onction ! Il nous chargeait de le recommander à Dieu et de demander miséricorde pour lui. Il nous exhortait à servir un si grand Maître avec une inviolable fidélité, et à considérer d'une vue attentive la rapidité avec laquelle tout passe. Il nous exprimait, avec larmes, son profond regret de n'avoir pas servi Dieu comme il le devait ; et il ajoutait qu'à ce moment suprême il s'applaudirait d'avoir vécu et de mourir religieux dans un ordre des plus austères. Je tiens pour très-certain que, quinze jours avant de l'appeler à lui, Notre-Seigneur lui fit connaître sa fin prochaine. Auparavant, quoique la maladie fût grave, il ne pensait pas qu'elle fût mortelle. Mais, depuis cet avertissement, malgré un mieux prononcé et les paroles rassurantes des médecins, il n'en tint nul compte, et ne s'occupa plus qu'à mettre ordre aux affaires de son âme. Ce qui le faisait souffrir le plus était une douleur très-vive des épaules, qui ne le quittait jamais. Parfois, l'étreinte de la souffrance était si cruelle qu'il en était accablé. Comme je savais avec quelle tendre dévotion, en méditant, il contemplait Notre-Seigneur Jésus-Christ portant sa Croix, je lui dis que ce bon Maître voulait lui faire sentir quelque chose des douleurs qu'il avait endurées dans ce mystère. Il puisa tant de consolation dans cette pensée, que dès ce moment je ne l'entendis plus se plaindre. Il resta trois jours entièrement

privé de connaissance. Mais le jour de sa mort, le Seigneur la lui rendit parfaite, ce qui nous surprit tous. Il la conserva ainsi jusqu'à la fin. Arrivé à la moitié du *Credo* qu'il récitait lui-même, il rendit doucement le dernier soupir. Dès ce moment, il parut comme un ange, et il l'était, selon moi, par la beauté de son âme, et les saintes dispositions dans lesquelles il venait de quitter l'exil. Je ne sais pourquoi j'ai raconté ceci, si ce n'est pour mettre plus en lumière mon infidélité envers Dieu. Témoin d'une mort si sainte, et d'une vie si parfaite, n'aurais-je pas dû, pour ressembler un peu à un tel père, m'efforcer de vivre plus saintement ? Son confesseur, religieux Dominicain (1) d'une éminente doctrine, disait qu'il ne doutait point que mon père ne fût allé droit au ciel. Il y avait déjà quelques années qu'il le confessait, et il louait beaucoup sa pureté de conscience.

Ce père de l'Ordre de Saint-Dominique, homme de grande vertu et rempli de la crainte du Seigneur, me fut très-utile. Je me confessai à lui. Il prit à cœur mon avancement spirituel, m'ouvrit les yeux sur le danger que je courais, et me fit communier tous les quinze jours. Peu à peu, mes rapports devenant plus intimes, je lui parlai de ma conduite au sujet de l'oraison. Il me dit que je ne devais point l'abandonner ; elle ne pouvait que me faire du bien. Je la repris donc, et depuis je ne l'ai plus quittée ; mais je ne m'éloignai pas pour cela de ces occasions qui arrêtaient le plein essor de mon âme. La vie que je menais était très-pénible, parce qu'à la lumière de l'oraison je voyais mieux mes fautes. D'un côté Dieu m'appelait, et de l'autre je suivais le monde. Je trouvais dans les choses de Dieu de grandes délices, mais les chaînes du monde me tenaient encore captive ; je voulais, ce semble, allier ces deux contraires si ennemis, la vie spirituelle avec ses douceurs, et la vie des sens avec ses plaisirs. J'avais à soutenir, dans l'oraison, une lutte cruelle ; parce que l'esprit, au lieu de tenir le sceptre, était esclave. Aussi, je ne pouvais,

(1) Le Père Vincent Baron, dont il est parlé plus haut. — Voyez pag. 61.

selon ma manière de prier, m'enfermer au dedans de moi, sans y enfermer en même temps mille pensées vaines. Plusieurs années s'écoulèrent de la sorte, et je m'étonne maintenant d'avoir pu y tenir sans abandonner l'un ou l'autre. Je sais néanmoins qu'il n'était pas en mon pouvoir d'abandonner l'oraison ; une main puissante me retenait, la main de celui dont l'amour me réservait de plus grandes faveurs.

O ciel ! me serait-il jamais possible de raconter tout ce que Dieu fit pour moi durant ces années ! Comme ce tendre Père était sans cesse attentif à m'éloigner des occasions, et comme je m'obstinais tristement à m'y engager de nouveau ! Que de fois il sauva ma réputation ! Quelle lutte entre son amour et mon infidélité ! Moi, par des œuvres, je trahissais au dehors le secret de ma misère : Lui, jetant un voile sur toutes mes fautes, se plaisait à découvrir une petite vertu qui venait à peine de germer dans mon âme, et il la faisait paraître grande à tous les yeux. Ainsi, je me voyais constamment entourée d'une estime profonde. En vain de temps en temps ma faiblesse perçoit-elle au dehors, on n'y croyait pas, le bien que je faisais frappait seul les regards. Celui dont la sagesse embrasse toutes choses avait vu d'avance qu'il en devait être ainsi, afin que plus tard, lorsqu'il s'agirait de son service, on donnât quelque crédit à mes paroles. Sa souveraine munificence, sans s'arrêter à la grandeur de mes péchés, ne considérait que mon ardente soif de le servir et ma peine de me sentir trop faible pour m'immoler tout entière à sa gloire.

O Seigneur de mon âme ! où trouver des termes pour retracer les grâces dont vous me comblâtes durant ces années ! Comment exprimer cet ineffable amour qui, dans le temps où je vous offensais le plus, me disposait soudainement, par un si vif repentir, à goûter vos douceurs et vos divines caresses ! A la vérité, ô mon Roi, vous n'auriez pu inventer pour me punir un châtiment plus délicat ni plus cruel : vous saviez ce qui ferait à mon cœur une plus vive blessure, et pour vous venger de mes fautes, vous m'inon-

diez d'enivrantes délices ! Non, ce n'est pas le délire, je l'atteste, qui m'arrache ces paroles ; quoique hélas ! toute ma raison dût céder, en ce moment, au souvenir de mon ingratitude et de ma méchanceté. Avec mon caractère, il m'était infiniment plus cruel, quand j'étais tombée dans de grandes fautes, de recevoir des faveurs que des châtiments. Oui, une seule de ces faveurs me confondait, m'accablait, me faisait plus rentrer dans mon néant que plusieurs maladies jointes aux plus fortes tribulations. Dans celles-ci du moins je voyais un châtiment mérité, et une satisfaction, très-légère sans doute, pour mes nombreux péchés : mais me voir comblée de nouvelles faveurs quand je répondais si mal à celles que j'avais reçues, était pour moi un tourment bien terrible ; et ce tourment se fera sentir, je n'en doute point, à tous ceux qui ont quelque connaissance et quelque amour de Dieu. Il suffit, pour le comprendre, d'interroger les sentiments d'un cœur noble et vertueux. Ainsi donc, ce qui m'arrachait tant de larmes et me causait de si cruels ennuis, était de voir ce que Dieu me faisait éprouver, et d'être néanmoins sans cesse à la veille de l'offenser. Je dois le dire pourtant dans ces moments où je répandais mon âme en sa présence, mes désirs comme mes résolutions étaient fermes et sincères.

C'est un grand malheur pour une âme de se trouver seule au milieu de tant de périls. Quant à moi, il me semble que si j'avais pu m'ouvrir à fond à quelqu'un, il m'aurait été d'un grand secours : la crainte de Dieu ne me retenant pas, la honte du moins aurait prévenu mes chutes. C'est pourquoi je conseillerais à ceux qui s'adonnent à l'oraison, de rechercher, surtout dans les commencements, l'amitié et le commerce de personnes qui pratiquent le même exercice. Quand on ne ferait que s'aider mutuellement en priant les uns pour les autres, ce serait déjà un avantage immense ; mais il n'est pas seul, il y en a beaucoup d'autres non moins précieux. Si dans les relations et les commerces profanes de cette vie, on cherche des amis ; si l'on goûte auprès d'eux tant de bonheur ; si l'on

savoure plus délicieusement les vains plaisirs dont on jouit, en leur en faisant confidence : pourquoi, je le demande, ne serait-il pas permis à celui qui aime Dieu et veut sincèrement le servir, d'avoir des amis et de leur faire part des joies et des peines qu'il trouve dans l'oraison ? S'il veut être sincèrement à Dieu, qu'il n'ait point peur de la vanité. Il pourra bien en sentir les premiers mouvements, mais il en triomphera, et il comptera un mérite de plus. Dès qu'il est animé d'une intention droite, il verra une telle ouverture de cœur tourner à son avantage et à celui de ceux qui l'écoutent ; il en sortira avec des lumières plus vives, et plus capable d'instruire ses amis. Celui à qui de tels entretiens inspireraient de la vanité, en aurait aussi d'entendre publiquement la messe avec dévotion ou d'accomplir quelque autre devoir du christianisme, que l'on ne peut omettre par appréhension de la vaine gloire. Non, je ne saurais dire l'immense utilité de ces rapports spirituels pour des âmes qui ne sont point encore affermies dans la vertu, qui ont à lutter contre tant d'adversaires, et même contre tant d'amis toujours prêts à les porter au mal.

Je ne saurais m'empêcher de voir dans cette tactique dont use le démon, un artifice fort avantageux pour lui. Il porte les âmes fidèles à tenir dans un profond secret leurs désirs d'aimer Dieu et de lui plaire ; mais il excite les âmes esclaves du siècle à révéler au grand jour leurs honteuses affections. Ce sont là tellement les belles manières du monde, c'est un usage si établi, qu'on en fait gloire ; et l'on ne craint plus de publier ainsi des offenses très-réelles contre Dieu.

Ce que je dis n'a peut-être pas de sens : dans ce cas, mon Père, déchirez ces pages. S'il en est autrement, veuillez, je vous en conjure, venir au secours de ma simplicité, en complétant ce que je n'aurai dit que d'une manière fort imparfaite. Hélas ! on déploie de nos jours si peu d'énergie dans ce qui regarde le service de Dieu. Ceux qui sont déterminés à le servir ont bien besoin, pour aller en avant, de se soutenir les uns les autres. De toutes parts on applaudit à ceux qui

s'abandonnent aux vanités et aux plaisirs du siècle. Sur ces esclaves du monde peu d'yeux sont ouverts. Mais quelqu'un s'enrôle-t-il sous la bannière du Seigneur, il se voit soudain blâmé par tant de gens, qu'il lui est nécessaire de chercher compagnie pour se défendre, jusqu'à ce qu'il ait assez de force pour se mettre au-dessus d'un tel déchaînement. Sans cet appui d'amis fidèles, il se verrait dans de pénibles angoisses. C'est pour cette raison, je pense, que quelques Saints se sont enfuis dans les déserts. Par rapport à ce lien des amitiés spirituelles, j'ajouterai ceci : il est de l'humilité de se défier de soi, et de croire que Dieu nous donnera des secours par le moyen de ceux auxquels un saint commerce nous lie. Cette mutuelle communication accroît la charité. Enfin, il y a mille avantages ; et, je n'aurais point la témérité de parler ainsi, si une longue expérience ne m'eût démontré l'importance du conseil que je donne. Je suis, il est vrai, la plus faible et la plus imparfaite de toutes les créatures qui aient jamais vu le jour : je pense cependant que même une âme forte ne perdra rien à ne pas se croire telle, et à s'en rapporter humblement sur ce point au jugement de l'expérience. Pour moi, je le publierai sans détour : si le Seigneur ne m'eût découvert cette vérité, et s'il ne m'eût donné des relations habituelles avec des personnes d'oraison, je crois qu'avec cette alternative continuelle de fautes et de repentir, j'aurais fini par tomber, la tête la première, dans l'enfer. Pour m'aider à tomber, je n'avais que trop d'amis ; mais pour me relever je me trouvais dans une effrayante solitude. Je m'étonne maintenant que je ne sois pas restée dans l'abîme. Louange à la miséricorde de Dieu, qui seul me tendait la main ; qu'il en soit béni à jamais, béni dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE VIII.

Comment, par sa persévérance dans l'oraison, elle échappe au danger de se perdre. — Elle exhorte tout le monde à s'adonner à ce saint exercice. — Elle en fait connaître les admirables avantages. — L'oraison conduit infailliblement une âme au port du salut.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai fait un exposé si approfondi et si consciencieux de ce temps de ma vie. Un si triste tableau flétrira, je le sens, l'âme de tous mes lecteurs. Aussi, avec quelle sincérité je souhaite qu'ils me prennent en horreur, en voyant cette lutte obstinée d'une âme ingrate contre celui qui l'avait comblée de tant de faveurs ! Oh ! que je regrette de ne pouvoir dire toutes les infidélités dont je me rendis coupable envers mon Dieu, durant ces années, pour ne m'être point appuyée à cette forte colonne de l'oraison ! Pendant près de vingt ans, je traversai cette mer pleine d'orages et de tempêtes. Je tombais, je me relevais, faiblement sans doute, puisque je retombais encore. Me traînant dans les plus bas sentiers de la perfection, je ne m'inquiétais presque pas des péchés véniels, et quant aux mortels, je n'en avais pas une assez profonde horreur, puisque je ne m'éloignais pas des dangers. Je puis le dire, c'est là une des vies les plus pénibles que l'on puisse s'imaginer. Je ne jouissais point de Dieu, et je ne trouvais point de bonheur dans le monde. Quand j'étais au milieu des vains plaisirs du monde, le souvenir de ce que je devais à Dieu venait répandre l'amertume dans mon âme ; et

quand j'étais avec Dieu, les affections du monde portaient le trouble dans mon cœur. C'est une guerre si cruelle que je ne sais comment j'ai pu la soutenir, je ne dis pas durant tant d'années, mais un mois seulement. Toutefois je vois clairement que Dieu usa à mon égard d'une bien grande miséricorde, en me conservant, au milieu de mes relations avec le monde, la hardiesse de faire oraison. C'est à dessein que je me sers de ce mot : je ne connais pas en effet ici-bas de hardiesse comparable à celle d'un sujet qui trahit son roi, et qui, sachant que sa trame est connue de lui, ose néanmoins rester toujours en sa présence. Tous, il est vrai, nous sommes constamment sous l'œil de Dieu ; mais l'âme, dans l'oraison, s'y trouve, à mon avis, d'une manière spéciale. Elle s'aperçoit que Dieu la considère, tandis que les autres peuvent oublier, même pendant plusieurs jours, que ce regard divin ne les perd pas de vue un seul instant. Je dois néanmoins en convenir, je compte, dans le cours de ces années, plusieurs mois et même une année tout entière d'une fidélité généreuse. M'adonnant avec ardeur à l'oraison, j'évitais avec soin les moindres fautes, et je prenais de sérieuses précautions pour ne pas offenser le Seigneur. L'exacte vérité qui préside à mon récit m'oblige de signaler ce fait. Mais il ne me reste qu'un faible souvenir de ces jours heureux : ils durent être sans doute en plus petit nombre que les mauvais. Néanmoins il s'en écoula peu où je n'aie consacré un temps considérable à l'oraison, excepté quand j'étais très-malade ou très-occupée. Durant mes maladies, l'union de mon âme avec Dieu était plus intime. Je tâchais de procurer le même bonheur aux personnes qui m'entouraient, je le demandais au Ciel pour elles, et je leur parlais souvent de Dieu. Ainsi, à la réserve de cette année que je viens de mentionner, sur vingt-huit ans écoulés depuis que je commençai à faire oraison, j'en ai passé plus de dix-huit dans ce combat et cette lutte d'une âme partagée entre le ciel et la terre. Durant les autres années dont il me reste à parler, si la cause de la guerre fut différente, les assauts à soutenir ne furent pas moins rudes. Mais la pensée

d'être au service de Dieu, et la vue du néant du monde était un baume qui adoucissait tout, comme je le dirai dans la suite.

Deux raisons m'ont déterminée à raconter avec tant de soin ces particularités : la première pour faire voir la miséricorde de Dieu et mon ingratitude; la seconde pour faire comprendre de quel inestimable trésor Dieu enrichit une âme, en la disposant, par un attrait intérieur, à une vie d'oraison. Quoique cette âme ne réponde pas, comme elle le devrait, à une si grande grâce, cependant si elle persévère malgré les tentations, malgré les péchés et les mille sortes de chutes où le démon essaiera de l'entraîner, Notre-Seigneur, j'en suis sûre, la conduira enfin au port du salut comme il a daigné m'y conduire. J'ai du moins tout lieu de le croire ; plaise à sa divine bonté que je ne m'expose pas de nouveau au naufrage!

Plusieurs auteurs qui unissaient la sainteté à la science, ont fait d'excellents traités sur les avantages de l'oraison mentale, et nous devons en bénir Dieu. Mais quand ils ne l'auraient pas fait, malgré mon peu d'humilité, je ne serais pas assez orgueilleuse pour oser en parler. Instruite par l'expérience, je me permettrai seulement de dire : quelques fautes que commettent ceux qui commencent à faire oraison, ils ne doivent pas l'abandonner. Par elle, ils pourront s'en corriger, sans elle ce sera beaucoup plus difficile. Qu'ils se tiennent également en garde contre le démon qui, sous prétexte d'humilité les tentera, comme il m'a tentée, de renoncer à ce saint exercice. Qu'ils croient à la parole infaillible du Seigneur : un repentir sincère et une ferme résolution de ne plus l'offenser le désarment, il nous rend son amitié, il nous fait les mêmes grâces qu'avant, souvent même de plus grandes, si la vivacité de notre repentir le mérite.

Quant à ceux qui sont encore étrangers à ce saint exercice de l'oraison, je les conjure de ne pas se priver d'un bien si précieux. Là, rien à craindre, et tout à désirer. Les progrès seront lents : soit. On ne fera pas de mâles efforts pour attein-

dre la perfection, ni pour se rendre dignes des faveurs et des délices que Dieu accorde aux parfaits : soit encore. Mais du moins on apprendra peu à peu à connaître le chemin du ciel. Et si l'on y marche avec persévérance, j'attends tout de la miséricorde de Dieu : ce n'est pas en vain qu'on le choisit pour ami. Car, d'après moi, l'oraison n'est qu'un intime commerce d'amitié où l'âme s'entretient seule à seul avec Dieu, et ne se lasse pas d'exprimer son amour à celui dont elle sait qu'elle est aimée. Mais vous n'en êtes pas encore là, direz-vous. N'importe, persévérez dans l'oraison. Pour que l'amour soit vrai, et l'amitié durable, il faut, j'en conviens, égalité de condition; et Jésus-Christ, on le sait, n'a pas l'ombre d'un défaut, tandis que nous avons un naturel vicieux, sensuel, ingrat. Il doit dès lors, je le conçois, vous en coûter d'aimer d'un parfait amour un Dieu dont une si grande inégalité de condition vous sépare. Mais la vue d'une amitié si avantageuse pour vous et qui part d'un cœur si aimant, n'est-elle pas assez puissante pour vous faire triompher de vous-même ? Sachez donc vous vaincre, et passez par-dessus l'ennui de rester longtemps avec celui qui est si différent de vous.

O bonté infinie de mon Dieu ! je viens, ce me semble, de peindre au naturel ce qui se passe entre vous et moi. O délices des Anges, mon tendre Maître, je voudrais à cette vue me consumer, mourir d'amour pour vous ! Oui, grand Dieu, vous souffrez en votre présence celui que votre société fatigue ! Quel excellent ami vous êtes à son égard ! Quels témoignages d'amour vous lui prodiguez ! Quelle bonté à le supporter, à l'attendre ! Avec quelle condescendance, jusqu'à ce qu'il se plie à votre humeur, vous daignez vous prêter à la sienne ! Vous lui tenez compte, mon Seigneur, de quelques moments qu'il donne à votre amour, et un instant de repentir vous fait oublier toutes ses offenses. Je l'ai vu clairement, j'en ai fait l'heureuse épreuve, et je ne comprends pas pourquoi tout le monde n'aspirerait pas à s'approcher de vous par une amitié si intime. Les méchants perdraient dans ce commerce

divin des inclinations si différentes des vôtres. Qu'ils consentent à passer seulement deux heures par jour en votre compagnie, même avec un esprit emporté loin de vous, comme jadis le mien, par mille préoccupations et mille pensées du monde; qu'ils soutiennent cette lutte d'un esprit distrait, puisqu'ils ne sauraient y échapper dans les commencements, ni souvent même dans la suite; et ils verront par quel salaire vous savez payer leur courageuse constance à rester avec vous. Vous ne tardez pas, Seigneur, à arrêter les attaques des démons contre eux; de jour en jour vous affaiblissez l'empire de ces esprits de ténèbres, vous augmentez le courage de vos fidèles athlètes, et vous les rendez enfin vainqueurs. Non, non, Vie de toutes les vies, vous ne tuez aucun de ceux qui se confient en vous et qui veulent vous avoir pour ami. Que dis-je? en donnant la vie à l'âme, il vous plaît de donner même au corps une nouvelle vigueur.

Je ne comprends pas les craintes de ceux qui redoutent de commencer à faire oraison mentale. Je ne sais vraiment de quoi ils ont peur. Mais le démon sait bien ce qu'il fait; il nous cause un mal réel, quand, par ces vaines terreurs, il nous empêche de penser à Dieu, à nos devoirs, à nos péchés, à l'enfer, au paradis, aux travaux et aux douleurs que Notre-Seigneur endura pour nous. Telle fut, au milieu des dangers, toute mon oraison; telles étaient les vérités que je m'appliquais à approfondir lorsque je le pouvais. Mais très-souvent, hélas! et pendant des années entières, je me préoccupais moins d'utiles et saintes réflexions que du désir d'entendre l'horloge m'annoncer la fin de l'heure consacrée à la prière. Bien des fois, je l'avoue, j'aurais préféré la plus rude pénitence au tourment de me recueillir pour l'oraison. C'est un fait certain: j'avais un combat à outrance à soutenir contre le démon ou ma mauvaise habitude, pour me rendre à l'oratoire, et je me sentais saisie, en y entrant, d'une tristesse mortelle. Je faisais néanmoins effort sur moi, et Dieu venait enfin à mon secours. Mais pour me vaincre, j'avais besoin de

tout mon courage qui, dit-on, n'est pas petit. Dieu me l'a donné bien supérieur à celui d'une femme, comme on l'a vu en plus d'une circonstance ; seulement j'en ai fait un mauvais usage. Lorsque je m'étais ainsi vaincue, je goûtais plus de paix et de délices qu'à certains jours où l'attrait m'avait conduite à cet entretien céleste. Si Dieu me supporta si longtemps malgré tant de misère, et si, comme il est visible, il me fit trouver dans l'oraison le remède à tous mes maux, quel est celui, si méchant qu'il soit, qui devra craindre de s'adonner à ce saint exercice ? Certes, quelque grande que soit sa méchanceté, jamais il n'y persévèrera autant d'années que je l'ai fait, et cela, après avoir été comblée de tant de grâces par le Seigneur. Qui pourrait manquer de confiance en voyant combien de temps il m'a soufferte, uniquement parce que désirant sa compagnie, je m'efforçais de trouver des heures et de la solitude pour être avec lui ? Souvent même, loin de céder à l'attrait, j'avais à surmonter, ou plutôt le Seigneur surmontait en moi, une extrême répugnance.

Si l'oraison est un des plus grands bienfaits, une nécessité même pour ceux qui, loin de servir Dieu, l'offensent ; si par elle-même elle n'offre aucun danger, tandis qu'il y en a de grands à vivre sans elle, pourquoi ceux qui servent le Seigneur et veulent lui être fidèles, abandonneraient-ils ce saint exercice ? Je ne le comprends pas, à moins que ce ne soit pour mieux savourer ce qu'il y a d'amer dans les peines de la vie, et pour fermer leur âme à celui qui pourrait y répandre le baume d'une sainte allégresse. En vérité, je les plains, ils servent Dieu à leurs dépens. Il n'en est pas ainsi de ceux qui font oraison. Cet adorable Maître fait les frais pour eux. En échange d'un peu de peine il leur donne des douceurs intérieures qui leur rendent légères toutes les croix de cet exil. Comme je dois traiter au long de ces douceurs dont sa Divine Majesté favorise ceux qui persévèrent dans l'oraison, je n'en parlerai point ici. Je dirai seulement : Dieu n'accorde ces grâces si élevées qu'il m'a faites, que par l'oraison. Si nous

lui fermons cette porte, je ne vois pas comment il pourrait nous les accorder. En vain voudrait-il entrer dans une âme pour y prendre ses délices et l'en inonder, il ne trouve aucun chemin ouvert. Car pour de telles faveurs, il la veut seule, pure et enflammée du désir de les recevoir. Mais si au lieu de cette préparation, nous hérissons d'obstacles les avenues de notre âme, sans nous mettre en peine de les enlever, comment viendra-t-il à nous, et comment voulons-nous qu'il nous fasse des faveurs d'un si grand prix ?

Je vais essayer ici de mettre dans son jour la miséricorde de Dieu à mon égard et l'avantage immense que je retirai de n'avoir abandonné ni l'oraison ni la lecture. Ceci m'amène à toucher un sujet bien important : je dévoilerai la batterie mise en jeu par le démon pour gagner une âme, et le divin artifice, la miséricorde du Seigneur pour la rappeler à lui. Mes paroles, je l'espère, feront éviter des dangers que je n'ai pas évités moi-même. Ce que je demande avant tout, au nom de Notre-Seigneur, au nom de cet ineffable amour avec lequel ce tendre Maître travaille à nous ramener, c'est qu'on s'éloigne des occasions. Dès qu'on s'y engage, plus de sécurité : il y a trop d'ennemis pour l'attaque, et en nous trop de faiblesse pour la défense.

Je voudrais savoir faire une peinture fidèle de la captivité où gémissait alors mon âme. Je voyais bien qu'elle était captive, mais je ne pouvais comprendre en quoi. J'avais aussi de la peine à me rendre un témoignage de ma conscience qui voyait tant de mal dans des choses jugées légères par mes confesseurs. Un d'eux, à qui je faisais part de mon scrupule, me dit un jour que, quand bien même je serais élevée à une sublime contemplation, ces compagnies et ces entretiens n'auraient aucun inconvénient pour moi. Ceci eut lieu vers les derniers temps : à cette époque j'avais déjà commencé à m'éloigner avec plus de soin des grands périls, mais je ne fuyais pas encore entièrement les occasions. Mes confesseurs, voyant mes excellents désirs et tout le temps que je donnais à

l'oraison, s'imaginaient que je faisais beaucoup ; mais mon âme se sentait loin de cette fidélité que lui imposaient tant de célestes faveurs. Pauvre âme ! qu'elle eut alors à souffrir ! quand je songe qu'elle se vit sans presque aucun secours si ce n'est de la part de Dieu, et avec une pleine liberté de s'abandonner à des passe-temps et à des plaisirs autorisés par ses guides, je ne puis maintenant encore m'empêcher de la plaindre.

Un autre tourment pour moi, c'étaient les sermons. J'aimais extraordinairement à les entendre. Quand je voyais l'éloquence unie à la flamme divine du zèle, je sentais naître spontanément dans mon âme un amour tout particulier pour l'homme de Dieu qui portait ainsi la parole, et je ne savais d'où me venait un tel sentiment. En vain un discours était-il défectueux et jugé tel par les autres, je l'écoutais toujours avec plaisir. Mais, lorsqu'il était bon, alors mon âme en tressaillait de bonheur. Au reste, depuis que j'avais commencé à faire oraison, je ne pouvais en quelque sorte me lasser jamais de parler ou d'entendre parler de Dieu. Mais si d'un côté j'éprouvais une consolation si vive à entendre la parole des prédicateurs, de l'autre elle faisait mon tourment. Elle était pour mon âme un miroir fidèle où je me voyais bien loin de ce que j'aurais dû être. Je conjurais le Seigneur de venir à mon secours. Mais il manquait, ainsi que j'en juge maintenant, une condition à ma prière ; il eût fallu mettre entièrement ma confiance en Dieu, et n'en avoir plus aucune en moi-même. Je cherchais un remède à mes maux, mes recherches étaient actives ; mais je ne comprenais pas sans doute que tous nos efforts servent de peu, si nous n'abdiquons pas toute confiance en nous pour la mettre uniquement en Dieu. Je désirais de vivre, car, je le sentais, ce n'était pas vivre que de me débattre ainsi contre cette langueur mortelle qui m'obsédait comme un fantôme. Mais nul n'était là pour me donner la vie, et il n'était pas en mon pouvoir de la prendre. Celui qui pouvait seul me la donner avait raison de ne pas me secourir ; il m'avait tant de fois ramenée à lui, et je l'avais toujours abandonné.

CHAPITRE IX.

Vives lumières que Dieu lui donne. — Impression que produit sur elle la vue d'un ECCE-HOMO. — Comment elle médite les souffrances de Jésus-Christ, et en particulier son agonie au Jardin des Olives. — Lecture des *Confessions de saint Augustin*. Son âme achève de se détacher de la terre.

Fatiguée d'une lutte si longue et si cruelle, mon âme aspirait au repos ; mais les tristes chaînes de mes habitudes ne lui permettaient pas d'en savourer la douceur. Dieu cependant qui m'entendait gémir, allait laisser tomber sur moi un regard de compassion (1). J'entre, un jour, dans un oratoire ; là se trouvait, pour être exposée dans une fête prochaine, une statue de Notre-Seigneur tout couvert de plaies. Elle frappe soudainement mes regards ; les blessures du Divin Maître semblaient si récentes, c'était une représentation si touchante et si vive de ce qu'il endura pour nous, qu'en le voyant dans cet état, je me sentis profondément bouleversée. A l'aspect de ces plaies reçues pour moi et de l'ingratitude dont j'avais payé tant d'amour, je fus saisie d'une si pénétrante douleur qu'il me semblait sentir mon cœur se fendre. A l'instant même je tombe à genoux près de mon adorable Sauveur, je verse un torrent de larmes, et je le supplie de me fortifier de telle sorte

(1) D'après les Bollandistes, ce fut en 1555 que Térèse reçut les deux insignes faveurs mentionnées dans ce chapitre ; elles furent le signal de sa conversion, ou plutôt de la parfaite union de son âme avec Dieu. Agée alors de quarante ans, elle ne cessa plus jusqu'au dernier soupir de marcher à pas rapides dans les voies de la sainteté.

que je ne l'offense plus désormais. En ce moment sainte Magdeleine me fit éprouver son secours. J'avais pour elle la dévotion la plus tendre ; très-souvent ma pensée s'occupait avec bonheur de sa conversion, surtout lorsque je venais de communier. Certaine alors que le Divin Maître était présent dans le sanctuaire de mon âme, avec Magdeleine je me tenais à ses pieds, avec elle je les arrosais de larmes qui, ce me semble, ne devaient point lui déplaire. Je ne sais ce que mon cœur lui disait en ces moments ; mais c'était de sa part trop de faveur d'agréer ce tribut de mes larmes, puisque le sentiment qui en était la source devait si tôt s'effacer de mon âme. Je me recommandais à cette glorieuse Amante de Jésus-Christ, et je la conjurais d'obtenir de lui mon pardon. Jamais, je crois, elle ne se montra aussi propice à ma prière que dans cette circonstance, où je fondais en larmes à la vue des plaies aimantes de mon Sauveur. Cessant dès lors de me fier à moi-même, je mis en lui seul toute ma confiance. Je lui dis, ce me semble, que je ne me lèverais point de là qu'il n'eût favorablement accueilli ce cri si profond de ma prière. Je tiens pour certain qu'il l'exauça, et dès ce jour je ne cessai plus de faire de rapides progrès dans les voies intérieures.

Comme je ne pouvais discourir avec l'entendement, voici quelle était ma manière d'oraison. Je tâchais de me recueillir et de considérer Notre-Seigneur présent au dedans de moi. C'est dans ce sanctuaire intérieur que je contemplais ses mystères. Mon âme retirait, ce me semble, plus de profit de la contemplation de ceux où je le voyais plus délaissé. Seul, et plongé dans la peine, notre Divin Maître devait selon moi, à cause de son abandon même et de sa détresse, se sentir porté à m'admettre en sa présence. Je raisonnais ainsi dans ma simplicité, et j'avais beaucoup de naïvetés de ce genre. Je méditais avec une sorte de prédilection sa prière au Jardin des Olives. Là, je me plaisais à lui tenir compagnie. Je considérais cette tristesse de son agonie, et cette sueur de sang que le brisement de la douleur faisait ruisseler. Si ma main compatis-

sante n'eût rencontré d'obstacle, j'aurais essuyé cette sueur divine, j'en avais un ardent désir; mais jamais, je m'en souviens, je n'osais le tenter, je me sentais arrêtée par la vue de mes péchés. Je restais ainsi avec mon adorable Maître autant que mes pensées me le permettaient, car j'en avais bon nombre d'importunes qui faisaient mon tourment.

Pendant plusieurs années, tous les soirs, avant de m'endormir, au moment où j'offrais à Dieu le repos de la nuit et remettais mon âme entre ses mains, je pensais toujours quelques instants à ce mystère de l'oraison de Jésus-Christ dans le Jardin. Je le faisais avant même d'être religieuse, parce qu'on gagnait par là, m'avait-on dit, beaucoup d'indulgences. Mon âme, j'en suis convaincue, en retira un très-grand profit; je commençai ainsi à faire oraison sans savoir ce que c'était; j'avais contracté l'habitude de cette pieuse pratique, et j'y étais aussi fidèle qu'à faire mon signe de croix.

A propos de ce tourment des pensées importunes dont je viens de parler, je signalerai un caractère spécial de ce genre d'oraison où l'entendement n'est point occupé à discourir : c'est que l'âme y est ou profondément recueillie, ou cruellement désolée par les distractions. Si elle avance, c'est toujours à grands pas, parce que c'est un progrès tout d'amour; mais il lui en coûtera beaucoup pour atteindre le terme souhaité, à moins que Notre-Seigneur ne l'élève en très-peu de temps à l'oraison de quiétude; il dépend de son bon plaisir de lui faire cette grâce, comme il l'a faite à certaines personnes que je connais. Les âmes qui marchent par un chemin si ardu se serviront avec utilité d'un livre pour se recueillir en peu de temps. Un autre secours pour moi, c'était la vue des champs, de l'eau, des fleurs. Ces objets réveillaient le souvenir du Créateur : ils frappaient mon âme, ils la faisaient entrer dans un saint recueillement, et je lisais alors, dans ces belles pages du livre de la nature, l'amour et les grandeurs de Dieu, mon ingratitude et mes offenses.

Pour ce qui est de me peindre sous des images les objets célestes ou sublimes, jamais mon entendement grossier n'en a été capable ; il a plu au Seigneur de les montrer à mon âme par une voie différente. D'autres, à l'aide d'une imagination vive, se représentent ce qu'ils veulent méditer et se recueillent ainsi ; chez moi, cette faculté se trouvait si inerte qu'elle ne pouvait en aucune façon me peindre ce que je ne voyais pas des yeux du corps. Il n'y avait qu'une chose en mon pouvoir, c'était de penser à Jésus-Christ en tant qu'homme. Mais en vain les livres me faisaient la peinture de sa beauté, en vain ses images frappaient chaque jour mes regards, jamais il ne me fut possible de me représenter intérieurement les traits de l'Homme-Dieu. La foi seule me le montrait présent. Figurez-vous un aveugle ou quelqu'un au milieu d'une obscurité profonde, s'entretenant avec une autre personne : il sait certainement, et il croit que cette personne est là puisqu'il l'entend, mais il ne la voit point. Ainsi en était-il de moi lorsque je pensais à Notre-Seigneur : je ne le voyais que par un regard de foi. C'est pour cette raison que j'aimais tant les images. Oh ! qu'ils sont à plaindre ces malheureux qui, par leur faute, se privent d'un si grand bien ! ils se trahissent par là, et font voir qu'ils n'aiment pas le Divin Maître. S'ils l'aimaient, ils se sentiraient tressaillir de joie à la vue de son portrait, puisqu'ici-bas même l'œil tombe avec bonheur sur le portrait d'un ami.

Vers ce même temps, on me donna les *Confessions de saint Augustin*. Ce fut, je n'en puis douter, par un dessein tout particulier du Seigneur, car je ne cherchai point à les avoir et je ne les avais jamais lues. J'ai pour saint Augustin un très-grand amour, d'abord parce que le couvent où j'avais été pensionnaire était de son Ordre, ensuite parce qu'il fut pécheur. Je puisais, je me plais à le dire, une vive consolation auprès des Saints que le Seigneur avait appelés des voies lointaines du péché ; il me semblait que je devais trouver en eux du secours ; si le Seigneur leur avait accordé le pardon,

il pouvait me l'accorder aussi. Une seule chose me désolait, comme je l'ai dit : Dieu ne les avait appelés qu'une fois, et ils étaient restés fidèles ; pour moi, hélas ! il m'avait déjà tant de fois appelée et toujours en vain ; c'était ce qui me faisait gémir. Néanmoins, en considérant ce tendre amour qu'il me portait, je sentais renaître mon courage ; et, si bien souvent je me suis défiée de moi, jamais je ne me suis défiée un seul instant de sa miséricorde. Ciel ! quel effroi me pénètre quand je considère cette dureté de mon âme si obstinément infidèle, malgré tous les secours que Dieu lui prodiguait ! Je tremble encore en voyant le peu d'empire que j'avais sur moi, et les chaînes si fortes qui m'empêchaient de me donner toute à Dieu.

Je n'eus pas plutôt commencé à lire ce livre des Confessions, qu'il me semblait m'y voir moi-même dépeinte. Je redoublai d'ardeur à me recommander à mon glorieux et bien-aimé saint Augustin. J'arrive enfin à la page de sa conversion : je lis les paroles que lui fit entendre, dans le jardin, cette voix du Ciel si pénétrante et si douce. C'en est fait, mon cœur cède, il est vaincu ! Dieu, ce semble, a fait retentir la même voix au fond de mon âme. Soudain mes larmes coulent, longtemps elles m'inondent, et tandis qu'elles s'échappent par torrents, je succombe intérieurement à la tendresse du regret et aux angoisses de la plus amère douleur. O ciel ! que ne souffre pas une âme qui a perdu cette liberté par laquelle elle devait régner en souveraine ! que de tourments elle endure ! J'en demeure éperdue, et je ne sais comment j'ai pu vivre au sein d'un tel supplice. Louange éternelle à Dieu, il me donna la vie et m'arracha sans retour de la profondeur de cette mort. Oui, en cet heureux moment, ce Dieu de bonté communiqua à mon âme de grandes forces : je le sentais, il avait entendu mes cris, il avait été touché de tant de larmes (1).

(1) Voici cette scène attendrissante et sublime des derniers combats d'Augustin. Comme elle jette une si vive lumière sur le récit de la Sainte, nous avons cru devoir la mettre sous les yeux du lecteur :

Dès cette époque je sentis croître le désir de rester plus longtemps avec lui dans l'oraison, et d'éloigner de ma vue les causes de ma dissipation. A peine étais-je renfermée dans la solitude, que je sentais renaître mon amour pour mon céleste Epoux. Je voyais bien que je l'aimais, mais je ne comprenais pas au juste en quoi consistait le véritable amour. O de quelle ineffable condescendance il usa à mon égard! J'achevais à peine de former le désir d'être toute à lui, qu'il se hâtait de

Ainsi je souffrais et je me torturais, m'accusant moi-même avec une amertume inconnue, me retournant et me roulant dans mes liens, jusqu'à ce que j'eusse rompu tout entière cette chaîne qui ne me retenait plus que par un faible anneau, mais qui me retenait pourtant. Et vous me pressiez, Seigneur, au plus secret de mon âme, et votre sévère miséricorde me flagellait à coups redoublés et de crainte et de honte, pour prévenir une langueur nouvelle qui, retardant la rupture de ce faible et dernier chaînon, lui rendrait une nouvelle force d'étreinte.

Car je me disais au-dedans de moi: Allons! allons! point de retard! Et mon cœur suivait déjà ma parole; et j'allais agir, et je n'agissais pas. Et je ne retombais pas dans l'abîme de ma vie passée, mais j'étais debout sur le bord, et je respirais. Et puis je faisais effort, et pour arriver, atteindre, tenir, il s'en fallait d'un cheveu, et je n'arrivais pas, et je n'atteignais pas, et je ne tenais rien; hésitant à mourir à la mort, à vivre à la vie, je me laissais dominer plutôt par le mal, ce compagnon d'enfance, que par ce mieux étranger. Et plus l'insaisissable instant où mon être allait changer devenait proche; plus il me frappait d'épouvante; ni ramené, ni détourné pourtant; mon pas était suspendu.

Et ces bagatelles de bagatelles, ces vanités de vanités, mes anciennes maîtresses, me tiraient par ma robe de chair, et me disaient tout bas: Est-ce que tu nous renvoies? Quoi! dès ce moment, nous ne serons plus avec toi, pour jamais? Et, dès

Sic ægrotabam et excruciabar accusans memetipsum solito acerbius nimis, ac volvens et versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum quo jam exiguo tenebar, sed tenebar tamen. Et instabas tu in occultis meis, Domine, severa misericordia, flagella ingeminans timoris et pudoris, ne rursus cessarem, et non abrumperetur idipsum exiguum et tenue quod remanserat; et revalesceret iterum, et me robustius adligaret.

Dicebam enim apud me intus: Ecce modo fiat, modo fiat. Et cum verbo jam ibam in placitum. Jam pene faciebam, et non faciebam; nec relabebar tamen in pristina, sed de proximo stabam, et respirabam. Et item conabar, et paulo minus ibi eram, et paulo minus jamjamque adtingebam et tenebam; et non ibi eram, nec adtingebam, nec tenebam, hæsitans mori morti, et vitæ vivere, plusque in me valebat deterius insolitum, quam melius insolitum; punctumque ipsum temporis quo aliud futurus eram, quanto propius admovebatur, tanto ampliorem incutiebat horrorem; sed non recutiebat retro, nec avertebat; sed suspendebat.

Retinebant nugæ nugarum, et vanitates vanitatum antiquæ amicæ meæ, et succutiebant vestem meam carneam, et submurmurabant: Dimittis ne nos? Et a momento isto non erimus tecum ultra in æternum? Et a

son côté de me combler de nouvelles faveurs ; il me conviait, ce semble, à vouloir accepter ces saintes délices et ces divines caresses que d'autres s'efforcent d'obtenir de lui, par de longs travaux. Ceci se passait dans les dernières années ; je ne lui demandais cependant ni ces douceurs, ni la tendresse de dévotion, jamais je ne l'aurais osé. Je le suppliais seulement de m'accorder la grâce de ne plus l'offenser, et de me pardonner mes péchés. Ils étaient si grands à mes yeux, que

ce moment, ceci, cela, ne te sera plus permis, et pour jamais? Et tout ce qu'elles me suggéraient dans ce que j'appelle Ceci, Cela, ce qu'elles me suggéraient, ô mon Dieu! que votre miséricorde l'efface de l'âme de votre serviteur! Quelles souillures! quelles infamies! Déjà je ne les écoutais plus même à demi ; et elles ne m'abordaient plus de front, querelleuses et hardies, mais par de timides chuchotements murmurés à mon épaule, par de furtives attaques, elles mendiaient de moi un dernier regard. Elles me retardaient toutefois dans mon hésitation à les repousser, à me débarrasser d'elles, pour me rendre où j'étais appelé. Car la violence de l'habitude me disait : Pourras-tu vivre sans elles?

Et déjà elle-même ne me parlait plus que d'une voix languissante. Car, du côté où je tournais mon front, et où je redoutais de passer, se dévoilait la chaste majesté de la continence, m'invitant, non plus avec le sourire de la courtisane, mais par d'honnêtes caresses, à m'approcher d'elle sans crainte ; et elle étendait, pour me recevoir et m'embrasser, ses pieuses mains, toutes pleines de bons exemples ; enfants, jeunes filles, jeunesse nombreuse, tous les âges, veuves vénérables, femmes vieillies dans la virginité ; et dans ces saintes âmes, la continence n'était pas stérile ; mère féconde, elle enfantait ces joies spirituelles qu'elle doit, Seigneur, à votre chaste et divin amour.

Et elle semblait me dire, d'une douce et encourageante ironie : Quoi! ne pourras-tu ce qui est possible à ces enfants, à

momento isto non tibi licebit hoc et illud ultra in æternum? Et quæ suggerebant in eo quod dixi hoc et illud, quæ suggerebant, Deus meus, avertat ab anima servi tui misericordia tua! Quas sordes suggerebant? quæ dedecora? Et audiebam eas jam longe minus quam dimidius; non tanquam libere contradicentes eundo in obviam, sed velut a dorso mussitantes, et discedentem quasi furtim vellicantes ut respicerem. Retardabant tamen cunctantem me abripere atque excutere ab eis, et transilire quo vocabar, cum diceret mihi consuetudo violenta : Putasne sine istis poteris?

Sed jam tepidissime hoc dicebat. Aperiebatur enim ab ea parte qua intenderam faciem, et quo transire trepidabam, casta dignitas continentiæ, serena et non dissolute hilaris, honeste blandiens ut venirem neque dubitarem, et extendens ad me suscipiendum et amplectendum pias manus, plenas gregibus bonorum exemplorum. Ibi tot pueri et puellæ; ibi juventus multa et omnis ætas, et graves viduæ, et virgines anus; et in omnibus ipsa continentia nequaquam sterilis, sed fœcunda mater filiorum gaudiorum de marito te, Domine.

Et irridebat me irrisione hortatoria, quasi diceret : Tu non poteris quod isti, quod istæ? An vero isti et istæ in

jamais de sang-froid je n'aurais osé même désirer ces joies et ces délices. C'était trop de bonté et trop de miséricorde de la part de ce bon Maître, de daigner me souffrir en sa présence et de m'y attirer ; car sans ce doux attrait, je le voyais, je ne serais point venue. Je ne me souviens de lui avoir demandé des consolations qu'une seule fois dans ma vie, c'était dans un moment de grande sècheresse. Je ne m'aperçus pas plutôt de ce que je faisais, que la confusion et la douleur de me voir si peu

ces femmes? Est-ce donc en eux-mêmes, et non dans le Seigneur leur Dieu, que cela leur est possible? C'est le Seigneur leur Dieu qui me donne à eux. Tu t'appuies sur toi-même, et tu chancelles ? Et cela t'étonne ? Jette-toi hardiment sur lui, n'aie pas peur; il ne se dérobera pas pour te laisser tomber. Jette-toi hardiment, il te recevra, il te guérira. Et je rougissais, parce que j'entendais encore le murmure des vanités; et je restais hésitant, suspendu. Et elle me parlait encore, et je croyais entendre : Sois sourd à la voix de ces membres de terre, afin de les mortifier. Les délices qu'ils te racontent sont-elles comparables aux suavités de la loi du Seigneur ton Dieu? Cette lutte intestine n'était qu'un duel de moi avec moi. Et Alipius, attaché à mes côtés, attendait en silence l'issue de cette étrange révolution.

Quand, du fond le plus intérieur, ma pensée eut retiré et amassé toute ma misère devant les yeux de mon cœur, il s'y éleva un affreux orage, chargé d'une pluie de larmes. Et pour laisser tomber l'averse avec tout son bruit, je me levai, je m'éloignai d'Alipius. La solitude allait me donner la liberté de mes pleurs. Et je me retirai assez loin pour n'être pas importuné, même d'une si chère présence.

Tel était mon état, et il s'en aperçut ; car je ne sais quelle parole m'était échappée où vibrait un son de voix gros de larmes. Et je m'étais levé. Il demeura à la place où nous nous étions assis, dans une profonde stupeur. Et moi j'allai m'étendre, je ne sais comment, sous un figuier,

seipsis possunt, ac non in Domino Deo suo? Dominus Deus eorum me dedit eis. Quid in te stas? et non stas? Projice te securus in eum; noli metuere, non se subtrahet ut cadas. Projice te securus, excipiet, et sanabit te. Et erubescebam nimis, quia illarum nugarum murmur adhuc audiebam, et cunctabundus pendebam. Et rursus illa, quasi diceret : Obsurdesce adversus immunda illa membra tua super terram, ut mortificentur. Narrant tibi delectationes, sed non sicut lex Domini Dei tui. Ista controversia in corde meo, non nisi de meipso adversus meipsum. At Alipius adfixus lateri meo, inusitati motus mei exitum tacitus opperiebatur.

Ubi vero a fundo arcano alta consideratio contraxit, et congessit totam miseriam meam in conspectum cordis mei, oborta et procella ingens, ferens ingentem imbrem lacrymarum. Et ut totum effunderem cum vocibus suis, surrexi ab Alipio. Solitudo mihi ad negotium flendi aptior suggerebatur. Et secessi remotius quam ut posset mihi onerosa esse etiam ejus præsentia.

Sic tunc eram, et ille sensit : nescio quid enim puto dixeram in quo adparebat sonus vocis meæ jam fletu gravidus, et sic surrexeram. Mansit ergo ille ubi sedebamus nimie stupens. Ego sub quadam fici arbore stravi me nescio quomodo, et dimisi habenas lacry-

humble me donnèrent ce que j'avais eu la témérité de demander. Je savais bien que cela n'était point défendu ; mais je ne le croyais permis qu'à ceux qui se sont disposés par une véritable dévotion, c'est-à-dire, qui s'efforcent de tout leur pouvoir de ne point offenser Dieu, et qui sont résolus et

et je lâchai les rênes à mes larmes, et les sources de mes yeux ruisselèrent, comme le sang d'un sacrifice agréable. Et je vous parlai, non pas en ces termes, mais en ce sens : « Eh! jusques à quand, Seigneur? jusques à quand, Seigneur, serez-vous irrité? Ne gardez pas souvenir de mes iniquités passées. » Car je sentais qu'elles me retenaient encore. Et je m'écriais en sanglots: Jusques à quand ? jusques à quand? Demain?... demain?... Pourquoi pas à l'instant? pourquoi pas sur l'heure en finir avec ma honte ?

Je disais, et je pleurais dans toute l'amertume d'un cœur brisé. Et tout à coup j'entends sortir d'une maison voisine comme une voix d'enfant ou de jeune fille qui chantait et répétait souvent : « PRENDS, LIS! PRENDS, LIS! » Et aussitôt, changeant de visage, je cherchai sérieusement à me rappeler si c'était un refrain en usage dans quelque jeu d'enfant; et rien de tel ne me revint à la mémoire. Je réprimai l'essor de mes larmes, et je ne vis plus là qu'un ordre divin d'ouvrir le livre de l'Apôtre, et de lire le premier chapitre venu. Je savais qu'Antoine, survenant, un jour, à la lecture de l'Evangile, avait saisi, comme adressées à lui-même, ces paroles : « Va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; viens, suis-moi ; » et qu'un tel oracle l'avait aussitôt converti à vous.

Je revins vite à la place où Alipius était assis ; car, en me levant, j'y avais laissé le livre de l'Apôtre. Je le pris, l'ouvris, et lus en silence le premier chapitre où se jetèrent mes yeux : « Ne vivez pas dans les festins, dans les débauches,

mis, et proruperunt flumina oculorum meorum, acceptabile sacrificium tuum. Et non quidem his verbis, sed in hac sententia multa dixi tibi : Et tu, Domine, usquequo ? Usquequo, Domine, irasceris in finem ? Ne memor fueris iniquitatum nostrarum antiquarum. Sentiebam enim eis me teneri. Jactabam enim voces miserabiles : Quamdiu ? quamdiu ? cras et cras ? Quare non modo ? quare non hac hora finis turpitudinis meæ ?

Dicebam hæc, et flebam amarissima contritione cordis mei. Et ecce audio vocem de vicina domo cum cantu dicentis et crebro repetentis, quasi puer an puellæ nescio : TOLLE, LEGE : TOLLE, LEGE. Statimque mutato vultu intentissimus cogitare cœpi, utrumnam solerent pueri in aliquo genere ludendi cantitare tale aliquid : nec occurrebat omnino audivisse me uspiam. Repressoque impetu lacrymarum surrexi nihil aliud interpretans nisi divinitus mihi juberi ut aperirem codicem, et legerem quod primum caput invenissem. Audieram enim de Antonio, quod ex evangelica lectione, cui forte supervenerat, admonitus fuerit ; tanquam sibi diceretur quod legabatur : Vade, vende omnia quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlis ; et veni, sequere me : et tali oraculo confestim ad te esse conversum.

Itaque concitus redii ad eum locum ubi sedebat Alipius : ibi enim posueram codicem Apostoli, cum inde surrexeram. Arripui, aperui, et legi in silentio capitulum quo primum conjecti sunt oculi mei : Non in commes-

préparés à toutes sortes de bonnes œuvres. Il me semblait que mes larmes étaient seulement des larmes de femme, des larmes sans énergie, puisque par elles je n'obtenais pas ce que

ni dans les voluptés impudiques, ni dans les querelles et les jalousies; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à satisfaire votre chair, en assouvissant ses concupiscences. » Je ne voulus pas, je n'eus pas besoin d'en lire davantage. Ces lignes à peine achevées, il se répandit dans mon cœur comme une lumière de sécurité qui dissipa les ténèbres de mon incertitude.

Alors, marquant le passage avec le doigt ou avec je ne sais quel autre signe, je fermai le livre; et, d'un visage tranquille, je déclarai tout à Alipius. Et lui me révèle à son tour, ce qui, à mon insu, se passait en lui. Il demande à voir ce que j'avais lu; je le lui montre, et lisant plus loin que moi, il recueille les paroles suivantes que je n'avais pas remarquées: « Assistez le faible dans la foi. » Il prend cela pour lui, et me l'avoue. Fortifié par cet avertissement dans une résolution bonne et sainte, et en harmonie avec cette pureté de mœurs, dont j'étais loin depuis longtemps, il se joint à moi sans hésitation et sans trouble.

A l'instant, nous allons trouver ma mère, nous lui contons ce qui arrive, elle se réjouit; comment cela est arrivé, elle tressaille de joie, elle triomphe. Et elle vous bénissait, « ô vous qui êtes puissant à exaucer au delà de nos demandes, au delà de nos pensées, » car vous lui aviez bien plus accordé en moi que ne vous avaient demandé ses plaintes et ses larmes touchantes. J'étais tellement converti à vous, que je ne cherchais plus de femme, que j'abdiquais toute espérance dans le siècle, élevé désormais sur cette règle de foi, où votre révélation m'avait jadis montré debout à ma mère. Et son deuil était changé en une joie bien plus abondante qu'elle n'avait espéré, bien plus douce et plus chaste que celle qu'elle se promettait d'enfants qui m'auraient dû le jour.

sationibus et ebrietatibus, non in cubilibus et impudicitiis, non in contentione et æmulatione: sed induite Dominum Jesum-Christum, et carnis providentiam ne feceritis in concupiscentiis. Nec ultra volui legere, nec opus erat. Statim quippe cum fine hujusce sententiæ quasi luce securitatis infusa cordi meo, omnes dubitationis tenebræ diffugerunt.

Tum interjecto aut digito aut nescio quo alio signo, codicem clausi, et tranquillo jam vultu indicavi Alipio. At ille quid in se ageretur, quod ego nesciebam, sic indicavit. Petit videre quid legissem: ostendi; et adtendit etiam ultra quam ego legeram, et ignorabam quid sequeretur. Sequebatur vero: Infirmum autem in fide recipite. Quod ille ad se retulit, mihique aperuit. Sed tali admonitione firmatus est, placitoque ac proposito bono et congruentissimo suis moribus, quibus a me in melius jam olim valde longeque distabat, sine ulla turbulenta cunctatione conjunctus est.

Inde ad matrem ingredimur; indicamus, gaudet; narramus quemadmodum gestum sit, exultat et triumphat, et benedicebat tibi, qui potens es ultra quam petimus et intelligimus facere, quia tanto amplius sibi a te concessum de me videbat, quam petere solebat miserabilibus flebilibusque gemitibus. Convertisti enim ita me ad te, ut nec uxorem quærerem, nec aliquam spem seculi hujus; stans in ea regula fidei in qua me ante tot annos ei revelaveras. Et convertisti luctum ejus in gaudium multo uberius quam voluerat, et multo carius atque castius quam de nepotibus carnis meæ requirebat.

(*Conf.* Lib. VIII. C. XI et XII. — Voir trad. de M. L. Moreau.)

je désirais. Je crois néanmoins qu'elles m'ont servi, particulièrement depuis ces deux circonstances, où l'excès de la componction m'en fit répandre de si amères, et où mon cœur fut brisé d'un si tendre repentir. Dès lors, ainsi que je l'ai dit, je commençai à m'adonner davantage à l'oraison et à m'éloigner de ce qui pouvait me nuire. La fuite n'était pourtant pas encore absolue ; mais le Divin Maître m'aidait à m'en retirer ; et à peine vit-il en mon âme une préparation depuis si longtemps attendue par son amour, qu'il me combla de plus en plus de faveurs, comme mon récit va le faire connaître. Conduite peu ordinaire assurément, de la part du Seigneur ; car il n'a coutume d'accorder de telles grâces qu'à ceux qui vivent déjà dans une plus grande pureté de conscience.

CHAPITRE X.

Prémices des faveurs extraordinaires ; théologie mystique. — Dévotion habituelle qui avait précédé ; cette dévotion dépend en partie de nos efforts. — Combien il est important de reconnaître les grâces que Dieu nous accorde ; c'est une fausse humilité de ne pas le faire. — Comme elle va parler désormais des grâces dont le Seigneur l'a comblée, elle souhaite que cette partie de sa relation ne soit point connue du public.

Notre-Seigneur daignait, ainsi que je l'ai dit (1), m'accorder, à certains intervalles, mais durant un temps très-court, les prémices de la faveur dont je vais parler. Tandis que, dans l'oraison, je me tenais auprès de ce Divin Maître, me le représentant, comme je l'ai rapporté (2), dans le sanctuaire intérieur de mon âme, quelquefois aussi au milieu d'une lecture, j'étais tout à coup saisie du sentiment de la présence de Dieu. Il m'était absolument impossible de douter qu'il ne fût au dedans de moi, ou que je ne fusse tout abîmée en lui.

Ce n'était pas là une vision ; c'est, je crois, ce qu'on appelle théologie mystique (3). Elle suspend l'âme de telle sorte qu'elle

(1) Chap. IV, page 54.

(2) Chap. IV, pag. 55, et chap. IX. pag. 104.

(3) La théologie mystique est une science surnaturelle, infuse, expérimentale de Dieu, laquelle non-seulement donne à l'âme les plus vives lumières sur Dieu et les choses divines, mais encore l'unit à lui et l'embrase de son amour.

On l'appelle *mystique*, c'est-à-dire secrète, cachée, mystérieuse, parce qu'elle fait connaître à l'âme les vérités les plus secrètes et les plus profonds mystères cachés en Dieu. En outre, on lui donne ce nom, parce qu'il est très-difficile, souvent même impossible à l'âme d'exprimer dans un langage mortel les hautes vérités

semble être tout entière hors d'elle-même. La volonté aime, la mémoire me paraît presque perdue, l'entendement n'agit point ; néanmoins, il ne se perd pas. Je le répète, il n'agit

que Dieu lui découvre ; c'est ce qui a fait dire à saint Paul : « Qu'il avait entendu des vérités cachées qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'exprimer : *Et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui.* » II. Cor. XII. v. 4.

Elle est *surnaturelle*, c'est-à-dire infiniment élevée au-dessus de notre nature, et par elle-même éternellement inaccessible aux facultés naturelles de notre âme Par conséquent, elle vient de Dieu, et non de nos efforts ; elle est inspirée, elle ne s'apprend pas. Elle est directement infuse, et non acquise par nos travaux.

Elle est *expérimentale*, c'est-à-dire qu'elle possède par une union intime, toute d'amour, le divin objet qu'elle contemple. Et voilà sa prérogative suprême, ce qui la sépare par un intervalle infini de toutes les autres sciences, sans en excepter même la théologie dogmatique. En effet, quelle que soit la science dont l'intelligence s'occupe ici-bas, ce n'est qu'à l'aide d'une certaine lumière qu'elle en connaît l'objet et les propriétés ; mais l'objet de cette science demeure extrinsèque à l'esprit. Il n'en est pas ainsi de la théologie mystique ; non-seulement elle s'élève jusqu'à Dieu, qui est son objet, mais elle s'unit intimement à lui. L'âme le possède, le goûte, se voit pénétrée de sa lumière et se sent embrasée de son amour.

La fin de la théologie mystique est de conduire l'âme par une vie sainte à l'union d'une charité parfaite avec Dieu. Son terme dernier, c'est la pleine possession de Dieu dans le monde futur, c'est la vision intuitive.

La théologie mystique étant une science surnaturelle et infuse, l'âme ne peut s'y élever d'elle-même ; mais elle peut s'y disposer. Elle s'y prépare, d'après les docteurs, par une mort entière à la vie des sens, pour ne vivre que de la vie spirituelle, et par une fidèle et courageuse persévérance dans l'oraison mentale ordinaire. C'est là ce qu'enseigne le prince des docteurs de la théologie mystique, saint Denys, dans son traité sur cette matière. Voici les paroles qu'il adresse à saint Timothée :

« Pour vous, mon cher Timothée, exercez-vous avec une constante ardeur » dans les contemplations mystiques ; prenez courageusement votre essor au-des- » sus des sens, au-dessus des opérations intellectuelles, au-dessus de tout ce que » les sens ou la pensée peuvent percevoir, au-dessus de toutes les choses qui sont » et au-dessus de celles qui ne sont pas ; et autant qu'il est permis à notre faiblesse, » élevez-vous, d'une manière incompréhensible, jusqu'à l'union de celui qui est » au-dessus de toute essence et de toute science. C'est par ce sincère, spontané et » absolu abandon de vous-même et de toutes choses, que vous arriverez enfin jus- » qu'à ce rayon surnaturel de la divine obscurité. » Saint Denys l'Aréopagite, » *Théol. mystique*, chap. Ier.

Cet enseignement de saint Denys est confirmé par celui de saint Grégoire, dans le livre des *Morales*. « Ce n'est, dit ce grand pape, qu'après s'être purifiée du » désir de la gloire humaine et de toute satisfaction de la concupiscence charnelle, » que l'âme peut s'élever à la contemplation. *Prius mens ab appetitu gloriæ temporalis, atque ab omni carnalis concupiscentiæ delectatione tergenda est, et tunc ad arcem » contemplationis erigenda.* » Lib. VI. *Moral.* c. 17.

Quand l'âme est ainsi disposée, qu'elle ne veut que Dieu, Dieu se montre magnifique envers elle : et comme, dans l'ordre actuel, il a élevé le genre humain regénéré à l'état de la vision intuitive, il se plaît à accorder à ces âmes fidèles et

point, mais il demeure comme épouvanté de la grandeur de ce qu'il contemple ; car Dieu se plaît à lui faire connaître qu'il ne comprend aucune des merveilles qu'il lui découvre.

Cette insigne faveur avait été précédée d'une autre, qui peut, ce me semble, être jusqu'à un certain point le fruit de nos efforts : c'était une tendresse de dévotion très-habituelle. Je goûtais un plaisir qui, sans être entièrement sensible, ni parfaitement spirituel, est pourtant un don de Dieu. Mais ici nous pouvons nous aider beaucoup nous-mêmes, soit en considérant notre bassesse, la grandeur des bienfaits divins, notre ingratitude, les douleurs de la passion de Jésus-Christ et le mystérieux enchaînement des souffrances de sa vie ; soit en contemplant avec joie la magnificence des œuvres du Seigneur, ses perfections souveraines, l'excès de son amour pour nous, et tant d'autres merveilles qui se révèlent comme d'elles-mêmes à ceux qui ont un véritable désir de leur avancement. Que si à

altérées de son amour les prémices de l'avant-goût de la vie du ciel. Il leur ouvre le sanctuaire de la théologie mystique, qui est comme le portique le plus voisin de sa gloire. Là, par quelques rayons de plus en plus éclatants, il les prépare et les familiarise peu à peu à la claire vision, à la contemplation face à face de sa Divinité. Par quelques étincelles de plus en plus consumantes de son amour, il les embrase et les transforme par degrés, en attendant qu'il les reçoive dans le divin incendie de sa charité. En un mot, il prélude ici-bas par une union commencée à l'union consommée de la patrie où il sera tout en tous. *Ut sit Deus omnia in omnibus.* I. Cor. c. xv. v. 28.

Quels sont les effets de cette connaissance infuse et expérimentale de Dieu? Agissant sur l'âme tout entière, elle illumine l'entendement de lumières surnaturelles, et elle enflamme le cœur du feu d'un divin amour. Mais la clarté de ces lumières, comme l'intensité ou l'ardeur de cet amour ont des degrés divers, et ces degrés sont désignés sous différents noms par les auteurs mystiques. Il serait superflu d'entrer ici dans des détails, puisque sainte Térèse va exposer d'une manière si admirable la suite et l'ensemble des effets tout divins de la théologie mystique.

Ce que nous venons de dire suffit pour avoir une notion de la théologie mystique et pour se former une idée de sa haute et incomparable excellence.

Pour lui accorder l'estime qu'elle mérite, le catholique n'a qu'à se souvenir que la théologie mystique est non-seulement la science des Saints, mais qu'elle est encore l'école de la sainteté ; qu'elle est tout ensemble et la mère féconde des vertus héroïques, et un sublime essai, un divin apprentissage de la vision intuitive, un commencement et un avant-goût de l'éternelle béatitude. Alors, de concert avec les génies les plus élevés, avec les plus grands docteurs et avec tous les Saints de l'Église, il s'inclinera de respect devant la théologie mystique, et la proclamera la reine des sciences.

ces considérations se joint un peu d'amour, l'âme s'épanouit délicieusement, le cœur s'attendrit, les larmes coulent. Quelquefois il semble que nous les tirons des yeux comme par force ; d'autres fois, c'est Notre-Seigneur qui, nous faisant une douce violence, leur ouvre un libre passage, sans qu'il nous soit possible de les retenir. Ce Divin Maître se plaît ainsi à payer magnifiquement nos faibles services, par cette suave consolation qu'éprouve l'âme, en voyant ses larmes couler pour une Majesté si adorable. Consolation certes bien légitime ; je ne m'étonne nullement qu'elle trouve là une source de délices et de transports.

On pourrait, à juste titre, comme la pensée m'en vient maintenant, comparer ces joies à celles du ciel. Il y a sans doute, entre les degrés divers de la félicité céleste, une différence incomparablement plus grande qu'entre les degrés de bonheur de l'âme dans cet exil. Voici néanmoins la ressemblance : Dieu donne à ses élus, dans le ciel, une gloire proportionnée à leurs mérites ; mais comme ils voient combien peu ils ont travaillé pour la gagner, ils sont tous contents de la place qu'ils occupent. Il en est de même de l'âme ici-bas ; dès que Dieu commence à lui faire goûter ces plaisirs de l'oraison, elle croit vraiment n'avoir plus rien à désirer, et elle se regarde comme très-bien payée de tous ses services ; et certes elle a bien raison d'en juger ainsi. Ces larmes, fruit en quelque sorte de nos efforts soutenus par le secours divin, sont d'une inestimable valeur, et ce n'est pas assez de tous les travaux du monde pour en acheter une seule. Quel trésor plus précieux en effet, que de trouver en soi le consolant témoignage que l'on est agréable à Dieu ! Celui qui en est là ne saurait lui en rendre d'assez vives actions de grâces, ni trop reconnaître la grandeur d'un tel bienfait ; car le Seigneur fait assez voir qu'il le veut pour sa maison, et l'a choisi pour son royaume, s'il ne retourne point en arrière.

Qu'il méprise certaines fausses humilités dont je compte parler, et se garde bien de croire faire acte de cette vertu,

en ne reconnaissant pas les grâces de Dieu. La vérité, à bien entendre ici, est que Dieu nous les accordant sans aucun mérite de notre part, nous devons lui en payer un juste tribut de reconnaissance. Mais si ses largesses nous sont inconnues, comment exciteront-elles notre amour ? Et puis n'est-il pas hors de doute que plus une âme se reconnaît indigente par elle-même et riche par les dons du Seigneur, plus elle avance dans la vertu et dans la vraie humilité ? Je ne crains pas de le dire : cette peur de la vaine gloire, quand Dieu commence à nous prodiguer ses trésors, ne peut servir qu'à abattre le courage d'une âme, en lui persuadant qu'elle n'est pas capable de grands biens. Celui qui nous les donne, croyons-le fermement, nous donnera aussi la grâce de démêler les artifices du tentateur et la force de lui résister. Pour cela, il ne demande de nous qu'une intention droite et un vrai désir de lui plaire, et non aux hommes.

D'ailleurs, n'est-il pas très-clair qu'un souvenir fidèle des bienfaits augmente l'amour envers le bienfaiteur ? Si donc il est permis et très-méritoire de se rappeler sans cesse que c'est Dieu qui nous a tirés du néant, nous a donné l'être et nous conserve la vie ; que c'est lui qui, si longtemps avant notre naissance, nous a préparé les bienfaits de sa mort et de ses douleurs, pourquoi ne me serait-il pas permis de voir, de comprendre, de rappeler souvent à mon souvenir qu'ayant autrefois aimé les conversations frivoles, je ne puis plus maintenant, par un don du Seigneur, trouver de charme qu'à m'entretenir de lui ? C'est là un joyau précieux dont il m'a fait présent ; et quand je me souviens que je l'ai reçu de lui et qu'il est en ma possession, un tel souvenir non-seulement me convie, mais me force à l'aimer ; et cet amour est tout le fruit de l'oraison fondée sur l'humilité. Que doivent donc éprouver certains serviteurs de Dieu, quand ils voient en leur pouvoir d'autres perles plus précieuses encore dont il leur a fait présent, comme la perle du mépris du monde et celle du mépris d'eux-mêmes ! Ah ! n'en doutons point, ils sentent

profondément que de tels bienfaits leur imposent plus de reconnaissance et de fidélité. N'ayant par eux-mêmes aucun de ces trésors, ils s'en voient uniquement redevables à la largesse de ce Dieu, qui a daigné se montrer si prodigue envers une âme aussi faible, pauvre et dépourvue de mérites que la mienne. Non content de m'enrichir d'une de ces perles de si haut prix, ce qui était déjà trop pour moi, il m'en a donné d'autres, et sa munificence a dépassé mes désirs.

De telles faveurs doivent accroître notre dévouement et notre reconnaissance ; Dieu ne les accorde qu'à cette condition. Si, dans cet état sublime, il nous voit mal user de ce trésor, il le reprend, et, nous laissant dans une indigence beaucoup plus grande qu'auparavant, il le donne à des âmes plus fidèles, qui le feront mieux valoir pour elles-mêmes et pour les autres. Mais comment celui qui ignore les richesses dont il est possesseur pourrait-il en faire part et les distribuer avec libéralité ? Avec une nature telle que la nôtre, il est impossible, selon moi, d'avoir le courage des grandes choses, si nous ne sentons en nous l'assurance de la faveur divine. Faibles et courbés vers la terre, il nous serait bien ardu d'arriver à un détachement parfait et à ce souverain dégoût des choses d'ici-bas, si notre âme ne possédait déjà quelque gage des biens d'en haut. Par ces dons, le Seigneur nous rend la force perdue par nos péchés ; ainsi, avant d'avoir reçu ce gage de son amour, accompagné d'une foi vive, il sera bien difficile de se réjouir d'être pour tous un objet de mépris et d'horreur, et d'aspirer à ces grandes vertus qui éclatent dans les parfaits. Notre nature ayant tant de peine à se soulever vers le ciel, nos regards ne se portent qu'aux objets présents ; ces faveurs réveillent la foi et lui donnent une nouvelle vigueur. Comme j'ai si peu de vertu, je juge des autres par moi-même : étant si misérable, j'avais besoin de tous ces secours. Peut-être la seule vérité de la foi suffit à des âmes plus fortes, pour entreprendre des choses très-parfaites. C'est à elles de nous donner lumière sur ce point ; quant à moi, je

dis ce que j'ai éprouvé, comme on l'exige. Si cet écrit n'est pas bien, celui à qui je l'envoie n'aura qu'à le déchirer; il est plus capable que moi d'en découvrir les défauts. Pour l'amour de Dieu, je le conjure, lui et tous mes confesseurs, de m'accorder une grâce: c'est de publier, de mon vivant même, s'ils le jugent à propos, ce que j'ai dit de mes péchés et des infidélités de ma vie; dès cette heure, je le leur permets, dans l'espoir de détromper ainsi ceux qui trouveraient en moi quelque vertu; je puis bien l'affirmer, mon cœur à l'avance en tressaille de joie. Mais pour ce qui me reste à dire, je ne leur donne pas la même liberté, et je ne veux pas, s'ils le communiquent, qu'ils disent en qui ces choses se sont passées, ni qui les a écrites. Dans ce dessein, je tairai mon nom et celui des autres, et je m'efforcerai de tout dire, de manière à rester inconnue. Je les conjure donc, pour l'amour de Dieu, de céder à mon désir. L'approbation d'hommes si instruits et si graves suffira pour autoriser ce qu'il y aura de bon dans cet écrit; s'il y a quelque chose de tel, je le devrai uniquement à Notre-Seigneur, et je n'y serai pour rien; car je n'ai ni science, ni vertu, ni secours des gens habiles ni de qui que ce soit. A l'exception de ceux qui m'ont imposé ce travail, et qui, dans ce moment, ne se trouvent point ici, nul ne sait que je m'en occupe. Je n'y emploie, pour ainsi dire, que des moments dérobés, et encore avec peine; cela m'empêche de filer, et je suis dans une maison pauvre où les occupations ne me manquent pas. En outre, j'ai si peu de capacité et de mémoire, que je ne puis m'aider en rien de ce que j'ai lu ou entendu. Ainsi donc, si je dis quelque chose de juste, Notre-Seigneur l'aura voulu pour quelque bonne fin; ce qui s'y trouvera de mauvais viendra de moi, et c'est à vous, mon père, de le retrancher. Dans aucun cas, il ne convient de dire mon nom; de mon vivant, ce serait révéler le bien qui est en moi, et il est clair que cela ne doit pas se faire. Après ma mort, l'unique résultat serait d'enlever tout crédit et toute autorité à ce que j'aurai dit d'utile, quand on saurait que cela vient d'une personne si méprisable et si dénuée de vertu. Dans

la confiance qu'une grâce si instamment demandée pour l'amour de Dieu me sera accordée par vous et par ceux qui liront ceci, j'écrirai avec liberté; autrement, je ne le ferais qu'avec grand scrupule, sauf pour faire connaître mes péchés; car en cela je n'en ai point; mais quant au reste, il me suffit d'être femme, et femme si imparfaite, pour que la plume s'échappe de ma main. Aussi, excepté le simple récit de ma vie, que tout le reste soit pour vous, mon père, qui m'avez tant pressée d'écrire une relation des grâces que Dieu m'a faites dans l'oraison. Si elle se trouve conforme aux vérités de notre sainte foi catholique, vous pourrez en retirer quelque profit; sinon, jetez à l'instant ce papier au feu, je m'y soumets d'avance. Hâtez-vous dès lors de me détromper, afin que le démon ne trouve pas un gain là où mon âme en espérait un pour elle. Notre-Seigneur sait bien, comme je le dirai dans la suite, que j'ai toujours recherché ceux qui pouvaient m'éclairer.

Malgré tous mes efforts pour exprimer avec clarté ce que j'ai à dire de l'oraison, mon langage sera bien obscur pour ceux qui n'en ont pas l'expérience. Je ferai connaître certains obstacles et certains dangers qu'on rencontre dans ce chemin. Je me servirai pour cela des lumières de mon expérience et de celles que j'ai puisées dans une communication de plusieurs années avec des gens très-doctes et très-spirituels. Ils reconnaissent qu'en vingt-sept ans, malgré mes infidélités et mes faux pas dans cette voie de l'oraison, Dieu m'a donné autant d'expérience qu'à d'autres qui y marchent depuis trente-sept ou quarante-sept ans, se montrant toujours des modèles de pénitence et de vertu. Que Notre-Seigneur soit béni de tout, et qu'il daigne se servir de moi, je l'en conjure au nom de son infinie bonté. Puisse cette révélation des secrets de sa grâce à mon égard lui procurer quelque gloire et faire bénir son saint nom. Mon Divin Maître le sait, je n'ai point d'autre but en faisant connaître comment il a changé un si abject et dégoûtant fumier en un jardin de fleurs d'un si suave parfum. Daigne sa

Divine Majesté me préserver de les arracher par ma faute, et de revenir ainsi à mon premier état. Je vous conjure, mon père, au nom de son amour, de lui demander cette grâce pour moi, puisque vous savez qui je suis, plus à fond et plus clairement que vous ne m'avez permis de le dire en cet écrit.

CHAPITRE XI.

Causes pour lesquelles on n'arrive pas en peu de temps à un parfait amour de Dieu. — L'âme comparée à un jardin ; quatre manieres de l'arroser, ou quatre degres d'Oraison. — Premier degré, Oraison mentale. — Ce chapitre est très-utile pour les commençants, et pour ceux qui n'éprouvent point de douceurs spirituelles dans l'Oraison.

Parlons maintenant de ceux qui commencent à être les esclaves de l'amour ; car, selon moi, c'est porter cette heureuse chaîne que d'être déterminé à suivre, par ce chemin de l'oraison, celui qui nous a tant aimés. Quelle haute dignité, et combien sa pensée seule a de charmes pour moi ! Il suffit de se montrer fidèle dans ce premier état, pour voir bientôt s'évanouir la crainte servile. O Seigneur de mon âme, ô mon Bien ! Pourquoi n'avez-vous pas voulu qu'une âme résolue de vous aimer, prête à tout quitter pour mieux concentrer en vous ses affections, n'eût pas soudain le bonheur de s'élever à ce parfait amour ? J'ai mal dit, je devais dire, en faisant retomber sur nous la plainte : Pourquoi ne voulons-nous pas ? car à nous seuls en est la faute, si nous ne nous élevons pas en peu de temps à cette dignité sublime, à ce véritable amour, source de tous les biens. Nous mettons notre cœur à si haut prix ! nous sommes si lents à faire à Dieu le don absolu de nous-mêmes ! nous sommes si loin de cette préparation intérieure qu'il exige ! Or, Dieu ne veut pas que nous jouissions d'un bonheur si élevé, sans le payer d'un grand prix. La terre, je le sais, n'a point de quoi l'acheter. Cependant,

si nous faisions de généreux efforts pour nous détacher de toutes les créatures, pour tenir habituellement au ciel nos désirs et nos pensées; si, à l'exemple de quelques Saints, nous nous disposions pleinement et sans délai, j'en suis convaincue, Dieu en fort peu de temps nous accorderait un tel trésor. Mais il nous semble lui avoir fait un entier abandon, lorsque, nous réservant la propriété et le capital, nous lui offrons les fruits ou les revenus. Nous nous sommes dévoués à la pauvreté, et c'est un acte très-méritoire; mais souvent nous nous jetons de nouveau dans des soins et des empressements, pour ne manquer ni du nécessaire, ni du superflu. Nous travaillons à nous faire des amis qui nous le donnent, et nous nous engageons ainsi dans des soucis et des dangers, plus grands, peut-être, que ceux que nous trouvions dans la possession de nos biens. Nous croyons également avoir renoncé à l'honneur du siècle, en entrant dans la vie religieuse, ou en commençant à mener une vie spirituelle, et à marcher dans le sentier de la perfection. Mais lui a-t-on porté la plus légère atteinte, nous oublions aussitôt que nous l'avons donné à Dieu; pour le reprendre et nous élever encore, nous voulons le lui arracher pour ainsi dire des mains, nous qui, en apparence du moins, l'avions rendu maître de notre volonté. Ainsi en usons-nous dans toutes les autres choses.

Plaisante manière en vérité de chercher l'amour de Dieu! On le veut dans toute sa perfection et sur-le-champ, et l'on conserve cependant ses affections; on ne fait aucun effort pour exécuter ses bons désirs, ni pour achever de les soulever de terre, et avec cela on ose prétendre à beaucoup de consolations spirituelles. Cela ne saurait être, et de telles réserves sont incompatibles avec le parfait amour. Ainsi, c'est parce que nous ne faisons pas à Dieu le don total et absolu de nous-mêmes, qu'il ne nous donne pas tout d'un coup le trésor d'un parfait amour. Plaise au Seigneur de nous le départir goutte à goutte, dût-il nous en coûter tous les travaux du monde. C'est une très-grande miséricorde de sa part, de donner à

quelqu'un la grâce et l'énergique résolution de tendre de toutes ses forces à ce bien. Qu'il persévère, et Dieu qui ne se refuse à personne grandira peu à peu son courage de manière à lui faire enfin remporter cette victoire. Je me sers à dessein de ce mot courage; car, dès le principe, le démon connaissant le dommage qui doit lui en revenir, et qu'avec cette âme il en perdra un grand nombre d'autres, s'efforce de lui fermer, par mille obstacles, l'entrée du chemin de l'oraison. Mais, si celui qui commence fait, avec l'aide de Dieu, de magnanimes efforts pour s'élever au sommet de la perfection, jamais, à mon avis, il ne va seul au ciel. Il y mène après lui une troupe nombreuse; comme à un vaillant capitaine, Dieu lui donne des soldats qui marchent sous sa conduite. Ainsi, pour ne pas reculer devant tant de périls et de difficultés, il lui faut un très-mâle courage et un secours signalé du Seigneur.

Puisque je parle des premiers efforts de ces âmes résolues de poursuivre la conquête d'un tel bien et de sortir victorieuses de leur entreprise, je veux les avertir (me réservant de développer plus tard ce que j'avais commencé à dire sur la théologie mystique) que le plus rude labeur se rencontre dans ces commencements. Tout en leur donnant la force, Notre-Seigneur leur laisse soutenir le poids du travail. Dans les autres degrés d'oraison, c'est la jouissance qui domine. Partout cependant, au début, au milieu, au terme de la carrière, tous ont leurs croix, quoique différentes. C'est par ce chemin tracé par Jésus-Christ, que doivent marcher ceux qui le suivent, s'ils ne veulent s'égarer. O souffrances bienheureuses payées dès cette vie même d'un salaire qui les dépasse de si loin! Je me verrai forcée par la nature de mon sujet d'employer certaines comparaisons, que je voudrais cependant bien éviter, soit parce que je suis femme, soit afin d'écrire simplement ce qui m'a été commandé. Mais pour des personnes ignorantes comme moi, il y a une difficulté extrême à s'exprimer dans ce langage spirituel; il faudra nécessairement m'ingénier et trouver quelque moyen. Le plus souvent, selon

toute apparence, ma comparaison manquera de justesse. Ce sera pour vous, mon Père, un sujet de récréation de voir un esprit aussi borné que le mien.

Voici celle qui se présente maintenant à mon esprit et qui me satisfait pour mon dessein. Je l'ai lue quelque part, ou entendue ; mais je ne saurais dire dans quel livre ou de quelle bouche, ni à quel propos, tant ma mémoire est mauvaise. Celui qui veut s'adonner à l'oraison doit se figurer qu'il entreprend de faire dans un sol ingrat et couvert de ronces, un jardin dont la beauté charme les yeux du Seigneur. C'est lui qui, de sa divine main, arrache d'abord les mauvaises herbes et en met de bonnes à leur place. Or, nous supposons cela fait, quand une âme est résolue de se livrer à l'oraison et que déjà elle s'y exerce. C'est maintenant à nous, comme bons jardiniers, de travailler, avec le secours de Dieu, à faire croître ces plantes. Nous devons les arroser avec le plus grand soin ; alors loin de se flétrir elles porteront des fleurs dont le doux parfum attirera le Divin Maître. Il visitera souvent cette âme, son jardin chéri, et il y prendra ses délices au milieu des vertus qui en sont les mystiques fleurs.

Voyons maintenant comment on peut arroser, afin de savoir ce que nous avons à faire, ce qu'il doit nous en coûter de labeurs et de temps, et si le gain excèdera la peine. Il y a, ce me semble, quatre manières d'arroser un jardin : ou en tirant l'eau d'un puits, et c'est là un rude travail ; ou avec une noria (1) garnie de seaux et mise en mouvement à l'aide d'un tour, et l'on obtient ainsi, avec moins de fatigue, une plus grande quantité d'eau ; j'en ai moi-même quelquefois fait l'épreuve. Ou bien en faisant venir l'eau d'une rivière ou d'un ruisseau ; cette manière l'emporte de beaucoup sur les précédentes, le sol est plus profondément humecté, il n'est pas nécessaire d'arroser si souvent, et le jardinier a beaucoup moins de fatigue. Enfin la quatrième manière, et sans comparaison la meilleure de toutes, est une pluie abondante. C'est alors le Seigneur

(1) Machine hydraulique fort commune en Espagne et dans le midi de la France.

lui-même qui arrose, sans la moindre fatigue de notre part. Je vais appliquer à mon sujet ces quatre manières de donner à un jardin l'eau si nécessaire à son entretien, qu'il ne saurait en être privé sans périr. Je parviendrai ainsi, ce me semble, à donner une certaine idée des quatre degrés d'oraison, où parfois, dans sa bonté, le Seigneur a daigné élever mon âme. Daigne cette même bonté, m'accorder la grâce de m'exprimer de manière à être utile à un de ceux qui m'ont imposé l'obligation d'écrire, et qui en quatre mois a été conduit par le Seigneur bien au delà du terme où je n'étais arrivée qu'après dix-sept ans. Ses dispositions étaient meilleures ; aussi, sans aucun travail de sa part, voit-il le jardin de son âme arrosé par ces quatre eaux ; et s'il ne reçoit encore que quelques gouttes de la quatrième, il ne saurait tarder, tant il est fidèle, de se plonger, avec l'aide du Seigneur, aux sources vives de cette eau céleste. Il va trouver sans doute bien plaisante ma manière de m'expliquer : eh bien ! qu'il en rie, je lui déclare que j'y consens de grand cœur.

Pour les commençants, l'oraison, nous pouvons le dire, c'est tirer péniblement de l'eau du puits ; il leur en coûte, en effet, de recueillir leurs sens habitués à se répandre au dehors, de mourir peu à peu à ce désir naturel de voir, d'entendre, et de s'en abstenir de fait aux heures d'oraison. Ils doivent alors se tenir dans la solitude, éloignés de tout ce qui peut les distraire, et réfléchir à leur vie passée. Tous, à la vérité, les premiers comme les derniers, méditeront souvent avec fruit, devant Dieu, les années de leur vie, mais en insistant plus ou moins, comme je le dirai dans la suite. Une peine des commençants, c'est de ne pouvoir connaître s'ils ont un vrai repentir de leurs péchés ; ce repentir ils l'ont pourtant, et la preuve en est dans leur résolution si sincère de servir Dieu. La vie de Jésus-Christ doit être le sujet habituel de leurs méditations, et un pareil exercice n'est pas sans fatigue pour l'esprit.

Voilà jusqu'où nous pouvons arriver par nos efforts aidés, cela s'entend de la grâce divine, sans laquelle, on le sait,

nous ne pouvons avoir une bonne pensée. C'est là commencer à tirer de l'eau du puits, et Dieu veuille qu'il y en ait. Si elle manque, ce ne sera pas du moins notre faute, nous nous présentons pour la tirer, et nous faisons ce qui dépend de nous pour arroser ces fleurs. Confions-nous à la bonté infinie de Dieu. Si, pour des raisons connues de lui, et peut-être pour notre plus grand bien, il fait tarir la source du puits, il ne laissera pas, pourvu qu'il voie en nous de laborieux jardiniers, de nourrir les fleurs sans eau, et de donner l'accroissement aux vertus. Par cette eau, j'entends ici nos larmes, et, à leur défaut, la tendresse et les sentiments intérieurs de dévotion.

Mais que fera celui qui, pendant plusieurs jours, ne trouve qu'aridité, dégoût, ennui, profonde répugnance à venir puiser? Il est tenté de tout abandonner. Une pensée l'arrête : il fait plaisir et rend service au maître du jardin. Une crainte le retient : manquer de constance serait perdre à la fois ses services passés et ce qu'il espère gagner à l'avenir, en faisant si souvent descendre le seau dans le puits, sans en retirer une goutte d'eau. Ce n'est pas tout ; certains jours, il ne pourra même lever les bras, je veux dire, avoir une bonne pensée ; car dans mon langage, puiser l'eau dans le puits, c'est agir avec l'entendement. Eh ! bien, dans cette extrémité que fera le pauvre jardinier? il se réjouira, il se consolera, il regardera comme une faveur des plus insignes, de travailler dans le jardin d'un si grand empereur. Sûr de lui plaire par son travail, il n'ambitionnera pas d'autre contentement. Il ne se lassera pas de remercier son maître de la confiance qu'il lui témoigne. Sans rien donner à son jardinier, il compte pourtant sur lui, et il le voit cultiver avec le plus grand zèle le jardin confié à ses soins. Au milieu de cette sécheresse intérieure, le devoir du disciple est d'aider le Divin Maître à porter cette croix, dont il fut chargé toute sa vie. Sans chercher ici-bas son royaume, et sans jamais abandonner l'oraison, il acceptera même, jusqu'au dernier soupir, cette désolante aridité, et il ne laissera point Jésus-Christ tomber sous le fardeau de la croix. Un temps

viendra où cet adorable Sauveur le récompensera de tout; non, non, il n'a pas à craindre de perdre le fruit de son travail. Il sert un bon maître, dont les divins regards sont constamment attachés sur lui. Qu'il ne se trouble pas des mauvaises pensées, se souvenant que le démon les présentait aussi à saint Jérome dans le désert. Les peines endurées dans l'oraison mentale ont leur prix. Ce saint exercice a été si pénible pour moi durant plusieurs années, que je regardais comme une faveur de Dieu, de pouvoir retirer une goutte de ce puits sacré. Ces souffrances sont très-grandes, je le sais ; et il faut, à mon gré, plus de courage pour les soutenir, que pour supporter bien des traverses du monde. Mais, comme je l'ai vu clairement, Dieu, dès cette vie même, les récompense par un magnifique salaire. Oui, une seule de ces heures, où le Seigneur m'a fait goûter sa délectable douceur, m'a surabondamment payée de toutes les angoisses que j'ai si longtemps souffertes pour persévérer dans l'oraison.

Notre-Seigneur se plaît à envoyer ces tourments avec beaucoup d'autres tentations, aux uns, au commencement, aux autres, vers la fin. Son dessein, je pense, est d'éprouver ses amants : avant de mettre en eux de si grands trésors, il veut savoir s'ils pourront boire le calice, et l'aider à porter la croix. C'est pour notre bien, j'en suis convaincue, qu'il agit de la sorte ; il nous montre ainsi combien, par nous-mêmes, nous sommes peu de chose. Nous réservant des grâces du plus haut prix, il se plaît à nous faire voir auparavant, par expérience, toute notre misère, de peur qu'il nous arrive, comme à Lucifer, de tomber d'un faîte si sublime.

O mon tendre Maître! est-il un seul de vos actes où vous n'ayez en vue le plus grand bien d'une âme déjà toute à vous par l'amour, d'une âme qui s'abandonne à vous, pour suivre vos traces jusqu'au Calvaire, fermement résolue de vous aider à porter la croix, sans jamais vous laisser seul sous ce fardeau?

Dès qu'on voit en soi une pareille détermination, on n'a rien à craindre. Non, non, vous n'avez pas lieu de vous

affliger, âmes spirituelles, âmes élevées, vous qui, dédaignant les plaisirs du monde, n'aspirez qu'à vous entretenir seules avec Dieu. Quand vous en êtes là, le plus difficile est fait. Rendez-en des actions de grâces à Notre-Seigneur, et confiez-vous en sa bonté ; jamais il n'a manqué à ses amis. Gardez-vous de donner la moindre entrée dans votre esprit à cette pensée : Pourquoi accorde-t-il à celui-ci, en peu de jours, cette dévotion qu'il me refuse après tant d'années de service? Croyons-le fermement, tout est pour notre plus grand bien. Que le Divin Maître nous conduise par où il lui plaira ; nous ne sommes plus à nous, mais à lui. Il nous fait une assez grande grâce, en daignant conserver en nous la volonté de travailler à son jardin. S'il lui plaît de faire croître les plantes et les fleurs tantôt avec l'eau tirée du puits, et tantôt sans elle, que m'importe à moi? Faites, Seigneur, tout ce qui vous plaira ; préservez-moi seulement de toute offense, et de voir périr ces tendres fleurs, ces vertus naissantes que votre seule bonté a fait germer dans mon âme. Vous avez souffert, Seigneur ; je veux souffrir. Accomplissez en moi, de toutes manières, votre volonté sainte ; mais, j'ose vous en prier, ne donnez pas le trésor si précieux de votre amour à des âmes mercenaires qui ne vous servent que pour savourer des délices.

Qu'on remarque ceci très-attentivement : je le dis, parce que je le sais par expérience. Quand une âme entre avec courage dans le chemin de l'oraison mentale, et qu'elle gagne sur elle-même de n'avoir ni beaucoup de joie dans les consolations, ni beaucoup de peine dans les sécheresses, cette âme a déjà parcouru une grande partie de la carrière. Qu'elle ne craigne point, malgré tous ses faux pas, de retourner en arrière : l'édifice spirituel qu'elle élève repose sur un ferme fondement. Qu'on le sache bien, le véritable amour de Dieu ne consiste pas à répandre des larmes, ni dans ces douceurs et cette tendresse que nous désirons d'ordinaire parce qu'elles nous consolent, mais à servir le Seigneur dans la justice, avec un mâle courage et avec humilité. Autrement ce serait,

à mon gré, tendre toujours la main pour recevoir, et ne jamais rien donner.

Que Notre-Seigneur conduise, par la voie des délices intérieures, de petites femmes faibles et peu magnanimes comme moi, à la bonne heure, j'y vois une convenance ; c'est ainsi qu'il me donne en ce moment la force de supporter certaines croix qu'il lui a plu de m'envoyer. Mais que des serviteurs de Dieu, des hommes graves, doctes et d'un esprit élevé, éprouvent tant de peine quand Dieu ne leur donne pas de dévotion sensible ; en vérité, cela me fait mal au cœur. Je ne leur dis pas de la refuser, si Dieu la leur donne ; ils doivent, au contraire, l'estimer beaucoup, parce qu'il la juge alors utile pour eux. Mais, s'ils s'en voient privés, qu'ils ne s'en tourmentent pas. Dès que Notre-Seigneur la leur refuse, ils doivent juger qu'elle ne leur est pas nécessaire et en supporter la privation avec un courage tranquille. Ils peuvent m'en croire, je l'ai éprouvé, je l'ai vu, le trouble est une faute, une imperfection ; il enlève, avec cette liberté d'esprit si précieuse, le courage d'entreprendre de grandes choses pour Dieu.

Quoique ce mâle courage et cette liberté d'esprit soient d'une si haute importance pour les commençants, cependant je dis moins ceci pour eux que pour un grand nombre d'autres qui, après avoir commencé à s'exercer dans l'oraison, y font peu de progrès. Cela vient, si je ne me trompe, de ce que, dès le principe, ils n'ont pas généreusement embrassé la croix. Leur entendement cesse-t-il d'agir, ils s'imaginent qu'ils ne font rien, ils s'en affligent, ils ne le peuvent souffrir ; et c'est peut-être alors que la volonté, à leur insu, se nourrit d'un aliment substantiel et prend une nouvelle vigueur. Nous devons nous pénétrer de cette pensée, que bien des choses, qui sont fautes à nos yeux, ne le sont pas aux yeux de Dieu. Il connaît mieux que nous notre misère et la bassesse de notre nature ; il voit dans ces âmes le désir de penser toujours à lui et de l'aimer toujours. Cette disposition est celle

qui plaît au Seigneur. Quant à cet abattement auquel elles s'abandonnent, il ne sert qu'à entretenir le trouble ; et si elles devaient sentir pendant une heure l'impuissance de méditer, elles la sentiront pendant quatre.

Très-souvent cela ne vient que de l'indisposition du corps. C'est une vérité que m'ont apprise tant l'expérience et l'observation, que des personnes spirituelles avec qui j'en ai conféré. Oui, telle est notre triste condition ici-bas. Tant que la pauvre âme est unie à ce corps mortel, elle en est prisonnière ; elle participe à ses infirmités. Victime des changements du temps et de la révolution des humeurs, elle se voit souvent, sans qu'il y ait de sa faute, dans l'impuissance de faire ce qu'elle veut ; elle n'est propre, ce semble, qu'à souffrir de toutes manières. Plus on la veut alors forcer, plus le mal s'aggrave et se prolonge ; c'est pourquoi il est besoin de discernement pour connaître quand l'impuissance de méditer procède de cette cause, car on ne doit pas achever d'accabler la pauvre âme. Il faut que ces personnes comprennent qu'elles sont malades ; il leur sera avantageux de changer l'heure de l'oraison, souvent même plusieurs jours de suite. Qu'elles passent, comme elles pourront, le temps de cet exil. Il est cruel, pour une âme qui aime Dieu, de se voir dans une si misérable vie, sans pouvoir faire ce qu'elle veut, à cause d'un hôte aussi incommode que ce corps.

J'ai dit qu'il fallait du discernement, parce que le démon est quelquefois l'auteur du mal qu'on endure. Ainsi, l'on ne doit ni toujours quitter l'oraison, à cause des grandes distractions et des troubles dont on est assailli, ni toujours tourmenter l'âme en exigeant d'elle ce qu'elle ne peut. Il est des œuvres extérieures de charité et d'utiles lectures auxquelles elle peut alors s'occuper ; si elle n'est pas même capable de cela, qu'elle serve le corps pour l'amour de Dieu, afin que le corps la puisse servir à son tour. Il faut se récréer par de saintes conversations, ou bien aller respirer l'air de la campagne, selon le conseil du confesseur. En tout l'expérience est

d'un grand secours, elle nous fait connaître ce qui nous convient le plus. En quelque état que l'on soit, on peut servir Dieu. Son joug est doux, et il est souverainement important de ne pas tenir l'âme abattue et découragée, mais de la conduire avec douceur, pour son plus grand avancement.

Je reviens donc à l'avis que j'ai donné ; il est si utile que je ne saurais trop le répéter : une fois dans la carrière de l'oraison, que nul ne se tourmente ni ne s'attriste des sécheresses, des inquiétudes, de l'égarement des pensées. S'il veut gagner la liberté d'esprit et ne pas gémir dans une tribulation continuelle, qu'il commence à ne pas avoir peur de la croix. Dès lors Notre-Seigneur l'aidera à la porter, la joie règnera dans son âme, et tout tournera à son profit spirituel. Et n'est-il pas évident par ce que j'ai dit, que, quand le puits est à sec, il n'est pas en notre pouvoir de faire jaillir la source ? Notre devoir, alors, est de veiller pour puiser de l'eau dès qu'il y en aura, parce que c'est une preuve que Dieu veut, par ce moyen, multiplier les vertus dans notre âme.

CHAPITRE XII.

Elle continue à parler du premier degré d'Oraison. — Jusqu'où nous pouvons aller par nos efforts. — Théologie mystique. — On ne doit pas vouloir s'élever soi-même à des choses surnaturelles, mais attendre que Dieu le fasse.

Mon but dans le précédent chapitre, malgré de nombreuses digressions, selon moi, nécessaires, a été de faire voir jusqu'où nous pouvons aller par nous-mêmes dans l'oraison mentale ; j'ai voulu montrer aussi que, dans ce premier état, la dévotion dépend en partie de notre travail. Nous ne saurions, en effet, méditer et approfondir ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous, sans nous sentir émus de compassion ; mais la peine que cette vue excite et les larmes qu'elle fait répandre, ont quelque chose de suave et de doux. Venons-nous à considérer la gloire future, l'amour de Notre-Seigneur pour nous, sa triomphante résurrection, de telles pensées épanouissent l'âme et la dilatent ; la joie qu'elle éprouve sans être ni entièrement spirituelle, ni entièrement sensible, est une joie vertueuse, comme la peine que lui cause la Passion de Notre-Seigneur est une peine méritoire. Tout ce qui fait naître en nous une dévotion, à laquelle l'entendement a concouru en partie, porte ce caractère. Mais alors même cette dévotion est un don de Dieu, et nous ne saurions, par nos seuls efforts, ni l'acquérir, ni la mériter.

Une âme que Dieu n'a pas élevée à un degré plus éminent d'oraison, fera très-bien de ne pas chercher à s'y élever

d'elle-même ; et ceci est bien à remarquer, parce qu'elle ne peut que perdre à une pareille tentative. Son occupation, dans cet état, doit être de produire divers actes qui agrandissent son courage dans le service de Dieu, enflamment son amour, et fortifient ses vertus. Elle se servira alors avec fruit d'un livre excellent intitulé : *L'art de servir Dieu* (1), et parfaitement approprié à ceux qui s'exercent dans ce premier degré d'oraison où l'entendement travaille. Elle peut se représenter Jésus-Christ comme s'il était devant elle, se passionner peu à peu d'un tendre amour pour sa sainte humanité, lui tenir toujours compagnie, lui parler, l'implorer dans ses besoins, se plaindre à lui dans ses peines, enfin se réjouir avec lui, quand elle est dans l'allégresse : de cette sorte ses joies, qui pourraient lui faire oublier ce Divin Maître, ne serviront qu'à l'attacher plus étroitement à lui. Sans chercher alors des prières étudiées, qu'elle se contente de lui adresser des paroles simples, dictées par ses désirs et son besoin. C'est là une excellente méthode pour faire des progrès en fort peu de temps. A mon gré, c'est en avoir déjà fait de très-grands, que de se plaire dans la compagnie du Divin Maître, d'en bien mettre à profit les précieux avantages et d'aimer d'un amour sincère celui qui nous a comblés de tant de biens. En agissant ainsi, nous ne devons point, comme je l'ai dit, nous mettre en peine de n'avoir pas de dévotion sensible ; mais nous devons nous montrer reconnaissants envers Dieu qui, malgré la faiblesse de nos œuvres, entretient en nous le désir de lui plaire. Cette pratique d'avoir toujours Jésus-Christ présent à la pensée, est utile dans tous les états d'oraison. C'est un moyen sûr de profiter dans le premier, d'arriver en peu de temps au second, et de se prémunir contre les illusions du démon dans les derniers.

Voilà donc ce qui est en notre pouvoir. Quiconque voudra passer outre, et élever son esprit jusqu'à ces goûts spirituels qui ne lui sont point donnés, se verra frustré, à mon avis, de

(1) L'auteur de cet ouvrage est Rodrigue de Solis, Religieux de l'Ordre de Saint-Augustin.

l'un et de l'autre ; car, ces goûts étant surnaturels, aucune tentative humaine ne saurait y atteindre. Ainsi, dès que l'entendement cesse d'agir, l'âme reste dans un désert et en proie à une grande sécheresse. Cet édifice spirituel reposant tout entier sur le fondement de l'humilité, plus nous nous approchons de Dieu, plus nous devons être humbles : sans cela, nous le verrons infailliblement tomber en ruines. Or, n'y a-t-il pas une espèce d'orgueil à vouloir, de notre propre mouvement, monter plus haut ? Et n'est-ce pas déjà trop de grâce de la part du Seigneur, qu'il daigne, malgré toute notre misère, nous approcher de lui ? En parlant ainsi, je n'entends pas interdire les hautes considérations auxquelles l'entendement peut s'élever sur Dieu et sa sagesse infinie, sur le ciel et les merveilles qu'il renferme. Jamais, quant à moi, je ne donnai un tel essor à mon esprit ; mon incapacité me le défendait. D'ailleurs, Dieu m'éclairait de sa lumière ; et, me voyant aussi dénuée de vertu, ce n'était pas une petite témérité à mes yeux de porter ma pensée sur les choses de la terre : à combien plus forte raison étais-je indigne de l'élever jusqu'à celles du ciel. Mais ces considérations pourront être utiles à d'autres, et aux gens doctes en particulier : car la science est, ce me semble, un grand trésor pour cet exercice, quand elle est jointe à l'humilité. J'en ai vu la preuve il y a peu de jours, dans quelques-uns de ces hommes éminents en doctrine. En fort peu de temps ils avaient fait d'admirables progrès, et c'est ce qui m'inspire le plus vif désir de voir un grand nombre de savants devenir des hommes d'oraison.

Quand je dis que les âmes ne doivent point aspirer à monter plus haut, mais attendre que Dieu les y élève, je ne fais qu'employer un langage spirituel, saisi de tous ceux qui ont quelque expérience en cette matière ; à ceux qui le trouveraient obscur, je déclare sans détour que je ne saurais m'expliquer plus clairement.

Dans la théologie mystique dont j'ai commencé à parler, l'entendement cesse d'agir, Dieu lui-même suspend son action.

comme je l'expliquerai avec plus d'étendue dans la suite, s'il plaît à la Divine Majesté de m'aider de sa lumière. C'est pourquoi je dis que nous ne devons avoir ni la présomption, ni la pensée de suspendre nous-mêmes son action; nous devons, au contraire, continuer de l'occuper à discourir. Au reste, toute tentative de ce genre n'aboutira qu'à nous laisser froids et comme des êtres privés de raison : la méditation mentale échappe, et l'on ne s'élève pas à la contemplation. Quand le Seigneur suspend et arrête son activité naturelle, il lui donne de quoi contempler, dans le ravissement, et de quoi s'occuper; sans raisonnement ni discours, il l'illumine de plus de lumière dans l'espace d'un *Credo*, que nous ne pourrions en acquérir, avec tous nos soins, en plusieurs années. Mais, de nous-mêmes, prétendre occuper les puissances de l'âme et arrêter leur activité naturelle, c'est folie. Je le répète, cela décèle, sans qu'on s'en doute, un léger défaut d'humilité; l'on ne commet pas de faute, je le veux; mais du moins on portera la peine d'une si folle tentative. Outre que c'est travail perdu, l'âme en éprouve je ne sais quel dégoût. Elle ressemble à celui qui, s'étant élancé pour sauter, sent tout à coup derrière lui une force qui l'arrête et rend son élan inutile. Si l'on y fait attention, on reconnaîtra encore, au peu de profit qu'on en retire, ce léger manque d'humilité dont je viens de parler. Car cette excellente vertu a cela de propre, que nulle des actions où elle entre, ne laisse jamais de dégoût dans l'âme. Je crois m'être fait entendre; peut-être ce ne sera que de moi. Daigne le Seigneur ouvrir les yeux de mes lecteurs, par l'expérience; avec le moindre degré de cette connaissance expérimentale, ils comprendront sur-le-champ ce que je dis.

Durant plusieurs années, je lus beaucoup de livres spirituels sans en avoir l'intelligence, je passai aussi fort longtemps sans trouver une seule parole pour faire connaître aux autres les lumières et les grâces dont Dieu me favorisait; ce qui ne m'a pas coûté peu de peine. Mais quand il plaît à sa Divine Majesté, elle donne en un instant l'intelligence de tout, d'une

manière qui m'épouvante. C'est une vérité que je puis garantir : en vain plusieurs personnes spirituelles, avec lesquelles j'ai conféré, ont voulu me donner une idée claire des faveurs dont Dieu me comblait, pour m'aider à les exprimer, tous leurs efforts ont complètement échoué devant mon peu de pénétration ; ou, pour mieux dire, Notre-Seigneur qui fut toujours mon maître, ne voulait pas qu'un autre que lui eût des droits à ma reconnaissance. Qu'il soit béni de tout ! Un tel aveu me couvre de confusion, mais enfin c'est la vérité. La lumière m'est venue quand je ne la cherchais pas, quand je ne la demandais pas. Curieuse pour ce qui était vain, je ne l'étais point pour des choses où il y aurait eu un vrai mérite à l'être. Ce Dieu de bonté m'a donné en un instant une pleine intelligence de ces faveurs, et la grâce de les savoir exprimer. Mes confesseurs en étaient dans l'étonnement, et moi plus qu'eux, parce que mon incapacité m'était plus connue. Cette grâce qui est toute récente, fait que je ne me mets point en peine d'apprendre ce que Notre-Seigneur ne m'enseigne pas.

Je reviens de nouveau à cet avis si important : on ne doit pas élever l'esprit, mais attendre que le Seigneur l'élève lui-même ; et quand c'est lui, on le reconnaît à l'instant. Une telle prétention serait plus dangereuse pour les femmes, parce que l'esprit de ténèbres pourrait les faire tomber dans quelque illusion. Je suis néanmoins convaincue que Notre-Seigneur ne permettra point à cet ennemi de nuire à une âme qui s'efforce de s'approcher de son Dieu avec humilité. Elle retirera plutôt du profit des ruses par lesquelles le démon voulait la perdre.

Je me suis beaucoup étendue sur ce premier degré de l'oraison, parce que c'est le plus général, et que les avis que j'ai donnés, sont à mes yeux d'une extrême importance. D'autres, sans doute, en auront écrit beaucoup mieux, et c'est ce qui me fait rougir d'avoir osé en parler ; mais, à mon gré, je n'en ai point encore assez de honte. Le Seigneur soit béni de tout, lui qui permet et commande à une créature aussi méprisable que moi de parler de choses si relevées et si divines !

CHAPITRE XIII.

Premier degré d'Oraison, suite et fin — Quelques avis pour prémunir les commençants contre certaines tentations et contre les artifices de l'esprit de ténèbres -- Les divers points traités dans ce chapitre sont d'une très-grande importance

---

Ayant vu certaines tentations dans les commençants, en ayant éprouvé moi-même quelques-unes, il m'a semblé utile de les faire connaître, et donner en même temps quelques avis sur des points nécessaires, selon moi, dans la vie spirituelle.

Dès l'entrée dans la carrière, que l'on tâche de marcher avec joie et liberté d'esprit. Certaines personnes se trompent en pensant que toute leur dévotion va s'en aller, si elles cessent tant soit peu de veiller sur elles-mêmes. Sans doute il est bon de se défier de soi, et de ne s'exposer, en aucune manière, aux occasions où on a coutume d'offenser Dieu. Une pareille conduite est nécessaire jusqu'à ce qu'on soit bien affermi dans la vertu ; et rarement, je l'avoue, on l'est assez pour se dispenser de vigilance, dans des occasions qui flattent le côté faible de l'âme. Durant toute la vie, ne fût-ce que par humilité, il nous est salutaire de reconnaître la misère profonde de notre nature. Mais enfin il est, comme je l'ai dit, plusieurs récréations honnêtes que l'on peut prendre, pour revenir ensuite à l'oraison avec plus de vigueur. En tout, la discrétion est nécessaire.

Il faut aussi ouvrir notre âme à une grande confiance ; il nous est fort utile de ne pas resserrer nos désirs dans d'étroites limites ; nous devons croire, au contraire, qu'en nous appuyant sur Dieu, nous pourrons par de constants efforts soutenus de sa grâce, arriver avec le temps à la perfection où sont parvenus plusieurs Saints. Si jamais leur âme n'eût conçu ces grands désirs, si peu à peu ils n'en étaient venus à l'exécution, ils ne seraient pas montés à un état si élevé. Dieu demande et aime des âmes courageuses, pourvu qu'elles soient humbles et ne se confient nullement en elles-mêmes. Je n'ai jamais vu aucune de ces nobles âmes demeurer en chemin, comme aussi je n'ai jamais vu aucune de ces âmes lâches qui s'abritent sous le rempart de l'humilité, faire, en plusieurs années, les progrès que les autres font en si peu de temps. Je suis saisie d'étonnement, quand je considère la marche rapide de ces âmes dont le courage va au-devant des grandes choses. S'élevant de terre, elles arrivent, d'un vol, à une étonnante hauteur ; et si bientôt les forces leur manquent, si, comme le jeune oiseau dont les ailes sont encore faibles, elles se fatiguent et sont contraintes de respirer, elles n'en ont pas moins parcouru un immense espace.

Je pensais souvent autrefois à ce que dit saint Paul : *On peut tout en Dieu* (1). Car par moi-même, je le sentais, je ne pouvais rien. Cette pensée me servit beaucoup, ainsi que ces paroles de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez* (2). J'aimais aussi à considérer fréquemment que saint Pierre n'avait rien perdu pour s'être jeté dans la mer, malgré la peur dont il fut ensuite saisi. Ces premières résolutions sont d'une haute importance ; toutefois les commençants doivent aller avec retenue, avec discrétion, et d'après les avis du maître spirituel ; mais ils doivent avoir soin de n'en pas choisir un qui les fasse marcher à pas de tortue, et qui se contente de leur apprendre à faire seulement la chasse aux petits lézards.

(1) Omnia possum in eo qui me confortat. Philip., c. 4., v. 13.
(2) Da quod jubes, et jube quod vis. S. Aug. *Conf.*, lib. x. cap. xxix.

La bannière de l'humilité doit toujours marcher devant nous, afin de nous faire comprendre que ces forces ne viendront pas de notre fonds. Mais nous devons avoir une idée juste de cette humilité. Car le démon, je n'en doute pas, nuit beaucoup aux personnes d'oraison et les empêche de faire de grands progrès, en leur donnant une idée fausse de cette vertu. Il leur fait croire qu'il y a de l'orgueil à former de grands désirs, à vouloir imiter les Saints, à souhaiter d'être martyrs. Bientôt il leur dit ou leur fait entendre que les actions des Saints doivent être admirées, mais non imitées par des pécheurs comme nous. Je ne conteste pas cela, je dis seulement qu'il est besoin de discerner ce que nous pouvons imiter et ce que nous ne pouvons qu'admirer. Ainsi il ne conviendrait pas à une personne faible et malade de s'imposer des jeûnes fréquents, des pénitences austères, de se retirer dans un désert, où elle ne pourrait dormir, ni trouver des aliments, sans parler de beaucoup d'autres privations de ce genre. Mais nous devons penser que, par de généreux efforts et avec le secours de Dieu, nous pouvons, comme les Saints, arriver à un grand mépris du monde, au mépris de l'honneur et au détachement des biens temporels.

Il nous semble, en vérité, tant nos cœurs sont étroits, que la terre va nous manquer si nous oublions un instant ce corps, pour nous occuper des intérêts de l'âme. Ce n'est pas tout, nous regardons comme très-favorable à une vie de recueillement, d'avoir le nécessaire en abondance, attendu que le souci du temporel est une source de trouble dans l'oraison. Je gémis de voir en nous si peu de confiance en Dieu et tant d'amour-propre, que de semblables soins nous jettent dans l'inquiétude. Hélas! il n'est pourtant que trop vrai; vu notre peu de progrès dans la vie intérieure, de pures bagatelles nous causent autant de peine, que des choses importantes en pourraient causer à d'autres. Et après cela, nous nous flattons, dans notre pensée, d'être spirituels. Selon moi, conserver cette attache et ce souci des biens de ce monde, c'est vouloir accorder le corps

et l'âme de manière à ne point perdre ici-bas les douceurs du repos et à jouir de Dieu dans la patrie ; et de fait, l'on aura ce bonheur, si l'on vit dans la justice et la pratique de la vertu. Mais c'est là cheminer d'un pas bien tranquille et bien mesuré, et jamais ainsi on ne parviendra à la liberté d'esprit. A mon gré, une pareille manière de procéder va fort bien aux personnes mariées, leur vocation n'en demande pas davantage. Mais pour des âmes qui ont renoncé au monde, je ne puis admettre une telle méthode d'avancement spirituel. Jamais l'on ne me fera croire qu'elle soit bonne, je la connais par expérience ; et j'aurais toujours marché dans cette misérable voie, si le Seigneur, dans sa bonté, ne m'eût fait connaître une autre bien plus courte.

Quant aux désirs d'une vie parfaite, j'en ai toujours eu de grands ; mais comme je l'ai dit, je voulais tout ensemble mener une vie d'oraison et vivre selon mon plaisir. Si quelqu'un m'eût fait prendre un essor plus hardi, j'en serais venue, je crois, des désirs aux œuvres. Mais hélas ! à cause de nos péchés, ils sont si rares, si faciles à compter, les maîtres spirituels qui ne soient pas d'une discrétion excessive ! Cela seul suffit, selon moi, pour empêcher ceux qui commencent, de s'élever en peu de temps à une grande perfection. Jamais en effet, le Seigneur ne nous manque, jamais il ne refuse son secours : c'est toujours de notre côté qu'est la faute et le manque de fidélité.

Nous pouvons encore, à l'exemple des Saints, aimer la solitude, le silence, et pratiquer plusieurs autres vertus qui ne tueront pas ce corps, notre mortel ennemi. Que veut-il, en effet, par tant de ménagements qu'il exige, si ce n'est la ruine de l'âme ? De son côté, le démon ne contribue pas peu à le frapper d'impuissance pour le bien. Voit-il en nous quelque crainte, c'en est assez : soudain il nous persuade que tout va nous tuer ou, du moins, nous ruiner la santé. Que dis-je ? Il nous inspire même une secrète terreur des larmes versées dans l'oraison, comme pouvant nous rendre aveugles. Je le sais,

parce que j'en ai fait l'épreuve. Eh bien, je le demande, le plus précieux avantage d'une vue, d'une santé parfaite, ne serait-ce pas celui de les perdre l'une et l'autre pour une si belle cause?

Infirme comme je le suis, je me vis toujours enchaînée, incapable du moindre bien, jusqu'au moment où je pris la détermination de ne faire aucun cas ni du corps, ni de la santé. A la vérité, ce que je fais aujourd'hui se réduit encore à bien peu de chose. Mais Dieu m'ayant éclairée sur cet artifice du démon, j'avais des armes contre lui. M'objectait-il la perte de ma santé? Je disais : il importe peu que je meure. Me parlait-il de la perte de mon repos? Je lui répondais : je n'ai plus besoin de repos, mais de croix ; et ainsi du reste. Je vis clairement que, malgré des infirmités réelles, je cédais en bien des circonstances à la tentation de cet esprit de ténèbres ou à ma propre lâcheté. Par le fait, depuis que je me traite avec moins de soins et de délicatesse, je me porte beaucoup mieux.

On voit par là combien il importe aux commençants de dominer toutes ces vaines terreurs de l'imagination. Je les prie de s'en rapporter là-dessus à mon expérience. Puisse mon exemple les instruire : le récit de mes fautes serait ainsi de quelque utilité.

Voici une autre tentation fort ordinaire chez eux. Venant à peine de goûter la douceur et les avantages de la vie spirituelle, ils voudraient sur-le-champ voir tout le monde l'embrasser. Le désir est bon, mais le mode de le réaliser pourrait n'être pas exempt d'inconvénient, si l'on n'use d'une sage réserve et de beaucoup d'adresse, afin de ne point paraître faire la leçon aux autres. Pour leur être utile, il faut des vertus très-solides ; autrement on leur devient un sujet de tentation. Une expérience personnelle m'a enseigné cette vérité, dans le temps où, comme je l'ai dit plus haut, je tâchais de porter quelques personnes à l'oraison. D'un côté elles m'entendaient dire des choses admirables de ce saint exercice, et de l'autre, elles me voyaient fort dénuée de vertus. Ma fidélité à ce commerce avec Dieu était pour elles,

comme elles me l'ont avoué depuis, une tentation et un mystère ; et certes à bon droit, vu qu'elles ne pouvaient comprendre comment l'un se pouvait accorder avec l'autre. En outre, l'opinion favorable qu'elles avaient de moi, les empêchait de considérer comme mauvais ce qui l'était en effet, parce qu'elles me le voyaient faire quelquefois.

C'est un artifice du démon ; il se sert en apparence de nos vertus, pour autoriser, autant qu'il peut, le mal que nous faisons. Ce mal, pour petit qu'il soit, est très-nuisible dans une communauté. Quel devait donc être celui que j'y causais par ma conduite ? Aussi, dans le cours de plusieurs années, trois personnes seulement ont profité de mes entretiens, tandis que plus tard, quand le Divin Maître eut affermi ma vertu, j'ai eu le bonheur, dans l'espace de deux ou trois ans, de faire du bien à un grand nombre d'âmes, comme je le dirai dans la suite. De plus, il y a, dans ce zèle pour les autres, un autre grave inconvénient ; c'est que l'âme perd, au lieu de gagner. Car dans les commencements, elle ne doit prendre soin que d'elle-même, là doivent tendre ses plus généreux efforts, et il lui sera souverainement utile de vivre comme si, sur la terre, elle était seule avec Dieu seul.

Les commençants doivent se défendre avec soin d'une nouvelle tentation, d'autant plus spécieuse, qu'elle se colore, comme toutes les autres, du zèle de la vertu. Je veux parler du déplaisir que cause la vue des péchés et des fautes du prochain. Le démon leur fait croire que s'ils s'affligent, c'est uniquement parce qu'ils désirent de ne point voir Dieu offensé, et qu'ils ne sauraient souffrir les outrages faits à sa gloire. Ils voudraient sur-le-champ y apporter remède, et leur inquiétude les empêche de faire oraison. Le plus grand mal est de penser que c'est vertu, perfection, zèle ardent pour Dieu. Je ne parle pas ici de la peine que donnent des péchés publics passant en coutume dans une congrégation, ou les ravages causés de nos jours dans l'Eglise par ces hérésies qui entraînent tant d'âmes à leur perte. Cette peine est très-légitime ;

venant d'une source très-pure, elle n'inquiète pas. Ainsi le parti le plus sûr pour une âme d'oraison sera d'oublier toutes les créatures, de ne s'occuper que d'elle-même et du soin de plaire à Dieu. Cette conduite est pleine de sagesse. Que de fois, en effet, on se trompe, en se confiant trop à une bonne intention! j'essaierais en vain de dire toutes les fautes de ce genre dont j'ai été témoin. Afin de nous soustraire au danger, efforçons-nous d'avoir toujours les yeux ouverts sur les vertus des autres, et pour ne pas voir leurs défauts, considérons la grandeur de nos péchés. Une telle pratique, sans être portée à la perfection dès le début, nous conduit cependant à l'acquisition d'une bien belle vertu, je veux dire cette modestie chrétienne, qui nous porte à croire tous les autres meilleurs que nous. Nous n'en verrons d'abord que le germe en notre âme; mais si, avec le secours de la grâce nécessaire en tout, et sans laquelle nos soins sont inutiles, nous faisons de généreux efforts, si nous supplions Dieu de nous donner cette vertu dans sa perfection, ce Dieu de bonté qui ne se refuse à personne, ne manquera pas d'exaucer nos désirs.

Ceux qui discourent beaucoup, et qui trouvent dans chaque sujet abondance de pensées et de considérations, devront avoir égard à l'avis que je vais leur donner. Quant à ceux qui, comme moi, loin de se servir de l'entendement, trouvent plutôt en lui un obstacle qu'un secours, ils n'ont qu'une chose à faire : prendre patience jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur d'occuper leur esprit et de leur donner sa lumière. M'adressant donc à ceux qui discourent, je leur recommande de ne pas consumer tout le temps de l'oraison à approfondir le sujet qu'ils méditent. Cet exercice étant une source de mérites et de délices, il leur semble qu'il ne doit point y avoir pour eux de jour de dimanche, ni suspension de travail un seul instant. Que dis-je? ils considèrent comme perdu, le temps qui n'est pas ainsi employé. Et moi je regarde cette perte comme un gain très-précieux. Que doivent-ils donc faire? se mettre, comme je l'ai dit, en présence de Notre-Seigneur, s'entretenir

cœur à cœur avec lui, sans fatiguer l'entendement, et savourer le bonheur d'être en sa compagnie. Là, dans ce doux entretien, point de pénibles raisonnements, mais une exposition naïve des besoins de l'âme et des motifs qu'aurait le Divin Maître de ne pas nous souffrir à ses pieds. Il faut, suivant les temps, varier cette occupation de l'âme, afin qu'elle ne se dégoûte pas d'avoir toujours la même nourriture. Les aliments dont je viens de parler sont très-savoureux et très-agréables. Dès qu'on a commencé à les goûter, ils communiquent à l'âme une forte substance qui la vivifie, et l'enrichissent en outre des plus précieux trésors.

Je veux rendre ma pensée d'une manière plus claire, car tout ce qui regarde l'oraison présente de la difficulté, et l'on a beaucoup de peine à le comprendre, sans le secours d'un maître. Mon désir serait d'abréger, et vu l'excellent esprit de celui qui m'a commandé d'écrire, l'exposé le plus sommaire suffirait ; mais mon peu de pénétration ne me permet pas de faire comprendre en quelques mots une matière qu'il est si important de bien exposer. Ayant tant souffert, j'ai compassion de ceux qui commencent avec le seul secours des livres. On ne saurait croire combien les lumières qu'on y puise sont différentes de celles de l'expérience.

Je reviens à ce que je disais : nous prenons pour sujet de méditation un mystère de la Passion, par exemple, Notre-Seigneur à la colonne. L'entendement considère et tâche d'approfondir les étonnantes douleurs du Divin Maître, au milieu d'un tel abandon ; il en recherche les causes ; enfin, il creuse ce mystère sous divers points de vue, travail facile à un esprit actif ou exercé par la science. Voilà la manière d'oraison par laquelle tous doivent commencer, continuer et finir. C'est une voie très-excellente et très-sûre, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur d'élever à des états surnaturels. Cette manière est pour tous, comme je viens de le dire ; mais le sujet qu'on médite varie. Il y a un grand nombre d'âmes qui tirent plus d'avantage de quelques autres méditations que

de celle de la Passion du Sauveur ; comme il existe plusieurs demeures dans le ciel, on y arrive aussi par plusieurs chemins. Certaines personnes font des progrès en se considérant dans l'enfer ; d'autres que cette seule pensée contriste, s'animent à servir Dieu, en se considérant dans le ciel. Il est des âmes pour qui la méditation de la mort est excellente. Enfin il en est quelques-unes d'une si grande tendresse de cœur, qu'il leur serait très-pénible de méditer constamment la Passion. Elles trouvent leurs délices et leur avancement, à contempler tantôt la puissance et la grandeur de Dieu dans les créatures, tantôt cet amour dont il nous aime et qui resplendit dans tous ses ouvrages. C'est là une admirable manière de procéder, pourvu qu'on revienne souvent à la source féconde de tous les biens, je veux dire à la vie et à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les commençants ont besoin de discernement pour reconnaître ce qui les fait avancer davantage. C'est pourquoi un maître habile et expérimenté leur est nécessaire. S'il n'est pas tel, il peut commettre de graves erreurs ; non-seulement il ne saura pas les conduire, mais il les empêchera de suivre leurs propres lumières ; car, persuadés du mérite de l'obéissance, ils n'oseront en rien s'écarter de ses ordres. J'ai rencontré de ces pauvres âmes jetées dans l'angoisse et dans une affliction profonde, par l'inexpérience de leurs guides. Elles me faisaient compassion. J'en ai vu une entre autres qui ne savait plus que devenir. Étrangers à la science spirituelle, de tels directeurs fatiguent l'âme et le corps, et empêchent les progrès. J'ai intimement connu une de ces âmes que son confesseur tenait enchaînée depuis huit ans dans la connaissance d'elle-même, sans lui jamais permettre d'en sortir ; Notre-Seigneur néanmoins l'avait déjà élevée à l'oraison de Quiétude ; il en résultait pour elle de bien cruelles souffrances. Sans doute on ne doit jamais abandonner cette considération de la connaissance de soi ; sans doute il n'est point d'âme, fût-elle de la taille d'un géant, dans la vie spirituelle, qui ne

doive souvent revenir à l'enfance et à la mamelle. Qu'on n'oublie jamais cet avis ; je le répèterai peut-être plus d'une fois encore, tant il est important, car il n'existe aucun état d'oraison si élevé, où il ne soit souvent nécessaire de revenir au commencement. Oui, on doit le reconnaître : cette considération de ses péchés, et de la connaissance de soi, est le pain avec lequel se doivent manger tous les autres aliments, quelque délicats qu'ils soient ; sans ce pain, on ne pourrait vivre. Mais enfin, on le doit prendre avec mesure. Quand une âme déjà souple sous la main de Dieu, voit son indigence et son néant ; quand, pénétrée de honte en présence d'un si grand roi, elle sent de quel faible retour elle paie de si grands bienfaits, quel besoin a-t-elle de consumer là son temps ? ne doit-elle pas plutôt s'élever à d'autres considérations auxquelles le Seigneur la convie ? la raison ne lui en fait-elle pas une loi ? Notre-Seigneur sait bien mieux que nous les aliments qui nous conviennent.

Il importe donc extrêmement que le maître soit judicieux, je veux dire qu'il ait un esprit solide et de l'expérience. Si à cela il joint la doctrine, c'est parfait. Mais si ces trois qualités ne se peuvent trouver ensemble, les deux premières sont préférables, parce qu'on peut, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes. Quoique, selon moi, des savants, étrangers à l'oraison, soient peu propres à faire avancer ceux qui commençent, je maintiens néanmoins que les rapports avec eux sont toujours très-utiles. J'aimerais mieux, je l'avoue, qu'une âme renonçât à l'oraison, que de la voir, dès le début, s'engager dans une fausse route. C'est un grand trésor que la science ; elle instruit, elle éclaire ceux qui savent peu, comme nous. Guidés par elle au flambeau même des saintes Ecritures, nous nous acquittons de nos devoirs avec sécurité. Dieu nous délivre des dévotions mal entendues !

Je veux donner plus de jour à ma pensée : je me mêle, je le vois, de beaucoup de choses. Je l'ai dit, ce fut toujours mon défaut de ne savoir m'expliquer qu'avec un grand frais de

paroles. Voilà une religieuse qui commence à s'adonner à l'oraison. Un homme simple la dirige ; il lui vient en fantaisie qu'elle doit lui obéir plutôt qu'à son supérieur : il n'hésite pas à le lui persuader, et cela, sans malice, mais croyant faire merveille. En effet, s'il n'est pas Religieux, il croira qu'il en doit être ainsi. A-t-il à conduire une femme mariée ? Il lui dira de passer en oraison, au déplaisir même de son mari, les heures qu'elle doit aux soins de sa famille. Ainsi, il ne sait régler ni le temps ni les occupations d'après la vérité ; privé de lumière, il ne peut, malgré tous ses désirs, la donner aux autres. Quoique la science ne semble pas nécessaire pour la direction des âmes, mon opinion a été et sera toujours que tout chrétien doit, quand il le peut, rechercher un guide instruit, et le meilleur sera le plus éclairé. Un tel secours est encore plus nécessaire aux personnes d'oraison, et c'est dans les états les plus élevés, qu'elles peuvent le moins s'en passer. On dira peut-être : des savants, étrangers à l'oraison, ne sauraient convenir aux âmes qui la pratiquent. C'est une erreur manifeste. J'ai été en rapport avec un grand nombre d'entre eux ; les besoins de mon âme ayant été plus grands dans ces dernières années, j'ai recherché leurs lumières avec plus d'empressement. Enfin, j'ai toujours aimé les hommes éminents en doctrine. Quelques-uns, j'en conviens, n'auront pas une connaissance expérimentale des voies spirituelles ; mais ils n'en ont point aversion, ils ne les ignorent pas, et à l'aide de l'Ecriture sainte dont ils font une étude constante, ils découvrent toujours les véritables marques du bon esprit. Je suis convaincue qu'une personne d'oraison, qui consulte des gens savants, ne sera point trompée par les artifices du démon, si elle ne veut se tromper elle-même. Cet esprit de ténèbres redoute singulièrement, selon moi, la science humble et vertueuse ; il sait qu'il sera découvert par elle, et qu'ainsi ses stratagèmes tourneront à sa perte.

J'ai parlé de la sorte, parce que, selon certains esprits, des savants, étrangers aux voies intérieures, ne sont pas faits

pour conduire les personnes d'oraison. J'ai déjà dit que le maître doit être spirituel ; mais si la science lui manque, c'est un grave inconvénient. C'est pourquoi il demeure vrai de dire que nous puiserons de grands secours dans les lumières des savants, en qui la vertu se trouve unie à la doctrine. Sans marcher eux-mêmes dans ces voies spirituelles, ils nous seront utiles ; Dieu leur fera comprendre ce qu'ils nous doivent enseigner, il les rendra même spirituels dans la vue de notre avancement. C'est ce qu'une expérience personnelle me permet d'affirmer ; cela m'est arrivé avec plus de deux.

Parlant en général, je dis qu'une âme, avant de s'abandonner entièrement à la conduite d'un seul maître, doit avoir soin de le choisir tel que je l'ai dépeint. Ne pas agir ainsi, serait une grande faute. Une personne engagée dans la vie religieuse doit mettre plus de zèle encore dans ce choix ; car elle peut dépendre d'un supérieur qui manquera de ces trois qualités ; et certes, c'est assez d'une pareille croix, sans aller en outre, de gaîté de cœur, soumettre son jugement à un homme qui en manque. Quant à moi, je n'ai jamais pu m'y résoudre ; et à vrai dire, je ne vois aucune raison de le faire. Si c'est une personne séculière, elle est complètement libre de choisir celui auquel elle doit être soumise. Qu'elle en bénisse Dieu et ne se prive point d'une si sainte liberté. Je dis plus : qu'elle demeure plutôt sans directeur, jusqu'à ce qu'elle en ait trouvé un marqué au bon coin. Le Seigneur le lui donnera, sans nul doute, pourvu qu'elle en ait un grand désir et le lui demande avec humilité.

Je bénis Dieu de toute mon âme : et les femmes, et ceux qui sont sans lettres, devraient sans cesse, comme moi, lui rendre d'infinies actions de grâces de ce qu'il se trouve des hommes qui, à force de labeurs, ont conquis la vérité que nous ignorons. Je considère souvent avec effroi la peine que coûte la science aux savants, et en particulier aux Religieux, tandis qu'il nous suffit de les interroger pour avoir part à leur trésor. Et il se trouverait des personnes qui refusent d'en profiter!

Plaise à Dieu de ne le point permettre ! Que de fois me suis-je sentie couverte de confusion en considérant cette immolation sublime des Religieux ! Joug des observances, austérités, nourriture grossière, soumission à leurs supérieurs, sommeil court, lit dur, abnégation de toutes les heures, partout, toujours, la croix, voilà leur vie ! Ce serait, selon moi, un grand mal de perdre, par sa faute, un bien d'un tel prix. Et nous, exempts des sacrifices qu'ils acceptent, recevant de leurs mains la nourriture toute préparée, vivant à notre gré, tandis qu'ils portent le poids de tant de travaux, nous nous préférons peut-être intérieurement à eux, parce que nous donnons un peu plus de temps à l'oraison.

Seigneur, malgré mon ignorance et mon inutilité, je vous bénis ; je suis l'ouvrage de vos mains. Mais je vous bénis bien plus encore de ce que vous avez allumé dans tant d'âmes héroïques le feu sacré pour nous le communiquer. Nous devrions faire monter vers vous une prière incessante pour ces ministres fidèles qui nous donnent la lumière. Et que serions-nous sans eux, au milieu des grandes tempêtes qui, de nos jours, agitent l'Eglise ? Si quelques-uns n'ont pas répondu à la sainteté de leur mission, la fidélité des autres n'en brillera que d'un éclat plus pur. Daigne le Seigneur les tenir de sa main, et protéger ces fermes appuis de notre faiblesse ! Ainsi soit-il !

Me voici bien loin du sujet que j'avais commencé à traiter ; mais ces avis auront leur utilité. Ils empêcheront les commençants de s'égarer dans la voie sublime où ils marchent. Je reviens à ce que je disais du mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la colonne. Il sera bon, sans doute, de discourir pendant quelque temps, de considérer quel est celui qui souffre, la grandeur et les causes de son supplice, enfin l'amour avec lequel il l'endure. Mais l'on ne doit pas toujours se fatiguer à approfondir ces divers points ; il sera excellent de se tenir en paix, sans discourir, auprès du Divin Maître. L'âme s'occupera doucement à considérer qu'il nous regarde ;

elle lui tiendra compagnie, elle lui parlera et lui adressera ses demandes; elle s'humiliera, elle prendra avec lui ses délices, se souvenant toujours qu'elle était indigne de jouir ainsi de sa divine présence. Si elle en peut venir là, même dès le commencement de l'oraison, elle en retirera un grand profit. Une telle méthode est la source de grands biens, elle l'a du moins été pour mon âme. Je ne sais, mon Père, si je m'explique bien, vous en serez juge. Plaise au Seigneur qu'au moins je réussisse à le contenter toujours! Ainsi soit-il!

CHAPITRE XIV.

Seconde manière d'arroser le jardin. Oraison de Quiétude ou de Recueillement. — Elle élève l'âme à un état surnaturel. — Sa nature, ses admirables effets.

J'ai dit combien il est pénible d'arroser le jardin, en tirant l'eau du puits à force de bras. Parlons maintenant de la seconde manière d'arroser, établie par le maître du jardin. Elle consiste à puiser de l'eau à l'aide d'une noria, et à la distribuer par des conduits. Le jardinier en obtient ainsi une quantité plus grande, se fatigue moins, et jouit de quelques intervalles de repos. Mon dessein en ce moment est d'appliquer cette seconde manière à l'oraison appelée de Quiétude.

Ici l'âme commence à se recueillir ; Dieu lui accorde les prémices des faveurs surnaturelles ; jamais, en effet, avec toute l'activité de ses efforts, elle ne pourrait conquérir un bien si élevé. A la vérité, elle s'est fatiguée quelques instants en travaillant avec l'esprit, ou si l'on veut, en tournant la roue pour remplir les canaux. Mais ici l'eau est plus à fleur de terre, ainsi on la puise avec beaucoup moins de fatigue, que du fond d'un puits. Ce qui me fait dire que l'eau est plus à fleur de terre, c'est que la grâce se fait plus clairement connaître à l'âme. Ses puissances se recueillent au-dedans d'elles-mêmes, afin de savourer plus délicieusement, dans cette retraite, le plaisir dont elles jouissent. Ce n'est pourtant là ni un ravissement, ni un sommeil spirituel. La seule volonté

agit, et sans savoir comment elle se rend captive, elle donne simplement à Dieu son consentement, afin qu'il l'emprisonne, sûre de tomber dans les fers de celui qu'elle aime. O mon Jésus, ô mon tendre Maître, comme nous sentons ici la puissance de votre amour! il tient le nôtre tellement lié qu'il ne lui laisse plus la liberté d'aimer, en cet état, autre chose que vous!

L'entendement et la mémoire viennent au secours de la volonté, afin qu'elle se rende de plus en plus capable de jouir d'un si grand bien. Quelquefois néanmoins leur concours ne sert qu'à la troubler dans cette intime union avec Dieu. Mais alors la volonté, sans se mettre en peine de leur importunité, doit se maintenir dans les délices et le calme profond dont elle jouit. Vouloir les fixer serait s'égarer avec elles. Elles sont alors comme des colombes qui, non contentes de la nourriture que le maître leur donne sans aucun travail de leur part, vont en chercher ailleurs, mais qui, après une vaine recherche, se hâtent de revenir au colombier. Ces deux puissances de même vont et viennent dans l'espérance que la volonté leur fera part des délices qu'elle goûte. Si le Seigneur leur jette un peu de cette céleste pâture, elles s'arrêtent; sinon, elles vont de nouveau en chercher ailleurs. Dans leur crédulité, elles se flattent de servir la volonté en lui faisant la peinture de son bonheur, mais souvent elles lui nuisent. Elle devra donc se comporter à leur égard de la manière que je dirai.

Dans tout le cours de cette oraison la consolation est très-vive, et le travail très-léger; elle peut durer longtemps, sans causer de fatigue. L'entendement agit par intervalle, et d'une manière très-paisible; il puise néanmoins beaucoup plus d'eau qu'il n'en tirait du puits, dans l'oraison mentale. Les larmes que Dieu donne ici coulent délicieusement, d'elles-mêmes, et sans aucun effort.

Cette eau céleste que Dieu répand dans l'âme, est une source de biens et de faveurs inestimables : aussi est-elle incomparablement plus efficace que l'oraison précédente pour faire

croître les vertus. Déjà l'âme prenant son essor s'élève peu à peu au-dessus de sa misère, et déjà Dieu lui donne quelque connaissance du bonheur de la gloire. Cette faveur, selon moi, la fait grandir davantage, et approcher de plus près de la source unique et féconde de toutes nos vertus, c'est-à-dire, de Dieu même. Non-seulement Notre-Seigneur commence à se communiquer à cette âme, mais il veut qu'elle sente ce mode de communication. A peine arrivée là, elle perd soudain, et, il faut en convenir, sans grand mérite, le désir des choses de cet exil. Elle voit clairement qu'un seul instant de cette joie surnaturelle est impossible ici-bas, et que ni richesses, ni puissance, ni honneurs, ni plaisirs ne sauraient lui donner, l'espace même d'un clin d'œil, ce contentement pur qui l'enivre, seul vrai, et seul capable, comme elle en a la conscience, d'étancher sa soif de bonheur. En vain elle chercherait ce contentement parfait dans les plaisirs de ce monde : jamais ils ne sont sans mélange. Mais dans cette joie spirituelle, nul mélange, tant qu'elle dure. La peine vient ensuite, il est vrai, mais c'est uniquement de la voir finir. En outre, l'âme sent son impuissance absolue de la recouvrer et elle en ignore les moyens. Elle aurait beau, en effet, se consumer de pénitences, d'oraisons, de travaux, si le Seigneur ne veut pas la lui rendre, ses efforts seront inutiles. Ce grand Dieu veut que l'âme comprenne qu'il est près d'elle, qu'ainsi elle peut lui parler, sans envoyer des messagers et sans élever la voix, parce qu'à cause de sa proximité, il l'entend au moindre mouvement des lèvres.

Ce langage peut paraître étrange ; ne savons-nous pas, en effet, que Dieu nous entend toujours, étant sans cesse en nous ? En cela, nul doute. Mais cet Empereur, ce Maître adorable veut ici nous donner une connaissance expérimentale de cette vérité, et nous révéler en même temps les effets de sa divine présence. Il fait éclater son dessein d'opérer d'une manière particulière dans notre âme, en versant en elle une ineffable satisfaction intérieure et extérieure, infiniment différente de

tous les vains plaisirs d'ici-bas, et il comble ainsi, ce semble, le vide que nous avions fait en nous par nos péchés. L'âme goûte cette joie céleste au plus intime d'elle-même, mais sans savoir d'où, ni comment elle lui est venue. Il semble avoir trouvé tout ce qu'elle pouvait désirer, mais elle ne sait pas ce qu'elle a trouvé, et moi-même je ne sais, je l'avoue, comment en donner l'intelligence. Pour bien des choses, je le sens, la science me serait nécessaire; je m'en servirais ici, par exemple, pour expliquer, en faveur d'un grand nombre de personnes qui l'ignorent, la nature du secours général ou particulier; je dirais comment le Seigneur veut que l'âme, dans cette oraison, voie en quelque sorte de ses propres yeux ce secours particulier. Enfin, j'aurais besoin des lumières de la science pour une foule d'autres points, dans lesquels je me tromperai peut-être. Mais une chose me tranquillise et me permet, je le sais, de traiter avec une pleine assurance ces matières spirituelles, c'est que mon écrit doit être remis aux mains d'hommes d'un éminent savoir, et parfaitement capables de discerner l'erreur. Ils le jugeront quant à la doctrine et quant à l'esprit, et s'ils y trouvent quelque chose de mauvais, ils ne manqueront pas de le retrancher.

Je désirais donc donner l'intelligence de ces premières faveurs surnaturelles. Lorsque Dieu commence à les faire à une âme, elle ne les comprend pas, et ne sait comment se conduire. Si Dieu la mène par la voie de la crainte, comme il fit à mon égard, elle aura cruellement à souffrir, à moins de trouver un maître habile qui comprenne son état. C'est un grand bonheur pour cette âme de voir la peinture fidèle de ce qu'elle éprouve; elle reconnaît clairement la voie où Dieu la met, et elle y marche avec assurance. Je dis plus, pour faire des progrès dans ces divers états d'oraison, il est d'un avantage immense de savoir la conduite à tenir en chacun d'eux. Pour moi, faute de cette connaissance, j'ai beaucoup souffert et perdu bien du temps; aussi, je porte une grande compassion aux âmes qui, arrivées à ce second degré, se trouvent seules.

J'avais lu sur cette matière bien des livres spirituels, et ils l'expliquent peu ; en vain donneraient-ils des explications très-étendues, si l'âme n'a point une grande expérience, elle aura beaucoup de peine à comprendre son état.

Je souhaiterais ardemment que Dieu me fît la grâce d'exposer les effets de ces premières faveurs surnaturelles. Par là on reconnaîtrait, autant du moins qu'on le peut ici-bas, quand elles viennent de l'esprit de Dieu. Au reste, alors même que c'est lui qui agit, il est toujours bon de marcher avec crainte et avec une sage circonspection. L'esprit de ténèbres pourrait en effet quelquefois se transfigurer en ange de lumière. Si l'âme n'est pas très-exercée, elle ne s'apercevra pas de l'artifice ; il faut, pour le démêler, avoir atteint le plus haut sommet de l'oraison.

Mon peu de loisir ne seconde guère un travail de ce genre : ainsi, c'est à Notre-Seigneur lui-même à prendre la plume à ma place. Le monastère où j'habite est de fondation toute récente, comme on le verra par mon récit. Outre les exercices de communauté que je suis, j'ai beaucoup d'autres occupations. Aussi, manquant de ce calme tranquille qui me serait si nécessaire, je n'écris qu'à la dérobée et à diverses reprises. Je désirerais pourtant ce paisible loisir, parce qu'alors, dès que le Seigneur nous communique son Esprit, on s'exprime avec facilité et on rend mieux ses pensées. C'est comme si l'on avait devant soi un modèle : on n'a qu'à le suivre. Mais cette inspiration d'en haut vient-elle à manquer, il n'est pas plus possible, même après de longues années d'oraison, d'écrire en ce style mystique, qu'en arabe. C'est pourquoi je regarde comme un très-grand avantage, lorsque j'écris, de me trouver actuellement dans l'oraison dont je traite, car je vois clairement alors que ni l'expression, ni la pensée ne viennent de moi ; et quand c'est écrit, je ne puis plus comprendre comment j'ai pu le faire, ce qui m'arrive souvent.

Revenons maintenant à notre jardin, ou à notre verger ; voyons comment les arbres commencent à se remplir de sève

pour fleurir et donner ensuite des fruits ; comment les fleurs et les œillets se préparent de même à répandre leurs parfums. J'aime cette comparaison, elle a pour moi le charme d'un doux souvenir. A l'époque fortunée où, comme je l'espère de la bonté de Dieu, je commençai à le servir et à mener cette vie nouvelle qui me reste à décrire, je goûtais un indicible plaisir à me représenter mon âme comme un jardin, et à suivre de l'œil le Divin Maître qui s'y promenait. Je le suppliais d'augmenter le parfum de ces petites fleurs, de ces vertus en germe, qui avaient, ce semble, envie d'éclore ; ma prière n'avait en vue que sa gloire. Je le conjurais ensuite de les cultiver pour lui uniquement et non pour moi, et de couper celles qu'il voudrait. J'étais bien sûre de les voir renaître avec plus de force et d'éclat. Je me sers à dessein de ce mot couper, parce qu'il arrive des temps où l'âme ne reconnaît plus en quelque sorte ce jardin. Tout y semble flétri par la sécheresse ; l'eau, destinée à lui rendre la fertilité et la fraîcheur, paraît tarie sans retour ; on dirait qne cette âme ne posséda jamais des vertus. La volonté du Maître est que le pauvre jardinier croie que tout ce qu'il a fait pour entretenir et arroser le jardin, est un travail perdu. C'est alors le temps de sarcler avec courage et d'arracher jusqu'à la racine les mauvaises herbes qui sont restées, quelque petites qu'elles soient. C'est l'humilité qui fait ce travail, en reconnaissant l'inutilité de tous nos efforts dès que Dieu nous retire l'eau de sa grâce, et en foulant aux pieds notre néant, c'est trop peu dire, une misère bien au-dessous du néant. L'âme devient ainsi profondément humble, et ce jardin mystique voit de nouveau croître ses fleurs.

O mon tendre Maître, ô mon souverain Bien ! je ne puis, sans sentir couler mes larmes, et la joie inonder mon âme, dire l'excès de notre bonheur. Vous portez votre amour, Seigneur, jusqu'à vouloir être avec nous, comme vous êtes au Saint-Sacrement de l'autel. Je puis le croire, et je suis en droit de faire une si consolante comparaison, puisque c'est une vérité de notre foi. Oui, nous pouvons, si nos fautes n'y met-

tent obstacle, goûter auprès de vous la plus pure félicité; et vous-même, ô Divin Maître, vous trouvez dans nos âmes un délicieux séjour ; vous nous l'affirmez en disant : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » O mon adorable Bien-aimé, quel mystérieux pouvoir dans cette parole! Jamais, pas même au temps de mes plus grandes infidélités, je n'ai pu l'entendre, qu'elle n'ait répandu dans mon cœur la plus vive consolation. Seigneur, se peut-il rencontrer sur la terre une âme qui, comblée par vous de si étonnantes faveurs, honorée de vos caresses, et sachant que vous prenez vos délices en elle, vous offense de nouveau, et mette en oubli des grâces si élevées, des gages si tendres et si visibles de votre amour? Oui, il s'en rencontre une, coupable, non d'une seule offense ; mais de plusieurs, et cette âme est la mienne. Faites, Seigneur, que j'aie seule à me reprocher une si odieuse infidélité et un tel excès d'ingratitude. Déjà du moins, votre infinie bonté en a retiré quelque bien ; et plus ma misère a été grande, plus elle fait resplendir la magnificence de vos miséricordes. A combien juste titre les puis-je chanter à jamais ! Je vous en supplie, ô mon Dieu, qu'il en soit ainsi : que ce cantique soit éternellement sur mes lèvres ! avec quelle grandeur vous avez daigné les faire éclater à mon égard ! Ceux qui en sont témoins en demeurent éperdus, et souvent j'en tombe moi-même ravie ; je puis mieux alors faire monter vers vous mes cantiques de louanges. Mais seule et sans vous, Seigneur, je ne serais capable de rien, si ce n'est d'arracher ces fleurs que vous avez fait naître en mon âme, et de changer en un vil fumier comme autrefois ce jardin de vos délices. Ne le permettez pas, Seigneur, et daignez, je vous en conjure, sauver de sa perte une âme dont vous avez payé la rançon par tant de travaux, que vous avez encore depuis tant de fois rachetée, et tant de fois enlevée des dents de l'effroyable dragon.

Pardonnez-moi, mon Père, cet écart apparent de mon sujet, et n'en soyez pas surpris ; au fond, il va à mon dessein. Ce que j'écris saisit si profondément mon âme, et le tableau des

grands bienfaits de Dieu se présente à moi d'une manière si vive, qu'il m'en coûte souvent beaucoup de ne pas publier encore davantage ses louanges. Vous ne m'en saurez pas mauvais gré, je l'espère. Nous pouvons tous deux, ce me semble, chanter le même cantique ; à la vérité, ce sera d'une manière différente, mes dettes étant plus grandes que les vôtres, et Notre-Seigneur m'ayant beaucoup plus pardonné, comme vous le savez.

CHAPITRE XV.

Oraison de Quiétude et de Recueillement, suite et fin. — Conduite que l'âme y doit tenir. — Pourquoi un plus grand nombre d'âmes ne franchit pas ce second degré. — Avis très-nécessaires et très-utiles aux personnes élevées à cette Oraison.

Revenons maintenant à notre sujet. Cette oraison de Quiétude et de Recueillement fait goûter à l'âme un sentiment profond de bonheur et de paix ; elle verse en même temps dans ses puissances un calme pur, un contentement parfait, de très-suaves délices. L'âme ne connaissant rien au delà d'une telle jouissance, croit n'avoir plus rien à désirer, et elle dirait volontiers avec saint Pierre : Seigneur, établissons ici notre demeure. Elle n'ose ni remuer, ni changer de place ; il lui semble que ce bonheur va lui échapper ; quelquefois même elle voudrait ne pas respirer. Hélas ! elle ne considère pas qu'étant dans une impuissance absolue de se procurer un tel bien par ses efforts, elle peut encore moins le retenir au delà du temps fixé par la volonté du Seigneur.

Je l'ai déjà dit : dans cette oraison de Recueillement et de Quiétude, les puissances ne se perdent pas. L'âme se repose délicieusement en Dieu, la volonté lui demeure unie. En vain l'entendement et la mémoire s'égarent, leurs écarts ne troublent point cette tranquille et paisible union. La volonté exerce même assez d'empire sur elles pour les faire rentrer peu à peu dans le recueillement. Sans être entièrement abîmée en Dieu, elle est

si occupée de lui, sans savoir comment, que tous les efforts de ces deux puissances ne sauraient lui ravir sa joie ni ses délices. Que dis-je ? sans le moindre effort, elle travaille merveilleusement à entretenir cette petite étincelle de l'amour de Dieu, et à l'empêcher de s'éteindre.

Daigne le Seigneur me faire la grâce d'expliquer ceci avec clarté. Il y a un très-grand nombre d'âmes qui arrivent à cet état ; mais celles qui passent plus avant sont rares, et je ne sais à qui en est la faute. Très-certainement, elle n'est pas du côté de Dieu. Pour lui, après avoir accordé une si haute faveur, il ne cesse plus, selon moi, d'en prodiguer de nouvelles, à moins que notre infidélité n'en arrête le cours. Il est donc souverainement important pour l'âme élevée à cette oraison, de connaître et sa grande dignité, et l'inestimable prix d'une telle grâce, et son obligation de n'être plus désormais de la terre, puisque Dieu, dans sa bonté, vient de l'établir en quelque sorte habitante du ciel. Elle ne sortira pas de cette sainte demeure, si elle répond aux desseins de son amour. Quel malheur pour elle de retourner en arrière ! L'infortunée irait jusqu'au fond de cet abîme sur la pente duquel je me trouvais moi-même, quand la miséricorde du Seigneur daigna me ramener. On ne tombe guère de si haut que pour des fautes graves, et l'aveuglement causé par un grand mal peut seul faire renoncer à un bien si précieux. Ainsi, je conjure, pour l'amour du Seigneur, les âmes élevées à cet état, de se connaître ; avec une humble et sainte présomption qu'elles se tiennent en haute estime, pour n'être pas tentées de revenir aux viandes d'Egypte. Mais si, à cause de leur faiblesse, de leur malice, et de leur nature si fragile et si misérable, elles viennent à tomber comme je le fis, qu'elles aient du moins sans cesse devant les yeux la grandeur du bien perdu ; qu'elles craignent toujours d'aller de mal en pis, si elles ne retournent à l'oraison. Leur crainte est légitime et bien fondée. Selon moi, la véritable chute pour ces âmes serait d'avoir en horreur la voie qui les avait mises en possession d'un si grand bien.

En parlant ainsi, je ne prétends pourtant pas leur dire d'être impeccables et de vivre exemptes de fautes ; sans doute, après de telles faveurs, elles devraient veiller avec le plus grand soin pour éviter d'offenser Dieu ; mais enfin je fais la part de notre misère. Je leur recommande seulement, et je les conjure de ne point abandonner l'oraison, parce qu'elles y trouveront lumière, repentir de leur faute, et force pour se relever. S'éloigner de ce saint exercice serait courir un grand danger ; elles peuvent en être intimement convaincues. Je ne sais si j'entends bien ce que je dis ; car, comme je l'ai fait observer, je juge des autres par moi-même.

Cette oraison de Quiétude est une étincelle que Dieu jette dans l'âme ; il commence ainsi à l'embraser de son amour, et il veut, par les délices dont il l'inonde, qu'elle acquière une intime connaissance de ce divin amour. Ce calme pur, ce recueillement, cette étincelle produisent de grands effets, quand c'est l'Esprit de Dieu qui agit sur l'âme, et quand la douceur qui la pénètre ne vient ni du démon ni de notre industrie. Au reste, si l'on a de l'expérience, il est impossible de n'être pas bientôt convaincu qu'un tel trésor est un pur don de Dieu, et ne s'acquiert pas. En vain, poussés par l'attrait naturel pour les choses agréables, nous essayons par tous les moyens de nous procurer ces délices, l'âme ne tarde pas à être toute froide. Elle a beau travailler à faire brûler ce feu dont elle voudrait sentir la douce chaleur, c'est comme si elle y jetait de l'eau pour l'éteindre. Mais quand c'est Dieu qui allume l'étincelle, alors, toute petite qu'elle est, elle cause dans l'âme un vaste retentissement. Dès qu'elle n'est pas étouffée par l'infidélité à la grâce, elle commence à embraser l'âme d'un très-ardent amour de Dieu. C'est un véritable incendie jetant au loin des flammes, comme je le dirai plus tard, et dont Notre-Seigneur consume les âmes parfaites. Cette étincelle est, de la part de Dieu, un gage de prédilection et un signe qu'il choisit cette âme pour de grandes choses, si elle sait répondre à de si hauts desseins. C'est un don magnifique, et son excellence

surpasse tout ce que je pourrais en dire. Ainsi, je le répète, grande est ma douleur quand je vois arriver jusque-là tant d'âmes que je connais, et le nombre de celles qui passent outre, comme elles le devraient, si petit, que j'ai honte de le dire. Je n'affirme pas d'une manière absolue que le nombre des âmes qui franchissent ce degré soit petit ; nul doute que ces âmes délite ne soient très-nombreuses dans l'Eglise, et qu'elles ne nous protégent auprès de Dieu par la puissance de leurs prières ; mais je dis ce que j'ai vu.

Je ne saurais trop exhorter ces âmes choisies de Dieu pour le bien spirituel d'un grand nombre d'autres, à ne pas enfouir un si précieux talent, surtout de nos jours, où les amis de Dieu doivent être forts pour soutenir les faibles. Ceux qui découvrent en eux une telle faveur peuvent, à juste titre, se considérer comme ses amis ; il ne leur reste plus qu'à s'immoler pour sa cause, avec ce dévouement qu'une noble amitié commande même dans le monde. S'ils ne le font pas, qu'ils craignent, comme je l'ai dit, de se nuire à eux-mêmes, et Dieu veuille qu'ils ne nuisent qu'à eux seuls !

L'âme, dans cette oraison de Quiétude, doit se conduire avec douceur et sans bruit. J'appelle bruit, chercher avec l'entendement des pensées et des considérations pour rendre grâce de ce bienfait, et entasser les uns sur les autres ses péchés et ses fautes, en preuve de son indignité. Tout cela se meut alors au fond de l'âme, l'esprit vous le peint, la mémoire vous en tourmente. Quant à moi du moins, il est des moments où ces deux puissances me fatiguent beaucoup ; et, quoique j'aie peu de mémoire, je ne puis la dompter. La volonté doit alors persévérer sagement dans son repos, et comprendre qu'on ne négocie pas bien avec Dieu à l'aide d'efforts violents : ce serait jeter imprudemment sur cette étincelle de gros morceaux de bois propres à l'éteindre. Convaincue de cette vérité, qu'elle dise humblement : Seigneur, que puis-je faire ici ? Quel rapport entre une esclave et son Maître, entre la terre et le Ciel ? ou d'autres paroles d'amour qui se présentent

d'elles-mêmes. Qu'elle goûte surtout dans son intime la vérité de ce qu'elle dit, et ne s'inquiète en nulle façon de l'entendement qui n'est qu'un faiseur de bruit. Souvent, tandis qu'il s'égare, la volonté se verra dans cette union avec Dieu, et en jouira dans une paix profonde. Comme elle tenterait en vain de le fixer en partageant avec lui son bonheur, elle fera mieux de l'abandonner à ses écarts, continuant de jouir de ces délices intérieures, et se tenant recueillie comme une prudente abeille. Car si, au lieu d'entrer dans la ruche, les abeilles s'en allaient toutes à la chasse les unes des autres, comment le miel se ferait-il ?

L'âme perdrait beaucoup en négligeant cet avis, surtout si l'entendement est subtil. Parvient-il tant soit peu à bien arranger son discours et à découvrir de belles raisons, il s'imagine faire merveille. Et pourtant la raison n'a ici qu'une seule chose à faire, c'est de bien comprendre qu'une telle faveur émane uniquement de la bonté de Dieu. De plus, nous voyant si près de Notre-Seigneur, nous devons lui demander des grâces, le prier pour l'Église, pour ceux qui se sont recommandés à nous, pour les âmes du Purgatoire, et cela sans bruit de paroles, mais avec un vif désir d'être exaucés. Une telle prière comprend beaucoup, et obtient bien plus que toutes les considérations de l'entendement. La volonté se servira avec succès de certaines pensées qui naissent de la vue même de son avancement spirituel, pour raviver l'amour dont elle brûle. Elle exprimera à Dieu, par quelques actes d'amour, son impuissance de répondre à la grandeur de ses bienfaits, mais en se gardant du bruit de l'entendement toujours ami des belles considérations. Quelques petits brins de paille, et c'est encore décorer d'un trop beau nom ce qui vient de nous, jetés avec humilité dans ce feu divin contribuent beaucoup plus à l'enflammer qu'une grande quantité de bois : j'appelle ainsi ces raisonnements qui nous semblent si doctes et qui dans l'espace d'un *Credo* étoufferont la petite étincelle. Cet avis est excellent pour les savants qui me commandent d'écrire

ceci. Tous, par la bonté de Dieu, sont parvenus à ce degré d'oraison. Mais peut-être leur arrive-t-il quelquefois de passer ces heures précieuses où ils sont avec Dieu, à faire des applications de l'Ecriture. Sans doute, la science leur sera, avant et après, fort utile ; mais pendant l'oraison elle leur est, à mon avis, peu nécessaire, elle ne sert qu'à refroidir la volonté. L'entendement se voit si près de la lumière, qu'il se trouve investi de ses clartés ; et moi-même malgré ma misère je ne puis plus alors me reconnaître. Voici ce qui m'est arrivé dans cette oraison de Quiétude. Quoique d'ordinaire je n'entende presque rien dans les prières latines et surtout dans les psaumes, souvent néanmoins je comprenais le verset latin comme s'il eût été en castillan, j'allais même plus loin, j'en découvrais avec bonheur le sens caché. J'ai dit que ces gens doctes doivent se tenir en garde dans l'oraison contre les applications de l'Ecriture : j'accepte néanmoins les circonstances où ils devraient prêcher ou enseigner ; il est bien clair qu'ils peuvent alors se servir des lumières puisées dans ce saint exercice, pour venir au secours de pauvres ignorants comme moi. Cette charité, cette immolation constante à l'avancement spirituel des âmes, uniquement en vue de Dieu, sont quelque chose de sublime !

Ainsi donc, dans ces heureux moments de Quiétude, les plus savants même doivent laisser l'âme se reposer doucement en Dieu, son unique repos, et mettre la science de côté. Viendra un temps où elle servira, et révélera tout son prix ; ils trouveront en elle un si puissant secours pour glorifier Dieu, que pour rien au monde ils ne voudraient ne pas l'avoir acquise. Mais devant la Sagesse infinie, qu'ils veuillent m'en croire, un peu d'étude d'humilité, un seul acte de cette vertu valent mieux que toute la science du monde. Ce n'est pas alors le temps d'argumenter, mais de voir naïvement ce que nous sommes, et de nous présenter avec simplicité devant Dieu. Il veut que l'âme qui n'est devant lui qu'un néant le reconnaisse, et qu'elle s'abîme devant cette Majesté Souveraine qui

s'abaisse jusqu'à nous souffrir auprès d'elle, malgré toute notre indignité. L'entendement s'agitera aussi pour remercier Dieu en termes élégants et choisis ; mais en restant dans sa paix et n'osant, comme le publicain, lever seulement les yeux, la volonté rend au Seigneur de plus dignes actions de grâces que l'entendement avec tout l'artifice de la rhétorique. Enfin on ne doit pas entièrement abandonner ici l'oraison mentale, ni même de temps en temps certaines prières vocales, si l'âme a le désir ou le pouvoir d'en faire, car lorsque la Quiétude est grande, elle éprouve une peine extrême à parler.

Il est facile, ce me semble, de distinguer quand c'est l'Esprit de Dieu qui agit, et quand cette douceur est un fruit de notre industrie, c'est-à-dire, quand à la suite d'un sentiment de dévotion que Dieu nous donne, nous voulons, comme je l'ai fait remarquer, passer de nous-mêmes à cette Quiétude de la volonté. Dans ce dernier cas elle ne produit aucun effet, passe très-vite, et laisse dans la sécheresse. Le démon est-il l'auteur de ce repos ? une âme exercée le reconnaîtra sans peine ; car il laisse de l'inquiétude, peu d'humilité, et peu de disposition intérieure aux effets que produit l'Esprit de Dieu ; enfin il ne communique à l'entendement ni lumière ni ferme adhésion à la vérité. Le démon ne peut ici ni faire de mal, ni rien gagner, si l'âme rapporte à Dieu le plaisir et la suavité qu'elle goûte, et si Dieu seul est l'objet de ses pensées et de ses désirs. Dieu permettra même qu'elle retire un grand avantage de ce plaisir par lequel l'ennemi prétendait la tromper. Car, dans la ferme croyance qu'il vient de Dieu, elle se sentira portée à revenir souvent à l'oraison, pour en jouir encore. Ainsi une âme vraiment humble, sans curiosité, sans attache aux consolations même spirituelles, mais amie de la croix, ne tiendra pas grand compte des douceurs que le démon lui donne ; mais elle ne pourra s'empêcher d'estimer beaucoup les délices qui lui viennent de Dieu. Le grand secret pour déjouer tous les artifices de l'esprit de mensonge, c'est de sortir toujours plus humble de l'oraison et du plaisir qu'on

y goûte. Quand il verra que l'âme en prend occasion de s'abîmer de plus en plus dans son néant, il ne recommencera pas à lui en donner, voyant combien il perd à une telle tentative. C'est pour cette raison et pour un grand nombre d'autres, que j'ai tant recommandé, en traitant du premier degré d'oraison et de la première eau qui arrose le jardin spirituel, de commencer par se détacher de toute espèce de contentements, et d'entrer dans la carrière avec une seule résolution, celle d'aider Jésus-Christ à porter sa croix. Il faut imiter la bravoure de ces preux chevaliers qui, sans solde, veulent servir leur roi, sûrs qu'ils sont du salaire de leurs services. Entrés dans la lice spirituelle, tenons toujours nos regards élevés vers ce véritable et éternel royaume que nous voulons conquérir.

Il est souverainement utile d'avoir ces pensées toujours présentes, surtout dans les commencements. Plus tard, la rapide durée, le néant de toutes les créatures, le peu qu'est le repos dans cet exil, apparaissent avec une si vive clarté, qu'on a plutôt besoin d'en écarter le souvenir, pour pouvoir supporter la vie. Ces considérations n'ont même rien que de très-bas aux yeux des âmes avancées dans les voies spirituelles. Elles regarderaient comme une honte et un déshonneur de ne quitter les biens de ce monde que parce qu'ils sont périssables, car elles les appliqueraient avec plus de joie encore, s'ils devaient durer toujours. Et plus elles sont élevées dans la perfection, plus elles trouvent de bonheur dans ce dépouillement universel. L'amour de Dieu qui déjà embrase ces âmes, leur inspire cette sublimité de sentiments. Mais pour ceux qui commencent, les premières considérations sont de la plus haute importance; je les conjure instamment de ne pas les dédaigner, parce qu'elles sont pour eux la source de grands biens. Elles sont même nécessaires aux âmes les plus élevées dans l'oraison, en certains temps où Dieu veut les éprouver, et semble les abandonner. Qu'on s'en souvienne bien, dans cette vie, je me plais à le redire, l'âme ne croît

pas à la manière du corps ; si sa croissance est réelle, comme nous le disons avec vérité, elle est pourtant bien différente. En effet, un petit enfant qui grandit et qui arrive à la taille de l'homme fait, ne la perd plus pour reprendre celle du premier âge. Mais pour l'âme, Notre-Seigneur veut qu'il en soit ainsi : c'est du moins ce qu'il a fait éprouver à la mienne, car je ne le sais pas autrement. Son but est sans doute de nous humilier pour notre plus grand bien, et de nous forcer à nous tenir continuellement sur nos gardes, tant que nous vivons dans cet exil ; et jusqu'à la fin du pèlerinage, le plus élevé est celui qui doit le plus craindre et se défier de soi. Il se lève des jours où ceux-mêmes qui ont fait au Seigneur un don absolu de leur volonté, et qui, plutôt que de commettre une imperfection, se laisseraient torturer et subiraient mille morts, ont besoin de prendre en main les premières armes de l'oraison. Les tentations, les persécutions se déchaînant alors avec une effroyable violence, ils doivent, eux aussi, pour échapper au péril d'offenser Dieu, se faire un rempart des grandes vérités de la foi, considérant, d'une vue attentive, que tout finit, qu'il y a un ciel et un enfer.

Je reviens maintenant aux artifices et aux douceurs de l'esprit des ténèbres, et je dis que le moyen sûr de les éviter est d'avoir, dès le début de la vie spirituelle, une énergique résolution d'aller toujours par le chemin de la croix sans désirer les consolations intérieures. Le Divin Maître lui-même nous a montré ce chemin comme celui de la perfection, quand il a dit : « Prends ta croix, et marche à ma suite. » Il est notre modèle, et, en suivant ses conseils dans l'unique but de lui plaire, nous n'avons rien à craindre. Au reste, l'âme connaîtra, par le profit qu'elle tire de ces délices, que le démon n'en est pas l'auteur ; elle peut tomber encore, il est vrai, mais elle trouvera la preuve de l'action de Dieu en elle, dans sa promptitude à se relever, et dans les marques suivantes.

Quand c'est l'Esprit de Dieu qui agit, il n'est pas nécessaire de chercher péniblement des considérations pour nous humi-

lier et nous confondre. Le Seigneur lui-même enseigne et grave au fond du cœur une humilité vraie, et bien différente de celle que nous pouvons acquérir par nos faibles réflexions. Elle porte dans l'âme une lumière incomparablement plus vive, et la pénètre d'une confusion qui la réduit au néant. Dieu lui montre, avec une souveraine évidence, que de son fonds elle ne possède aucun bien, et plus les grâces dont il la favorise sont grandes, plus cette vue est claire pour elle. L'Esprit de Dieu allume encore dans l'âme un ardent désir de faire des progrès dans l'oraison, et l'affermit dans le magnanime dessein de ne jamais l'abandonner. Quelles que soient les peines qui s'y rencontrent, elle les accepte à l'avance, et se dévoue à tout. De plus, il lui inspire une ferme confiance de son salut, mêlée pourtant d'humilité et de crainte. Il bannit bientôt la crainte servile, et met en sa place une crainte filiale, dans un bien plus haut degré de perfection. Cette âme voit naître en elle un amour de Dieu très-dégagé de tout intérêt propre, et elle soupire après les heures fortunées de la solitude pour mieux savourer les délices de cet amour. Enfin, pour ne pas me fatiguer à en dire davantage, une telle faveur est pour elle le principe de tous les biens. C'est la saison où les fleurs du jardin mystique vont paraître dans leur éclat, il ne leur manque, pour ainsi dire, qu'un souffle pour s'épanouir. Et cela, l'âme le voit d'une vue très-claire ; il lui est impossible, dans ces heureux moments, de douter de la présence de Dieu en elle. Cette pure lumière ne s'obscurcit que quand ensuite elle retombe dans ses fautes et ses imperfections ; alors elle s'alarme de tout, et cette crainte lui est salutaire. Cependant la ferme confiance que ces grâces viennent de Notre-Seigneur produit plus d'effet que toutes les craintes imaginables, sur certaines âmes naturellement aimantes et sensibles aux bienfaits. Le souvenir des faveurs reçues est plus puissant à ramener à Dieu des âmes ainsi faites, que la plus vive peinture de tous les châtiments de l'enfer. C'est du moins ce qu'éprouvait la mienne, quoiqu'elle fût si faible dans la vertu.

Devant traiter avec plus d'étendue des marques du bon Esprit, je n'en dis pas davantage ici. Si j'ai le bonheur d'en faire une exposition lumineuse, certes elle ne m'aura pas peu coûté. J'espère néanmoins, avec l'aide de Dieu, en écrire d'une manière assez juste. Je mettrai à profit les enseignements de l'expérience qui m'a beaucoup appris, et ceux d'hommes vraiment éminents en sainteté comme en science que j'ai consultés. On peut, avec une légitime assurance, s'en rapporter à leurs décisions ; et, de cette manière, les âmes élevées à cet état par la bonté du Seigneur, éviteront les angoisses que j'y ai rencontrées.

CHAPITRE XVI.

Troisième manière d'arroser le jardin, Oraison d'Union. — Sommeil spirituel des puissances de l'âme. — Nature et effets d'une si haute faveur. — Peinture d'une âme en proie à l'ivresse et au délire du divin amour. — La doctrine de ce chapitre est éminemment propre à élever l'esprit et à le porter à louer Dieu. — Elle est très-consolante pour ceux qui sont parvenus à cet état.

Parlons maintenant de la troisième manière d'arroser ce jardin, en détournant l'eau courante d'une rivière ou celle d'une source. Comme il n'y a qu'à la conduire, il en coûte beaucoup moins de peine. Notre-Seigneur aide ici le jardinier d'une manière admirable ; il prend en quelque sorte son office, et fait presque tout.

Cet état est un sommeil des puissances où, sans être entièrement perdues en Dieu, elles n'entendent pourtant pas comment elles opèrent. L'âme goûte incomparablement plus de bonheur, de suavité, de plaisir que par le passé. Enivrée de l'eau de la grâce que Dieu lui verse à longs traits, elle ne peut, elle ne sait plus ni avancer, ni reculer ; elle n'aspire qu'à jouir de cet excès de gloire. Semblable à quelqu'un qui, soupirant après la mort, tient déjà en main le cierge bénit, et n'a plus qu'un souffle à exhaler pour se voir au comble de ses désirs, l'âme savoure dans cette agonie d'inexprimables voluptés, et, presque morte à toutes les choses du monde, se repose avec ravissement dans la jouissance de son Dieu. Je ne trouve point d'autres termes pour peindre, ni pour expliquer ce qu'elle

éprouve. En cet état, elle ne sait que faire; elle ignore si elle parle, si elle se tait; si elle rit, si elle pleure : c'est un glorieux délire, une céleste folie où l'on apprend la vraie sagesse; enfin, c'est pour elle une manière de jouir souverainement délicieuse.

Depuis cinq à six ans, je crois, Dieu m'a souvent donné en abondance cette oraison. Mais, je dois le dire, je ne pouvais ni la comprendre, ni l'expliquer aux autres. Aussi avais-je résolu, quand j'en viendrais à cet endroit de ma relation, de n'en point parler ou de n'en dire que très-peu de chose. Dans ce sommeil spirituel, je le comprenais fort bien, il n'y avait pas union parfaite de toutes les puissances avec Dieu, mais l'âme lui était évidemment plus unie que dans l'oraison précédente; cependant je ne pouvais discerner ni saisir en quoi consistait cette différence. Je crois, mon Père, que je vous suis redevable de la lumière que Dieu m'a donnée. Vous avez porté l'humilité jusqu'à vouloir vous aider d'une simplicité aussi grande que la mienne, et c'est pour vous en récompenser, que le Seigneur m'a fait entrer aujourd'hui même dans cette oraison, au moment où je venais de communier. Il m'y a comme enchaînée, et il a daigné lui-même me suggérer ces comparaisons; il m'a enseigné la manière de parler de cet état, et ce que l'âme doit faire quand elle y est élevée. J'en ai éprouvé un saint effroi, car j'ai tout compris en un instant.

Je m'étais souvent vue en proie à ce délire et enivrée de cet amour, sans jamais comprendre comment cela se faisait. Je reconnaissais visiblement l'action de Dieu, mais je ne pouvais saisir de quelle manière il opérait en moi. En effet, les puissances de l'âme sont presque entièrement unies à Dieu, mais elles ne sont pas tellement perdues en lui, qu'elles n'agissent encore. Enfin, je viens d'en avoir l'intelligence, et j'en suis au comble du bonheur. Béni soit le Seigneur qui a bien voulu me ménager un tel plaisir !

Les puissances de l'âme s'occupent entièrement de Dieu, sans être capables d'autre chose. Aucune d'elles n'ose remuer. Pour la distraire, il faudrait un grand effort, et encore on ne par-

viendrait pas à l'arracher entièrement à son divin objet. On s'épanche alors en louanges à Dieu, mais sans ordre, à moins que le Seigneur lui-même n'en mette ; car, pour cela, l'entendement est au moins inutile. L'âme hors d'elle-même, agitée des plus doux transports, souhaiterait faire éclater sa voix en cantiques de bénédiction. Déjà les fleurs entr'ouvrent leur calice, et répandent leurs premiers parfums. Ici l'âme voudrait être vue de toutes les créatures et leur faire connaître sa gloire, afin de pouvoir, de concert avec elles, offrir à Dieu un plus beau sacrifice de louanges. Elle brûle du désir de partager avec elles un bonheur sous le poids duquel elle succombe. Elle est comme la femme de l'Evangile qui, après avoir trouvé la dragme perdue, appelle ses voisines et les convie à partager sa joie. Tels devraient être les sentiments et les transports du Royal Prophète, de David, quand il entonnait sur sa harpe ses hymnes en l'honneur de Dieu. J'ai pour ce saint Roi une grande dévotion, et je souhaiterais ardemment de le voir ainsi honoré de tous, et, en particulier, de ceux qui, comme moi, ont offensé le Seigneur.

O ciel ! que doit éprouver une âme, dans cette ravissante ivresse ! Elle voudrait être toute convertie en langues pour louer le Seigneur. Elle dit mille saintes folies, mais qui vont droit au but et charment celui qui la met dans cet état. Je connais une personne (1) qui, pour peindre sa peine, faisait sur-le-champ, sans être poète, des vers pleins de sentiment ; ce

(1) La Sainte parle ici d'elle-même. Hélas ! pourquoi faut-il que toutes les poésies de la séraphique Térèse ne soient pas parvenues jusqu'à nous ! sauf quelques petits fragments, il ne nous reste d'elle que la célèbre Glose qui commence par ces mots : *Que muero porque no muero, je me meurs de ne point mourir*. Ce seul trésor suffit pour montrer la grandeur de la perte que nous avons faite, et pour augmenter nos regrets. Nous pouvons le dire avec assurance : jamais l'amour divin n'a soupiré dans une âme une plus tendre et plus sublime élégie. Ce chant est une mélodie du ciel ; de tels accents ne pouvaient monter que d'un cœur dès longtemps percé par le dard du Séraphin, et tout entier en proie à l'agonie du divin amour. Au point de vue littéraire, cette immortelle élégie est peut-être, dans ce genre, le plus beau monument de la poésie espagnole.

Ce chef-d'œuvre et les petits fragments qui nous restent des poésies de sainte Térèse suivront immédiatement le dernier chapitre de sa vie.

n'était pas un travail de son esprit, mais un jet de son âme tourmentée par l'amour. Pour mieux jouir de la gloire où la plongeait un si délicieux martyre, elle s'en plaignait à Dieu, et sa plainte s'exhalait d'elle-même en une poétique mélodie. Elle eût voulu que tout son être, corps et âme, éclatât pour montrer au dehors l'excès de bonheur que lui causait cette peine. Il lui eût été doux alors d'affronter les plus cruels tourments, pour son Dieu. Une âme dans cet état voit clairement que les martyrs ne faisaient presque rien de leur part, en endurant les supplices ; parce que cet inébranlable courage leur venait d'une autre source. Mais aussi quelle souffrance pour elle lorsque, revenant de son ivresse, elle se voit condamnée à vivre encore en ce monde, sous la triste loi de ses sollicitudes et de ses devoirs ! On en jugera si l'on songe que tous les termes de comparaison employés par moi sont bien au-dessous de ces joies ineffables dont Dieu daigne parfois l'enivrer en cet exil. Soyez à jamais béni, Seigneur, et que toutes les créatures chantent éternellement vos louanges ! O mon Roi ! exaucez en ce moment ma prière ! Puisque par votre bonté et votre miséricorde, je suis encore, en écrivant ceci, possédée de cette sainte et céleste folie ; puisque vous m'accordez, grand Dieu, une faveur dont je suis si indigne, faites, je vous en supplie, que tous ceux avec qui j'aurai des rapports deviennent fous de votre amour, ou ne permettez point que je parle désormais à personne. Préservez-moi, Seigneur, de tenir par le plus petit lien à ce monde, ou retirez-moi soudain de ce misérable séjour. Non, mon Dieu, votre servante ne peut supporter plus longtemps le supplice de se voir sans vous ! Si elle doit vivre encore, elle ne veut pas de repos en cette vie, et vous, Seigneur, gardez-vous de lui en donner. Impatiente de ses fers, cette âme voudrait être déjà libre : le manger la tue, le dormir la tourmente ; elle voit que le temps de la vie se passe à prendre mille soulagements, et que rien cependant ne peut désormais la satisfaire hors de vous. Elle vit, ce semble, contre nature, puisqu'elle meurt du désir de vivre, non en elle, mais en vous. O mon vrai Maître et ma gloire, que la

croix réservée par vous aux âmes ainsi blessées est légère et pesante ! légère, par sa douceur ; pesante, parce qu'il est des temps où la plus invincible patience ne la saurait soutenir. Et toutefois l'âme ne voudrait point en être déchargée, si ce n'est pour se voir avec vous dans la Patrie. Quand elle se souvient qu'elle n'a rien fait pour vous, et qu'en vivant elle peut vous rendre quelque service, elle voudrait porter une charge beaucoup plus pesante encore, et ne mourir qu'au dernier jour du monde. Avec quelle joie elle sacrifie son repos au bonheur de vous rendre le plus petit service ! Elle ne sait que désirer, mais elle connaît bien que vous êtes l'unique objet de ses désirs!

O mon fils (car c'est le nom que veut bien prendre, tant il est humble, celui à qui j'adresse cette relation et qui m'a commandé de l'écrire), gardez pour vous seul les passages où vous trouverez que je sors des bornes. Comment me serait-il possible de rester dans ma raison, quand le Seigneur me met hors de moi ? S'il faut dire ma pensée, ce n'est plus moi qui parle depuis que j'ai communié ce matin ; tout ce que je vois me semble un songe, et je ne voudrais voir que des malades du mal qui me possède. Je vous en supplie, mon Père, soyons tous insensés pour l'amour de celui qui pour nous voulut porter ce titre. Vous dites que vous m'aimez, eh bien, je veux que vous m'en donniez la preuve, en vous disposant à recevoir de Dieu cette faveur. Hélas ! j'en vois bien peu qui n'aient un excès de sagesse pour ce qui les touche. Peut-être suis-je moi-même en cela plus répréhensible que tous les autres. Je vous en conjure, ne le souffrez pas, mon Père, car vous êtes mon père aussi bien que mon fils, puisque vous êtes mon confesseur, et que je vous ai confié mon âme. Hâtez-vous de me détromper, et ne craignez pas de me dire la vérité avec cette pleine franchise si peu connue de nos jours.

Voici l'accord et la sainte ligue que je voudrais voir exister entre nous cinq, qui actuellement nous aimons en Notre-Seigneur. Tandis que de nos jours d'autres se réunissent en secret,

pour former contre Jésus-Christ des complots et des hérésies, je souhaiterais que nous eussions, nous aussi, de temps en temps, nos réunions secrètes. Le but en serait de nous éclairer mutuellement, de nous dire ce que nous pourrions faire pour nous corriger et pour servir Dieu d'une manière plus parfaite. Nul ne se connaît aussi bien qu'il est connu de ceux qui l'observent de l'œil de la charité, et avec la sollicitude du zèle pour son avancement. Ces réunions, comme je disais, seraient secrètes, car hélas ! on n'use plus de cette sainte liberté de langage. Les prédicateurs eux-mêmes visent dans leurs discours à ne point déplaire. Leur intention est bonne ainsi que leur conduite, je veux bien le croire ; mais enfin, de cette manière, ils convertissent peu de monde. Pourquoi ne sont-ils pas en plus grand nombre ceux que les sermons arrachent aux vices publics ? Savez-vous ce qu'il m'en semble ? C'est qu'il y a dans les prédicateurs trop de prudence mondaine. Elle ne disparaît pas chez eux, comme chez les Apôtres, dans cette grande flamme de l'amour de Dieu ; voilà pourquoi leur parole embrase si peu les âmes. Je ne dis pas que leur feu doive égaler celui des Apôtres, mais je voudrais le voir plus grand qu'il n'est. Voulez-vous savoir ce qui communiquait ce feu divin à la parole des Apôtres ? C'est qu'ils avaient la vie présente en horreur, et foulaient aux pieds l'honneur du monde. Quand il fallait dire une vérité et la soutenir pour la gloire de Dieu, il leur était indifférent de tout perdre ou de tout gagner; ayant tout hasardé pour Dieu, ils dominaient également et les succès et les revers. Je ne dis pas que je suis telle, mais je voudrais bien l'être. Oh ! de quelle magnifique liberté ne jouit pas celui qui regarde comme un esclavage, d'avoir à vivre et à converser avec les humains d'après les lois du monde ! Dans l'espoir d'obtenir de Dieu une liberté si belle, est-il une de ces âmes fatiguées du servage de cet exil, qui ne doive être prête à tout risquer, pour se racheter et pour revoler vers sa Patrie. Or, voilà le vrai chemin qui y conduit, marchons : point de halte d'ici au dernier soupir, puisque la mort seule nous doit mettre en possession d'une si grande conquête. Dai-

gne le Seigneur nous soutenir de sa grâce, et nous faire arriver à ce terme !

Veuillez, mon Père, si vous le jugez à propos, déchirer ces pages, ou les regarder comme une lettre que je vous écris, et pardonnez-moi, je vous prie, ma trop grande hardiesse.

CHAPITRE XVII.

Oraison d'Union, suite et fin. — Nouveaux effets de cette Oraison. — Deux espèces particulières d'Union. — Dommage causé dans cet état par l'imagination et par la mémoire. — Remède à ce mal.

J'ai suffisamment parlé de ce troisième mode d'oraison et de ce que l'âme doit faire, ou, pour mieux dire, de ce que le Seigneur opère en elle. Car, prenant pour lui l'office de jardinier, il veut qu'elle s'abandonne uniquement à l'ivresse de son bonheur. Il ne lui demande qu'un simple consentement aux grâces dont il la comble, et un abandon absolu au bon plaisir de la véritable sagesse. Il est certain qu'il lui faut pour cela du courage. Car parfois elle se sent tressaillir d'une joie si excessive, qu'elle n'a plus, ce semble, qu'un faible lien à briser pour sortir de ce corps (1). Oh! quel bonheur de mourir ainsi!

Il faut alors, ainsi qu'il vous a été dit, mon Père, s'abandonner sans réserve dans les bras de Dieu. Veut-il empor-

(1) Saint Augustin, avant la séraphique Térèse de Jésus, s'était vu sur le point de succomber au charme enivrant et à la douceur excessive de l'amour dont il brûlait pour Dieu. Voici comment il nous peint cette ravissante agonie de son âme prête à mourir de bonheur :

« Et aliquando intromittis me in adfectum multum inusitatum introrsus, ad » nescio quam dulcedinem, quæ si perficiatur in me, nescio quid erit quod vita » ista non erit. »

Et quelquefois, ô mon Dieu, vous faites entrer mon âme dans les consumantes ardeurs d'un amour extraordinaire. Vous répandez alors en elle une inexprimable douceur, et si vous la lui faisiez goûter dans toute son étendue, elle entrerait dans je ne sais quel ravissement qui ne serait plus de cette vie. — *Conf.* lib. X, cap. XL.

ter l'âme au Ciel, qu'elle y aille. En enfer, qu'elle ne se trouble point, n'est-elle pas avec son souverain Bien? Faut-il mourir à l'instant même, faut-il vivre mille ans, c'est son désir. Le Seigneur peut disposer d'elle comme d'un bien qui est à lui. Cette âme ne s'appartient plus; elle lui a fait un don total et absolu d'elle-même; qu'elle se décharge sur lui de toute sollicitude.

L'âme peut faire tout cela et beaucoup plus encore dans une oraison si élevée, car ces actes en sont les effets ordinaires, et elle voit qu'elle les produit sans aucune fatigue de l'entendement. Seulement cette puissance demeure comme stupéfaite de voir le Seigneur remplir si bien l'office de jardinier, et ne lui laisser d'autre travail que celui de respirer avec délices les premiers parfums des fleurs. Par une seule de ces visites, de si courte durée qu'elle soit, un Dieu si puissant change la face du mystique jardin. Créateur de cette eau céleste, il la répand sans mesure. En un instant, il enrichit l'âme de trésors qu'elle n'aurait peut-être pu amasser par tous les efforts de l'esprit en vingt années de labeurs. Ce céleste Jardinier fait croître et mûrir les fruits; il veut que l'âme en cueille pour elle, mais il lui interdit d'en distribuer, jusqu'à ce qu'elle ait puisé dans cette nourriture une mâle vigueur. Sans cela, elle serait exposée à ne faire que goûter ces fruits sans s'incorporer leur substance; et nourrissant à ses dépens des étrangers sans rien recevoir d'eux en retour, elle se verrait peut-être en danger de mourir de faim. Ceci sera parfaitement entendu par des hommes aussi éclairés que ceux qui verront cet écrit, et ils en feront l'application beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, en me fatiguant vainement.

Cette oraison communique aux vertus une force bien supérieure à celle qu'elles tiraient de l'oraison précédente. L'âme se voit toute changée sans savoir comment. Elle trouve, pour commencer à faire de grandes choses, je ne sais quelle force dans le parfum des fleurs. Le Souverain Maître vient de leur commander de s'ouvrir, afin que l'âme soit forcée de croire à

ses vertus. Mais en même temps elle voit fort bien qu'elle était incapable de les acquérir en plusieurs années, et que dans une si courte visite le Divin Jardinier lui en a fait don. Ici germe encore dans l'âme une humilité beaucoup plus grande et plus profonde que celle qu'elle avait auparavant; elle voit d'une manière plus évidente qu'elle n'a rien fait, si ce n'est de donner le consentement de la volonté et d'accepter les grâces dont le Seigneur l'a favorisée. Cette manière d'oraison est, à mon avis, une union manifeste de l'âme tout entière avec Dieu. Seulement Dieu permet à ses trois puissances de connaître, mais avec d'inexprimables délices, ce qu'il opère de grand en elles.

Voici, mon Père, une nouvelle espèce d'union assez fréquente, et que Dieu m'a accordée. Comme elle m'a jetée dans le plus profond étonnement, je veux en parler en cet endroit. Vous aurez du moins, quand il plaira au Seigneur de vous en favoriser, qu'une telle union est possible, vous en connaîtrez à l'avance les caractères : L'âme, par une vue claire et un sentiment intime, voit que la volonté seule est liée à son Dieu, et goûte dans une paix profonde les délices de cette étroite union, tandis que l'entendement et la mémoire gardent assez de liberté pour s'occuper d'affaires et s'appliquer à des œuvres de charité.

Au premier abord, cet état semblerait le même que celui de l'oraison de Quiétude, il y a cependant de la différence : dans l'oraison de Quiétude, l'âme n'ose faire le moindre mouvement de peur de troubler ce doux repos de Marie dont elle jouit; mais dans l'union dont je parle, elle peut en même temps remplir l'office de Marthe. Ainsi elle mène en quelque sorte de front la vie active et la vie contemplative, et tout en restant unie à Dieu, elle peut s'occuper d'œuvres de charité, de lectures, et d'affaires relatives à son état. A la vérité, elle ne peut alors pleinement disposer de ses facultés, car elle sent que la meilleure partie d'elle-même est ailleurs. Elle est comme une personne qui, s'entretenant avec une autre, et s'enten-

dant adresser la parole par une troisième, ne prête des deux côtés qu'une attention imparfaite. L'âme sent avec joie et bonheur qu'elle est ainsi partagée, elle en a une vue très-claire ; cet état, dès qu'elle se verra dans la solitude, dégagée des affaires, la prépare admirablement à goûter les douceurs d'un très-profond repos. Elle ressemble encore à quelqu'un dont l'appétit est satisfait, et qui, indifférent pour des mets vulgaires, mangerait cependant avec plaisir un mets délicat et exquis. L'âme, de même, satisfaite par le bonheur qu'elle possède en soi, n'a que dédain pour tous les plaisirs du monde, qui n'ont pour elle aucun attrait ; mais jouir plus encore de son Dieu, goûter davantage le bonheur de lui être unie, soupirer après l'accomplissement de ses désirs, voilà ce qu'elle veut.

Il est une autre sorte d'union qui n'est pas non plus une union parfaite. Elle est cependant au-dessus de celle que je viens d'expliquer, mais inférieure à celle que j'ai d'abord décrite en parlant de cette troisième eau. Je prie Dieu, mon Père, de vous les donner toutes, si vous ne les avez déjà ; ce sera pour vous alors, j'en suis sûre, un véritable plaisir de les trouver décrites ici, et de voir en quoi elles consistent. Recevoir de Dieu quelque faveur, est une première grâce. Connaître la nature du don reçu, en est une seconde. Enfin c'en est une troisième de pouvoir l'expliquer et en donner l'intelligence. Il semblerait d'abord que la première devrait suffire ; et cependant si l'âme veut marcher sans trouble, sans crainte, avec courage dans le chemin du Ciel, foulant aux pieds toutes les choses de la terre, il lui sera d'un très-grand avantage de comprendre la nature des dons célestes. Celui que Dieu éclaire de la sorte, ne saurait trop le remercier d'une telle faveur ; et celui qui ne l'a pas reçue, ne saurait trop le bénir de ce qu'il l'a accordée à quelque personne vivante, dans le dessein de nous faire profiter de ses lumières.

Dans l'union dont je parle, et qui m'est très-souvent accordée, Dieu s'empare de la volonté, et de l'entendement

aussi, ce me semble ; car, cessant de discourir, il reste absorbé dans une ravissante contemplation des divines grandeurs. Il découvre alors tant de merveilles, que l'une lui faisant perdre l'autre de vue, il ne peut s'attacher en aucune en particulier.

Quant à la mémoire, elle reste libre, et l'imagination aussi, je pense. Lorsque celle-ci se trouve seule, il n'est pas croyable quelle guerre elle fait à l'entendement et à la volonté, pour troubler leur repos. Pour moi j'en suis excédée, et je l'ai en horreur ; souvent je supplie Dieu de me l'ôter dans ces heures de bonheur, si elle doit m'être si importune. D'autres fois ce cri m'échappe : quand donc, mon Dieu, les puissances de mon âme, au lieu de subir ce cruel partage, s'occuperont-elles toutes de concert à célébrer vos louanges? Je découvre dans cette triste lutte, quel mal nous a fait le péché : c'est lui qui empêche notre volonté d'être toujours occupée de Dieu comme elle en aurait le désir. Aujourd'hui encore j'ai eu à soutenir ces combats intérieurs assez fréquents chez moi, aussi l'image m'en est bien présente. Je sentais mon âme se consumer du désir de se voir unie, sans aucun partage, au divin objet qui la possède presque tout entière. Inutiles efforts, la mémoire et l'imagination me livraient une guerre trop acharnée. Par bonheur, manquant du concours de l'entendement et de la volonté, si elles troublent l'âme, elles ne peuvent lui faire de mal ; elles restent impuissantes pour nuire, et sont dans une mobilité continuelle. Comme l'entendement demeure totalement étranger à ce qu'elles lui représentent, elles ne s'arrêtent à rien, et passent incessamment d'un objet à l'autre, semblables à ces petits papillons de nuit, importuns et inquiets qui ne font qu'aller et venir sans jamais se fixer. Cette comparaison peint, de la manière la plus fidèle, ce qui se passe alors ; car, si ces petits insectes n'ont aucune puissance de nuire, ils ne laissent pas d'être importuns. A cela je ne connais point de remède ; si Dieu m'en avait enseigné, je m'en servirais bien volontiers, tant j'ai à souffrir sous ce rapport. Dans cet état de l'âme se révèle bien clairement et notre misère

et le souverain pouvoir de Dieu. Puisque, dans le temps même où l'imagination qui reste libre, nous cause tant de dommage et de fatigue, l'entendement et la volonté, par leur union avec Dieu, nous font goûter un si profond repos.

L'unique remède que j'ai découvert, après une lutte bien pénible de plusieurs années, est celui que j'ai indiqué en parlant de l'oraison de Quiétude : c'est de ne pas faire plus de cas de l'imagination que d'une folle, et de l'abandonner à son thême, Dieu seul pouvant y mettre un terme, et la fixer. Après tout, elle n'est ici qu'un esclave, il faut la supporter comme Jacob supportait Lia, puisque Dieu, dans sa bonté, nous a donné Rachel. Restant simple esclave, comme je disais, elle ne peut, malgré tous ses efforts, entraîner les autres puissances. Souvent, au contraire, celles-ci la ramènent à elles ; sans aucun travail. Dieu, de temps en temps, voit, d'un œil de compassion, son égarement, ses inquiétudes, son désir ardent d'être réunie à l'entendement et à la volonté ; il lui permet de venir se brûler à la flamme de ce flambeau divin qui déjà a consumé ces deux puissances, et leur a enlevé leur être naturel, pour les faire jouir surnaturellement des biens d'un si haut prix.

Dans les différentes manières dont les eaux courantes de la grâce arrosent le jardin, la gloire et la paix de l'âme sont si grandes, que le corps partage visiblement le bonheur et le plaisir dont elle est enivrée. Cet effet est très-sensible. Et quant aux vertus, elles y puissent ce degré de vigueur dont j'ai déjà parlé.

Le Seigneur semble avoir voulu se servir d'un aussi faible instrument que moi pour faire connaître, avec la plus grande clarté possible en cette vie, les différents états où l'âme se voit élevée dans cette oraison. Vous pourrez, mon Père, conférer de cet écrit avec quelque personne spirituelle et savante qui soit arrivée jusqu'à cette union. Si elle l'approuve, croyez que c'est Dieu qui vous a parlé par mon organe, et ne manquez pas de lui en rendre les plus vives

actions de grâces. Un jour, je me plais à vous le redire, vous éprouverez un grand plaisir de comprendre ce que sont en elles-mêmes des faveurs si élevées. Supposé que Dieu vous les ait déjà accordées, mais sans vous en donner l'intelligence, avec un esprit tel que le vôtre et une science aussi profonde, il vous suffira de ce que je viens d'écrire pour acquérir cette lumière. Le Seigneur soit béni et loué dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XVIII.

Quatrième manière d'arroser le jardin, ou Oraison d'Extase et de Ravissement. — Dignité de l'âme que Dieu élève à cette Oraison. — Combien cette doctrine relève le courage des personnes d'Oraison et les excite à redoubler d'efforts pour arriver à un état si sublime. — Elles y peuvent parvenir sur la terre, non par leurs propres mérites, mais par la pure bonté du Seigneur.

Daigne le Seigneur m'inspirer des paroles afin que je puisse dire quelque chose de la quatrième eau qui arrose le jardin. Son secours m'est ici bien plus nécessaire que pour le sujet précédent. En effet, dans l'oraison d'Union l'âme sent qu'elle n'est pas entièrement morte ; nous pouvons nous servir de ce terme, parce qu'elle est réellement morte au monde. Mais, comme je l'ai dit, elle est assez à elle-même, pour se voir dans l'exil, et pour sentir sa solitude ; elle peut s'aider de l'extérieur pour donner à entendre, au moins par des signes, ce qu'elle éprouve. Dans toutes les précédentes manières d'oraison, il faut que le jardinier travaille ; à la vérité, son travail dans celle d'Union est accompagné de tant de charme et de gloire qu'il voudrait le voir durer toujours, c'est moins un travail qu'un avant-goût de la gloire céleste. Mais dans ce nouvel état dont je parle, tout sentiment cesse, l'âme est absorbée par la jouissance, sans comprendre ce dont elle jouit. Elle entend qu'elle jouit d'un bien qui enferme en lui seul tous les biens, et toutefois la nature de ce bien reste incompréhensible pour elle. Tous les sens s'occupent de cette jouissance, et dans le ravis-

sement qui les possède, nul d'entre eux ne peut ni à l'intérieur ni à l'extérieur s'occuper d'autre chose. Auparavant il leur était permis, comme je l'ai dit, de donner quelques signes de l'excès de leur bonheur. Ici, le plaisir qui inonde l'âme est sans comparaison plus grand, et peut bien moins se manifester; l'âme et le corps sont également impuissants à le communiquer. Tant qu'il dure, toute occupation étrangère serait un grand embarras, un tourment, et un obstacle à un si doux repos. Je dis plus : quand toutes les puissances de l'âme sont ainsi pleinement unies à Dieu, elle ne pourrait, quand même elle le voudrait, s'occuper d'autre chose; et si elle en était capable, cette union parfaite n'existerait pas.

Quant à la nature et au mode de cette union, je ne saurais les faire comprendre. L'explication s'en trouve dans la théologie mystique, et moi j'ignore jusqu'aux termes de cette science. Je ne sais pas non plus ce qu'est en soi l'intelligence, ni l'esprit, ni comment ils diffèrent de l'âme; ce n'est à mes yeux qu'une seule et même chose. L'âme, il est vrai, sort quelquefois d'elle-même, semblable à un feu qui, en brûlant, jette des flammes; l'activité du feu redouble-t-elle avec impétuosité, alors aussi la flamme s'élance bien haut au-dessus du brasier, mais elle n'est pas d'une autre nature, et c'est toujours la flamme du foyer. Instruits comme vous l'êtes, mes Pères, vous comprendrez facilement ceci; quant à moi, je ne saurais en dire davantage.

Ce que je prétends exposer ici, c'est ce que l'âme sent dans cette divine union. L'union, comme on le sait, c'est l'état de deux choses qui, auparavant distinctes, n'en font plus qu'une. O mon tendre Maître, que vous êtes bon! Soyez béni à jamais! Que toutes les créatures vous louent, ô Dieu qui nous avez tant aimés! Nous pouvons donc parler avec vérité de ces communications que vous daignez, dès cet exil, entretenir avec les âmes! Vous donner de la sorte même à celles qui sont justes, c'est déjà une largesse, une magnanimité bien grande, digne de vous enfin, qui donnez en Dieu. O libéralité infinie, que

vos œuvres sont magnifiques ! Elles jettent dans une sainte épouvante tout esprit assez libre des vanités de la terre, pour recevoir la lumière de la vérité. Mais vous voir accorder des grâces si souveraines à des âmes qui vous ont tant offensé, c'est là ce qui confond mon esprit. Quand j'y pense, je ne saurais passer plus avant ; où pourrais-je aller en effet, sans revenir en arrière ? Je voudrais vous remercier de la magnificence de vos dons, et je ne sais comment : quelquefois je me soulage, en disant des folies. Incapable de rien faire quand mon âme jouit de ces hautes faveurs, souvent quand elles étaient passées, ou lorsque Dieu commençait à me les prodiguer, j'ai laissé échapper ces paroles : Seigneur, prenez garde à ce que vous faites, ne perdez pas sitôt le souvenir de mes si grandes offenses. Ne vous suffit-il pas d'avoir voulu les oublier afin de m'en accorder le pardon ? Je vous supplie d'en garder la mémoire pour modérer vos largesses. Ne mettez pas, ô mon Créateur, une liqueur si précieuse dans un vase si fragile, d'où vous l'avez vue tant de fois s'échapper et se répandre. Ne déposez pas un semblable trésor dans un cœur où le désir des consolations humaines n'est pas, comme il devrait l'être, encore entièrement éteint ; bientôt hélas ! il l'aurait follement dissipé. Comment confiez-vous les forces de cette cité et les clefs de la forteresse à un gouverneur si lâche ? Au premier assaut des ennemis, il leur en livrera l'entrée. Que votre amour, ô Roi éternel, n'aille pas, dans ses excès, jusqu'à exposer des joyaux d'un si grand prix. Vous semblez, mon Divin Maître, donner sujet d'en faire peu d'estime en les mettant au pouvoir d'une créature si infidèle, si abjecte, si faible, si misérable, si chétive. Quand bien même, par une de ces grâces puissantes telles qu'il les faut à ma faiblesse, je serais assez heureuse pour ne pas les perdre, je suis toujours dans l'impuissance de faire part de mon trésor à qui que ce soit. Enfin, je suis femme, encore si j'étais bonne ! Mais je suis l'imperfection même. Dans une terre aussi stérile, les talents ne sont pas seulement cachés, mais ils sont enfouis. Vous n'avez pas coutume, Seigneur, d'accorder à une âme de si

magnifiques faveurs, si elle ne doit point les faire tourner au profit d'un grand nombre d'autres. Vous le savez, mon Dieu, souvent du plus intime de mon cœur, je vous ai adressé une prière ; en ce moment encore, ce cri monte vers vous ; entendez-le, si vous voulez me rendre heureuse : privez-moi du plus grand bien qu'il soit possible de posséder sur la terre, et donnez-le à des âmes qui sauront en faire un meilleur usage pour l'accroissement de votre gloire.

C'est en ces termes ou en d'autres semblables qu'il m'est souvent arrivé de parler à Notre-Seigneur. Je m'apercevais ensuite de mon ignorance et de mon peu d'humilité. Mieux que nous ce Divin Maître sait ce qui nous convient ; et il avait vu sans doute que j'étais trop faible pour me sauver, s'il ne m'eût fortifiée par de si grandes faveurs.

Mon dessein est de signaler aussi les grâces dont cette union divine est la source, les effets qu'elle produit, et de dire si l'âme peut faire quelque chose pour s'élever à un état si sublime. C'est dans les ardeurs de l'amour céleste qu'a lieu ce mouvement extatique, qu'on appelle Elévation ou Transport de l'esprit. Car, à mon sens, il faut dans l'Union même, distinguer la simple Union, de l'Elévation. Ceux qui n'auront pas éprouvé ce dernier effet n'y verront point de différence. Mais quant à moi, tout en admettant que ces deux grâces sont au fond une même chose, je dis que le Seigneur opère dans l'une et dans l'autre d'une manière différente et que, par le Vol d'esprit, il communique à l'âme un détachement beaucoup plus grand des créatures. J'ai reconnu clairement par cette puissance d'effet, que l'Elévation d'esprit était une faveur particulière. Je le répète néanmoins : en soi, elle est ou semble être une seule et même chose avec l'Union. Il est facile de saisir la différence qui existe entre un grand feu et un petit, et cependant l'un est feu aussi bien que l'autre. Avant qu'un petit morceau de fer s'embrase dans un petit feu, il faut beaucoup de temps ; mais qu'on jette dans un grand feu un fer d'une dimension même beaucoup plus grande, en très-peu de

temps il dépouille son être, et devient incandescent. Il existe, je crois, une différence analogue entre ces deux grâces du Seigneur. Je suis sûre que ceux qui auront eu des ravissements comprendront bien ce que je veux dire. Mais les autres le prendront pour une rêverie, et à juste titre, peut-être. En effet, qu'une personne de ma sorte s'égare, en voulant traiter un tel sujet et faire entendre ce dont, faute de termes, il semble impossible de donner la première idée, il n'y aurait rien d'étonnant.

Heureusement mon Divin Maître le sait : j'écris, c'est par obéissance d'abord, et ensuite par un ardent désir de prendre les âmes au charme d'un bien si élevé. Aussi j'ai la ferme confiance que Sa Majesté viendra à mon secours. Je ne dirai rien, au reste, dont je n'aie une grande expérience. Voici un fait certain : lorsque je voulus commencer à traiter de cette dernière eau, je vis que cela m'était plus impossible encore que de parler grec. Arrêtée par une difficulté de ce genre, je laissai là mon écrit, et je m'en allai communier. Béni soit le Seigneur qui favorise ainsi les ignorants ! Et toi qui peux tout, vertu d'obéissance, sois bénie ! Dieu éclaira mon entendement, tantôt par des paroles, et tantôt en me mettant dans l'esprit la manière dont je devais m'exprimer. Ce grand Dieu veut, à ce que je vois, dire lui-même, pour cette oraison comme pour la précédente, ce que je suis incapable de comprendre et d'écrire. Comme ce que je dis est très-véritable, il est clair que ce qu'il y aura de bon dans ces pages émanera de lui, et que ce qu'il y aura de mauvais viendra de moi, c'est-à-dire d'un océan de misères. Puisque ce Dieu de bonté m'a fait arriver, tout indigne que j'en suis, à ces états si sublimes d'oraison, il doit sans doute y avoir élevé plusieurs personnes. Or, si quelques-unes parmi elles, craignant de s'égarer, désiraient en conférer avec moi, le Seigneur, j'en ai la ferme confiance, m'accorderait la grâce de les rassurer, en leur faisant connaître la vérité.

Parlons maintenant de cette eau qui vient du ciel. Elle tombe avec tant d'abondance qu'elle pénètre et abreuve à sou-

hait tout ce jardin. Si toutes les fois qu'il en est besoin, le Seigneur la versait ainsi à grands flots, qui ne voit de quel repos jouirait le jardinier ? Allons plus loin ; si grâce à un temps toujours tempéré qui remplacerait l'hiver, il voyait, à toutes les saisons, les fleurs et les fruits embellir son jardin, quel plaisir ne goûterait-il pas ! Mais dans cette vallée de larmes, cela est impossible. Il faut toujours veiller, et sur-le-champ se mettre à l'œuvre, quand une eau tarit, pour la remplacer par une autre.

Cette eau céleste dont je parle, tombe souvent quand le jardinier y pense le moins. Dans les commencements, il est vrai, c'est presque toujours à la suite d'une longue oraison mentale. Dieu se plaît d'abord à laisser l'âme voler vers lui de degré en degré, ensuite il prend cette petite colombe et la met dans le nid afin qu'elle s'y repose. L'ayant vue longtemps soutenir son vol, travaillant de toutes les forces de l'entendement et de la volonté à chercher son Dieu et à lui plaire, il veut lui donner sa récompense, même en cette vie. Et quelle magnifique récompense ! Un seul instant de ce repos divin suffit pour la payer de tous les travaux qu'elle peut endurer dans cet exil.

Tandis qn'elle cherche ainsi son Dieu, l'âme se sent, avec un très-vif et très-suave plaisir, défaillir presque tout entière, elle tombe dans une espèce d'évanouissement, qui peu à peu enlève au corps la respiration et toutes les forces. Elle ne peut, sans un très-pénible effort, faire même le moindre mouvement des mains. Les yeux se ferment, sans qu'elle veuille les fermer, et si elle les tient ouverts, elle ne voit presque rien. Elle est incapable de lire, en eût-elle le désir ; elle aperçoit bien des lettres, mais comme l'esprit n'agit pas, elle ne peut ni les distinguer, ni les assembler. Quand on lui parle, elle entend le son de la voix, mais non des paroles distinctes. Ainsi, elle ne reçoit aucun service de ses sens, elle trouve plutôt en eux un obstacle qui l'empêche de jouir pleinement de son bonheur. Elle tâcherait en vain de parler, parce qu'elle ne saurait ni former, ni prononcer une seule parole. Toutes ses forces exté-

rieures l'abandonnent ; sentant par là croître les siennes, elle peut mieux jouir de sa gloire. Elle éprouve aussi au dehors un grand plaisir, qui se manifeste d'une manière très-visible. Quelque temps que dure cette oraison, jamais elle ne nuit à la santé, il en a été du moins ainsi pour moi ; et je ne me souviens point d'avoir reçu de Dieu une telle faveur, même au plus fort de mes maladies, sans en éprouver un mieux très-sensible. Comment un si grand bien pourrait-il causer du mal? Cette grâce montrant ses effets extérieurs d'une manière si éclatante, peut-on douter qu'elle n'exerce sur le corps même une heureuse influence ? et si elle lui enlève passagèrement les forces, par l'excès du plaisir, ce n'est que pour lui en laisser ensuite de plus grandes.

A la vérité, si j'en juge par mon expérience, cette oraison est, dans les commencements, de si courte durée, qu'elle ne se révèle pas d'une manière aussi manifeste par les marques extérieures et par la suspension des sens ; mais, par l'abondance des grâces dont elle enrichit, on voit évidemment que le feu du soleil qui a éclairé l'âme, a dû être bien ardent, puisqu'il l'a ainsi liquéfiée. Il est à remarquer, du moins à mon avis, que cette suspension de toutes les puissances ne dure jamais longtemps ; c'est beaucoup quand elle va jusqu'à une demi-heure, et je ne crois pas qu'elle m'ait jamais tant duré. Il faut l'avouer pourtant : il est difficile d'en juger, puisqu'on est alors privé de sentiment. Je veux simplement constater ceci : toutes les fois que cette suspension générale a lieu, il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances ne revienne à elle. La volonté est celle qui se maintient le mieux dans l'union divine ; mais les deux autres recommencent bientôt à l'importuner. Comme elle est dans le calme, elle les ramène et les suspend de nouveau ; elles demeurent ainsi tranquilles quelques moments, et reprennent ensuite leur vie naturelle. L'oraison peut, avec ces alternatives, se prolonger et se prolonge de fait pendant quelques heures. Une fois enivrées de ce vin céleste qu'elles ont goûté,

ces deux puissances font volontiers le sacrifice de leur activité naturelle, pour savourer un bonheur incomparablement plus grand ; dans ce but, elles s'unissent à la volonté, et les trois puissances jouissent alors de concert. Mais cet état d'extase complète, sans que l'imagination, selon moi également ravie, ne se porte à quelque objet étranger, est, je le répète, de courte durée. J'ajoute que les puissances ne revenant à elles qu'imparfaitement, elles peuvent rester dans une sorte de délire l'espace de quelques heures, pendant lesquelles Dieu de temps en temps les ravit de nouveau et les fixe en lui.

Venons maintenant aux sentiments intérieurs de l'âme dans cet état. Le secret en est à Dieu seul, il n'appartient qu'à lui de nous le dire. Car notre entendement ne le pouvant comprendre, comment pourrait-il l'exprimer ? Sortant de cette oraison et me préparant, après avoir communié, à écrire sur ce sujet, je cherchais dans ma pensée ce que l'âme peut faire pendant ce temps. Notre-Seigneur me dit ces paroles : » Elle se consume tout entière, ma fille, pour s'abîmer plus » intimement en moi. Ce n'est plus elle qui vit, c'est moi qui » vis en elle. Comme elle ne peut comprendre ce qu'elle en- » tend, c'est, au fond, ne pas entendre, tout en entendant. »

Ceux que Dieu a élevés à cet état, auront quelque intelligence de ce langage ; ce qui se passe dans cette union secrète est si caché, qu'on ne saurait en parler plus clairement. J'ajouterai seulement ceci : l'âme se voit alors près de Dieu, et il lui en reste une certitude si ferme qu'elle ne peut concevoir le moindre doute sur la vérité d'une telle faveur. Toutes ses puissances perdent leur activité naturelle, et sont tellement suspendues, qu'elles n'ont absolument aucune connaissance de leurs opérations. Si on méditait auparavant sur quelque mystère, il s'efface de la mémoire comme si jamais on n'y avait pensé. Si on lisait, on perd tout souvenir de la lecture, et on ne peut plus y fixer l'esprit. Il en est de même pour les prières vocales. Cet importun papillon de la mémoire voit

donc ici ses ailes brûlées, et il n'a plus le pouvoir de voltiger çà et là.

La volonté est sans doute occupée à aimer, mais elle ne comprend pas comment elle aime. Quant à l'entendement, s'il entend, c'est par un mode qui lui reste inconnu ; et il ne peut comprendre rien de ce qu'il entend. Pour moi, je ne crois pas qu'il entende, parce que, comme je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même. Au reste, c'est là un mystère où je me perds.

J'étais, au commencement, dans une telle ignorance, que je ne savais pas que Dieu fût dans tous les êtres. Mais comme durant cette oraison je le trouvais si présent à mon âme, comme la vue que j'avais de cette présence me semblait si claire, il me semblait absolument impossible d'en douter. Des gens qui n'étaient pas doctes, me disaient qu'il s'y trouvait seulement par sa grâce. Persuadée du contraire, je ne pouvais me rendre à leur sentiment, et j'en avais de la peine. Un très-savant théologien de l'Ordre du glorieux saint Dominique, me tira de ce doute ; il me dit que Dieu était alors réellement présent dans mon âme, et il m'expliqua de quelle manière il se communique à nous, ce qui me remplit de la plus vive consolation.

Il y a ici une remarque à faire, et une vérité dont on doit se pénétrer ; c'est que cette eau du ciel, cette faveur si insigne de Dieu laisse toujours dans l'âme de très-grandes richesses spirituelles. L'on en verra la preuve dans ce que je vais dire.

CHAPITRE XIX.

Oraison de Ravissement ou d'Extase, suite. -- La Sainte commence à en exposer les effets. -- Elle exhorte de la maniere la plus persuasive les âmes arrivées à un etat si sublime, à ne pas se decourager si elles tombent dans quelque faute, et à ne jamais abandonner l'Oraison. -- Elle fait voir que la persévérance dans l'Oraison conduit infailliblement toute âme chretienne au port du salut. -- Ce qu'elle dit sur ce sujet est tres-remarquable, et admirablement propre à consoler les faibles et les pécheurs.

L'âme sort du Ravissement et de cette étroite union, avec une ineffable tendresse d'amour pour Dieu. Elle voudrait mourir, non de peine, mais de la douceur même des larmes qu'elle répand. Elle se trouve baignée de ces larmes, mais elle ne les a pas senti couler, et elle ne sait ni quand ni comment elles se sont ouvert un passage. Elle éprouve un indicible plaisir de voir cette eau, tout en calmant l'impétuosité du feu qui la dévore, l'augmenter, au lieu de l'éteindre. Ceci peut paraître de l'arabe, mais se passe néanmoins de la sorte.

Il m'est arrivé quelquefois après le Ravissement de me trouver tellement hors de moi, que je ne savais plus si la gloire dont je m'étais vue investie, était une réalité ou un songe. Je me voyais tout inondée de larmes ; elles coulaient sans douleur, mais avec une étonnante impétuosité : on eût dit que cette nue du Ciel les laissait échapper par torrents de son sein. Je reconnaissais alors que ce n'avait pas été un songe. Ceci avait lieu dans les commencements, lorsque les Ravissements étaient de très-courte durée.

L'âme après l'Extase se sent un tel courage, que si en ce moment on mettait son corps en lambeaux pour la cause de Dieu, elle en éprouverait la plus vive consolation. C'est alors que germent en elle comme à l'envi, les promesses et les résolutions héroïques, la vivacité des désirs, l'horreur du monde, et la claire vue de son néant. Une faveur d'un tel ordre fait entrer l'âme dans un état beaucoup plus élevé que les oraisons précédentes. Elle en demeure plus profondément humble. Elle voit à la clarté même de l'évidence qu'elle n'a donné aucun concours à une faveur si excessive et si grandiose, et qu'elle n'a rien pu faire ni pour l'attirer ni pour la retenir ; aussi s'en reconnaît-elle souverainement indigne. Elle mesure de l'œil sa misère, qui ne peut pas plus échapper à son regard, que des toiles d'araignée ne peuvent se dérober à la vue, dans un appartement où le soleil donne en plein. Elle est si éloignée de la vaine gloire, qu'il lui semble impossible de jamais en concevoir. Elle a vu de ses propres yeux la faiblesse ou plutôt l'inutilité complète de ses efforts ; à peine a-t-elle consenti à une si haute faveur. Malgré elle, pour ainsi dire, on a fermé la porte aux sens pour la faire jouir plus parfaitement de son Dieu. Là, restée seule avec Dieu, qu'a-t-elle à faire, sinon de l'aimer ? Elle ne voit plus, elle n'entend plus rien, à moins de se faire une extrême violence ; ainsi absorbée en Dieu, elle n'a pas, il faut l'avouer, grand mérite à être indépendante de ses sens. Elle découvre ensuite, dans le jour pur de la vérité, toute sa vie passée et la miséricorde de Dieu ; ce tableau se déroule devant elle, elle l'embrasse d'un regard, et sans la moindre fatigue. Elle voit qu'elle mérite l'enfer, et qu'on la châtie avec de la gloire. A cette vue, comme la cire devant le brasier, elle se fond en louanges de Dieu, ainsi que je voudrais moi-même le faire en ce moment. Soyez béni, Seigneur, vous qui d'un regard avez fait de cette eau si impure de mon âme, une eau assez claire et assez limpide pour être servie à votre table ! Soyez loué à jamais, ô vous, délices des Anges, qui daignez élever de la sorte un ver de terre aussi abject que moi !

L'âme conserve pendant quelque temps ces heureux avantages dont elle jouit au sortir de l'Extase. Pleinement convaincue que les fruits du jardin ne viennent pas d'elle, elle peut désormais commencer à les distribuer, sans crainte de s'appauvrir. Elle fait connaître par divers signes les trésors du Ciel dont elle est enrichie ; elle souhaite ardemment d'en faire part aux autres, et demande instamment à Dieu de n'être pas seule à les posséder. Déjà elle travaille au bien spirituel du prochain, sans presque s'en apercevoir, et sans rien faire d'elle-même dans ce but, mais les autres le comprennent parfaitement ; car les fleurs de ce jardin aimé du Ciel exhalent un parfum si doux, qu'ils désirent de le respirer de près. Ils voient à découvert les vertus dont cette âme est embellie, et, charmés par la beauté des fruits de ces vertus, ils brûlent du désir de s'en nourrir comme elle. Si la terre qui porte ces fruits de vie est profondément sillonnée par les souffrances, les persécutions, les murmures, les maladies, en un mot par toutes les tribulations, qui presque toujours servent de degrés pour monter à cet état ; si elle est brisée par le détachement de son intérêt propre, l'eau du ciel la pénètre à une telle profondeur que presque jamais on ne la voit souffrir de la sécheresse. Mais si cette âme tient encore à cette misérable terre ; si, hérissée d'épines comme je l'étais au commencement, elle n'a pas encore renonçé aux occasions, et ne témoigne pas à Dieu la reconnaissance que mérite une aussi haute faveur, la sécheresse viendra la désoler comme auparavant. Qu'alors le jardinier vienne à se négliger, et que le Seigneur par pure bonté n'envoie pas une nouvelle pluie, tenez le jardin pour perdu. Ce malheur m'étant arrivé plusieurs fois, j'en suis maintenant encore saisie d'épouvante, et jamais sans cette expérience personnelle je ne l'aurais pu croire. Je me plais à l'écrire pour la consolation des âmes faibles comme la mienne, afin qu'elles ne se désespèrent jamais, et qu'elles ne cessent jamais de se confier en la miséricorde infinie de Dieu. Quand bien même, après avoir été élevées par le Seigneur à un état si sublime, elles tomberaient, qu'elles ne se découragent pas, si elles ne

veulent tout perdre ; les larmes peuvent tout gagner, et une eau en attire une autre.

L'espérance de prémunir ces âmes contre le découragement par une vérité si consolante est une des principales raisons qui m'animent, étant telle que je suis, à obéir à l'ordre qu'on m'a donné, d'écrire ma triste vie, et d'exposer au jour les faveurs dont Dieu m'a comblée malgré mes infidélités et mes offenses. C'est aussi ce qui me ferait souhaiter en ce moment que mes paroles eussent assez d'autorité pour que l'on fût obligé de me croire : plaise au Seigneur de me la donner, je l'en supplie de toute mon âme. Je le répète donc, que nul de ceux qui ont commencé à faire oraison ne se décourage jamais, en disant : si je retombe dans mes fautes, je ne puis continuer ce saint exercice sans devenir plus coupable. J'admets, moi aussi, que l'on devient pire quand on quitte l'oraison, et qu'on ne travaille point à se relever ; mais je maintiens qu'on ne saurait y persévérer sans se relever de ses chutes, et sans arriver enfin au port du salut. Pour ruiner en moi cette sainte confiance, le démon me tendit le piége le plus perfide ; il me persuada qu'étant aussi imparfaite que je l'étais, je ne pouvais, sans manquer d'humilité, me présenter à l'oraison. J'en éprouvais des angoisses si mortelles qu'enfin je quittai ce saint exercice, un an et demi, au moins pendant un an, car pour les six mois de plus, je ne m'en souviens pas bien. Infortunée, qu'ai-je fait ? de moi-même, je m'étais mise en enfer, sans qu'il fût besoin des démons pour m'y entraîner. O ciel, quel effrayant aveuglement ! et que l'ennemi du salut va bien à ses fins, quand il s'efforce de tout son pouvoir de nous faire abandonner ce saint exercice ! C'est là pour lui un intérêt suprême ; car il sait bien, le traître, qu'une âme qui persévère dans l'oraison est perdue pour lui, et que toutes les chutes où il l'entraîne, loin de lui nuire, servent par la bonté de Dieu à lui donner un nouvel élan et une nouvelle ardeur dans son service.

O mon Jésus ! quel spectacle que celui d'une âme tombée de cette hauteur dans quelque péché, et miséricordieusement relevée par votre main divine ! Comme elle reconnaît d'un côté vos grandeurs et vos miséricordes infinies, et de l'autre la profondeur de sa misère ! Elle se meurt de repentir en contemplant vos adorables perfections. Infidèle, elle baisse les yeux, et n'ose vous regarder ; mais à la vue de vos bienfaits, cédant au transport de la reconnaissance, elle attache sur vous ses regards pour apprendre ce qu'elle vous doit. Elle redouble de dévotion envers la Reine du Ciel, et la conjure de vous apaiser. Avec quel élan de confiance elle invoque les Saints qui tombèrent après avoir été appelés par vous, et par quelles ardentes prières elle implore leur secours ! Dans chacun des dons que vous lui faites alors, elle trouve un excès de libéralité, parce qu'elle se reconnaît indigne que la terre la soutienne. Comme elle vole aux Sacrements ! Avec quelle foi vive elle découvre la vertu que vous y avez renfermée ! Avec quelle effusion elle vous bénit de nous avoir laissé ce remède divin, ce baume réparateur qui non-seulement cicatrise nos plaies, mais les fait disparaître jusqu'au dernier vestige ! Elle demeure frappée d'étonnement à l'aspect de toutes ces merveilles. Et qui donc, Seigneur de mon âme, ne serait saisi d'un saint effroi, en vous voyant punir, par de tels excès de miséricorde et d'amour, une trahison si honteuse et si horrible ? Comme vous vous êtes ainsi vengé de moi, je ne sais, ô mon adorable Époux, comment, en écrivant ceci, je ne sens pas mon cœur se fendre ! Et je croirai par ces faibles larmes que je verse devant vous, larmes que vous faites couler, mais qui par elles-mêmes ne sont que de l'eau d'une source corrompue, je croirai réparer dignement ces trahisons si nombreuses et ce lamentable enchaînement de fautes par lesquelles je tendais à défaire le divin ouvrage de votre grâce dans mon âme ! O mon tendre Maître, donnez quelque valeur à ces tristes larmes, et rendez limpide une eau si trouble. Faites-le, quand ce ne serait que pour prévenir dans les autres la tentation que j'ai eue de faire des juge-

ments téméraires. Je vous disais au fond de mon âme : Seigneur, pourquoi, si infidèle et Religieuse seulement de nom, suis-je comblée par vous de ces grâces que vous refusez à des épouses si saintes qui se sont données à vous, et vous ont toujours fidèlement servi, dès leur plus tendre jeunesse? Je pénètre maintenant le sujet de votre conduite. J'étais faible, et vous m'avez accordé ce secours. Ces âmes étaient fortes et désintéressées ; sans ces faveurs elles se montraient héroïques dans votre service, et vous voulez leur réserver la récompense tout entière, au sortir de cette vie. Vous savez néanmoins, ô mon Dieu, qu'un cri montait souvent vers vous du plus intime de mon cœur. J'excusais les personnes qui murmuraient contre moi, trouvant qu'elles n'avaient que trop de sujet de le faire. Déjà, il est vrai, à cette époque, votre bonté prêtant son appui à ma faiblesse, je ne vous offensais plus autant, et je travaillais à éviter tout ce que je croyais devoir vous déplaire. A peine vous avais-je donné ce gage de fidélité, que vous commençâtes, Seigneur, à ouvrir vos trésors à votre servante. Vous n'attendiez, ce semble, de moi, qu'un peu de bonne volonté et de préparation, tant vous fîtes paraître de promptitude, non-seulement à m'enrichir, mais à vouloir que vos dons fussent connus.

Aussitôt que votre munificence eut éclaté au grand jour, on prit bonne opinion de celle dont la profonde misère, quoique si transparente, n'était pourtant pas connue de tous, comme elle aurait dû l'être. Mais ce fut aussi le signal des murmures et de la persécution, et, à mon gré, l'on éclatait avec beaucoup de fondement. C'est pourquoi je n'avais de ressentiment contre aucun de ceux qui me condamnaient, je vous suppliais au contraire de considérer qu'ils avaient raison d'agir de la sorte. Je voulais, disait-on, passer pour sainte, j'inventais des nouveautés, moi, si loin encore d'accomplir toute ma règle, et d'égaler en vertu les Religieuses si bonnes et si saintes qui vivaient dans notre monastère. Je l'avouerai, Seigneur, jamais je n'atteindrai à leur perfection, si votre bonté ne fait

tout par elle-même. Hélas ! loin d'imiter leurs exemples, je n'étais bonne qu'à faire disparaître les coutumes édifiantes, et à leur en substituer de mauvaises ; du moins je faisais ce que je pouvais pour les introduire, et pour le mal, mon pouvoir était grand. C'était donc, ô mon Dieu, sans aucune faute de leur part que les Religieuses et d'autres personnes du dehors me condamnaient. Elles me disaient clairement des vérités que j'avais jusque-là ignorées : ainsi le permettait votre adorable sagesse.

Cette tentation sur la distribution de vos faveurs agitait de temps en temps mon âme. Un jour, en disant les Heures, étant arrivée à ce verset du psaume : « Justus es, Domine, et rectum » judicium tuum. Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements » sont remplis d'équité (1); » je me mis à considérer combien ces paroles étaient véritables. Car en ce qui regarde la foi, jamais le démon n'a eu le pouvoir de me tenter. Jamais, Seigneur, je n'ai douté que vous ne fussiez la source de tous les biens, ni d'aucune des vérités que je devais croire. Que dis-je ? plus les vérités sortaient de l'ordre naturel, plus ma foi y adhérait avec force et avec bonheur. Je savais que vous étiez tout-puissant, et je ne m'étonnais d'aucune de vos merveilles ; je me plais à le redire, je n'ai jamais douté. Pensant donc alors en moi-même comment il pouvait se faire que votre justice refusât à ces Religieuses, vos servantes si fidèles, les délices et les faveurs que vous m'accordiez, malgré mon indignité, vous me répondîtes : « Contente-toi de me servir, et ne t'occupe » point du reste. Ce furent là, mon Dieu, les premières paroles que j'ai entendues de vous.

Devant traiter plus tard de la manière dont ces divines paroles se font entendre, ainsi que de quelques autres points, je n'en dirai rien ici. Ce serait sortir de mon sujet ; et déjà, si je ne me trompe, j'en suis bien loin ; car je ne sais presque plus où j'en suis. Il faut, mon Père, que vous me pardonniez de-

(1) Psaume CXVIII.

interruptions inévitables pour moi. Certes il n'y a rien d'étonnant qu'à la vue de cette ineffable patience de Dieu à mon égard, et de l'état où je suis maintenant par sa grâce, je perde le fil de mon discours.

Plaise au Seigneur que mes écarts soient toujours de ce genre ; ah ! plutôt que de permettre qu'il y ait dans ma vie un seul instant où je lui sois rebelle, je l'en conjure, qu'à cet instant même il me réduise en cendres ! Il suffit pour montrer l'excès de sa miséricorde à mon égard, qu'il m'ait si souvent pardonné une si grande ingratitude. Que de fois il a renouvelé en ma faveur un pardon qu'il n'accorda à saint Pierre qu'une seule fois ! Aussi le démon n'avait que trop de sujet de me tenter, en m'insinuant que je ne devais point prétendre à l'étroite amitié de celui avec lequel je vivais dans une rupture si ouverte. Quel aveuglement pouvait être comparable au mien ! Où avais-je l'esprit, ô mon adorable Maître, lorsque, hors de vous, j'espérais de trouver un remède ? Quelle folie de fuir la lumière, pour heurter à chaque pas dans les ténèbres ! Et quelle humilité superbe le démon savait inventer, pour me faire abandonner cette colonne tutélaire de l'oraison dont l'appui m'aurait préservée d'une aussi grande chute ? Maintenant encore je ne puis, sans effroi, me rappeler cette invention si perfide qu'il me présentait sous une couleur d'humilité : à mes yeux, c'est le plus grand péril que j'aie couru dans ma vie. Voici par quelles pensées trompeuses il égarait mon esprit : eh quoi ! si mauvaise après tant de grâces reçues, pouvais-je encore m'approcher de l'oraison ? ne devait-il pas me suffire de faire, comme les autres, les prières de règle ? et m'acquittant si mal de celles-ci, n'était-ce pas témérité de ma part de vouloir en faire davantage ? Oser y prétendre, c'était montrer bien peu de respect pour Dieu, et bien peu d'estime pour ses faveurs.

Sans doute, il était bien de voir mon indignitée! d'en convenir, mais en tirer pour conséquence pratique, d'abandon-

ner l'oraison, voilà qui fut un très-grand mal. Soyez béni, Seigneur, qui avez daigné me tirer d'un tel abîme !

C'est là, je crois, le commencement de la tentation par laquelle le démon perdit Judas. Seulement le traître n'osait pas m'attaquer d'une manière aussi ouverte ; mais, en s'insinuant peu à peu, il aurait fini par me faire tomber dans l'abîme où il l'avait précipité. Pour l'amour de Dieu, que tous ceux qui s'adonnent à l'oraison fassent à ceci une attention profonde. Qu'ils le sachent : tout le temps que j'abandonnai ce saint exercice, ma vie fut remplie de beaucoup plus d'infidélités qu'auparavant. On peut juger par là de la bonté du remède que me donnait le démon, et du plaisant résultat de cette humilité qui n'enfantait en moi qu'un trouble effrayant. Et comment mon âme aurait-elle pu se reposer en paix, lorsqu'elle s'éloignait, l'infortunée, de celui qui était son repos, emportant la pensée toujours présente de ses grâces et de ses faveurs, et voyant d'autre part le profond dégoût que méritent tous les plaisirs de la terre? Je m'étonne maintenant d'avoir pu supporter un état si cruel. Ce qui sans doute me soutenait, était l'espérance de reprendre l'oraison ; car en interrogeant mes souvenirs sur cette triste époque, dont déjà plus de vingt et un an me séparent, je trouve que je nourrissais toujours dans mon cœur le ferme dessein de revenir à ce saint exercice ; mais j'attendais pour cela que mon âme fût très-nette d'offenses contre le Seigneur. O ciel, dans quelle voie funeste me jetait une espérance si insensée ! Le démon m'y aurait bercée jusqu'à mon dernier soupir, et du tribunal de mon Juge, il m'aurait entraînée dans l'enfer. Car si auparavant l'oraison et la lecture, les lumières que j'y puisais chaque jour, la vue de mon infidélité, les larmes même dont souvent j'importunais Notre-Seigneur, ne pouvaient me rendre victorieuse de ma faiblesse : en abandonnant ce saint exercice, en vivant au milieu de vains passe-temps et des occasions d'offenser le Seigneur, n'étant presque soutenue de personne, ou plutôt, j'oserai le dire, ne rencontrant de secours que pour m'aider à tomber, que pouvais-je espérer, sinon une fin si lamentable?

Je crois qu'un Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, homme d'un éminent savoir (1), a beaucoup mérité devant Dieu, de m'avoir retirée d'un tel sommeil.

Ce Père, comme il me semble l'avoir dit, me fit communier tous les quinze jours. Dès lors, le mal diminua, je commençai à rentrer en moi-même ; il m'échappait néanmoins encore quelques offenses. Mais enfin j'étais dans le bon chemin, et marchant à petits pas, tombant, me relevant, je ne laissais pas d'avancer ; et quand la marche n'est pas interrompue, quelque lente qu'elle soit, on arrive, quoique tard, au terme du voyage. S'égarer de cet heureux chemin n'est autre chose, à mon avis, qu'abandonner l'oraison. Dieu nous en préserve par son infinie bonté !

L'on voit maintenant, et pour l'amour de Dieu qu'on y fasse une attention sérieuse, qu'une âme qui reçoit dans l'oraison de si insignes faveurs, peut tomber encore ; qu'ainsi, elle ne doit point se fier à elle-même, ni s'exposer en aucune manière aux occasions. Qu'on pèse cet avis, il est de la plus haute importance. Car le démon a ses artifices, même contre une âme véritablement favorisée de Dieu ; il cherche, le traître à tourner le plus qu'il peut contre elle les grâces destinées à son avancement, et il attaquerait avec succès des personnes qui ne sont point encore ni fortes dans les vertus, ni avancées dans la mortification et le détachement. Or, dans l'état dont je parle, les âmes, quelque grands que soient leurs désirs et leurs résolutions, ne sont pourtant pas encore revêtues de cette force mâle qui leur donne le droit, comme je le dirai plus loin, de s'exposer aux périls et aux occasions. Elles ne doivent donc point se départir d'une humble défiance d'elles-mêmes. C'est là une excellente doctrine, elle n'est pas de moi ; c'est Dieu qui nous l'enseigne. Aussi je souhaite que des personnes ignorantes comme moi en soient instruites. Je le répète, quoiqu'une âme soit élevée à cet état sublime, elle ne doit point présumer

(1) Le Père Vincent Baron. Voyez page 61 et 90.

de ses forces jusqu'à se présenter d'elle-même au combat. C'est assez pour elle de se défendre. Elle aura même besoin de toutes ses armes pour soutenir les assauts des démons, tant elle est incapable de les attaquer et de les vaincre, comme font ceux qui sont parvenus à ces états plus élevés dont je parlerai dans la suite.

Voici comment le démon enveloppe une âme dans son réseau. Cette âme, grâce à une oraison si élevée, se voit près de Dieu, elle découvre la différence des biens du Ciel et de ceux d'ici-bas, et aperçoit tout l'amour que son Dieu lui témoigne ; à la vue de cet amour, elle se livre à une telle confiance et à une telle sécurité, qu'elle croit ne pouvoir jamais tomber du bonheur qu'elle possède. Elle a une vue si claire de la récompense, qu'il lui semble impossible de renoncer à une félicité dont l'avant-goût est si délectable dès cette vie, pour une chose aussi abjecte et aussi dégradante que les plaisirs de la terre. C'est de cette sécurité que le démon se sert pour lui faire perdre la défiance qu'elle doit avoir d'elle-même. Ainsi cette âme se jette dans les dangers, et elle commence, avec un zèle pur sans doute, à distribuer sans mesure les fruits de son jardin, persuadée qu'elle n'a plus rien à craindre. Ce n'est pas néanmoins par orgueil qu'elle agit de la sorte ; elle sait qu'elle ne peut rien d'elle-même, mais elle cède à une confiance en Dieu qui n'est point réglée par la discrétion. Elle ne considère pas qu'elle n'est encore qu'un jeune oiseau aux ailes débiles ; elle peut bien sortir du nid, et Notre-Seigneur l'en tire quelquefois, mais elle est incapable de fendre les airs et de soutenir son vol. Ses vertus ne sont pas encore assez fortes, elle manque d'expérience pour connaître les dangers, et elle ignore quel dommage elle reçoit en se confiant à elle-même.

Cet excès de confiance fut la cause de ma ruine. On voit par là combien dans cet état, comme au reste dans tous, on a besoin d'un maître et de communiquer avec des personnes spirituelles. Je crois pourtant que lorsque Notre-Seigneur élève une âme à cet état, il continue de la favoriser et ne permet pa-

qu'elle se perde, à moins qu'elle ne l'abandonne entièrement. Mais si, comme je l'ai dit, elle tombe, qu'elle se souvienne, je l'en conjure pour l'amour de Dieu, qu'elle se souvienne de ne pas donner dans le piége du tentateur; qu'elle se garde bien, sous prétexte d'humilité, d'abandonner l'oraison, comme j'eus le malheur de le faire, ainsi que je l'ai dit et que je ne saurais trop le redire. Qu'elle se confie à la bonté de Dieu, elle est plus grande que tout le mal que nous pouvons faire. Plein de miséricorde, il oublie nos ingratitudes, du moment où, touchés de repentir, nous voulons rentrer en amitié avec lui. Les grâces qu'il nous a faites, loin d'exciter sa colère et ses châtiments, le portent à nous accorder plus promptement le pardon; car il nous regarde comme des enfants de sa maison, et se souvient que nous avons, comme on dit, mangé le pain de sa table. Que ces âmes se rappellent les paroles de ce Divin Maître, et considèrent son ineffable clémence envers moi. Je me suis plus tôt lassée de l'offenser, qu'il ne s'est lassé de me pardonner. Non, jamais sa main ne se fatigue de donner, et jamais la source de ses miséricordes ne peut être épuisée. Ne nous fatiguons donc jamais de recevoir. Qu'il soit béni dans tous les siècles des siècles, et que toutes les créatures célèbrent éternellement ses louanges!

CHAPITRE XX.

Différence entre l'Union et le Ravissement. — Admirables effets du Ravissement. — Peine ineffablement douloureuse causée par le désir de Dieu ; elle ravit l'âme hors d'elle, et lui fait éprouver les souffrances qu'on endure en purgatoire ; Notre-Seigneur révèle à la Sainte le prix d'une si haute grâce. — Dispositions intérieures de l'âme après le Ravissement.

Je voudrais pouvoir expliquer, avec le secours de Dieu, la différence qui existe entre l'Union et le Ravissement (1). On donne au Ravissement divers noms exprimant tous la même chose : on l'appelle Élévation, Vol d'esprit, Transport, Extase. Il l'emporte de beaucoup sur l'Union, sa puissance d'effet est plus grande, ses opérations plus hautes. L'Union, dans son commencement, son milieu et sa fin, est quelque chose de purement intérieur ; mais les diverses formes du Ravissement, étant d'un ordre plus élevé, produisent à l'extérieur comme à l'intérieur des effets particuliers. Daigne le Seigneur me donner sa lumière pour un tel sujet, comme il me l'a donnée pour ce qui précède ; car très-certainement, s'il ne m'eût lui-même enseigné de quelle manière j'en pouvais donner quelque intelligence, jamais je ne l'aurais pu faire.

(1) Voici le jugement que portait saint Jean de la Croix, après avoir lu le manuscrit de sainte Térèse sur cette haute matière : « Ce serait ici le lieu de parler de ces » différentes Extases ; mais je laisse ce travail à quelqu'autre qui s'en acquittera » mieux que moi. D'ailleurs notre bienheureuse Mère Térèse de Jésus a écrit admirablement de ces matières ; et j'espère de la bonté divine que ses ouvrages seront » imprimés et donnés au public en peu de temps. » Cantiques spirituels. Cant. XIII. Détournez vos yeux, etc.

Considérons maintenant les propriétés de cette dernière eau dont nous avons parlé. Elle tombe avec tant d'abondance que si la terre ne se refusait à un tel bonheur, nous pourrions croire à juste titre avoir au dedans de nous, dans cet exil, la nue mystérieuse du sein de laquelle ce grand Dieu la verse par torrents dans notre âme. Nous voit-il répondre à un si magnifique bienfait par toute la reconnaissance et tout le dévouement dont nous sommes capables, soudain il se plaît à nous en donner le salaire. De même que les nuées attirent les vapeurs de la terre, il attire à lui notre âme ; il la ravit tout entière hors d'elle-même, et sur la nuée de sa gloire il l'enlève jusqu'au Ciel, où il commence à lui dévoiler les merveilles du royaume qui lui est préparé. Je ne sais si la comparaison est juste, mais je sais très-bien que cela se passe de la sorte.

L'âme, dans ces Ravissements, semble quitter les organes qu'elle anime. On sent d'une manière très-sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant, et que le corps se refroidit peu à peu, mais avec une suavité et un plaisir inexprimable. Dans l'oraison d'Union, nous trouvant encore comme dans notre pays, nous pouvons presque toujours résister à l'attrait divin, quoiqu'avec peine, et un violent effort ; mais il n'en est pas de même dans le Ravissement ; on ne peut presque jamais y résister. Prévenant toute pensée et toute préparation intérieure, il fond souvent sur vous, avec une impétuosité si soudaine et si forte, que vous voyez, vous sentez cette nuée du Ciel, ou cet aigle divin vous saisir et vous enlever. Mais comme vous ne savez où vous allez, la faible nature éprouve à ce mouvement si délicieux d'ailleurs je ne sais quel effroi dans les commencements. L'âme doit montrer ici beaucoup plus de résolution et de courage que dans les états précédents ; il faut, en effet, qu'elle accepte à l'avance tout ce qui peut arriver, qu'elle s'abandonne sans réserve entre les mains de Dieu, et se laisse conduire par lui où il lui plaît. Car on est enlevé, quelque peine qu'on en ressente. J'en éprouvais une si vive, par crainte d'être trompée, que très-souvent en particulier, mais surtout quand

j'étais en public, j'ai essayé de toutes mes forces de résister. Parfois je pouvais opposer quelque résistance, mais comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois tous mes efforts étaient vains; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir, et quelquefois tout mon corps, en sorte qu'il ne touchait plus à terre. J'ai été rarement ravie de la sorte. Cela m'est arrivé un jour où j'étais au chœur avec toutes les Religieuses, et prête à communier. Ma peine en fut extrême, dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer une grande sensation. Comme ce fait est tout récent, et s'est passé depuis que j'exerce la charge de Prieure, j'usai de mon pouvoir pour défendre aux Religieuses d'en parler. En plus d'une circonstance j'ai fait ce que je fis le jour de la fête du saint Patron (1) de notre monastère. Pendant le sermon auquel assistaient plusieurs dames de qualité, je vis que la même chose allait m'arriver; je me jetai soudain à terre, mes sœurs accoururent pour me retenir : tous les efforts furent inutiles, et le Ravissement ne put échapper aux regards. Je suppliai instamment Notre-Seigneur de vouloir bien ne plus me favoriser de ces grâces qui se trahissent par des signes extérieurs ; j'étais déjà fatiguée de la circonspection à laquelle elles me condamnaient, et malgré mes efforts je regardais comme impossible de les tenir cachées. J'ai, ce me semble, sujet de croire que ce bon Maître a daigné entendre ma prière, car depuis, rien de tel ne m'est arrivé ; à la vérité, il y a très-peu de temps que je lui ai demandé cette faveur.

Lorsque je voulais résister, je sentais sous mes pieds des forces étonnantes qui m'enlevaient, je ne saurais à quoi les comparer. Nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit, n'a rien qui approche d'une telle impétuosité. C'était un combat terrible, j'en demeurais brisée. Quand Dieu

(1) Saint Joseph. Voyez la note du chap. VI, page 7[illegible].

veut, toute résistance est vaine, il n'y a pas de pouvoir contre son pouvoir.

De temps en temps il daigne se contenter de nous faire voir qu'il veut nous accorder cette faveur, et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir. Alors, si nous y résistons par humilité, elle produit les mêmes effets que si elle eût obtenu un plein consentement.

Ces effets sont grands ; le premier est de montrer le souverain pouvoir de Dieu. Quand il veut, nous ne pouvons pas plus retenir notre corps que notre âme. Malgré nous, nous voyons que nous avons un Maître, et que de telles faveurs sont un pur don de sa main et nullement le fruit de nos efforts ; ce qui imprime dans l'âme une humilité profonde. Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une excessive frayeur ; et qui ne le serait pas en voyant ainsi son corps enlevé de terre ? Car, quoique l'âme l'entraîne après elle, avec un indicible plaisir quand il ne résiste pas, on a le sentiment de ce qui se passe. Quant à moi, du moins, j'étais de telle manière que je pouvais me sentir élever de terre. A la vue de cette Majesté qui déploie ainsi sa puissance, on demeure glacé d'effroi, les cheveux se dressent sur la tête, et l'on se sent pénétré d'une très-vive crainte d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est mêlée d'un très-ardent amour ; cet amour redouble, en voyant jusqu'à quel excès Dieu porte le sien à l'égard d'un ver de terre qui n'est que pourriture. Car non content d'élever l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps mortel, ce vil limon, souillé par tant d'offenses.

Un autre effet du Ravissement est un détachement étrange, si merveilleux, que je n'ai point de termes pour l'expliquer. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il diffère des autres, et qu'il l'emporte de beaucoup sur celui qu'opèrent des grâces qui n'affectent que l'âme. Dans ce dernier cas, le détachement, quelque parfait qu'il soit, n'est qu'un détachement d'esprit et de cœur; mais dans le Ravissement, Dieu veut que le corps lui-même en vienne de fait à ce détachement absolu. L'on de-

vient ainsi plus étranger que jamais à toutes les choses de la terre, et l'on trouve le calice de la vie incomparablement plus amer.

Vient ensuite une peine ineffablement douloureuse, qu'il n'est en notre pouvoir, ni d'appeler, ni d'enlever de l'âme quand elle s'en est emparée ; en vain, j'en voudrais faire connaître la nature, c'est, je le sens, trop au-dessus de mes forces ; j'essaierai néanmoins d'en dire quelque chose. Mais auparavant, je dois faire observer ceci : cet état d'une indicible souffrance est celui où je me trouve maintenant ; il est donc postérieur de beaucoup à toutes les visions et révélations dont je ferai le récit, et à cette époque où, fidèle à l'oraison, j'y recevais de Notre-Seigneur des faveurs et des délices si grandes. Il est vrai, il daigne encore de temps en temps me les prodiguer ; mais l'état le plus ordinaire de mon âme, c'est de se sentir étreinte par cette peine dont je vais traiter. Elle est tantôt plus intense, et tantôt moins ; je parlerai ici de sa plus grande intensité.

Dans ce degré d'intensité, elle est sans comparaison plus accablante que celle que me causait l'invasion si impétueuse de ces Ravissements, dont je parlerai plus loin. Je ne pense pas même exagérer beaucoup en disant qu'il y a autant de différence, qu'entre une chose très-spirituelle et une très-matérielle. Si l'âme souffre dans le Ravissement, c'est en compagnie du corps, qui, en partageant sa souffrance, la tempère ; d'ailleurs elle est bien loin de se voir dans cette extrémité d'abandon, où la réduit la peine dont je parle. Ainsi que je l'ai dit, ce n'est pas notre concours qui l'attire. Souvent même elle fond sur nous d'une manière aussi imprévue que soudaine. Tout à coup l'âme sent en elle je ne sais quel désir de Dieu. En un instant pénétrée tout entière par ce désir, elle entre dans un tel transport de douleur, qu'elle s'élève bien au dessus d'elle-même et de tout le créé. Dieu la met dans un si profond désert, qu'elle ne pourrait, en faisant les plus grands efforts, trouver sur la terre une seule créature qui lui tînt compagnie ; d'ailleurs,

quand elle le pourrait, elle ne le voudrait pas, elle n'aspire qu'à mourir dans cette solitude. C'est en vain qu'on lui parlerait ou qu'elle se ferait la dernière violence pour répondre : rien ne peut enlever son esprit à cette solitude. Quoique Dieu me semble alors très-éloigné de l'âme, souvent néanmoins il lui découvre ses souveraines grandeurs, d'une manière si extraordinaire, qu'elle dépasse toutes nos conceptions. Aussi les termes manquent pour l'exprimer, et il faut, selon moi, l'avoir éprouvé pour être capable de le concevoir et de le croire. Une si haute communication n'a pas pour but de consoler l'âme, mais de lui montrer à combien juste titre elle s'afflige de se voir absente d'un bien qui enferme en soi tous les biens. Par cette vue l'âme sent croître et sa soif de Dieu et la rigueur de sa solitude. Elle est en proie à une peine si délicate et si pénétrante, elle se sent dans un si inexorable désert, qu'elle peut à la lettre dire avec David : « Vigilavi, et factus sum sicut passer « solitarius in tecto (1). » Le royal Prophète dut sans doute prononcer ces paroles quand il était lui-même dans cette solitude intérieure, avec cette différence qu'un si grand Saint en devait ressentir la rigueur d'une manière plus excessive. Ce verset se présente à ma pensée, et j'éprouve, ce me semble, ce qu'il exprime. Ce m'est une consolation de voir que d'autres âmes, et surtout des âmes si élevées devant Dieu, ont senti comme moi le martyre d'une si effrayante solitude. Dans cet état, l'âme ne paraît plus être en elle-même ; mais, comme le passereau sur le toit, elle habite solitaire dans la partie la plus élevée d'elle-même, dominant de cette hauteur toutes les créatures ; je dirai plus encore, c'est au-dessus de la partie la plus élevée d'elle-même qu'elle a sa demeure.

D'autres fois mon âme gémissait dans un tel excès de détresse et de délaissement qu'elle se disait et se demandait à elle-même : Où est ton Dieu (2) ? » Je ferai remarquer ici que le sens de ces versets latins m'était alors inconnu ; plus tard,

(1) Je suis demeuré seul dans mes veilles, comme le passereau solitaire sur le toit où il fait son nid. Psaume CI, v. 8.

(2) Ubi est Deus tuus ? Ps. XLI, v. 4.

l'ayant compris, je voyais avec une vive consolation que Notre-Seigneur, sans aucun effort de mon côté, les avait présentés à ma mémoire.

De temps en temps, je me souvenais de ce que disait saint Paul : « Qu'il était crucifié au monde (1). » Je n'ai garde de dire que cet état soit le mien, j'ai certes une trop claire vue du contraire ; mais je dis qu'il se passe alors dans l'âme quelque chose de semblable. Il ne lui vient de consolation, ni du Ciel où elle n'habite pas encore, ni de la terre à laquelle elle ne tient plus et d'où elle ne veut pas en recevoir ; elle est vraiment comme crucifiée entre le Ciel et la terre, en proie à la souffrance, sans recevoir de soulagement ni d'un côté ni de l'autre. Celui qui lui vient alors du Ciel, est cette admirable connaissance de Dieu, dont j'ai parlé, et qui dépasse de bien loin tous nos désirs ; mais une telle vue de Dieu accroît son tourment au lieu de le diminuer, parce qu'elle enflamme encore davantage son désir de le posséder. Telle est quelquefois l'intensité de la souffrance, qu'elle lui fait perdre le sentiment ; à la vérité, ce dernier effet dure peu. Ce sont comme les suprêmes angoisses du trépas ; mais il y a dans cette agonie de la souffrance un si grand bonheur, que je ne sais à quoi le comparer. C'est un martyre ineffable à la fois de douleur et de délices. Bien loin de vouloir chercher le moindre adoucissement dans tout ce que la terre lui offrait auparavant d'agréable, l'âme n'en peut soutenir la vue, et le repousse loin de soi, avec un souverain dégoût. Elle connaît bien qu'elle ne veut que son Dieu, mais elle n'aime rien de particulier en lui ; elle aime en lui tout ce qui est lui, et elle ne sait point ce qu'elle aime. Je dis qu'elle ne le sait pas, parce que l'imagination ne lui représente rien ; d'ailleurs, durant la plus grande partie du temps qu'elle passe de la sorte, ses puissances, à mon avis, demeurent sans action. Elles sont ici suspendues par la peine, comme elles le sont par le plaisir dans l'Union et dans le Ravissement.

O Jésus ! qui pourrait faire de ceci une fidèle peinture ! J'en

(1) Per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Gal., c. VI, v. 14.

aurais, mon Père, le plus ardent désir, quand ce ne serait que pour savoir de vous ce qu'est cet état dans lequel mon âme se trouve toujours maintenant. Le plus souvent l'instant, où elle se voit libre d'occupations, est celui où elle est saisie par ces brûlants désirs de la mort ; elle les redoute pourtant quand elle les voit fondre sur elle, parce qu'elle n'en doit pas mourir. Mais une fois qu'elle est dans ce martyre, elle y voudrait passer tout ce qui lui reste de vie : il faut le dire néanmoins, il est d'une rigueur si excessive, que la nature a bien de la peine à le supporter. J'ai été quelquefois réduite à une telle extrémité que j'avais presque entièrement perdu le pouls. C'est ce qu'affirment celles de mes sœurs qui m'entouraient alors, et qui ont maintenant plus de connaissance de mon état. De plus, mes os se séparent et demeurent déboîtés ; mes mains sont si raides que souvent je ne puis les joindre. Il m'en reste jusqu'au jour suivant, dans les artères et dans tous les membres, une douleur aussi violente que si tout mon corps eût été disloqué. Il me vient quelquefois en pensée que si cela continue de la sorte, Dieu me fera la grâce de trouver dans ce tourment la fin de ma vie, car il est assez violent pour donner la mort ; mais hélas ! je ne suis pas digne d'une si grande faveur. Un seul désir me consume alors, celui de mourir. Je ne me souviens ni du Purgatoire, ni de ces grands péchés par lesquels j'ai mérité l'enfer, tout s'efface de ma mémoire et s'absorbe dans ce brûlant désir de voir Dieu. Ce désert et cette solitude où se trouve mon âme ont plus de charme pour elle que toutes les compagnies du monde. Si quelque chose pouvait la consoler, ce serait de s'entretenir avec des personnes qui eussent éprouvé le même tourment, et de voir que les plaintes qu'il arrache ne trouveront créance auprès de personne.

Voici un autre tourment : cette peine arrive quelquefois à un tel excès de rigueur, que l'âme ne voudrait plus comme auparavant se trouver dans la solitude ; elle ne voudrait pas non plus de compagnie, mais seulement rencontrer une âme dans le sein de laquelle elle pût exhaler ses plaintes. Elle est

comme le supplicié, qui ayant déjà la corde au cou et se sentant mourir, cherche à reprendre haleine. Ce désir de compagnie ne part, selon moi, que de la faiblesse de notre nature qu'un tel martyre met en danger de mort. Je puis affirmer avec certitude qu'il en est ainsi. M'étant vue plus d'une fois dans la vie réduite à cette extrémité, soit par ces grandes maladies, soit par ces crises terribles dont j'ai fait mention, je crois pouvoir dire que ce dernier danger de mort ne le cède à aucun des autres. Ainsi, dans cette agonie, c'est l'horreur naturelle qu'ont l'âme et le corps de se séparer qui leur fait demander secours afin de respirer. S'ils cherchent à parler de leur souffrance, à s'en plaindre, à faire diversion, c'est pour conserver la vie; tandis que, par un désir contraire, l'esprit ou la partie supérieure de l'âme voudrait bien ne point sortir de cette peine.

Ce que j'ai dit est-il juste? Me suis-je bien expliquée? Je l'ignore. Mais il me semble que cela se passe de la sorte. Jugez par là, mon Père, du repos que je dois avoir en cette vie, puisque celui que je goûtais dans l'oraison et dans la solitude où Dieu me consolait, se trouve maintenant presque toujours changé en ce tourment que je viens de dépeindre. Mais l'âme le trouve si agréable, elle en voit tellement le prix, qu'elle le préfère à toutes les joies spirituelles dont Dieu la favorisait auparavant. Ce chemin lui paraît plus sûr, parce que c'est celui de la croix. Le bonheur qu'elle y goûte est, selon moi, d'un très-grand prix, parce que le corps n'y a point de part; il en a seulement à la peine, et l'âme savoure seule les délices de ce martyre. Je ne comprends pas comment cela se peut faire, je sais seulement qu'il en est ainsi; et je n'échangerais pas, je l'avoue, cette faveur visiblement surnaturelle, que je tiens de la pure bonté de Dieu, et nullement de mes efforts, contre aucune de celles dont il me reste à parler.

Il ne faut pas oublier que les transports de cette peine ineffablement douloureuse me sont venus après toutes les grâces rapportées avant celle-ci, et après toutes celles dont ce livre

contiendra le récit, j'ajoute que c'est l'état où je me trouve maintenant.

Comme presque chaque nouvelle faveur que je reçois, me cause des craintes jusqu'à ce que Notre-Seigneur me rassure, celle dont je parle, me donnait aussi dans les commencements certaines alarmes. Mais le Divin Maître me dit : « De ne pas » craindre, et de plus estimer cette grâce que toutes celles » qu'il m'avait faites ; l'âme se purifiait dans cette peine, elle » y était travaillée et purifiée comme l'or dans le creuset, afin » que sa main divine pût mieux étendre sur elle l'émail de » ses dons ; enfin elle endurait là les peines qu'elle aurait en- » durées dans le Purgatoire. »

J'avais bien compris que c'était là une insigne faveur; mais ces paroles me laissèrent dans une sécurité beaucoup plus grande ; mon confesseur me dit aussi que c'était véritablement l'œuvre de Dieu. Justement alarmée par mon peu de vertu, jamais je ne pouvais me résoudre à croire que cette peine fût mauvaise ; c'était plutôt l'excès même d'une telle faveur que je redoutais, m'en voyant si souverainement indigne. Béni soit le Seigneur dont la bonté est si grande ! Amen.

Je m'aperçois que je suis sortie de mon sujet, car j'avais commencé à traiter des Ravissements, mais cette peine dont je viens de parler est plus qu'un Ravissement, et voilà pourquoi elle produit les admirables effets que j'ai décrits.

Je reviens donc aux Ravissements et à leurs effets ordinaires. Souvent mon corps en devenait si léger, qu'il n'avait plus de pesanteur, quelquefois c'était à un tel point, que je ne sentais plus mes pieds toucher à terre. Tant que le corps est dans le Ravissement, il reste comme mort, et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris ; ainsi, il reste sur pied, ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le Ravissement l'a trouvé. Quoique d'ordinaire on ne perde pas de sentiment, il m'est cependant arrivé d'en être entièrement privée ; ceci a été rare

et a duré fort peu de temps. Le plus souvent le sentiment se conserve, mais il éprouve je ne sais quel trouble ; et bien qu'on ne puisse agir à l'extérieur, on ne laisse pas d'entendre ; c'est comme un son confus qui viendrait de loin. Toutefois, même cette manière d'entendre cesse, lorsque le Ravissement est à son plus haut degré, je veux dire lorsque les puissances se perdent en Dieu, tant elles lui sont unies. Alors, à mon avis, on ne voit, on n'entend, on ne sent rien. Comme je l'ai dit précédemment dans l'oraison d'Union, cette transformation totale de l'âme en Dieu, est de fort courte durée ; mais tant qu'elle dure, aucune puissance n'a le sentiment d'elle-même, ni ne sait ce que Dieu opère. Un tel état dépasse sans doute la faible portée de notre entendement dans cet exil; nous devons apparemment être incapables de recevoir une si haute lumière, du moins Dieu ne veut pas nous la donner. C'est ce que j'ai vu par ma propre expérience.

Ici peut-être vous me demandez, mon Père, comment le Ravissement se prolonge quelquefois plusieurs heures. Je répondrai d'après ce que j'ai souvent éprouvé. Le Ravissement, comme je l'ai dit de l'Union, n'est pas continu ; l'âme en jouit seulement par intervalle. A diverses reprises elle s'abîme, ou plutôt Dieu l'abîme en lui ; et après qu'il l'a ainsi tenue tout entière quelques instants, la volonté demeure seule unie par le Ravissement. Dans les deux autres puissances il se manifeste un mouvement qui me paraît semblable à celui de l'aiguille des cadrans solaires, laquelle ne s'arrête jamais. Mais quand le Soleil de justice le veut, il sait bien les faire arrêter ; et c'est ce Ravissement simultané de toutes les puissances qui, à mon sens, est de très-courte durée. Cependant comme le transport qui a enlevé l'âme a été si puissant, la volonté, malgré les nouveaux mouvements des deux autres puissances, reste profondément abîmée en Dieu. En vain, par l'agitation de leur activité naturelle, elles veulent troubler sa paix, elle les domine en souveraine, et agit seule sur le corps. Pour n'être pas troublée par les sens, les moindres de ses ennemis, elle les

suspend aussi à son gré, parce que telle est la volonté du Seigneur. Les yeux demeurent presque tout le temps fermés, quoiqu'on ne voulût pas les fermer ; et si quelquefois ils s'ouvrent, ils ne distinguent ni ne remarquent rien, ainsi que je l'ai déjà dit. En cet état le corps a perdu tout pouvoir d'agir ; d'où il résulte que lorsque la mémoire et l'entendement s'unissent de nouveau à la volonté, elles rencontrent moins de difficulté. Que celui à qui Dieu fait une si grande faveur, n'ait donc pas de peine de se trouver, pendant plusieurs heures, le corps comme lié, et la mémoire et l'entendement distraits. Le plus souvent, à la vérité, la distraction de ces deux puissances ne consiste qu'à se répandre en louanges de Dieu, dont elles sont comme enivrées, ou a tâcher de comprendre ce qui s'est passé en elles. Encore, ne peuvent-elles le faire à leur gré, vu que leur état ressemble à celui d'un homme qui, après un long sommeil rempli de rêves, n'est encore qu'à demi éveillé.

Je m'explique sur ce sujet, avec beaucoup d'étendue, parce que je sais qu'il se trouve dans cet endroit même (1) des personnes auxquelles Notre-Seigneur accorde maintenant de telles grâces. Si ceux qui les dirigent ne sont point passés par là, surtout si la science leur manque, il leur semblera peut-être que dans le Ravissement ces personnes doivent être comme mortes. Ce que de telles âmes ont à souffrir de la part des confesseurs qui ne les comprennent pas, est vraiment digne de compassion, comme je le dirai dans la suite. Peut-être ne sais-je moi-même ce que je dis. C'est à vous, mon Père, de juger si je rencontre juste en quelque chose, puisque le Seigneur vous a donné une connaissance expérimentale de ces grâces ; mais comme elle est encore assez récente chez vous, il pourrait se faire que vous n'eussiez pas observé ces faits avec autant d'attention que moi.

C'est en vain, qu'après le Ravissement, je fais des efforts pour remuer les membres ; le corps demeure longtemps sans

(1) A Avila, dans le monastere même de Saint-Joseph, récemment fondé par sainte Térèse.

forces, l'âme les lui a toutes enlevées. Souvent, infirme et travaillé de grandes douleurs avant l'Extase, il en sort plein de santé et admirablement disposé pour l'action. Dieu se plaît ainsi à faire éclater la grandeur du don qu'il fait, il veut que le corps lui-même, qui déjà obéit aux désirs de l'âme, participe à son bonheur. Quand l'âme revient à elle, si le Ravissement a été grand, ses puissances restent encore pendant un ou deux jours, et même trois, si absorbées ou si enivrées qu'elles semblent être hors d'elles-mêmes.

C'est alors que se fait sentir le tourment de rentrer dans la vie. L'âme n'est plus ce jeune oiseau, couvert d'un léger duvet, elle a de puissantes ailes, pour prendre son essor vers le ciel. Le moment est venu pour elle de lever hautement l'étendard de Jésus-Christ. Elle monte, ou plutôt, le Seigneur la transporte à la plus haute tour de la forteresse dont elle a la défense, et elle arbore à son sommet la bannière de Dieu. De cette hauteur où elle se voit en sûreté, elle regarde ceux qui sont dans la plaine ; loin de redouter les dangers des combats, elle les appelle, parce que Dieu lui donne comme la certitude de la victoire. Comme d'un point si élevé son regard porte si loin, elle découvre très-clairement le néant de tout ce qui est ici bas, et le peu d'estime qu'on en doit faire. Désormais elle ne veut plus avoir de volonté propre ; que dis-je? elle ne voudrait même plus avoir de libre arbitre, elle demande cette grâce au Seigneur, elle le supplie de la lui accorder, enfin elle lui remet les clefs de sa volonté. La voilà maintenant, cette âme, chargée tout ensemble et de la défense de la forteresse, et de la culture du mystique jardin. Elle ne respire que pour accomplir en tout la volonté de son Maître. Elle ne veut être maîtresse ni d'elle-même, ni de quoi que ce soit, non pas même du moindre petit fruit du jardin confié à ses soins. S'il produit quelque chose de bon, que le Maître le distribue comme il le jugera à propos. Quant à elle, son unique vœu désormais est de ne rien posséder en propre, et que le Seigneur dispose de tout, selon son bon plaisir, et selon les intérêts de sa gloire.

La vérité est que tout cela se passe de la sorte. Ce sont là les effets que ces Ravissements produisent dans l'âme, s'ils sont véritables. Mais s'ils ne les produisaient pas, et si l'âme n'en tirait pas ces précieux avantages, non-seulement je douterais beaucoup que ces transports vinssent de Dieu, mais je craindrais que ce ne fussent plutôt de ces transports de rage, dont parle saint Vincent Ferrier (1).

Quant à moi, je sais très-bien, et j'ai vu par expérience qu'un Ravissement d'une heure, d'une durée même plus courte, suffit, quand il vient de Dieu, pour donner à l'âme un souverain domaine sur toutes les créatures, et une liberté telle, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Elle voit bien qu'un si grand trésor ne vient point d'elle ; elle ne sait même pas comment il lui a été donné ; mais elle voit, avec une souveraine évidence, les immenses avantages que lui apporte chacune de ces visites divines.

Pour le croire, il faut l'avoir éprouvé ; aussi l'on n'ajoute point foi au changement d'une âme qui reçoit ces faveurs ; on avait été témoin de sa faiblesse, et tout à coup on la voit prétendre à ce qu'il y a de plus héroïque, ne plus se contenter de servir Dieu d'une manière vulgaire, mais aspirer à le glorifier, de toute l'étendue de ses forces. On traite cet héroïsme de sentiments, de tentation et de folie. Mais si l'on savait qu'il ne vient point d'elle, mais du Seigneur, auquel elle a remis les clefs de sa volonté, on cesserait de s'étonner. Pour moi, je suis convaincue qu'une personne élevée à cet état, ne parle, ni ne fait plus rien par elle-même, mais que ce

(1) Sainte Térèse se sert ici d'un mot qui n'est pas espagnol. Modifiant tant soit peu l'expression *arrobamiento*, qui signifie Ravissement, elle dit *rabiamento*, mot de sa façon auquel répondrait dans notre langue celui d'*enragement*. Par ce terme qu'elle invente, elle rend mieux l'énergie de celui qu'emploie saint Vincent Ferrier, dans son Traité de la Vie Spirituelle, pour flétrir et stigmatiser les faux ravissements. Voici le passage auquel la Sainte fait visiblement allusion :

» Et Scias pro certo quod major pars raptuum imo *rabierum* nuntiorum anti-» christi venit per istum modum. » Tract. Vit. Spirit., c. XII.

» Tenez pour certain que la plus grande partie des ravissements, ou plutôt des » rages des messagers de l'antechrist, vient de cette manière. »

souverain Monarque prend un soin particulier de tout ce qu'elle doit faire. O ciel ! que l'on voit clairement, alors, à combien juste titre toutes les âmes devraient, comme David, demander les ailes de la colombe (1) ! Que l'on comprend bien ce cri du Roi Prophète ! On voit avec une souveraine évidence que par l'Extase, l'âme prend son vol vers Dieu, pour s'élever au-dessus de tout le créé, et au-dessus d'elle-même ; mais c'est un vol suave, un vol délicieux, un vol sans bruit.

Quel est l'empire d'une âme qui, de ce fait sublime où Dieu l'élève, peut promener son regard sur le monde, sans y rencontrer une seule chaîne ! Qu'elle est confuse d'avoir jadis vécu sous ses lois ! Comme elle s'étonne de son aveuglement ! Quelle vive compassion elle porte à ceux qu'elle voit dans les mêmes ténèbres, surtout si ce sont des personnes d'oraison, et envers qui Dieu se montre déjà prodigue de ses faveurs ! Elle voudrait élever sa voix pour leur faire connaître combien ils s'égarent ; quelquefois même elle ne peut s'en défendre, et alors les persécutions tombent sur elles comme les gouttes d'une pluie d'orage. On l'accuse de peu d'humilité ; elle prétend, dit-on, instruire ceux de qui elle devrait apprendre. Si c'est une femme, on lui fait encore plus vite son procès. Et l'on a raison de la condamner, parce qu'on ignore le transport divin qui la presse. Souvent incapable d'y résister, elle ne peut s'empêcher de détromper ceux qu'elle aime. Elle brûle du désir de briser leurs fers ; jadis prisonnière, comme eux, dans le cachot de cette vie, elle veut les en arracher pour leur faire part de sa liberté.

Elle gémit d'avoir été jadis sensible au point d'honneur, et de l'illusion qui lui faisait regarder comme honneur ce que le monde appelle de ce nom. Elle n'y voit plus qu'un immense mensonge dont le monde est victime. Elle découvre, à cette

(1) Et dixi : Quis dabit mihi pennas sicut columbæ ? Et volabo, et requiescam. Ps. LIV, v. 6.

Et j'ai dit : Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe ? Et je m'envolerai, et je me reposerai.

lumière d'en-haut, que le véritable honneur n'a rien de mensonger, et que lui être vraiment fidèle, c'est estimer ce qui mérite de l'être, et considérer comme un néant, et moins encore qu'un néant, tout ce qui prend fin et n'est pas agréable à Dieu. Elle se rit d'elle-même en songeant qu'il y a eu un temps dans sa vie, où elle a fait quelque cas de l'argent, et où elle en a eu quelque désir. A la vérité, je n'ai jamais eu à me confesser d'un tel désir ; c'était une assez grande faute pour moi, de lui avoir accordé quelque estime. Si l'on pouvait, avec cet argent, acheter le bonheur dont je jouis, j'avoue que je le priserais extrêmement ; mais il n'en est pas ainsi, et je vois que, pour l'obtenir, il faut renoncer à tout.

Qu'achète-t-on avec cet argent dont on a soif ? Est-ce un bien de quelque prix ? Est-ce un bien durable ? Et pourquoi le veut-on ? Ah ! quel lugubre repos l'on se procure, et qu'il coûte cher ! Souvent, hélas ! on descend en enfer avec cet argent, et l'on achète un feu qui ne s'éteint pas, et un supplice sans fin ! Oh ! si les humains pouvaient tous, de concert, le regarder comme un peu de boue inutile, quelle harmonie règnerait dans le monde ! Quel affranchissement des soucis cruels qui nous troublent ! Avec quelle amitié tous se traiteraient mutuellement, si l'intérêt de l'honneur et de l'argent disparaissait de la terre ! Pour moi, je tiens que ce serait le remède à tout.

L'âme, à cette vive lumière du Ciel, voit de quel aveuglement profond sont frappés les esclaves des plaisirs, et comment ces infortunés n'y trouvent, dès cette vie même, qu'une source de peines cuisantes et de troubles amers. Quelle inquiétude ! Quel peu de contentement ! Comme ils travaillent en vain !

Quand elle replie son regard sur elle-même, elle découvre, à la clarté dont Dieu l'illumine, non-seulement les toiles d'araignée, ou les grandes fautes, mais encore les plus légers atomes ou les plus petites taches. Elle a beau tendre à la perfection, par l'effort le plus magnanime, dès que ce Soleil de sain-

tête l'investit de ses rayons, elle se trouve extraordinairement trouble : semblable à l'eau dans un verre, qui, loin du soleil, semble pure et limpide, mais qui, exposée à ses rayons, paraît toute remplie d'atomes. Cette comparaison est parfaitement juste. Quand Dieu n'avait pas encore accordé d'Extase à l'âme, elle croyait éviter avec soin toute offense, et faire pour son service tout ce qui dépendait d'elle. Mais lorsque, dans l'Extase, ce Soleil de justice la pénètre, elle se voit forcément telle qu'elle est ; elle découvre alors en elle tant d'imperfections et de taches, qu'elle voudrait soudain en détourner sa tremblante vue. Son œil d'aigle n'est pas encore assez fort pour regarder fixement ce Divin Soleil. Pour peu qu'elle le regarde, elle se voit comme une eau très-trouble. Elle se rappelle ces paroles : « Seigneur! qui sera juste devant vous (1) » ? Quand elle considère cette sainteté infinie, elle est éblouie de sa clarté ; et quand elle se considère elle-même, elle trouve sur ses yeux un épais bandeau formé par la fange de sa misère ; en sorte que notre petite colombe reste aveugle. Oui, très-souvent, elle demeure ainsi complètement aveugle, absorbée, effrayée, évanouie devant les inénarrables merveilles qu'elle contemple. C'est là qu'elle trouve ce trésor de la vraie humilité qui fait qu'elle n'a plus de peine à dire, ou à entendre dire du bien d'elle-même. Que le maître du jardin en distribue les fruits à son gré, c'est à lui, et non à elle, de le faire. Ainsi, ne gardant rien pour son intérêt propre, elle fait hommage à Dieu de tout le bien qu'elle possède, et si elle parle de soi, c'est uniquement pour sa gloire. Elle sait que, dans ce jardin, rien ne lui appartient en propre, et, voulût-elle l'ignorer, ce n'est pas en son pouvoir ; car elle le voit d'un œil que Dieu, malgré elle, ferme aux choses du monde, et tient ouvert à la vérité.

(1) Quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. Ps. CXLII, v. 2. Car nul des vivants ne sera justifié devant vous.

CHAPITRE XXI.

Oraison de Ravissement, suite et fin. — Ce que seraient des Rois élevés à une Oraison si sublime. — Martyre de l'âme contrainte après ces faveurs, de vivre encore dans le monde. — Ses vives lumières sur elle-même, sur la vanité et les dangers du monde, sur le néant de ses richesses, de ses honneurs, de ses plaisirs.

Pour achever de traiter ce qui regarde le Ravissement et l'Extase, je dirai que l'âme, dans une si haute oraison, n'a pas besoin de donner son consentement. Elle l'a donné d'avance, en se remettant sans réserve entre les mains de celui qu'elle sait ne pouvoir être trompé, parce qu'il voit tout. Il n'en est pas de même dans le commerce de ce monde, où tout est plein d'artifice et de duplicité. Une personne vous prodigue tant de marques d'affection, que vous croyez avoir gagné son cœur, mais bientôt vous vous apercevez que tout cela n'était que mensonge. Non, la vie n'est pas supportable au milieu de tant d'intrigues et de déguisements, surtout si l'intérêt vient à s'y mêler.

Heureuse donc l'âme que Dieu élève par l'Extase à l'intelligence de la vérité! Quel admirable état pour des Rois que celui d'une oraison si sublime! Combien il vaudrait mieux pour eux de travailler à l'acquérir, que de chercher à conquérir de nouvelles provinces! Quel ordre et quelle justice on verrait fleurir dans leurs états! Que de maux seraient évités! Que de maux de tels Rois auraient déjà épargnés au monde! Quand on a vu la vérité, à cette divine lumière de l'Extase,

on ne craint plus de perdre ni la vie ni l'honneur pour l'amour de Dieu. Quelle précieuse disposition dans des monarques qui, plus étroitement tenus que leurs sujets à défendre l'honneur de Dieu, doivent, par la piété, marcher à la tête des peuples! Pour faire faire un pas à la foi, pour éclairer d'un rayon de lumière ces infortunés hérétiques, ils seraient prêts à sacrifier mille royaumes, et ils auraient raison. Car en échange de cette perte, ils s'assureraient la possession d'un royaume qui n'a point de fin. Ah! que de ce torrent de la félicité qui l'arrose, il tombe seulement une goutte dans une âme, c'en est assez pour que ce bas monde tout entier ne lui inspire plus qu'un invincible dégoût. Qu'éprouvera-t-elle donc quand, l'heure venue, elle s'y plongera tout entière? O mon Dieu! pourquoi faut-il qu'il ne m'ait pas été donné de proclamer bien haut ces vérités! Hélas! comme tant d'autres qui savent les annoncer tout autrement que moi, je n'aurais point obtenu créance; mais mon âme, du moins, se serait satisfaite. Oui, le sacrifice de ma vie me paraîtrait bien peu de chose, au prix d'une seule de ces vérités communiquées aux hommes. J'ignore toutefois ce que je ferais, car puis-je me fier à ma faiblesse? Cependant telle que je suis, je sens, pour dire des vérités si salutaires à ceux qui gouvernent, un zèle qui me tue. Voyant mon impuissance, je me tourne vers vous, Seigneur, et je vous conjure de remédier à tant de maux. Vous le savez, ô vous, qui sondez mon cœur : volontiers, pourvu que je me visse à l'abri de vous offenser, je me dessaisirais des faveurs dont vous m'avez comblée, pour les transporter sur la tête des Rois. Dès lors, je le sais, ils ne pourraient plus consentir à tant de choses qu'ils autorisent, et ces grâces seraient en eux une source féconde des plus grands biens. O mon Dieu, éclairez-les sur l'étendue de leurs obligations. Que ne doivent-ils pas faire pour vous, qui les avez tant élevés sur la terre? Non content de mettre le sceau de votre majesté sur leur front durant leur vie, vous daignez encore, comme je l'ai ouï dire, marquer leur dernière heure par des signes dans le ciel. A cette seule pensée, mon âme est péné-

trée d'un sentiment de dévotion. Ainsi donc, ô mon Roi, vous voulez par cette leçon et cette faveur suprême, leur apprendre à vous imiter pendant leur règne, et il vous plaît de faire ainsi paraître des signes dans la nature quand ils expirent, pour imprimer à leur mort une certaine ressemblance avec la vôtre.

Mon langage est trop hardi, peut-être. Si vous le jugez ainsi, veuillez, mon Père, déchirer cette page. Sachez-le cependant, si je pouvais leur parler en face, et si j'avais l'espoir d'en être écoutée, je leur dirais ces vérités avec plus d'énergie encore. Je prie tant pour eux, et j'aurais un si ardent désir que Dieu exauçât mes prières! Oui, j'offrirais ma vie en sacrifice pour obtenir qu'ils fussent des Rois selon le cœur de Dieu. Certes, ce serait perdre bien peu, pour gagner beaucoup; car souvent j'appelle de toute l'ardeur de mes désirs la fin d'une existence que je voudrais donner pour eux. Comment porter, en effet, le poids si accablant d'un exil, où l'on est contraint de voir de ses propres yeux l'illusion et l'aveuglement qui règnent dans le monde?

Parvenue à cette hauteur, l'âme ne forme pas seulement des désirs pour Dieu, elle reçoit de lui la force de les réaliser. Elle s'élance au-devant de toutes les occasions de le servir. Encore ne croit-elle rien faire, tant est vive, comme je le disais, la lumière qui lui montre qu'excepté servir Dieu, tout le reste n'est qu'un néant. Ma douleur est qu'il ne s'offre rien à faire à des personnes faibles comme moi. O mon souverain Bien! Entendez ma prière! Vienne, ô mon Dieu, l'heureux jour, où je pourrai vous payer au moins quelques deniers sur mes dettes immenses! Hâtez l'heure, Seigneur, où il sera enfin donné à votre servante de vous rendre quelque petit service! On a vu d'autres femmes vous prouver leur amour par des actions héroïques: et moi, je ne suis bonne qu'à parler. C'est pourquoi vous ne voulez point, ô mon Dieu, m'employer à des œuvres. Ainsi, au lieu de m'immoler à votre service, je n'ai que des paroles et des désirs. Encore ma langue n'est-elle pas libre, hélas! j'en abuserais peut-être. Je vous en conjure,

fortifiez vous-même mon âme, commencez à la disposer, ô vous, Bien de tous les biens, ô mon adorable Jésus! Que votre Providence ne tarde pas, qu'elle fasse naître au plus tôt pour moi d'heureuses occasions de travailler pour votre gloire! Tant recevoir et ne rien donner en retour, est un martyre auquel je succombe! Coûte que coûte, Seigneur, ne me laissez pas plus longtemps paraître devant vous, les mains si vides, puisque vous devez mesurer le salaire sur les œuvres. Voici ma vie, voici mon honneur et ma volonté ; je vous ai tout donné, je suis à vous, disposez de moi selon votre bon plaisir. Je sens, mon tendre Maître, toute mon impuissance. Gardez-moi près de vous, à cette hauteur où les vérités se découvrent, et je pourrai tout ; mais si vous vous éloignez tant soit peu, je me retrouverai bientôt, comme autrefois, sur le chemin de l'enfer.

Ah! que doit sentir une âme, quand de cette région céleste, elle est forcée de revenir au commerce des humains, et d'assister, comme spectatrice, à cette pitoyable comédie de la vie présente! Quel supplice pour elle de consumer le temps à réparer les forces du corps, par la nourriture et par le sommeil! Tout lui pèse, elle ne sait comment fuir, elle est enchaînée, elle se voit prisonnière. Oh! comme elle sent sa captivité dans ce corps, et la misère de la vie! Elle comprend la raison qui portait saint Paul à supplier Dieu de l'en affranchir. Avec l'Apôtre elle élève de grands cris vers Dieu, et lui demande la liberté ; mais c'est avec une si véhémente aspiration, et des désirs si impétueux, que très-souvent elle paraît vouloir s'élancer de sa prison, pour saisir cette liberté qu'on ne lui accorde pas encore. Elle se regarde comme un esclave vendu, sur une terre étrangère ; et ce qui lui est plus amer, c'est de voir de tous côtés cet amour passionné qu'on a pour cette vie, et si peu de bannis qui gémissent comme elle, et demandent la fin de l'exil. Ah! si nous n'étions attachés à rien, si nous ne mettions notre bonheur dans aucun objet périssable, comme l'absence de Dieu se ferait sentir à nos âmes, et comme la soif

de jouir en lui de la véritable vie tempèrerait les craintes de notre dernière heure ! Je m'arrête de temps en temps à cette considération : si malgré mon peu d'amour, malgré mon incertitude du bonheur à venir, que n'ont pas mérité mes œuvres, il me suffit de cette lumière que le Seigneur m'a donnée, pour éprouver souvent un si mortel ennui de me voir dans ce lieu de bannissement, que devaient donc éprouver les Saints ! que devaient sentir un saint Paul, une sainte Magdeleine, et tant d'autres, en qui ce feu de l'amour divin jetait de si vives flammes ! Leur vie devait être un martyre continuel. Une chose, ce me semble, calme un peu ma peine, et me donne quelque repos, c'est de traiter avec des personnes en qui je trouve les mêmes désirs. J'entends des désirs confirmés par des œuvres, car il est quelques âmes, qui vu leur état et le grand nombre d'années consacré à l'étude de la perfection devraient posséder ce saint détachement ; elles s'en flattent et le publient, et cependant elles se font illusion. Mais je connais de bien loin les âmes qui ne l'ont qu'en paroles, et celles qui l'ont en réalité : une lumière intérieure me découvre le faible avancement des unes, et les admirables progrès des autres. On le discerne très-facilement, dès qu'on a de l'expérience.

J'ai fait connaître les effets des Ravissements qui viennent de l'Esprit de Dieu. Ces effets sont tantôt plus grands et tantôt moindres. Dans les commencements, par exemple, ils sont moins sensibles, parce qu'ils ne sont pas encore confirmés par les œuvres. La perfection a ses progrès, et avant que l'âme se soit dépouillée de tout ce qui ternit son éclat, il faut un certain temps. Mais à mesure qu'elle grandit en amour et en humilité, elle voit ses vertus comme des fleurs embaumées répandre pour elle et pour les autres des parfums plus pénétrants. Il est vrai néanmoins que dans un seul de ces Ravissements, Dieu peut opérer dans l'âme de telle sorte, qu'il lui reste peu de travail pour acquérir la perfection. Nul ne saurait concevoir, s'il ne l'a éprouvé, de quels dons Dieu enrichit alors une âme. Jamais, ce me semble, tous nos efforts ne sau-

raient nous faire parvenir jusque-là. Sans doute, avec l'aide du Seigneur, et en suivant la route tracée par ceux qui ont écrit de l'oraison, on pourra arriver à la perfection, et à un notable détachement; mais ce ne sera qu'en plusieurs années, et avec beaucoup de travail. Au lieu qu'ici Dieu se plaît, en peu de temps et sans aucun effort de notre part, à exercer son action souveraine. Il arrache sans retour l'âme, de cette terre, et lui en donne l'empire. Fût-elle aussi indigente de mérites que la mienne, cela n'arrête ni son bras, ni sa munificence. Si l'on demande pourquoi il agit ainsi, je dirai : parce qu'il le veut, et qu'il agit comme il lui plaît. Quand il ne trouve pas l'âme disposée, il la dispose à recevoir le bien dont il l'enrichit. Ainsi, il n'accorde pas toujours ses trésors, comme récompense des soins avec lesquels on a cultivé le jardin; il est très-certain pourtant qu'il récompense avec libéralité ceux qui s'adonnant à cette culture, travaillent à se détacher de tout. Mais souvent il lui plaît, je le répète, pour faire éclater son souverain pouvoir, de répandre ses plus grandes faveurs dans l'âme la plus infidèle, transformant soudain le sol le plus ingrat en une terre admirablement fertile. Désormais capable de tout bien, cette âme sent comme une heureuse impuissance de retomber dans les offenses, qu'elle commettait auparavant.

Dans cet état, l'âme connaît si clairement la vérité et en a une vue si habituelle, qu'elle regarde tout le reste comme un jeu de petits enfants. Elle se prend parfois à rire, en voyant, jusque dans la vie religieuse, des personnes graves, des personnes d'oraison, faire tant de cas de certains points d'honneur, pour lesquels elle n'a plus qu'un profond mépris. Il est, disent-elles, de la prudence et de la dignité de leur rang, d'en user de la sorte, pour être plus utiles aux autres. Mais elle sait très-bien qu'en méprisant cette dignité de leur rang pour l'amour de Dieu, elles feraient plus de bien en un seul jour, qu'elles n'en feront en dix ans, en s'efforçant de la maintenir.

Cette âme mène une vie de souffrance, elle porte toujours la croix, et fait d'admirables progrès. Ceux qui ont des rapports

avec elle la croient à la cime de la perfection, et néanmoins, peu de temps après, elle est encore plus haut, parce que Dieu répand toujours en elle de nouvelles grâces. Cette âme est à lui, il s'en réserve la conduite, et il est lui-même sa lumière ; il lui prête, ce semble, une assistance continuelle, pour la préserver de toute offense, et il ne cesse de lui prodiguer ses dons, pour l'enflammer d'ardeur dans son service.

Dieu ne m'eut pas plutôt accordé une si grande faveur, que tous mes maux cessèrent ; il me donna la force de m'en affranchir. Dès ce moment, loin de trouver le moindre danger dans les occasions et auprès des personnes qui me nuisaient auparavant, j'y rencontrais un véritable profit : tout me servait de moyen pour mieux connaître Dieu et l'aimer plus que jamais, pour voir combien je lui étais redevable et pour gémir de ma vie passée. Je comprenais bien que cette force ne venait point de moi, ni de mes efforts, je n'avais pas eu le temps d'en faire, mais uniquement de la bonté de Dieu. Jusqu'à ce jour, à dater de l'époque où il commença à me favoriser de ces Ravissements, j'ai constamment senti cette force s'accroître. Dans sa bonté, le Seigneur m'a toujours tenûe de sa main pour m'empêcher de retourner en arrière, et je vois clairement que lui seul agit en moi, sans presque aucun concours de ma part. Aussi, pourvu qu'une âme qui reçoit de semblables grâces, marche dans l'humilité et dans la crainte ; pourvu qu'elle demeure bien convaincue que Dieu fait tout, et nous rien, elle peut, ce me semble, traiter avec toute sorte de personnes. Le contact de leur mondanité et de leurs vices ne lui fera aucune fâcheuse impression ; loin de lui nuire, il lui sera utile, en lui imprimant un nouvel élan vers la sainteté. De telles âmes possèdent déjà une mâle énergie, et Dieu a fait choix d'elles pour travailler au bien des autres ; mais cette force, je le répète, n'émane que de lui. Lorsqu'il a plu à Dieu d'élever une âme à cet état, il lui découvre peu à peu les plus profonds secrets ; c'est dans ces Ravissements et ces Extases qu'il lui accorde les véritables révélations, les faveurs insignes

et les hautes visions. Tout cela augmente son humilité, sa force, et lui découvre plus clairement la vanité des choses de cette vie, et la grandeur des récompenses que le Seigneur prépare à ceux qui le servent. Plaise à ce grand Dieu que la largesse excessive avec laquelle il a comblé de ses biens cette misérable pécheresse, fasse une heureuse impression sur mes lecteurs! Puisse le tableau que j'en ai tracé les exciter et les encourager à tout abandonner sans réserve pour l'amour de lui! Et si, dès cette vie même, il montre d'une manière si éclatante, par la grandeur du salaire, combien il est glorieux de le servir, que n'avons-nous pas droit d'attendre de sa munificence dans la vie future?

CHAPITRE XXII.

Le chemin le plus sûr pour les contemplatifs est de ne point élever leur esprit à des choses sublimes, si Dieu ne l'élève lui-même. — L'Humanité sainte de Jésus-Christ est la voie de la plus haute Contemplation. — Erreur passagère de la Sainte sur ce sujet.

Je veux parler ici, mon Père, d'une chose qui me paraît importante. Ce que je vais dire, si vous l'approuvez, pourra servir d'utile avis à quelques personnes. Voici ce que l'on lit dans certains livres qui traitent de l'oraison : La Contemplation étant entièrement surnaturelle et l'œuvre du Seigneur, l'âme ne peut, il est vrai, y arriver par elle-même ; mais quand elle a passé plusieurs années dans la voie purgative, et se trouve déjà avancée dans l'illuminative, elle peut s'aider, en retirant sa pensée de toutes les créatures, et en l'élevant humblement vers le Créateur. Je ne sais pas bien pourquoi ces auteurs disent illuminative; c'est, je m'imagine, la voie de ceux qui font de grands progrès. Ils recommandent beaucoup d'éloigner de soi toute image corporelle, et de s'élever à la pure Contemplation de la divinité ; et ils regardent tout ce qui tombe sous les sens, sans en excepter même l'Humanité de Jésus-Christ, comme un embarras ou un obstacle. Ils allèguent à leur appui ce que Notre-Seigneur dit à ses Apôtres, le jour de son Ascension, en leur annonçant l'arrivée du Saint-Esprit. Mais si alors ils avaient cru aussi fermement, qu'après la descente de ce Divin Esprit, que Notre-Seigneur était Dieu et

homme, ils n'auraient pas, je pense, rencontré un obstacle dans son Humanité. Aussi le Divin Maître n'adressa-t-il point ces paroles à sa Mère, qui avait pour lui plus d'amour que tous les Disciples ensemble. La Contemplation étant une œuvre purement spirituelle, tout ce qui tombe sous les sens ne peut être, disent ces auteurs, qu'un obstacle et un empêchement; d'après eux, ce que l'on doit tâcher de faire, c'est de se considérer comme dans une enceinte, de toutes parts environné de Dieu, et entièrement abîmé en lui. Cela me semble bon quelquefois; mais s'éloigner entièrement de Jésus-Christ, et compter le corps de cet Homme-Dieu parmi nos misères, le mettre au rang des autres créatures, c'est ce que je ne puis souffrir. Plaise à sa Majesté que je sache me faire bien entendre; je ne voudrais pas donner un démenti à des hommes qui sont doctes, gens spirituels et sachant ce qu'ils disent; Dieu, d'ailleurs, attire les âmes par bien des voies et par des moyens bien divers; ce que je veux dire maintenant, sans me mêler du reste, c'est comment il a conduit la mienne, et le péril où je me vis, en voulant me conformer à ce que je lisais. Je crois bien que celui qui sera arrivé à l'Union, mais sans passer plus avant, je veux dire aux ravissements, aux visions et aux autres grâces que Dieu fait aux âmes, regardera ce qui est dit dans ces livres comme le meilleur, ainsi que je le faisais moi-même. Mais si j'en étais restée là, jamais, je crois, je ne serais arrivée où je suis maintenant; à mon avis, c'était une illusion. Peut-être est-ce moi qui me trompe, mais je dirai ce qui m'arriva.

Comme je n'avais pas de Maître, je lisais ces livres où je pensais pouvoir puiser peu à peu quelque connaissance; mais j'ai compris depuis que si le Seigneur ne m'eût instruite, je n'eusse pu apprendre que fort peu de chose par mes lectures; car ce que j'entendais n'était rien jusqu'à ce qu'il plût à sa Majesté de me le faire apprendre par expérience. Je ne savais pas même ce que je faisais; lorsque Dieu, commençant à me mettre dans un état surnaturel, m'accordait un peu d'oraison

de quiétude, je tâchais d'écarter de ma pensée tout objet corporel : mais élever mon âme jusqu'à la Contemplation, je ne l'osais; étant toujours si imparfaite, j'y voyais de la témérité. Il me semblait néanmoins sentir la présence de Dieu, ce qui était vrai, et je tâchais de me tenir recueillie en lui. C'est là une oraison agréable, et où Dieu fait savourer de grandes délices. Comme ce profit et ce plaisir se sentent, personne ne m'eût fait retourner à la sainte Humanité du Sauveur, dans laquelle je croyais vraiment trouver un obstacle. O Seigneur de mon âme, et mon Bien, Jésus crucifié, je ne me souviens jamais sans douleur de cette opinion que j'ai eue. Je la considère comme une grande trahison dont je me rendis coupable à l'égard de ce bon Maître ; et quoiqu'elle partît de mon ignorance, je ne saurais trop la pleurer : j'avais été toute ma vie si dévote à Notre-Seigneur ! Ceci, en effet, n'arriva que vers la fin, je veux dire avant l'époque où Dieu m'accorda des Ravissements et des visions. Le temps où je fus dans cette opinion dura très-peu, et ainsi je revenais toujours à ma coutume de chercher ma joie dans ce bon Maître, surtout lorsque je communiais. J'eusse voulu avoir toujours devant les yeux son portait et son image, ne pouvant l'avoir aussi profondément empreint en mon âme que je l'eusse souhaité. Ai-je bien pu, Seigneur, avoir en l'esprit même une heure seulement cette pensée que vous me dussiez être un obstacle dans la voie d'un plus grand bien ? Et d'où me sont venus à moi tous les biens, si ce n'est de vous ? Je ne veux point penser qu'en ceci j'aie commis de faute, car j'en éprouve une trop vive douleur, et certainement ce n'était que de l'ignorance. Aussi, vous êtes-vous hâté d'y apporter remède ; dans votre bonté, vous m'avez envoyé des personnes pour me tirer de cette erreur ; vous avez fait plus, vous avez daigné vous montrer à moi très-souvent, comme je le dirai dans la suite : c'était, ô mon Maître, pour me faire comprendre plus clairement combien grande était cette erreur, pour que je le fisse comprendre à plusieurs autres à qui je l'ai dit ; enfin, pour me le faire écrire maintenant en cet endroit. Quant à moi, je suis convaincue

que si plusieurs âmes, arrivées à l'oraison d'Union, n'avancent pas davantage, et ne parviennent pas à une très-grande liberté d'esprit, ce qui les arrête, c'est cette fausse idée.

Il y a, ce me semble, deux raisons sur lesquelles je puis fonder mon sentiment; peut-être ce que j'en dis n'a-t-il pas grande valeur, mais c'est du moins le fruit de mon expérience. Jusqu'à ce qu'il plût au Seigneur de m'éclairer, mon âme se trouvait en fâcheux état; elle ne recevait de consolations que par intervalles; et sortie de là, elle n'avait plus, pour soutenir les peines et les tentations, cette compagnie du Divin Maître dont elle a eu ensuite le bonheur de jouir. La première raison qui me fait improuver cette méthode, c'est un petit défaut d'humilité qui s'y trouve, si déguisé pourtant et si caché, qu'on ne le sent pas. Et, où trouver un orgueil, une misère égale à la mienne? Où est celui qui, même après avoir passé sa vie dans les oraisons, dans les plus austères pénitences, en butte à toutes les persécutions les plus cruelles, ne regarde comme le plus précieux trésor et la plus magnifique récompense, la grâce que lui accorde le Divin Maître, de rester avec saint Jean au pied de la Croix? Je ne sais en quel cerveau, si ce n'est dans le mien, il peut entrer de ne pas se contenter d'une telle faveur. Et qu'en est-il résulté? Je n'ai fait que perdre de toutes manières, là où j'aurais dû gagner. Il peut se faire que notre sensibilité, ou la maladie ne nous permettent pas de toujours méditer la Passion si douloureuse du Sauveur : qui nous empêche de rester auprès de Jésus-Christ ressuscité, puisque nous l'avons si près de nous dans le Saint-Sacrement où il est déjà glorifié? De cette manière nous ne le verrons pas accablé de fatigue, déchiré de verges, ruisselant de sang, épuisé de forces dans les voyages, persécuté par ceux qu'il comblait de biens, renoncé par des Apôtres incrédules. Il est, je l'avoue, des âmes qui ne sauraient penser constamment à de si grandes douleurs. Eh bien, le voici sans souffrance, plein de gloire, excitant les uns, encourageant les autres, avant de monter aux cieux; il demeure notre compagnon au très-Saint-

Sacrement, il n'a pas été, ce semble, en son pouvoir de s'éloigner un moment de nous. Et moi, Seigneur, j'ai pu m'éloigner de vous, dans l'espoir de vous mieux servir ! Au moins, quand je vous offensais, je ne vous connaissais pas ; mais vous connaître, et penser, par cet éloignement, m'unir plus étroitement à vous ! Oh ! quel mauvais chemin je suivais, Seigneur ! Ou plutôt j'avais perdu le vrai chemin. Mais vous m'y avez enfin remise, et je ne vous ai pas plutôt vu près de moi, que j'ai vu tous les biens réunis. Quelque traverse qui me soit arrivée depuis, pour la supporter avec courage, je n'ai eu qu'à jeter les yeux sur vous, à vous considérer devant vos juges. Avec un si bon ami présent, avec un si bon capitaine qui marche en tête, quand il s'agit de souffrir, tout se peut supporter. Il est là qui nous aide, et nous donne du cœur, jamais il ne nous manque, c'est un ami véritable. Pour moi, surtout depuis mon erreur, je l'ai reconnu, et je le vois clairement : nos hommages ne sauraient plaire à Dieu que par Jésus-Christ; et sa volonté est de ne nous accorder de grandes grâces, que par les mains de cette Humanité très-sainte, en qui, comme il le dit, il met ses complaisances. C'est cent et cent fois que je l'ai vu par expérience, et je l'ai entendu de la bouche même de Notre-Seigneur. C'est par cette porte, comme je l'ai vu clairement, que nous devons entrer, si nous voulons que la Souveraine Majesté nous découvre de grands secrets. Ainsi, mon Père, ne cherchez point d'autre route, fussiez-vous au sommet de la Contemplation. On marche sûrement par celle-là. Oui, cet adorable Sauveur qui est tout à nous, est le canal par où nous viennent tous les biens. Lui-même il daignera vous enseigner ; étudiez sa vie, il n'est pas de plus parfait modèle. Que désirons-nous de plus qu'un si bon ami, qui toujours à côté de nous, ne nous abandonne pas dans les travaux et les tribulations, comme font ceux du monde ! Bienheureux celui qui l'aime véritablement, et qui toujours le garde près de soi ! Jetons les yeux sur le glorieux saint Paul dont les lèvres ne pouvaient se lasser jamais de dire Jésus, tant il le possédait au plus intime de son cœur ! J'ai considéré avec soin,

depuis que j'ai compris cette vérité, la conduite de quelques Saints, grands contemplatifs, et ils n'allaient pas par un autre chemin. Saint François nous en donne la preuve par sa dévotion aux Plaies ; saint Antoine de Padoue, par son amour pour l'Enfant Jésus ; saint Bernard trouvait ses délices dans la contemplation de l'Humanité sainte du Sauveur ; sainte Catherine de Sienne et beaucoup d'autres que vous connaîtrez mieux que moi, en faisaient autant.

Sans doute il doit être bon de s'éloigner de tout ce qui est corporel, puisque des personnes si spirituelles le disent; mais, à mon gré, on ne doit le faire que lorsque l'âme est très-avancée, car jusque-là il est évident qu'il faut chercher le Créateur par les créatures. Cela dépend des grâces que le Seigneur accorde aux âmes, et je ne veux pas m'en occuper. Ce que je voudrais faire comprendre, c'est qu'on ne doit pas compter au nombre des obstacles, la très-sacrée Humanité de Jésus-Christ ; et pour donner l'intelligence de cette vérité, je souhaiterais savoir m'expliquer avec une clarté parfaite.

Lorsque Dieu veut suspendre toutes les puissances de l'âme, comme nous avons vu qu'il le fait dans les degrés d'oraison déjà exposés, il est clair que, quand même nous ne le voudrions pas, cette présence de l'Humanité sainte du Sauveur nous est enlevée. Qu'alors il en soit ainsi, fort bien, cela se comprend ; heureuse une telle perte qui ne va qu'à nous faire mieux jouir de ce que nous semblons perdre ! Car alors l'âme s'occupe tout entière à aimer celui que l'entendement se fatiguait à connaître, elle aime ce qu'il ne comprenait pas, et elle jouit de ce dont elle n'aurait pu jouir si ce n'est par cette perte qui ne va, je le répète, qu'à accroître son bonheur. Mais que nous autres, au lieu de travailler de toutes nos forces, à avoir toujours présente, et plût à Dieu que ce fût toujours, cette Humanité très-sainte, nous prenions, de gaieté de cœur et de propos délibéré, une habitude toute contraire, voilà ce qui ne me paraît pas bien, et ce qui est pour l'âme marcher en l'air, comme on dit. Elle demeure, en effet, comme privée

de tout appui, à quelque haut degré qu'elle se croie remplie de Dieu. Faibles humains que nous sommes, il est d'une immense utilité pour nous, toute la vie, de nous représenter Jésus-Christ comme homme. Eh bien, le second inconvénient de cette méthode, c'est précisément de nous en détourner. J'ai déjà signalé le premier : c'est un petit défaut d'humilité pour l'âme, ai-je dit, de prétendre s'élever avant que le Seigneur l'élève, de ne pas se contenter de méditer sur cette Humanité sainte, et de vouloir être Marie avant d'avoir travaillé avec Marthe. Lorsque le Seigneur veut qu'elle soit Marie, quand ce serait dès le premier jour, il n'y a rien à craindre ; mais, de grâce, ne nous invitons pas nous-mêmes, comme je l'ai, je crois, dit autre part. Ce petit défaut d'humilité, cet atome qui ne semble rien, nuit cependant beaucoup à l'âme, qui veut avancer dans la contemplation.

Je reviens au second inconvénient d'une telle pratique : nous ne sommes pas des Anges, nous avons un corps ; vouloir, sur cette terre, surtout quand on y est aussi enfoncé que j'étais, se faire des Anges, c'est une folie. Il faut pour l'ordinaire à la pensée un appui ; quelquefois, il est vrai, l'âme sortira de soi, souvent même elle sera si remplie de Dieu qu'elle n'aura besoin d'aucun objet créé pour se recueillir ; mais ceci n'est pas habituel ; et lorsque les affaires, les persécutions, les peines, les sécheresses troublent la douceur de ce repos, c'est un très-bon ami pour nous que Jésus-Christ. Nous le considérons comme homme, et nous le voyons avec des infirmités et des souffrances; il devient pour nous une compagnie, et quand on en a la coutume, il est très-facile de le trouver près de soi. A la vérité il viendra des temps où l'on ne pourra ni l'un ni l'autre. Voilà pourquoi il est bon, comme je l'ai dit, de ne pas nous habituer à rechercher les consolations de l'esprit : advienne que pourra ; tenir la Croix embrassée, c'est une grande chose ! Cet adorable Sauveur resta privé de toute consolation, on le laissa seul dans ses souffrances ; gardons-nous bien nous autres de le délaisser ainsi. Sa divine

main, qu'il nous tendra, sera plus puissante que notre industrie, pour nous faire monter plus haut. Il s'absentera, quand il verra que cela convient, comme aussi lorsqu'il voudra faire sortir l'âme d'elle-même, ainsi que je l'ai dit. Dieu regarde avec complaisance une âme qui, par humilité, met entre elle et lui son Divin Fils comme Médiateur ; il aime à voir en elle un tel amour pour ce Fils bien-aimé, que lors même qu'il veut l'élever à une très-haute contemplation, elle s'en reconnaît indigne, lui disant avec saint Pierre : « Retirez-vous de moi, « Seigneur, qui suis un homme pécheur. »

Voilà ce que j'ai éprouvé, c'est ainsi que Dieu a conduit mon âme. D'autres iront, comme je l'ai dit, par un chemin plus court. Ce que j'ai compris, c'est que tout cet édifice de l'oraison doit être fondé sur l'humilité, et que plus une âme s'abaisse dans l'oraison, plus Dieu l'élève. Je ne me souviens pas d'avoir reçu une seule de ces grâces signalées dont je vais parler, que ce ne fût dans ces moments où je me confondais en sa présence, à la vue de ma misère. Dans sa bonté, Notre-Seigneur, pour m'aider à me connaître, allait même jusqu'à m'éclairer sur certaines choses, que par moi-même je n'aurais pu découvrir.

J'en ai la conviction profonde : lorsqu'une âme fait quelque chose de son côté, pour s'aider dans cette oraison d'Union, elle ne tardera pas à voir s'évanouir le profit qu'il lui semble en retirer au moment même ; ce frêle édifice qu'elle n'a pas fondé sur l'humilité s'écroulera bientôt, et je crains que jamais elle n'arrive à la véritable pauvreté d'esprit. Elle consiste, pour l'âme qui a déjà dit adieu aux plaisirs d'ici-bas, non à chercher des consolations et des douceurs dans l'oraison, mais à trouver son bonheur dans les souffrances, pour l'amour de celui qui y vécut toujours, et à rester en paix tant au milieu des croix qu'au milieu des sécheresses. Sans doute, il en coûtera à la nature ; mais ce ne sera pas au point de causer à l'âme cette inquiétude, ni cette peine qu'éprouvent certaines personnes. Si elles ne sont toujours à travailler avec l'enten-

dement et si elles n'ont pas toujours de la dévotion, elles pensent que tout va être perdu ; comme si par leur travail, elles pouvaient mériter un si grand bien. Qu'elles recherchent cette dévotion et se tiennent avec soin devant Dieu, certes je me garde de le blâmer ; mais si elles ne peuvent avoir même une bonne pensée, qu'elles ne se tuent pas pour cela, ainsi que je l'ai déjà dit. Nous sommes des serviteurs inutiles ; que pensons-nous pouvoir ? Plaise au Seigneur de nous faire comprendre cette vérité ! Certes nous serions trop heureux, s'il nous était donné de nous rendre semblables à ces ânons qui tournent la noria dont j'ai parlé. Avec les yeux bandés, et sans savoir ce qu'ils font, ils tirent plus d'eau que le jardinier avec toute son industrie. Dans ce chemin de l'oraison, il faut marcher avec liberté, nous remettant entièrement entre les mains de Dieu. Si sa Majesté veut nous faire monter jusqu'au rang de ses courtisans et de ses favoris, allons de bon cœur ; si non, servons dans les derniers offices, et n'allons pas nous asseoir à la meilleure place, comme je l'ai dit quelquefois. Dieu a plus soin de nous que nous-mêmes, et il sait à quoi chacun est propre. De quoi sert de se gouverner soi-même quand on a déjà donné toute sa volonté à Dieu ? Cela me semble moins tolérable ici que dans le premier degré d'oraison, et nous nuit beaucoup plus, parce que les biens dont il s'agit, sont des biens surnaturels. Si quelqu'un a une mauvaise voix, quelqu'effort qu'il fasse, il ne parvient pas à la rendre bonne; mais si Dieu veut lui en donner une belle, il n'a nul besoin de s'exercer le moins du monde auparavant. Supplions donc constamment le Seigneur de nous faire des grâces, mais avec abandon à son bon plaisir, et pleins de confiance en la grandeur de sa libéralité. Il veut bien nous permettre de nous tenir aux pieds de Jésus-Christ ; faisons tous nos efforts pour ne pas nous en éloigner, demeurons-y en quelque manière que ce soit, à l'imitation de la Magdeleine ; dès que notre âme sera forte, Dieu la conduira au désert.

Ainsi, mon Père, jusqu'à ce que vous trouviez quelqu'un qui ait plus d'expérience et qui le sache mieux que moi, tenez-

vous-en à ce qui vient d'être dit. Si ce sont des personnes qui commencent à goûter Dieu, ne les croyez pas quand elles vous diront qu'il leur semble faire plus de progrès, et trouver plus de douceur, en s'aidant elles-mêmes. Oh! quand Dieu veut, comme il vient à découvert sans ces petits moyens! Quoi que nous fassions, il enlève l'esprit, comme un géant enlèverait une paille, sans qu'il y ait de résistance qui l'arrête. Et pense-t-on que s'il voulait qu'une tortue volât, il attendît qu'elle prît l'essor d'elle-même? Eh bien, selon moi, notre esprit a plus de difficulté, il se sent retenu par un poids plus grand encore pour s'élever à la Contemplation, si Dieu ne l'y élève. Chargé de terre comme il est, et enchaîné par mille obstacles, il lui sert peu de vouloir voler. Sans doute sa nature l'emporte sur celle de la pesante tortue; mais il est si enfoncé dans la boue, qu'il a presque perdu cet avantage par sa faute.

Je veux conclure par ceci: toutes les fois que nous pensons à Jésus-Christ, souvenons-nous de l'amour avec lequel il nous a fait tant de grâces, et du gage si précieux que son Père nous donna de cette excessive charité dont il nous aime, car l'amour attire l'amour. Quoique nous ne fassions que de commencer, et que notre misère soit très-grande, efforçons-nous cependant d'avoir toujours cette considération présente, et de nous exciter à aimer. Si une fois le Seigneur nous fait la grâce d'imprimer cet amour en nos cœurs, tout nous deviendra facile, nous ferons beaucoup en fort peu de temps, et sans la moindre peine. Daigne ce Dieu de bonté nous donner ce trésor de sa dilection, puisqu'il sait de quel prix il est pour nous; je l'en conjure, au nom de cet amour infini qu'il nous porta, et au nom de son glorieux Fils qui nous a témoigné le sien par tant de sacrifices! Amen.

Je voudrais, mon Père, vous demander une chose: comment se fait-il que lorsque le Seigneur commence, par des faveurs aussi sublimes, à faire entrer une âme dans la contemplation parfaite, elle ne monte pas instantanément au comble de la perfection? certes ce serait à bien juste titre, car qui

reçoit une si grande grâce ne devrait plus vouloir des consolations de la terre. Comment se fait-il qu'à mesure que les Ravissements se multiplient, que l'âme s'habitue à recevoir des faveurs, les effets qu'elle en ressent sont plus relevés? Pourquoi enfin à mesure que ces effets sont plus relevés, le détachement de l'âme est-il plus parfait? Le Seigneur ne peut-il pas, dans une seule de ces visites, la laisser soudain aussi sainte que lorsqu'il l'a fait ensuite arriver par degrés à la perfection des vertus? C'est là ce que je voudrais savoir, et que je ne sais pas. Je sais bien que la force que Dieu donne à l'âme au commencement, quand cette grâce ne dure qu'un clin d'œil et ne se sent presque point, si ce n'est par les effets qu'elle laisse, est différente de celle qu'il communique, quand cette grâce dure plus longtemps. Peut-être, comme je l'ai souvent pensé, cela vient de ce que l'âme ne se dispose pas pleinement, et sans retard, jusqu'à ce que le Seigneur la fortifiant peu à peu, lui fait prendre une ferme résolution, et lui donne un mâle courage pour mettre d'un seul coup, et en fort peu de temps, le monde sous ses pieds, ainsi qu'il en usa à l'égard de Magdeleine. Pour d'autres personnes il le fait suivant le degré de liberté qu'elles lui laissent; nous ne venons pas à bout de croire que même en cette vie Dieu donne cent pour un. Cette comparaison s'est aussi présentée à mon esprit: admettant que ce que l'on donne aux plus avancés est absolument ce que l'on donne à ceux qui commencent, c'est comme un mets dont mangent plusieurs personnes. A celles qui n'en prennent qu'un peu, il ne leur en reste qu'une saveur agréable durant quelques instants. Pour celles qui en prennent plus, ce mets les aide à se sustenter; pour celles qui en mangent beaucoup, il leur donne de la vie et de la vigueur. Ainsi en est-il de l'aliment divin dont je parle. L'âme peut s'en nourrir si souvent et tellement s'en rassasier, qu'il n'y ait plus rien au monde où elle trouve le moindre goût. Et en voici la raison: elle sent trop bien ce qu'elle puise de force et de vie dans cet aliment; de plus, son goût est déjà tellement fait à cette suavité, qu'elle aimerait mieux cesser de vivre que d'avoir

à se nourrir d'autres mets ; ils ne serviraient qu'à lui enlever la saveur agréable laissée par ce manger délicieux.

Voici qui peut encore donner lumière. Nous nous trouvons dans la compagnie d'une sainte personne. Sa conversation ne nous fait pas en un jour le même bien qu'en plusieurs ; mais notre commerce avec elle peut tellement se prolonger que nous lui devenions semblables, j'entends avec l'aide du Seigneur ; car tout dépend de son bon plaisir, et il fait ses grâces à qui il veut. Mais il est très-important pour l'âme qui commence à recevoir cette grâce, de prendre la ferme résolution de se détacher de tout, et d'estimer cette faveur comme elle le mérite.

Il me semble aussi que Notre-Seigneur se plaît à éprouver ceux qui l'aiment. Il se fait connaître à eux par de souveraines délices, capables de rallumer leur foi, si elle était éteinte, sur la grandeur de la félicité future, et il leur dit : « Voyez, » ce n'est là qu'une goutte de cet immense océan de biens ! » Il montre par là qu'il n'est rien qu'il ne veuille faire pour ceux qu'il aime ; et à peine voit-il qu'ils reçoivent ainsi ses grâces, il donne, et se donne lui-même. Il aime ceux qui l'aiment ; et quel Bien-aimé ! et quel bon ami ! O Seigneur de mon âme, que n'ai-je des paroles pour faire comprendre ce que vous donnez à ceux qui se confient en vous, et ce que perdent ceux qui, arrivés à cet état, restent encore avec eux-mêmes ! Préservez-moi, Seigneur, d'une pareille infidélité, après la grâce si grande que vous m'avez faite de venir prendre quelque repos dans une hôtellerie aussi misérable que celle de mon âme. Soyez-en à jamais béni ! oui béni dans les siècles des siècles !

Je vous supplie de nouveau, mon Père, si vous voulez conférer de ces pages sur l'Oraison, avec des personnes spirituelles, de vous assurer qu'elles le soient en effet. Car, si ce sont des gens qui ne savent qu'un chemin, ou qui se sont arrêtés au beau milieu, ils ne pourront en juger sainement. Il se trouve aussi quelques âmes, que Dieu, dès le premier

instant, mène par une voie très-élevée, et il leur semble que les autres pourront avancer de la même manière, et fixer leur entendement sans le secours des objets sensibles ; ce qu'ils y gagneront, sera de rester secs comme un morceau de bois. Il s'en rencontre d'autres, enfin, qui ayant eu un peu d'oraison de Quiétude, pensent aussitôt pouvoir passer de celle-ci à une plus élevée, et, au lieu d'avancer, ces âmes ne feront que reculer, comme j'ai dit. Ce qui montre qu'en tout l'expérience et la discretion sont nécessaires. Le Seigneur nous les donne par sa bonté !

CHAPITRE XXIII.

Elle reprend le récit de sa vie. — Par quels moyens elle commença à s'élever à une plus haute perfection, et combien il lui fut avantageux d'être bien dirigée. — Elle consulte sur son Oraison François de Salcedo et le Maître Gaspard Daza. — Elle se met sous la conduite de Jean de Padranos, Religieux de la Compagnie de Jésus.

Je reviens maintenant à l'endroit de ma vie où j'en étais restée (1). J'ai fait une digression trop longue peut-être, mais elle répandra plus de lumière sur la suite de ma relation. C'est désormais un nouveau livre, je veux dire, une nouvelle vie. Celle qui s'est écoulée jusqu'à l'époque où j'ai suspendu mon récit, était ma vie ; celle qui commence avec ces états d'Oraison que je viens d'exposer, est, je puis le dire, la vie de Dieu en moi. Sans cela, je le reconnais, il m'aurait été impossible de m'affranchir en si peu de temps des habitudes d'une vie si imparfaite. Loué soit à jamais le Seigneur de m'avoir ainsi délivrée de moi-même !

(1) La Sainte reprend ici son récit interrompu à la fin du IXe chapitre, et le conduit de 1555 jusqu'en 1565, c'est-à-dire trois ans au delà de la fondation de Saint-Joseph d'Avila. Car, d'après les Bollandistes, ce fut dans ce nouveau monastère, berceau de la Réforme du Carmel et dans les années 1563, 1564 et 1565 qu'elle écrivit cette seconde relation de sa vie. Son récit va de la quarantième jusqu'à la cinquantième année de son âge.

Il faut néanmoins remarquer que déjà en traitant des divers degrés d'Oraison, elle a fait connaître une partie des faveurs insignes dont Dieu la combla durant ces dix années.

La Sainte parlant dans ce chapitre XXIIIe de deux personnages d'éminente vertu qui eurent des rapports intimes avec celui qui fut son Confesseur par excellence, tandis

A peine avais-je commencé à fuir les dangers, et à consacrer plus de temps à l'oraison, que Notre-Seigneur m'ouvrit les trésors de ses grâces; il n'attendait, ce semble, qu'un désir de ma part. Il me donnait très-ordinairement l'oraison de Quiétude, et souvent celle d'Union qui durait beaucoup.

Comme dans ce même temps, on avait vu des femmes victimes de grandes illusions tomber dans les piéges tendus par l'esprit de ténèbres, je commençai à concevoir des craintes

qu'elle ne parle de celui-ci que dans le chapitre XXIV, il nous a paru nécessaire, pour jeter plus de lumière sur son récit, de faire connaître dès l'entrée, l'homme à qui le choix providentiel réserva une des plus belles missions dans l'Eglise, celle de diriger une Vierge qui devait remplir le monde de l'éclat de sa sainteté.

Dieu qui pendant ces dix ans allait élever si haut la future Réformatrice du Carmel, avait, dans ses éternels desseins, préparé l'homme selon son cœur, qui d'une main ferme et sûre devait la conduire dans les sentiers de la sainteté. Tandis qu'en 1555, Térèse, âgée de quarante ans, commençait une vie nouvelle, plus sainte, saint François de Borgia, cette même année, fondait le collége de Saint-Gilles à Avila, et recevait dans la Compagnie de Jésus le jeune Balthasar Alvarez, que Dieu destinait à conduire Térèse. Dans le siècle où il passa vingt-deux ans, Balthasar Alvarez fut un Ange. En Religion, où il vécut jusqu'à l'âge de quarante-sept ans, il sembla moins mener la vie d'un homme que celle d'un Séraphin. Dieu dota avec munificence cette grande âme; il l'éleva à toute la hauteur de sa mission; il établit une certaine harmonie entre la séraphique Térèse et son Guide.

En 1558, honoré à vingt-cinq ans de la sainte dignité du sacerdoce, Balthasar Alvarez apparaît tout à coup comme la grande lumière d'Avila. Il prend la direction de Térèse, âgée alors de quarante-trois ans, et la conduit sept ans de suite, pendant la période la plus importante et la plus difficile de sa vie. Car cette période comprend la fondation de Saint-Joseph d'Avila, et cette prodigieuse série de grâces dont Térèse va nous offrir le tableau. A peine le Seigneur a-t-il confié Térèse à ce Guide fidèle, qu'il la comble des dons les plus extraordinaires; sa vie devient un enchainement de faveurs du premier ordre. C'est en 1559, qu'à l'âge de quarante-quatre ans elle est percée au cœur par le dard enflammé d'un Ange.

Cette même année, saint Pierre d'Alcantara, presque au terme de sa sainte vie, approuve l'esprit de Térèse et la direction de son Confesseur. L'approbation de ces deux hommes de Dieu lui donne un nouveau courage. Les faveurs célestes se multiplient. Elle se sent pressée de faire quelque chose de grand pour Dieu. Balthasar Alvarez la juge assez forte pour se lier par le vœu d'accomplir en tout, ce qu'elle reconnaîtra être le plus parfait, et, en 1560, à l'âge de quarante-cinq ans, elle s'impose cette chaîne, la plus héroïque que puisse inventer son amour. Au milieu du torrent de grâces qui ne cesse plus d'inonder cette vierge magnanime, son Guide lui donne toujours lumière; au milieu des angoisses où la jettent les doutes conçus par plusieurs personnes sur son oraison, il la rassure et la console toujours. La direction de cette âme séraphique lui attire à lui-même des tribulations et des peines; il demeure ferme, son dévouement est inaltérable, sa patience invincible. » Il lui eût été impossible, dit la Sainte au XXVIII[e] chapitre, vers la fin, s'il n'avait

sur le plaisir si doux, mais souvent irrésistible, que je goûtais dans l'oraison. D'autre part, surtout tant que durait ce saint exercice, je sentais une assurance intérieure très-grande que ces enivrantes délices venaient de Dieu. Je voyais en outre que j'en devenais et meilleure et plus forte. Mais m'arrivait-il de me distraire tant soit peu de mon divin objet, je retombais dans mes craintes; c'est peut-être le démon, me disais-je, qui suspend ainsi mon entendement, et qui veut par cet arti-

» eu pour lui une aussi grande sainteté, et Notre-Seigneur, qui l'encourageait, de » pouvoir soutenir tout ce qu'il eut à endurer à cause de moi: *Fuera imposible si » no tuviera tanta santidad y el Señor que le animaba, poder sufrir tanto.* »

Lorsque pour obéir à Dieu elle s'occupe de jeter les fondements de la Réforme du Carmel, Balthasar Alvarez l'anime et la console au milieu des orages et des tempêtes que son dessein soulève; il fait plus, il l'aide à rédiger les constitutions qu'elle donnera à son Ordre. Enfin, en 1562, un jour éternellement mémorable dans l'Église se levant, le monastère de Saint-Joseph d'Avila, berceau de la Réforme du Carmel était fondé. Térèse de Jésus et Balthasar Alvarez recevaient en ce jour le glorieux prix de leurs travaux.

Au souvenir de ce que Balthasar Alvarez a fait pour elle, Térèse ne pourra trouver des termes assez énergiques pour exprimer sa gratitude; souvent, durant sa vie, elle se plaira à dire ce qu'elle écrit plus tard au Père Paul Hernandez: « C'est dans la Compagnie de Jésus qu'on m'a élevée et qu'on m'a donné l'être. *En » la Compañia me han criado y dado el ser* (1). » Sans doute, par ces paroles, elle reconnaît les droits qu'ont à sa reconnaissance le Père Jean de Padranos, saint François de Borgia, Paul Hernandez, et plusieurs autres Religieux du même Ordre; mais c'est surtout au Père Balthasar Alvarez son Confesseur par excellence, qu'elle rend un si éclatant hommage. Dans les pages de sa vie qu'on va lire, elle n'oubliera rien pour éterniser sa reconnaissance envers celui qui fut le Père de son âme.

Mais si Dieu voulut se servir de ce Guide fidèle pour conduire Térèse à cette hauteur de sainteté où il l'appelait, il se servit aussi de Térèse, selon la remarque du Vénérable Père Louis du Pont, pour faire en peu de temps du Père Balthasar Alvarez un Maître consommé de la vie spirituelle, et un Apôtre embrasé de l'amour de Jésus-Christ. Sept ans de suite le cœur de Térèse fut un livre sans cesse ouvert devant lui, où il lisait toutes ces grandes merveilles de la grâce dont la Sainte ne nous raconte qu'une partie dans les pages de sa vie: que de lumières! Sept ans de suite ce cœur, où Dieu avait allumé la flamme qui consume les Séraphins, brûla devant lui, de quelles ardeurs cet heureux Guide dut s'embraser!

En un petit nombre d'années, Balthasar Alvarez s'élève au sommet de la perfection: mais le Ciel seul a le secret du puissant concours que lui prêta Térèse. Pour qui Térèse a-t-elle plus prié? pour qui a-t-elle demandé et obtenu plus de faveurs?

Notre-Seigneur se plaît à lui révéler les trésors de grâce dont il a enrichi l'âme de celui qui la dirige; et il veut en même temps accorder au Père Balthasar Alvarez, par l'entremise de Térèse, une des faveurs les plus rares dans cette vie. Je laisse parler son historien.

(1) Lettres. Tom. III. Lettre VIII. Édit. de Madrid, de l'an 1793.

fice, présenté sous la couleur d'un bien, me détourner de l'oraison mentale, et m'empêcher de méditer la Passion de Notre-Seigneur. Ce qui me semblait, à cause de mon peu de lumière, une perte plus grande que le profit d'une oraison plus élevée. Heureusement l'heure était venue où Notre-Seigneur voulait, en m'éclairant, mettre un terme à mes offenses, et me montrer combien je lui étais redevable. Mes alarmes, croissant de jour en jour, me déterminèrent à rechercher

Un jour, le Père Balthasar Alvarez était agité d'une tentation pleine d'angoisses sur sa persévérance et son salut éternel. Térèse, par une lumière surnaturelle, connut ce qui se passait en lui. Aussitôt elle va se jeter aux pieds de Notre-Seigneur, et le conjure de venir à son secours. Le Divin Maître exauçant sa prière, au delà de ses espérances, lui révèle alors « que le Père Balthasar Alvarez se sau- » verait; il lui montre la place glorieuse qu'il occuperait dans le Ciel; de plus, il » lui fait connaître qu'il était dans un degré de perfection si élevé, qu'il n'y avait » alors sur la terre aucune âme qui fût dans un degré supérieur. La gloire dont il » jouirait un jour dans le Ciel, se mesurerait sur une perfection si haute. » Après cette révélation, la Sainte dit au Père Balthasar Alvarez qu'il pouvait se consoler, parce que le Maître, c'est ainsi qu'elle appelait Notre-Seigneur, disait que son salut était assuré.

On peut juger de l'impression que de telles paroles produisirent sur le Père Balthasar Alvarez. Le courage héroïque avec lequel jusqu'au dernier soupir il s'immola pour la cause de Jésus-Christ, confirma d'une manière éclatante la vérité de cette révélation.

Trois ans s'étaient écoulés depuis la fondation de Saint-Joseph d'Avila. La mission du Père Balthasar Alvarez auprès de Térèse touchait à son terme. La grande âme de cette Vierge était comme un vaisseau déjà au milieu de l'Océan, s'avançant à pleines voiles et d'une course rapide vers le port de l'Eternité.

Dieu appelle le Confesseur de Térèse à remplir désormais les charges les plus importantes de son Ordre. En 1566, Balthasar Alvarez, âgé de trente-trois ans, est nommé Recteur et Maître des novices, à Medina del Campo. Il quitte Avila et s'éloigne de Térèse. Mais les liens célestes formés par Jésus-Christ tiendront à jamais ces deux âmes étroitement unies. De loin, le Père Balthasar dirige encore Térèse par ses lettres; il travaille de concert avec elle à étendre la Réforme et déploie le plus grand zèle pour la fondation de nouveaux monastères. Il sait que Notre-Seigneur a dit à la Sainte « que Saint-Joseph d'Avila était une étoile radieuse, » dont la splendeur doit briller dans le monde entier. » Et il ne néglige rien pour » réaliser les desseins du Seigneur. Medina del Campo, Salamanque et Valladolid ont un Carmel. C'est surtout au Père Balthasar Alvarez que ces villes en sont redevables. Les soins spirituels qu'il avait prodigués à Térèse, il les donne à ses filles en Jésus-Christ, parce qu'il connaît pleinement la sainteté de leur état et la grandeur de leur mission dans l'Eglise. Au rapport de son historien, il regarde ces Vierges comme des lampes ardentes qui brûlent sans cesse de la flamme du divin amour, de même que les lampes du sanctuaire brûlent sans cesse devant le très Saint-Sacrement.

Après avoir exercé son apostolat à Medina del Campo avec ces admirables fruits

avec soin des hommes versés dans les voies spirituelles pour conférer avec eux. L'on m'avait déjà signalé comme tels, quelques Pères de la Compagnie de Jésus, récemment établis dans cette ville ; et moi, sans en connaître aucun, je leur étais très-affectionnée par cela seul que je savais leur genre de vie, et leur méthode d'oraison ; mais je ne me trouvais pas digne de leur parler ni assez forte pour leur obéir, ce qui m'inspirait une plus grande crainte ; car traiter avec eux, et

de salut que son historien raconte, Balthasar Alvarez devient successivement Provincial de Castille, Recteur de Salamanque, Visiteur d'Aragon, Maitre des novices et Instructeur des Peres du troisieme an à Villagarcia ; enfin, Provincial de Tolede. Partout il fait fleurir la discipline religieuse, et allume dans les cœurs la flamme du zele apostolique. Il arme pour les combats de Jesus-Christ de fortes et de valeureuses milices, dans les rangs desquelles se trouveront des martyrs. Parmi ceux qui moissonneront cette palme, sainte Terese a la gloire de compter un de ses parents; c'est François Perez Godoy, un des quarante Jesuites qui, se rendant au Bresil sous la conduite du Pere Ignace Azevedo, sont immolés par les calvinistes en haine de la foi.

Le Pere Balthasar Alvarez a le bonheur de former deux disciples, qui après Térèse seront la plus belle couronne de son zèle.

Le premier, c'est le Pere Louis du Pont, un des plus profonds theologiens mystiques de son siecle ; il ecrira la vie de son Maitre, et revelera aux âges futurs tous les tresors de saintete dont Dieu avait enrichi le Confesseur de la seraphique Terese. Par ses œuvres admirees de toute l'Eglise, il exercera de siecle en siecle un apostolat fecond, repandant dans les âmes le feu du divin amour. Enfin, comme son Maitre, il mourra en odeur de sainteté.

Le second disciple formé par le Pere Balthasar Alvarez, c'est le Père François de Ribera, un des types les plus eleves et les plus parfaits de la vie religieuse. Longtemps il occupe avec eclat la chaire d'Ecriture sainte a Salamanque, et laisse des ouvrages qui attestent la profondeur de son savoir. Comme son saint Maître, il est lui aussi, pendant plusieurs annees, Confesseur de la seraphique Terèse de Jésus; Dieu lui fit ainsi connaître celle dont il veut qu'il ecrive la vie. Ribera, au jugement des Bollandistes, est le premier et sans contredit le plus grave des historiens de la Reformatrice du Carmel. Son savant ouvrage, publie tres-peu d'années apres la mort de sainte Terese, a ce merite particulier, qu'il prepare et présente dans un ordre lumineux les pieces du proces de sa canonisation. Les Bollandistes ne feront qu'illustrer par de savants commentaires le travail de ce grand hagiographe; le chef-d'œuvre qu'il a legue a la posterite servira de base au monument immortel que les successeurs de Bollandus viennent d'elever a la gloire de sainte Térèse.

En 1580, la carriere du Pere Balthasar Alvarez allait se clore ; le jour même de la fete de saint Jacques, Patron de l'Espagne, ce saint Religieux, entouré de ses freres, voyait s'ouvrir pour lui la Patrie, et recevait des mains de Jésus-Christ la couronne de justice. Il etait a la quarante-septieme annee de son pelerinage, et en avait passe vingt-cinq dans la Compagnie. De Belmonte, ou il avait pris son essor vers le Ciel, on transporta avec le plus grand honneur sa dépouille mortelle a l'eglise du noviciat de Villagarcia.

être ce que j'étais, me semblait quelque chose de bien ardu (1). J'en fus là quelque temps ; enfin, après bien des combats intérieurs et bien des craintes, je me déterminai à parler à un homme spirituel pour savoir ce qu'était mon oraison, et être éclairée si j'étais dans l'erreur, fermement résolue de faire tout ce que je pourrais pour ne pas offenser Dieu. Je le répète, ce qui jusque-là m'avait rendue si timide à ouvrir mon âme, c'était ce manque d'énergie que je voyais en moi pour obéir à ce qui me serait dit. Pouvais-je, grand Dieu ! me tromper d'une manière plus cruelle ? Je cherchais à être bonne, et je m'éloignais du bien. Si j'en juge par la violence que j'eus à me faire, le démon doit livrer de bien rudes assauts à une âme qui commence à pratiquer la vertu, pour l'empêcher de se faire connaître ! Il sait bien que tout est gagné pour elle, si elle a le bonheur de traiter avec les amis de Dieu, et voilà pourquoi je différais de jour en jour, sans jamais pouvoir m'y résoudre. J'attendais, comme quand je quittai l'oraison, d'être devenue

Sainte Térèse était au Carmel de Medina del Campo, lorsqu'elle apprit la mort de ce saint homme. Pendant plus d'une heure elle fondit en larmes : ses filles ne pouvaient la consoler. Comment se fait-il, lui dit une d'entre elles, qu'étant si peu touchée des événements de ce monde, vous soyez inconsolable de cette mort ? Ah ! je pleure, répondit Terèse, parce que je sais la grande perte que fait l'Eglise par la mort de ce serviteur de Dieu. Et ayant dit cela, elle entra dans une extase qui se prolongea plus de deux heures (2).

Quelle oraison funèbre que ces paroles et cette extase de la séraphique Térèse de Jésus !

Térèse voulut, du haut du Ciel, confirmer le glorieux témoignage qu'elle avait rendu au Pere de son âme sur la terre. Un jour que la vénérable Marine de Escobar se trouvait sous le poids d'une affliction, Térèse, déjà dans la gloire depuis plusieurs années, lui apparut, la consola, et entre autres paroles lui dit : « Et moi » aussi, je suis fille de la Compagnie de Jésus ; c'est dans cette Compagnie que je » trouvai mon Confesseur, et maintenant, dans le Ciel, je le reconnais et je le » vénère. *Yo tambien soy hija de la compania, y tuve Confesor en ella, y ahora en « el Cielo le reconozco y le respeto* (3). »

(1) Le College de la Compagnie de Jésus à Avila, dit de Saint-Gilles, avait été fondé en 1555. Saint François de Borgia, alors Commissaire de la Compagnie en Espagne, avait envoyé pour cette fondation le Pere Jean de Padranos et le Pere Ferdinand Alvarez del Aguila ; ils furent tous deux Confesseurs de la Sainte.

(2) Vie du Vénérable Pere Balthazar Alvarez, par le Vénérable Pere Louis du Pont de la Compagnie de Jésus. Chap. 53.

(3) *Ibidem.*

meilleure, et peut-être cet heureux changement n'aurait jamais eu lieu. De petites imperfections, passées en habitude, et dont je n'apercevais pas le danger, m'avaient fait tomber si bas, que je sentais le besoin du secours d'autrui, et d'une main qui m'aidât à me relever. Béni soit le Seigneur ! la première qui me fut tendue, fut la sienne !

Quand je vis que ma crainte allait si loin, tandis que mon âme faisait de jour en jour des progrès dans l'oraison, je jugeai qu'il y avait là quelque grand bien ou un très-grand mal. Je comprenais que ce qui se passait en moi était surnaturel, parce que souvent je ne pouvais y résister, ni l'éprouver à ma volonté. Je pensai en moi-même que l'unique remède était de m'appliquer à la pureté de conscience, et de m'éloigner de toute occasion même de péchés véniels ; si c'était l'Esprit de Dieu, le profit était clair ; si c'était le démon, tandis que je ferais mes efforts pour contenter le Seigneur et ne point l'offenser, il ne pouvait me causer que fort peu de mal, ou plutôt il y perdrait lui-même. Cette résolution prise, je suppliais continuellement le Seigneur de m'assister ; mais après y avoir été fidèle pendant quelques jours, je vis que mon âme n'avait pas assez de force pour s'élever seule à une si haute perfection. Elle conservait certaines attaches qui, sans être en soi très-mauvaises, suffisaient cependant pour tout ruiner.

On me parla d'un Ecclésiastique instruit (1) qui était en cette ville, et dont le Seigneur commençait à faire connaître au

(1) Cet Ecclésiastique était le Maître Gaspard Daza. Enflammé d'un saint zèle, il avait formé une réunion de Prêtres dévoués qui travaillaient au salut des âmes, et au soulagement des misères corporelles dans la ville et dans le diocèse d'Avila. A peine Dieu eut-il montré à Avila le Père Balthasar Alvarez, que Daza, avec toute sa tribu apostolique, vint se mettre sous sa direction. L'estime qu'il conçut pour les lumières et la sainteté d'un Guide spirituel si parfait, ne fit que croître de jour en jour. Lorsque Balthazar Alvarez eut quitté Avila, et fut devenu Recteur du collége de Medina del Campo, Gaspard Daza allait tous les ans passer quelques jours de retraite sous sa conduite, pour s'enflammer, disait-il, au feu de la parole de son saint Directeur.

Le Maître Gaspard Daza conserva toute sa vie l'estime de sainte Térèse ; et son dévouement pour la Sainte fut sans bornes. Ce fut lui qui fut député par l'Evêque d'Avila, pour dire la première Messe au Monastère de Saint-Joseph, et pour met-

publie la vertu et la vie édifiante. Je fis en sorte de le voir par le moyen d'un saint gentilhomme qui habite cette même ville. Ce gentilhomme est marié, mais d'une éminente vertu et d'une vie exemplaire. Il est tellement adonné à l'oraison et d'une charité si admirable qu'on le regarde, à bien juste titre, comme un modèle accompli de bonté et de perfection. On voit dans toute sa personne resplendir la beauté de son âme. Il a travaillé avec succès au bien spirituel d'un grand nombre de personnes; Dieu lui a donné pour cela de rares talents, et quoique son état y semble un obstacle, il les fait admirablement valoir. Il a beaucoup d'esprit; il est plein d'aménité envers tout le monde; rien dans sa conversation qui fatigue, elle est si douce et si aimable, et en même temps si droite et si sainte, qu'elle enchante ceux avec lesquels il traite. Il ne se propose en tout d'autre but que le bien des âmes avec lesquelles il converse, et l'on dirait qu'il ne goûte d'autre bonheur que celui d'être utile et de faire plaisir à tous, autant que cela dépend de lui. Quant à moi, je pense avoir sujet de croire que ce saint gentilhomme fut par sa sage conduite la première cause du salut de mon âme, et je ne saurais trop admirer l'excès d'humilité qui lui fit désirer de me voir. Il y avait près de quarante ans qu'il s'adonnait à l'oraison, et vivait dans toute la perfection que son état pouvait comporter. Sa femme était aussi une grande servante de Dieu (1), et d'une si admirable charité, que son exemple ne pouvait lui faire que du bien ; en un mot, l'on voyait en elle l'épouse choisie de la main de Dieu pour celui qu'il savait devoir être un des plus beaux modèles de fidélité dans son service(2).

tre le très Saint-Sacrement dans le tabernacle de ce nouveau sanctuaire, le 24 du mois d'août de l'an 1562, le jour même de la fête de l'Apôtre saint Barthelemi. Ce jour d'éternelle mémoire, fut celui de la naissance du Carmel réformé.

(1) Elle se nommait Mencia Davila.

(2) Ce gentilhomme de la vertu duquel sainte Térèse vient de tracer un portrait si achevé, était François de Salcedo. Dès l'an 1558, il se mit, comme elle, sous la direction du Père Balthasar Alvarez, et il ne cessa de marcher à pas rapides dans les voies de la sainteté. Quoiqu'il fût marié, il avait suivi pendant vingt ans les cours de Théologie à Avila, chez les Pères Dominicains. Aussi, après la mort de sa femme, il ne rencontra aucun obstacle pour se consacrer entièrement à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ordonné Prêtre en 1570, il devint Confesseur et Chape

Ses parents et les miens étant unis par des alliances, il avait d'intimes rapports avec le mari d'une de mes cousines, qui était aussi très-vertueux. Ce fut par cette voie que je tâchai d'obtenir un entretien avec cet Ecclésiastique dont j'ai parlé, si grand serviteur de Dieu, et fort lié avec le gentilhomme. Celui-ci me l'ayant donc amené, j'éprouvai une confusion extrême de me voir en présence d'un homme si saint. Je lui fis part de l'état de mon âme et de mon oraison. Je voulais également me confesser à lui et le prendre pour Directeur, mais il s'en excusa sur ses occupations qui étaient en effet très-grandes. Comme il jugeait de moi par mon oraison, il me crut beaucoup plus forte que je n'étais, et telle que j'aurais dû être. Ainsi s'armant d'une sainte résolution, il m'imposa tout d'un coup une fidélité qui me fit éviter toute offense contre Dieu. Voyant que, selon lui, je devais sans délai renoncer aux plus légères imperfections, et ne me sentant pas la force d'en venir là si promptement, je m'en affligeai. Il paraissait prendre la réforme de mon âme comme une affaire qu'il pouvait terminer du premier coup, et je sentais qu'elle demandait beaucoup plus de soin. Enfin je reconnus que le remède à mes maux ne se trouverait pas dans les moyens qu'il proposait ; ils ne convenaient qu'à une âme plus parfaite que la mienne. Dieu, il est vrai, m'avait comblée de grâces ; mais, pour les vertus et la mortification, j'avais à peine fait le premier pas. J'en suis convaincue, si je n'avais point eu d'autre Directeur, jamais je n'aurais pris mon essor du sein de mes misères. Ne faisant pas, et ne croyant pas pouvoir faire ce qu'il me conseillait, j'en éprouvais une douleur à perdre tout espoir et à tout abandonner. J'ad-

lain du couvent de Saint-Joseph d'Avila. Les liens les plus intimes l'unirent toujours à sainte Térèse. Il lui fut très-utile pour les fondations des nouveaux monastères, et l'accompagna dans la plupart des voyages. Il acheva saintement sa vie le 15 septembre de l'année 1580. Pour gage de son dévouement aux Carmélites, il leur laissa une partie de ses biens. De son vivant, il avait fait construire une chapelle contiguë au monastère de Saint-Joseph, et il l'avait dédiée à l'Apôtre saint Paul. Cette chapelle se trouve aujourd'hui à droite de la porte de l'Église, en entrant. C'est là que, selon ses désirs, il fut inhumé. Le pèlerin voit encore, non sans envie, cette tombe où à l'ombre du Carmel et comme sous le manteau de sainte Térèse, François de Salcedo attend, dans la paix du Seigneur, le réveil de la résurrection

mire quelquefois comment, cet Ecclésiastique ayant une grâce particulière pour initier les âmes à la piété, Dieu permit qu'il ne comprît pas la mienne, et refusât de se charger de ma conduite. Je vois maintenant que tout fut pour mon plus grand bien ; c'est ainsi que je devais connaître et avoir pour Guides de mon âme, des hommes aussi saints que le sont ceux de la Compagnie de Jésus.

Dès ce jour, il fut convenu avec ce saint gentilhomme qu'il viendrait de temps en temps me voir. Il fit paraître par là combien grande était son humilité, de vouloir bien traiter avec une personne aussi imparfaite que moi. Dès les premiers entretiens, il s'appliqua à relever mon courage ; il me disait que je ne devais point m'imaginer de pouvoir tout faire en un jour, mais que Dieu m'aiderait peu à peu à briser mes attaches ; il le savait par expérience, ayant lui-même passé plusieurs années sans pouvoir se vaincre dans des choses pourtant fort légères. O humilité ! quels grands biens tu apportes à l'âme qui te possède, et à ceux qui ont le bonheur d'approcher d'elle ! Ce saint, car je puis, ce me semble, à juste titre, lui donner ce nom, me disait de lui-même certaines choses, que son humilité lui faisait regarder comme de grandes faiblesses. Dans mon état, elles auraient eu, je l'avoue, ce caractère ; mais dans le sien, elles ne pouvaient passer ni pour des fautes, ni pour des imperfections.

C'est à dessein que je m'étends sur ces particularités. Ces moyens, petits en apparence, favorisent admirablement les premiers progrès d'une âme dans la perfection, et lui montrent comment, quand elle aura des ailes, elle devra prendre son essor. On ne saurait croire combien ils sont utiles, à moins de l'avoir éprouvé. Comme je ne doute pas, mon Père, que Dieu, dans sa bonté, ne vous destine à travailler à l'avancement spirituel de plusieurs âmes, je tiens à proclamer ici cette vérité : si tous mes maux se sont évanouis, c'est qu'on a su me guérir ; on a eu assez d'humilité et de charité pour m'accorder le temps nécessaire ; enfin, on m'a supportée patiemment malgré les imperfections qui me restaient encore.

Ce gentilhomme procédait avec discrétion, me faisait avancer peu à peu, et m'instruisait des moyens de vaincre l'ennemi du salut. Un Guide si sage me devint extrêmement cher ; il n'y avait pas pour mon âme de plus grand repos que celui que lui procuraient ses visites ; mais elles étaient rares. Passait-il plus de temps qu'à l'ordinaire sans venir, je m'en affligeais beaucoup, dans la pensée que mon peu de vertu me privait d'un si précieux avantage. Depuis que j'avais le bonheur de traiter avec lui, je m'étais montrée plus fidèle envers Dieu, mais il me restait encore de grandes imperfections, que je devrais peut-être appeler des péchés. Dans le désir d'être éclairée, je les lui fis connaître, et je lui exposai en même temps les grâces dont Dieu me favorisait. Il me dit que l'un ne s'accordait pas avec l'autre ; de semblables faveurs n'étaient que pour des personnes déjà très-avancées et très-mortifiées ; c'est pourquoi il ne pouvait s'empêcher de craindre beaucoup ; en certaines choses se montrait, selon lui, l'action du mauvais esprit, il n'avait pas néanmoins là-dessus un jugement arrêté. Il m'engagea à faire un examen approfondi de ce qui se passait dans mon oraison, et à lui en dire le résultat. Cela me mit en grande peine, parce que je ne savais en nulle manière exprimer ce qu'était mon oraison ; Dieu ne m'ayant fait que depuis peu la grâce de le comprendre et de le pouvoir dire. Ainsi le sentiment de cette impuissance venant se joindre à celui de la crainte, je tombai dans une profonde affliction, et je répandis beaucoup de larmes. Ayant un désir si sincère de contenter Dieu, je ne pouvais me persuader que le démon fût l'auteur de ce que j'éprouvais ; mais d'autre part, je craignais que Dieu, en punition de mes grands péchés, ne me refusât sa lumière pour découvrir la vérité.

Je lus des livres dans l'espoir qu'ils m'aideraient à m'expliquer sur mon oraison; dans un, qui a pour titre *le Chemin de la Montagne* (1), je trouvai, à l'endroit où il traite de l'Union

(1) Suivant Ribera, ce livre a pour titre le *Chemin de la Montagne de Sion*, et a pour auteur un Religieux de l'Ordre de Saint-François.

de l'âme avec Dieu, toutes les marques de ce que j'éprouvais. Dans cet état, disait l'auteur, l'âme ne peut penser à rien; et c'est précisément ce que je disais de moi. Je marquai l'endroit, et remis le livre à ce gentilhomme; ce saint Ecclésiastique dont j'ai parlé et lui, devaient l'examiner, et me dire ensuite ce que j'avais à faire. J'étais prête, s'ils le jugeaient à propos, à abandonner entièrement l'oraison. Pourquoi, en effet, me jeter dans ces sortes de dangers? Il y avait près de vingt ans que je m'occupais d'oraison, et, loin d'y trouver du profit, je n'y rencontrais que des illusions de l'esprit de mensonge; mieux valait y renoncer. Mais, à vrai dire, il m'eût été bien dur de m'éloigner de ce saint exercice : l'expérience m'avait trop bien appris ce qu'était mon âme sans l'oraison. Ainsi, de quelque côté que se portât mon regard, ce n'était pour moi que des sujets de douleur. J'étais comme cet infortuné qui, au milieu d'un fleuve et près d'être englouti dans les flots, ne voit, de quelque côté que se dirige son effort, qu'un péril plus grand qui le repousse. C'est là une peine très-cruelle, et de ce genre j'en ai eu beaucoup à souffrir, comme je le rapporterai dans la suite; ce que j'en dirai, quoique peu important en apparence, pourra néanmoins avoir son utilité, en montrant de quelle manière on doit éprouver les esprits. Je l'affirme, elles sont grandes les angoisses où jette cette peine, et il faut user de prudence avec les personnes qui la souffrent, surtout si ce sont des femmes, à cause de leur faiblesse. On pourrait leur faire beaucoup de mal, en leur disant sans détour que ce qui se passe en elles vient du démon. Il faut tout examiner avec le plus grand soin, les éloigner des dangers, leur recommander sérieusement le secret, et le leur garder à elles-mêmes, ainsi que cela convient. J'en parle, parce que j'ai eu beaucoup à souffrir de ce qu'il n'a pas été fidèlement gardé à mon égard. Quelques-uns de ceux à qui je rendais compte de mon oraison, s'en entretenaient avec d'autres; ils le faisaient, je n'en doute pas, avec d'excellentes intentions; mais enfin ils m'ont nui beaucoup en divulguant des choses qui auraient dû demeurer secrètes. Elles étaient de telle nature que le public n'en devait

point avoir connaissance ; et c'était moi qui avais l'air de les publier. Le Seigneur l'a permis, je crois, sans aucune faute de leur part, uniquement pour me faire souffrir. Je ne dis pas qu'ils parlaient de ce que je leur déclarais en confession. Je dis seulement que, leur ouvrant mon âme dans mes craintes pour en être éclairée, et n'osant jamais leur rien cacher tant j'avais en eux de confiance, j'avais droit, ce me semble, à un secret absolu de leur part. Mon avis est donc qu'il faut conduire les femmes avec une discrétion extrême, en les encourageant et en attendant avec patience le moment du Seigneur ; ce Dieu de bonté ne manquera pas de venir à leur secours, comme il l'a fait pour moi. S'il ne m'eût ainsi assistée, les frayeurs qu'on me donnait auraient été capables de me faire bien du mal, étant d'un naturel aussi timide et craintif que je l'étais, et sujette en outre à un grand mal de cœur. Je m'étonne que je n'en aie pas reçu un contre-coup très-nuisible.

Je donnai donc le livre à ce gentilhomme. Je lui remis en même temps une relation aussi fidèle qu'il me fut possible de ma vie et de mes péchés. Ce n'était pas une confession, puisqu'il était séculier ; néanmoins mon écrit lui dévoilait toute la profondeur de ma misère. Ce saint Ecclésiastique et lui examinèrent avec une grande charité et un parfait dévouement ce qui me regardait. Ils y employèrent même quelques jours. Dans l'intervalle, je donnais de mon côté beaucoup de temps à l'oraison, je me faisais recommander à Dieu par plusieurs personnes, et j'attendais, non sans beaucoup de crainte, la réponse des deux serviteurs de Dieu. Enfin, le jour étant venu, le gentilhomme se rendit près de moi profondément peiné, et me déclara qu'ils croyaient que ce qui se passait en moi venait du démon. Ils jugeaient tous les deux que le parti le plus convenable était d'ouvrir mon âme à un Père de la Compagnie de Jésus ; il viendrait, si je l'en priais, lui déclarant que j'avais besoin de son secours ; je devais, par une confession générale, lui rendre compte de toute ma vie, de mes inclinations, enfin de tout, avec une grande clarté; Dieu, par la vertu du Sacre-

ment, lui donnerait plus de lumière ; ces Pères étaient très-versés dans les voies spirituelles; je ne devais m'écarter en rien de ce qu'il me dirait, parce que j'étais en grand danger, si je n'avais quelqu'un pour me diriger.

Cette réponse me remplit d'un tel effroi et d'une peine si vive, que tout ce que je pouvais faire, c'était de répandre des larmes. Étant un jour dans un Oratoire, très-affligée et ne sachant ce que j'allais devenir, je lus dans un livre que le Seigneur me mit, ce semble, lui-même entre les mains, ces paroles de saint Paul : « Dieu est très-fidèle; jamais il ne permet » que ceux qui l'aiment soient trompés par le démon (1). » Cela me consola beaucoup. Je commençai à m'occuper de ma confession générale. Je fis par écrit un exposé de tout le bien et de tout le mal de ma vie, avec le plus de clarté et d'exactitude qu'il me fut possible. Je me souviens qu'après avoir terminé cet écrit, voyant d'un côté tant de mal, et de l'autre presque aucun bien, j'en ressentis une affliction et une douleur profonde.

Une nouvelle peine pour moi était que dans la maison on me vît traiter avec des hommes aussi saints que ceux de la Compagnie de Jésus. Je redoutais mon peu de vertu, et il me semblait que mes rapports avec eux m'imposaient une obligation plus stricte encore de mettre un terme à ma vie imparfaite, et de renoncer à mes vains passe-temps. Si je ne le faisais, mon état deviendrait pire. Ainsi je priai la Sacristine et la Portière de n'en parler à personne. La précaution fut inutile; car, lorsqu'on m'appela, il se rencontra à la porte une Religieuse qui le publia dans tout le couvent. Ciel! quels embarras et quelles craintes le démon ne suscite-t-il pas à une âme qui veut s'approcher de Dieu.

(1) La Sainte cite plutôt le sens des paroles que les paroles mêmes de l'Apôtre qui sont celles-ci : « Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis. I. Cor. c. X. v. 13. »

Je fis connaître mon âme tout entière à ce serviteur de Dieu, car il l'était à un haut degré (1) ; il avait une rare prudence. Comme il était profondément versé dans les voies spirituelles, il me donna lumière sur mon état, et il m'encouragea beaucoup. Il me dit que ce qui se passait en moi, venait manifestement de l'Esprit de Dieu ; mais je devais reprendre mon oraison en sous-œuvre, parce que je ne l'avais pas établie sur un fondement solide, et que je n'avais pas encore commencé à pratiquer la mortification. C'était si vrai, que le nom même m'en était, ce me semble, inconnu. Il ajouta que je devais bien me garder d'abandonner jamais l'oraison, mais au contraire m'efforcer de m'y appliquer de plus en plus, puisque Dieu m'y faisait des grâces si particulières. Que savais-je, si par moi le Seigneur ne voulait pas faire du bien à un grand nombre de personnes? Il dit encore d'autres choses par lesquelles il parut prophétiser ce que le Seigneur a depuis accompli à mon égard. Enfin il me déclarait que je serais grandement coupable, si je ne répondais pas aux grâces que Dieu m'accordait. En tout ce qu'il me disait, le Saint-Esprit me semblait parler par sa bouche pour guérir mon âme, tant ses paroles s'y imprimaient profondément : ce qui me pénétrait d'une confusion extrême. Cet homme de Dieu me conduisit par des voies telles, qu'il s'opérait, ce me semble, en moi un changement absolu. Oh ! que c'est une grande chose de comprendre une âme ! Il me dit de prendre chaque jour pour sujet de mon oraison un mystère de la Passion, et d'en tirer mon profit, de ne penser qu'à l'Humanité de Notre-Seigneur; et, quant à ces recueillements et ces douceurs spirituelles, de leur résis-

(1) Ce Religieux était Jean de Padranos. Quoiqu'il fût alors très-peu âgé, il avait cette sagesse d'un Maître consommé qui mérite l'éloge qu'en fait sainte Terèse. D'après Ribera, dans la vie de cette Sainte, et d'après le Cardinal Ceinfuegos de la Compagnie de Jésus, dans la vie de saint François de Borgia, Jean de Padranos fit faire à sainte Terèse les exercices de saint Ignace. Comme Charles Borromée, Terèse sortit de la retraite avec cette divine ardeur qui fait marcher à pas de géant dans la carrière de la sainteté. Jean de Padranos, qui faisait son coup d'essai dans la vie apostolique en ouvrant à Terèse cette belle carrière, consacra sa vie entière à la direction des âmes ; il mourut saintement à Valladolid, qui avait été, durant longues années, le théâtre de son zèle.

ter de toutes mes forces, sans leur donner entrée, jusqu'à ce qu'il m'ordonnât autre chose. Il me laissa consolée et pleine de courage. Le Seigneur qui venait à mon secours, l'assista lui aussi, pour lui faire connaître l'état de mon âme, et de quelle manière il me devait conduire. Je restai fermement déterminée à ne m'écarter en rien de ce qu'il me commanderait, et jusqu'à ce jour j'ai été fidèle à ma résolution. Loué soit le Seigneur de ce qu'il m'a fait la grâce d'obéir, quoique imparfaitement, à mes Confesseurs! Ils ont presque toujours été de ces hommes bénis de la Compagnie de Jésus; mais, je le répète, je n'ai qu'imparfaitement suivi leur direction. Le profit que je commençai à tirer d'une telle conduite parut au dehors d'une manière sensible, comme on va le voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIV.

Heureux état de son âme après la confession générale. -- Saint François de Borgia, en 1557, approuve son Oraison. -- Vers le même temps Jean de Padranos, son Confesseur, quitte Avila. -- Balthasar Alvarez prend sa direction en 1558 -- Térèse demandant à Dieu la grâce de le contenter en tout, tombe en extase ; paroles qu'elle entend de la bouche de Notre-Seigneur ; elle se trouve changée.

Mon âme, après cette confession, demeura si souple, qu'il n'y avait rien, ce me semble, que je ne fusse prête à faire. Aussi je commençai à changer en beaucoup de choses ; ce n'était pas mon Confesseur qui me pressait, il avait plutôt l'air de ne pas tenir grand compte de tous mes efforts, et cela m'excitait davantage. Me conduisant par la voie de l'amour de Dieu, il me laissait libre, sans autre contrainte que celle que mon amour m'imposait. Je restai ainsi près de deux mois, résistant de tout mon pouvoir aux délices spirituelles et aux faveurs que Dieu me prodiguait. Quant à l'extérieur, mon changement était visible. Dieu me donnant un courage tout nouveau, je faisais certaines choses qui, aux yeux de personnes qui me connaissaient, et des Religieuses de mon monastère, semblaient extrêmes ; vu ma conduite passée, elles avaient raison d'en juger ainsi ; mais, eu égard aux obligations que mon habit et ma profession m'imposaient, je demeurais encore bien en arrière.

Cette résistance aux douceurs et aux caresses divines ne fut pas sans fruit ; elle me valut, de la part de Notre-Seigneur,

une excellente instruction. J'étais persuadée auparavant que, pour recevoir ces faveurs dans l'oraison, il fallait être dans la solitude la plus profonde ; en sorte que je n'osais pour ainsi dire me remuer. Je vis depuis combien cela importait peu. Car, plus je tâchais de faire diversion, plus le Seigneur m'inondait de délices, et me couvrait de sa gloire : j'en étais tellement environnée, que je ne pouvais la fuir. Je résistais avec un soin qui allait jusqu'au tourment ; mais le Seigneur mettait un soin plus grand encore à me combler de ses grâces. Il se manifestait pendant ces deux mois beaucoup plus qu'il n'avait coutume de le faire, afin de m'apprendre qu'il n'était pas en mon pouvoir de lui résister. Je sentis renaître en moi l'amour de la très-sainte Humanité de Notre-Seigneur ; mon oraison commença aussi à s'affermir, comme un édifice qui repose sur un solide fondement ; enfin, je m'affectionnai davantage à la pénitence que j'avais négligée à cause de mes infirmités. Ce saint homme qui me confessait me dit que certaines austérités ne pouvaient me nuire, et que Dieu ne m'envoyait peut-être tant de maladies que pour m'imposer une pénitence que je ne faisais pas. Il m'ordonnait certaines mortifications qui étaient fort peu de mon goût ; je me soumettais à tout, néanmoins, convaincue que le Seigneur lui-même me le commandait par son Ministre, et lui donnait grâce pour me le commander de manière à obtenir de moi une facile obéissance. Déjà mon âme ressentait même les plus petites offenses que je commettais contre Dieu ; m'arrivait-il, par exemple, d'avoir quelque chose de superflu, je ne pouvais me recueillir avant de m'en être dépouillée. Je suppliais instamment le Divin Maître de me tenir de sa main, et de ne pas permettre que, traitant avec ses serviteurs, je retournasse en arrière ; une pareille infidélité me semblait très-coupable, parce qu'elle leur aurait fait perdre l'autorité et l'estime dont ils jouissaient.

En ce temps vint en cette ville le Père François de Borgia (1).

(1) Saint François de Borgia, nommé par saint Ignace Commissaire général de la Compagnie de Jesus pour l'Espagne et pour les Indes, depuis l'an 1554, vint à

Duc de Gandie quelques années auparavant, il avait tout quitté, et était entré dans la Compagnie de Jésus. Mon Confesseur et ce gentilhomme l'engagèrent à me venir voir. Leur but était de me ménager avec lui un entretien où je lui rendrais compte de mon oraison ; car ils savaient que Dieu lui accordait de très-grandes faveurs, et l'inondait de délices spirituelles, le récompensant ainsi, dès cette vie même, de ce qu'il avait tout abandonné pour le servir. Je lui fis donc connaître l'état de mon âme, après m'avoir entendue, il me dit que ce qui se passait en moi venait de l'Esprit de Dieu ; il approuvait la conduite que j'avais tenue jusque-là, mais il croyait qu'à l'avenir je ne devais plus opposer de résistance. Désormais je devais toujours commencer l'oraison par un mystère de la Passion ; et si ensuite Notre-Seigneur, sans aucun effort de ma part, élevait mon esprit à un état surnaturel, je devais, sans lutter davantage, m'abandonner à sa conduite. Il montra alors combien il était avancé lui-même, en me donnant ainsi le remède et le conseil ; car en ceci l'expérience fait beaucoup. Il déclara que ce serait donner dans l'erreur que de résister plus longtemps. Pour moi, je demeurai très-consolée, et ce gentilhomme aussi. Satisfait du jugement que François de Borgia venait de porter, il continuait de m'aider toujours en tout ce ce qu'il pouvait, et de me soutenir par ses excellents avis.

A cette même époque, on envoya mon Confesseur (1) dans une autre ville. Cet éloignement me fut très-sensible ; je ne croyais pas pouvoir trouver un autre Directeur semblable à lui, et je tremblais de retomber dans le triste état où j'étais auparavant. Mon âme resta comme dans un désert, sans consolation, et agitée de tant de craintes, que je ne savais que deve-

Avila au printemps de 1557. Il revenait de Saint-Just, monastère des Hiéronimytes, dans l'Estramadure, où il avait passé trois jours avec Charles-Quint, qui, après avoir abdiqué l'Empire en 1556, à Bruxelles, s'était retiré dans cette solitude pour s'y préparer à la mort.

Sainte Térèse eut, à une autre époque, une seconde entrevue avec saint François de Borgia, comme elle le dit dans sa lettre au Père Rodrigue Alvarez de la Compagnie de Jésus. Tome I, lettre XIX. Edit. de Madrid.

(1) Le Père Jean de Padranos.

nir. Une de mes parentes obtint de mes supérieurs la permission de me mener chez elle. Je n'y fus pas plutôt, que je m'empressai d'avoir un autre Confesseur de la Compagnie de Jésus (1).

Le Seigneur, dans sa bonté, fit que je commençai à me lier d'amitié avec une dame veuve de grande naissance, et très-adonnée à l'oraison, qui communiquait beaucoup avec ces Pères. Elle m'engagea à prendre pour Confesseur celui qui la dirigeait (2). Je passai plusieurs jours dans la maison de cette dame (3) ; je me trouvais tout près de celle des Pères,

(1) La Sainte, dans cette seule phrase, raconte une année de sa vie, la 42e. Il est important de le remarquer, pour bien suivre sa narration un peu trop précise en cet endroit.

Ce fut au printemps de 1557 que saint François de Borgia vint à Avila, et presque immédiatement après que le Père Jean de Padranos en partit. D'autre part, le Père Balthasar Alvarez, dont la Sainte parle dans la phrase qui suit, ne fut promu au sacerdoce qu'en 1558. Il s'écoula donc une année d'intervalle. Ainsi il est évident que le Confesseur, que la Sainte prit après le départ du Père Jean de Padranos, n'est pas le Père Balthasar Alvarez, comme la narration trop rapide pourrait le faire croire. Ce Confesseur fut le Père Ferdinand Alvarez, au moins ordinairement ; car la Sainte paraît s'être adressée aussi à d'autres Pères du Collége. Plus tard, lorsque le Père Balthasar Alvarez, qui ne prit la direction de sainte Térese qu'en 1558, ne pouvait la confesser, c'était encore le Père Ferdinand qui le remplaçait auprès d'elle.

C'est ce que la Sainte atteste elle-même au XXIXe chap. de sa vie, où elle parle du Père Ferdinand Alvarez en ces termes : « Un de mes Confesseurs, qui auparavant m'avait dirigée, et qui de temps en temps encore me confessait, lorsque le » Père Ministre du Collége (c'est-à-dire le Père Balthasar Alvarez) ne pouvait » m'entendre, etc. »

(2) Le Père Balthasar Alvarez : voir sa Biographie au chapitre précédent.

(3) Cette célèbre amie de sainte Térese était Guiomar de Ulloa, d'une des plus illustres et des plus chrétiennes familles de Toro. Elle dut le jour à Pierre de Ulloa, gouverneur de cette ville, et à Aldonce de Guzman d'Avila. Cette pieuse mère, qui fut veuve de bonne heure, l'éleva avec le plus grand soin ; une vertu qui ne se démentit jamais fut le fruit de cette éducation. La jeune Guiomar épousa Dom François d'Avila de la maison de Sobralejo ; mais elle ne tarda pas, comme sa mère, à voir ses liens brisés par la mort de son mari, arrivée en 1552. Veuve à 25 ans, elle se donna toute à Dieu. Ce fut en 1557 qu'elle se lia d'une étroite amitié avec sainte Térese : et, en 1558, elle l'engagea à se mettre sous la direction du Père Balthasar Alvarez, qui était son Confesseur. Guiomar de Ulloa vécut toujours dans la plus intime union avec sainte Térese. Nous verrons avec quel admirable dévouement elle la seconda dans l'entreprise de la Réforme du Carmel. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila étant enfin fondé, elle voulut s'y enfermer avec sa sainte amie, devenir une de ses filles, et recevoir de sa main l'habit de Religion. Tout son désir était de passer ses jours dans cet asile qu'elle appelait, à si juste titre,

et j'étais au comble de la joie de pouvoir communiquer facilement avec eux. La seule connaissance de la sainteté de leur vie faisait sur moi une impression si heureuse, que mon âme, je le sentais, en retirait un grand profit spirituel.

Ce Père commença à me faire vivre avec plus de perfection. Il n'y avait rien, me disait-il, que je ne dusse faire pour contenter Dieu entièrement. Mais, voyant que mon âme, loin d'être forte, était encore très-tendre, il me conduisait avec beaucoup de prudence et de douceur. Un sacrifice entre tous me coûtait, c'était de renoncer à certaines amitiés, très-innocentes par elles-mêmes, mais auxquelles je tenais beaucoup. Il me semblait d'ailleurs que je ne pouvais le faire, sans montrer de l'ingratitude ; aussi je disais à mon Confesseur que, ces relations étant si légitimes et sans aucune offense de Dieu, je ne voyais pas pourquoi je devais me montrer ingrate. Il m'ordonna de recommander la chose à Dieu durant quelques jours, et de dire l'Hymne *Veni Creator*, afin qu'il m'éclairât sur ce que je devais faire.

Un jour, après être restée longtemps en oraison, et après avoir supplié le Seigneur de m'aider à le contenter en tout, je commençai l'Hymne; pendant que je la disais, j'entrai dans un Ravissement qui me tira presque hors de moi-même ; il fut subit, mais si manifeste, que je ne pouvais en douter. C'était la première fois que le Seigneur m'accordait cette faveur d'une

un petit Paradis. Elle embrassa avec un courage héroïque toutes les austérités de la Réforme ; mais sa santé ayant succombé, elle se vit forcée de quitter cette retraite où elle avait vécu avec des Anges. La séparation ne fut qu'extérieure ; son cœur resta dans le Carmel. Elle se consola de sa liberté nouvelle, par le bonheur si grand, à ses yeux, de veiller avec toutes les sollicitudes d'une mère sur les besoins temporels de ces Vierges du Seigneur. Jusqu'à son dernier soupir, elle fut à leur égard comme l'Ange de la Providence. Elle aida beaucoup sainte Térèse dans la fondation des autres monastères, participant par ce concours à tout le bien que ferait dans l'Église, jusqu'à la fin du monde, cette Réforme du Carmel, dont la Vierge d'Avila venait de jeter les immortels fondements.

Dieu voulut montrer, dans cette noble veuve, le type parfait de l'affection et du dévouement envers sainte Térèse et ses filles bien-aimées. Depuis trois siècles des âmes d'élite n'ont cessé d'ambitionner le même bonheur et la même gloire. Il faudrait pouvoir écrire ici, à la suite du beau nom de Guiomar de Ulloa, celui de tant de généreuses et illustres Bienfaitrices du Carmel.

Extase. J'entendis ces paroles : « Je ne veux plus que tu con- » verses avec les hommes, mais seulement avec les Anges. » Je fus saisie d'un saint effroi, soit parce que le mouvement extatique s'était fait sentir avec force, soit parce que ces paroles me furent dites dans le plus intime de mon âme. Mais lorsque cette crainte, causée par une grâce si nouvelle pour moi, se fut évanouie, je me sentis inondée de consolation.

Ces divines paroles se sont parfaitement accomplies; jamais, depuis lors, je n'ai pu aimer ni chérir que des personnes en qui je voyais un ardent amour de Dieu et une grande générosité pour le servir. C'est seulement auprès de ces âmes que j'ai pu trouver des consolations. Dès que je ne rencontre ni cet amour de Dieu, ni la pratique de l'oraison, quand bien même les personnes avec qui je traite seraient des parents ou d'anciens amis, mes rapports avec elles me deviennent une croix pénible. Autant que j'en puis juger, ce sont là mes sentiments. Depuis le jour où Dieu, en un instant, (car cela ne dura pas, ce me semble, davantage), changea entièrement mon cœur, ma résolution de renoncer à tout pour l'amour de lui, fut inébranlable; l'on n'avait plus besoin de me presser. Jusque-là mon Confesseur, voyant combien un tel sacrifice me coûtait, n'avait osé me donner l'ordre absolu de le faire. Il attendait sans doute ce changement de la main du Seigneur. Quant à moi, à la vue de l'inutilité de mes efforts, je commençais à perdre espoir : fatiguée d'une lutte si pénible, j'étais sur le point de ne plus combattre contre une attache qui, après tout, ne blessait en rien ma conscience. Dieu brisa mes chaînes, et il me donna la force d'exécuter ce que j'avais auparavant entrepris en vain. Je le dis à mon Confesseur, je quittai tout en la manière qu'il me l'ordonna, et une pareille résolution si fidèlement exécutée fit le plus grand bien aux personnes avec qui j'étais si étroitement liée.

Dieu soit éternellement béni de m'avoir donné, en un instant, cette liberté que je n'avais pu acquérir en plusieurs années

par des efforts dont, plus d'une fois pourtant, ma santé avait reçu un contre-coup terrible. Comme ce fut l'ouvrage du Tout-Puissant et du vrai Maître de toutes les créatures, je n'éprouvai aucune peine.

CHAPITRE XXV.

Nature et caractères des paroles intérieures que Dieu adresse à l'âme. — Comment elles diffèrent de celles que l'entendement forme ou qu'il profère. — Marques auxquelles on peut reconnaître les paroles et les visions qui viennent du démon. — Térèse, par crainte d'être trompée, résiste près de deux ans aux paroles qu'elle entendait. — Conduite sage et ferme du Père Balthasar Alvarez, son Confesseur. — La Sainte étant un jour plongée dans une tristesse extraordinaire, Notre-Seigneur, par une parole, lui rend soudain la sérénité, et la délivre sans retour de la crainte des démons. — Cet admirable chapitre est un traité lumineux et complet du discernement des esprits.

Je crois utile, mon Père, d'exposer ici la nature de ces paroles que Dieu adresse à l'âme, et l'impression qu'elles produisent sur elle, afin que vous en ayez une idée nette. Car, comme vous le verrez par la suite de mon récit, depuis la première fois que le Divin Maître me fit cette faveur, il a continué de me l'accorder très-souvent jusqu'à ce jour.

Ces paroles sont parfaitement distinctes, mais on ne les entend pas des oreilles du corps : l'âme, néanmoins, les entend d'une manière beaucoup plus claire que si elles lui arrivaient par les sens. On aurait beau résister pour ne pas les entendre, tout effort est inutile. Pour la parole humaine, il dépend de nous de ne pas l'entendre, nous pouvons fermer nos oreilles ; nous pouvons encore concentrer notre attention sur un autre objet, de manière à n'entendre qu'un son confus, sans saisir le sens de ce qui est dit. Il n'en est pas ainsi de la parole de Dieu. Elle s'impose, et dompte toute résistance ; elle force à

écouter, et, souverainement indépendante de notre vouloir, elle obtient de notre entendement une attention parfaite à tout ce que Dieu veut lui dire. Par là, le Tout-Puissant nous fait entendre qu'il veut être obéi, et il nous prouve qu'il est notre véritable Maître. J'ai sur ce sujet une grande expérience; car la crainte d'être trompée m'a fait résister près de deux ans à ces paroles intérieures (1); et maintenant encore j'essaie de temps en temps de résister, mais j'ai constamment vu que tous les efforts sont inutiles.

Je voudrais signaler les erreurs où l'on peut tomber en cette matière, bien qu'à mon avis le danger soit nul pour les personnes qui en ont une connaissance expérimentale, mais il faut que cette connaissance soit grande. Je souhaiterais aussi faire connaître en quoi les paroles du bon Esprit diffèrent de celles du mauvais, et de celles que l'entendement forme intérieurement ou qu'il se dit à lui-même. Je doutais d'abord si l'entendement pouvait ainsi se parler, mais aujourd'hui même il m'a semblé qu'il le pouvait. J'ai reconnu par une très-grande expérience que l'Esprit de Dieu me parlait, en ce que plusieurs choses qui m'étaient annoncées deux ou trois ans à l'avance se sont toutes accomplies, sans qu'aucune jusqu'à ce jour ait été démentie par les faits. Je l'ai encore reconnu à d'autres caractères d'une clarté frappante, dont je me propose de parler.

Selon moi, il peut arriver qu'une personne qui recommande à Dieu de tout cœur une affaire dont elle est vivement frappée, se figure entendre une réponse; par exemple, que sa prière sera ou ne sera point exaucée. Cela est, en effet, très-possible. Toutefois l'âme qui aura entendu des paroles divines, verra clairement ce qui en est; car entre elles et les autres, il y a une souveraine différence. Quand c'est l'entendement qui forme ces paroles, quelque solidité qu'il y mette, il voit que c'est lui qui les arrange et qui les profère. En un mot, lorsque l'entendement est l'auteur de ces paroles, il agit comme une

(1) Ce fut d'après les Bollandistes de 1557 à 1559. Ce qui répond à la 42e et 43e année de la vie de la Sainte.

personne qui arrange un discours ; et quand elles émanent de Dieu, il écoute ce qu'un autre dit. Dans le premier cas, il verra clairement qu'il n'écoute point, mais qu'il agit ; et les paroles qu'il forme ont je ne sais quoi de sourd, de fantastique, et manquent de cette clarté, caractère inséparable de celles de Dieu. Aussi, pouvons-nous alors porter notre attention sur un autre objet, de même qu'une personne qui parle peut se taire ; mais, lorsque c'est Dieu qui nous parle, cela n'est plus en notre pouvoir.

Il y a encore une autre marque, la plus évidente de toutes : c'est que les paroles qui viennent de l'entendement ne produisent aucun effet, tandis que celles qui viennent de Dieu sont paroles et œuvres tout ensemble. C'est pourquoi, lors même qu'il les profère, non pour enflammer notre amour, mais simplement pour nous reprendre de nos fautes, dès la première fois il change soudainement la disposition intérieure de notre âme ; il la rend capable de tout entreprendre pour son service ; il l'attendrit, il l'illumine, il répand en elle la joie et la paix. La trouve-t-il dans la sécheresse, le trouble et l'inquiétude, en lui parlant il la met soudain dans une tranquillité ravissante ; ce grand Dieu se plaît à lui faire ainsi comprendre qu'il est tout-puissant et que ses paroles sont des œuvres. Il y a donc, à mon avis, entre les paroles venant de nous et celles qui viennent de Dieu, la différence qui se trouve entre parler et écouter, ni plus ni moins. Lorsque je parle, comme je l'ai dit, j'arrange moi-même avec l'entendement ce que je dis ; mais si l'on me parle, je n'ai qu'à écouter, ce qui ne me cause aucune peine. Dans le premier cas, nous ne saurions assurer si ce que nous disons est conforme à la vérité, parce que nous sommes alors comme dans un demi-sommeil. Mais, dans le second, les paroles sont prononcées par une voix si claire, qu'on ne perd pas une syllabe de ce qui est dit ; et quelquefois elles se font entendre dans un temps où l'âme est si troublée et son entendement si distrait, qu'elle ne pourrait former une seule pensée raisonnable. Malgré cela, elle entend ces paroles

dont la première suffit pour la changer, et elle y découvre des vérités si admirables que, même au sein du plus profond recueillement, elle n'aurait jamais été capable de les concevoir. Elle le peut beaucoup moins encore dans l'Extase; car ses puissances étant alors suspendues, comment pourrait-elle entendre des vérités qui jamais ne se seraient présentées à sa mémoire? C'est néanmoins dans le temps même où l'Extase enlève à la mémoire presque toute action, et tient l'imagination comme liée, que la parole divine découvre à l'âme ces vérités.

Il y a ici une observation à faire : si l'âme a des visions, ou entend des paroles divines pendant qu'elle est ravie, ce n'est jamais quand le Ravissement est à son plus haut degré. Car durant ce temps, comme je l'ai précédemment expliqué (1), toutes les puissances de l'âme étant entièrement perdues en Dieu, elle ne peut ni voir, ni écouter, ni entendre ; Dieu se rend maître d'elle d'une manière si absolue qu'il ne lui laisse de liberté pour rien. Mais, une fois que ce temps si court est passé, l'âme persévère encore dans le Ravissement ; ses puissances, sans être entièrement perdues en Dieu, demeurent néanmoins presque sans action ; elles sont comme absorbées en leur divin objet et incapables de raisonner. Or, je dis que c'est seulement dans cette seconde période de l'Extase que l'âme entend les paroles divines et reçoit les visions.

Il y a tant de moyens de discerner ces deux genres de paroles qu'il est difficile que l'on s'y trompe souvent ; j'ajoute même qu'une âme exercée et prudente en verra clairement la différence. Sans montrer sous combien de rapports elles diffèrent, je me contenterai de signaler celui-ci. Les paroles qui viennent de nous ne produisent aucun effet, et l'âme ne peut les admettre, tandis qu'elle est forcée, malgré elle, d'admettre les paroles divines. En outre, elle ne leur accorde aucune foi, elle les considère plutôt comme des rêveries de l'entendement, et n'en tient non plus compte que des paroles d'un fré-

(1) Au chap. XX, page 225.

nétique. Mais Dieu se fait-il entendre, nous écoutons ses paroles comme si elles sortaient de la bouche d'une personne très-sainte, très-savante, de grande autorité, que nous savons être incapable de mentir ; ce qui est même une comparaison trop basse. Ces paroles, en effet, sont parfois accompagnées de tant de majesté que, sans considérer de qui elles procèdent, nous ne saurions ne pas trembler, quand elles nous reprennent de nos fautes, et ne pas nous fondre d'amour, quand elles nous témoignent de l'amour. De plus, comme je l'ai dit, elles présentent à notre esprit des vérités auxquelles il n'avait jamais pensé, et elles expriment en peu de mots des sens si profonds, si admirables, qu'il nous faudrait beaucoup de temps seulement pour les mettre en ordre. Ce qui démontre jusqu'à l'évidence que de telles paroles sont divines et non pas humaines. Il serait donc superflu de m'arrêter davantage sur ce sujet ; une personne qui en a l'expérience ne saurait, selon moi, s'y tromper et tomber dans l'illusion, à moins qu'elle ne veuille, de propos délibéré, se tromper elle-même.

Voici ce qui m'est souvent arrivé ; le doute s'élevait en mon âme sur la vérité de ce qui m'avait été dit, non pas au moment où les paroles m'étaient adressées, cela étant impossible, mais lorsque ce moment était déjà loin de moi. Je craignais alors d'être victime de l'illusion ; et longtemps après, j'en voyais l'accomplissement.

Tandis que les paroles venues de notre esprit, semblables à un premier mouvement de la pensée, passent et s'oublient, le Seigneur imprime les siennes de telle sorte dans la mémoire, qu'elles ne peuvent s'en effacer. Ces divines paroles sont quelque chose de réel et de subsistant : et, si quelquefois on en perd le souvenir, c'est lorsqu'il s'est écoulé un temps fort considérable, et que ce sont seulement des paroles de tendresse et d'instruction ; car, pour celles qui renferment une prophétie, je ne crois pas qu'elles se puissent oublier, et il ne m'est jamais arrivé d'en perdre le souvenir, quoique j'aie fort peu de mémoire.

Ainsi, je le répète, rien de plus facile que de discerner des paroles qui ont des caractères si frappants de différence. Dès qu'une âme n'est pas assez misérable pour feindre de plein gré, et dire qu'elle entend quand elle n'entend pas, elle verra clairement quand c'est elle-même qui forme le discours et profère les paroles ; ne pas le voir me semble impossible, surtout si elle a entendu Dieu lui parler une seule fois. Que si elle ne l'a pas entendu, elle pourra rester toute sa vie dans l'illusion, se figurant qu'on lui parle. J'avoue néanmoins que je ne conçois pas une pareille erreur. Car enfin cette âme veut entendre, ou elle ne le veut pas ; loin d'avoir ce désir, elle se tourmente de ce qu'elle entend, mille craintes l'agitent ; pour plusieurs motifs, surtout pour demeurer tranquille dans son oraison, elle ne voudrait rien entendre de tel. Eh bien ! comment ne s'aperçoit-elle pas que c'est elle-même qui se parle, par cela seul que son entendement emploie un temps si considérable à coordonner les divers raisonnements ? Quand c'est Dieu qui parle, en un instant sa parole nous instruit, et nous fait comprendre des choses que nous ne pourrions coordonner en un mois, et dont quelques-unes sont si élevées, que nous en demeurons saisis d'une sainte épouvante. Voilà la vérité ; et quiconque aura de ceci une connaissance expérimentale, verra que tout ce que j'ai dit est d'une exactitude parfaite. Je bénis Dieu de ce que j'ai su l'expliquer.

Je termine par ce dernier trait de différence : il dépend de nous d'entendre, quand il nous plaît, les paroles de notre esprit ; chaque fois que nous sommes en oraison, nous pouvons nous figurer qu'on nous parle. Il n'en est pas ainsi des paroles de Dieu ; en vain, pendant plusieurs jours, j'aurai le désir de les entendre, Dieu ne me parle pas ; tandis qu'en d'autres temps, malgré mes résistances, il me force de les entendre. Que si quelqu'un, pour tromper le monde, affirmait avoir appris de la bouche de Dieu ce qu'il se serait dit à lui-même, il ne lui coûterait guère d'ajouter qu'il l'a entendu des oreilles du corps. Et j'avoue ingénuement qu'il ne m'était jamais venu

dans l'esprit qu'il y eût une autre manière d'entendre jusqu'à ce que je l'eusse éprouvé ; mais l'expérience m'a coûté cher.

Quand c'est le démon qui nous parle, non-seulement ses paroles ne produisent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, et Notre-Seigneur m'a aussitôt avertie de l'illusion. Outre que l'âme demeure dans une désolante sécheresse, elle se trouve en proie à je ne sais quelle inquiétude pareille à celle que j'ai bien des fois ressentie au milieu des grandes peines d'esprit et des diverses tentations que Notre-Seigneur m'envoyait ; c'est un tourment que j'endure assez souvent encore, comme on le verra par mon récit. On ne sait d'où vient cette inquiétude, mais on sent que l'âme y résiste, qu'elle s'en trouble et s'en afflige sans savoir pourquoi ; car les paroles de l'esprit de ténèbres n'ont rien de mauvais et semblent plutôt conformes à la vertu. Cette affliction mêlée de trouble ne viendrait-elle pas, comme j'en ai eu quelquefois la pensée, de ce qu'un esprit en sent un autre ? La douceur et le plaisir que causent ses paroles diffèrent extrêmement de ce que font éprouver celles de Dieu. A l'aide de ce plaisir, il pourra tromper les personnes qui n'ont jamais senti les véritables douceurs que font goûter les paroles de Dieu. J'appelle ainsi une joie douce, forte, pénétrante, délicieuse, tranquille. Je ne donne pas le nom de dévotion à ces petits élans de ferveur sensible qui se réduisent à des larmes, ou à quelques sentiments affectueux qui, semblables à des fleurs naissantes, se fanent et tombent au moindre petit vent de persécution. Sans doute, ce sont d'heureux commencements et de saintes dispositions ; mais l'âme est loin d'y puiser la lumière nécessaire pour discerner les effets du bon et du mauvais esprit. C'est pourquoi il est à propos de marcher toujours avec une grande circonspection, parce que les personnes qui, dans l'oraison, n'auraient pas dépassé ces petites faveurs, pourraient facilement être trompées si elles avaient des visions ou des révélations. Quant à moi, je n'ai reçu ces deux dernières faveurs que lorsque j'étais

déjà élevée, par la pure bonté du Seigneur, à l'oraison d'Union. Je dois cependant excepter une vision qui est antérieure à cette époque : je parle de cette première apparition de Notre-Seigneur qui eut lieu il y a plusieurs années, ainsi que je l'ai dit (1). Et plût à sa Divine Majesté que j'eusse compris dès lors, comme je l'ai compris depuis, que cette vision était véritable, je n'en aurais pas retiré peu d'avantage.

Quand c'est le démon qui agit, loin de répandre une douce paix dans l'âme, il ne lui laisse que de l'effroi et un grand dégoût. Je tiens pour certain que Dieu ne lui permettra jamais de tromper une personne qui, se défiant d'elle-même en tout, est si ferme dans la foi que, pour la moindre des vérités révélées, elle serait prête à affronter mille morts. Pour prix d'une si généreuse disposition, Dieu rend encore plus vive et plus forte la foi de cette âme. Elle met un soin continuel à se conformer en tout à ce qu'enseigne l'Eglise; dans ce but, elle interroge souvent ceux qui peuvent l'éclairer. Elle est si immuablement attachée à son symbole, que toutes les révélations imaginables, vît-elle les cieux ouverts, ne seraient pas capables d'ébranler sa croyance sur le plus petit article enseigné par l'Eglise. Que si quelquefois l'âme voit sa pensée vacillante là-dessus, ou si elle se permet de raisonner ainsi en elle-même : Si c'est Dieu qui me dit ceci, ce pourrait bien être aussi vrai que ce qu'il a dit aux Saints; cette pensée viendrait du démon qui commence à la tenter par un premier mouvement, et ce serait un très-grand mal si elle s'y arrêtait. Mais je suis convaincue que même ces premiers mouvements seront bien rares dans une âme revêtue de cette force que Dieu donne aux personnes inébranlablement attachées à leur foi. Car, pour la plus petite des vérités que l'Eglise nous propose, elle se sent la force de défier et de confondre tous les démons.

Lorsqu'une âme ne voit point en elle cette mâle vigueur de la foi, et lorsque les tendresses de dévotion ou les visions

(1) Au chap. VII, page 83.

qu'elle a, ne contribuent pas à l'augmenter, je dis qu'elle ne les doit pas tenir pour sûres. Quoiqu'elle ne s'aperçoive pas sur l'heure du mal qu'elle en reçoit, ce mal est grand, et il peut le devenir davantage. Je vois et je sais par expérience qu'il ne faut se persuader qu'une chose vient de l'Esprit de Dieu, qu'autant qu'elle se trouve conforme à l'Ecriture sainte. S'il y avait la plus légère divergence, je croirais que ces visions viennent de l'auteur du mensonge avec une conviction incomparablement plus ferme que je ne regarde les miennes comme venant de Dieu, quelque certitude que j'en aie. Avec cette divergence, on n'a pas besoin d'autres marques; et elle dispense de toute recherche ultérieure; car seule, elle démontre d'une manière si évidente l'action du mauvais esprit, que si le monde entier m'assurait que c'est l'Esprit de Dieu, je ne le croirais pas.

Voici d'autres marques auxquelles on peut reconnaître l'action de l'ennemi du salut. Tous les biens semblent à la fois se cacher et s'enfuir de l'âme; le dégoût et le trouble s'emparent d'elle, et elle ne se sent de force pour aucun acte de vertu. Cet esprit de mensonge lui inspire quelques bons désirs, mais ils effleurent à peine l'âme et sont frappés d'impuissance; l'humilité qu'il lui laisse est fausse, inquiète, et sans douceur. A ces traits, l'action de l'esprit de ténèbres sera visible, selon moi, à toute âme qui aura éprouvé les effets du bon Esprit. Néanmoins, comme le démon peut en cette matière nous tendre bien des piéges, le parti le plus sûr est de toujours craindre, de nous tenir sur nos gardes, et d'avoir un Maître éclairé auquel notre âme soit entièrement ouverte. Avec de telles précautions, il ne peut nous arriver aucun mal.

Quant à moi, j'ai eu beaucoup à souffrir des craintes excessives de certaines personnes, surtout dans la circonstance que je vais rapporter. Je ne traitais d'ordinaire et ne déclarais mes plus intimes sentiments qu'à mon Confesseur. Cependant, sur son ordre, je communiquais aussi de temps en temps avec quelques autres grands serviteurs de Dieu,

auxquels, à juste titre, j'accordais pleine confiance. Comme ils avaient pour moi beaucoup de dévouement, leur crainte que je ne fusse trompée par le démon n'en devenait que plus vive. Je le craignais extrêmement aussi, quand j'étais hors de l'oraison ; car, une fois dans le saint entretien, Notre-Seigneur, en m'accordant ses grâces, daignait me rassurer. Ils s'assemblèrent donc un jour, au nombre, je crois, de cinq à six, pour délibérer sur ce sujet ; et voici le résultat de la conférence. Mon Confesseur me vint dire qu'ils prononçaient tous d'un commun accord que ce que j'éprouvais venait du démon ; ainsi, d'après eux, je devais communier plus rarement et me distraire de manière à éviter la solitude. Ma crainte, déjà si grande comme je l'ai dit, en fut au comble ; le mal de cœur dont je souffrais contribuait encore à l'augmenter, de sorte que souvent même en plein jour je n'osais rester seule. Voyant des hommes d'un tel mérite affirmer ce que je ne pouvais croire, j'en eus un grand scrupule, dans la pensée que cela venait de mon peu d'humilité. Ils étaient en effet tous plus saints que moi, d'une vie plus édifiante, et ils avaient la science pour eux. Je faisais tous mes efforts pour les croire ; je me représentais les infidélités de ma vie, et, à la vue de ce triste tableau, j'essayais de me persuader qu'ils disaient vrai.

Un jour, plus accablée que jamais par cette affliction, je quittai l'Eglise (1), et je vins me réfugier dans un Oratoire de notre Monastère. Je m'étais privée pendant plusieurs jours de la communion et de la solitude qui étaient toute ma consolation. Je n'avais personne avec qui je pusse communiquer ; car tout le monde était contre moi. Les uns souriaient, ce semble, de pitié en écoutant ce que je disais, le regardant comme le fruit de l'illusion et du délire ; les autres avertissaient mon Confesseur de se tenir en garde contre moi ; d'autres enfin proclamaient hautement que l'action du démon était manifeste.

(1) Cette Eglise, d'après Ribera, était celle du collége de la Compagnie de Jésus

Seul, mon Confesseur, tout en suivant leur avis pour m'éprouver, comme je l'ai su depuis (1), me consolait toujours. Il me disait : Quand bien même ce serait le démon, dès que j'étais fidèle à ne point offenser Dieu, il ne pouvait me nuire absolument en rien ; au reste l'épreuve passerait, et, je devais le demander instamment à Dieu. De son côté, il sollicitait avec ardeur cette grâce pour moi. Les personnes qu'il confessait, plusieurs autres encore, unissaient leurs prières aux siennes dans le même but ; et pour mieux réussir, on faisait prier toutes les âmes que l'on croyait en crédit auprès de Dieu. Toutes leurs oraisons et les miennes ne tendaient qu'à obtenir de sa Divine Majesté qu'il lui plût de me conduire par un autre chemin. Pendant deux ans, ce me semble, nos prières ne cessèrent de monter vers le Ciel. Toutefois, nulle consolation ne m'enlevait la peine où me jetait la pensée seule que le démon pouvait m'adresser si souvent la parole. Car depuis que je n'avais plus mes heures de solitude pour prier, Notre-Seigneur ne laissait pas de me faire entrer dans le recueillement au milieu même des conversations ; il me disait ce qu'il jugeait à propos, et, malgré toutes mes résistances, il me forçait à l'entendre.

Étant donc seule dans cet Oratoire, privée de la consolation de rencontrer une âme que je pusse rendre confidente de mes peines, incapable soit de prier, soit de lire, brisée par la tribulation, mourante d'effroi d'être trompée par l'esprit de ténèbres, livrée à toutes les angoisses du trouble et ployant sous le poids de la tristesse, je ne savais plus que devenir. Non, jamais, ce me semble, cette douleur que j'avais tant de fois ressentie, n'avait été si perçante ni si cruelle. Je restai ainsi quatre ou cinq heures, ne recevant aucune consolation

(1) Ribera, dans sa vie de sainte Térèse, et le Vénérable Père Louis du Pont, dans sa vie du Vénérable Père Balthasar Alvarez, confirment le témoignage de la Sainte ; ils rapportent tous les deux que le Père Balthasar Alvarez, pour éprouver sa pénitente et la faire mourir à elle-même, lui dit plus d'une fois de propos délibéré, que les paroles qu'elle entendait pourraient bien venir du démon.

ni du Ciel ni de la terre, savourant toute l'amertume de la souffrance où Notre-Seigneur me laissait, et en proie à l'appréhension de mille dangers. O Dieu de mon cœur, comme vous montrez bien que vous êtes l'ami véritable! Etant tout-puissant, vouloir, pour vous, c'est faire Jamais vous ne cessez d'aimer, si l'on vous aime. Que toutes les créatures vous louent, ô Souverain Maître du monde! Et qui me donnera une voix assez forte pour faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre combien vous êtes fidèle à vos amis! Tous les frêles appuis d'ici-bas peuvent nous manquer; mais vous, mon Dieu, qui êtes le Seigneur de toutes choses, vous ne nous manquez jamais. Qu'elle est petite la part de souffrance que vous faites à ceux qui vous aiment! O mon tendre Maître, avec quelle délicatesse, quelle amabilité, quelle douceur, vous savez agir à leur égard! Trop heureux mille fois le cœur pur qui n'aurait jamais aimé que vous! Il semblerait, ô Dieu, que vous éprouvez avec rigueur ceux qui vous aiment, mais c'est afin que, dans l'excès de l'épreuve, se révèle l'excès plus grand encore de votre amour. O mon Dieu! que n'ai-je assez de talent, assez de science, et des paroles toutes nouvelles, pour exprimer aussi bien que je le comprends la grandeur et les merveilles de vos œuvres! Hélas tout me manque pour cela, mon Dieu! mais du moins, pourvu que votre main me protége, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les savants s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me persécutent, que les démons me tourmentent, si vous êtes avec moi, je ne crains rien. Je sais maintenant par expérience avec quel avange vous faites sortir de l'épreuve ceux qui ne mettent leur confiance qu'en vous seul.

Tandis que j'étais dans l'extrémité d'affliction que je viens de dire, et quoique à cette époque je n'eusse point encore eu de vision, ces paroles que j'entendis suffirent seules pour m'enlever toute ma peine, et faire naître en mon âme un calme parfait: « N'aie point de peur, ma fille, car c'est moi; je « ne t'abandonnerai point, bannis toute crainte. »

L'instant d'auparavant j'aurais cru que, même en employant de longues heures à ramener la paix dans mon âme, nul n'aurait pu y réussir, tant était grande la tourmente où je me voyais. Et voilà qu'à ces seules paroles, je sentis renaître la sérénité ; au triste état de mon âme succédèrent soudain la force, le courage, l'assurance, la paix, la lumière ; en un instant j'avais été si complètement changée, que j'aurais hardiment soutenu contre le monde entier que ces paroles venaient de Dieu. Oh ! quelle ineffable bonté en ce Dieu ! quel bon Maître ! et qu'il est puissant ! Non-seulement il donne le conseil, mais encore le remède ; ces paroles opèrent ce qu'elles expriment. Par quelles voies admirables il fortifie notre foi et augmente notre amour ! J'aimais à me rappeler souvent cette grande tempête que Notre-Seigneur apaisa soudain en commandant aux vents de laisser la mer tranquille, et je disais : Quel est celui auquel obéissent ainsi toutes les puissances de mon âme, qui, en un instant, fait briller la lumière au sein d'une obscurité si profonde, qui attendrit un cœur aussi dur que le rocher, et qui arrose de l'eau raffraîchissante des larmes une terre que devait, ce semble, désoler une longue sécheresse ? Quel est celui qui allume ces désirs, et qui me donne ce courage? Car voici les pensées qui s'élevaient alors dans mon âme : De quoi ai-je peur? Qu'est-ce donc? Je veux servir cet adorable Maître ; je n'aspire qu'à le contenter ; je mets dans l'accomplissement de sa volonté toute ma joie, tout mon repos et tout mon bonheur. Ce sont là mes sentiments, j'en suis sûre, et je le puis affirmer sans crainte. Si donc ce Maître est tout-puissant, comme je le vois, si les démons sont ses esclaves, comme la foi m'en donne la certitude, quel mal peuvent-ils me faire à moi, la servante de ce Seigneur et de ce Monarque? Pourquoi n'aurais-je pas la force de combattre contre tout l'enfer? Je prenais en main une croix, et Dieu à qui seul j'étais redevable de ce changement instantané, m'armait d'un tel courage que je n'aurais point eu peur d'attaquer tous les démons réunis ; je sentais qu'avec cette croix je les aurais facilement vaincus. Ainsi je leur disais : Maintenant, venez tous,

étant la servante du Seigneur, je veux voir ce que vous pouvez me faire.

Je puis affirmer qu'à dater de cette époque ces malheureux esprits avaient peur de moi : et, au contraire, je les craignais si peu, et je demeurai si tranquille, que toutes mes appréhensions s'évanouirent. Ils m'ont quelquefois apparu, il est vrai, comme on le verra par mon récit; mais loin de m'inspirer la moindre crainte, ils semblaient plutôt saisis d'effroi à mon aspect. Par un pur don du souverain Maître, j'ai gardé sur eux un tel empire que je n'en fais pas plus de cas que de mouches. Je les trouve pleins de lâcheté : dès qu'on les méprise, tout courage les abandonne. Ils ne savent attaquer que ceux qu'ils voient se rendre à discrétion. Et si Dieu leur permet de tenter et de tourmenter quelques-uns de ses serviteurs, ce n'est que pour éprouver leur vertu et accroître leur sainteté. Je prie sa Divine Majesté de nous faire la grâce de ne craindre que ce qui doit réellement nous inspirer de la crainte, et d'être bien convaincus de cette vérité, qu'un seul péché véniel peut nous faire plus de mal que tout l'enfer ensemble ne nous en peut faire. Si ces esprits pervers nous épouvantent, c'est parce que nous leur donnons volontairement prise sur nous, par notre attachement aux honneurs, aux biens, aux plaisirs. Nous voyant aimer et rechercher avec passion ce que nous devrions avoir en horreur, ils conspirent avec nous contre nous-mêmes, et ils peuvent ainsi nous faire beaucoup de mal. Insensés, nous leur mettons en main les armes mêmes avec lesquelles nous devrions nous défendre. C'est là ce qu'on ne saurait assez déplorer. Mais si, au contraire, nous avons en horreur le monde et tous ses faux biens, si, par amour pour Jésus-Christ, nous embrassons sa Croix avec la sincère résolution de marcher sur ses traces, c'en est fait, le démon est en fuite. Il abhorre de tels sentiments, il les redoute comme la peste. Ami du mensonge, et le mensonge même, il n'aura garde de faire un pacte avec quiconque marche dans la vérité. Mais s'aperçoit-il que l'entendement de quelqu'un est obscurci, il travaille

avec une merveilleuse adresse à éteindre en lui un reste de lumière ; et dès qu'il le voit assez aveugle pour mettre son repos dans ces vanités du monde non moins futiles que des hochets d'enfance, il sent bien que celui-là n'est qu'un enfant ; il le traite donc comme tel, et, avec une hardiesse qui va toujours croissant, il lui livre combat sur combat.

Daigne le Seigneur me faire la grâce de n'être pas du nombre de ces infortunés, et de toujours chercher mon repos, mon honneur, mon plaisir, dans leur véritable source. Alors je n'aurai que du mépris et du dédain pour tous les démons, et ce seront eux qui auront peur de moi. Je ne comprends pas ces craintes qui nous font dire : Le démon, le démon, quand nous pouvons dire : Dieu, Dieu, et faire ainsi trembler notre ennemi. Et ne savons-nous pas qu'il ne peut faire le moindre mouvement, si le Seigneur ne le lui permet ? Que signifient donc toutes ces terreurs ? Quant à moi, c'est certain, je redoute bien plus ceux qui craignent tant le démon que le démon lui-même. Car pour lui il ne saurait me faire de mal, tandis que les autres, surtout s'ils sont Confesseurs, jettent l'âme dans de cruelles inquiétudes. J'ai tant souffert pour ma part pendant quelques années, que je m'étonne maintenant d'avoir pu y résister. Béni soit le Seigneur qui m'a tendu une main si secourable !

CHAPITRE XXVI.

Paroles intérieures, suite. — Divers signes auxquels on peut reconnaître l'action de Dieu. — La conduite la plus sûre, comme Notre-Seigneur le dit plusieurs fois à la Sainte, est d'ouvrir entièrement son âme à un Confesseur éclairé, et de lui obéir. — Térèse est souvent tentée de quitter le Père Balthasar Alvarez : le Divin Maître le lui défend, et lui en fait chaque fois une sévère réprimande. — Comment il éclaire lui-même son Confesseur. — Il promet à la Sainte de lui donner un livre vivant.

Je regarde comme une des grandes grâces du Seigneur ce courage qu'il me donna contre les démons ; car une âme se nuit beaucoup à elle-même, lorsqu'elle se laisse abattre par la peur, et dominer par une autre crainte que celle d'offenser Dieu. Sujets d'un Roi tout-puissant, au service d'un Souverain auquel tout est assujetti, nous n'avons rien à redouter, dès que nous marchons devant lui dans la vérité et avec une conscience pure. Je ne voudrais donc voir en nous qu'une crainte, celle d'offenser ce grand Dieu qui peut soudain nous briser, mais qui, s'il est content de nous, peut aussi d'un regard terrasser tous nos ennemis. Cela est vrai, pourra-t-on dire ; mais où sera l'âme assez droite pour contenter le Seigneur en tout, et n'avoir point aussi quelque crainte ? Certes, ce n'est pas la mienne ; elle est trop pauvre, trop imparfaite, et remplie de trop de misères. Heureusement Dieu ne nous traite pas avec cette sévère rigueur des hommes, il connaît nos faiblesses. Toutefois, malgré cette crainte de n'être pas assez fidèle, l'âme qui est favorisée de ces paroles intérieures, trouve en elle de

grands indices d'un véritable amour pour Dieu. L'amour dont elle brûle ne reste plus caché comme dans les commencements; il se révèle, ainsi que je le dirai dans la suite, si je ne l'ai déjà dit, par l'impétuosité de ses transports et par la véhémence du désir de voir Dieu. Tout la dégoûte, tout la fatigue, tout la tourmente, excepté jouir de lui, ou travailler pour sa gloire. Le repos d'ici-bas lui est un supplice, parce qu'elle se voit absente de celui en qui elle doit trouver son souverain repos. Ce sont là, à mon gré, tout autant d'indices très-clairs d'un véritable amour.

Voici ce qui m'est arrivé. Étant assaillie de grandes tribulations à cause d'une affaire dont je parlerai (1), et me voyant en butte non-seulement aux murmures de presque toute la ville où je suis (2), mais encore de mon Ordre, je m'affligeais un jour profondément de tant de causes de trouble, lorsque le Seigneur me dit : « De quoi as-tu peur ? Ne sais-tu pas que je » suis tout-puissant ? J'accomplirai ce que je t'ai promis. » Ces paroles dont j'ai vu le fidèle accomplissement laissèrent au moment même dans mon âme une force étonnante. Je me sentais prête, dût-il m'en coûter encore davantage, à m'engager dans de nouvelles entreprises pour le service de Dieu, et à aller au-devant des souffrances. Notre-Seigneur m'a encouragée par des paroles de ce genre tant de fois, que je n'en pourrais dire le nombre.

Souvent aussi il me faisait des réprimandes; c'était lorsque j'avais commis quelque imperfection. Il y a alors dans ses paroles une force capable de faire rentrer une âme dans son néant; mais elles portent l'amendement avec elles, le Divin Maître donnant tout ensemble, comme je l'ai dit, le conseil et le remède.

De temps en temps il rappelle à ma mémoire les péchés de ma vie, et particulièrement lorsqu'il veut me faire quelque

(1) La fondation de Saint-Joseph d'Avila
(2) Avila.

grâce signalée. L'âme alors se croit déjà devant son Juge, et la vérité lui apparaît avec tant de clarté qu'elle ne sait où se mettre.

Cet adorable Sauveur a daigné encore m'avertir plusieurs fois de certains dangers qui me menaçaient, ou qui menaçaient d'autres personnes. Enfin il m'a annoncé bien des évènements trois ou quatre ans à l'avance, et tous se sont fidèlement accomplis : je pourrai en signaler quelques-uns.

On voit par là qu'il y a tant de marques de l'action de Dieu dans une âme, qu'elle ne peut, à mon avis, l'ignorer. Toutefois, voici la conduite la plus sûre à tenir, elle n'a aucun danger et offre de nombreux avantages ; et nous femmes, qui sommes étrangères à la science, nous devons surtout nous y conformer : c'est de faire connaître notre âme tout entière et les grâces que nous recevons à un Confesseur éclairé et de lui obéir. Notre-Seigneur lui-même me l'a ordonné plusieurs fois ; je le mets en pratique, et je ne pourrais sans cela avoir du repos.

Le fait que je vais rapporter s'est renouvelé bien souvent : j'avais un Confesseur (1) qui me mortifiait beaucoup, et qui

(1) Au rapport du Père Louis du Pont, Balthasar Alvarez s'appliquait à mortifier Térèse en tout, et spécialement dans les choses où elle montrait tant soit peu d'empressement naturel. Il faisait mourir peu à peu dans cette âme héroïque tous les mouvements de la nature, pour ne la laisser vivre que de la vie de la grâce. Dans une circonstance où il s'était absenté d'Avila, Térèse assaillie d'une grande peine lui écrit, en le conjurant de lui répondre sans délai. Il lui répond en effet sans délai, mais il met sous enveloppe sa réponse, et écrit ces mots sur la lettre : *Vous ne l'ouvrirez que dans un mois*. Térèse s'y soumit de bonne grâce, mais non sans ressentir vivement la mortification.

Cet homme de Dieu connaissant ce qui pouvait le plus faire mourir Térèse à elle-même eut le courage de ne pas le lui épargner. A l'époque, où presque tous, excepté lui, la croyaient victime des illusions du démon, non-seulement comme on l'a vu au XXVe chapitre, page 289, il lui dit plus d'une fois de propos délibéré, pour l'éprouver, que les paroles qu'elle entendait pourraient bien venir du démon, mais il alla encore jusqu'à la priver vingt jours de suite de la sainte communion. Térèse accepta ce calice avec une résignation sublime. Pour prix d'une obéissance si parfaite, Notre-Seigneur adressa à son humble et fidèle Épouse ces paroles qu'elle a rapportées au précédent chapitre, page 292 : « Ne crains point, ma fille » c'est moi ; je ne t'abandonnerai point, bannis toute crainte. »

quelquefois aussi m'affligeait beaucoup ; grande était la souffrance qu'il me faisait endurer, en déclarant une guerre ouverte à mon repos ; et c'est pourtant lui qui, à mon jugement, a fait le plus de bien à mon âme. Malgré mon grand attachement pour lui, j'étais quelquefois tentée de le quitter, parce qu'il me semblait que ces peines qu'il me causait me détournaient de l'oraison. Mais, lorsque j'étais près d'en venir à l'exécution, Notre-Seigneur sur-le-champ me le défendait et me faisait chaque fois une réprimande qui m'était infiniment plus sensible que tout ce que mon Confesseur me faisait souffrir. A certains jours, je trouvais, je l'avoue, l'épreuve bien forte : tourment d'un côté, réprimande de l'autre ; et tout cela m'était néanmoins nécessaire, tant j'avais encore peu travaillé à vaincre ma volonté. Notre-Seigneur me dit une fois : « Que je ne devais » pas me flatter d'être obéissante, si je n'étais déterminée à » souffrir ; je n'avais qu'à jeter les yeux sur ce qu'il avait » souffert, et tout me deviendrait facile. »

Un Confesseur à qui je m'étais confessée dans le commencement, me conseilla un jour de me taire sur les faveurs que j'avais reçues ; puisqu'il était prouvé qu'elles venaient de l'Esprit de Dieu, il valait mieux n'en plus parler à personne, et les ensevelir dans le silence. Je goûtai ce conseil, et voici pourquoi : jamais je n'allais faire connaître à mon Confesseur les grâces que Dieu m'accordait sans éprouver une peine et une honte au delà de toute expression. Parfois il m'eût été moins pénible de lui déclarer de grandes fautes, surtout quand ces faveurs étaient d'un ordre élevé. Il me semblait qu'on ne me croirait pas et qu'on se moquerait de moi ; je trouvais en cela un manque de respect aux merveilles de Dieu, et j'y étais si sensible que, pour cette raison, j'aurais voulu garder le silence. Notre-Seigneur me dit alors « Que j'avais » été très-mal conseillée par ce Confesseur ; je ne devais en » aucune façon taire quoi que ce soit à celui qui me con- » fessait (1), parce qu'il y avait en cela une grande sûreté,

(1) Le Père Balthasar Alvarez.

» tandis qu'en faisant le contraire, je pourrais plus d'une fois » me tromper. »

Voici ce qui arrivait toujours, lorsque le Divin Maître m'ayant commandé une chose dans l'oraison, mon Confesseur m'en ordonnait une autre : cet adorable Maître me disait de nouveau de lui obéir ; mais il changeait bientôt la disposition de son âme, et lui inspirait de me commander la même chose.

Lorsqu'on fit défense de lire plusieurs livres traduits en langue castillanne, j'en eus beaucoup de peine ; j'en lisais quelques-uns avec plaisir, et, désormais, n'entendant pas le latin, je m'en voyais privée. Notre-Seigneur me dit : « N'en » aie point de peine, je te donnerai un livre vivant. » Il ne me fut pas donné alors de comprendre le sens de ces paroles, parce que je n'avais pas encore eu de visions (1), mais, peu de jours après, il me fut facile de l'entendre. Car j'ai trouvé tant à penser et à me recueillir dans ce que je voyais présent, et Notre-Seigneur a daigné lui-même m'instruire avec tant d'amour et de tant de manières, que je n'ai eu que très-peu ou presque pas besoin de livres. Ce Divin Maître a été le livre véritable où j'ai vu les vérités. Bénédiction et louange sans fin à ce livre vivant qui laisse imprimé dans l'âme ce qu'on doit lire et faire, de telle sorte qu'on ne peut l'oublier. Et qui donc pourrait voir cet adorable Sauveur couvert de plaies, accablé d'afflictions, cruellement persécuté, sans avoir soif de partager ses douleurs, sans les appeler de toute l'ardeur de ses vœux et de son amour ? Qui pourrait apercevoir le plus faible rayon de la gloire qu'il prépare à ceux qui le servent, sans comprendre que tout ce qu'on peut faire et souffrir n'est rien, quand on espère une telle récompense ? qui pourrait voir les tourments que souffrent les damnés, sans considérer comme des délices les tourments d'ici-bas, et sans se sentir pénétré

(1) Ce ne fut qu'en 1559 que la Sainte commença a être favorisée des visions qu'elle va rapporter dans les chapitres suivants. Ces visions se succédèrent pendant deux ans et demi, de 1559 jusqu'en 1561, c'est-a-dire de la 44e à 46e année de la Sainte.

d'une infinie reconnaissance envers un Dieu qui l'a tant de fois délivré de l'abîme? Mais parce qu'avec le secours de Dieu je traiterai plus particulièrement ailleurs de ce sujet, je veux maintenant avancer dans la relation de ma vie. Je souhaite que le Seigneur m'ait fait la grâce de me bien expliquer en ce que j'ai dit jusqu'ici. Je suis convaincue que celui qui en aura fait l'expérience n'aura nulle peine à le comprendre et trouvera que j'ai eu le bonheur de m'exprimer avec assez de justesse. Mais je ne m'étonnerai point que celui qui ne l'a point éprouvé regarde tout cela comme des folies. Il est disculpé par cela seul que c'est moi qui l'ai dit, et je me garderai certes de le blâmer d'un tel jugement. Je demande seulement au Seigneur la grâce de faire en tout sa sainte volonté. Amen.

CHAPITRE XXVII.

Elle reprend la suite de sa vie. — Vision intellectuelle où elle connaît que Jésus-Christ est auprès d'elle. — Manière admirable dont Notre-Seigneur lui parle et l'instruit sans paroles, mais par lumière infuse. — Prix de ces grâces; aveuglement du monde. — Particularités sur la vie et sur la mort de saint Pierre d'Alcantara.

Je reviens à la relation de ma vie ; j'étais, comme je l'ai dit, sous le poids de cette affliction causée par tant de peines, et l'on priait beaucoup pour moi, afin qu'il plût au Seigneur de me conduire par un autre chemin, puisque celui-là était, disait-on, si suspect. Je le lui demandais instamment et je voulais en avoir le désir ; mais, à dire vrai, à la vue du progrès si sensible de mon âme, ce désir m'était impossible, quoiqu'il fût constamment l'objet de mes demandes; il n'avait quelque entrée en mon cœur qu'en certains moments où j'étais accablée de ce qui m'était dit et des craintes qu'on m'inspirait. Je voyais le changement complet qui s'était opéré en moi ; l'unique chose en mon pouvoir était de m'abandonner entre les mains de Dieu ; il savait ce qui me convenait, je le conjurais de disposer absolument de moi selon sa sainte volonté. Je voyais que par cette voie j'allais au Ciel et qu'auparavant j'allais en enfer ; quel motif avais-je donc d'en désirer une autre, et de croire que c'était le démon qui m'y avait fait entrer ? Pour avoir ce désir et faire entrer cette pensée dans mon esprit, il n'était pas d'efforts que je ne fisse, mais toujours en vain. J'offrais à Dieu, dans cette vue, mes bonnes

œuvres ; je conjurais les Saints auxquels j'avais une dévotion particulière de me défendre contre le démon. Je faisais des neuvaines, je me recommandais à saint Hilarion et à l'Archange saint Michel, que j'invoquai dès lors avec un redoublement de confiance ; j'importunais plusieurs autres Saints pour que Notre-Seigneur, fléchi enfin par eux, daignât manifester la vérité. Or, au bout de deux ans, pendant lesquels je n'avais cessé, de concert avec d'autres personnes, de demander au Seigneur, ou qu'il me conduisît par un autre chemin, ou qu'il daignât, puisqu'il me parlait si souvent, faire connaître la vérité, voici ce qui m'arriva.

Le jour de la fête du glorieux saint Pierre, étant en oraison, je vis, pour mieux dire, car je ne vis rien ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, je sentis près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je voyais que c'était lui qui me parlait. Comme j'ignorais complètement qu'il pût y avoir de semblables visions, j'en conçus une grande crainte au commencement, et je ne faisais que pleurer. A la vérité, dès que cet adorable Maître me disait une seule parole pour me rassurer, je demeurais comme de coutume, calme, contente, et sans aucune crainte. Il me semblait qu'il marchait toujours à côté de moi ; néanmoins, comme ce n'était pas une vision imaginaire, je ne voyais pas sous quelle forme. Je connaissais seulement d'une manière fort claire qu'il était toujours à mon côté ; qu'il voyait tout ce que je faisais ; et pour peu que je me recueillisse ou que je ne fusse pas extrêmement distraite, je ne pouvais ignorer qu'il était près de moi.

Je m'en allai aussitôt, quoiqu'il m'en coutât beaucoup, le dire à mon Confesseur. Il me demanda sous quelle forme je le voyais. Je lui dis que je ne le voyais pas. Comment donc, répliqua-t-il, pouvais-je savoir que c'était Jésus-Christ ? Je lui dis que je ne savais pas comment, mais que je ne pouvais ignorer qu'il fût près de moi ; je le voyais clairement, je le sentais ; le recueillement de mon âme dans l'oraison était plus profond et plus continuel ; enfin il était évident que cette divine

présence produisait en moi des effets bien différents de ceux que j'éprouvais d'ordinaire. J'avais recours à diverses comparaisons pour me faire comprendre ; mais, à mon gré, il ne s'en trouve certainement aucune qui ait beaucoup de rapport à une vision de ce genre. J'ai su depuis qu'elle est de l'ordre le plus élevé. C'est ce qui m'a été dit par un saint homme, fort spirituel, je veux dire le Frère Pierre d'Alcantara dont je parlerai plus au long dans la suite, et par d'autres grands savants ; ils ont ajouté que de toutes les visions c'est celle où le démon peut avoir le moins d'accès. Ainsi rien d'étonnant que de pauvres femmes sans science, comme moi, manquent de termes pour l'exprimer : les doctes, sans nul doute, en donneront plus facilement l'intelligence. Que si je dis que je ne vois Notre-Seigneur ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, attendu que la vision n'est point imaginaire, on me demandera sans doute comment je puis savoir et affirmer qu'il est près de moi avec plus d'évidence que si je le voyais de mes propres yeux. Je réponds que c'est comme quand une personne aveugle ou dans une très-grande obscurité n'en peut voir une autre qui est auprès d'elle ; toutefois ma comparaison n'est point exacte, elle n'exprime qu'un faible rapport, car la personne dont je parle acquiert par le témoignage des sens la certitude de la présence de l'autre, soit en la touchant, soit en l'entendant parler ou se remuer. Dans cette vision il n'y a rien de cela ; point d'obscurité pour la vue ; Notre-Seigneur se montre présent à l'âme par une connaissance plus claire que le soleil. Je ne dis pas qu'on voie ni soleil, ni clarté, non ; mais je dis que c'est une lumière qui, sans qu'aucune lumière frappe nos regards, illumine l'entendement, afin que l'âme jouisse d'un si grand bien. Cette vision porte avec elle de très-précieux avantages.

Ce n'est pas comme une présence de Dieu qui se fait souvent sentir, surtout à ceux qui sont favorisés de l'oraison d'Union et de Quiétude ; l'âme ne se met pas plutôt en prière qu'elle trouve, ce semble, à qui parler ; elle comprend qu'on

l'écoute, par les effets intérieurs de grâce qu'elle ressent, par un ardent amour, une foi vive, de fermes résolutions et une grande tendresse spirituelle. Cette grâce est sans doute un grand don de Dieu, et ceux qui la reçoivent la doivent extrêmement estimer, parce que c'est une oraison très-élevée ; mais ce n'est pas une vision. Les effets seuls indiquent la présence de Dieu ; c'est une voie par laquelle il se fait sentir à l'âme. Mais dans la vision dont je parle, on voit clairement que Jésus-Christ, Fils de la Vierge, est là. Dans la double oraison mentionnée, certaines influences de la Divinité se rendent sensibles ; ici, outre ces influences, l'âme voit que la très-sainte Humanité de Notre-Seigneur nous accompagne, et qu'elle a la volonté de nous favoriser de ses grâces.

Le Confesseur m'adressa cette question : Qui vous a dit que c'était Jésus-Christ ? Lui-même, plusieurs fois, répondis-je ; mais avant qu'il me l'eût dit, c'était déjà imprimé dans mon entendement ; antérieurement à cette impression, il me le disait, et je ne le voyais pas. J'ajoutais pour me faire comprendre : Si étant aveugle ou dans une obscurité profonde, j'étais visitée par une personne que je n'aurais jamais vue, mais dont j'aurais seulement entendu parler, pour croire que c'est elle il me suffirait qu'elle me le dît ; mais je ne pourrais pas l'affirmer avec autant d'assurance que si je l'avais vue. Dans cette vision, je le puis ; sans se montrer sous une forme sensible, Notre-Seigneur s'imprime dans l'entendement par une connaisance souverainement claire, qui exclut le doute. Il veut que cette connaissance y demeure si profondément gravée qu'elle produise une certitude plus grande que le témoignage des yeux ; car, pour ce qui frappe notre vue, il nous arrive quelquefois de douter si ce n'est point une illusion. Ici le doute peut bien se présenter au premier instant, mais il reste d'autre part une ferme certitude que ce doute est sans fondement.

Ainsi en est-il d'une autre manière par laquelle Dieu enseigne l'âme, et lui parle sans paroles en la façon que je viens

de dire. C'est un langage tellement du Ciel que nul effort humain ne le peut faire comprendre, si le Divin Maître ne nous l'enseigne par expérience. Il met bien avant dans l'intime de l'âme ce qu'il lui veut faire entendre; et là il le lui présente sans image, ni forme de paroles, mais par le même mode que dans la vision dont je viens de parler. Et que l'on remarque bien cette manière par laquelle Dieu fait entendre à l'âme ce qu'il veut, tantôt de grandes vérités, tantôt de profonds mystères; car souvent, lorsque Notre-Seigneur m'accorde une vision et me l'explique, c'est de cette sorte qu'il m'en donne l'intelligence. A mon avis, c'est là que le démon trouve le moins d'accès; voici mes raisons; si elles ne sont pos bonnes, c'est moi qui me trompe apparemment. Cette vision et ce langage sont quelque chose de tellement spirituel, qu'il n'y a ni dans les puissances de l'âme, ni dans les sens, aucun mouvement où le démon puisse trouver prise. A la vérité, ce Ravissement simultané des puissances et des sens, qui leur enlève tout mouvement propre, ne se manifeste que de temps en temps, et il est de courte durée; souvent les puissances ne sont point suspendues, ni les sens ravis, mais conservent parfaitement leurs opérations naturelles. Ce Ravissement complet et général n'a pas toujours lieu dans la Contemplation, il est même fort rare; mais dès qu'il existe, je le répète, il n'y a plus de notre part aucune opération, aucun acte, et Dieu fait tout en nous (1). Par ce langage divin, la vérité nous est infuse de la même manière que se trouverait en nous un aliment que nous n'aurions pas mangé, ignorant par quelle voie il nous a été incorporé, mais bien certains du fait. Il y a néanmoins cette différence : ici la nature de l'aliment nous resterait inconnue, ainsi que celui qui l'a mis en nous, tandis que pour cette vérité infuse je sais ce qu'elle est, et qu'elle me vient de Dieu; seulement j'ignore comment il l'a mise en moi, car je ne l'ai point vu, je ne puis le comprendre, mon âme n'en avait jamais eu le désir, il ne m'était pas même venu dans l'esprit que cela pût être.

(1) C'est ce que la Sainte affirme en plusieurs endroits : au chap. XXV, page 282, au chap. XX, page 225, etc.

Dans ces paroles dont j'ai traité précédemment (1), Dieu rend l'entendement malgré lui attentif à ce qu'il lui dit. Donnant à l'âme comme une faculté nouvelle d'entendre, il la force à écouter et l'empêche de se distraire. Elle est à peu près comme une personne d'une ouïe excellente, à laquelle on parlerait de très-près et à haute voix, sans lui permettre de se boucher les oreilles : bon gré, mal gré, il faudrait qu'elle entendît. Toujours serait-il vrai qu'elle fait quelque chose, puisqu'elle est attentive à ce qu'on lui dit. Mais ici l'âme ne fait absolument rien, elle ne prête même pas ce petit concours qui consiste à écouter. Sans aucun travail d'attention, elle trouve en elle la vérité, elle l'y trouve infuse, en sorte qu'elle n'a qu'à jouir. C'est comme si quelqu'un sans apprendre, sans même avoir rien fait pour savoir lire, et sans avoir jamais rien étudié, trouvait en lui toute la science parfaitement comprise, ignorant de quelle manière et d'où elle lui est venue, puisque auparavant il n'avait jamais travaillé même à connaître l'A, B, C. Cette dernière comparaison explique, ce me semble, quelque chose de ce don céleste. L'âme se voit en un instant savante ; pour elle le mystère de la très-sainte Trinité et d'autres mystères des plus relevés demeurent si clairs, qu'il n'est pas de théologien avec lequel elle n'eût la hardiesse d'entrer en dispute pour la défense de ces augustes vérités. Elle en demeure dans un saint effroi. Une seule de ces illuminations suffit pour opérer en elle un changement complet. Renonçant à l'affection de toutes les créatures, elle ne saurait plus aimer que ce Dieu qui, sans exiger d'elle aucun concours, la rend capable de si grands biens, lui révèle de si profonds secrets, et lui prodigue les témoignages d'un amour si tendre que de semblables grâces ne se peuvent écrire. Quelques-unes de ces faveurs sont si admirables qu'à moins d'avoir une foi très-vive, on ne pourrait croire qu'il les accorde à une personne qui les a si peu méritées ; aussi mon dessein est de ne rapporter qu'un petit nombre de ces grâces insignes que Notre-Seigneur m'a faites, à moins que l'on ne me

(1) Au chap. XXV.

commande autre chose. Je me contenterai de raconter quelques visions dont le récit ne sera pas sans utilité. D'abord elles pourront empêcher les personnes à qui Dieu en accorderait de semblables, de s'en effrayer et de les regarder comme impossibles, ainsi que cela m'est arrivé ; ensuite elles feront connaître la manière ou la voie par laquelle le Seigneur m'a conduite, et c'est là précisément ce que l'on me commande d'écrire.

Par ce genre de langage, le Seigneur veut, selon moi, donner à l'âme une certaine connaissance de ce qui se passe au Ciel. Il l'initie à ce parler sans paroles qui est la langue de la Patrie. Qu'une telle langue existât, je l'avais toujours complètement ignoré, jusqu'à ce qu'il plut au Seigneur de m'en rendre témoin, et de me le montrer dans un ravissement. Ainsi, dès l'exil, Dieu et l'âme s'entendent par cela seul qu'il veut être entendu d'elle, et ils n'ont besoin d'aucun autre artifice pour s'exprimer leur mutuel amour. Ici-bas, deux personnes d'esprit et qui s'aiment beaucoup s'entendent même sans signes, seulement en se regardant. C'est apparemment ce qui se passe entre Dieu et l'âme ; mais il ne nous est pas donné de voir de quelle manière ils portent l'un sur l'autre ce regard où se lit tout leur amour, comme je pense l'avoir entendu dire de l'Époux et de l'Épouse dans les Cantiques.

O humilité admirable d'un Dieu ! O mon tendre Maître, que je suis loin de cette vertu, puisque mon cœur ne se brise pas, en considérant que vous vous laissez regarder par des yeux aussi infidèles que ceux de mon âme ! Que cette vue, ô mon Dieu, les détourne pour jamais de celle des choses basses, et que rien, si ce n'est vous seul, ne soit plus capable de leur plaire ! O ingratitude des mortels ! n'aura-t-elle jamais de terme ? Et faut-il qu'elle aille jusqu'à méconnaître de si étonnantes faveurs ? O mon Divin Maître ! l'expérience me permet de le publier ; ces grâces sont si grandes, que tout ce que l'on en peut rapporter n'est rien en comparaison de ce que vous faites à l'égard d'une âme que vous conduisez jusqu'à l'intimité de ce divin commerce.

O âmes qui avez commencé à vous appliquer à l'oraison et vous qui avez une véritable foi, pouvez-vous, car je ne vous parle pas de ce que vous gagnez pour l'éternité, pouvez-vous, dans cette vie même, aspirer à des biens comparables au moindre de ces biens? Considérez cette munificence infinie de Dieu; il se donne lui-même à ceux qui abandonnent tout pour son amour. Il ne fait acception de personne; il aime tout le monde. Nul n'a d'excuse, quelque misérable qu'il soit, puisque malgré la profondeur de ma misère, il me comble de si hautes faveurs. Songez que ce que j'écris ici de cet état sublime auquel il m'a élevée, n'est qu'un point du tableau que je pourrais mettre sous les yeux; je me suis bornée à ce qui était nécessaire pour faire comprendre la nature de cette vision de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et celle de ce langage céleste que Dieu adresse à l'âme. Mais dire ce que l'on éprouve lorsque le Seigneur nous révèle ses secrets et nous dévoile ses perfections adorables, je ne le puis. C'est un plaisir tellement élevé au-dessus de tous ceux que la pensée peut concevoir ici-bas, qu'il nous inspire, à juste titre, une souveraine horreur pour les plaisirs de la vie qui, tous ensemble, ne sont que de la fange. La jouissance de ces plaisirs fût-elle assurée pour une éternité, ils n'exciteraient encore qu'un profond dégoût dans l'âme qui a savouré ces joies célestes; et Dieu, cependant, ne fait tomber en elle qu'une goutte du grand fleuve de délices qu'il nous prépare. Mais, ô honte de nos prétentions! Pour moi j'en rougis, et si l'on pouvait éprouver de la confusion dans le Ciel, j'y paraîtrais un jour, à juste titre, plus confuse que qui que ce soit. Comment osons-nous prétendre à de si grands biens, à ces ineffables délices, à une gloire éternelle, uniquement aux dépens du bon Jésus? Si nous n'avons pas le courage, comme Simon le Cyrénéen, de lui aider à porter sa Croix, n'aurons-nous pas du moins, comme les filles de Jérusalem, des larmes à donner à ses douleurs? Les plaisirs et les fêtes doivent-ils nous conduire à la jouissance de ce bonheur qui lui a coûté tant de sang? Cela n'est pas possible. Pensons-nous, en poursuivant de vains honneurs, lui offrir une juste répara-

tion du mépris qu'il endura pour nous faire régner éternellement ? Ce serait folie de le croire ; jamais, non jamais, un tel chemin ne nous conduira au Ciel. Je vous en conjure, mon Père, faites retentir ces vérités, puisque Dieu ne m'en a pas donné le pouvoir. Puissent-elles du moins désormais être toujours présentes à ma pensée ! Hélas ! c'est bien tard, comme on le verra par cet écrit, que je les ai comprises et que j'ai prêté l'oreille à la voix de mon Dieu ; c'est pourquoi je suis si confuse d'en parler, que j'aime mieux m'en taire.

Je me contente de consigner ici une considération que je fais assez souvent sur la félicité des Bienheureux dans le Ciel ; daigne mon Dieu me faire la grâce d'en jouir un jour ! De quel éclat brillera leur gloire accidentelle, de quel contentement ils se sentiront tressaillir, lorsqu'ils verront que s'ils commencèrent tard à servir Dieu, du moins depuis leur retour, ils n'omirent pour lui plaire rien de ce qui était en leur pouvoir ; ils lui firent l'offrande de tout, par toutes les voies possibles, chacun selon ses forces et son état ! Qu'il se trouvera riche celui qui laissa toutes les richesses pour Jésus-Christ ! Qu'il se verra honoré celui qui, pour son amour, ne voulut point d'honneurs, et mit ses délices à se voir dans une profonde abjection ! Qu'il se trouvera sage celui qui s'estima heureux de passer pour un insensé, et de partager ce titre avec la Sagesse elle-même ! Mais hélas ! en punition de nos péchés, qu'ils sont aujourd'hui peu nombreux ceux qu'animent de tels sentiments ! Ils ont disparu du milieu de nous ces hommes que les peuples regardaient comme des insensés, en leur voyant faire les œuvres héroïques des vrais Amants de Jésus-Christ.

O monde, ô monde, que tu gagnes du côté de ton faux honneur à être si peu connu ! Mais quoi ? Pensons-nous mieux servir Dieu lorsqu'on nous regarde comme des sages et des modèles de discrétion ? On est si discret aujourd'hui, que c'est là sans doute ce que l'on pense. On croit mal édifier, si chacun, selon sa condition, ne s'efforce de paraître au meilleur état qu'il peut, et ne se maintient pas dans son rang. Il n'y

a pas jusqu'aux Ecclésiastiques, aux Religieux, aux Religieuses qui ne s'imaginent que c'est introduire une nouveauté et donner du scandale aux faibles, de porter des habits vieux et rapiécés ; on craint même d'être profondément recueilli et de mener une vie d'oraison, tant le monde est perverti, tant on a mis en oubli cette perfection et ces grands transports de ferveur qui éclataient dans les Saints ! Voilà, à mon avis, ce qui aggrave les calamités de notre temps, et non les prétendus scandales de Religieux qui annoncent, par leurs œuvres comme par leurs paroles, le mépris que l'on doit faire du monde. De ces scandales le Seigneur retire de grands avantages ; quelques esclaves du monde s'offensent, il est vrai, mais d'autres sentent des remords. Et plût au Ciel qu'il nous fût donné de voir un de ces hommes de Dieu qui retraçât dans sa personne la vie de Jésus-Christ et de ses Apôtres ! Plus que jamais nous en aurions besoin de nos jours.

Ah ! quel parfait imitateur de Jésus-Christ Dieu vient de nous ravir, en appelant à la gloire ce Religieux béni, Frère Pierre d'Alcantara ! Le monde, dit-on, n'est plus capable d'une perfection si haute : les santés sont plus faibles, et nous ne sommes plus aux temps passés. Ce Saint était de ce temps, sa mâle ferveur égalait néanmoins celle des siècles passés, et il avait en souverain mépris toutes les choses de la terre. Mais sans aller nu-pieds comme lui, sans faire une aussi âpre pénitence, il est une foule d'actes, comme je l'ai souvent dit, par lesquels nous pouvons pratiquer le mépris du monde, et que Notre-Seigneur nous fait connaître dès qu'il voit en nous du courage. Ah ! qu'il dut être grand celui que reçut de Dieu le Saint dont je parle, pour soutenir pendant quarante-sept ans cette pénitence si austère que tous connaissent aujourd'hui. En voici quelques détails que je me plais à rapporter, et dont la vérité m'est parfaitement connue ; c'est de sa propre bouche que je les ai entendus avec une autre personne dont il se cachait peu. Quant à moi, je dus cette ouverture à l'affection qu'il me portait ; Notre-Seigneur la lui

avait donnée, afin qu'il prît ma défense, et m'encourageât dans un temps où son appui m'était si nécessaire, comme on l'a vu et comme on le verra encore par mon récit. Il avait passé quarante ans, nous dit-il, sans jamais dormir, tant de nuit que de jour, plus d'une heure et demie ; de toutes ses mortifications, celle qui lui avait le plus coûté dans les commencements était de vaincre le sommeil ; dans ce dessein, il se tenait toujours ou à genoux ou debout. Le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait assis, la tête appuyée contre un morceau de bois fixé dans le mur ; eût-il voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme on le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Dans le cours de toutes ces années, jamais il ne se couvrit de son capuce, quelque ardent que fût le soleil, quelque forte que fût la pluie. Jamais il ne se servit d'aucune chaussure. Il ne portait qu'un habit de grosse bure, sans autre chose sur la chair ; encore cet habit était-il aussi étroit que possible. Par-dessus il mettait un petit manteau de même étoffe ; il me disait que dans les grands froids il le quittait, laissait ouvertes la porte et la petite fenêtre de sa cellule, afin que, les fermant ensuite, et reprenant son mantelet, il réchauffât son corps et le fît reposer plus à l'abri. Il lui était fort ordinaire de ne manger que de trois en trois jours ; et comme j'en paraissais surprise, il me dit que c'était très-facile à quiconque en avait pris la coutume. Un de ses compagnons m'assura qu'il passait quelquefois huit jours sans prendre aucune nourriture. Cela devait arriver, je pense, dans l'oraison et dans ces grands ravissements où le jetaient les brûlants transports de son amour pour Dieu ; je l'ai vu moi-même une fois entrer en extase. Sa pauvreté était extrême, et sa mortification telle, en sa jeunesse, qu'il avait passé, me disait-il, trois ans dans une maison de son Ordre sans connaître aucun des Religieux, si ce n'est au son de la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux ; aussi ne pouvait-il, qu'en suivant les Frères, se rendre aux endroits où la règle l'appelait. Il gardait cette même modestie par les chemins. Il passa plusieurs

années sans jamais regarder de femmes ; mais il me confessa qu'à l'âge où il était parvenu, c'était pour lui la même chose de les voir ou de ne pas les voir ; à la vérité, il était déjà très-vieux quand je vins à le connaître, et son corps était tellement exténué, qu'il semblait n'être formé que de racines d'arbres. Avec toute cette sainteté, il était très-affable ; il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât ; mais la justesse et les grâces de son esprit donnaient à ses paroles je ne sais quel charme irrésistible. Je raconterais volontiers beaucoup d'autres particularités, si je n'appréhendais, mon Père, qu'une plus longue digression ne m'attirât un reproche de votre part. Je n'étais pas même exempte de cette crainte en écrivant ce que j'ai déjà dit. J'ajouterai donc seulement que ce saint homme est mort comme il a vécu, en instruisant et en exhortant ses Frères. Quand il vit que son terme approchait, il récita le Psaume « Lætatus sum in his quæ dicta » sunt mihi (1), » et s'étant mis à genoux, il expira.

Le Seigneur a voulu dans sa bonté qu'à partir de ce jour il m'ait encore plus assistée que durant sa vie : j'en ai reçu des conseils en diverses circonstances. Je l'ai vu plusieurs fois tout éclatant de gloire. Il me dit dans la première de ces apparitions : « O bienheureuse pénitence qui m'a mérité un si grand salaire ! » Ces paroles furent suivies de plusieurs autres. Un an avant sa mort, il m'apparut malgré l'éloignement qui nous séparait, et je sus qu'il devait bientôt nous être enlevé. Je l'en avertis en lui écrivant dans l'endroit où il était à quelques lieues d'ici. Au moment où il rendit le dernier soupir, il se montra à moi, et me dit qu'il allait se reposer. Sans croire à cette vision, j'en fis part néanmoins à quelques personnes, et huit jours après nous venait la nouvelle qu'il était mort, ou plutôt qu'il avait commencé à vivre pour toujours. Le voilà donc le terme de cette vie si austère, une éternité de gloire ! Depuis qu'il est au Ciel, il me console beaucoup plus.

(1) J'ai tressailli de joie à ces paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. Ps. CXXI.

ce me semble, que quand il était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderait rien au nom de son serviteur, qu'il ne l'accordât. Je l'ai très-souvent prié de présenter au Seigneur mes demandes, et je les ai vues toujours exaucées. Louange, et louange sans fin à ce Dieu de bonté ! Ainsi soit-il !

Mais quel long discours, mon Père, pour vous porter au mépris de tout ce qui se passe, comme si Dieu ne vous en avait pas montré le néant, et comme si vous n'aviez pas déjà exécuté votre résolution de vous détacher de tout ! En parlant de la sorte, j'ai uniquement cédé à la douleur que me cause la vue des égarements du monde. Je ne gagnerai peut-être que de la fatigue à écrire ces pages où tout, du reste, est contre moi ; mais du moins mon âme en sera soulagée. Daigne le Seigneur me pardonner les offenses que j'ai commises, et vous, mon Père, la peine que je vous donne sans raison : on dirait, en vérité, que je veux vous faire subir la pénitence de mes manquements.

CHAPITRE XXVIII.

Aux Visions intellectuelles succèdent d'admirables Visions du second ordre, désignées sous le nom d'imaginaires par les Théologiens mystiques. — Térèse voit d'abord les mains, puis le visage, enfin l'Humanité sainte de Jésus-Christ. — Beauté inénarrable de cette Humanité sacrée, lumière divine qui en émane, majesté souveraine qui éclate en elle. — Nature et effets de ces Visions. — Leur différence d'avec les fausses. — Angoisses de la Sainte qu'on croit trompée. — Sage conduite et lumières surnaturelles du Père Balthasar Alvarez, son Confesseur.

Je reviens à mon sujet ; cette vision qui me montrait Notre-Seigneur à côté de moi fut presque continuelle durant quelques jours. J'en retirais un très-grand profit ; je ne sortais pas d'oraison, et je tâchais dans toutes mes actions de ne pas déplaire à celui que je voyais clairement en être témoin. A la vérité, je craignais de temps en temps d'être trompée, à cause de tout ce qu'on me disait ; mais cette crainte ne durait guère, parce que Notre-Seigneur me rassurait.

Il lui plut un jour, tandis que j'étais en oraison, de me montrer seulement ses mains ; la beauté en était si ravissante, que je n'ai point de termes pour la peindre. J'en fus saisie de crainte comme je le suis toujours, lorsqu'il commence à me faire quelque grâce surnaturelle. Peu de jours après je vis ce visage divin, et je demeurai entièrement ravie. Je ne pouvais d'abord comprendre pourquoi cet adorable Sauveur qui, plus tard, devait m'apparaître tout entier, se montrait ainsi peu à peu. Je l'ai compris depuis ; c'était à cause de ma faiblesse

naturelle. Une créature aussi abjecte et aussi infidèle que moi n'aurait pu supporter tant de gloire réunie. Il le savait, et dans sa tendre compassion il m'y disposait peu à peu. Qu'il en soit éternellement béni !

Il vous semblera peut-être, mon Père, qu'il ne me fallait pas un grand effort pour contempler des mains et un visage d'une telle beauté. Mais, sachez-le, les corps glorifiés sont si beaux, l'éclat surnaturel dont ils brillent est si vif, que l'âme en demeure hors d'elle-même ; ainsi cette vue me jetait dans un saint effroi, j'en étais troublée et profondément émue. Mais ensuite la certitude de la vérité de la vision et les heureux effets qu'elle produisait en moi, faisaient succéder à la crainte le sentiment de la plus entière assurance.

Le jour de la fête de saint Paul, pendant la Messe, Jésus-Christ daigna m'apparaître dans toute sa très-sainte Humanité, tel qu'on le peint ressuscité, avec une beauté et une majesté ineffable ; je vous en parlai dans une de mes lettres pour obéir au commandement exprès que vous m'en aviez fait ; mais ce ne fut pas sans peine ; car on sent, quand on veut écrire de telles choses, une impuissance qui tue. Je le fis toutefois de mon mieux, et ainsi il serait inutile de le répéter en cet endroit. Je dirai seulement que quand il n'y aurait dans le Ciel, pour charmer la vue, que la grande beauté des corps glorieux, et celle surtout de l'Humanité sainte de Jésus-Christ, le plaisir serait indicible. Si dans cet exil, où il ne nous montre de l'éclat de sa majesté que ce que notre misère ne peut soutenir, cet adorable Sauveur nous jette par sa vue dans de tels transports, que sera-ce dans le Ciel, lorsque notre âme le contemplera dans toute sa beauté et toute sa gloire ?

Je n'ai jamais vu des yeux du corps ni cette vision, quoique imaginaire, ni aucune autre, mais seulement des yeux de l'âme. Au dire de ceux qui le savent mieux que moi, la vision précédente est plus parfaite que celle-ci, et celle-ci l'emporte de beaucoup sur toutes celles qui se voient des yeux du corps; ces dernières, ajoutent-ils, sont les moins élevées et les plus

sujettes aux illusions du démon. Comme alors j'avais de la peine à le croire, je désirais, je l'avoue, de voir des yeux du corps, ce que je ne voyais qu'avec ceux de l'âme, afin que mon Confesseur ne pût pas me dire que ce n'était qu'une rêverie. Au reste, c'était souvent aussi ma crainte dans les commencements, quand la vision était passée; il me venait en pensée que ce n'était peut-être qu'un jeu de l'imagination, et j'avais regret de l'avoir dit à mon Confesseur, craignant de l'avoir trompé. Nouveau sujet de larmes; j'allais le retrouver, et je lui disais ma peine. Il me demandait si j'avais cru les choses comme je les lui avais rapportées, ou si j'avais eu dessein de le tromper. Je lui répondais, ce qui était vrai, que je lui avais parlé fort sincèrement, sans aucune intention de le tromper, et que pour rien au monde je ne voudrais dire un mensonge. Il le savait très-bien, c'est pourquoi il tâchait de me tranquilliser. De mon côté, il m'en coûtait tant d'aller lui parler de semblables faveurs, que je ne comprends pas comment le démon eût pu me mettre dans l'esprit de les feindre, pour me tourmenter ainsi moi-même.

Mais Notre-Seigneur, redoublant de bonté, daigna si souvent m'apparaître dans cet état de gloire, et me fit si bien voir la vérité d'une telle faveur, qu'en très-peu de temps je me vis affranchie de toute crainte d'illusion. Je reconnus alors combien peu j'avais eu d'esprit, car cette pensée aurait dû se présenter à moi : quand bien même je me serais efforcée durant des années entières de me figurer une beauté si ravissante, je n'aurais jamais pu en venir à bout, tant sa seule blancheur et son éclat surpassent tout ce que l'on peut s'en imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point; c'est une blancheur ineffablement pure et suave tout ensemble; c'est une splendeur infuse qui cause à la vue un indicible plaisir, sans l'ombre de fatigue. C'est une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté si divine. C'est une lumière infiniment différente de celle d'ici-bas, et auprès de ses rayons qui inondent l'œil ravi de l'âme, ceux du soleil perdent tellement leur lustre, qu'on voudrait ne les plus regarder.

Il y a la même différence entre ces deux lumières qu'entre une eau très-limpide qui coulerait sur le cristal, et dans laquelle se réfléchirait le soleil ; et une eau très-trouble qui coulerait sur la surface de la terre, et qui serait couverte d'un épais nuage. Mais cette divine lumière ne ressemble en rien à celle du soleil ; elle seule paraît à l'âme une lumière naturelle, tandis que celle de cet astre ne lui semble en comparaison que quelque chose d'artificiel. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'obscurcir. Enfin elle est telle que l'esprit le plus pénétrant, même après les efforts d'une longue vie, ne pourrait jamais s'en former une idée. Dieu la montre si soudainement que si, pour la voir, il fallait seulement ouvrir les yeux, on n'en aurait pas le loisir. Mais il n'importe qu'ils soient ouverts ou fermés. Quand Notre-Seigneur veut, malgré nous cette lumière se voit ; et il n'y a ni distraction, ni résistance, ni industrie, ni soin qui l'empêchent d'arriver jusqu'à nous. J'en ai fait bien souvent l'expérience, comme on le verra par mon récit.

Ce que je désirerais maintenant de pouvoir faire connaître, c'est la manière dont Notre-Seigneur se montre dans ces visions ; mais je n'entreprends pas de dire de quelle sorte il illumine l'œil intérieur de l'âme de cette puissante lumière, et montre à notre esprit une image de lui-même, si vive et si claire, qu'il nous paraît être véritablement présent. C'est aux savants de l'expliquer ; il n'a pas plu au Seigneur de m'en donner l'intelligence. Je suis si ignorante, et d'un esprit si peu ouvert, que malgré toutes les explications que l'on a bien voulu m'en donner, je n'ai pu encore parvenir à le comprendre. Ce qui vous prouve, mon Père, que je n'ai nullement cette vivacité d'esprit que vous me croyez ; je l'ai vu en mille circonstances, je ne saisis que ce qui est sans ombre de difficulté. Mon Confesseur était quelquefois surpris de mon ignorance, et jamais il ne s'est mis en peine de me faire comprendre comment Dieu agit. De mon côté, je ne désirais point de le savoir;

et jamais je ne l'ai demandé, quoique depuis plusieurs années j'aie eu, comme je l'ai dit, l'avantage de traiter avec des gens doctes. Je me contentais de m'informer d'eux si une chose était péché ou non ; pour le reste, il me suffisait d'être assurée que Dieu fait tout. Ainsi, au lieu de m'étonner des merveilles de ses œuvres, je n'y voyais qu'un sujet de louanges ; et plus ces merveilles sont incompréhensibles, plus elles me ravissent et me donnent de dévotion.

Je me contenterai donc, mon Père, de rapporter ce que j'ai vu, et vous abandonnerai le soin d'expliquer le mode de ces visions, comme aussi d'éclaircir ce qu'il y aurait d'obscur dans mes paroles : vous le ferez beaucoup mieux que moi. En certaines circonstances, ce que je voyais ne me semblait être qu'une image ; mais en beaucoup d'autres, il m'était évident que c'était Jésus-Christ lui-même : cela dépendait du degré de clarté dans lequel il daignait se montrer à moi. Quelquefois, quand cette clarté était moins vive, il me semblait que ce que je voyais n'était qu'une image, mais une image très-différente des portaits les plus achevés. Comme j'en ai vu plusieurs, je puis dire qu'il y a entre cette image divine et le travail du plus habile peintre, toute la différence qui existe entre une personne vivante et son portrait : l'artiste eût-il fait un chef-d'œuvre sous le rapport de la ressemblance, on ne peut s'empêcher de voir que c'est une chose morte. Ceci explique parfaitement ma pensée, et est de la plus exacte vérité ; je ne m'étends donc pas davantage sur ce sujet. Je ne donne pas ce que j'ai dit comme une simple comparaison, car jamais elles ne sont justes en tout ; c'est une vérité certaine, qu'il y a autant de différence entre cette image de l'Homme-Dieu et les portraits faits de main d'homme, qu'entre une personne vivante et ses traits peints sur la toile. En effet, si ce que je voyais était une image, c'était une image vivante, et non pas morte ; c'était Jésus-Christ même vivant qui se faisait voir à moi, Dieu et homme tout ensemble, non comme il était dans le sépulcre, mais tel qu'il était après sa résurrection.

Quelquefois il se montre avec une si grande majesté, qu'il est impossible de douter que ce ne soit lui. Le plus souvent cela arrive de la sorte après la communion, la foi nous assurant qu'il est alors présent. Il se montre tellement maître de l'âme, qu'elle en est comme anéantie, et se sent consumer tout entière en son Dieu. O mon Jésus! qui pourrait peindre cette splendeur de gloire avec laquelle vous vous faites voir en ce moment! Comme l'âme reconnaît en vous l'arbitre absolu de la terre et du Ciel! Qu'elle comprend bien, à la vue de tant de majesté, que quand mille mondes nouveaux, quand des mondes et des cieux sans nombre sortiraient du néant à votre parole, tout ce domaine ne serait encore rien pour un Souverain tel que vous! Là se voit clairement, ô mon Jésus, le peu de pouvoir de tous les démons en comparaison du vôtre, et comment on peut, dès qu'on vous contente, fouler aux pieds tout l'enfer. On ne s'étonne plus de la terreur de ces esprits de ténèbres, à votre descente dans les limbes, et de leur désir de trouver mille enfers nouveaux plus profonds les uns que les autres, pour fuir loin d'une majesté si redoutable. Vous la faites éclater alors aux yeux de l'âme, et vous voulez qu'elle connaisse le souverain pouvoir de votre Humanité très-sainte unie à la Divinité. Là elle se forme une idée de ce que produira, au jour du Jugement, la vue de votre majesté suprême, et de votre courroux contre les méchants. Là, Seigneur, elle devient véritablement humble par la vue intime et forcée de sa misère. Là elle trouve la confusion et le vrai repentir de ses péchés. O mon Divin Roi, vous ne lui donnez que des témoignages d'amour, et néanmoins devant tant de grandeur elle ne sait où se mettre, et elle se consume tout entière.

Pour moi j'en suis convaincue, quand il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir une grande partie de sa majesté et de sa gloire, cette vision agit avec une force telle qu'aucune âme ne pourrait la soutenir, si Dieu ne la fortifiait par un secours très-surnaturel en la faisant entrer dans le ravissement et l'extase. Car alors la vision se perd dans la jouissance. Dans la

suite, il est vrai, on oublie ce qu'avait d'accablant cet excès de gloire; mais cette majesté et cette beauté de Notre-Seigneur demeurent tellement empreintes dans l'âme, qu'elle ne peut en perdre le souvenir : j'excepte néanmoins le temps où, soumise à une épreuve dont je dois parler, elle se trouve en proie à une sécheresse, à une solitude si effrayante, que tout s'efface de sa mémoire, jusqu'au souvenir même de son Dieu.

L'âme, après cette vision, se voit toute changée, elle est toujours dans une douce ivresse ; elle sent un nouvel amour de Dieu, qui l'embrase en un très-haut degré. Sans doute la vision précédente où, comme je l'ai dit, Dieu se montre à nous sans image, est plus élevée ; mais celle-ci me semble plus en harmonie avec notre faiblesse ; car en laissant peinte et gravée dans l'imagination cette divine présence, elle nous aide admirablement à conserver le souvenir et l'utile pensée d'une si haute faveur. Au reste, ces deux visions viennent presque toujours ensemble : ainsi, par la vision imaginaire, on voit des yeux de l'âme l'excellence, la beauté et la gloire de la très-sainte Humanité de Notre-Seigneur ; par la vision intellectuelle, on voit en lui le Dieu qui peut tout, ordonne tout, gouverne tout, remplit tout de son amour.

On doit faire une très-grande estime de cette vision ; à mon avis, il ne s'y rencontre aucun péril, parce qu'il n'est pas au pouvoir du démon de produire de tels effets. Il s'efforça dans les commencements, trois ou quatre fois, ce me semble, de me faire voir Notre-Seigneur de cette même manière par une fausse représentation. Mais s'il peut prendre la forme d'un corps qui serait de chair, il ne saurait contrefaire cette gloire qui resplendit dans le corps de Notre-Seigneur quand il se montre à nous. Son dessein par cet artifice serait de détruire les effets d'une véritable vision ; mais l'âme qui en a été favorisée repousse loin d'elle cette fausse image, elle se trouble, se dégoûte, s'inquiète ; enfin elle perd la dévotion et la douceur intérieure, et demeure dans l'impuissance de faire oraison.

Il y a donc entre ces visions une souveraine différence ; et je ne doute pas que même une âme qui n'est arrivée qu'à l'oraison de quiétude, ne les distingue facilement à l'aide de ce que j'ai dit des effets des paroles surnaturelles (1). Ces visions portent chacune des caractères propres, et comme l'empreinte de leur auteur ; ainsi, pourvu qu'une âme ne veuille pas se laisser tromper, et qu'elle marche dans l'humilité et la simplicité, je ne crois pas qu'elle le puisse être. Il suffit d'avoir vu Notre-Seigneur une seule fois, pour reconnaître sur-le-champ une vision qui est l'ouvrage de l'esprit de ténèbres. En vain commence-t-il par faire goûter un certain plaisir, l'âme le rejette avec je ne sais quelle horreur, elle le trouve souverainement différent de celui qu'elle goûte dans une vision vraie ; elle voit en outre que l'amour qu'on lui témoigne ne porte pas les caractères d'un amour chaste et pur ; en sorte qu'en très-peu de temps elle découvre et reconnaît l'ennemi. C'est ce qui me fait dire que le démon ne saurait causer aucun mal à une âme qui a de l'expérience.

Mais l'imagination ne pourrait-elle pas se représenter ainsi la personne de Notre-Seigneur ? Non, c'est de toute impossibilité. Car la seule beauté et la blancheur d'une des mains de Jésus-Christ surpassent infiniment tout ce que nous saurions nous figurer. Et puis, comment pourrions-nous nous représenter en un instant des choses qui jamais n'ont été dans notre pensée, et que l'imagination, après de longs efforts, ne pourrait même concevoir, tant elles sont élevées au-dessus de tout ce que nous pouvons comprendre ici-bas ? Cela n'est pas assurément possible. Admettons cependant que l'imagination puisse, jusqu'à un certain point, se représenter Notre-Seigneur ; qu'en résultera-t-il ? Outre que cela ne produira aucun de ces grands effets dont j'ai parlé, l'âme ne fera qu'y perdre ; car elle serait alors semblable à une personne qui essaierait de dormir, mais qui demeure éveillée, parce que le sommeil ne vient pas. Cette personne ayant un véritable désir de reposer, soit parce

(1) Au chap. XXV.

qu'elle en a besoin, soit parce qu'elle a mal à la tête, fait bien de son côté tout ce qu'elle peut pour s'endormir, et à certains moments il lui semble en effet qu'elle sommeille un peu : mais ce n'est pas un vrai sommeil, il ne la soulage pas, il ne donne pas de force à sa tête qui souvent même en demeure plus épuisée. Tel serait en partie le résultat d'un pur travail d'imagination. L'âme en demeure affaiblie ; au lieu de nourriture et de forces, elle n'y trouve que lassitude et dégoût : tandis que la vraie vision lui porte à la fois en tribut, et d'ineffables richesses spirituelles, et un admirable renouvellement des forces du corps.

J'alléguais ces raisons et quelques autres à ceux qui me disaient si souvent que mes visions étaient l'ouvrage de l'esprit ennemi, et un jeu de mon imagination. Je me servais aussi, comme je pouvais, des comparaisons que le Seigneur présentait à ma pensée. Mais auprès d'hommes si saints, toutes les raisons d'une pécheresse telle que moi demeuraient inutiles ; et comme ils étaient conduits par une voie différente, ils ne pouvaient s'empêcher de craindre pour moi. Ils se communiquaient ces craintes l'un à l'autre, et bientôt, en punition de mes péchés sans doute, l'état de mon âme ne fut plus une chose cachée, quoique je ne m'en ouvrisse qu'à mon Confesseur et à ceux à qui il m'ordonnait d'en parler. Je leur dis un jour que s'ils m'affirmaient qu'une personne à qui je viendrais de parler, et que je connaîtrais fort bien, n'était pas celle que je croyais, et qu'ils étaient très-assurés que je me trompais, certainement j'ajouterais plus de foi à leur témoignage qu'à mes yeux ; mais que si cette personne m'avait laissé pour gage de son amitié des joyaux de grand prix que j'aurais encore entre les mains, et qui, de pauvre que j'étais auparavant, me rendraient riche, il me serait impossible de croire à leur parole, quand bien même j'en aurais le désir. Or, c'était précisément ainsi que Notre-Seigneur en avait usé à mon égard ; et quant à ces joyaux reçus de sa divine main, je pouvais les leur montrer : c'étaient mes dispositions actuelles. Tous ceux

qui me connaissaient voyaient manifestement que j'étais changée; mon Confesseur l'attestait ; ce changement si sensible en toutes choses, loin d'être caché, était d'une clarté frappante pour tout le monde. Pour moi, il m'était impossible de croire que si cela venait du démon, il se servît, pour me perdre et me conduire en enfer, d'un moyen aussi contraire à ses intérêts, que serait celui de déraciner mes vices, et de me donner en échange des vertus et un si mâle courage; car je voyais clairement qu'une seule de ces visions suffisait pour m'enrichir de tous ces biens.

Mon Confesseur qui était, comme je l'ai dit, un Père de la Compagnie de Jésus, Religieux d'une éminente sainteté (1), faisait absolument ces mêmes réponses, selon que je l'ai appris depuis. Il était fort prudent et fort humble ; mais sa grande humilité m'attira bien des peines. Quoiqu'il fût savant et homme de grande oraison, il ne se fiait pas néanmoins à lui-même, Notre-Seigneur ne conduisant pas son âme par le même chemin que la mienne. Il eut beaucoup à souffrir à mon sujet. Je sus qu'on lui conseillait de se défier de moi, de peur d'être trompé par le démon, en ajoutant quelque créance à mes paroles ; et on lui alléguait à ce propos divers exemples. Tout cela m'affligeait beaucoup. Je craignais de voir venir le moment où je ne trouverais plus de Confesseur, et où tous me fuiraient. Je ne faisais que pleurer. Ce fut une providence du Seigneur que ce Religieux voulût continuer de m'entendre en confession ; à la vérité, il était si grand serviteur de Dieu, que pour sa cause il se serait exposé à tout. C'est pourquoi il me recommandait de ne le point offenser, de faire exactement tout ce qu'il me dirait, et de ne pas craindre qu'il m'abandonnât. Il m'encourageait et me calmait toujours ; mais il ne cessait de me rappeler que je ne devais lui rien cacher, et j'étais fidèle à sa recommandation. Il m'assurait qu'en agissant de la sorte, je ne courais aucun danger ; quand

(1) Le Père Balthasar Alvarez. Voir sa biographie au chap. XXIII.

bien même ces visions viendraient du démon, elles ne pourraient me nuire ; Notre-Seigneur, au contraire, ferait tourner à mon profit le mal que l'ennemi voulait me faire. C'est ainsi qu'il travaillait de tout son pouvoir à perfectionner mon âme. Mes craintes étant si grandes, je lui obéissais en tout, quoique imparfaitement. Comme il me confessa pendant plus de trois années qui furent pour moi un enchaînement d'épreuves, la direction de mon âme lui attira des tribulations sans nombre. Notre-Seigneur permettant que je fusse en butte à de grandes persécutions, et souvent mal jugée en des choses où j'étais innocente, l'on s'en prenait à lui, et on le condamnait comme responsable de tout, quoiqu'il fût exempt de faute. S'il n'eût eu pour lui une si grande sainteté, et Notre-Seigneur qui soutenait son courage, il lui eût été impossible de supporter tout ce qu'il eut à souffrir. Car d'un côté, il avait à répondre à ceux qui me croyaient hors du bon chemin, et ne voulaient point ajouter foi aux assurances qu'il leur donnait du contraire ; et d'autre part, il devait me tranquilliser et me guérir de la crainte où je vivais. Cette crainte venait-elle à augmenter, c'était encore à lui à me rassurer ; or, le Seigneur permettait qu'à chaque nouvelle vision dont il me favorisait, je sentisse redoubler mes alarmes. Tout cela me venait, je n'en doute pas, de ce que j'avais été, et de ce que j'étais encore une si grande pécheresse. Ce saint homme me consolait avec beaucoup de compassion de mes souffrances, et s'il se fût cru lui-même, elles n'auraient pas été si grandes : car Dieu lui faisait connaître la vérité en tout, et c'était, j'en suis convaincue, au Sacrement même de l'autel qu'il puisait la lumière (1).

(1) A ce témoignage si remarquable de la Sainte, nous joindrons celui du Vénérable Père Louis du Pont.

Le Père Balthasar Alvarez était un Ange à l'autel. Il ravissait par sa modestie et par son recueillement durant les saints mystères. Sa ferveur se communiquait à ceux qui le voyaient offrir l'adorable sacrifice.

La Bienheureuse mère Térèse de Jésus le vit un jour, ayant sur la tête, tout le temps qu'il fut à l'autel, un diadème de grande splendeur, symbole de l'ardente charité et de la tendre dévotion avec lesquelles il offrait la sainte Victime.

De temps en temps, sans doute quand il pressentait un redoublement de faveurs

Les autres serviteurs de Dieu étaient loin de me croire dans une voie sûre. Ils avaient avec moi de fréquents entretiens. Je parlais avec simplicité et avec abandon ; qu'en arrivait-il? Souvent ils prenaient mes paroles dans un sens que je ne leur donnais pas. Parmi eux il y en avait un qui m'était très-cher, parce que mon âme lui était infiniment redevable ; il désirait ardemment ma perfection, et demandait à Dieu qu'il daignât m'éclairer de sa lumière ; mais je voyais qu'il ne me comprenait pas, et j'en avais une extrême douleur. Tous de concert attribuaient à un défaut d'humilité cette franchise et ce naïf abandon de mon langage ; à la moindre faute qu'ils me voyaient commettre, et j'en commettais sans doute beaucoup, ils me condamnaient aussitôt sur tout le reste. Ils me faisaient quelquefois des questions ; comme je leur répondais d'une manière franche et sincère, ils se persuadaient que je voulais les instruire et faire la savante. Ils le rapportaient avec bonne intention à mon Confesseur, et il m'en faisait une sévère réprimande. Ces peines qui me venaient de divers endroits durè-

de la part du Divin Maître, il choisissait une chapelle solitaire pour offrir au Père céleste la divine hostie. Là, après la consécration, seul avec son Dieu, face à face avec Jésus-Christ, il adorait, il contemplait, il s'embrasait ; ce regard d'amour, cet entretien du cœur, cet inénarrable commerce, cet écoulement de toute son âme en son Dieu se prolongeait plus ou moins, selon la grâce que Notre-Seigneur lui accordait. Aussi l'oblation sainte de l'Agneau sans tache était-elle son recours et son refuge universel. Dans ses peines, ses tentations, ses épreuves, ses difficultés, il se réfugiait dans les bras et dans le cœur de son Divin Maître immolé ; et Notre-Seigneur tantôt lui donnait de grandes lumières ; tantôt l'inondait de consolations intérieures ; il l'éclairait sur ce qu'il avait à faire, et il le fortifiait pour le préparer aux croix qui devaient lui arriver.

Ces saintes communications ne purent rester secrètes ; dans toute la province de Castille, on disait que, tandis que le Père Balthasar Alvarez etait à l'autel, les Anges Gardiens lui faisaient connaitre les besoins spirituels des personnes qu'il confessait ou qu'il dirigeait. C'est dans ce sens que la sainte Mère Térese de Jesus a dit dans le livre de sa vie qu'il puisait la lumière au très Saint-Sacrement de l'autel ; voulant faire entendre par ces paroles que si le Père Balthasar Alvarez qui était son Confesseur, connaissait si parfaitement l'état de son âme et la nature des grâces extraordinaires dont elle était favorisée, il en était instruit par une lumière surnaturelle que Notre-Seigneur lui communiquait ou par lui-même ou par le ministère d'un Ange, pendant que ce grand serviteur de Dieu offrait le saint Sacrifice.

Vie du Père Balthasar Alvarez, chap. VI.

rent assez longtemps ; mais les faveurs dont Dieu me comblait tempéraient admirablement l'épreuve.

Mon dessein, en rapportant ces particularités, est de faire voir combien souffre une âme lorsqu'elle manque, dans ces voies spirituelles, d'un maître qui en ait une connaissance expérimentale Si Dieu ne m'eût soutenue par tant de faveurs, je ne sais ce que je serais devenue ; car mes angoisses étaient assez fortes pour me faire perdre l'esprit. Je me trouvais quelquefois dans une telle extrémité, que tout ce que je pouvais faire était de lever les yeux au Ciel. Pauvre femme, imparfaite, faible, craintive, je me voyais condamnée par les gens de bien. Cette épreuve, dans la simplicité de mon récit, paraîtra peu de chose ; mais moi, qui en ai supporté de grandes dans ma vie, je la regarde comme une des plus sensibles. Puisse-t-elle avoir procuré quelque gloire à Notre-Seigneur ! Quant à ceux qui me condamnaient et voulaient me convaincre d'illusion, ils ne cherchaient en tout, j'en suis sûre, que la gloire de Dieu et le bien de mon âme.

CHAPITRE XXIX.

Elle continue à traiter de cette admirable Vision de Notre-Seigneur ; elle en est favorisée deux ans et demi presque continuellement.—Angoisses où la jette l'ordre de resister à ces faveurs. — Paroles consolantes qu'elle entend de la bouche du Divin Maître. -- Croix de son rosaire miraculeusement changée. -- La vérité de ces Visions ne tarde pas à se manifester ; amour extraordinaire que Dieu allume dans le cœur de Térèse ; transport et suave martyre de cet amour. — Un Séraphin perce son cœur avec un dard enflammé , et laisse la Sainte plus embrasée d'amour que jamais.

Je me suis bien éloignée de mon sujet : je disais que cette vision de Notre-Seigneur ne saurait être l'ouvrage de l'imagination. Comment pourrait-elle , en effet , avec tous ses efforts représenter à notre âme l'Humanité de Jésus-Christ et lui peindre son incomparable beauté ? Il ne lui faudrait pas peu de temps pour arriver à une image tant soit peu ressemblante ! Elle peut néanmoins , d'une certaine manière , mettre sous nos yeux cette Humanité sainte , ses traits , sa blancheur , confier cette image à notre souvenir , et , quand elle s'en efface , la faire revivre. Pour cela, elle n'a besoin que de ses forces naturelles. Mais dans la vision dont je parle , il n'y a rien de semblable. Souverainement indépendant de nos résistances, comme de nos efforts et de nos désirs , Notre-Seigneur se fait voir quand il lui plaît , de la manière qu'il lui plaît , dans le degré qu'il veut, et le temps qu'il veut ; il suffit même que nous voulions considérer quelque chose en particulier , pour qu'il disparaisse aussitôt.

Ce Divin Maître a daigné, l'espace de deux ans et demi, me favoriser presque continuellement de cette vision ; depuis plus de trois ans, elle est moins ordinaire, mais il m'en accorde une autre plus élevée que je rapporterai peut-être dans la suite. Pendant qu'il me parlait, je contemplais cette beauté souveraine ; les paroles que proférait cette bouche si belle et si divine avaient une douceur infinie. Dans ces fortunés moments, j'aurais eu le plus ardent désir de remarquer la couleur et la grandeur de ses yeux pour en pouvoir parler ; jamais je n'ai mérité une telle grâce ; tous mes efforts n'ont servi qu'à faire entièrement disparaître la vision. Si d'ordinaire il me parle avec cette douceur ineffable, quelquefois il le fait avec rigueur. Assez souvent je m'aperçois qu'il me regarde avec tendresse ; mais ce regard a tant de force que mon âme ne peut le soutenir ; elle entre dans un ravissement sublime qui, pour mieux l'unir à l'adorable objet de son amour, lui enlève la vue de sa beauté divine.

Ainsi, il est manifeste que ces visions ne dépendent en rien de notre volonté ; le Seigneur veut que notre unique partage soit la confusion, l'humilité, et l'action de grâces pour ce qu'il nous donne. Je dis ceci de toutes les visions ; nous n'y pouvons voir ni plus ni moins que ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous découvrir ; tous nos efforts, toutes nos industries sont absolument inutiles. Le Divin Maître veut nous apprendre que ce n'est pas là notre ouvrage, mais le sien. La manière souveraine dont il agit, loin de donner de la vanité, doit nous pénétrer d'un sentiment profond d'humilité et de frayeur. Ne consultant en rien nos désirs quand il daigne nous apparaître, il peut nous retirer ces hautes faveurs, sa grâce même, et nous abandonner ainsi à notre perte. Enfin, il veut que la crainte nous accompagne toujours, tant que nous vivons dans cet exil.

Cet adorable Sauveur se représentait presque toujours à moi tel qu'il était après la résurrection. Quand il m'apparaissait dans la sainte hostie, c'était dans cet état de gloire. Quelquefois, pour m'encourager quand j'étais dans la tribulation, il

me montrait ses plaies ; il m'est aussi apparu en Croix ; je l'ai vu au Jardin, mais rarement avec sa couronne d'épines. Enfin je l'ai vu portant sa Croix. S'il m'apparaissait ainsi, c'était, je le répète, à cause des besoins de mon âme, ou pour la consolation de quelques autres personnes ; mais toujours son corps était glorifié.

Que de hontes, d'angoisses, de persécutions et d'alarmes ne m'a pas coûtées l'aveu de ces visions ! On était si persuadé qu'elles étaient l'ouvrage de l'esprit de ténèbres, que quelques personnes voulaient m'exorciser. Cela ne me causait guère de peine ; mais j'en éprouvais une bien sensible, quand je voyais que les Confesseurs appréhendaient de me confesser, ou quand j'apprenais les rapports qu'on allait leur faire. Je ne pouvais néanmoins concevoir aucun regret d'avoir été favorisée de ces célestes visions, je n'aurais pas voulu en changer une seule contre tous les biens et tous les plaisirs du monde. Elles étaient constamment, à mes yeux, un trésor inestimable, une grâce insigne de Notre-Seigneur ; et le Divin Maître lui-même m'en donnait souvent l'assurance. Je sentais croître l'ardent amour qu'il avait allumé dans mon âme : j'allais me plaindre à lui des peines qu'on me causait, et je sortais toujours de l'oraison, consolée, et avec de nouvelles forces. Je n'osais cependant contredire ceux qui m'étaient contraires ; ils eussent trouvé en cela un défaut d'humilité, et ils m'auraient jugée plus défavorablement encore. Je me contentais d'en parler à mon Confesseur, et il me consolait toujours beaucoup quand il me trouvait ainsi dans la peine.

Ces visions étant devenues beaucoup plus fréquentes, un de ceux qui auparavant avaient pris soin de mon âme, et à qui je me confessais quelquefois lorsque le Père Ministre (1) ne pouvait m'entendre, me dit qu'il était clair qu'elles venaient

(1) Le Père Balthasar Alvarez. Il fut sept ans de suite Ministre du Collége de Saint-Gilles, c'est-à-dire second supérieur de la maison ; mais de fait, il fut chargé, la plus grande partie de ce temps, du gouvernement du Collége, parce que des deux supérieurs qui y furent envoyés, le premier, le Père Denys Vasquez, n'y resta qu'un an et demi, et le second, le Père Gaspard Salazar, que neuf mois.

du démon. Il me commandait, puisque je ne pouvais empêcher cet esprit de ténèbres de m'apparaître, de faire le signe de la croix toutes les fois qu'il se montrerait, et de le repousser avec un geste de mépris, car je devais tenir pour certain que c'était lui ; étant accueilli de la sorte, il cesserait de venir ; au reste, je n'avais rien à craindre. Dieu me garderait, et ne tarderait pas à mettre un terme à l'épreuve. Ce commandement me causa une peine extrême ; persuadée que ces visions venaient de Dieu, et ne pouvant, comme je l'ai dit, désirer de ne les point avoir, j'éprouvais une terrible répugnance à obéir. Je ne laissais pas néanmoins de faire ce qui m'était commandé. Je suppliais Dieu avec les plus vives instances de ne pas permettre que je fusse trompée ; c'était là ma prière continuelle, et je la lui adressais en répandant beaucoup de larmes. Je me recommandais aussi à saint Pierre et à saint Paul mes glorieux et bien-aimés protecteurs. Car le Divin Maître m'étant apparu pour la première fois le jour de leur fête m'avait dit qu'ils me préserveraient de toute illusion. Aussi je les voyais souvent à mon côté gauche, d'une manière très-distincte non par une vision imaginaire, mais par une vision intellectuelle.

J'éprouvais une indicible peine à faire ce geste de mépris, à chaque apparition de Notre-Seigneur ; car lorsqu'il était présent, on m'aurait plutôt mise en pièces que de me forcer à croire que c'était le démon. Ainsi l'on m'avait imposé un genre de pénitence bien cruel. Pour ne point faire tant de signes de croix, j'en avais presque toujours une à la main ; mais j'étais moins fidèle à donner ces signes de mépris, parce qu'il m'en coûtait trop. Je me souvenais des outrages que les Juifs avaient faits à cet adorable Sauveur, et je le suppliais instamment de me pardonner ceux qu'il recevait de moi, puisque ce n'était que pour obéir aux personnes qu'il avait établies dans son Église pour le représenter et tenir sa place. Il me disait alors : « Ne te mets point en peine ; tu fais bien d'obéir, je « ferai connaître la vérité. »

Mais, lorsque ceux qui me croyaient trompée me défendirent de faire oraison, il me témoigna le trouver mauvais ; il me commanda de leur dire qu'il y avait en cela de la tyrannie, et il mit en même temps dans mon esprit diverses raisons qui me prouvaient que ces visions ne venaient point de l'ennemi : j'en rapporterai quelques-unes dans la suite.

Un jour que je tenais à la main la croix de mon rosaire, Notre-Seigneur me la prit de la sienne ; quand il me la rendit, elle était formée de quatre grandes pierres incomparablement plus précieuses que des diamants. Que dis-je ? Les plus beaux diamants du monde semblent faux et sans lustre auprès de l'éclat surnaturel dont brillaient les magnifiques pierres de cette croix. Les cinq plaies de Notre-Seigneur s'y trouvaient admirablement gravées. Ce Divin Maître me dit que je la verrais ainsi désormais. Sa promesse s'est fidèlement accomplie ; à partir de ce jour, je n'ai plus discerné dans cette croix le bois dont elle était faite, les resplendissantes pierres qui la composent frappent seules ma vue : mais nul autre que moi ne jouit de cette faveur (1).

A peine, pour obéir, avais-je commencé à résister à ces visions, que le Divin Maître multiplia à mon égard ses grâces et ses faveurs. J'étais sans cesse occupée de mon Dieu malgré tous mes efforts pour m'en distraire, et mon oraison était si continuelle que le sommeil même n'en pouvait interrompre le cours. Je sentais que c'était cette vue de mon céleste Epoux qui m'enflammait de plus en plus d'amour. Ainsi je lui adressais

(1) Voici ce que rapporte Ribera dans la Vie de sainte Térèse :

« Jeanne de Ahumada, sœur de la Sainte, lui demanda dans la suite cette croix avec adresse et avec beaucoup d'instances, sans lui laisser apercevoir qu'elle était instruite de ce qu'elle avait de miraculeux. La Sainte, cédant à sa prière, la lui donna. Heureuse de posséder un tel trésor, Jeanne de Ahumada le conserve avec le plus grand respect à Albe. Elle a bien voulu me faire participer à son bonheur, et elle m'a montré à diverses reprises la croix miraculeuse, qui est composée de quatre morceaux d'ébène assez larges. Une dame de qualité qui habite à Albe, Magdeleine de Tolédo, était entièrement aveugle. Après la mort de sainte Térèse, étant allée visiter Jeanne de Ahumada, elle prit de ses mains cette croix si précieuse, l'appliqua sur ses yeux, et recouvra à l'instant la vue. »

Vie de sainte Térèse, liv. I, chap. XI.

souvent de tendres plaintes sur cet état violent où l'on me retenait. J'avais beau vouloir ne point penser à lui, mes désirs et mes efforts étaient impuissants. J'essayais néanmoins d'obéir; mais que pouvais-je ? Rien, ou presque rien. Malgré cela, Notre-Seigneur ne m'affranchit jamais d'un tel commandement; mais, tout en me disant de m'y conformer, il m'instruisait, comme il le fait encore, de ce que j'avais à dire à ceux qui me l'imposaient, et me rassurait par des raisons si décisives qu'elles dissipaient toutes mes craintes.

Peu de temps après il donna, selon sa promesse, des preuves éclatantes de la vérité de ces visions. Je sentis mon âme embrasée d'un très-ardent amour de Dieu; il était évidemment surnaturel, car je ne savais qui l'allumait ainsi en moi, et je n'y avais contribué en rien. Je me voyais mourir du désir de voir Dieu, et je ne savais où je devais chercher cette vie, si ce n'est dans la mort. Les transports de cet amour, sans égaler ni la véhémence, ni le prix de ceux dont j'ai parlé autre part (1), étaient tels néanmoins que je ne savais que devenir. Rien ne répondait à mes vœux, mon cœur à tout moment était près d'éclater, et il me semblait véritablement que l'on m'arrachait l'âme. O mon adorable Maître ! de quel souverain artifice, de quelle délicate industrie, vous usiez à l'égard de votre misérable esclave ! Vous vous teniez caché de moi, et vous me donniez en même temps les plus tendres témoignages de votre amour par une espèce de mort si délicieuse, que mon âme n'eût jamais voulu en sortir.

Pour pouvoir comprendre quelle est l'impétuosité de ces transports, il faut les avoir éprouvés. Ils n'ont rien de commun avec ces mouvements de dévotion sensible, fort ordinaires, qui émeuvent le cœur, veulent éclater au dehors, et semblent devoir suffoquer l'esprit. Cette sorte d'oraison étant de beaucoup inférieure, il faut tâcher avec douceur de réprimer la violence de ses élans, et faire peu à peu rentrer l'âme dans le

(1) Au chap. XX.

calme ; de même qu'on apaise les pleurs excessifs des enfants en leur donnant à boire. La raison doit tenir la bride pour modérer ces mouvements impétueux, dans la crainte qu'il ne s'y mêle de l'imperfection, et qu'ils ne soient en grande partie l'ouvrage des sens et de la nature. Ainsi il faut calmer l'âme comme le petit enfant, par une caresse d'amour, et la porter à aimer Dieu d'une manière suave, et non avec une impétueuse violence. Cette âme doit s'appliquer à recueillir son amour au dedans d'elle-même, sans le laisser répandre au dehors ainsi qu'un vase qui bout trop fort et déborde de tous côtés parce qu'on a jeté au feu du bois sans discrétion. Enfin on doit diminuer la cause, c'est-à-dire éloigner de son esprit les pensées qui ont excité cette flamme subite, et tâcher de l'éteindre par quelques larmes douces, et non péniblement arrachées comme celles qui naissent de ces sentiments si vifs, et qui nous font beaucoup de mal. J'en répandais de telles dans les commencements ; elles me laissaient la tête si épuisée, et l'esprit si fatigué, que quelquefois je restais plus d'un jour sans pouvoir revenir à l'oraison ; c'est ce qui me fait dire qu'il faut dans les commencements une grande discrétion, afin d'accoutumer l'esprit à n'agir qu'avec douceur et intérieurement, et à éviter avec grand soin tout ce qui n'est qu'extérieur.

Mais entre ces mouvements de dévotion et ces transports dont je traite, il y a une complète différence. Ici ce n'est pas nous qui mettons le bois au feu ; on dirait que le feu se trouvant allumé, on nous y jette tout à coup afin que sa flamme nous consume. L'âme ne doit point à ses efforts cette blessure qu'elle ressent de l'absence de son Dieu ; elle lui est faite par une flèche que de temps en temps on lui enfonce au plus vif des entrailles et qui lui traverse le cœur. Dès lors elle est réduite en tel état, qu'elle ne sait plus ni ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut. Elle connaît bien qu'elle ne veut que Dieu, et que la flèche qui l'a blessée était trempée dans le suc d'une herbe qui la porte à s'abhorrer elle-même pour l'amour de ce Dieu auquel elle ferait avec joie le sacrifice de sa vie.

Nul langage, quelque élevé qu'il soit, ne saurait faire comprendre la manière dont Dieu fait de telles blessures, ni cet excès de douleur qui transporte l'âme blessée ; mais elle savoure au fond de cette douleur un si ineffable plaisir, qu'il n'y a point de délices dans la vie qui en approchent. Je le répète, l'âme voudrait se sentir toujours mourante d'un tel mal.

Cette peine unie à cette gloire me jetait dans des transports que je ne pouvais comprendre. Quel mystère, en effet, et quel spectacle qu'une âme ainsi blessée par cette flèche céleste, et consumée d'un amour qu'elle n'a point allumé ! Elle le voit clairement, cette ardeur qui la brûle lui vient non de ses efforts, mais de l'amour excessif que Notre-Seigneur lui porte ; c'est de ce brasier divin qu'est tombée l'étincelle qui l'embrase tout entière. Oh ! combien de fois, livrée à ce suave tourment, me suis-je souvenue de ces paroles de David : « Comme le cerf » soupire après une source d'eau vive, ainsi mon âme soupire » après vous, ô mon Dieu ! » Elles étaient, ce me semble, l'expression fidèle de ce que je sentais. Lorsque l'impétuosité de ces transports n'est pas si grande, il semble que la douleur de cette blessure diminue un peu par l'usage de quelques pénitences. Du moins, l'âme qui ne sait que faire à son mal, y cherche-t-elle par cette voie un allégement. Mais fît-elle ruisseler le sang de son corps, sous les coups d'une flagellation volontaire, elle ne le sent pas plus que si ce corps était privé de la vie. En vain elle se fatigue à inventer de nouveaux moyens de souffrir quelque chose pour son Dieu, la première douleur est si grande qu'il n'y a point, selon moi, de tourment corporel qui puisse lui en enlever le sentiment. La terre n'ayant pas de remède pour guérir un mal venu du Ciel, l'âme reste avec sa vive blessure. Une seule chose adoucit tant soit peu sa souffrance, c'est d'en demander à Dieu le remède, mais elle n'en voit point d'autre que la mort, parce qu'elle seule la peut faire entrer dans la pleine jouissance de son souverain bien. D'autres fois la douleur se fait sentir à un tel excès, qu'on n'est plus capable ni de cette prière, ni de quoi que ce soit.

Le corps en perd tout mouvement ; il est tellement saisi qu'il ne peut remuer ni les pieds, ni les mains. Si l'on est debout, les genoux fléchissent, on tombe sur soi-même, en proie à un tel transport, que l'on peut à peine respirer. On laisse seulement échapper quelques soupirs très-faibles en apparence, parce que toute force extérieure manque, mais très-vifs par l'intensité de la douleur qui les arrache.

Tandis que j'étais dans cet état, voici une vision dont le Seigneur daigna me favoriser à diverses reprises. J'apercevais près de moi, du côté gauche, un Ange, sous une forme corporelle. Il est extrêmement rare que je les voie ainsi. Quoique j'aie très-souvent le bonheur de jouir de la présence des Anges, je ne les vois que par une vision intellectuelle semblable à celle dont j'ai parlé en premier lieu (1). Dans celle-ci, le Seigneur voulut que l'Ange se montrât sous une forme sensible aux yeux de mon âme. Il n'était point grand, mais petit, et très-beau ; à son visage enflammé, on reconnaissait un de ces Esprits d'une très-haute hiérarchie, qui ne sont, ce semble, que flamme et amour. Il était apparemment de ceux qu'on nomme Séraphins ; car ils ne me disent pas leurs noms. Mais je vois bien que dans le Ciel il y a une si grande différence de certains Anges à d'autres, et de ceux-ci à d'autres, que je ne le saurais dire. Je voyais dans les mains de cet Ange un long dard en or, et portant un peu de feu à l'extrémité du fer ; de temps en temps il le plongeait au travers de mon cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles ; en le retirant, il semblait me les emporter avec ce dard, et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu.

La douleur de cette blessure était si vive qu'elle m'arrachait ces faibles soupirs dont je parlais naguère ; mais cet indicible martyre me faisait goûter en même temps les plus suaves délices, aussi je ne pouvais ni en désirer la fin, ni trouver de bonheur hors de mon Dieu. Ce n'est pas une souf-

(1) C'est-à-dire la vision intellectuelle de Notre-Seigneur, dont elle parle au XXVIIe chap.

france corporelle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y participer à un haut degré. Il existe alors entre l'âme et Dieu un commerce d'amour si suave qu'il m'est impossible de l'exprimer. Je supplie ce Dieu de bonté de le faire goûter à quiconque refuserait de croire à la vérité de mes paroles. Les jours où je me trouvais dans cet état, j'aurais voulu ne rien voir, ne point parler, mais m'absorber délicieusement dans ma peine que je considérais comme une gloire devant laquelle toutes les gloires de ce monde ne sont que néant (1).

(1) La Sainte avait quarante-quatre ans et vivait dans le monastere de l'Incarnation d'Avila, lorsque son cœur fut ainsi percé par le dard du Séraphin et transformé pour l'éternité en une victime de l'amour. Dieu devait faire éclater un jour dans son Eglise la gloire de cette mystérieuse blessure; et le cœur transpercé de la Vierge d'Avila devait, comme les stigmates de saint François d'Assise, recevoir les honneurs d'un culte particulier.

L'amour qui consumait ce cœur, et qui, depuis le jour de la blessure, avait pris de perpetuels accroissements, livra un assaut suprême à la Sainte lorsqu'elle etait à Albe de Tormez; après une extase de quatorze heures, elle succomba aux ardeurs de ce feu divin, et sa mort, comme elle l'a elle-même révelé, n'eût point d'autre cause que l'exces de son amour. Son cœur, par un conseil de la Providence, ayant été separé de son corps virginal, on put en contempler la blessure miraculeuse, et voir de ses propres yeux la vérité du récit de Térèse.

Cette blessure fut reelle et physique. C'est la un fait exposé aux regards depuis pres de trois siecles, et dont Rome a reconnu l'authenticité avant d'accorder la féte de la Transverbération du cœur de cette séraphique Vierge, comme Benoit XIV le déclare formellement dans son ouvrage *De Beat. et Can. Sanct.*, lib. IV, part. 2, cap. 8, n. III.

Le dard de l'Ange a percé le cœur vers la partie supérieure, à l'endroit de sa plus grande largeur; la blessure est horizontale, traverse le cœur de part en part, et le divise presque en entier. Elle est parfaitement visible; les levres de la plaie separees par l'espace d'environ une ligne, paraissent avoir été brûlées, ce qui concorde avec les paroles de la Sainte, quand elle dit que le dard portait un peu de feu à l'extrémité du fer.

Ce cœur est aujourd'hui renfermé dans un cœur de cristal qui fait partie d'un magnifique reliquaire. Ainsi on peut le voir à souhait, et le considérer sous toutes ses faces. Il est fidelement représenté dans les gravures qui ont été faites par les soins du Carmel d'Espagne, et qui ont été repandues partout. Nous devons le même temoignage a celle que les Bollandistes ont naguère fait exécuter pour leur ouvrage, d'après un dessin pris à Albe même.

A peine le cœur de la seraphique Térese de Jésus fut-il montré à la piété, que Dieu lui accorda la gloire des miracles. Il commença dès lors à répandre cette celeste odeur qu'il n'a jamais cessé d'exhaler jusqu'à ce jour. Ce parfum, comme l'attestent tous les historiens, et comme peuvent l'attester tous ceux qui ont eu le bonheur de le respirer, est d'une suavite a laquelle on ne peut comparer aucun par-

Telle était la faveur que le Divin Maître m'accordait de temps en temps, lorsqu'il lui plut de m'envoyer ces grands ravissements contre lesquels, même en présence des autres, toutes mes résistances étaient vaines ; ainsi j'eus le déplaisir de les voir bientôt connus du public. Depuis que j'ai ces ravissements, je sens moins cette peine qu'une autre dont j'ai traité

fum d'ici-bas. L'on essaierait en vain de décrire la nature de cette odeur surnaturelle, et les actes de la canonisation disent tout par ce seul mot : *C'est une odeur céleste.*

L'année 1849, au mois d'août, après la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge, j'ai eu le bonheur de tenir dans mes mains, de vénérer ce cœur qui, dès l'exil, brûla de la flamme des Séraphins, et je puis attester, moi aussi, qu'il s'en exhale une odeur céleste.

Outre cette suave émanation, miracle toujours subsistant, Dieu a voulu glorifier ce cœur, un de ceux qui l'ont le plus aimé sur la terre, par une étonnante série de prodiges.

On y a vu plusieurs fois s'y représenter les images de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et de saint Joseph, ainsi que l'attestent le Père Jérôme de la Conception, Général des Carmes, et le Père Emmanuel de Saint-Jérôme, historiographe de l'Ordre. De plus, le Père Philippe de la très-sainte Trinité, Général des Carmes Déchaussés, rapporte dans sa théologie mystique que la chaleur exhalée par ce cœur a fait éclater plusieurs fois le cristal où il était renfermé, et que pour cette raison on a dû laisser une ouverture à la partie supérieure. C'est ce que l'on voit dans le cristal qui le renferme maintenant.

Quant aux miracles opérés par ce cœur pour le bien spirituel des âmes, ils sont en très-grand nombre. Le cadre de cette note nous interdit tout détail. On en trouve plusieurs de cités par le Père Antoine de Saint-Joachim, dans son *Année Térésienne*, tom. IV, pag. 47, et tom. V, pag. 51.

Témoin de tant de prodiges, pressé d'ailleurs par cette tendre dévotion dont il fut toujours animé envers sa sainte Fondatrice, l'Ordre du Carmel crut qu'il était du devoir de la piété filiale de demander à Rome l'institution d'une fête particulière pour honorer cette divine blessure. Ainsi les Carmes Réformés d'Espagne et d'Italie, au commencement du dernier siècle, portèrent au nom de l'Ordre entier leur humble demande aux pieds du Saint-Siége. Benoît XIV, qui était alors Promoteur de la foi, raconte dans son ouvrage *De Beat. et Can. Sanct.*, lib. IV, part. 2, c. 8, n. III, comment Rome fut propice aux vœux de la grande famille de sainte Térèse. Les Carmes ayant fourni les témoignages et les preuves qu'on leur demandait sur la réalité de la blessure toujours subsistante faite au cœur de Térèse par le dard du Séraphin, le Pape Benoît XIII, le 25 mai 1726, accorda aux Religieux et aux Religieuses de l'Ordre des Carmes Déchaussés un office propre pour la fête de la Transverbération du Cœur de sainte Térèse. Mais cet office ne contenait que l'oraison et les leçons. Le 17 mars, le même souverain Pontife permit de faire une messe et un office complet pour cette fête. Il faut le dire, l'office qui fut alors composé est à la hauteur du sujet, il respire une onction céleste, et répond sous tous les rapports à l'attente de la piété chrétienne.

Cet office est récité même par les Carmes de la commune observance ; et l'Église d'Espagne tout entière l'a adopté.

précédemment, je ne me souviens plus en quel chapitre (1). Cette dernière est différente sous plusieurs rapports, et d'une plus haute excellence. Quant à celle dont je parle maintenant, elle dure peu ; à peine commence-t-elle à se faire sentir, que Notre-Seigneur s'empare de l'âme et la met en extase ; elle entre si promptement dans la jouissance, qu'elle n'a pas le temps de souffrir beaucoup. Béni soit à jamais cet adorable Maître qui comble de ses grâces une âme qui répond si mal à de si grands bienfaits !

Benoît XIV, dans son bref *Dominici gregis*, le 8 août 1744, a accordé à perpétuité une indulgence plénière à tous les fidèles qui visiteraient les églises du Carmel, depuis les premières vêpres de la Transverberation, jusqu'au coucher du soleil du jour de la fête qui se célèbre le 27 du mois d'août. Il est vrai que ce bref ne parle que de la Congrégation espagnole des Carmes ; mais Clément VIII, dans sa bulle *in Apostolicæ dignitatis culmine*, du 13 novembre 1600, ayant accordé à la congrégation italienne la participation de tous les privilèges, indulgences, etc., accordés ou à accorder à la Congrégation espagnole, il est clair que tout le Carmel jouit de cette faveur de Benoît XIV.

Il ne reste plus qu'un vœu à former pour la gloire de sainte Térèse, c'est que la fête de la Transverberation de son Cœur devienne universelle dans l'Église, comme la fête des stigmates de saint François d'Assise. Jésus-Christ, nous l'espérons fermement, mettra cette nouvelle couronne sur le front de cette vierge héroïque qui, dans ces derniers siècles, a inondé le monde de l'éclat de sa sainteté.

(1) Au chap. XX.

CHAPITRE XXX.

Saint Pierre d'Alcantara console et rassure sainte Térese, en lui déclarant que ses Visions et ses Ravissements viennent de Dieu. -- Lien admirable de charité qui, dès cette première entrevue, unit ces deux grandes âmes. -- La Sainte ne laisse pas d'éprouver de cruelles souffrances d'esprit et de corps. -- Elle fait connaître quelques-unes de ses tentations et de ses peines intérieures. -- Martyre d'une âme embrasée d'amour pour Dieu quand, par défaut de forces corporelles, elle se sent incapable de travailler à sa gloire.

Je vis que malgré ma lutte je ne pouvais rien contre ces grands transports d'amour, et ils devinrent pour moi un objet de crainte. Le plaisir et la peine qu'ils me faisaient simultanément éprouver, étaient pour moi un mystère. Je savais bien que la souffrance du corps est compatible avec la joie de l'esprit ; mais une peine spirituelle si excessive unie à un bonheur si ravissant, voilà où ma raison se perdait. J'opposais cependant la résistance commandée, je m'épuisais en vains efforts, et souvent j'en étais brisée de lassitude. Infortunée, je m'armais de la Croix pour me défendre contre celui qui nous l'avait laissée à tous comme notre rempart et notre défense.

Je voyais clairement que personne ne me comprenait ; je n'osais néanmoins le dire qu'à mon Confesseur ; en parler à d'autres eût été déclarer que je n'avais pas d'humilité. Il plut à Notre-Seigneur de remédier en partie à mes peines, et même de les faire cesser pendant quelque temps, en conduisant dans cette ville le bienheureux Frère Pierre d'Alcantara.

J'ai déjà parlé de lui, et dit quelque chose de sa pénitence (1); j'ai appris qu'entre autres austérités il avait porté pendant vingt années un cilice de lames de fer blanc, sans jamais le quitter. Il a composé en langue castillane de petits traités d'oraison qui sont maintenant entre les mains de tout le monde. L'oraison étant sa vie depuis tant d'années, il en a écrit d'une manière admirablement utile pour les âmes qui s'adonnent à ce saint exercice. Il avait gardé dans toute sa rigueur la première règle de saint François, et pratiqué cette pénitence dont je n'ai rapporté que quelques traits.

Cette dame veuve dont j'ai parlé, si digne servante de Dieu et mon intime amie, ayant appris l'arrivée de ce grand personnage, désira que je le visse. Elle savait le besoin que j'en avais, elle était témoin de mes peines et ne réussissait pas peu à les adoucir. Pleine d'une foi vive, elle ne pouvait s'empêcher de voir l'esprit de Dieu dans ce que tous les autres regardaient comme l'ouvrage du démon. Elle joignait à un jugement exquis une discrétion parfaite. C'était une âme à laquelle Notre-Seigneur aimait à se communiquer dans l'oraison : aussi daignait-il lui faire connaître ce que les savants ignoraient. Mes Confesseurs me permettaient de chercher auprès d'elle un adoucissement à mes peines, et elle pouvait me consoler sous bien des rapports. Souvent elle avait sa part dans les grâces que je recevais, car Notre-Seigneur lui transmettait par moi des avis très-utiles à son âme.

Cette fidèle amie pour faciliter mes rapports avec un homme aussi saint que Frère Pierre d'Alcantara, obtint de mon Provincial, sans m'en rien dire, la permission de m'avoir huit jours chez elle. Ce fut dans sa maison et dans quelques églises que j'eus plusieurs entretiens avec un si grand Maître de la vie spirituelle. Depuis il m'a été encore donné, à diverses époques, de communiquer avec lui de la manière la plus intime. Comme je n'ai jamais rien caché à mes Guides des plus secrets

(1) A la fin du XXVII[e] chap.

replis de mon cœur, et que dans les choses douteuses j'ai toujours dit ce qui pouvait m'être contraire, je lui rendis compte de toute ma vie et de ma manière d'oraison le plus clairement qu'il me fut possible. Je vis presque d'abord qu'il m'entendait par l'expérience qu'il en avait, et c'était ce dont j'avais besoin; car Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce qu'il m'a accordée depuis, de savoir faire comprendre aux autres les faveurs dont il me comble : ainsi pour les connaître, et pour en porter un jugement sûr, il fallait en avoir reçu de semblables.

Il me donna une très-grande lumière, et elle m'était très-nécessaire ; car jusqu'à ce moment les visions intellectuelles et même les imaginaires qui se voient des yeux de l'âme avaient été pour moi quelque chose d'incompréhensible. Je croyais, comme je l'ai dit, qu'on ne devait estimer que celles qui frappent les yeux du corps ; et je n'en avais point de celles-là. Ce saint homme m'éclaira sur tout, et me donna une parfaite intelligence de ces visions ; il me dit de ne plus craindre, mais de louer Dieu qui en était l'auteur, m'assurant qu'après les vérités de la foi, il n'y en avait point de plus certaine ni à laquelle je dusse donner une plus ferme créance. Il se consolait beaucoup avec moi, me témoignait une très-grande affection, et il m'a toujours depuis fait part de ses pensées les plus intimes et de ses desseins. Heureux de voir que Notre-Seigneur m'inspirait une si ferme résolution et tant de courage pour entreprendre les mêmes choses qu'il lui faisait la grâce d'exécuter, il goûtait un inexprimable plaisir dans cette mutuelle communication de nos âmes. Car dans l'état auquel le divin Maître l'avait élevé, le plus grand plaisir comme la plus pure consolation est de rencontrer une âme en qui on croit découvrir le commencement des mêmes grâces. Je ne faisais, ce me semble, alors que d'entrer dans une si sainte voie. Dieu veuille que je sois maintenant plus avancée. Ce saint homme fut pénétré de la plus vive compassion pour moi. Il me dit qu'une des plus grandes peines dans cet exil était celle que j'avais endurée, c'est-à-dire cette contradiction des gens de

bien ; il ajouta qu'il me restait encore beaucoup à souffrir, parce que j'avais besoin d'une continuelle assistance, et qu'il n'y avait personne dans cette ville qui m'entendît. Il me promit de parler à mon Confesseur, et à un de ceux qui me causaient le plus de peine. Ce dernier était ce gentilhomme dont j'ai fait mention. Son dévouement sans bornes pour moi était la cause de toute cette guerre qu'il me faisait. C'était une âme sainte mais craintive ; et comme il m'avait vue naguère si imparfaite, il ne pouvait se persuader que je fusse dans un état si élevé.

Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse ; il parla à tous les deux, et leur montra par de puissantes raisons qu'ils devaient se rassurer et ne plus m'inquiéter à l'avenir. Mon Confesseur n'en avait pas grand besoin ; mais pour le gentilhomme ce n'était pas de même ; car une telle autorité ne put entièrement le convaincre : elle fit néanmoins qu'il ne m'effrayait plus tant qu'auparavant.

Il fut convenu entre ce saint Religieux et moi que je lui écrirais à l'avenir ce qui m'arriverait, et que nous prierions beaucoup Dieu l'un pour l'autre. Dans sa profonde humilité il voulait bien attacher quelque prix aux prières d'une créature aussi misérable que je suis, ce qui me couvrait d'une extrême confusion. Il me laissa fort contente et fort consolée par l'assurance qu'il me donna que l'esprit de Dieu agissait dans mon âme ; que je pouvais sans crainte continuer à faire raison ; et s'il me survenait des doutes, je n'avais qu'à les communiquer à mon Confesseur sans m'en inquiéter davantage.

Néanmoins, comme Notre-Seigneur me conduisait par la voie de la crainte, je ne pouvais ouvrir mon âme ni à une sécurité parfaite quand on me rassurait, ni à une crainte sérieuse quand on me disait que j'étais trompée. Ainsi, que l'on m'inspirât de la crainte ou de la confiance, nul ne pouvait obtenir de moi une foi plus grande que celle que Notre-Seigneur mettait dans mon âme. Sans doute les paroles de l'homme de Dieu, je me plais à le redire, me laissèrent consolée, et

tranquille sur mon état, je ne leur donnai pourtant pas assez de créance pour être tout à fait sans appréhension, principalement lorsque le Divin Maître me faisait sentir les tourments intérieurs dont je vais parler.

Je ne pouvais me lasser de rendre grâces au Seigneur et de bénir mon glorieux père saint Joseph, à qui j'attribuais l'arrivée de ce grand Religieux qui était Commissaire général de la Custodie (1) qui porte son nom. Je n'avais cessé de me recommander très-instamment à ce glorieux Patriarche, ainsi qu'à la très-sainte Vierge.

Il m'arrivait quelquefois, comme il m'arrive encore, mais plus rarement, d'éprouver simultanément de si grandes peines spirituelles et de si accablantes douleurs corporelles que je ne savais que devenir. D'autres fois quoique ces souffrances du corps fussent plus cruelles, mon esprit ne souffrant point, je leur faisais face avec beaucoup d'allégresse ; mais lorsque j'endurais les deux à la fois, j'éprouvais un véritable martyre.

Toutes les grâces que le Seigneur m'avait faites s'effaçaient alors de ma mémoire ; il ne m'en restait, comme d'un songe, qu'un vague souvenir qui ne servait qu'à me tourmenter. Mon esprit était tellement obscurci que je roulais de doute en doute, de soupçon en soupçon ; il me semblait que je n'avais pas su comprendre ce qui se passait en moi ; peut-être étais-je victime d'une illusion ; il devait me suffire d'être trompée, sans tromper encore des gens de bien ; enfin je me trouvais si mauvaise, que je m'imaginais être cause par mes péchés de tous les maux et de toutes les hérésies qui désolaient le monde. Ce n'était là qu'une fausse humilité inventée par l'ennemi du salut pour me troubler et me jeter dans le désespoir. Maintenant qu'une longue expérience m'a dévoilé ses artifices, il ne me tente plus tant de ce côté-là.

On reconnaît à des marques évidentes que cette fausse hu-

(1) On appelle Custodie dans l'Ordre de saint François un certain nombre de maisons qui ne suffisent pas pour former une Province.

milité est l'ouvrage du démon. Elle commence par l'inquiétude et le trouble : puis tout le temps qu'elle dure, bouleversement intérieur, obscurcissement et affliction de l'esprit, sécheresse, dégoût de l'oraison et de toute bonne œuvre. Enfin l'âme se sent comme étouffée, et le corps comme lié, de telle sorte qu'ils sont incapables d'agir.

Quand l'humilité vient de Dieu, l'âme reconnaît, il est vrai, sa misère, elle en gémit, elle s'exagère beaucoup à elle-même sa propre malice, et voit que ces sentiments qu'elle a d'elle-même ne sont que de la pure vérité ; mais cette vue ne lui cause ni trouble, ni inquiétude, ni ténèbres, ni sécheresse : elle répand au contraire en elle la joie, la paix, la douceur, la lumière. Si elle sent de la peine, c'est une peine qui la console, parce qu'elle connaît qu'elle vient de Dieu, et qu'elle la considère comme une grâce insigne, et comme un précieux présent de sa main. En même temps qu'elle se sent brisée de repentir d'avoir offensé un Dieu si bon, elle se sent dilatée par le sentiment de ses miséricordes infinies ; et si la lumière qu'elle reçoit la confond, elle la porte en même temps à bénir Dieu de l'avoir si longtemps soufferte.

Dans cette autre humilité dont le mauvais ange est l'auteur, l'âme n'a de lumière pour aucun bien. Elle se représente son Dieu comme armé pour mettre tout à feu et à sang : elle n'a sous les yeux que l'image de sa justice : la foi à la miséricorde lui reste, il est vrai, parce que tous les efforts du démon ne sauraient la lui ravir ; mais ce rayon de foi loin de la consoler ne fait qu'accroître son tourment, en lui montrant dans une plus vive lumière la grandeur de ses obligations envers Dieu.

A mon avis, cet artifice est l'un des plus subtils du démon, des plus cachés, et des plus pénibles à l'âme. C'est pourquoi j'ai cru, mon Père, devoir vous en parler, afin que si l'ennemi vous tente de ce côté, et que l'entendement vous demeure libre, il vous soit plus facile de le connaître. Ne pensez pas que ce discernement dépende de l'étude ni de la science :

car moi qui en suis si dépourvue, je n'ai pas laissé comprendre, une fois sortie du tourment de cette fausse humilité, que ce n'était qu'une pure chimère. J'ai clairement vu que cette épreuve n'arrive que par la permission et la volonté du Seigneur. Il donne pouvoir au démon de me tenter comme il le lui donna de tenter Job, mais à cause de ma faiblesse il ne lui permet pas de me traiter avec une pareille rigueur.

Un de ces terribles assauts me fut livré, je m'en souviens, l'avant-veille de la fête du très Saint-Sacrement pour laquelle j'ai beaucoup de dévotion, mais pas autant que je devrais. Il ne dura cette fois que jusqu'au jour de la solennité. Mais d'autres fois il a duré huit jours, quinze jours, trois semaines, peut-être même plus longtemps. Cela m'est arrivé en particulier durant ces saintes semaines qui terminent le carême, époque où j'avais coutume de faire mes délices de l'oraison. Le démon remplissait tout à coup mon esprit de choses si frivoles, qu'en un autre temps je n'aurais fait qu'en rire. Il paraît être alors maître de l'âme pour l'occuper ainsi qu'il lui plaît de mille folies, sans qu'elle puisse penser à rien de bon. Il ne lui représente que des choses vaines, insensées, inutiles à tout, qui ne servent qu'à l'embarrasser et comme à l'étouffer de telle sorte qu'elle n'est plus à elle-même. Pour donner une idée de ce supplice, je dirai que les démons se jouaient de moi comme ils auraient joué avec une balle, et sans qu'il me fût possible de m'échapper de leurs mains. Qui pourrait exprimer ce que l'on souffre en cet état ? L'âme cherche du secours, et Dieu ne permet pas qu'elle en trouve. Il ne lui reste que la lumière du libre arbitre, mais si obscurcie qu'elle est comme une personne qui aurait un bandeau sur les yeux. On peut alors la comparer à celui qui marchant durant une nuit très-obscure dans un chemin où il y aurait des endroits fort dangereux, éviterait d'y tomber, parce qu'il y aurait passé et les aurait vus pendant le jour. De même si l'âme ne tombe pas dans quelque offense, elle le doit à la bonne habitude de s'en préserver, et surtout à l'assistance

particulière que Dieu lui prête au milieu de ces ténèbres spirituelles.

Dans cet état l'on ne perd ni la foi ni les autres vertus, puisqu'on croit ce qu'enseigne l'Eglise ; mais la foi dort, et les actes qu'on en produit semblent ne partir que du bout des lèvres. L'âme est saisie par je ne sais quelle angoisse et quelle torpeur ; la connaissance de Dieu et les grandes vérités de la religion ne la frappent que comme un son vague qui vient de loin. Son amour est si tiède, qu'en entendant parler de Dieu, l'unique chose en son pouvoir est d'écouter et de croire ce qu'on dit, parce que c'est la croyance de l'Eglise ; mais elle n'a aucun souvenir de ce qu'elle a éprouvé intérieurement. Cherche-t-elle alors dans la prière ou dans la solitude quelque adoucissement, elle n'y rencontre que des angoisses plus cruelles. Elle éprouve au dedans d'elle-même un tourment intolérable, dont la nature lui est inconnue. C'est, selon moi, une faible mais fidèle image de l'enfer ; Notre-Seigneur a daigné lui-même dans une vision me faire connaître cette vérité. L'âme sent en soi un feu qui la brûle, mais elle ne sait ni son origine, ni qui l'a allumé, ni comment le fuir, ni comment l'éteindre. Veut-elle recourir à la lecture pour se soulager, elle en retire aussi peu de secours que si elle ne savait pas lire. Voici ce qui m'est arrivé : un jour prenant la vie d'un Saint dans l'espoir que le récit de ses peines adoucirait les miennes, et me consolerait, j'en lus quatre ou cinq fois de suite quatre ou cinq lignes, et voyant que je ne les comprenais pas plus à la fin qu'au commencement, quoiqu'elles fussent écrites en langue castillane, je laissai là le livre. La même chose m'est arrivée diverses fois ; mais celle-ci est plus particulièrement présente à ma mémoire.

Si l'on essaie de trouver quelque allégement à sa peine en s'entretenant avec quelqu'un, on ne fait en cela que l'augmenter, parce que le démon nous rend si colères et de si mauvaise humeur, qu'il n'y a personne qui ne nous devienne insupportable. Nous ne croyons pas peu faire en n'éclatant pas : disons

plus vrai, c'est Dieu qui, par sa grâce, nous retient et nous empêche de rien dire ou de rien faire qui l'offense ou qui préjudicie à notre prochain.

Lorsque j'allais trouver ceux qui étaient alors et sont encore aujourd'hui mes Confesseurs, voici ce qui m'arrivait fort souvent : quoiqu'ils fussent des hommes fort saints, ils m'adressaient des paroles et des réprimandes d'une telle âpreté, que lorsqu'ensuite je les rappelais à leur souvenir, ils en étaient eux-mêmes étonnés ; ils m'avouaient que malgré leur ferme résolution de m'accueillir avec bonté, ils n'avaient pu s'empêcher de me traiter de la sorte. Bien des fois, émus de compassion à la vue des souffrances d'âme et de corps que j'endurais, et n'étant pas sans scrupule de m'avoir parlé si rudement, ils se sentaient très-résolus de me consoler ; mais cela n'était pas en leur pouvoir. A la vérité leurs paroles n'avaient rien d'offensant pour Dieu ; mais c'étaient bien les plus dures et les plus désagréables que l'on puisse entendre de la bouche d'un Confesseur. Leur dessein était sans doute de me mortifier ; dans une disposition d'âme différente, j'aurais supporté l'épreuve avec courage, et même avec joie ; mais alors tout m'était tourment. J'étais quelquefois poursuivie par la pensée que je les trompais ; j'allais alors les trouver et je les avertissais très-sérieusement de se tenir en garde contre moi, et de se défier de mes paroles. Je voyais bien que je n'aurais voulu pour rien au monde leur dire un mensonge de propos délibéré ; mais tout me donnait de la crainte. Un d'eux, voyant bien que ce n'était qu'une tentation, me dit un jour de ne pas m'en mettre en peine ; que quand bien même je voudrais le tromper, il avait assez de tête pour ne pas se laisser abuser par mes paroles. Cette réponse me consola beaucoup.

Le plus souvent aussitôt après avoir communié et quelquefois en m'approchant de la sainte Table, je me trouvais si bien d'esprit et de corps, que je ne pouvais assez m'en étonner. Il semblait qu'à peine ce Divin Soleil s'était levé, il dis-

sipait toutes les ténèbres de mon âme, et me faisait voir clairement que ce n'étaient que de vaines terreurs.

En certains jours une vision, ou comme je l'ai dit ailleurs (1), une seule parole de Notre-Seigneur telle que celle-ci : « Ne t'afflige point ; n'aie point de crainte, » faisait naître en mon âme une sérénité parfaite, comme si aucun trouble n'eût précédé. Prenant alors mes délices avec mon Divin Maître, je me plaignais à lui de ce qu'il me laissait endurer de tels tourments ; mais il faut avouer qu'il savait les récompenser par un digne salaire ; car presque toujours il les faisait suivre d'une grande abondance de grâces. L'âme se purifie dans ces peines comme l'or dans le creuset, elle en sort plus spirituelle et plus capable de contempler au dedans d'elle-même le Seigneur qui y habite. Elle trouve légères des peines qui auparavant lui semblaient insupportables, et elle les souhaite de nouveau, si Dieu doit en être plus glorifié. Quelque nombreuses que soient les tribulations et les persécutions, pourvu qu'il n'y ait point d'offense du Seigneur, elle les endure avec joie pour lui, parce qu'elle en connaît les précieux avantages : mais hélas ! c'est ce que je ne fais que fort imparfaitement.

J'éprouvais, à certains temps, des peines différentes de celles que je viens de rapporter. Je sentais une impuissance absolue de former la pensée ou le désir d'une bonne œuvre ; corps et âme j'étais inutile à tout, et un vrai fardeau pour moi-même ; mais je n'avais pas ces autres tentations et ces troubles dont j'ai parlé : c'était seulement je ne sais quel dégoût qui faisait que mon âme n'était satisfaite de rien ; je tâchais alors moitié de gré, moitié de force, de m'occuper à de bonnes œuvres extérieures. Cet état fait bien connaître le peu que nous sommes, lorsque la grâce vient à se cacher. Il ne me causait pourtant pas beaucoup de peine, parce que cette vue de ma bassesse ne laissait pas d'avoir un certain charme pour moi.

Il est encore des jours où, même dans la solitude, je ne

(1) Au chap. XXV, pag. 279

puis avoir aucune pensée fixe et arrêtée ni de Dieu, ni d'aucun bien, ni faire oraison ; mais je sens que j'en discerne la cause ; je vois clairement que tout le mal vient de l'entendement et de l'imagination ; car pour la volonté elle est droite, et il n'est point de bonne œuvre qu'elle ne soit disposée à embrasser. Mais telles sont les divagations de l'esprit qu'il ressemble à un fou que personne ne peut enchaîner, et il n'est pas en mon pouvoir de le fixer l'espace même d'un *Credo*. Quelquefois j'en ris, et, pour jouir du spectacle de ma misère, je le laisse aller au gré de ses caprices, et me plais à le suivre de l'œil pour voir ce qu'il fera. Jamais, grâce à Dieu, il ne se porte à rien de mauvais, mais seulement à des choses indifférentes, par exemple, sur ce qu'il y a à faire ici, ou là, ou dans cet autre endroit. Je comprends alors bien mieux la grandeur de la grâce que Dieu m'accorde, lorsque, tenant ce fou enchaîné, il me met dans une parfaite contemplation; et je pense aussi à ce que diraient de moi ceux qui me croient bonne, s'ils me voyaient dans un tel égarement d'esprit. Je suis émue de la plus vive compassion en voyant l'âme en si mauvaise compagnie, et je désire si ardemment de la voir libre, que je ne puis quelquefois m'empêcher de dire à Notre-Seigneur : quand donc mon âme se verra-t-elle enfin occupée tout entière à célébrer vos louanges ? Quand toutes ses puissances jouiront-elles de vous ? Ne permettez pas, Seigneur, qu'elle soit plus longtemps divisée et comme déchirée en lambeaux.

C'est là une souffrance que j'éprouve fort souvent. J'ai reconnu que quelquefois mon peu de santé en était cause en grande partie. Je suis alors vivement frappée des ravages du péché originel, c'est de lui que nous vient cette impuissance de tenir notre pensée fixée en Dieu ; chez moi elle vient sans doute encore de mes propres péchés ; s'ils n'avaient pas été si nombreux, j'aurais été plus stable dans le bien.

Je vais rapporter une autre de mes peines qui ne fut pas petite. Ayant reçu de Notre-Seigneur sur l'oraison toutes les lumières que me donnaient les livres qui en traitent, j'aban-

donnai une lecture que je croyais sans profit pour moi. Je ne lisais plus que les Vies des Saints ; me trouvant si imparfaite à côté d'eux, je me sentais excitée et encouragée par leurs exemples. Je craignis de pécher contre l'humilité, en me croyant ainsi parvenue à un tel degré d'oraison. J'avais beau faire, je ne pouvais me défendre de cette pensée ; et elle ne cessa de me causer une peine fort vive, jusqu'à ce que des hommes savants, et en particulier le bienheureux Frère Pierre d'Alcantara, me dirent de ne plus m'en inquiéter.

Voici pour moi un nouveau sujet de peine. Déjà au rang des âmes privilégiées, du côté des grâces reçues, je n'ai pourtant pas encore commencé à servir Dieu. Je ne suis qu'imperfection, je le vois ; néanmoins en fait de désirs, et d'amour de mon Dieu, je me sens, grâce à lui, capable de lui rendre quelque petit service. Mon cœur me dit que je l'aime, mais hélas ! la faiblesse des œuvres et la multitude de mes imperfections me désolent.

Il m'arrive aussi parfois de me trouver dans une sorte de stupidité fort singulière. Je ne fais ni bien, ni mal ; je marche, comme on dit, à la suite des autres, n'éprouvant ni peine, ni consolation, insensible à la vie comme à la mort, au plaisir comme à la douleur ; en un mot, rien ne me touche. A mon avis, l'âme est alors comme le petit ânon qui va paissant, et qui, sans presque le sentir, se sustente et grandit à l'aide de la nourriture qu'on lui donne. Dieu, je n'en doute pas, soutient cette âme par quelques grandes grâces, puisqu'elle supporte avec une tranquille résignation le fardeau d'une si misérable vie ; mais comme il n'y a ni mouvements, ni effets intérieurs, elle n'a pas la conscience de ce qui se passe en elle. Il me vient en ce moment dans l'esprit que ce progrès insensible et caché est comme la marche du vaisseau en pleine mer par un vent doux et favorable ; il fait beaucoup de chemin en peu de temps sans que l'on s'en aperçoive.

Il n'en est pas ainsi de ces autres états intérieurs dont j'ai parlé : les effets de la grâce sont si grands que soudain en

quelque sorte l'âme s'aperçoit de son progrès. A l'instant les saints désirs bouillonnent en elle, et rien ne peut plus la satisfaire. C'est là ce qu'elle éprouve quand Dieu lui donne ces grands transports d'amour dont j'ai fait mention (1). Elle ressemble à ces petites sources d'eau vive que j'ai vues quelquefois ; elles jaillissent de terre en bouillonnant, et elles ne cessent d'élancer en haut le sable avec leurs ondes. Cette comparaison peint parfaitement au naturel ce qui se passe dans une âme élevée à un état si sublime. L'amour qui la possède est dans un perpétuel mouvement, et lui suggère sans cesse de nouveaux desseins ; ne pouvant rester concentré, il aspire à se répandre, pareil à cette source qui, impatiente d'être sous terre, élance au dehors ses eaux. La plus grande partie du temps, cette âme ne peut ni rester en repos ni se contenir, tant est fort l'amour qui la transporte. Comme elle est plongée dans cet amour, et le boit à souhait, elle désire que les autres s'abreuvent à la même source, pour célébrer ensuite avec elle les louanges de Dieu.

Que de fois, à ce sujet, me suis-je souvenue de cette eau vive dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine ! Que j'aime cet endroit de l'Évangile ! Dès ma plus tendre enfance, sans comprendre comme maintenant le prix que je demandais, je suppliais très-souvent le Divin Maître de me donner de cette eau admirable ; et partout où j'étais, j'avais toujours un tableau qui me représentait ce mystère, avec ces paroles écrites au bas : *Domine, da mihi hanc aquam. Seigneur, donnez-moi de cette eau.*

On peut aussi comparer cet amour divin qui transporte, à un grand feu dont l'activité dévorante réclame sans cesse une matière nouvelle. L'âme voudrait, à quelque prix que ce fût, mettre continuellement du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre. Pour moi, quand je n'aurais que de petites pailles à y jeter, je serais contente ; très-souvent, hélas ! je

(1) Au chap. précédent.

n'ai point autre chose. Quelquefois j'en ris ; mais d'autres fois je m'afflige beaucoup de ma pauvreté. Je me sens intérieurement pressée de servir Dieu en quelque chose , et ne pouvant faire davantage, je m'occupe à orner de verdure et de fleurs quelques images, à balayer, à parer un oratoire, ou à d'autres petits travaux si bas, que j'en demeure ensuite toute confuse. M'arrive-t-il de faire quelque pénitence, elle en mérite à peine le nom ; et , à moins que Notre-Seigneur n'ait égard à ma volonté , je vois que ce n'est rien , et suis la première à rire de moi-même.

Ah ! combien souffrent des âmes embrasées de cet amour lorsque , par défaut de forces corporelles , elles se voient incapables de rien faire pour le service de Dieu ! Que doivent-elles éprouver ? Mourir d'appréhension de voir ce beau feu s'éteindre , et se trouver en même temps dans l'impuissance d'y jeter du bois pour l'entretenir ! L'âme alors se consume au dedans d'elle-même , et son propre feu la réduit en cendres ; l'amour la fait fondre en larmes , l'amour la brûle de sa flamme ; c'est un tourment, mais un tourment qui a ses délices.

Quelles actions de grâce ne doivent point au Seigneur ceux qui, arrivés à cet état , ont reçu de lui non-seulement des forces pour faire pénitence , mais encore de la science , du talent, de la liberté pour prêcher, pour confesser, pour gagner des âmes à son service ! Non , ils ne savent pas , ils ne comprennent pas le prix du trésor qu'ils possèdent, s'ils n'ont éprouvé une fois dans leur vie le martyre d'une âme qui, sans cesse comblée des grâces du Seigneur , se voit dans l'impuissance de rien faire pour son service. Qu'il soit béni de tout, ce grand Dieu , et que les Anges chantent à jamais sa gloire ! Ainsi soit-il !

Je ne sais , mon Père, si j'ai bien fait de rapporter tant de particularités ; mais comme vous m'avez de nouveau envoyé l'ordre de ne pas craindre de m'étendre et de ne rien omettre, j'écris, avec toute la clarté et toute la sincérité dont je suis capable , ce que ma mémoire me rappelle. Il y aura néan-

moins bien des choses involontairement omises ; pour les raconter, il me faudrait beaucoup de temps, et, comme je l'ai dit, j'en ai fort peu ; d'ailleurs l'utilité n'en serait peut-être pas grande.

CHAPITRE XXXI.

Tentations extérieures par lesquelles les démons attaquent la Sainte. -- Pouvoir de l'eau bénite pour les chasser. — Dieu accorde aux prières de la Sainte la conversion d'un Ecclésiastique. — Térese tremble que les faveurs qu'elle reçoit ne soient connues. — Injustice du monde à l'égard de ceux qui servent Dieu. — Sages conseils que leur donne la Sainte pour arriver à la perfection. — Elle rapporte quelques traits de sa vie.

Après avoir parlé de quelques tentations et de quelques troubles intérieurs et secrets qui me venaient du démon, je veux en rapporter d'autres dont j'étais assaillie presque en public, et où son action était visible.

Je me trouvais un jour dans un oratoire lorsqu'il m'apparut, à mon côté gauche, sous une forme affreuse. Pendant qu'il me parlait, je remarquai particulièrement sa bouche, elle était horrible. De son corps sortait une grande flamme, claire, et sans mélange d'ombre. Il me dit, d'une voix effrayante, que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me ressaisir. Ma crainte fut grande, je fis, comme je pus, le signe de la croix ; il disparut, mais il revint aussitôt ; mis en fuite par un nouveau signe de croix, il ne tarda pas à reparaître. Je ne savais que faire : enfin je jetai de l'eau bénite du côté où il était, et il ne revint plus.

Un autre jour il me tourmenta durant cinq heures par des douleurs si terribles et par un trouble d'esprit et de corps si affreux, que je ne croyais pas pouvoir plus longtemps y résister.

Quelques Sœurs qui étaient présentes, en furent épouvantées, et cherchaient en vain, comme moi, un remède à ma torture. J'ai la coutume dans ces moments d'intolérables souffrances de me recommander à Dieu du fond de l'âme, et de faire des actes intérieurs de résignation. Je demande au Seigneur la grâce de la patience, et j'accepte ensuite, s'il y va de sa gloire, de rester dans cet état jusqu'à la fin du monde. Je cherchais donc par cette pratique quelque allègement au tourment cruel que j'endurais, lorsqu'il plut au Seigneur de me faire voir qu'il venait du démon : car j'aperçus près de moi un petit nègre d'une figure horrible, qui grinçait des dents, désespéré d'essuyer une perte là où il croyait trouver un gain. Je me mis à rire, et n'eus point peur. Mais les Sœurs qui me tenaient compagnie, étaient saisies d'effroi et ne savaient que faire ni quel remède apporter à un si grand tourment. L'ennemi se déchaînait contre moi avec une telle fureur que par un mouvement irrésistible je me donnais de grands coups, de la tête, des bras et de tout le corps; pour surcroît de souffrance, j'étais livrée à un trouble intérieur plus pénible encore, qui ne me laissait pas un seul instant de repos ; et je n'osais demander de l'eau bénite de peur d'effrayer mes compagnes, et de leur faire connaître d'où cela venait.

Je l'ai éprouvé bien des fois, rien n'égale le pouvoir de l'eau bénite pour chasser les démons et les empêcher de revenir ; ils fuient aussi à l'aspect de la croix, mais ils reviennent. La vertu de cette eau doit donc être bien grande ! Pour moi, je goûte une consolation toute particulière et fort sensible, lorsque j'en prends ; d'ordinaire elle me fait sentir comme un renouvellement de mon être que je ne saurais décrire, et un plaisir intérieur qui fortifie toute mon âme. Ceci n'est pas une illusion, je l'ai éprouvé un très-grand nombre de fois, et j'y ai fait une attention fort sérieuse. Je compare volontiers une impression si agréable, à ce rafraîchissement qu'éprouve dans toute sa personne celui qui excédé de chaleur et de soif boit un verre d'eau froide. Je considère à ce sujet quel caractère de

grandeur l'Église imprime à tout ce qu'elle établit ; je tressaille de joie en voyant la force mystérieuse que ses paroles communiquent à l'eau, et l'étonnante différence qui existe entre celle qui est bénite, et celle qui ne l'est pas.

Comme mon tourment ne cessait point, je dis à mes Sœurs que si elles ne devaient pas en rire, je demanderais de l'eau bénite. Elles m'en apportèrent et en jetèrent sur moi ; mais cela ne fit aucun effet : j'en jetai moi-même du côté où était l'esprit de ténèbres, et à l'instant il s'en alla. Tout mon mal me quitta de même que si on me l'eût enlevé avec la main ; je restai néanmoins toute brisée comme si j'avais été rouée de coups de bâton. Une leçon bien utile venait de m'être donnée ; je pouvais me former une idée de l'empire tyrannique exercé par le démon sur ceux qui sont à lui, puisqu'il peut, quand Dieu le lui permet, torturer à un tel excès une âme et un corps qui ne lui appartiennent pas ; cela me donna un nouveau désir de me délivrer d'une si détestable compagnie.

Il y a peu de temps je me vis attaquée avec la même furie ; mais le tourment ne fut pas si long. J'étais seule, je pris de l'eau bénite, et à peine en avais-je jeté que le tentateur disparut. A l'instant même entrèrent deux Religieuses très-dignes de foi et qui n'auraient voulu pour rien au monde dire un mensonge ; elles sentirent une odeur très-mauvaise, comme de soufre ; pour moi je ne la sentis point ; mais d'après leur témoignage, elle dura assez longtemps pour me donner le loisir de m'en apercevoir.

Une autrefois étant au chœur je fus tout à coup saisie d'un très-profond recueillement ; je m'en allai pour qu'on ne s'en aperçût pas. Cependant les Religieuses entendirent de grands coups dans l'endroit voisin où je m'étais retirée. J'entendis aussi près de moi des voix fortes, et il me semblait qu'on formait quelque complot ; mais il n'arriva à mon oreille qu'un bruit confus, parce que j'étais trop absorbée dans l'oraison ; ainsi je n'éprouvai aucune crainte.

Ces attaques se renouvelaient presque toujours, lorsque Dieu me faisait la grâce d'être utile à quelque âme par mes avis. Je veux en rapporter un exemple, dont plusieurs témoins peuvent attester la vérité : de ce nombre est mon Confesseur actuel ; il en vit la preuve dans une lettre ; je ne lui avais nullement dit de qui elle était, mais il connaissait parfaitement la personne.

Un Ecclésiatique qui depuis deux ans et demi vivait dans un péché mortel des plus abominables dont j'aie jamais entendu parler, et qui durant ce temps n'avait pas laissé de dire la messe, vint me déclarer le triste état de son âme ; il me dit qu'en confession il accusait tous ses péchés à l'exception de celui-là, tant il avait de honte de faire l'aveu d'une chose si horrible ; mais qu'il désirait ardemment de sortir de cet abîme, et n'en avait pas la force. Je fus très-vivement touchée de son sort, et de la grandeur de l'offense faite à Dieu ; je lui promis de demander et de faire demander instamment au Seigneur par des personnes meilleures que moi qu'il lui plût d'avoir pitié de lui. J'écrivis sur-le-champ à quelqu'un à qui il me dit qu'il n'aurait pas de peine de rendre mes lettres. Or, dès la première fois qu'il alla se confesser, Dieu lui fit la grâce de s'accuser de tout ; il daigna recevoir cette âme dans sa miséricorde, en faveur de tant de saintes personnes qui sur ma recommandation l'en avaient si instamment supplié ; de mon côté, malgré ma misère, j'avais fait avec soin tout ce qui était en mon pouvoir. Cet Ecclésiastique m'écrivit que, grâce à l'heureux changement opéré en lui, il n'était plus depuis plusieurs jours retombé dans ce péché, mais que la tentation lui causait un supplice tel qu'il lui semblait être en enfer ; il me conjurait de continuer de le recommander à Dieu. Je fis de nouveau appel au zèle de mes Sœurs, et c'était à la ferveur redoublée de leurs prières que Dieu devait accorder cette grâce. Au reste elles ignoraient complètement pour qui elles priaient, et nul n'aurait jamais pu le soupçonner. Pressée par ma commisération pour cette âme, je suppliai Notre-Seigneur de vou-

loir faire cesser ses tentations et ses tourments ; et je m'offris à les endurer à sa place, pourvu que cela n'entraînât aucune offense de ma part. Pendant un mois je me vis ensuite tourmentée de la manière la plus cruelle ; ce fut alors qu'eurent lieu ces deux attaques dont j'ai parlé. J'en donnai avis à cet Ecclésiastique, et il me fit savoir que par la miséricorde de Dieu il respirait enfin de cette guerre acharnée des démons. Il s'affermit de plus en plus dans le bien, et resta délivré sans retour de la triste chaîne qu'il avait portée. Il ne pouvait se lasser de rendre grâces à Dieu, et de me témoigner sa reconnaissance, comme si j'avais fait quelque chose. A la vérité la pensée que Notre-Seigneur me favorisait de ses grâces avait pu lui être utile. Il disait que lorsqu'il se voyait serré de plus près par la tentation, il lisait mes lettres, et qu'elle le quittait aussitôt. Il ne pouvait considérer sans un profond étonnement ce que j'avais enduré à son sujet, et comment il était resté affranchi de ses souffrances. Je n'en étais pas moins étonnée que lui, et si pour le voir délivré d'une si cruelle torture, il m'eût fallu souffrir plusieurs années encore, je m'y serais dévouée de bon cœur. Dieu soit béni de tout ! On voit par là combien est puissante la prière des âmes qui le servent, et de ce nombre sont, je n'en doute pas, les Sœurs de ce monastère. Comme je les avais engagées à prier, les démons devaient être plus indignés contre moi, et le Seigneur le permettait ainsi à cause de mes péchés.

Vers ce même temps je crus, une nuit, que ces maudits esprits allaient m'étouffer ; on leur jeta beaucoup d'eau bénite, et j'en vis soudain fuir une multitude comme s'ils se précipitaient du haut d'un rocher. Je n'ai maintenant nulle crainte d'eux, sachant que, sans la permission du Seigneur, ils ne peuvent faire le moindre mouvement. Je pourrais, mon Père, rapporter ici un très-grand nombre d'autres tourments qu'ils m'ont fait souffrir, mais j'aime mieux supprimer un récit qui vous fatiguerait. Ce que je viens de dire suffit pour montrer au vrai chrétien le mépris qu'il doit faire de ces fantômes par lesquels

les démons cherchent à l'épouvanter. Qu'il le sache, toutes les fois qu'une âme les méprise, elle les affaiblit, et acquiert sur eux de l'empire ; chacune de leurs attaques lui apporte toujours quelque grand avantage ; comme il serait trop long d'en parler ici, je me contenterai de rapporter ce qui m'arriva un soir de la fête des morts.

J'étais dans un oratoire, et je venais de réciter un nocturne; je disais quelques oraisons fort dévotes qui se trouvent à la fin de notre bréviaire, lorsque le démon se mit sur le livre pour m'empêcher d'achever. Je fis le signe de la croix, et il disparut; il revint presque aussitôt, et je le mis en fuite de la même manière ; ce fut trois fois, ce me semble, qu'il me contraignit ainsi de recommencer l'oraison ; enfin je lui jetai de l'eau bénite, et je pus terminer. Je vis à l'instant même sortir du Purgatoire quelques âmes à qui il devait sans doute rester peu à souffrir, et il me vint en pensée que cet ennemi avait peut-être voulu par là retarder leur délivrance. Je l'ai vu rarement sous quelque figure, mais très-souvent sans aucune, comme il arrive dans les visions intellectuelles dont j'ai parlé, où l'on voit clairement sans qu'aucune forme frappe les yeux de l'âme.

Je veux rapporter une autre chose qui m'étonna beaucoup. Le jour de la fête de la très Sainte-Trinité, étant entrée en extase dans le chœur d'un certain monastère, je vis une grande lutte entre des démons et des Anges, sans pouvoir comprendre le sens de cette vision ; je le connus clairement lorsqu'environ quinze jours après il s'engagea une lutte entre des personnes d'oraison et d'autres en grand nombre qui vivaient étrangères à ce saint exercice. Ce démêlé dura longtemps, et causa beaucoup de trouble et de dommage dans la maison où il arriva.

Une autre fois je me vis environnée d'une multitude de ces esprits ennemis, mais j'étais en même temps investie d'une vive lumière qui les empêchait de venir jusqu'à moi. Je compris que Dieu me protégeait contre eux, et qu'ils ne pourraient m'entraîner à aucune offense. J'ai eu depuis diverses preuves de

la vérité de cette vision. Je vois clairement toute leur impuissance ; fidèle à Dieu, je n'ai rien à craindre. Ils ne sont forts que contre ces âmes lâches qui capitulent sans combat : celles-là, ils les traitent en despotes.

Au milieu des tentations que j'ai rapportées, je sentais de temps en temps se réveiller en moi toutes les vanités et les faiblesses de la vie passée ; j'éprouvais à cette vue un grand besoin de me recommander à Dieu. Le seul retour de pareilles pensées me semblait une preuve que le démon était l'auteur de tout ce qui s'était passé en moi ; car je croyais qu'après avoir reçu tant de grâces de Dieu, je ne devais pas même ressentir ces premiers mouvements en de choses contraires à sa loi : j'endurais un véritable tourment, jusqu'à ce que mon Confesseur rendît la paix à mon âme.

Je trouvais un tourment non moins cruel dans l'estime et les éloges des personnes d'un rang élevé. Combien j'en ai souffert et combien j'en souffre encore ! Jetant les yeux sur la vie de Jésus-Christ et des Saints, et me voyant si loin de cette voie du mépris et des injures où ils ont marché, je tremble, je n'ose, de honte, lever la tête, et voudrais me pouvoir cacher à tout le monde. Quand je suis persécutée, je me sens toute autre. La nature, il est vrai, souffre et s'afflige, mais mon âme s'élève au-dessus de ces persécutions, et elle est comme une Reine à qui tout est soumis dans son empire. Je ne comprends pas comment ces deux choses se peuvent accorder, mais je sais bien que cela se passe de la sorte.

Souvent j'ai passé plusieurs jours de suite dans un trouble et une peine excessive à la seule pensée que ces grandes faveurs de Dieu seraient connues du public. Cela me semblait de la vertu et de l'humilité ; mais un Père Dominicain fort savant m'a fait voir le contraire, et je suis bien persuadée maintenant que c'était une tentation. Cette appréhension me causait parfois un tourment tel que j'aurais mieux aimé me laisser enterrer toute vive. Aussi, lorsque le Seigneur m'envoya ces grands ravissements auxquels, même en compagnie,

je ne pouvais résister, j'en demeurais si confuse que je n'aurais plus voulu paraître devant qui que ce soit au monde.

Notre-Seigneur me voyant un jour navrée de cette peine, me dit : « Que crains-tu ? il ne peut arriver que deux choses : » ou bien on murmurera contre toi, ou bien on me glorifiera. » Il me faisait connaître par là que ceux qui ajouteraient foi à ces grandes faveurs lui en rapporteraient la gloire, et que ceux qui n'y croiraient pas, me blâmeraient sans fondement. Des deux côtés il y avait un gain pour moi ; aussi je n'avais nul sujet de m'affliger. Ces paroles me rendirent le calme, et me consolent encore toutes les fois que j'y pense.

Entraînée par cette tentation, je voulus sortir du monastère où j'étais, et m'en aller avec ma dot dans un autre du même Ordre. L'observance, je le savais, en était beaucoup plus étroite, et l'on y pratiquait de très-grandes austérités ; de plus il était fort éloigné, ce qui me souriait beaucoup par l'espoir d'y vivre inconnue ; mais mon Confesseur ne voulut jamais me le permettre. Ces craintes me causaient un grand trouble ; je connus depuis qu'une humilité si contraire à la liberté d'esprit, n'est pas la véritable : Notre-Seigneur lui-même daigna me donner cette lumière. En effet, si j'avais été pleinement convaincue que tous les biens me venaient de Dieu seul, j'aurais dû les considérer en moi du même œil que dans le prochain ; et comme j'éprouve tant de joie à entendre louer les autres, et à les voir riches des trésors du Ciel, je n'aurais pas dû m'attrister que Dieu fît également éclater en moi les merveilles de sa grâce.

Je tombai dans un autre extrême ; j'adressais des prières particulières à Dieu pour le conjurer de faire connaître mes péchés aux personnes qui auraient bonne opinion de moi, afin qu'elles vissent combien j'étais indigne des faveurs que je recevais de lui. Mon Confesseur me défendit de continuer. Voici néanmoins ce que j'ai fait jusque dans ces derniers temps. Lorsque je voyais une personne me juger très-favorablement, je tâchais par d'habiles détours de lui donner con-

naissance de mes péchés, et par là mon âme se sentait soulagée ; mais l'on a également improuvé ma conduite sur ce point. Je vois maintenant que cela ne procédait pas d'humilité, mais d'une véritable tentation. Il me semblait que je trompais tout le monde, et de fait l'on s'abuse si l'on se persuade qu'il y ait quelque bien en moi ; néanmoins je n'eus jamais le dessein de tromper personne. Notre-Seigneur l'a permis sans doute pour quelque raison qui m'est cachée. Je n'ai jamais parlé, même à mes Confesseurs, d'aucune de ces grâces à moins de le croire nécessaire, et je m'en serais fait un grand scrupule.

Aujourd'hui je vois clairement que ces craintes, ces peines, et cette prétendue humilité ne sont que des imperfections qui montrent que l'on n'est pas assez mortifié. Une âme qui s'abandonne entièrement à Dieu, n'est pas plus touchée du bien que du mal qu'on dit d'elle ; instruite par le Divin Maître, elle a trop bien compris que de son propre fonds elle n'a rien. Ainsi, qu'elle s'abandonne sans réserve à sa conduite. S'il lui plaît de rendre publiques ses faveurs, qu'elle adore ses desseins ; mais en même temps qu'elle se prépare à la persécution ; car de nos jours elle est inévitable pour ceux en qui éclatent de semblables grâces. Mille yeux seront ouverts sur une de ces âmes, tandis que mille autres marchant dans une voie différente ne seront remarquées de personne. A la vérité, une certaine crainte que l'humilité inspire est alors bien légitime, mais la mienne procédait moins de ce principe que d'un défaut de courage. L'âme que Dieu expose ainsi aux regards doit se préparer à être martyre du monde ; et si de son propre choix elle ne meurt à tout ce qui est de lui, il saura bien la faire mourir. L'unique mérite du monde, à mes yeux, c'est de ne pouvoir souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien, et de les contraindre, à force de murmures, à devenir meilleurs. J'ose le dire, il faut plus de courage pour parcourir le chemin de la perfection que pour se dévouer à un prompt martyre, parce qu'à moins d'une faveur toute particulière de Dieu, l'on

ne devient parfait qu'en beaucoup de temps. Les gens du monde, néanmoins, ne voient pas plutôt une personne entrer dans ce chemin, qu'ils veulent qu'elle soit sans aucun défaut : de mille lieues loin, ils découvrent la moindre faute qui lui échappe, et qui est peut-être en elle une vertu ; mais comme chez eux une pareille faute viendrait d'un vice, ils jugent des autres par eux-mêmes, et se hâtent de les condamner. Vraiment, à les entendre, l'aspirant à la perfection ne devrait plus ni manger, ni dormir, ni même respirer, comme on dit. Plus le monde accorde d'estime à ces âmes, plus il oublie que, malgré toute leur perfection, elles sont enchaînées dans un corps et forcément assujetties à ses misères, tant qu'elles vivent sur cette terre que du reste elles dominent de si haut. Il leur faut donc, je le répète, un grand courage ; car elles n'ont pas encore commencé à marcher, et on veut qu'elles volent ; elles n'ont pas encore vaincu leurs passions, et on veut que dans les combats les plus difficiles elles restent aussi fermes que les Saints confirmés en grâce, dont on a lu la vie. Il y a de quoi louer Dieu de voir ce qu'elles ont alors à souffrir ; mais en même temps quel sujet d'affliction ! Combien de ces pauvres âmes retournent en arrière, parce qu'elles n'ont point, hélas ! la force de soutenir ces assauts. Ainsi, je crois bien, se serait découragée la mienne, si, dans sa très-grande miséricorde, Notre-Seigneur n'eût tout fait de son côté ; et jusqu'au jour où cet adorable Maître, par pure bonté, a enrichi mon néant de ses biens, vous verrez, mon Père, que je n'ai fait que tomber et me relever. Combien je souhaiterais éclairer ces âmes et les prémunir contre le découragement ! J'emploierai dans ce but une comparaison dont je me suis déjà servie, mais qui rend parfaitement ma pensée : ce qui les trompe et les jette dans l'abattement, c'est qu'elles veulent voler avant que Dieu leur ait donné des ailes. Elles commencent par de grands désirs, une grande ferveur et une ferme résolution d'avancer dans la vertu. Mais qu'arrive-t-il ensuite ? Elles voient d'autres âmes plus avancées, déjà élevées par la grâce du Seigneur à des vertus héroïques,

et elles sentent qu'elles ne peuvent y atteindre. Ce n'est pas tout : elles lisent dans les traités d'oraison divers moyens pour s'élever à la contemplation la plus sublime, et, n'ayant pas encore la force de les mettre en pratique, elles s'affligent et perdent courage. Il faut, leur disent ces livres, mépriser les jugements du monde, et être plus content qu'il dise du mal que du bien de nous; on ne doit faire aucun cas de l'honneur; le détachement des parents doit être absolu, en sorte que s'ils ne s'adonnent à l'oraison, leurs rapports n'aient pour nous aucun attrait, et nous causent plutôt du déplaisir, et plusieurs autres choses de ce genre. Mais, à mon avis, ce sont là de purs dons du Seigneur; et des sentiments si contraires à nos inclinations doivent être mis au rang des biens surnaturels. Ainsi que ces âmes ne s'affligent point, si elles ne peuvent tout à coup s'élever si haut; qu'elles se confient sans réserve en la bonté de Dieu : un jour il changera leurs désirs en effets, pourvu qu'elles persévèrent dans l'oraison et fassent de leur côté tout ce qui est en leur pouvoir. Etant si faibles, nous avons un extrême besoin d'ouvrir notre âme à une grande confiance; ne nous laissons jamais abattre, et animons-nous sans cesse par la pensée que de constants efforts nous assurent la victoire.

Voici, mon Père, ce que m'a appris une longue expérience, et qu'il me semble utile de dire ici, c'est qu'on ne doit pas se flatter de posséder une vertu avant de l'avoir éprouvée par son contraire. Nous devons toujours dans cette vie nous défier de nous-mêmes, et nous tenir sur nos gardes; nous sommes bien vite entraînés vers la terre, si Dieu ne nous a pas entièrement donné sa grâce pour nous faire connaître le néant de toutes choses; enfin il n'y a jamais de pleine sûreté dans ce monde. Il me semblait, il y a peu d'années, que j'étais non-seulement détachée de mes parents, mais que leurs visites me causaient de la peine; et il était vrai que c'était un sacrifice pour moi de m'entretenir avec eux. Vers cette époque, je me vis obligée, à cause d'une affaire impor-

tante, d'aller passer quelques jours chez une de mes sœurs qui est mariée, et que j'aimais autrefois de la plus tendre affection. Quoiqu'elle eût plus de vertu que moi, nos conversations n'étaient pas néanmoins très-fréquentes; le sujet de l'entretien, vu la différence de notre état, ne pouvant toujours être au gré de mes désirs. Je restais donc le plus que je pouvais dans la solitude. Cependant je vis que ses peines me touchaient beaucoup plus vivement que ne l'auraient fait celles d'une autre personne, et ne laissaient pas de me donner quelque souci. Enfin je fus forcée de reconnaître que je n'étais pas aussi libre que je pensais, mais que j'avais encore besoin de fuir les occasions, afin de me fortifier dans cette vertu de détachement dont le Seigneur avait mis en moi le germe; et avec le secours de sa grâce, j'ai toujours tâché depuis cette époque d'y être fidèle.

Lorsque le Seigneur commence à nous donner quelque vertu, nous devons la cultiver avec le plus grand soin, et ne pas nous exposer au danger de la perdre. Je ne prendrai qu'un exemple, celui du mépris de l'honneur; car, croyez-moi, mon Père, tous ceux qui pensent en être entièrement détachés ne le sont pas. Il faut se tenir sans cesse sur ses gardes, et pour peu qu'une personne s'y sente encore attachée, elle ne doit pas espérer d'avancer dans le chemin de la vertu. C'est une chaîne si forte que Dieu seul peut la rompre, mais pour cela il exige de nous de courageux efforts et de la constance dans l'oraison. Le mal causé par un tel esclavage m'épouvante. Je vois des personnes qui, par la sainteté et l'éclat de leurs œuvres, jettent les peuples dans l'admiration. Grand Dieu! pourquoi de telles âmes tiennent-elles encore à la terre? Comment ne sont-elles pas déjà à la cime de la perfection? Quel est ce mystère? Qui donc les retient, les empêche de prendre leur essor? Ah! c'est qu'elles sont encore attachées à quelque malheureux point d'honneur; et, ce qui est pis, c'est qu'elles ne veulent pas en convenir, le démon leur persuadant qu'elles sont obligées de le conserver. Mais, pour l'amour de Notre-

Seigneur, qu'elles ajoutent foi à mes paroles; qu'elles écoutent cette petite fourmi à qui ce Divin Maître lui-même commande de parler : si elles ne se corrigent de ce défaut, il sera comme une chenille qui, sans endommager tout l'arbre, lui enlèvera la beauté, le fera languir, et le rendra ainsi nuisible à ceux qui l'avoisinent. Les fruits qu'il produira seront gâtés et sans valeur; c'est-à-dire que le bon exemple donné par ces personnes, partant d'une vertu imparfaite, sera sans force et de peu de durée.

Je l'ai dit bien des fois : pour petit que soit cet attachement à l'honneur, c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues qui en déconcerte toute l'harmonie. Il nuit toujours beaucoup dans les divers états de la vie chrétienne, mais on peut le considérer comme une véritable peste pour les âmes qui marchent dans les voies de l'oraison. Votre désir, dites-vous, est de vous unir étroitement à Dieu et de suivre les conseils de Jésus-Christ; mais, tandis que ce Divin Maître est chargé d'injures et de faux témoignages, vous prétendez conserver votre honneur et votre réputation sans qu'ils souffrent la moindre tache. Peut-on se rencontrer en marchant par deux routes si différentes? L'âme que Notre-Seigneur élève à cette divine union est celle qui fait de généreux efforts pour lui ressembler, et qui, en beaucoup de choses, est contente de perdre de son droit. Mais dira quelqu'un : Je n'ai aucune occasion de donner à Dieu de telles preuves de ma fidélité. Je réponds que si vous êtes fermement résolu de marcher à la suite d'un Dieu humilié, il ne permettra pas que, faute d'occasions, vous perdiez le mérite de partager ses divins abaissements; il vous les ménagera même de telle sorte, que vous les trouverez peut-être trop nombreuses; il n'y a seulement qu'à mettre la main à l'œuvre. Je veux à ce propos rapporter quelques-unes des petites choses que je faisais au commencement : ces riens sont, comme je l'ai dit, les petites pailles que je jetais dans le feu, n'ayant pas une matière plus considérable pour alimenter sa flamme : l'on verra par là que Notre-Seigneur reçoit tout; qu'il en soit béni à jamais!

Entre mes autres imperfections, j'avais celle de savoir peu les rubriques du bréviaire, le chant et les cérémonies du chœur : c'était par pure négligence, et parce que je donnais mon temps à de vaines occupations. Je voyais de simples novices qui étaient capables de m'instruire, et je me gardais bien de leur demander ce que je ne savais pas, de peur de leur faire connaître mon ignorance ; puis le prétexte du bon exemple que je leur devais ne manquait pas, comme c'est d'ordinaire, de venir au secours de ma vanité. Mais lorsque le Seigneur m'eut un peu ouvert les yeux, je changeai bien de conduite ; car dès que j'hésitais tant soit peu sur les choses même que je savais, je ne balançais pas à les demander aux plus jeunes : et Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par là du mépris, on m'en estima davantage.

Pour le chant, à moins d'avoir étudié à l'avance, comme on me le recommandait, je m'en tirais mal. J'en étais bien fâchée, non de crainte d'y faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui aurait été une vertu, mais à cause des personnes qui m'écoutaient ; et ce sentiment de vanité me troublait de telle sorte que je chantais encore moins bien que je ne savais. Enfin je m'arrêtai à ce parti ; lorsque je n'étais pas très-bien préparée, je disais que je ne savais pas. Il m'en coûta beaucoup au commencement ; ensuite je le faisais avec plaisir. Mais dès que je commençai à ne me soucier plus que l'on connût mon ignorance, et à fouler aux pieds ce malheureux point d'honneur que je me figurais en cela et que chacun met où il veut, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

Voilà des riens, je l'avoue, et ils sont la preuve que je ne suis rien moi-même, puisqu'ils me donnaient de la peine. Ils ne laissent pas néanmoins de nous faire pratiquer des actes de vertu. Ces petites choses, quand on les fait par amour, ont leur prix aux yeux de Dieu, et il nous assiste pour en entreprendre de plus grandes.

Encore un de mes riens. Toutes les Sœurs, excepté moi, faisant des progrès dans la vertu, car j'ai toujours été très-

imparfaite, je m'avisai de ce petit exercice d'humilité : je pliais secrètement leurs manteaux lorsqu'elles étaient sorties du chœur, et il me semblait servir en cela ces Anges qui venaient de chanter les louanges de Dieu. Elles le découvrirent, je ne sais comment, et je n'en eus pas peu de confusion : car ma vertu n'allait pas jusqu'à voir avec plaisir qu'elles en eussent connaissance, non par humilité, mais de crainte que de si petites choses ne leur prêtassent à rire sur mon compte.

O mon adorable Sauveur, quelle n'est pas ma honte de me voir coupable de tant d'offenses, et de rapporter ces petits actes de vertu, vrais grains de sable que je n'avais pas même la force de soulever de terre, et qui étaient mêlés de tant de fange et de tant d'imperfections ! L'eau de votre grâce n'avait pas encore jailli pour les purifier et les élancer jusqu'à vous ! O mon Créateur, pourquoi faut-il que parmi les infidélités sans nombre de ma vie, je ne trouve pas une seule action tant soit peu digne de figurer dans ce récit des grâces insignes que j'ai reçues de vous ! Je ne sais, ô mon tendre Maître, comment mon cœur ne se brise pas de regret, ni comment ceux qui liront ces pages pourront se défendre d'un sentiment d'horreur pour moi, en voyant qu'après avoir si mal répondu à de si grands bienfaits, je n'ai pas rougi de raconter de si misérables services, venus de moi, c'est tout dire ! J'en meurs de honte, Seigneur, mais faute de mieux, je les ai écrits pour montrer à ceux qui vous en rendront de plus signalés quel magnifique salaire ils doivent attendre de cette munificence qui n'a pas dédaigné les miens. Faites, Grand Dieu, que je n'en demeure pas toujours là, et que désormais mes services vous procurent un peu plus de gloire ! Ainsi soit-il.

—

CHAPITRE XXXII.

Térèse voit dans l'enfer la place où ses péchés l'auraient conduite, si elle n'eût changé de vie. — Première idée de la fondation de Saint-Joseph d'Avila ; concours de Marie de Ocampo, nièce de la Sainte, et de Guiomar de Ulloa. — Notre-Seigneur commande à Térèse de jeter les fondements de la Réforme du Carmel, et lui en prédit la grandeur future. — Saint Pierre d'Alcantara l'encourage à exécuter cet ordre. — Sur l'avis du P. Balthasar Alvarez, Térèse soumet son dessein au P. Ange de Salasar, son Provincial, qui l'approuve. — Tempête qui s'élève. — Pierre Ibañez, Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, se déclare en faveur de la fondation et prête à la Sainte le plus ferme appui. — Une petite maison est achetée pour y établir le nouveau Monastère.

Déjà depuis longtemps Notre-Seigneur m'avait accordé la plupart des grâces dont j'ai parlé, et d'autres encore fort insignes, lorsqu'il me favorisa de celle que je vais dire. Etant un jour en oraison, je me trouvai en un instant, sans savoir de quelle manière, transportée corps et âme dans l'enfer. Je compris que Dieu voulait me faire voir la place que les démons m'y avaient préparée, et que j'aurais méritée par les péchés où je serais tombée si je n'avais changé de vie. Cela dura très-peu : mais quand je vivrais encore plusieurs années, il me serait impossible d'en perdre le souvenir.

L'entrée de ce lieu de tourments me parut semblable à une de ces petites rues longues et étroites, ou pour mieux dire, à un four extrêmement bas, obscur, resserré. Le sol était une horrible fange, d'une odeur pestilentielle, et remplie de reptiles venimeux. A l'extrémité s'élevait une muraille dans laquelle

on avait creusé un réduit très-étroit où je me vis enfermer. Tout ce qui jusqu'à ce moment avait frappé ma vue, et dont je n'ai tracé qu'une faible peinture, était délicieux en comparaison de ce que je sentis dans ce cachot. Nulle parole ne peut donner la moindre idée d'un tel tourment, il est incompréhensible. Je sentis dans mon âme un feu dont, faute de termes, je ne puis décrire la nature, et mon corps était en même temps en proie à d'intolérables douleurs. J'avais enduré de très-cruelles souffrances dans ma vie, et de l'aveu des médecins les plus grandes que l'on puisse endurer ici-bas ; j'avais vu tous mes nerfs se contracter d'une manière effrayante, à l'époque où je perdis l'usage de mes membres ; en outre j'avais été assaillie par divers maux dont quelques-uns, comme je l'ai dit, avaient le démon pour auteur ; tout cela néanmoins n'est rien en comparaison des douleurs que je sentis alors ; et ce qui y mettait le comble était la vue qu'elles seraient sans fin, et sans adoucissement. Mais ces tortures du corps ne sont rien à leur tour auprès de l'agonie de l'âme. C'est une étreinte, une angoisse, un brisement de cœur si sensible, c'est en même temps une si désespérée et si amère tristesse, que j'essaierais en vain de le dépeindre. Si je dis qu'on endure à tous les instants les angoisses de la mort, c'est peu : car, au dernier soupir, c'est une puissance étrangère qui semble nous ôter la vie, mais ici c'est l'âme elle-même qui se l'arrache et qui se déchire. Non, jamais je ne pourrai trouver d'expression pour donner une idée de ce feu intérieur et de ce désespoir qui sont comme le comble de tant de douleurs et de tourments. Je ne voyais pas qui me les faisait endurer, et je me sentais brûler et comme hacher en mille morceaux : je ne crains pas de le dire, le supplice des supplices c'est ce feu intérieur et ce désespoir de l'âme.

Toute espérance de consolation est éteinte dans cet effroyable séjour ; on y respire une odeur pestilentielle, et on y manque d'espace pour s'asseoir ou pour se coucher. Telle était ma torture dans cet étroit réduit creusé dans le mur, où l'on

m'avait enfermée ; les murailles de ce cachot, effroi des yeux, me pressaient elles-mêmes de leur poids. Là tout vous étouffe ; point de lumière ; ce ne sont que ténèbres de la plus sombre obscurité ; et cependant, ô mystère ! sans qu'aucune clarté brille, on aperçoit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

Il ne plut pas à Notre-Seigneur de me donner alors une plus grande connaissance de l'enfer. Il m'a montré depuis des châtiments encore plus épouvantables infligés à certains vices ; comme je n'en souffrais point la peine, mon effroi fut moindre : dans la première vision, au contraire, ce Divin Maître voulut me faire éprouver véritablement en esprit, non-seulement l'affliction intérieure, mais les tourments même extérieurs comme si mon corps les avait soufferts. J'ignore la manière dont cela se passa, mais je compris bien que c'était une grande grâce, et que mon adorable Sauveur avait voulu me faire voir de mes propres yeux de quel supplice sa miséricorde m'avait délivrée. Car tout ce qu'on peut entendre dire de l'enfer, ce que j'en avais lu, ou appris dans mes propres méditations, quoique j'aie assez rarement approfondi ce sujet, la voie de la crainte ne convenant pas à mon âme ; tout ce que les livres nous disent des déchirements et des supplices divers que les démons font subir aux damnés, tout cela n'est rien auprès de la réalité : il y a entre l'un et l'autre la même différence qu'entre un portrait inanimé et une personne vivante ; et brûler en ce monde est peu de chose en comparaison de ce feu qui, dans l'enfer, brûle les réprouvés.

Il s'est écoulé à peu près six ans depuis cette vision, et je suis encore saisie d'un tel effroi en l'écrivant, que mon sang se glace dans mes veines. Au milieu des épreuves et des douleurs, j'évoque ce souvenir, et dès lors tout ce qu'on peut endurer ici-bas ne me semble plus rien, je trouve même que nous nous plaignons sans sujet. Je le répète, cette vision est, à mes yeux, une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites ; elle a admirablement contribué à m'enlever la crainte des tribulations et des contradictions de cette vie ; elle m'a donné du

courage pour les souffrir ; enfin elle a allumé dans mon cœur la plus vive reconnaissance envers ce Dieu qui m'a délivrée, comme j'ai maintenant sujet de le croire, de maux si terribles, et dont la durée doit être éternelle.

Depuis ce jour tout me paraît facile à supporter en comparaison d'un seul instant à passer dans le supplice auquel je fus alors en proie. Je ne puis assez m'étonner de ce qu'ayant lu tant de fois des livres qui traitent des peines de l'enfer, j'étais si loin de m'en former une idée juste et de les craindre comme je l'aurais dû. A quoi pensais-je alors, ô mon Dieu, et comment pouvais-je goûter quelque repos dans un genre de vie qui m'entraînait à un si effroyable abîme! O mon adorable Maître, soyez-en éternellement béni ! Vous avez montré de la manière la plus éclatante que vous m'aimiez infiniment plus que je ne m'aime moi-même. Combien de fois m'avez-vous délivrée de cette noire prison, et combien de fois n'y suis-je point rentrée contre votre volonté !

Cette vision a fait naître en moi une indicible douleur à la vue de tant d'âmes qui se perdent, et en particulier de ces Luthériens que le baptême avait rendus membres de l'Eglise. Elle m'a donné en outre les plus ardents désirs de travailler à leur salut ; pour arracher une âme à de si horribles supplices, je le sens, je serais prête à immoler mille fois ma vie. Je m'arrête souvent à cette pensée : nous sommes naturellement touchés de compassion quand nous voyons souffrir une personne qui nous est chère, et nous ne pouvons nous empêcher de ressentir vivement sa douleur quand elle est grande. Que doit donc nous faire éprouver l'infortune d'une âme en proie pour une éternité à un tourment qui surpasse tous les tourments ? Qui pourrait soutenir une pareille vue ? Quel cœur n'en serait déchiré ? Émus d'une commisération si tendre pour des souffrances d'un jour, que devons-nous sentir pour des douleurs sans terme ? Et pouvons-nous prendre un moment de repos, en voyant la perte éternelle de tant d'âmes que le démon entraîne chaque jour avec lui dans l'enfer ?

Un désir non moins ardent dont je brûle, c'est que l'affaire si importante de notre propre salut nous occupe tout entiers. Non, point de réserve : faisons tout ce qui dépend de nous pour plaire à Dieu, et ne cessons de lui demander à cette fin le secours de la grâce. Je l'avoue, après ce que j'ai vu, je ne saurais être sans crainte. Toute méchante que j'étais, j'avais quelque soin de servir Dieu ; j'évitais certaines fautes que l'on compte pour rien dans le monde. Notre-Seigneur me faisait aussi la grâce de supporter de grandes maladies avec une inaltérable patience; je n'étais portée ni à murmurer, ni à médire; il m'aurait été, ce me semble, impossible de vouloir du mal à qui que ce soit ; je n'étais point travaillée par la convoitise, mon cœur ne connaissait pas l'envie, ou, s'il en éprouva quelque atteinte, jamais du moins je ne me sentis coupable en cela d'aucune faute grave ; il y avait en moi quelques autres dispositions à la vertu, que je passe sous silence ; enfin, quoique très-misérable, j'avais presque toujours devant les yeux la crainte du Seigneur ; et, malgré tout cela, j'ai vu la triste demeure que les démons m'avaient préparée ; et, si le supplice que j'endurai fut terrible, il me semble, à vrai dire, que par mes fautes j'en avais mérité un plus grand. N'ai-je donc pas raison de dire qu'il est dangereux de se contenter de médiocres efforts, quand il y va de l'éternité ! Comment surtout une âme qui, à chaque pas, tombe en péché mortel, peut-elle goûter un seul moment de repos et de bonheur ? Au nom de Dieu, qu'elle se hâte de fuir les occasions, et ce Dieu de bonté ne manquera pas de venir à son secours, comme il l'a fait à mon égard. O doux Sauveur, qui m'avez tendu une main si secourable, daignez me soutenir désormais, afin que je ne tombe plus, j'ai vu l'affreux abîme où mes chutes me feraient descendre ; préservez-moi d'un tel malheur, je vous en conjure au nom de votre bonté infinie. Ainsi soit-il.

Cette mystérieuse vision et d'autres non moins insignes sur la félicité future des justes et les peines des méchants, portèrent dans mon âme la plus vive lumière. Je ne cessais de

soupirer après un nouveau genre de vie où je pusse faire pénitence de mes péchés et me rendre tant soit peu digne de cette gloire du Ciel qui m'avait été montrée. Fuir tout commerce avec les créatures, et me séparer entièrement du monde, était mon unique vœu. Cette pensée occupait sans cesse mon esprit ; mais loin de le troubler, elle y versait une paix délicieuse : il était manifeste qu'elle venait de Dieu, ainsi que cette nouvelle ardeur dont je me sentais enflammée pour son service. Recherchant donc ce que je pourrais faire pour sa gloire, il me sembla que je devais commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation, en gardant ma règle avec la plus parfaite fidélité dont je serais capable.

Quoique le monastère où j'étais fût bien réglé et comptât un grand nombre de fidèles épouses de Notre-Seigneur, il était si pauvre que les Religieuses se voyaient souvent obligées d'en sortir pour aller passer quelque temps soit chez leurs parents, soit dans d'autres maisons où toujours du reste elles pouvaient vivre en tout honneur et toute religion. Ce monastère n'avait pas non plus été fondé dans la rigueur de la première règle ; on n'y observait, comme dans tout l'Ordre, que la règle mitigée autorisée par une bulle du Pape. Je menais, ce me semblait, une vie trop douce et trop commode, parce que la maison était vaste et fort agréable. Mais de tous les inconvénients, le plus grave, à mes yeux, était ces fréquentes sorties auxquelles j'étais condamnée plus que d'autres ; car certaines personnes, à qui nos Supérieurs ne pouvaient rien refuser, souhaitant de m'avoir en leur compagnie, l'obtenaient d'eux par leur importunité. Il résultait de là que je restais peu dans mon monastère. Le démon devait sans doute y contribuer aussi, jaloux du grand bien que je faisais à quelques-unes de mes Sœurs, en leur faisant part des instructions que me donnaient les Maîtres spirituels avec qui je communiquais.

Les choses étant dans cet état, une personne (1) dit un jour

(1) La Sainte désigne ici une de ses nièces, Marie de Ocampo, fille de Jacques de Cepeda et de Beatrix de la Cruz y Ocampo.

dans un entretien à moi et à quelques autres réunies dans ma cellule, que si nous étions déterminées à vivre comme les Religieuses Déchaussées, il serait possible de fonder un monastère. Charmée d'une proposition qui répondait à mes vœux les plus intimes, je me hâtai d'en parler à cette dame veuve qui était tant de mes amies, et dans les mêmes sentiments que moi. Elle goûta si fort un tel dessein, que sur-le-champ elle s'occupa des moyens d'assurer des revenus au

Marie de Ocampo, ainsi que son angélique sœur Eléonore de Cepeda, avaient été placées dès leur plus tendre enfance dans le monastère de l'Incarnation pour y être élevées sous les yeux de leur Tante. Térèse cultiva ces deux âmes avec tout le dévouement de la sainteté, et eut le bonheur de préparer à Jésus-Christ deux Épouses dignes de lui. La jeune Marie devait néanmoins, avant de se lier par des nœuds éternels à l'Époux des Vierges, remporter sur elle-même une éclatante victoire. Comme elle avait reçu de Dieu les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et qu'en outre elle était douée de toutes les grâces de la nature, elle se laissa vaincre à un sentiment de secrète complaisance en elle-même; cédant à la légèreté irréfléchie de son âge, elle s'appliquait à rehausser ces avantages extérieurs, elle aimait à se parer avec une exquise élégance, et trouvait, pour y réussir, de merveilleuses industries; âme candide, elle ne voyait pas sans doute grand mal dans une pareille conduite. Cependant le moment de la grâce n'était pas loin.

A peine âgée de dix-sept ans, elle allait être toute à Jésus-Christ, et coopérer à l'accomplissement d'un de ses plus grands desseins.

Le 16 juillet de l'année 1560, le jour même de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, Marie de Ocampo passait les dernières heures d'une si belle journée dans la cellule de sa tante: là se trouvaient sa sœur, Eléonore de Cepeda, d'autres parentes et nièces de la Sainte, les unes Séculières, les autres Religieuses, et enfin Jeanne Suarez, cette grande amie de Térèse. La conversation s'étant engagée sur les obstacles qu'on rencontrait à une vie sainte et recueillie dans un monastère si nombreux, Marie de Ocampo prit soudain la parole, et dit avec une admirable vivacité: « Eh bien! nous toutes ici réunies, allons ailleurs pour mener une vie » plus solitaire, à la manière des ermites du désert: si vous vous sentez le cou» rage de vivre comme les Franciscaines Déchaussées, il y aura bien moyen de fon» der un monastère. » Comme ces paroles venaient du Ciel à l'insu de celle qui les prononçait, elles produisirent une profonde impression sur tous les cœurs; c'était un trait de lumière et de grâce. A cette seule pensée, toutes ces Vierges avaient tressailli de joie. La conversation devint plus vive; déjà l'on parlait de trouver des fonds: la jeune Marie tranche d'un mot la difficulté: « J'offre, dit-elle, mille ducats de mes biens. » Térèse était payée en ce moment des soins prodigués à son élève, et voyait s'élever déjà l'édifice de la Réforme du Carmel.

De son côté, Marie de Ocampo recevait le salaire de son magnanime dévouement; à l'instant même où elle promettait les mille ducats, Notre-Seigneur lui apparaissait, et lui témoignait sa satisfaction. A cette vue, cette âme grande et généreuse se sentant détachée de tout ce qui passe, prit l'inébranlable résolution de se consacrer tout entière à son Dieu dans la vie religieuse. Six mois après la fondation de Saint-Joseph d'Avila, vers la fin de février de l'an 1563, elle

nouveau monastère. Comme je le vois maintenant, il n'y avait guère d'apparence de succès ; mais avec l'ardeur de nos désirs, tout nous semblait possible. D'un autre côté, vivant très-contente dans la maison où j'étais, la trouvant fort à mon goût, et ma cellule tout à fait au gré de mes désirs, je balançais encore; il fut néanmoins convenu entre cette dame (1) et moi que nous recommanderions beaucoup l'affaire à Dieu.

eut le bonheur de recevoir le saint habit ; l'année suivante, le 21 d'octobre, elle fit profession. Elle porta dans le Carmel le nom de Marie-Baptiste. Sainte Térèse ne pouvait se lasser d'admirer ses rapides progrès dans la perfection, et tant d'amabilité unie à une vertu si ferme ; elle la regardait, à juste titre, comme une des plus fortes colonnes de la Réforme naissante. On voit par les lettres qu'elle lui écrivit la tendre affection qu'elle lui portait. Tous ceux qui la connurent étaient ravis de voir en elle, avec les plus riches trésors de la grâce céleste, une telle grandeur d'âme, un esprit si élevé, et une sagesse si consommée. Le couvent de Valladolid eut le bonheur de l'avoir longtemps pour Prieure. Telle était l'idée qu'on avait de sa sainteté, que Philippe III et la reine sa femme s'estimèrent heureux de voir au Carmel de Valladolid cette grande servante de Dieu sur son lit de mort, et de recommander à ses prières leurs personnes et leurs états. Quand la gloire du Ciel commença à lui apparaître, quel souvenir pour elle que ces paroles prononcées à dix-sept ans! Quel magnifique enchaînement de grâces Dieu attache parfois à une résolution magnanime prise à ce bel âge de la vie !

Voir Ribera, vie de sainte Térèse, liv. Ier, chap. XIII. — Hist. gén. des Carmes, liv. II, chap. II.

Nous avons vu au Carmel de Valladolid l'urne qui renferme les précieux ossements de Marie de Ocampo ; elle est placée au haut de la grande grille du chœur, ayant à droite et à gauche les urnes où sont les ossements de quelques autres Carmélites mortes en odeur de sainteté. Pensée vraiment ingénieuse et charmante, que ces tombeaux en quelque sorte suspendus en l'air ! Ces Vierges qui se sont endormies dans le Seigneur reposent entre leurs sœurs bien-aimées de l'exil, et le Tabernacle du Dieu vivant ; suspendues entre le Ciel et la terre, elles ont déjà pris l'essor pour voler, au dernier jour, au devant du Juge qui doit les couronner.

Sainte Térèse ayant séjourné à différentes époques au Carmel de Valladolid, la cellule qu'elle sanctifia a été changée en un oratoire où l'art et la piété n'ont rien oublié pour rendre encore la Sainte présente. C'est dans ce sanctuaire que fut découverte devant nous l'urne dépositaire des ossements de Marie de Ocampo ; et c'est là que nous avons eu le bonheur de tenir dans nos mains et de vénérer cette tête que la foi nous montrait déjà couronnée de rayons.

Les Carmélites de Valladolid ont voulu donner une preuve éclatante de leur tendre affection pour le Carmel de France : elles nous ont cédé la partie inférieure de ce chef vénérable d'où, par le conseil éternel du Très-Haut, partirent les paroles qui donnèrent la première impulsion à la Réforme de l'Ordre d'Élie. Cette relique insigne était destinée au Carmel de Toulouse, et elle est maintenant au pouvoir de la Révérende Mère Marie-Térèse du Bourg, Prieure de ce Monastère.

(1) Guiomar de Ulloa, dont la Sainte aura encore si souvent à parler. Voir sa biographie, page 319

Un jour, au moment où je venais de communier, Notre-Seigneur me commanda expressément « de m'employer de » toutes mes forces à l'établissement de ce monastère, me » donnant la formelle assurance qu'il réussirait et que la fer- » veur avec laquelle il y serait servi lui procurerait beaucoup » de gloire ; il voulait qu'il fût dédié sous le nom de Saint- » Joseph ; ce Saint veillerait pour notre garde à l'une des » portes, et la très-sainte Vierge à l'autre, tandis que lui,

Environ douze ans après le mémorable entretien de l'Incarnation, et tandis que la Sainte était Prieure de ce Monastère, l'angélique Éléonore de Cepeda, sous les yeux de sa Mère bien-aimée, quittait l'exil et moissonnait la palme des Vierges. Térèse l'avait toujours tendrement chérie, parce qu'elle avait toujours été pure comme un Ange ; elle avait fait de bonne heure d'admirables progrès dans l'oraison. Souverainement détachée de tout ce qui passe, et embrasée de l'amour de son Dieu, elle ne soupirait qu'après le moment de le posséder dans la Patrie.

La veille même du beau jour qui devait combler tous ses désirs, Térèse vit combien sa mort serait précieuse devant le Seigneur ; elle connut qu'elle irait droit au Ciel, sans passer par le Purgatoire. Qu'on juge de ce que dut éprouver la Sainte, lorsque tenant dans ses bras sa chère Éléonore mourante, elle la remettait en quelque sorte de main en main au Divin Époux des Vierges ! Au moment où les Sœurs transportaient ce corps virginal au chœur, pour les funérailles, Térèse vit une multitude d'Anges qui portaient avec elles le saint fardeau, circonstance qui faisait dire plus tard à la Sainte racontant cette vision : *C'est afin que l'on voie combien Dieu honore les corps où ont été des âmes justes*. Aussi elle voulut que l'enterrement se changeât en une pompe triomphale. La circonstance était parfaite pour son dessein : on était dans l'octave de la Fête-Dieu ; l'Église du monastère était magnifiquement parée. Au lieu d'une messe de mort, on dit la messe du très-saint Sacrement qui était celle du jour ; elle fut solennellement chantée, avec accompagnement d'orgue. L'Alleluia, plusieurs fois répété, semblait célébrer l'entrée de cette âme dans le séjour des joies éternelles. La Procession du très-saint Sacrement qui devait avoir lieu, acheva de donner à ces funérailles l'aspect d'une fête du Ciel. Éléonore, revêtue des saints habits des Vierges du Carmel, apparaissait dans son cercueil parsemé de lis et de fleurs, comme sur un trône de gloire. Un rayon de la Majesté divine brillait sur ce front d'une ineffable blancheur. Ses yeux semblaient fixer encore la Beauté souveraine qui l'avait ravie ; un céleste sourire était peint sur ses traits ; on n'eût pas dit qu'elle était morte, mais en extase. La Procession faisant lentement le tour du cercueil, lorsque le très-saint Sacrement fut près d'elle, Térèse et toutes les Religieuses purent à loisir contempler une dernière fois cette figure qui semblait se ranimer et briller d'une beauté plus vive. Après que Jésus-Christ ainsi porté en triomphe eut lui-même béni la sainte dépouille de son Épouse, les Religieuses la descendirent dans les caveaux du monastère où elle repose.

Comme l'angélique Éléonore de Cepeda, Jeanne Suarez, la tendre et fidèle amie de Térèse, précéda la Sainte dans le séjour de la félicité. Après sa mort, elle lui apparut toute rayonnante de gloire, et lui adressa ces paroles : Par toi, Térèse, je suis sauvée ! Por ti, soy salva !

Voir Ribera, vie de sainte Térèse, liv. IV, chap. V et chap. XI.

» Jésus-Christ, serait au milieu de nous. Cette maison serait » une étoile qui jetterait une grande splendeur. Quoique les » Ordres religieux n'eussent point leur ferveur première, je » ne devais pas croire qu'il en tirât peu de gloire, ni peu de » service : et que deviendrait le monde, s'il n'y avait des » Religieux ? Enfin il m'ordonnait de déclarer à mon Confes- » seur (1) le commandement qu'il venait de me faire, et de lui » dire de sa part de ne pas s'y opposer, et de ne pas m'en » détourner. »

Cette vision et ces paroles agirent d'une manière si puissante sur mon âme, que je ne pus douter que Dieu n'en fût l'auteur. Je ne laissai pas néanmoins de ressentir une peine très-vive, parce que mon esprit me représenta en ce moment une partie des travaux et des croix que devait me coûter une pareille entreprise. Je me trouvais d'ailleurs très-contente dans le monastère où j'étais ; et, si j'avais commencé à traiter de cette affaire, ce n'avait été ni avec une détermination arrêtée, ni avec certitude qu'elle réussirait. Ici Notre-Seigneur me donnait un ordre pressant ; et, comme j'entrevoyais les grandes difficultés que j'allais rencontrer, je balançais encore sur ce que j'avais à faire. Mais le Divin Maître me commanda tant de fois la même chose, et me présenta des raisons si nombreuses et si évidentes pour l'entreprendre, que, ne pouvant douter que ce ne fût sa volonté, je n'osai différer davantage d'en parler à mon Confesseur. Je lui donnai même par écrit la relation de tout ce qui s'était passé. Quoique, d'après les lumières de la raison, il ne vît guère d'apparence de succès dans un tel dessein, à cause du peu de ressources de mon amie pour subvenir aux frais de la fondation, il n'osa pas me donner le conseil d'y renoncer ; il me dit de le proposer au Provincial de notre Ordre (2), et de m'en remettre à sa décision. Je me conformai à cet avis ; mais comme je n'avais pas coutume de parler à ce Supérieur des visions et des grâces

(1) Le Père Balthasar Alvarez. Voir sa biographie, pag. 294.
(2) Le Père Ange de Salazar, Provincial de Castille.

extraordinaires que je recevais, ce fut cette dame qui lui déclara notre dessein de fonder un couvent de la règle primitive. Ce Père, qui a à cœur tout ce qui tient à la perfection de l'état religieux, entra aussitôt dans les intentions de ma compagne, lui promit de l'aider et de consentir à la fondation. Ils parlèrent du revenu nécessaire au nouvel établissement, et du nombre des Religieuses qui y seraient admises; il fut convenu, pour diverses raisons, que ce nombre ne dépasserait jamais celui de treize. Avant d'en venir là, nous avions écrit au bienheureux Père Pierre d'Alcantara pour l'informer de l'état des choses; et non-seulement il nous avait conseillé de poursuivre cette entreprise, mais il nous avait donné ses avis sur la conduite que nous avions à tenir (1).

Notre projet fut à peine connu, qu'il s'éleva contre nous une persécution qui serait bien longue à raconter. Que de mots piquants, que de railleries! On disait de moi que j'étais folle de songer à sortir d'un monastère où je me trouvais si bien; mais on se déchaînait avec plus de violence contre ma compagne. Elle avait peine à le supporter, et je ne savais que devenir non plus qu'elle, voyant qu'en certaines choses on

(1) Voici, d'après Ribera, l'adresse que portait une des lettres de saint Pierre d'Alcantara à sainte Térèse :

« A la très-magnifique et religieuse Dame, Dona Teresa de Ahumada, à Avila, » que Notre-Seigneur fasse d'elle une Sainte. »

La Sainte consulta aussi vers cette époque, saint Louis Bertrand, cette grande lumière de l'Ordre de Saint-Dominique. Le Saint était alors à Valence, en Espagne, où il exerçait la charge de Maître des novices; après avoir recommandé à Dieu, pendant trois ou quatre mois, une aussi importante affaire, il répondit en ces termes :

« Mère Térèse, j'ai reçu votre lettre; et, parce que l'affaire sur laquelle vous » me demandez mon avis, est de si haute importance au service de Notre-Sei- » gneur, j'ai voulu la lui recommander dans mes pauvres prières et aux saints sacri- » fices; c'est la raison pour laquelle j'ai tardé à vous répondre : maintenant je vous » dis, au nom du même Seigneur, de vous armer de courage pour exécuter une si » grande entreprise dans laquelle il vous aidera et vous favorisera; et je vous assure » de sa part qu'avant que cinquante ans se soient écoulés, votre Ordre sera un des « plus illustres de l'Eglise de Dieu lequel vous ait en sa sainte garde.

» A Valence. Frère Louis Bertrand. »

Les Bollandistes, dans la vie de saint Louis Bertrand, rapportent que la vérité de cette prédiction avait été regardée dans le procès de la canonisation de ce Saint comme une preuve authentique de l'esprit prophétique dont Dieu l'avait favorisé

avait humainement raison. L'âme navrée de douleur, je me réfugiai dans la prière, me recommandant au Divin Maître ; il daigna me consoler, et relever mon courage. « Je verrais « par là, me dit-il, ce qu'avaient souffert les Saints qui avaient « fondé des Ordres religieux ; il me restait encore beaucoup « plus de persécutions à essuyer que je ne pouvais penser ; « mais je ne devais point m'en mettre en peine. » Il ajouta quelques paroles particulières pour ma compagne, m'ordonnant de les lui transmettre. Que l'effet de ces paroles fut admirable ! A notre grand étonnement, nous nous trouvâmes soudains consolées de tout le passé, et pleines de courage pour résister à tous nos adversaires. Il faut le dire, il n'y avait dans la ville presque personne, même parmi celles d'oraison, qui ne nous fût contraire, et qui ne regardât notre projet comme le comble de la folie.

Cette affaire fit tant de bruit et causa tant de trouble dans mon propre monastère qu'il parut ardu au Provincial de lutter seul contre tous ; il changea donc d'avis et ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il nous dit que les revenus proposés n'étaient ni sûrs, ni suffisants, et que l'opposition à notre projet était trop grande. En tout cela, il semblait bien qu'il avait raison ; enfin il rétracta sa promesse et le consentement qu'il avait d'abord donné. Ainsi, lorsque nous croyions être venues à bout des plus grandes difficultés, nous eûmes le déplaisir de voir que le Provincial de l'Ordre nous était contraire. J'en éprouvai en particulier une peine très-vive, parce que son approbation m'aurait suffi pour me justifier aux yeux de tout le monde. Quant à ma compagne, on ne voulait plus lui donner l'absolution, si elle ne renonçait à ce dessein, parce que, disait-on, elle était obligée de faire cesser le scandale.

Avant que notre Provincial eût ainsi changé d'avis, et dans le temps où, personne dans la ville ne voulant nous donner conseil, on nous accusait de ne suivre que nos têtes, cette dame était allée trouver un saint Religieux de l'Ordre de Saint-

Dominique (1), l'homme le plus instruit qui fut alors dans cette ville, et auquel peu dans son Ordre étaient supérieurs, Désirant ardemment être aidée de ses lumières, elle l'avait informé de tout avec la plus grande exactitude, et lui avait dit ce qu'elle pouvait donner de son patrimoine pour la fondation du nouveau monastère. De mon côté, je lui fis connaître tout notre dessein, mais sans lui parler des révélations que j'avais eues ; je me contentai de lui dire les raisons naturelles qui me déterminaient, désirant qu'il ne prononçât que d'après cet exposé. Il demanda huit jours pour y réfléchir, et voulut savoir si nous étions résolues de suivre ses avis. Je lui répondis que oui ; mais malgré cette réponse qui était, ce me semble, l'expression vraie de mes sentiments, je demeurais toujours dans une ferme assurance que l'affaire réussirait. La foi de ma

1 Ce saint Religieux est Pierre Ybanez, une des gloires de cet Ordre qui a donné à l'Église tant de grands hommes, tant de génies, tant d'Apôtres et de Saints. Il professa la théologie avec distinction, et il sut toujours allier la sainteté de la vie avec les labeurs de la science. Nous avons de lui un traité fort estimé, écrit en langue castillane, sur *le Discernement des Esprits*. Jacques Echard, dans *sa Bibliothèque des Ecrivains de l'Ordre de Saint-Dominique*, nous a laissé de cet éminent théologien un noble portrait que les Bollandistes ont reproduit dans leur ouvrage sur sainte Térèse.

Le premier il eut l'heureuse idée de donner à Térèse l'ordre d'écrire l'histoire de sa vie. Cette première histoire commencée au monastere de l'Incarnation d'Avila, et terminée en juin 1562 à Tolede, chez Louise de la Cerda, sœur du Duc de Medina Cœli, n'existe plus ; mais heureusement elle se retrouve tout entiere quant au fond dans la seconde que la Sainte écrivit avec plus d'etendue, par le commandement d'un autre Religieux non moins célebre de l'Ordre de Saint-Dominique, le Pere Garcia de Toledo. Ce fut dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, fondé le 24e jour d'août, en 1562, que sainte Terese travailla pendant les années 1563, 1564 et 1565, à cette seconde vie qui est celle que nous possedons, et dont le manuscrit, conservé à l'Escurial, a été entre nos mains.

Nous aimons à le dire avec un historien de la Sainte : Si Pierre Ybanez fut utile à Térese pour le bien de son âme, et pour l'etablissement du premier monastère de la Reforme, il dut de son côté aux grands exemples de cette Vierge séraphique les admirables progres qu'il fit dans la vie spirituelle. Maitre et disciple tout ensemble de Terese, il s'éleva en peu d'années à la plus haute sainteté. Dieu se plut à le récompenser avec munificence de tout ce qu'il avait fait pour la Réformatrice du Carmel, et il ne cessa plus de répandre ses grâces avec profusion dans cette âme privilégiée.

Sainte Térese, dans ce livre de sa vie, nous fait connaître quelques-unes des grâces extraordinaires dont Dieu favorisa ce glorieux fils de Saint-Dominique, et elle nous a laissé au chap. XXXVIII le ravissant tableau de sa sainte mort, arrivee en 1565, dans le couvent de Trianos.

compagne était plus vive que la mienne ; rien de tout ce qu'on lui aurait pu dire n'aurait été capable de lui faire abandonner ce dessein. Quant à moi, je croyais, je le répète, qu'il ne pouvait manquer de réussir ; mais tout en regardant comme vraie la révélation que j'avais eue, je n'y ajoutais foi qu'autant qu'elle n'aurait rien de contraire à la sainte Ecriture et aux lois de l'Église que nous sommes tenus de suivre. Ainsi, si ce savant Religieux eût dit que nous ne pouvions, sans offenser Dieu et sans blesser notre conscience, poursuivre ce dessein, il me semble que je m'en serais départie à l'heure même, ou que j'aurais cherché d'autres voies pour le faire réussir. Notre-Seigneur ne me donnait pas alors d'autres lumières pour ma conduite.

Ce grand serviteur de Dieu m'a avoué depuis que, connaissant l'opposition de toute la ville, et ayant été averti par un gentilhomme de bien prendre garde de nous assister, il était entré dans ce sentiment général que notre projet était une folie, et avait résolu d'user de tout son pouvoir pour nous porter à y renoncer : mais qu'avant de nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré notre intention et la régularité que nous voulions établir dans ce nouveau monastère, il était demeuré persuadé que ce dessein était fort agréable à Dieu. Ainsi il nous répondit que, bien loin d'y renoncer, nous devions nous hâter de le mettre à exécution ; il nous indiqua même la manière de nous y prendre et la conduite à tenir. Il ajouta que le revenu qu'on y affectait était insuffisant à la vérité, mais qu'il fallait bien donner quelque chose à la confiance en Dieu. Enfin, il s'offrait de répondre aux difficultés de tous ceux qui s'opposeraient à notre dessein. Depuis ce moment, en effet, il n'a jamais cessé de nous prêter le plus ferme appui, comme je le dirai dans la suite.

Extrêmement consolées par cette réponse, nous ne le fûmes pas moins en voyant quelques personnes de sainte vie, qui auparavant nous étaient contraires, non-seulement s'adoucir, mais nous prêter même leur concours. De ce nombre était ce

saint gentilhomme dont j'ai fait mention (1). Notre dessein lui semblait d'une perfection très-relevée, attendu qu'il reposait tout entier sur le fondement de l'oraison ; et, si l'exécution avait à ses yeux de grandes difficultés, il ne laissait pas de juger que Dieu en pouvait bien être l'auteur. Je ne doute pas que Notre-Seigneur ne lui ait inspiré des sentiments si favorables, de même qu'à cet Ecclésiastique auquel je m'étais d'abord adressée, et dont j'ai parlé plus haut (2) : car, il n'y a rien qu'il n'ait fait pour nous assister. C'était un homme dont tout le monde admirait la vertu, et que Dieu avait visiblement établi dans cette ville pour le salut d'un grand nombre d'âmes.

Les choses étant en ces termes, et nous trouvant secourues par beaucoup de prières, nous achetâmes une maison ; elle était dans un site favorable, mais fort petite ; c'est de quoi je n'avais nulle peine, parce que Notre-Seigneur m'avait dit : « Entre comme tu pourras, tu verras ensuite ce que je ferai. » Et, certes, je l'ai admirablement vu. Aussi, malgré la modicité du revenu, j'avais la ferme conviction que le Divin Maître viendrait à notre secours par d'autres voies, et favoriserait notre entreprise.

(1) François de Salcedo. Voir sa biographie au chap. XXIII.
(2) Le Maître Daza. Voir sa biographie au même chapitre.

CHAPITRE XXXIII.

Le Provincial des Carmes change d'avis, et ne veut plus consentir à la fondation. — Balthasar Alvarez, Confesseur de la Sainte, lui ordonne alors de ne plus s'en occuper. — Héroïque obéissance de Térese pendant six mois. — Durant ce temps, Pierre Ybanez et Guiomar de Ulloa poursuivent avec ardeur la sainte entreprise. — Gaspar de Salazar, nouveau Recteur du collége de la Compagnie de Jésus à Avila, met un terme aux peines de Térese. — Notre-Seigneur la presse de nouveau de reprendre l'affaire de la fondation. — Sainte Claire lui promet de l'assister. — La très-sainte Vierge lui apparaît avec saint Joseph ; particularités admirables de cette apparition.

Ainsi, l'affaire allait se conclure, et l'on était à la veille de passer le contrat, lorsque notre Provincial changea d'avis. Ce fut, je crois, par une conduite toute particulière de la Providence, comme les suites l'ont fait voir. Le Seigneur touché de tant de prières devait rendre son œuvre plus parfaite, en la faisant réussir d'une autre manière. Notre Supérieur n'eut pas plutôt retiré son consentement, que mon Confesseur m'ordonna de ne plus penser à cette affaire, et Dieu sait avec quelle peine je l'avais conduite jusqu'à ce point. Dès qu'on apprit en ville que nous l'avions abandonnée, on se confirma dans la pensée que ce n'avait été qu'une rêverie de femmes ; et les murmures redoublèrent contre moi, quoique je n'eusse rien fait que de l'avis du Provincial.

J'étais très-mal vue de tout mon monastère pour avoir entrepris d'en établir un d'une observance plus étroite. Les Sœurs disaient que c'était leur faire affront ; que rien ne m'empêchait

de bien servir Dieu dans mon couvent, comme faisaient tant d'autres meilleures que moi ; que je n'étais pas affectionnée à la maison, et que j'aurais mieux fait de lui procurer du revenu que de le vouloir porter ailleurs. Quelques-unes étaient d'avis qu'on me mît en prison ; d'autres, en petit nombre, prenaient faiblement ma défense. Je sentais que celles qui m'étaient opposées avaient raison en bien des choses : aussi, je leur exposais quelquefois les motifs de ma conduite ; mais, ne pouvant leur déclarer le principal qui était le commandement que Notre-Seigneur m'avait fait, je ne leur répondais le plus souvent que par mon silence. Dieu m'accorda une très-grande grâce : cet orage ne troubla point ma paix, et je me désistai de mon entreprise avec autant de facilité et de contentement que si elle ne m'eût rien coûté. Nul ne pouvait croire qu'il en fût ainsi, pas même les personnes d'oraison avec qui je traitais ; on s'imaginait, au contraire, que j'en étais extrêmement peinée et confuse ; et mon Confesseur lui-même était dans cette pensée. Pour moi, comme je croyais avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour mettre à exécution ce que Notre-Seigneur m'avait commandé, il me semblait que je n'étais pas obligée à davantage ; je demeurais donc tranquille et contente dans le monastère où j'étais, toujours fermement convaincue que ce dessein s'exécuterait, quoique je ne visse ni quand, ni par quel moyen cela pourrait être.

Mais je fus vivement touchée d'une lettre de mon Confesseur qui me fit craindre d'avoir agi en quelque chose contre sa volonté, Notre-Seigneur voulant sans doute ajouter à tant d'autres peines celle qui devait m'être le plus sensible. Au milieu de cette multitude de persécutions, lorsqu'il aurait dû, ce me semble, me consoler, il me disait que je devais enfin reconnaître, par ce qui venait d'arriver, que mon projet n'était qu'une rêverie ; qu'instruite par cette leçon, je ne devais plus m'en occuper à l'avenir ni même en parler, puisque je voyais le scandale qui en était résulté, et d'autres choses semblables faites pour donner de la peine. Cette lettre m'affligea plus que

tout le reste ensemble ; je craignis qu'à mon occasion et par ma faute Dieu n'eût été offensé ; il me vint encore à l'esprit que, si mes visions étaient fausses, toute mon oraison n'était qu'une chimère, et que j'étais moi-même bien abusée et bien misérable. Ces alarmes me serrèrent tellement le cœur que j'en étais toute troublée et dans une incroyable affliction. Mais Notre-Seigneur qui ne m'avait jamais manqué dans toutes ces peines dont j'ai fait le récit, et de la bouche duquel j'avais souvent entendu des paroles de consolation et d'encouragement qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici, vint alors aussi à mon secours, en me parlant de la sorte : « Ne t'afflige » point, ma fille ; loin de m'avoir offensé par cette entreprise, » tu m'as rendu un grand service ; fais ce que ton Confesseur » te commande, en gardant maintenant le silence sur cette » affaire, jusqu'à ce qu'il soit temps de la reprendre. »

Ces paroles répandirent tant de calme et de joie dans mon âme, que je ne comptai plus pour rien la persécution soulevée contre moi. Notre-Seigneur me fit connaître le prix immense des peines et des persécutions que l'on souffre pour son service; car, sans parler de tant d'autres précieux avantages que j'en retirais, je vis dès cette époque mon amour pour Dieu prendre des accroissements tels que j'en étais éprouvantée ; et voilà l'origine de ce désir des souffrances qui s'est allumé en moi, et que je ne puis plus éteindre (1). Tandis que je jouissais d'un si grand bonheur, l'on se figurait que j'étais confuse et abattue du mauvais succès de notre entreprise ; il en eût été ainsi, je l'avoue, si Notre-Seigneur ne m'eût soutenue et favorisée par des grâces si extraordinaires. Ce fut à cette époque que commencèrent ces grands transports de l'amour de Dieu, et ces grands ravissements dont j'ai parlé ; mais je gardais pour moi le secret de ces étonnantes faveurs, sans le communiquer à personne.

Ce saint Religieux Dominicain (2) persistait à croire, comme

(1) Elle exprimait ce désir par ce mot sublime qui s'échappait sans cesse de son âme : Aut pati, aut mori ! Ou souffrir, ou mourir !

(2) Pierre Ybanez.

moi, que la fondation aurait lieu. Me voyant fermement résolue de ne plus m'en mêler pour ne pas aller contre les ordres de mon Confesseur, il s'en occupait de concert avec cette Dame, mon amie, que Dieu m'avait associée dans cette œuvre; ils écrivirent à Rome, et ne négligeaient rien pour en venir à l'exécution. Le démon parvint, de son côté, à faire savoir que j'avais eu sur cela quelque révélation; ce bruit se communiquant d'une personne à l'autre, on vint me dire avec grand effroi que les temps étaient fâcheux, qu'on pourrait bien intenter quelque accusation contre moi, et me dénoncer aux inquisiteurs. L'avis me parut plaisant; et je ne pus m'empêcher d'en rire; car j'étais sûre de mes dispositions intérieures pour tout ce qui regarde la foi, et je me sentais prête à donner mille fois ma vie non-seulement pour chacune des vérités de l'Ecriture sainte, mais encore pour la moindre des cérémonies de l'Eglise. Ma réponse fut donc que, sur ce point, on pouvait être sans crainte; mon âme serait en bien mauvais état, si j'avais quelque chose à redouter de l'inquisition; si j'en avais le moindre soupçon, j'irais moi-même me présenter pour être examinée; mais si l'on m'accusait faussement devant ce tribunal, Notre-Seigneur saurait me justifier, et faire tourner l'accusation à mon avantage.

Je rendis compte de ceci à ce Père Dominicain, notre ami dévoué et si savant que je pouvais être bien tranquille en suivant ses avis. Je lui fis connaître en même temps, avec le plus de clarté qu'il me fut possible, toutes les visions que j'avais eues, ma manière d'oraison, et les grâces extraordinaires que Dieu me faisait; je le suppliai de tout examiner avec attention, et de me dire ensuite s'il y trouvait quelque chose de contraire à l'Écriture sainte. Il me rassura beaucoup, et j'ai lieu de croire que cette communication fut aussi très-utile à son âme. Car bien qu'il fût déjà excellent Religieux, il s'adonna dès ce moment beaucoup plus à l'oraison. Pour vaquer plus librement à ce saint exercice, il se retira dans un monastère de son Ordre bâti dans un endroit fort solitaire. Il y avait passé plus de

deux ans, lorsque, à son grand regret, l'obéissance vint l'en arracher, les besoins de l'Ordre appelant ailleurs un homme d'un tel mérite. Son éloignement qui me privait d'un si grand secours, me fut très-sensible ; néanmoins je n'y mis aucun obstacle, sachant combien cette retraite lui devait être utile ; car Notre-Seigneur, me voyant fort affligée de son départ, m'avait dit : « Console-toi, et n'en aie point de peine ; il » marche sous la conduite d'un bon Guide. » En effet, il était à son retour, si avancé dans la perfection et dans les voies intérieures, qu'il me disait que pour rien au monde il ne voudrait n'avoir pas été dans cette solitude. Je pouvais en dire autant de mon côté ; car si auparavant il ne me rassurait et ne me consolait que par les lumières de la science acquise, depuis son retour il le faisait encore par une grande expérience des choses surnaturelles. Notre-Seigneur, qui avait arrêté dans ses éternels desseins la fondation de ce monastère, nous ramena ce saint Religieux justement au moment où son concours nous était nécessaire pour consommer notre entreprise.

Je me renfermai durant cinq ou six mois dans un silence absolu, m'interdisant toute démarche et même toute parole sur cette affaire. Notre-Seigneur, dans cet intervalle, ne m'en dit jamais rien. Je n'en comprenais pas la cause ; mais je ne pouvais m'ôter de l'esprit que ce dessein s'accomplirait. Au bout de ce temps, le Recteur du collége de la Compagnie de Jésus (1) ayant quitté cette ville, Notre-Seigneur lui substitua

(1) Le Pere Denys Vasquez, né a Tolede en 1528. Il était déjà très-savant dans les lettres grecques et latines, lorsqu'en 1550 il entra dans la Compagnie de Jésus. Il s'y distingua dans les sciences sacrees, et il gouverna successivement diverses maisons de la Société en Espagne, en Italie et en Allemagne. Il fut secrétaire de saint François de Borgia ; ayant par cet emploi les plus intimes rapports avec lui, il put l'etudier et l'approfondir. Aussi nous a-t-il laissé une vie manuscrite de ce grand Saint, plus etendue que celle que le Pere Ribadeneyra avait d'abord publiée. Le Pere Jean-Eusebe Nieremberg declare qu'il avait entre les mains ce précieux manuscrit, quand il composa la Vie de saint François de Borgia. Denys Vasquez est encore l'auteur d'une traduction espagnole du martyrologe romain de Gregoire XIII. Apres une vie remplie de travaux, il termina saintement sa carriere a

dans cette charge un homme profondément versé dans les voies spirituelles, et qui à un grand courage et à un excellent esprit joignait les lumières de la science (1). Un tel secours m'était alors bien nécessaire ; car mon Confesseur dépendant du Recteur, et tous ceux de la Compagnie se faisant un devoir de ne prendre aucune détermination importante sans l'avis de leur Supérieur, il en résultait que malgré qu'il eût une parfaite connaissance de mes dispositions et un grand désir de me faire avancer à grands pas, il n'osait néanmoins décider sur certaines choses, et il avait bien des raisons d'agir de la sorte. D'un autre côté, mon âme se sentant comme emportée par l'impétuosité de ses transports, je souffrais beaucoup de la voir ainsi liée par mon Confesseur : cependant je ne m'écartais en rien de ce qu'il me commandait.

Tolède, au commencement de 1590. (V. *Biblioth Script. Soc. Jesu*, et Jean-Eusèbe Nieremberg, Vie de saint François de Borgia.)

Denys Vasquez fit ce qu'il devait faire comme Recteur du collége d'Avila ; sa fermeté et sa prudence méritent des éloges. Il n'était que depuis peu de temps à la tête du collége de Saint-Gilles qu'il gouverna seulement un an et demi. Voyant que le projet de la Sainte soulevait une opposition générale dans la ville, il était de son devoir de prendre du temps, d'examiner et d'imposer au Père Balthasar Alvarez le même plan de conduite. On comprend qu'en présence d'un aussi grand projet que celui de Térese, et de la tempête qu'il excitait dans Avila, Denys Vasquez ait usé d'une sévère réserve, d'une sage lenteur, et qu'il y ait soumis le Père Balthasar. Ils étaient même obligés l'un et l'autre, quand le Père Ange de Salazar, Provincial de la Sainte, ne voulut plus entendre parler de la fondation, de dire à Térèse que la volonté de Dieu se manifestant par l'organe de son Supérieur, elle devait sur-le-champ cesser de poursuivre son entreprise.

Leur conduite, au reste, secondait le plan de la Providence, qui avait fixé à une époque plus éloignée l'exécution du dessein conçu par Térese. Aussi Notre-Seigneur semble l'approuver en disant à la Sainte : « Fais ce que te dit ton Confesseur, » en ne t'occupant plus de cette affaire, jusqu'à ce que le moment de la reprendre soit venu. »

En ne permettant pas au Père Balthasar de donner les mains au projet de la fondation nouvelle, Denys Vasquez fait pratiquer au Confesseur et à sa pénitente une vertu fondamentale dans le christianisme : pendant six mois l'un et l'autre immolent leur volonté, leurs vues, et donnent l'exemple d'une obéissance héroïque. Chose admirable ! Pendant ces six mois, Dieu qui demandait de ces deux âmes ce dernier sacrifice, ne fait pas entendre une seule parole à la Sainte touchant la fondation ; il se plait en quelque sorte à contempler du haut du Ciel Térèse et son Guide se courbant avec une soumission absolue sous l'autorité de ceux qui sont ses représentants sur la terre.

(1) Gaspar de Salazar, dont la Sainte parlera souvent encore, soit dans le livre de sa Vie, soit dans ses lettres.

Étant un jour dans une profonde affliction, parce qu'il me semblait que ce Père n'ajoutait pas foi à mes paroles, Notre-Seigneur me dit : « Ne t'afflige point, cette peine finira bientôt. » Ces paroles me causèrent une vive allégresse, dans la pensée qu'elles annonçaient ma mort prochaine, et je ne pouvais me les rappeler, sans tressaillir de joie. Mais je ne tardai pas à voir clairement que c'était de l'arrivée du Recteur mentionné plus haut, que le Divin Maître entendait parler ; car il ne fut pas plutôt venu, que cette peine cessa sans que je l'aie jamais éprouvée depuis. En voici la raison : loin de vouloir restreindre la liberté du Père Ministre qui était mon Confesseur, le nouveau Recteur lui dit au contraire de me consoler, l'assurant qu'il n'y avait rien à craindre ; et de ne plus me conduire par une voie si resserrée, mais de laisser agir en liberté l'esprit de Dieu dans mon âme : car quelquefois, je dois le dire, au milieu des grands transports qui la saisissaient, elle pouvait à peine respirer.

Ce Recteur me vint voir ; je devais, d'après l'ordre de mon Confesseur, lui ouvrir mon âme avec toute la liberté et toute la clarté possibles. D'ordinaire j'éprouvais une extrême répugnance pour ces sortes d'ouvertures, il n'en fut pas de même cette fois : en entrant dans le confessionnal, je sentis dans l'intime de mon âme un je ne sais quoi, que je ne me souviens point d'avoir jamais senti ni auparavant ni depuis pour nulle autre personne. Je ne saurais représenter ni faire comprendre par aucune comparaison de quelle manière cela se passait. Tout ce que j'en puis dire, est que ce fut une joie spirituelle et une vue intérieure que cet homme de Dieu me comprendrait, et qu'il y avait du rapport entre son âme et la mienne. Ce que je trouvai là d'étonnant, et d'incompréhensible pour moi, c'est que nous ne nous étions jamais parlé, et que personne ne m'avait jamais rien dit de son talent pour la conduite des âmes ; enfin, je ne le connaissais en aucune manière. J'ai parfaitement reconnu depuis que je ne m'étais pas trompée, mon âme ayant sous tous les rapports tiré un très-grand profit

des communications que j'eus avec lui. Il dirige parfaitement les âmes déjà avancées dans les voies de Dieu ; il ne se contente point de les faire marcher pas à pas, il les fait courir ; Dieu lui a accordé entre autres dons un talent très-particulier pour les porter à la mortification et à un détachement universel des choses de ce monde. Je n'eus pas plutôt commencé de traiter avec lui, que je compris sa manière d'agir ; je vis que c'était une âme pure, sainte, et qui avait reçu du Seigneur une grâce toute spéciale pour discerner les esprits. Grande fut ma consolation d'être sous la conduite d'un tel Maître.

Il y avait peu de temps que je jouissais de cet avantage, lorsque Notre-Seigneur commença à me presser de nouveau de reprendre l'affaire de la fondation. Il me chargea d'en dire les raisons, et de faire part de certaines particularités à ce Père et à mon Confesseur, afin qu'ils ne m'en détournassent pas. Quelques-unes de ces raisons leur parurent si fortes, qu'ils auraient craint de ne pas s'y rendre, principalement le Recteur, qui, considérant avec soin et attention tout ce qui s'était passé, n'avait jamais douté que ce dessein ne vînt de Dieu.

Enfin, après bien des choses qui s'étaient passées, ils n'osèrent ni l'un ni l'autre me détourner de poursuivre mon entreprise, et mon Confesseur me permit de nouveau de m'y employer de tout mon pouvoir (1), Mais ce pouvoir étant fort

(1) Voici comment il plut à Notre-Seigneur de faire évanouir tous les doutes du Père Balthasar Alvarez ; il dit un jour à la Sainte : « *Dis à ton Confesseur de faire » demain sa méditation sur ce verset : Quam magnificata sunt opera tua, Domine, » nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ ! Que vos œuvres sont grandes et magni- » fiques, ô mon Dieu ! et que vos pensées sont profondes !* » (Psaume XCI).

La Sainte lui écrivit aussitôt un billet qui contenait ce que Notre-Seigneur lui avait dit. Le Père Balthasar ayant exécuté cet ordre du Divin Maître, fut éclairé d'une lumière toute céleste ; il vit que cette fondation était l'œuvre de Dieu, et que ce grand Dieu voulait se servir d'une femme pour faire éclater ses merveilles. Dès ce moment, il dit à sa sainte pénitente qu'il n'y avait plus à hésiter, mais qu'elle devait s'employer de toutes ses forces à exécuter un dessein dont Dieu était visiblement l'auteur.

Ribera, Vie de Sainte Térèse, livre I, chap. XXIV.

Yepes, Vie de Sainte Térèse, 1re partie, livre II, chap. III.

petit, et me trouvant presque seule, je ne pouvais m'empêcher de voir clairement les peines que j'allais rencontrer. Il fut convenu entre nous de conduire l'affaire dans le plus grand secret ; dans ce dessein, je priai une de mes sœurs qui ne demeurait pas dans la ville d'acheter la maison et de la faire arranger comme si c'eût été pour elle ; quant à l'argent, il plut au Seigneur de nous l'envoyer par des voies admirables qu'il serait trop long de rapporter (1). En tout ceci, je veillais

(1) La Sainte fait surtout allusion ici à la somme considérable que son frère Laurent de Cepeda lui envoya du Pérou en 1561, sans rien savoir du dessein que méditait sa sœur ; voilà pourquoi ce secours inespéré lui parut si miraculeux. Elle lui en témoigna toute sa reconnaissance par une charmante lettre du 31 décembre de la même année.

Laurent de Cepeda était parti pour l'Amérique vers l'an 1540 ; suivant comme ses frères la carrière des armes, il fut fait d'abord capitaine, et ensuite trésorier-général de la Province de Quito. Le 18 mars 1556, il épousa Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman, femme d'un rare mérite et d'une admirable piété. Pendant les onze années que dura leur sainte union, Don Laurent admira dans la compagne que Dieu lui avait donnée un type parfait de l'épouse et de la mère chrétienne. Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman n'avait pas encore atteint sa trentième année, et déjà elle avait amassé d'immenses mérites pour le Ciel ; Dieu se hâta de poser sur son front la couronne de justice, et le 14 novembre de l'an 1567 cette âme céleste et angélique voyait s'ouvrir pour elle le séjour de la félicité.

Dieu, qui glorifie ceux qui l'ont glorifié ici-bas, a voulu que l'éloge de cette femme accomplie fût transmis aux âges futurs par la séraphique Térèse, et par l'époux chrétien témoin de la sainteté de sa vie.

Voici en quels termes, dans un mémoire écrit de sa propre main, Don Laurent de Cepeda nous parle d'elle : « La Bienheureuse (la sainteté de sa vie et de sa mort me » permettent de la nommer ainsi) n'avait que 28 ans, 4 mois et 20 jours, quand Dieu » l'appela à lui. Sa mort fut si sainte, que je conjure le Seigneur, quand il daignera » me tirer de cet exil, de me faire mourir dans les mêmes dispositions. Jusqu'à son » dernier soupir elle donna, comme elle l'avait fait toute sa vie, l'exemple des plus » belles vertus. Elle me dit par deux fois : *Qu'un jour je la suivrais, et que si je voulais être avec elle dans la gloire, je devais être fervent chrétien et servir fidèlement* » *Notre-Seigneur*. Elle voulut mourir revêtue de l'habit des Religieuses de Notre-» Dame de la Merci, et être enterrée dans l'église du monastère de cet Ordre, dans » la chapelle de Saint-Jean de Latran. Elle l'avait ainsi souhaité pour gagner les » grandes indulgences qui se gagnent dans ce sanctuaire. »

Après le témoin oculaire de tant de vertus, entendons la séraphique Térèse, dans une lettre à Jeanne de Ahumada sa sœur : « Je viens d'apprendre que Don » Laurent a perdu sa femme ; cette nouvelle ne nous doit point causer de peine, car » je connaissais la vie qu'elle menait : déjà depuis longtemps elle était adonnée à » l'oraison ; et, d'après ce qui m'a été dit, sa mort a été si belle qu'elle a jeté dans » l'admiration tous ceux qui en ont été témoins. » (Lettre XLII, tome IV).

Les dernières paroles de Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman laissèrent dans l'âme de Laurent de Cepeda une ineffaçable empreinte, et sainte Térèse nous apprend

à ne rien faire contre l'obéissance ; mais je me gardais d'en parler à mes Supérieurs, sachant qu'ils s'opposeraient, comme la première fois, à mon dessein, et pourraient peut-être le ruiner entièrement. Il est incroyable combien j'eus de peines à essuyer soit pour me procurer cet argent, soit pour trouver la maison, traiter du prix, et la faire accommoder. Je portais le poids de tout, quoique ma compagne fît ce qu'elle pouvait pour me soulager ; mais ce qu'elle faisait était peu de chose, et

dans ses écrits jusqu'à quel point il fut fidèle à la recommandation de son épouse mourante. Après un séjour de plus de 34 ans en Amérique, sur le conseil de sa sœur Don Laurent revint en Espagne avec ses enfants, vers le milieu de l'année 1575 ; et pour pouvoir être tout à Dieu dans la solitude, il fixa son séjour à une lieue de distance d'Avila, dans une très-belle maison de campagne appelée la Serna. Il se mit sous la direction de sa sœur, consommée alors en sainteté, et en cinq années il s'éleva à la plus haute perfection. La Sainte avait une si haute idée de ses connaissances dans les choses de Dieu, qu'elle l'appela à une conférence spirituelle où se trouvaient saint Jean de la Croix, Julien d'Avila et François de Salcedo, et où l'on devait expliquer le sens de ces paroles : *« cherche-toi en moi »* que Notre-Seigneur lui avait adressées dans l'oraison. C'est à cette célèbre conférence qu'a rapport la Ve lettre du 1er volume adressée à Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila, et une des plus spirituelles qui soient sorties de la plume de la Sainte. Laurent de Cepeda fut un insigne bienfaiteur du Carmel de Séville et de toutes les maisons fondées par sa sœur ; il s'endormit saintement dans le Seigneur le 26 juin 1580. Sainte Térese, dans ses lettres et dans son livre des Fondations, nous a laissé de lui un portrait achevé ; il faut lire en particulier les deux lettres qu'elle écrivit sur sa mort, l'une à Marie de Saint-Joseph, Prieure du Carmel de Séville, l'autre à Don Laurent son neveu, fils de Laurent de Cepeda. Nous renvoyons le lecteur à ces sources, il n'y a rien à ajouter à ce que la Sainte a dit.

Laurent de Cepeda, pour ne pas être séparé après sa mort de sa sainte sœur, voulut être inhumé dans l'église de Saint-Joseph d'Avila ; dans ce dessein, il fut le fondateur d'une des chapelles de cette église, qu'il dédia à saint Laurent son Patron, et c'est dans cette chapelle qu'il fut enterré. Voici l'inscription de son tombeau :

Le XXVI juin de l'an 1580, s'endormit dans le Seigneur Laurent de Cepeda, frère de la sainte Fondatrice de cette maison, et de toutes les Carmélites Déchaussées. Il repose dans cette chapelle qu'il a fait ériger.

De sept enfants que Dieu avait donnés à Laurent de Cepeda et à Jeanne Marie de Fuentes y Guzman son épouse, quatre ayant été moissonnés dans l'âge d'innocence avaient précédé leur mère au Ciel. Elle laissait deux fils, Laurent et François de Cepeda, qui se montrèrent dignes de leurs parents ; mais la perle de la famille fut la candide Térésita, à la naissance de laquelle sa mère ne survécut que de quelques jours.

Lorsque Laurent de Cepeda, de retour des Indes, alla avec ses trois enfants voir sa sœur à Séville, au mois d'août 1575, Térésita n'avait que sept ans accomplis, et Térèse, de son côté, n'avait plus que sept ans à passer en cet exil. La Sainte qui, du premier coup d'œil, vit dans la fille de son frère un ange d'innocence

si peu de chose que ce n'était presque rien. Elle prêtait seulement son nom et son entremise ; tout le reste retombait sur moi, et je ne comprends pas aujourd'hui comment j'ai pu y résister. Quelquefois, tout affligée, je disais à Notre-Seigneur : Mon Divin Maître, pourquoi me commandez-vous des choses qui semblent impossibles ? Que si n'étant qu'une femme, au moins, j'étais libre ; mais liée en tant de manières, sans argent et sans savoir où en trouver pour le bref ni pour tout le reste, que puis-je faire, Seigneur ?

et une future épouse de Jésus-Christ, lui voua dès ce moment la tendresse d'une mère. Elle l'adopta dès cet âge si tendre pour sa fille spirituelle ; et après l'avoir gardée quelque temps avec elle à Séville et à Tolède, elle confia son éducation aux Carmélites de Saint-Joseph d'Avila. Là, cette tendre fleur, loin de l'orage, fut cultivée avec des soins infinis ; mais en retour elle embaumait de ses parfums la solitude du Carmel. L'on vit bientôt Terésita, dans un âge si peu avancé, allier à la candeur et à l'innocence les mâles vertus du christianisme : son humilité, son obéissance, son goût pour la prière, son exactitude à remplir tous ses devoirs jetaient dans l'admiration les Religieuses de Saint-Joseph d'Avila.

Ce qui achevait de les ravir était de voir l'amour dont elle brûlait pour Dieu. Ce divin amour semblait colorer son front, animer ses regards et donner à tous ses traits une beauté céleste. Une étincelle du grand incendie allumé dans le cœur de la séraphique Térèse était tombée dans ce jeune cœur, et Térésita n'aspirait plus qu'à se consacrer tout entière à l'Époux des vierges. Une vertu si précoce, tant de précieuses qualités la rendaient extrêmement chère à Térèse : aussi la Sainte l'aima d'un amour de prédilection ; elle a voulu, ce semble, faire connaître cet amour par ces paroles écrites à son frère Laurent de Cepeda : « Dites, s'il vous plaît, à votre » chère Térèse, de ne pas craindre que j'en aime aucune autre autant qu'elle. A » Teresa diga V. m. que no haya miedo quiera a ninguna, como a ella. (Lettre XXXI, tom I.) Elle se plaisait à lui faire raconter, en présence des Religieuses, sa traversée sur mer du Pérou en Espagne, et toutes étaient enchantées par la grâce naïve de son récit ; faisant allusion à cela, elle dit de sa nièce dans une lettre : « Elle a la grâce d'un Ange : tiene una gracia como un Angel. » La Sainte voyant une si admirable fidélité à la grâce, sentait croître aussi de jour en jour son amour de prédilection pour son angélique Teresita. A peine la voit-elle entrer dans sa treizième année, qu'elle l'admet comme novice du Carmel. La jeune vierge au comble de ses vœux, justifie par ses progrès dans la perfection, le privilége qu'on lui a accordé en la recevant si jeune.

Voici le beau témoignage que la sainte Fondatrice lui rend dans une lettre à son neveu Don Laurent, fils de Laurent de Cepeda : « C'est auprès de la sœur Térèse » de Jésus que je trouve ma consolation ; elle est déjà une femme, et elle ne cesse » de croître en vertu. Vous pouvez en toute sûreté prendre ses conseils. « Lettre » XLIII, tome IV.)

Quelque temps après, annonçant à son neveu la mort de son père Laurent de Cepeda, elle disait : Cette séparation m'a été infiniment sensible, ainsi qu'à la » bonne Teresita de Jésus, qui a néanmoins reçu ce coup du Ciel comme un Ange, » ce qu'elle est en effet. Elle a fait paraître en cette amère conjoncture une vertu

Me trouvant un jour dans l'impuissance de rien donner à certains ouvriers, je ne savais que devenir : Saint Joseph, mon véritable père et bien-aimé protecteur, m'apparut et me dit de ne point craindre de faire marché avec eux, et que j'aurais de quoi les payer. Je le fis, sans avoir un denier dans ma bourse, et Notre-Seigneur y pourvut d'une manière qui étonna ceux qui le surent.

La maison me paraissait tellement petite, que je désespé-

» consommée. Elle est excellente Religieuse et fort contente du saint état qu'elle a » embrassé. Ainsi j'espère de la bonté de Dieu qu'elle sera la vivante image de son » père. » (Lettre LV, tome II.) »

La Sainte voulant lui prodiguer ses soins jusqu'à la fin, l'emmena avec elle à sa dernière Fondation, qui fut celle de Burgos. Le 6 juillet 1582, elle écrivit de cette ville à Marie de Saint-Joseph, Prieure de Séville : Avec toutes vos filles, recom- » mandez instamment à Notre-Seigneur la Sœur Térèse, qui est une petite sainte, » et qui brûle du désir de faire profession. Enconmiendenme a Dios a Teresa, que » esta muy santita, y con mucho deseo de verse ya profesa. » (Lettre CIII, tome II.,

Enfin une autre lettre également écrite de Burgos, à la mère Marie de Saint-Joseph, renfermait comme le testament de sa tendresse maternelle pour sa chère Térésita : « Je devrai bientôt retourner à Avila pour recevoir la profession de ma » nièce Térèse. L'année de son noviciat s'avance fort, et elle souhaite ardemment » d'en voir la fin pour se consacrer à Dieu. Je vous conjure donc vous et toutes vos » filles, d'ici à cette époque, d'adresser à Notre-Seigneur de ferventes prières, afin » qu'il lui accorde la grâce d'être une sainte Religieuse. Considérez qu'elle en a » besoin : sans doute elle est charmante, accomplie, mais enfin elle est encore » bien jeune. » (Lettre CIV, tome II.)

Lorsque Térèse se préparait à revenir à Avila pour les noces spirituelles de sa nièce, l'obéissance la séparant d'elle dirigea ses pas vers Albe, où Dieu avait marqué la fin de son pèlerinage. C'était du haut du Ciel qu'elle devait, avec le père et la mère de Térésita, être témoin de sa profession religieuse qui eut lieu au Monastère de saint-Joseph d'Avila, le 5 novembre 1582.

La jeune Térèse de Jésus, qui, dans sa quatorzième année, venait de se lier par des nœuds éternels au céleste Epoux, se montra la fidèle imitatrice de celle dont elle portait le nom. Elle justifia, par ses vertus et par la sainteté de sa vie, cet amour de prédilection que la sainte Fondatrice avait eu pour elle. Le 10 septembre de l'année 1610, à l'âge de 42 ans, elle quittait l'exil et allait s'asseoir avec Térèse et les auteurs de ses jours au banquet de l'éternelle vie. Au moment même de sa mort, elle apparaissait rayonnante de gloire à la Vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy qu'elle avait toujours tendrement aimée, et qui se trouvait alors en France. La dépouille virginale de cette Epouse de Jésus-Christ fut déposée dans les caveaux du Monastère de Saint-Joseph d'Avila.

Ainsi le même sanctuaire abrite les tombes du père et de la fille ; et si Laurent de Cepeda ne repose point, comme il l'avait souhaité, à côté de Térèse, sa sainte sœur, il repose du moins à côté de sa fille bien-aimée, l'angélique Térésita de Jésus.

rais d'en pouvoir faire un couvent ; je voulais en acheter une autre également fort petite, qui était adjacente, et dont nous aurions fait l'église ; mais je n'avais pas de quoi, et je ne savais comment m'y prendre pour en venir à bout. Je venais un jour de communier, lorsque Notre-Seigneur me dit : « Je t'ai « déjà commandé d'entrer comme tu pourras. » Puis, par forme d'exclamation, il ajouta : « O cupidité du genre hu-« main, qui as peur que même la terre te manque ! Com-

La sœur de la Sainte qui acheta la maison, était Jeanne de Ahumada, le dernier des enfants d'Alphonse de Cepeda. Térèse lui servit de mère et l'éleva elle-même dans le Monastère de l'Incarnation. Formée à la piété par une main si habile, Jeanne fut dans le monde un modèle de vertu. La Sainte, dans ses lettres, se plaît à lui rendre ce témoignage. Dieu qui forme dans le Ciel les alliances chrétiennes, avait réservé à Jeanne de Ahumada un époux digne d'elle, Jean de Ovalle Godinez, gentilhomme de Salamanque, qui avait fait la guerre avec distinction sous les drapeaux de Charles-Quint. Une si sainte union fut bénie du Ciel. La vie de ces époux chrétiens fut féconde en bonnes œuvres ; mais leur plus beau titre de gloire devant Dieu est sans contredit le concours qu'ils prêtèrent à Térèse pour la fondation de Saint-Joseph d'Avila. A sa prière, ils ne balancèrent pas à quitter Albe où ils faisaient leur séjour ; Jean de Ovalle se rendit le premier à Avila ; son épouse n'y arriva que le 10 août de l'an 1561. Leur zèle à seconder un dessein si agréable à Dieu mérita d'être récompensé par un grand miracle. Ce fait, sur lequel l'humilité de la Sainte a soigneusement jeté le voile du silence, est attesté par tous les historiens et par les actes de la canonisation.

Un jour, pendant qu'on était occupé à faire dans la maison les réparations nécessaires, le jeune Gonzalve, fils unique de la sœur de Térèse, et à peine âgé de cinq ans, fut atteint par des débris d'un mur qui s'écroulait. Jean de Ovalle qui était sorti, rentrant quelques instants après, voit son petit Gonzalve étendu au travers du seuil de la porte, privé de tout sentiment, les membres raides et glacés. Le prenant soudain dans ses bras, il l'appelle ; c'est en vain ; l'enfant ne donne aucun signe de vie. Désolé, mais plein de foi, il l'apporte à Térèse. En ce moment, Jeanne de Ahumada se trouvait dans un appartement voisin. Elle entend le bruit, un secret pressentiment l'agite, elle commence à s'alarmer ; heureusement une Dame accourue auprès d'elle, comme pour lui rendre visite, tâche avec adresse de lui cacher le terrible accident. Mais au trouble des domestiques qui entrent, son cœur de mère soupçonnant quelque malheur arrivé à son fils, elle se lève, court à l'appartement de sa sœur, fondant en larmes et jetant des cris déchirants et demandant son fils. La Sainte, qui tenait sur ses genoux le jeune Gonzalve, fait signe à sa mère et à tous ceux qui étaient présents de se calmer. Baissant alors son voile, elle approche sa tête de celle de l'enfant, et reste ainsi quelque temps sans proférer à l'extérieur aucune parole, mais priant du fond de l'âme, comme un autre Moïse, et conjurant Dieu d'épargner une si grande affliction à ceux qui se dévouaient pour sa cause. Sa prière ne tarde pas à être exaucée. L'enfant rappelé des ombres de la mort, et comme revenu d'un sommeil ordinaire, porte ses mains au visage de sa tante, et l'embrasse tendrement. La Sainte s'adressant alors à la mère ressuscitée en quelque sorte avec l'enfant : « Eh ! grand Dieu ! ma sœur, lui dit-elle, à quel

« bien de fois ai-je dormi en plein air, pour n'avoir pas où « me mettre ! » Effrayée d'un si juste reproche, je dirigeai mes pas vers la maisonnette, j'en pris le plan, et je trouvai qu'on pouvait y établir un monastère quoique bien petit ; sans plus penser à acheter une autre maison, je fis arranger celle-là grossièrement et sans recherche, me contentant qu'on y pût vivre, et qu'elle ne fût pas malsaine ; ce à quoi il faut toujours prendre garde.

trouble t'abandonnais-tu ? Voilà ton fils, embrasse-le. » Le petit Gonzalve éprouve d'abord quelque faiblesse dans ses membres, mais bientôt, recouvrant toutes ses forces, il court d'un pas joyeux dans l'appartement, et, à diverses reprises, vient se jeter dans les bras de Terèse, l'embrasse, et par ses candides caresses veut, ce semble, témoigner sa reconnaissance à celle qui vient de le rendre à la vie.

J'ai souvent vu, dit Ribera, le jeune Gonzalve, et j'ai entendu de sa propre bouche qu'il avait coutume de dire à la Sainte qu'elle était tenue en conscience de lui obtenir de Notre-Seigneur la grâce d'aller au Ciel, parce que, sans elle, il y serait déjà depuis longtemps. Terese ne trompa point son espoir : soutenu par ses puissantes prières, Gonzalve traversa pur les années de sa jeunesse, et mena à la cour des Ducs d'Albe la vie fervente d'un habitant du cloître. En 1587, à la vingt-huitième année de sa vie, et cinq ans après la mort de la séraphique Terese, Gonzalve, près de recevoir la palme, purifie une dernière fois son âme par une confession générale, et reçoit avec une foi et une piété ravissante les sacrements de l'Église. Dès ce moment, il ne cesse de s'entretenir doucement avec son Dieu : il parle du ciel aux gentilshommes agenouillés autour de sa couche, et les avertit du néant des choses humaines. Il se plaint que la mort est trop lente à venir, non qu'il aspire à être affranchi de ses souffrances, mais parce qu'il brûle du désir de voir Dieu. Il envoie demander à sa sœur Beatrix, déjà Carmélite au Monastère d'Albe, le saint habit du Carmel. Il se revêt avec joie de l'habit de la Reine du Ciel, demande qu'on lui récite ses litanies, auxquelles il répond lui-même *ora pro nobis*, et rend doucement son dernier soupir. Au même instant son corps inanimé répand une suave odeur semblable à celle qui s'était exhalée du corps virginal de Térèse au moment de sa mort.

Heureux Gonzalve, qui ne te donnera des larmes d'envie !

Un mois s'était à peine écoulé depuis la miraculeuse résurrection du jeune Gonzalve, lorsque Jeanne de Ahumada donna le jour à son second fils. Elle voulut l'appeler Joseph à cause de la grande dévotion de sa sœur pour le glorieux saint Joseph. Terese tenant de temps en temps le nouveau-né dans ses bras, disait : « *Je prie Dieu, mon fils, si tu devais un jour t'éloigner de son service, qu'il te prenne ainsi petit Ange, avant que tu l'offenses.* » Le petit Ange n'avait vécu ici-bas que trois semaines, lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle. Térese voyant qu'il allait s'envoler vers la Patrie, le prit dans ses bras et le regardait fixement. De son côté, Jeanne de Ahumada tenant ses regards attachés sur la Sainte, vit tout à coup son visage s'enflammer et devenir beau comme celui d'un Ange. En ce moment l'enfant expirait. Terese veut s'éloigner pour tempérer l'affliction de la mère ; mais celle-ci trouvant une force surhumaine dans la pensée que son fils est devant Dieu dit à sa sœur : « Ne vous en allez pas ; je vois bien que mon petit Joseph a cessé de vivre. »

Le jour de la fête de sainte Claire (1), comme j'allais communier, cette Sainte m'apparut tout éclatante de beauté, et me dit « de poursuivre avec courage ce que j'avais commencé, « et qu'elle m'assisterait. » Je conçus une grande dévotion pour elle, et j'ai vu par les effets la vérité de sa promesse : car un monastère de son Ordre, qui est proche du nôtre, nous aide à vivre ; et, ce qui est beaucoup plus important, elle a peu à peu si bien contribué à l'accomplissement de mon dé-

La Sainte encore ravie de ce qu'elle vient de contempler, lui répond avec un visage riant : « Oh ! qu'il y a de quoi louer Dieu, quand on voit quelle multitude d'Anges » vient recueillir l'âme d'un de ces petits enfants qui leur ressemblent ! » C'était cette scène céleste qui venait de frapper les regards de Térèse. »

Pour consoler Jeanne de Ahumada, Dieu lui donna une fille qui devait être un des plus beaux ornements du Carmel. Elle porta dans le siècle le nom de Beatrix de Ahumada, qu'elle échangea contre celui de Beatrix de Jésus, le jour de sa profession. Térèse l'aimait beaucoup : une lumière surnaturelle lui avait fait connaître ce que serait un jour cet enfant de bénédiction. Elle unit ses soins à ceux de sa mère, pour qu'elle répondît aux desseins de Dieu sur elle. Grâce à une culture si intelligente et si sainte, la piété germa dans cette âme et y jeta de profondes racines. Cependant, à l'âge où elle eût pu commencer à avoir des pensées sérieuses sur sa vocation, Béatrix témoignait de l'éloignement pour l'état religieux. La Sainte lui dit une fois : « *Vous avez beau faire, Beatrix, vous serez un jour Carmélite Déchaussée.* » Cette prophétie n'eut son accomplissement qu'après la mort de Térèse, et voici comment. La Duchesse d'Albe, Marie de Tolède, ayant fait célébrer une neuvaine solennelle au tombeau de la Sainte, Beatrix vint souvent prier auprès du corps virginal de la séraphique Térèse ; ce fut là qu'elle vit le néant du monde, et entendit la voix qui l'appelait à se consacrer à l'Époux des Vierges. Fidèle à la grâce, elle entra au monastère d'Albe où elle prit le saint habit et fit profession. Béatrix de Jésus fut longtemps Prieure de ce Monastère, et l'on put admirer quels fruits de grâce et de sainteté produisait une âme cultivée autrefois par Térèse. Le Seigneur voulut que le Carmel de Madrid jouît de l'exemple de ses vertus durant les dernières années de sa vie. C'est là que, pleine de jours et de mérites, elle vit la fin de son pèlerinage en l'année 1639. Au rapport des Annalistes de Carmel, Beatrix de Jésus fut assistée à ses derniers moments par saint Joseph et par sainte Térèse, et, après une longue extase, elle rendit son âme entre les bras de son Sauveur.

Jeanne de Ahumada et son époux terminèrent une vie consacrée au service de Dieu par une mort précieuse devant le Seigneur. Fortunés parents, ils sont maintenant au Ciel, pour une éternité, avec leur bien-aimé Gonzalve, leur petit Ange Joseph, avec leur chère Béatrix de Jésus !

Sur la terre, Dieu a donné à leur tombeau une place d'honneur. C'est dans l'Église même du Carmel d'Albe qui possède la dépouille mortelle de la séraphique Térèse, que reposent les cendres de ces deux époux chrétiens. Leur tombeau en marbre se trouve au fond de l'église, dans une chapelle latérale, en face de la porte d'entrée. C'est là qu'ils attendent avec Térèse le réveil de la résurrection.

(1) 12 août de l'année 1561.

sir, que l'on pratique dans cette nouvelle maison la pauvreté qui s'observe dans les siennes. Nous ne vivons que d'aumônes, et il ne m'en a pas peu coûté de faire confirmer ce point par l'autorité du Saint-Père (1) de telle sorte qu'on n'y puisse contrevenir ni nous imposer jamais des revenus. C'est sans doute aux prières de cette aimable Sainte que nous sommes encore redevables de cette délicate et paternelle attention avec laquelle Notre-Seigneur nous procure le nécessaire, sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit béni de tout ! Ainsi soit-il !

A quelques jours de là, le jour même de l'Assomption de Notre Dame, étant dans l'Eglise d'un monastère du glorieux saint Dominique (2), et pensant aux nombreux péchés de ma vie que j'y avais confessés autrefois, je fus tout à coup saisie d'un grand ravissement. Me trouvant presque hors de moi-même, je m'assis ; et il me semble que je ne pus voir la sainte Hostie, ni être attentive à la messe, ce qui me laissa du scrupule. Durant cette extase, je me vis revêtir d'une robe éblouissante de blancheur et de lumière : je ne vis pas d'abord par qui, mais bientôt j'aperçus la très-sainte Vierge à mon côté droit, et mon Père saint Joseph à mon côté gauche ; ils me firent connaître « que j'étais purifiée de mes péchés. » A peine étais-je entièrement revêtue de cette robe, que, pour comble de bonheur et de gloire, la très-sainte Vierge me prenant par les mains, me dit : « que je lui causais un grand « plaisir par ma dévotion au glorieux saint Joseph ; je devais « croire que mon dessein concernant la fondation s'exécute- « rait ; que Notre-Seigneur ainsi qu'elle et saint Joseph se- « raient très-bien servis dans ce monastère ; je ne devais pas « craindre de voir jamais se refroidir la première ferveur, « quoique je me misse sous une obéissance qui n'était pas de « mon goût, parce qu'elle et son glorieux Epoux nous proté- « geraient. Son fils nous avait déjà promis d'être toujours au

(1) Pie IV. Ce bref fut expédié le 5 décembre 1562.
(2) Au monastère de Saint-Thomas, à Avila, l'an 1561.

« milieu de nous ; or, pour gage de la vérité de sa divine « promesse, elle me faisait don de ce joyau. »

En achevant ces paroles, elle mit à mon cou un collier d'or très-beau, d'où pendait une croix d'une valeur inestimable. Cet or et ces pierreries différaient infiniment de tout ce que l'œil voit ici-bas; et l'imagination même ne saurait rien concevoir qui approche d'une telle beauté. Il était également impossible de comprendre de quel tissu était cette robe, et de donner la moindre idée de son incomparable blancheur : à côté d'elle, tout ce que la nature a de plus éclatant est noir comme la suie. Je ne pus saisir rien de particulier dans les traits du visage de la sainte Vierge ; je vis seulement en général qu'il était d'une ravissante beauté. Elle était aussi vêtue de blanc, dont l'éclat, quelque extraordinaire qu'il fût, réjouissait la vue au lieu de l'éblouir. Je ne vis pas si clairement saint Joseph ; il m'était présent néanmoins, mais comme on l'est dans ces visions où nulle image ne frappe les sens, et dont j'ai parlé plus haut. La très-sainte Mère de Dieu me parut être dans toute la fleur de la jeunesse. Après qu'ils eurent resté quelques moments avec moi, versant dans mon âme un bonheur qu'elle n'avait pas encore senti, et dont elle eût voulu jouir sans fin, je les vis remonter au Ciel, accompagnés d'une grande multitude d'Anges. Je me trouvai, par leur absence, dans une extrême solitude ; mais je goûtais une consolation si pure, mon âme se sentait si élevée, si recueillie en Dieu, si attendrie, que je fus quelque temps comme hors de moi, sans pouvoir faire aucun mouvement, ni proférer une parole. J'en demeurai transportée du désir de me consumer tout entière pour la gloire de Dieu ; et cette vision produisit en moi de si heureux effets que jamais je n'ai pu douter qu'elle ne vînt de lui, malgré tous mes efforts pour me persuader le contraire.

Je trouvai une source de consolation et de paix dans ce que cette Reine des Anges venait de me dire sur l'obéissance : car j'avais de la peine de me soustraire à celle de mon Ordre. Cependant Notre-Seigneur m'avait dit qu'il ne convenait point

de lui soumettre le nouveau monastère, en avait même fait entendre les raisons. Il m'avait ordonné d'envoyer à Rome par une certaine voie, m'assurant qu'il nous en ferait venir une réponse favorable. Cet ordre ayant été fidèlement exécuté, tout réussit au gré de nos désirs ; mais si nous n'avions pas suivi ce parti, jamais nous ne venions à bout d'une pareille négociation.

Ce qui est arrivé depuis a fait voir combien il était important de nous mettre sous l'obéissance de l'Evêque (1) ; mais je ne le connaissais pas alors, et je ne savais pas quel supérieur nous trouverions en lui. Notre-Seigneur a voulu qu'il fût non-seulement plein de bonté, mais encore tel qu'il nous le fallait pour soutenir cette petite maison au milieu de la grande tempête dont j'ai à parler, et pour la mettre dans l'état où elle est aujourd'hui. Béni soit celui qui a tout conduit si heureusement ! Ainsi soit-il.

(1) Don Alvaro de Mendoza, de la maison des Comtes de Ribadavia ; il fut successivement Evêque d'Avila et de Palencia. Sainte Térèse en parle très-souvent avec le plus grand éloge. On a plusieurs lettres de la Sainte qui lui sont adressées. Il conserva un si grand attachement pour la Réforme, qu'il voulut être enterré au Couvent de Saint-Joseph d'Avila, où l'on voit encore son tombeau et sa statue en marbre blanc, près du maître-autel, du côté de l'Epître et en face du chœur des Religieuses.

CHAPITRE XXXIV.

Séjour à Tolède chez Louise de la Cerda, sœur du Duc de Medina Celi. — Entrevue avec le Père Vincent Baron, Dominicain ; elle prie pour lui, et il est élevé en peu de temps à une haute contemplation. — Notre-Seigneur révèle à la Sainte des choses admirables sur ce Religieux, sur le Père Gaspar de Salazar de la Compagnie de Jésus, et sur deux autres Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. — Il lui révèle à elle-même qu'elle est en état de grâce. — Excellents avis pour les Directeurs. — Térèse connaît par une lumière prophétique la mort de sa sœur Marie de Cepeda, et la prépare à bien mourir.

Malgré tous mes soins pour tenir la chose secrète, quelques personnes s'en doutaient ; les unes y croyaient, les autres refusaient d'y croire. Je craignais beaucoup que mon Provincial, à la moindre parole qu'on lui en dirait à son arrivée, ne me défendît de poursuivre mon dessein ; car à l'instant même j'aurais tout abandonné. Voici de quelle manière Notre-Seigneur y pourvut.

Dans une ville distante de plus de vingt lieues de celle où j'étais, une Dame de grande qualité venait de perdre son mari, et son extrême affliction l'avait réduite en tel état que l'on craignait même pour sa vie. On lui parla de cette chétive pécheresse, et le Divin Maître permit qu'on lui dît du bien de moi pour d'autres biens qui devaient en résulter (1). Sachant

(1) Cette Dame à qui Dieu inspira un si ardent désir de voir notre Sainte était Louise de la Cerda, sœur du Duc de Medina Celi, et veuve de Don Arias Pardo, un des plus grands seigneurs de Castille. Ce fut dans les premiers jours de janvier de l'an 1562 qu'elle reçut dans sa maison, à Tolède, cet Ange de paix et de conso-

que les sorties étaient autorisées dans mon monastère, elle sentit un irrésistible désir de me voir et de me faire venir chez elle, dans l'espérance de trouver consolation auprès de moi ; soudain elle en écrivit au Provincial qu'elle connaissait beaucoup, et qui était alors fort éloigné d'elle. Celui-ci m'envoya un ordre en vertu de la sainte obéissance de partir sans retard avec une Religieuse de mes compagnes. Sa lettre m'arriva la veille de Noël au soir. Connaissant toute la profondeur de ma misère, j'éprouvai une peine excessive de voir que la bonne opinion conçue de moi était la cause de ce voyage, et je ne pus me défendre d'un léger trouble. Je me recommandai instamment à Notre-Seigneur, et voilà qu'au milieu de ma prière, je fus saisie d'un grand ravissement qui dura presque tout le temps de matines. Cet adorable Maître m'adressa alors ces paroles : « Pars, ma fille, et n'écoute point les avis des autres, « car peu te conseilleront sans témérité : tu auras à souffrir « dans ce voyage, mais tes souffrances tourneront grandement « à ma gloire ; il convient pour l'affaire du monastère que tu « sois absente jusques à la réception du bref, parce que le

lation. Par une faveur du Ciel, bien digne d'envie, elle eut le bonheur, pendant plus de six mois, de jouir de la presence de la séraphique Térèse, de s'entretenir avec elle, de répandre son âme dans la sienne, de respirer le parfum de ses vertus, d'être témoin de sa vie. Elle entendit les paroles enflammées qui partaient de ce cœur que le Séraphin avait déjà blessé de son dard, et que le Saint-Esprit ne cessait de dilater. Souvent, dans ces heures que la Sainte destinait à l'oraison, elle la vit dans son oratoire solitaire, ravie en extase, et tout éclatante de lumière et de beauté. L'illustre veuve, à une pareille école, apprit bientôt le néant de tout ce qui passe ; l'amour de Dieu lui apparut comme l'unique bien du Ciel et de la terre ; et elle n'aspira plus qu'à brûler de cette sainte flamme. Sa maison, grâce à l'apostolat de Terese, ne tarda pas à devenir un sanctuaire des vertus chrétiennes.

Térèse devait, ce semble, procurer toutes les consolations à sa nouvelle amie ; à sa prière, saint Pierre d'Alcantara que Louise de la Cerda n'avait jamais vu, vint à Tolède, et passa quelques jours chez elle. Ainsi, privilége bien rare dans cet exil, il lui fut donné de posséder en même temps dans sa maison deux Saints que l'Eglise devait placer sur les autels.

Louise de la Cerda garda toute sa vie pour Térèse cette plénitude de dévouement et d'affection qu'il n'est qu'au pouvoir des Saints d'inspirer. Plus tard, pour qu'un lien céleste l'unît à la Sainte, elle établit une maison de son Ordre à Malagon.

Les six mois d'hospitalité à Tolède avaient été le prélude de l'entrevue éternelle du Paradis. Là, sa plus belle gloire, pendant l'éternité, sera son titre d'amie de Térèse, et de Fondatrice d'un monastère du Carmel.

« démon a ourdi une grande trame pour l'arrivée du Provin-
« cial : mais ne crains rien, je t'assisterai. »

Ces paroles me laissèrent pleine de courage et de consolation. Le Recteur du collége de la Compagnie (1), auquel j'en rendis compte, me dit qu'aucun motif ne pouvait me dispenser de partir ; mais d'autres me disaient au contraire de m'en bien garder ; que c'était une invention du démon pour me nuire, et que je devais en écrire à mon Provincial. J'obéis au Père Recteur, et, m'appuyant sur ce que Notre-Seigneur m'avait dit dans l'oraison, je partis sans crainte (2), mais avec une confusion extrême en voyant à quel titre on me faisait venir et combien on se trompait sur mon compte. C'est ce qui me portait à conjurer instamment mon Divin Maître de ne pas m'abandonner. Je puisais une grande consolation dans la pensée qu'il y avait dans la ville où j'allais une maison de Religieux de la Compagnie de Jésus ; car il me semblait qu'en me soumettant, là comme ici, à ce qu'ils m'ordonneraient, j'y serais avec quelque sûreté.

Il plut à Notre-Seigneur de faire éprouver à cette Dame tant de consolation auprès de moi, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux ; son âme se dilatait de jour en jour ; ce changement frappa d'autant plus que l'excès de sa douleur l'avait réduite, comme je l'ai dit, à un état déplorable. Le Divin Maître accordait sans doute cette faveur aux prières redoublées que faisaient pour moi plusieurs personnes de piété que je connaissais.

Cette Dame avait une très-grande crainte de Dieu, et elle était si vertueuse que sa foi et sa religion suppléaient à ce qui me manquait ; elle me prit en grande affection, et ses bontés pour moi faisaient que je l'aimais beaucoup; mais tant de soins et d'égards dont j'étais l'objet me devenaient une croix et un supplice ; et, dans la crainte d'y être trop sensible, je veillais sans cesse sur mon âme sans oser la perdre de vue un seul

(1) Le Père Gaspar de Salazar, Recteur du Collége de Saint-Gilles, à Avila.

(2) Elle fut accompagnée dans ce voyage par Jean de Ovalle, son beau-frère.

instant. Notre-Seigneur de son côté veillait sur moi, et, durant mon séjour chez cette dame, il me combla de grâces extraordinaires ; il m'accorda une admirable liberté d'esprit et un profond mépris pour toutes ces vaines grandeurs de la terre : plus elles paraissaient imposantes à la vue, plus j'en découvrais le néant. Ainsi, en conversant chaque jour avec des femmes d'une naissance si illustre que j'aurais pu tenir à honneur de les servir, je me sentais aussi libre que si j'avais été leur égale.

Je tirai de tout cela un grand profit spirituel, et je ne craignais pas de déclarer, dans l'intimité de l'entretien, mes sentiments à cette Dame. Je ne tardai pas à reconnaître qu'elle était femme, et sujette comme moi à ses passions et à ses faiblesses. Je vis combien il faut faire peu de cas des grandeurs, puisque, plus on est élevé, plus on a de soucis et de peines. La seule sollicitude de soutenir la dignité de sa condition ne laisse pas vivre un moment en repos. On mange hors de temps et de règle, parce que tout doit aller selon l'état et non selon le tempérament ; et très-souvent, dans le choix des mets, il faut écouter son rang plutôt que son goût. En vérité j'eus souverainement en horreur le désir d'être grande dame, et je disais au fond de mon cœur, Dieu m'en délivre !

Quoique cette Dame soit une des premières du royaume, je crois qu'il y en a peu de plus humbles ; et cette humilité s'allie chez elle à une admirable franchise de caractère. Je ne pouvais néanmoins voir sans compassion en combien de circonstances elle immolait ses goûts pour soutenir la dignité de son rang ; et j'avoue que je la plains encore. Ses officiers et ses domestiques étaient bons : mais enfin, jusqu'à quel point pouvait-elle s'y confier ? il ne fallait point parler à l'un plus qu'à l'autre, sous peine de voir ce témoignage de faveur exciter la jalousie et le mécontentement de tous les autres. Certes, c'est là une servitude ; et, selon moi, un des mensonges du monde est de qualifier du nom de seigneur et de maître ces personnes qui sont esclaves en tant de manières.

Pendant mon séjour en cette maison, tous ceux qui l'habitaient s'avancèrent, grâce à Dieu, dans son service (1). Je ne pus néanmoins échapper à l'envie de quelques personnes jalouses de l'affection que cette Dame me témoignait; elles s'imaginaient peut-être que j'avais en vue quelque intérêt humain. Dieu permit ces peines et ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser éblouir par tant d'égards dont j'étais entourée ; et par cette conduite il fit que mon âme tira avantage de tout.

(1) Dès lors, dit Ribera, il se fit un grand changement dans la maison de Louise de la Cerda. Tous ceux qui en composaient le personnel commencèrent à se confesser aux Pères de la Compagnie de Jésus ; ils s'approchaient souvent des sacrements et faisaient d'abondantes aumônes. Ils avaient pour Térèse une vénération profonde, et étaient ravis de voir tant de sainteté. Plus d'une fois, dans le désir d'être témoins de ces merveilles de grâces qu'on disait que Dieu opérait en elle, ils cédèrent à une pieuse curiosité ; et, durant ces heures qu'elle donnait chaque jour à l'oraison, entr'ouvrant doucement la porte de son oratoire, ils eurent le bonheur de la voir en extase, couronnée de lumière et belle comme un Ange. Leur admiration redoublait avec leur respect, quand ils la voyaient ensuite humble et sereine sortir de l'oratoire, et s'efforçant de tout son pouvoir de ne rien laisser paraître des faveurs reçues dans l'entretien céleste. Dans la maison de Louise de la Cerda se trouvait une demoiselle d'un rare mérite, qui y avait été élevée, et qui s'appelait Marie de Salazar. Ce fut elle qui mit le mieux à profit les leçons de la Sainte. Frappée du grand exemple qu'elle avait sous les yeux, elle vit bientôt le néant du monde, et forma le dessein d'être désormais toute à Dieu. Pour établir sa piété sur un fondement solide, elle fit une confession générale de toute sa vie, et commença à s'adonner à la solitude et à l'oraison. Le germe de la vocation à la vie religieuse était déjà dans son cœur, et l'on peut regarder les six mois qu'elle passa avec la Sainte comme un véritable noviciat. Néanmoins elle devait acheter, par six années de constance et de fidélité, la grâce inestimable de se voir l'Épouse du Dieu des Vierges. Ce ne fut qu'en 1568, lorsque la Sainte passait à Tolède pour aller établir le Monastère de Malagon dont Louise de la Cerda était Fondatrice, que Marie de Salazar conquit sa liberté pleine, et quitta le palais de la sœur du Duc de Medina Celi, pour aller s'enfermer, sous l'humble titre de Marie de Saint-Joseph, dans la solitude du Carmel. Dieu avait de grands desseins sur elle, et la destinait à être une des plus fermes colonnes, comme un des plus beaux ornements de la Réforme naissante. Formée aux leçons vivantes et à la pratique, sous l'œil et par la main de la séraphique Térèse, elle forma à son tour un grand nombre de Vierges à la sainteté. L'esprit du Carmel qu'elle avait puisé à sa source débordait de son âme. Aussi le Monastère de Séville, en Espagne, et celui de Lisbonne, en Portugal, furent-ils, sous sa conduite, une fidèle image de celui de Saint-Joseph d'Avila. Sainte Térèse accorda toute sa vie à Marie de Saint-Joseph une confiance sans bornes. l'aima comme une des plus intimes amies que Dieu lui eût données en cet exil, et entretint avec elle un commerce suivi de lettres jusqu'à sa mort. Ce sont ces lettres qu'il faut lire, pour se former une juste idée de cette grande servante de Dieu. — Voir Ribera, Vie de sainte Térèse, liv. I, chap. XVI ; et les Bollandistes, *Acta Sanctæ Teresiæ*.

Il arriva alors en cette ville un Religieux de grande considération, avec lequel j'avais traité un certain nombre de fois plusieurs années auparavant (1). Comme j'entendais un jour la messe dans un monastère voisin de la maison où j'étais, l'ardeur avec laquelle je souhaitais qu'il fût un grand serviteur de Dieu, m'inspira le désir de connaître la disposition intérieure de son âme. Ainsi, étant déjà recueillie dans l'oraison, je me levai pour aller lui parler. Mais, considérant ensuite de quoi je me mêlais, et craignant de perdre mon temps, je me rassis ; cela m'arriva, ce me semble, par trois fois. Enfin, mon bon

(1) Ce Religieux est Vincent Baron, d'après Ribera. Voici les paroles de cet historien :

« La Sainte encouragea deux savants Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, Pierre Ybanez et Vincent Baron, à s'adonner à l'oraison ; mais particulièrement le dernier, auquel elle rapporta certaines paroles de la part de Notre-Seigneur, et pour lequel elle pria avec instance, comme on le voit au XXXIVe chap. du Livre de sa Vie. Ribera, Vie de sainte Térèse, liv. IV, chap. XI. »

Yepes s'exprime tout aussi clairement :

« En ce temps arriva à Tolède le Père Vincent Baron, Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, personnage de grande considération, avec lequel la Sainte avait communiqué à diverses reprises, etc. Yepes, Vie de sainte Térèse, liv. II, chap. VI. »

Térèse en emportant d'assaut, comme on va le voir, par la vivacité de ses instances auprès de Notre-Seigneur, des grâces du premier ordre pour le Père Vincent Baron, le payait noblement, et à la manière des Saints, de ce qu'il avait fait pour elle : et certes ce Religieux lui avait rendu des services signalés. N'invoquons ici que le témoignage de la Sainte elle-même :

» Le premier qui commença à me détromper sur certains points, fut un Religieux » très-savant de l'Ordre de Saint-Dominique, le Père Vincent Baron. » Au chap. V de sa vie, page 50.

Ce fut encore lui qui dirigea son Père, Alphonse de Cepeda, pendant plusieurs années, et qui reçut son dernier soupir.

La Sainte termine ainsi le récit de cette belle mort :

« Son Confesseur, Religieux Dominicain, d'une éminente doctrine, disait qu'il » ne doutait point que mon père ne fût allé droit au Ciel. Il y avait déjà quelques » années qu'il le confessait, et il louait beaucoup sa pureté de conscience. » Chap VII, page 86.

Elle ajoute immédiatement après :

« Ce Père de l'Ordre de Saint-Dominique, homme de grande vertu et rempli de » la crainte du Seigneur, me fut très-utile. Je me confessai à lui. Il prit à cœur » mon avancement spirituel, m'ouvrit les yeux sur le danger que je courais, et me » fit communier tous les quinze jours. Peu à peu mes rapports devenant plus inti- » mes, je lui parlai de ma conduite au sujet de l'oraison. Il me dit que je ne devais » point l'abandonner ; elle ne pouvait me faire que du bien. Je la repris donc, et, » depuis, je ne l'ai plus quittée. »

Ange fut le plus fort : je fis appeler ce Religieux, et il vint me parler au confessionnal. Comme il y avait plusieurs années que nous ne nous étions vus, nous commençâmes par nous demander réciproquement les particularités de notre vie. Je fus la première à lui déclarer que la mienne avait été remplie de grandes peines intérieures. Il me pressa vivement de les lui faire connaître ; je lui répondis qu'elles étaient de nature à rester secrètes, et que je ne les lui pouvais dire. Il me répliqua que, puisque ce Père Dominicain dont j'ai parlé (1), et qui était son intime ami, les savait, il ne les lui cacherait pas, et qu'ainsi je ne devais pas lui en faire mystère. La vérité est qu'il ne fut ni en son pouvoir de ne pas continuer ses instances, ni au mien de ne pas céder à ses désirs. D'ordinaire de telles ouvertures me causaient beaucoup d'ennui et de honte : je n'en éprouvai pas l'ombre avec lui, non plus qu'avec le Recteur du collége de la Compagnie dont j'ai parlé (2). Ce fut, au contraire, pour moi une consolation très-vive. Je lui déclarai, sous le sceau de la confession, tout ce qu'il souhaitait savoir. J'avais toujours eu une haute idée de ses lumières, mais il me parut alors plus habile que jamais. Je ne pouvais me lasser de considérer les merveilleux talents et les excellentes dispositions naturelles qu'il avait pour servir utilement les âmes, s'il se donnait à Dieu sans réserve. Car depuis quelques années, je dois le dire, je ne saurais rencontrer une personne dont les heureuses qualités me charment, que je me sente soudain pressée d'un violent désir de la voir toute à Dieu, et cela avec une telle ardeur que j'en suis quelquefois hors de moi-même. Sans doute je forme ce désir pour tout le monde ; mais pour ces personnes que leur aptitude à faire aimer Dieu me rend si chères, je le sens si fort et si impétueux, que je ne puis m'empêcher d'importuner sans cesse le Divin Maître en leur faveur. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce Religieux. Il me pria de le recommander instamment à Notre-Seigneur ; mais

(1) Pierre Ybañez.

(2) Le Père Gaspar de Salazar, Recteur du Collége de Saint-Gilles, à Avila. La Sainte parle de sa première entrevue avec lui, au chap. XXXIII.

il n'avait pas besoin de me le dire, attendu qu'il m'eût été impossible de faire autrement. En le quittant, je me retirai dans l'endroit solitaire où j'avais coutume de faire oraison. Là, profondément recueillie, je commençai, comme je le fais très-souvent, à m'adresser à Notre-Seigneur avec le plus grand abandon et du style d'une personne qui, étant hors d'elle-même, ne sait pas ce qu'elle dit. Car alors c'est l'amour qui parle; l'âme est dans un tel transport qu'elle n'aperçoit plus la distance qui la sépare de celui auquel elle s'adresse ; elle se voit aimée de son Dieu, et cette vue fait qu'elle s'oublie elle-même ; s'imaginant être toute en lui, et ne faire qu'un avec lui sans ombre de division, elle dit des folies. Ainsi je me souviens qu'après avoir demandé au Divin Maître, avec beaucoup de larmes, d'enchaîner sans réserve à son service ce Religieux que j'avais toujours estimé bon, mais que je voulais voir parfait, je lui dis sans détour : Seigneur, vous ne devez point me refuser cette grâce ; considérez que c'est là un excellent sujet pour être de nos amis.

O bonté, ô condescendance infinie de mon Dieu, de souffrir qu'une aussi misérable créature lui parle avec tant de hardiesse ! Il paraît bien qu'il ne prend pas garde aux paroles, mais qu'il considère seulement les désirs et l'amour qui les dictent. Qu'il en soit à jamais béni !

Le soir même de ce jour, pendant les heures que je donnais à l'oraison, je me souviens que je me trouvai tout à coup saisie d'une accablante tristesse. La cause en fut la crainte d'être dans l'inimitié de mon Dieu, et l'impossibilité de savoir si j'étais ou non en état de grâce : non que j'eusse la curiosité de l'apprendre, mais parce que je désirais de mourir pour ne plus me voir dans une vie où je n'étais pas sûre de n'être pas morte. Il ne pouvait y avoir pour moi de mort plus cruelle, que cette incertitude, si quelque offense ne m'avait pas enlevé l'amitié de mon Dieu. Tandis qu'accablée de cette peine je le suppliais en versant un torrent de larmes, et toute transportée d'amour, de me vouloir préserver d'un tel malheur, j'entendis ces paro-

les : « Tu peux bien te consoler, et être certaine (1) que tu es « en état de grâce : car un si grand amour de Dieu, des « faveurs aussi extraordinaires que celles qu'il te fait, et des « sentiments tels que ceux qu'il te donne, ne peuvent compa- « tir avec le péché mortel. »

Quant à la grâce que j'avais si instamment demandée pour ce Religieux, j'avais la plus ferme confiance qu'elle lui serait accordée. Notre-Seigneur me chargea de lui dire de sa part certaines paroles. Cela me mit en grande peine, parce que je ne savais comment m'y prendre ; d'ailleurs il m'en coûte toujours beaucoup d'avoir à transmettre à un autre des paroles de ce genre, surtout quand j'ignore comment elles seront reçues, et si l'on ne se moquera point de moi. Un tel message me jetait donc dans une étrange angoisse. Enfin, voyant si clairement que Dieu voulait cela de moi, je lui promis de le faire ; mais j'en avais tant de confusion, qu'au lieu de transmettre ces paroles de vive voix, je les mis par écrit et les donnai à ce Religieux. L'impression profonde qu'elles firent sur lui montra bien d'où elles venaient : il résolut de s'adonner désormais à l'oraison de la manière la plus sérieuse, sans toutefois en venir à l'exécution à l'instant même. Comme Notre-Seigneur le voulait à son service sans aucune réserve, il se servait de moi pour lui dire certaines vérités qui, à mon insu et à son grand étonnement, répondaient aux besoins les plus intimes de son âme ; il le disposait sans doute en même temps à croire que ces avis émanaient de lui. De mon côté, malgré toute ma misère, je suppliais le Divin Maître de l'attirer entièrement à lui et de lui donner de l'horreur pour tous les biens et les contentements de cette vie. Qu'il soit béni à jamais d'avoir si pleinement exaucé ma prière ! En très-peu de temps ce Religieux s'est vu comblé de grâces extraordinaires ; et toutes les fois qu'à partir de cette époque il s'est entretenu

(1) Voici un endroit où le texte de la Sainte a été arbitrairement changé. Il y a dans le manuscrit *estar cierta*, tu peux *être certaine* ; et l'on y a substitué *confiar*, tu peux *avoir la confiance*. Ce qui est bien différent.

avec moi, sa parole m'a laissée comme ravie ; si je n'avais vu de mes yeux ses admirables progrès dans la perfection, j'hésiterais à y croire. Il est habituellement si absorbé en Dieu, qu'il paraît mort à toutes les choses de la terre. Je prie la suprême Bonté qui l'a déjà tant favorisé, de le soutenir toujours de sa puissante main ; et, s'il travaille à se perfectionner de plus en plus, comme la profonde connaissance qu'il a de lui-même donne sujet de l'espérer, il sera un dès plus remarquables serviteurs de Dieu, et rendra des services signalés aux âmes par l'expérience qu'il a si promptement acquise des choses spirituelles. Cette expérience est un don du Seigneur, qu'il accorde à qui il lui plaît et quand il lui plaît ; les temps ni les services n'y font rien. Je ne nie pas qu'ils n'y puissent contribuer beaucoup, mais je dis que souvent Dieu dans l'espace d'un an élève certaines âmes à une plus haute contemplation que d'autres en vingt années. Lui seul en sait la raison. C'est une erreur de croire que le temps puisse nous faire comprendre ce que nous ne pouvons absolument savoir que par l'expérience. Ainsi il ne faut point s'étonner si plusieurs se trompent, en voulant prononcer sur la spiritualité, sans être spirituels. Je ne dis pas qu'un savant qui n'est pas dans ces voies élevées ne puisse conduire les âmes qui y sont, pourvu que, pour les choses ordinaires, tant intérieures qu'extérieures, il se règle d'après les lumières de la raison, et que, pour les surnaturelles, il se conforme à l'Ecriture sainte. Quant au reste, qu'il ne se mette pas la tête à la torture, et ne se flatte pas d'entendre ce qu'il n'entend point. Qu'il se garde d'étouffer les attraits extraordinaires dans les âmes, et de gêner leur liberté : elles ont dans ces voies un plus grand Maître qui les régit, et elles ne sont point sans Supérieur. Il doit, au lieu de s'en étonner et de considérer cela comme impossible, se souvenir que tout est possible à Dieu, agir par la foi, et s'humilier en voyant que, dans cette science sublime, Notre-Seigneur donne parfois à une pauvre petite vieille plus de lumière qu'à lui malgré toute sa doctrine. Par ces sentiments d'humilité il fera plus de bien aux âmes qu'il conduit, et à lui-même, que s'il faisait le con-

templatif, ne l'étant pas. Je le répète : si le Directeur n'a pas d'expérience, et s'il n'a une profonde humilité pour reconnaître que, bien que ces choses soient au-dessus de sa portée, elles ne sont pourtant pas impossibles, il gagnera peu pour son propre compte, et donnera encore moins à gagner aux âmes soumises à sa conduite. Mais s'il est vraiment humble, il ne doit pas craindre que Dieu permette qu'il se trompe, ni qu'il trompe les autres.

Le Religieux dont je parle a reçu de Notre-Seigneur une grande connaissance expérimentale des choses spirituelles ; et, comme il est fort instruit, il joint à ces lumières toutes celles qu'il pouvait acquérir par l'étude. Ce qu'il n'entend pas, faute d'expérience, il le demande à ceux qui en ont. Dieu lui a aussi donné une foi très-vive : il a fait ainsi de grands progrès, et en a fait faire à quelques âmes, du nombre desquelles est la mienne. Le Divin Maître voyant les peines qui m'attendaient, et devant appeler à lui quelques-uns de mes guides spirituels, a voulu, dans sa bonté, m'en donner d'autres pour alléger mes épreuves, et pour me faire un très-grand bien. Il a tellement changé celui dont je parle, qu'il ne se reconnaît pour ainsi dire plus lui-même. Il lui a enlevé les infirmités qu'il avait, et lui a donné des forces pour faire pénitence ; le courage dont il l'a rempli pour entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres montre manifestement une vocation extrordinaire : que sa souveraine Majesté en soit louée à jamais ! Je crois que tous ces avantages lui sont venus des grâces que Notre-Seigneur lui a faites dans l'oraison. Ces faveurs sont réelles, et non pas apparentes ; car les épreuves auxquelles il a été soumis et dont il est sorti vainqueur ont fait voir qu'il possédait une vertu solide, et qu'il comprenait l'ineffable trésor caché dans la souffrance. J'espère de la divine bonté, qu'il sera l'instrument d'un très-grand bien, non-seulement pour quelques membres de son Ordre, mais pour l'Ordre tout entier : déjà même on commence à s'en apercevoir.

Dans des visions très-élevées que j'ai eues, Notre-Seigneur

m'a dit des choses admirables de lui, du Père Recteur de la Compagnie de Jésus (1), et de deux autres Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique : sur l'un de ces derniers, il m'a révélé certaines choses importantes que l'on a vues depuis s'accomplir, et qui ont mis au grand jour sa haute vertu.

J'ai néanmoins reçu sur le compte de celui dont je parle en ce chapitre, un plus grand nombre de lumières. Je veux rapporter ici un fait qui le concerne.

Étant un jour au parloir avec lui, mon âme vit la sienne brûler d'un tel amour de Dieu, que j'en étais presque hors de moi. J'étais ravie à la vue de l'état sublime auquel ce grand Dieu l'avait si promptement élevé, et de l'humilité avec laquelle ce Religieux écoutait certaines choses que je lui disais sur l'oraison. Mais en même temps j'étais extrêmement confuse de me voir si peu humble que d'oser traiter d'un sujet si élevé avec un homme d'un tel mérite : Notre-Seigneur le pardonnait, je veux le croire, à mon grand désir de le voir marcher à pas rapides dans le chemin de la sainteté. Sa conversation m'était si utile qu'il me semblait qu'elle excitait en mon âme une nouvelle ardeur de servir Dieu, comme si je n'eusse fait que commencer. O mon adorable Jésus ! qu'elle est puissante l'action qu'exerce une âme embrasée de votre amour! Quelle estime ne devons-nous pas faire d'elle ! Et avec quelles instances nous devons vous supplier de la laisser longtemps en cette vie ! Quiconque brûle du même amour devrait s'en aller à la suite de ces âmes; et, s'il était possible, ne s'arracher jamais d'une société si sainte. Quel avantage immense pour un malade du divin amour, d'en trouver un autre blessé du même mal ! Quelle consolation pour lui de n'être plus seul ! Comme ils s'excitent l'un l'autre à souffrir et à mériter ! Comme ils se fortifient dans le désir d'exposer et de perdre pour Dieu mille vies, si c'était en leur pouvoir ! Ils ressemblent à ces soldats qui, impatients de s'enrichir par

(1) Le Père Gaspar de Salazar, Recteur du collége d'Avila.

la dépouille des ennemis, appellent la guerre de tous leurs vœux, comme l'unique moyen d'arriver à leur but. Souffrir, voilà l'office de ces grandes âmes ! Oh ! de quelle inestimable grâce Dieu nous favorise, quand il nous révèle par sa lumière ce que l'on gagne à souffrir pour lui ! Mais on ne peut le bien comprendre qu'après avoir tout quitté : car tandis que l'on demeure attaché à quelque chose, c'est une marque qu'on l'estime ; et l'on ne saurait l'estimer sans avoir de la peine à la quitter : ce qui est une imperfection qui ruine tout. O combien perd une âme qui met ainsi des réserves à son détachement ! Quel aveuglement lamentable, et quel malheur d'estimer beaucoup ce qui n'est rien !

Pour revenir à mon sujet, j'étais au comble de la joie en voyant que Notre-Seigneur voulait me faire connaître de combien de trésors il avait enrichi cette âme, et quelle était la grâce qu'il m'avait faite de se servir en cela de moi, quoique j'en fusse si indigne. J'étais plus heureuse et plus reconnaissante des faveurs dont il comblait ce Religieux, que s'il me les eût accordées à moi-même ; je ne pouvais me lasser de le remercier d'avoir accompli mes désirs et exaucé la prière que je lui avais faite, de vouloir donner à son Église des personnes si capables de servir sa cause. Succombant alors à l'excès de sa joie, mon âme sortit d'elle-même, pour se perdre dans une plus haute jouissance. Les considérations cessèrent pour elle, et elle n'entendit plus cette langue divine par laquelle l'Esprit-Saint lui-même semblait parler. J'entrai dans un grand Ravissement qui m'enleva presque entièrement la connaissance, mais qui fut de courte durée. Jésus-Christ m'apparut avec une majesté et une gloire ineffables, me témoignant qu'il était très-content de notre entretien ; il me fit clairement connaître qu'il se trouvait toujours présent à de semblables conversations, et que c'était une excellente manière de le glorifier, que de mettre ainsi ses délices à s'entretenir de lui.

Une autre fois, me trouvant fort éloignée de ce Religieux, je le vis tout éclatant de gloire et élevée de terre par les

Anges. Je connus par cette vision qu'il marchait à grands pas dans la sainteté. Il venait en effet d'en donner une preuve éclatante. Une personne qui lui était infiniment redevable et dont il avait sauvé l'âme et l'honneur, ayant porté de lui un faux témoignage capable de ruiner sa réputation, il avait soutenu l'épreuve non-seulement avec patience mais avec joie. Il avait supporté avec un égal courage d'autres persécutions, et avait fait plusieurs choses extrêmement utiles au service de Dieu.

J'aurais, mon Père, bien d'autres traits à rapporter, si je ne croyais devoir me borner à ce qui a été dit. Comme vous ne les ignorez pas, ce sera à vous de me dire plus tard, s'il est à propos pour la gloire de Dieu que je les écrive.

Toutes les prédictions dont j'ai parlé et dont je dois parler touchant cette maison et d'autres sujets, ont été accomplies; certains évènements m'étaient révélés par Notre-Seigneur trois ans à l'avance, et d'autres plus tôt ou plus tard. Je les rapportais tous à mon Confesseur et à cette veuve mon amie (1) à qui l'on m'avait permis d'en parler; j'ai su depuis qu'elle les disait à d'autres personnes qui sont encore vivantes et qui peuvent en rendre témoignage. Ces personnes savent bien que je ne mens pas; Dieu me préserve de m'écarter jamais en quoi que ce soit, mais surtout en ces choses si graves, de la simple et pure vérité!

Un de mes beaux-frères étant mort subitement, j'en fus très-affligée, parce qu'il ne s'était pas confessé. Notre-Seigneur me dit dans l'oraison que ma sœur (2) devant mourir de la même manière, je me rendisse auprès d'elle, pour la disposer à ce dernier moment. Je le dis à mon Confesseur, et il ne voulut pas me le permettre; mais le même commandement m'ayant été renouvelé plusieurs fois, il me dit de partir. J'allai

(1) Guiomar de Ulloa.

(2) Cette sœur était Marie de Cepeda qui habitait à Castellanos de la Canada avec Don Martin de Guzman y Barrientos, dont la Sainte mentionne ici la mort subite.

donc trouver ma sœur à la campagne où elle habitait ; et, sans lui rien dire du motif qui m'amenait auprès d'elle, je lui donnai toutes les lumières que je pus, et la disposai à se confesser souvent et à veiller avec grand soin sur elle-même. Comme elle était très-vertueuse, elle suivit mes conseils ; et après avoir vécu quatre ou cinq ans, dans une grande pureté de conscience, elle mourut sans témoin et sans confession. Mais grâce à la bonne coutume de se confesser souvent, il n'y avait guère plus de huit jours qu'elle l'avait fait, circonstance qui me donna une grande consolation. Elle resta très-peu de temps en Purgatoire. Car huit jours s'étaient à peine écoulés depuis sa mort, lorsque Notre-Seigneur m'apparaissant au moment où je venais de communier, daigna me la faire voir s'élevant avec lui au séjour de la gloire. Ce qu'il m'avait dit tant d'années auparavant sur son sujet n'était jamais sorti de mon esprit, ni de celui de ma compagne à qui j'en avais fait confidence ; aussi, elle n'eut pas plutôt appris la nouvelle de sa mort, qu'elle me vint trouver tout épouvantée d'en voir la prédiction si littéralement accomplie. Louange et louange sans fin à ce Dieu de bonté qui prend un si grand soin des âmes pour les empêcher de se perdre !

CHAPITRE XXXV.

Entrevue de la Sainte avec la Mere Marie de Jésus à Tolède. — Elle veut fonder le nouveau monastere sans revenus ; saint Pierre d'Alcantara la confirme dans cette resolution — Elle quitte Tolède ; combien son retour à Avila est utile pour le succes de son entreprise. — Dans un elan de reconnaissance pour Dieu, la Sainte, sans suivre l'ordre de sa narration, fait la peinture du bonheur des Religieuses de Saint-Joseph d'Avila. — Notre-Seigneur lui révele que ce monastere est pour lui un paradis de délices.

Tandis que j'étais chez cette Dame auprès de laquelle je restai plus de six mois, il arriva, par une disposition de la Providence, qu'une grande servante de Dieu, de notre Ordre, qui était de plus de soixante et dix lieues d'ici, entendit parler de moi. Il se trouvait qu'en la même année et au même mois nous avions reçu l'une et l'autre de Notre-Seigneur l'inspiration d'établir un nouveau monastère de notre Ordre. La très-sainte Vierge lui était apparue, et lui avait ordonné de poursuivre cette entreprise. Désirant obéir, elle vendit tout ce qu'elle avait, et prenant le costume de Carmélite Déchaussée, elle fit à pied le voyage de Rome pour en obtenir l'autorisation. A son retour, elle voulut bien faire un circuit de quelques lieues pour me venir voir. C'était une femme de grande pénitence, de grande oraison, et que Notre-Seigneur comblait de ses grâces ; elle me devançait si fort dans son service, que j'avais honte de paraître devant elle (1). Elle me montra les

1 Cette grande servante de Dieu était la Mere Marie de Jésus, d'une noble famille de Grenade. Restee veuve de tres-bonne heure, elle entra comme novice

expéditions qu'elle apportait de Rome, et durant quinze jours que nous fûmes ensemble, nous arrêtâmes le plan sur lequel nous devions établir nos monastères.

Je ne savais point encore qu'avant la bulle de Mitigation, notre Règle défendît de rien posséder ; et mon intention était de fonder le nouveau monastère avec du revenu, afin d'éviter le soin de procurer le nécessaire, ne considérant pas tous les soucis qu'entraîne la propriété. J'avais pourtant lu bien des fois nos constitutions, mais je n'y avais point remarqué ce que Notre-Seigneur avait lui-même fait connaître à cette bienheureuse femme, quoiqu'elle ne sût pas lire. Elle ne m'en eut pas plutôt parlé, que j'entrai dans son sentiment. Ma seule crainte était qu'on ne voulût pas me permettre de le suivre, qu'on ne le traitât de folie, et que d'autres n'eussent à souffrir à cause de moi. Car si j'avais été seule, je n'aurais pas balancé un instant ; Notre-Seigneur m'avait déjà donné de si ardents désirs d'être pauvre, que j'aurais été comblée de joie de pouvoir suivre exactement ses conseils. Je n'avais pas l'ombre de doute que ce ne fût là le plus parfait ; j'aurais même souhaité, si mon état me l'eût permis, demander l'aumôme pour l'amour

au couvent des Carmélites de cette ville. Là elle eut plusieurs visions, où il lui était enjoint de fonder un monastère réformé du même Ordre. Le Père Gaspar de Salazar, ce Recteur du Collége d'Avila dont la Sainte fait un si bel éloge au XXXIIIe chapitre de sa vie, était alors à Grenade. Il approuva le projet de Marie de Jesus qui sortit du noviciat et partit pour Rome. Après avoir vu Térèse à Tolede, elle alla à Madrid pour faire lever par le Nonce les obstacles qu'elle rencontrait à sa fondation. Elle en vint à bout, grâce à la protection de Madame Eleonor de Mascarenhas qui avait eté gouvernante de Philippe II. Le monastère de Marie de Jesus ne fut toutefois établi qu'environ un an après celui de sainte Térèse ; il fut fonde le 23 juillet 1563 a Alcala de Henarez. Eleonor de Mascarenhas donna à cette fin une maison et une eglise qu'elle possédait dans cette ville ; et comme il y avait dans cette église une tres-belle image de la Vierge, les Carmélites d'Alcala furent connues sous le nom de Carmelites Déchaussées de l'*Image*. Sainte Térèse, dans le chapitre suivant, fait l'eloge de la regularité parfaite de ce Couvent. En 1567, elle alla y passer quelques jours et acheva d'y implanter cet admirable esprit du Carmel qui s'y est conserve jusqu'a nos jours. L'histoire générale des Carmes Dechaussés (liv. II, chap. XXIV) dit que, pendant les dix-sept ans que la Mere Marie de Jesus vecut encore dans le monastere qu'elle avait fondé, elle se distingua par son humilite, son esprit de pauvrete, son oraison, sa mortification, sa charite pour les pauvres et son entier abandon a la Providence. Elle y mourut en odeur de saintete

de Dieu, et n'avoir ni maison ni quoi que ce soit en propre. Mais j'appréhendais que, si Dieu ne mettait pas au cœur de mes compagnes les mêmes dispositions, cette pauvreté ne fût pour elles une source de peines et de distractions : je voyais en effet certains monastères pauvres, qui ne vivaient pas dans un très-grand recueillement ; mais je ne m'apercevais pas que c'était la dissipation qui était la cause de la pauvreté, et non la pauvreté celle de la dissipation. Non, la dissipation ne rend pas les maisons plus riches ; Dieu ne manque jamais à ceux qui le servent. Enfin, ma foi était faible, et celle de cette Servante de Dieu était grande.

Je cherchai, selon ma coutume, à m'éclairer auprès d'un grand nombre de personnes, et je n'en trouvais presqu'aucune de mon avis. Mon Confesseur et les savants théologiens que je consultais, ne le partageaient point ; ils m'opposaient tant de raisons, que je ne savais que répondre. Je ne pouvais néanmoins me résoudre à fonder avec des revenus, sachant qu'il est plus parfait de n'en point avoir, et que notre Règle nous les défend. Parfois, il est vrai, j'étais ébranlée par leurs raisons ; mais, en retournant à mon oratoire et en considérant Jésus-Christ en croix, pauvre et dépouillé de tout, je ne pouvais souffrir d'être riche, et je le suppliais avec larmes de tout disposer de manière que je me visse pauvre comme lui. Je découvrais dans la propriété tant d'inconvénients, une si grande cause d'inquiétude et même de dissipation, que je ne faisais que disputer sur ce sujet avec les savants.

J'en écrivis à ce Religieux Dominicain qui nous était si dévoué (1). Il m'envoya deux feuilles de papier pleines de raisons de théologie pour me détourner de mon dessein, m'assurant qu'il avait beaucoup étudié cette matière. Je lui répondis que je ne prétendais point me prévaloir de la théologie pour me dispenser de vivre selon ma vocation, et d'accomplir le plus parfaitement que je pourrais le vœu de pauvreté que j'avais

(1) Le Père Pierre Ybanez.

fait afin de suivre les conseils de Jésus-Christ ; qu'ainsi je le priais sur ce point de me faire grâce de sa science.

J'avoue que c'était un grand plaisir pour moi de rencontrer quelqu'un qui fût de mon sentiment ; cette Dame chez qui j'étais m'y fortifiait : mais d'autres, approuvant d'abord mon dessein, y trouvaient, après un examen plus approfondi, tant d'inconvénients, qu'ils mettaient tout en œuvre pour m'en détourner. Je leur disais que, puisqu'ils changeaient si tôt de manière de voir, j'aimais mieux m'en tenir à leur premier avis.

Cette Dame désirant voir le saint Frère Pierre d'Alcantara qu'elle n'avait jamais vu, je lui écrivis pour le prier de venir passer quelques jours chez elle ; il voulut bien se rendre à ma prière. Cet homme de Dieu avait un grand amour pour la pauvreté ; il l'avait religieusement pratiquée durant plusieurs années, et il en comprenait les richesses : ainsi, non-seulement il approuva mon dessein, mais il m'ordonna de travailler de tout mon pouvoir à le faire réussir. Regardant comme le plus sûr, le conseil d'un Saint instruit à l'école d'une si longue expérience, je résolus de le suivre, sans plus consulter personne.

Un jour, tandis que je recommandais très-instamment cette affaire à Notre-Seigneur, il me dit : « Ne te désiste en aucune » manière de fonder le monastère sans revenus : c'est la volonté » de mon Père et la mienne, je me charge moi-même de » t'assister. » Ces paroles me furent dites au milieu d'un grand ravissement, et elles produisirent sur moi une telle impression que je ne pus douter que le Divin Maître n'en fût l'auteur.

Une autre fois il me dit : « C'est dans les revenus que se » trouve la confusion ; » il ajouta d'autres paroles à la louange de la pauvreté, m'assurant que ceux qui le servent ne manquent point du nécessaire : Pour moi j'en suis si fermement convaincue que jamais je n'ai éprouvé sur cela la moindre crainte.

Il plut également au Divin Maître de changer le cœur de ce Religieux Dominicain qui naguère m'avait écrit pour me dis-

suader de fonder le couvent sans revenus. Après le suffrage de tels hommes et les paroles du Divin Maître, je n'avais plus rien à souhaiter ; ma joie était au comble ; avec ma résolution de vivre d'aumônes pour l'amour de Dieu, il me semblait que j'étais déjà maîtresse de tous les trésors du monde.

En ce temps-là mon Provincial révoqua l'ordre qu'il m'avait donné en vertu de la sainte obéissance, de me rendre auprès de cette Dame ; mais il me laissait libre de partir aussitôt ou de demeurer encore quelque temps avec elle. Précisément à cette époque, on devait faire l'élection d'une Prieure dans notre monastère, et l'on me donnait avis que plusieurs des Sœurs songeaient à m'imposer le fardeau. La seule pensée de ce dessein me jeta dans une peine indicible ; je sentais que j'aurais souffert avec joie tout autre martyre pour l'amour de Dieu ; mais je ne pouvais me résoudre à m'exposer à celui-là. Que de raisons m'en éloignaient ! Sans parler de la peine de conduire un si grand nombre de Religieuses, ni de cette constante aversion pour les charges qui m'avait toujours portée à les refuser, j'y trouvais un grand danger pour ma conscience. Ainsi, je remerciai Dieu d'être absente dans le temps de cette élection, et j'écrivis à mes amies pour les conjurer de ne me point donner leurs voix.

Tandis que j'étais ainsi dans la joie de me trouver éloignée de mon monastère dans une pareille circonstance, Notre-Seigneur m'adressa ces paroles : « Ne manque pas de partir, » ma fille ; puisque tu désires des croix, en voici une bonne » qui t'est préparée, ne la refuse point. Pars avec courage et » sans délai, je viendrai à ton secours. » Ce commandement m'affligea beaucoup, et je ne faisais que pleurer, dans la pensée que cette croix était la charge de Prieure. Persuadée, comme je l'ai dit, qu'elle ne convenait en aucune façon au bien de mon âme, je ne pouvais gagner sur moi de m'y résigner. J'en parlai à mon Confesseur, et il m'ordonna de hâter mon départ, me disant qu'évidemment c'était le parti le plus parfait ; néanmoins, comme il me suffisait d'être arrivée pour

le temps de l'élection, je pouvais, ajoutait-il, à cause de l'extrême chaleur et du danger de tomber malade en chemin, différer encore quelques jours. Mais Notre-Seigneur avait d'autres desseins, et il fallut s'y soumettre. Un trouble extrême s'emparant tout à coup de mon âme me mit hors d'état de faire oraison. J'étais poursuivie par ces pensées : je n'exécutais pas le commandement que m'avait fait Notre-Seigneur ; je refusais d'aller m'offrir à la tribulation, et je restais pour mon plaisir dans un endroit où j'étais bien traitée ; tout mon dévouement pour Dieu se réduisait à des paroles ; pouvant, par mon retour, lui plaire davantage, pourquoi balancer à partir ? Après tout, si je devais en mourir, que j'en mourusse ! Outre ces alarmes, j'éprouvais un serrement de cœur si cruel et un dégoût si absolu de l'oraison, que la vie m'était devenue un tourment intolérable. Témoin de mon état, et cédant sans doute comme moi à l'inspiration de Dieu, mon Confesseur me dit de ne plus différer mon départ. Je suppliai donc cette Dame de vouloir bien y consentir. La douleur qu'elle en eut lui fut si sensible, que ce fut pour elle un autre tourment ; car elle n'avait obtenu de mon Provincial, qu'avec beaucoup de peine et de très-grandes instances, la permission de m'avoir auprès d'elle.

En voyant combien elle avait le cœur déchiré par cette séparation, j'appréhendais qu'elle ne pût se résoudre à céder à ma prière ; mais comme elle avait une grande crainte du Seigneur, lorsque je lui dis entre autres choses qu'il y allait de son service, et lui donnai quelque espérance de la revenir voir, elle se rendit enfin, quoique avec beaucoup de peine. Pour moi je n'en avais point, ou plutôt elle était absorbée par le contentement que j'éprouvais de faire quelque chose que je savais être du bon plaisir et du service de Dieu : ainsi je quittais sans douleur cette Dame si affligée de mon éloignement, et d'autres personnes à qui je devais beaucoup, particulièrement mon Confesseur, qui était un Religieux de la Compagnie de Jésus, de la direction duquel je me trouvais

fort bien. Plus les consolations dont je me privais pour l'amour de Notre-Seigneur étaient grandes, plus je sentais la joie pénétrer dans mon âme. Ce sentiment simultané de joie et de douleur, et une allégresse naissant de la peine, étaient quelque chose d'incompréhensible pour moi. Le trouble avait fui; j'étais sereine, consolée, et donnant sans effort plusieurs heures de suite à l'oraison. Notre-Seigneur venait de m'annoncer une grande croix que jamais, il faut le dire, je ne me serais figurée si pesante; je voyais que j'allais en quelque sorte me jeter dans un feu; et néanmoins je partais non-seulement joyeuse, mais impatiente d'entrer dans ce combat où Dieu m'engageait, et pour lequel il animait ma faiblesse d'un si grand courage.

Ce que j'éprouvais étant, comme je viens de le dire, un mystère pour moi, cette comparaison me vint à l'esprit. Si j'avais un diamant de grand prix auquel je fusse très-attachée, et qu'une personne qui me serait plus chère que moi-même en eût envie, le plaisir que j'aurais de le lui donner surpasserait celui de le posséder. Ainsi, quoiqu'il fallût s'éloigner de personnes si affligées de mon départ, et que je sois de mon naturel si reconnaissante que cela m'aurait navré le cœur dans un autre temps, je n'aurais pu alors, quand je l'aurais voulu, en avoir aucune peine. Il était, au reste, si important pour l'affaire de cette sainte maison que j'avais dessein de fonder, de ne pas différer mon départ d'un seul jour, que je ne vois pas comment elle aurait pu se conclure, si j'eusse tant soit peu tardé.

O miracle de la bonté divine! je ne puis me rappeler sans ravissement le secours si particulier que mon adorable Maître se plaisait à m'accorder pour la fondation de ce petit monastère. Il aime, j'en suis sûre, ce petit coin de la terre; il y prend ses divines complaisances, puisque lui-même me dit un jour dans l'oraison: « Ma fille, cette maison est pour moi un Para-« dis de délices. » Il a choisi lui-même, on le voit, les âmes qu'il y a attirées. Elles sont si vertueuses que je ne puis sans

confusion me voir en leur compagnie. Mon dessein étant de vivre en ce monastère dans une très-étroite clôture, dans une grande pauvreté, et d'employer beaucoup de temps à l'oraison, je n'aurais osé espérer rencontrer des personnes si parfaites pour un tel genre de vie. Elles portent le joug avec tant d'allégresse et de bonheur, qu'elles se trouvent indignes d'avoir été reçues en ce saint asile : c'est là surtout le sentiment de quelques-unes d'entre elles que le Divin Maître a appelées du milieu des vanités et des fêtes du monde où elles pouvaient vivre heureuses, à en juger selon ses maximes. Ce divin Epoux leur a rendu avec tant d'usure, en véritables contentements, les fausses joies qu'elles ont quittées, qu'elles se reconnaissent manifestement payées au centuple, et ne peuvent se lasser de lui en rendre les plus vives actions de grâce. Quant à celles qui menaient déjà une vie exemplaire, il les a changées de bien en mieux. Il donne aux jeunes du courage, et leur montre par une lumière si vive que le comble du bonheur, même dès cette vie, se trouve dans cette séparation du monde, qu'elles ne peuvent plus rien désirer sous le Ciel. Enfin, à celles qui sont plus âgées, et qui ont peu de santé, il a constamment donné jusqu'ici la force de supporter, comme les autres, les austérités en vigueur dans cette sainte maison.

O Dieu de mon âme, avec quel éclat se montre votre toute-puissance ! Et qu'il est superflu de chercher les raisons de ce qu'elle veut ! Ce qui paraît le plus impossible, selon nos lumières, n'est qu'un jeu pour elle. Vous nous montrez par là, mon Divin Maître, que pour nous rendre tout facile, vous n'attendez que d'être véritablement aimé de nous, et de nous voir tout quitter pour votre amour. Qu'elle est vraie cette parole du Roi Prophète ! « Il n'y a qu'une peine apparente dans l'observation de vos préceptes. » Pour moi, Seigneur, je ne l'aperçois point ; et je ne comprends pas comment on peut trouver étroit le chemin qui conduit à vous. A mes yeux, c'est un chemin royal, un chemin souverainement sûr, pour ceux qui y marchent avec courage. Là, point de passages dan-

gereux, ni de pierres de scandale ; j'appelle ainsi les occasions de vous offenser. Ce que je nomme sentier, et dangereux sentier, c'est ce chemin étroit pratiqué au flanc d'une montagne escarpée et suspendu sur un effroyable abîme : il suffit d'un faux pas pour y tomber et pour être en lambeaux. Celui qui vous aime véritablement, ô mon souverain Bien, marche avec assurance, par un chemin large et royal, loin de tout précipice. Vient-il à chanceler, aussitôt, Seigneur, vous lui tendez la main ; et si son cœur ne bat que pour vous, et non pour le monde, une chute, ni même plusieurs ne sauraient le perdre, car il chemine dans la vallée de l'humilité.

Je ne puis comprendre de quoi ont peur ceux qui redoutent de s'engager dans le chemin de la perfection. Daigne le Seigneur dans sa bonté leur faire connaître les manifestes dangers de cette voie du monde où l'on suit la foule en aveugle, et tout ce qu'il y a au contraire de sécurité à marcher avec ardeur dans la voie des Saints. Tenons sans cesse nos regards attachés sur notre Divin Chef, et ne craignons pas que ce Soleil de justice se cache, ni qu'il nous laisse au milieu des ténèbres, en danger de nous perdre. Jamais notre adorable Maître n'abandonne ceux qui le suivent. Hélas ! pourquoi faut-il que les partisans du siècle soient sans peur au milieu de lions impatients de les déchirer, je veux dire au milieu des joies, des fêtes et des honneurs ; et que, trompés par le démon, ils se laissent aller aux plus ridicules terreurs, devant le plus léger sacrifice de la vertu ! Qu'un tel aveuglement m'épouvante ! Quand je songe que j'en ai été moi-même victime, je ne puis me rassasier de pleurer ; je voudrais, d'une voix qui fût entendue de l'univers, dire à tous ces infortunés de s'instruire à mon exemple et d'ouvrir enfin les yeux à la lumière. Mon Dieu, au nom de votre infinie bonté, daignez dissiper leurs ténèbres, et ne permettez pas, je vous en conjure, que je retombe jamais dans un si lamentable aveuglement.

CHAPITRE XXXVI.

La Sainte quitte Tolède et revient à Avila. — Concours de saint Pierre d'Alcantara. — Le monastère de Saint-Joseph est fondé le 24 d'août de l'an 1562, le jour de saint Barthélemy. — Joie de la Sainte; combat et trouble intérieur. — Elle est rappelée au couvent de l'Incarnation. — Opposition générale; la ville veut détruire le nouveau monastère; Dominique Bañez en prend la défense. — Zèle et dévouement de Gonzalez de Aranda, François de Salcedo, Gaspar Daza. — Après six mois, l'orage se calme; Pierre Ybañez agit en faveur de la Sainte; enfin, au mois de mars 1563, le Père Ange de Salazar, son Provincial, lui permet d'aller habiter à Saint-Joseph. — Avant d'entrer au monastère, elle tombe en extase dans l'église; Notre-Seigneur, pour gage de sa reconnaissance, lui met sur la tête une couronne. — Un autre jour, tandis qu'elle est au chœur avec ses Religieuses, la sainte Vierge lui apparaît avec un manteau blanc dont elle les couvre toutes. — Règle suivie au Carmel. — Vie tout angélique des premières Carmélites de Saint-Joseph d'Avila.

Étant partie de Tolède, je m'en revenais le plus joyeusement du monde, et j'acceptais de grand cœur tout ce qu'il plairait à mon Divin Maître de me faire souffrir. Le soir même de mon arrivée à Avila, nous reçûmes les dépêches de Rome et le Bref (1) pour l'établissement de notre monastère. Ma sur-

(1) Le Bref pour la fondation était adressé à madame Guiomar de Ulloa, et à madame sa mère, Aldonce de Guzman; il est daté du 6 février de l'année 1562, qui est la troisième du Pontificat de Pie IV. Il portait en substance la permission d'établir, dans la ville même d'Avila, ou hors de ses murs, et sous l'autorité de l'Évêque diocésain, un couvent de Religieuses de l'Ordre du Mont-Carmel, suivant la rigueur primitive. — On accordait aux Religieuses tous les droits et toutes les exemptions dont jouissaient les autres maisons de l'Ordre, avec défense à qui que ce fût de les troubler en rien. On commettait à son exécution le Prieur du couvent de Mogacela qui ne relevait d'aucun diocèse, le grand Chapelain de l'église de Tolède, et l'Archidiacre de celle de Ségovie.

Ce Bref se trouve dans l'Histoire générale des Carmes-Déchaussés, liv. II, chap. IX.

prise fut grande, et ceux qui savaient de quelle manière Notre-Seigneur m'avait pressée de revenir, ne furent pas moins étonnés quand ils virent combien ma présence était nécessaire, et dans quelle favorable conjoncture le Divin Maître me ramenait. Je trouvai en ville l'Évêque, le saint Frère Pierre d'Alcantara et ce vertueux gentilhomme (1) qui le logeait chez lui, les serviteurs de Dieu trouvant toujours dans sa maison asile et bon accueil. Ils s'employèrent tous deux auprès de l'Evêque pour l'engager à prendre sous sa juridiction le nouveau monastère ; comme il devait être fondé sans revenus, la faveur demandée au Prélat n'était pas petite ; mais il était si affectionné aux personnes en qui il voyait une ferme résolution de servir Dieu, qu'il accorda la demande, et nous protégea dès lors avec tout le dévouement et l'amour d'un père. Ce fut, je dois le dire, le bienheureux Pierre d'Alcantara qui fit véritablement tout, soit en approuvant notre entreprise, soit en nous ménageant la faveur de plusieurs personnes. Si, comme je l'ai dit, je n'étais pas arrivée dans un moment si favorable, je ne vois pas comment notre dessein eût pu réussir. En effet, le saint vieillard ne passa ici que huit jours tout au plus, durant lesquels il fut fort malade, et Dieu l'appela à lui très-peu de temps après. Il semble que sa Divine Majesté n'avait prolongé sa vie que pour conduire à terme cette entreprise ; car, depuis plus de deux ans, si mon souvenir est fidèle, ses forces étaient entièrement épuisées. Tout se fit dans le plus grand secret ; et, si l'on ne s'y fût pris de la sorte, je ne sais si on aurait pu rien faire, tant la ville était opposée à un tel dessein, comme la suite le fit voir.

A cette époque, Notre-Seigneur envoya une maladie à un de mes beaux-frères (2) ; sa femme étant absente de cette ville, il se trouvait dans un tel abandon, qu'on me permit de demeurer auprès de lui pour le soigner. Ainsi l'on ne se douta de rien. Il s'élevait bien quelques légers soupçons dans l'esprit de

(1) François de Salcedo.

(2) Jean de Ovalle, mari de Jeanne de Ahumada. Voir leur biographie au Chap. XXXIII, page 401.

certaines personnes, mais elles ne pouvaient y croire. Chose admirable! la maladie de mon beau-frère ne dura que jusqu'au moment précis où j'avais besoin de mon temps, et où la maison que nous faisions arranger devait rester libre. Ce moment venu, Notre-Seigneur lui rendit si soudainement la santé, qu'il en était tout émerveillé.

Ce que j'eus alors à souffrir ne fut pas peu de chose. J'avais en même temps mon malade à soigner, et bien des démarches à faire auprès d'un grand nombre de personnes pour obtenir leur approbation; je devais, en outre, presser les ouvriers de donner au plus tôt à la maison quelque forme de monastère: car, lorsque j'arrivai, les travaux étaient encore bien loin d'être terminés. Ma compagne n'était point à Avila; nous avions pensé que son absence couvrirait mieux notre dessein. Plusieurs raisons m'engageaient à hâter l'ouvrage; je craignais, en particulier, qu'à tout moment on ne m'ordonnât de retourner à mon monastère. J'eus tant de peines à essuyer, qu'il me vint en pensée si ce n'était pas là cette grande croix que Notre-Seigneur m'avait prédite; je la trouvais néanmoins légère auprès de celle dont je m'étais fait l'idée.

Enfin, tout étant prêt pour la fondation, il plut à Notre-Seigneur que le jour même de la fête de saint Barthélemy quelques Filles (1) prissent l'habit, et que le Saint-Sacrement

(1) Voici les noms de ces quatre Vierges que Térèse avait choisies pour être les colonnes de cet édifice spirituel. La première s'appelait Antoinette de Enao. Saint Pierre d'Alcantara l'avait dirigée, et lui avait conseillé d'entrer en Religion. L'approbation de ce grand Saint fut, aux yeux de Térèse, la dot la plus magnifique, et elle la reçut avec bonheur pour sa première fille spirituelle. En lui donnant l'habit du Carmel, la Sainte changea son nom en celui d'Antoinette du Saint-Esprit.

La seconde Religieuse s'appelait Marie de la Paix. Madame Guiomar de Ulloa l'avait élevée. La noble et pieuse veuve qui avait mis Térèse son amie sous la direction du Père Balthasar Alvarez, son Confesseur, n'avait pas manqué de confier à ce maître consommé dans les voies spirituelles, la conduite de sa chère fille adoptive. La jeune Marie eut donc l'inestimable bonheur d'être cultivée à la fois par Térèse, par le Père Balthasar, Confesseur de Térèse, et par Guiomar de Ulloa, l'intime amie de Térèse. La Fondatrice du Carmel, liée de la plus étroite amitié avec la sainte veuve depuis près de six ans, et ayant avec elle les plus fréquents rapports, avait eu le loisir de connaître à fond sa future novice; frappée de ses

fût mis dans notre église ; et ainsi se trouva légitimement érigé, en l'année 1562, avec toutes les approbations requises de l'autorité, le Monastère de notre glorieux Père saint Joseph. J'eus le bonheur de donner le saint habit à celles qui en devaient être les premières habitantes ; et deux Religieuses de l'Incarnation qui se trouvaient hors de leur couvent, assistèrent à cette cérémonie.

Ainsi que je l'ai dit, la maison où ce petit monastère venait d'être fondé, avait été achetée sous le nom de mon beau-frère,

grandes vertus et de ses rares qualités, elle la choisit pour être sa seconde fille spirituelle, et lui donna le nom de Marie de la Croix.

La troisième était une Demoiselle nommée Ursule des Saints. Comme elle avait toutes les qualités qui attirent les regards et les applaudissements du monde, elle n'avait pas su se défendre du désir d'y briller. Heureusement elle était sous la conduite de Gaspar Daza ; cet homme de Dieu lui montra le neant de tout ce qui passe, et l'embrasa du désir d'être toute à Jésus-Christ. Térèse, qui vit en elle une âme élevée, magnanime, capable des plus grands progrès dans la vertu, l'admit au nombre de ses filles, et lui laissa en Religion le nom d'Ursule des Saints.

La quatrième était Marie d'Avila, sœur de Julien d'Avila, qui fut, dans la suite, chapelain du premier couvent de la Réforme, et qui suivit la Sainte dans la plupart de ses fondations. Dans le Carmel, Marie d'Avila porta le nom de Marie de Saint-Joseph.

A cette même époque, la sainte Fondatrice changea son nom de Térèse de Ahumada en ce beau nom de Térèse de Jésus, sous lequel elle devait être connue et invoquée de toute l'Église catholique. Cette abdication du nom de famille qui éteint jusqu'au dernier souvenir du siècle, devint dès lors une loi dans tout le Carmel ; et cette loi a été fidèlement observée jusqu'à nos jours.

Dieu avait réservé au Maître Gaspar Daza une grande consolation dans ce jour de la renaissance du Carmel. Délegué par l'Evêque, il eut le bonheur de dire la première messe et de mettre le tres-saint Sacrement dans l'église de Saint-Joseph d'Avila. Après la messe, il fit la cérémonie de la prise d'habit des quatre novices.

Les deux Religieuses du couvent de l'Incarnation qui y assistèrent étaient Agnès et Anne de Tapia, cousines germaines de la Sainte. Gonzalez de Aranda, Julien d'Avila, François de Salcedo, Jean de Ovalle et Jeanne de Ahumada son épouse, étaient présents à la mémorable et sainte solennité de ce jour. Guiomar de Ulloa, dont on avait jugé l'absence nécessaire, était en esprit à côté de sa sainte amie dans ce petit Cénacle.

Saint Pierre d'Alcantara, Pierre Ybanez, et Balthasar Alvarez, qui représentaient les trois Ordres, de Saint-François, de Saint-Dominique, de Saint-Ignace, et qui avaient prêté un si puissant concours à la séraphique Térèse pour la fondation de Saint-Joseph d'Avila, offraient en ce jour le divin sacrifice en action de grâces. Ils tressaillaient d'une joie sainte, ils étaient divinement payés de toutes leurs peines en voyant enfin établi sur d'immortels fondements ce Carmel que Notre-Seigneur avait appelé *le Paradis de ses délices, et une étoile resplendissante dont l'éclat devait se répandre dans le monde entier.*

afin de tenir l'affaire secrète ; il y demeurait auparavant, et j'y avais demeuré aussi, mais avec la permission de mes Supérieurs. Toutefois, pour éviter le plus petit manquement à l'obéissance, je ne faisais rien que de l'avis de savants théologiens. Comme ils voyaient que, pour diverses raisons, mon dessein était très-avantageux à tout l'Ordre, ils m'assuraient que je pouvais en poursuivre l'exécution en secret, et à l'insu même de mes Supérieurs. S'ils m'eussent dit qu'il y avait en cela la moindre imperfection, j'aurais abandonné non-seulement ce monastère, mais mille monastères : ceci est certain. Car, quelque désir que j'eusse de cet établissement, pour y vivre entièrement séparée du monde, selon toute la perfection de mon état, et dans une plus étroite clôture, je soumettais néanmoins tout au bon plaisir de Dieu ; et, si j'avais compris qu'il était plus de sa gloire de tout abandonner, je l'aurais fait sur l'heure, comme je l'avais déjà fait une autre fois, avec une tranquillité et une paix parfaite.

Ce fut pour moi un avant-goût de la gloire céleste, de voir cette petite maison honorée de la présence du très Saint-Sacrement, et de procurer un état si saint à quatre pauvres orphelines que je reçus sans dot, mais qui étaient de grandes servantes de Dieu. Je les trouvais telles que je les avais souhaitées; mon vœu le plus ardent, dès le principe, avait été que les premières qui entreraient, fussent par leur exemple le fondement de cet édifice spirituel, et propres à réaliser le dessein conçu par nous de mener une vie très-parfaite et de très-grande oraison. Je voyais enfin accomplie une œuvre qui devait, je le savais, glorifier Notre-Seigneur et tourner à l'honneur de l'habit de sa glorieuse Mère. C'était aussi pour moi une grande consolation d'avoir exécuté ce que Notre-Seigneur m'avait si particulièrement recommandé, et d'avoir élevé dans cette ville une église à mon glorieux Père saint Joseph qui n'y en avait point auparavant (1). Ce n'est pas que je

(1) Voir à la page 75 ce que sainte Térese a fait pour propager le culte du glorieux saint Joseph.

eusse y avoir contribué en rien : une pareille pensée était alors, comme elle l'est encore, bien loin de moi. Je le sais très-bien, Notre-Seigneur seul faisait tout ; et, si je lui prêtais quelque petit concours, j'y mêlais tant d'imperfections, qu'il me devait plutôt des reproches que de la reconnaissance. Mais je ne pouvais ne pas me sentir inondée de joie en voyant que sa Divine Majesté avait daigné se servir d'un aussi faible instrument que moi pour une œuvre si grande ; et cette joie remplissait tellement mon âme, que j'en étais comme hors de moi, et tout absorbée dans une oraison profonde.

Trois ou quatre heures après la cérémonie, le démon me livra le combat intérieur dont je vais parler. Il me mit dans l'esprit que peut-être j'avais offensé Dieu dans ce que j'avais fait, et manqué à l'obéissance en fondant ce monastère sans l'ordre de mon Provincial. Celui-ci, je le sentais bien, devait voir avec quelque déplaisir que j'eusse mis le couvent sous la juridiction de l'Évêque sans lui en avoir rien dit ; néanmoins, comme il avait refusé de le prendre sous la sienne, et que personnellement je restais sous son obéissance, il me semblait qu'il n'en serait point fâché. Le démon m'inspirait d'autres craintes : les Religieuses que je venais de recevoir, vivraient-elles contentes dans une si étroite clôture ? Le nécessaire ne leur manquerait-il point ? Cette fondation n'était-elle pas une folie ? Pourquoi m'étais-je engagée dans cette entreprise, moi qui pouvais si bien servir Dieu dans mon monastère ? à ces craintes se mêlaient les plus cruelles incertitudes : avec tant d'infirmités, pourrais-je m'enfermer dans une maison si petite, et m'y assujettir à un genre de vie si austère, après avoir vécu dans un monastère si spacieux, si agréable, où j'avais toujours été si contente, et où j'avais tant d'amies ? Je ne me plairais peut-être pas avec celles qui composaient la nouvelle maison. Je m'étais engagée à bien des choses, et la difficulté de les accomplir pourrait me jeter dans le désespoir. Peut-être le démon avait-il prétendu par là m'ôter la paix et la tranquillité d'esprit ; en proie au trouble, comment pourrais-je

me livrer à l'oraison? Enfin, n'allais-je pas hasarder le salut de mon âme?

Le démon présentait tout cela à mon esprit, sans qu'il me fût possible de penser à autre chose; et il répandait en même temps dans mon âme une affliction, une obscurité, des ténèbres, que je ne saurais dépeindre. Les ordres que j'avais reçus de Notre-Seigneur au sujet de ce nouveau monastère, les avis des personnes sages que j'avais consultées, les prières que depuis plus de deux ans on n'avait pour ainsi dire pas cessé de faire à cette intention, s'effacèrent tellement de ma mémoire qu'il ne m'en restait plus la moindre idée. Je me souvenais seulement des pensées que j'avais eues par moi-même. Toutes les vertus et même la foi étaient alors suspendues en mon âme, et je n'avais la force ni d'en produire aucun acte, ni de me défendre contre tant d'attaques de l'ennemi. De plus je n'osais confier ma peine à personne, parce que nous n'avions pas encore de Confesseur assigné. Me voyant en cet état je m'en allai devant le très Saint-Sacrement, au moins pour élever les yeux vers le tabernacle; car former une prière m'était chose impossible, une personne à l'agonie n'étant pas dans une extrémité plus grande que celle où j'étais réduite.

O mon Dieu! qu'elle est grande la misère de cette vie! Nul plaisir n'y est assuré; et tout y est sujet au changement. Il n'y avait qu'un moment que je n'aurais pas voulu changer mon bonheur contre toutes les félicités de la terre; et, un instant après, ce qui avait fait ma joie me causait un tel tourment, que je ne savais que devenir. Ah! si nous considérions attentivement les choses de cette vie, chacun de nous verrait par expérience combien il doit faire peu de cas du plaisir ou déplaisir qu'il y éprouve! Ce fut là, je puis le dire, un des moments où j'ai le plus souffert dans ma vie; mon esprit devinait, ce me semble, toutes les souffrances qui m'étaient réservées, dont aucune cependant n'eût égalé celle-là si elle eût duré davantage. Mais Notre-Seigneur ne voulut pas laisser

souffrir longtemps sa pauvre servante, et il fut fidèle à m'assister dans cette tribulation comme il l'avait fait dans toutes les autres. Par un rayon de sa lumière il me découvrit la vérité; il me fit voir que le démon était l'auteur de cet orage, et qu'il prétendait m'épouvanter par toutes ces vaines terreurs. Rappelant alors à mon souvenir les grandes résolutions que j'avais formées de servir Dieu, et les ardents désirs que j'avais eus de souffrir pour lui, je considérai que si je voulais en venir aux effets, je ne devais pas chercher le repos; si je rencontrais des travaux et des peines, j'aurais aussi plus de mérites; et si j'endurais ces peines par amour pour Dieu, elles me tiendraient lieu de Purgatoire. Pourquoi craindre? J'avais désiré des croix, je devais me réjouir d'en trouver de si bonnes à porter; plus la nature était immolée, plus le profit serait grand; enfin, pourquoi devais-je manquer de courage dans le service de celui qui m'avait comblée de tant de grâces et de bienfaits? Animée par ces considérations, et faisant un grand effort sur moi-même, je promis en présence du très Saint-Sacrement, de solliciter, avec toutes les instances dont je serais capable, la permission de venir dans ce nouveau monastère, et, si je le pouvais, en sûreté de conscience, d'y faire vœu de clôture. A peine avais-je achevé de proférer ces paroles, que le démon s'enfuit, et me laissa dans un repos et un contentement qui n'ont jamais cessé depuis. La retraite profonde, les austérités et les diverses observances de cette maison ont pour moi une suavité extrême, et me semblent un joug bien léger. J'y goûte un si indicible bonheur que je me dis quelquefois à moi-même : où aurais-je pu choisir sur la terre une vie plus agréable que celle que je mène ici? Je ne sais si cela est cause de ce que j'ai plus de santé que je n'en avais auparavant, ou si c'est Notre-Seigneur qui, voyant qu'il est nécessaire et raisonnable que je donne l'exemple, veut me consoler en me donnant la force de supporter, quoiqu'avec peine, les mêmes austérités que les autres. Ce qui est certain, c'est que toutes les personnes qui savent quelles étaient mes infirmités, ne le peuvent voir sans étonnement. Béni soit

celui qui est la source de tous les biens et par la puissance duquel on peut tout.

Je restai très-fatiguée du combat que le démon me livra en cette occasion ; mais quand je vis clairement que c'était un jeu de sa part, je ne fis qu'en rire. Notre-Seigneur, je crois, le permit pour me faire connaître la grâce signalée qu'il m'avait faite, et le tourment dont il m'avait délivrée, en ne permettant pas que, depuis plus de vingt-huit ans que je suis Religieuse, j'aie jamais été un seul instant mécontente de mon état. Il voulait aussi m'apprendre à voir sans crainte dans mes Sœurs une tentation de ce genre, et à les consoler avec une compassion toute maternelle.

Cette tempête étant calmée, j'aurais bien voulu prendre un peu de repos après midi, n'en ayant pas eu un moment dans toute la nuit, et ayant passé plusieurs des nuits précédentes ainsi que des journées entières, dans des travaux et des soucis qui m'avaient extrêmement fatiguée. Mais cela fut impossible. Déjà la nouvelle de ce qui venait d'avoir lieu excitait une incroyable rumeur tant dans la ville que dans mon ancien monastère ; et, comme je l'ai dit plus haut, ce n'était pas sans quelque apparence de raison. La Prieure m'envoya l'ordre de revenir sur-le-champ ; je partis sans délai, laissant mes Religieuses plongées dans la peine. Je prévis bien des tribulations ; mais, comme le monastère était fondé, j'en étais fort peu émue. J'élevai mon âme à Dieu pour lui demander son assistance, et je suppliai mon Père saint Joseph de me ramener dans sa chère maison : j'offris à ce bien-aimé Protecteur ce que j'aurais à endurer, m'estimant fort heureuse de le souffrir pour son service. Ainsi je partis contente, dans la pensée qu'on me mettrait aussitôt en prison ; j'avoue que j'en aurais été charmée pour ne plus parler à personne, et pour prendre un peu de repos dans la solitude, car j'en avais un extrême besoin, épuisée comme je l'étais d'avoir eu à traiter avec tant de monde.

Lorsque je fus arrivée, j'exposai mes raisons à la Prieure, et elle s'apaisa un peu. Cependant la communauté fit prier le Provincial de se rendre au monastère, remettant toute l'affaire à son jugement. Dès qu'il fut venu, je me présentai devant lui pour être jugée, souverainement contente de souffrir quelque chose pour Notre-Seigneur, sans néanmoins avoir rien fait en cette occasion ni contre ma conscience, ni contre mon Ordre. Je désirais, au contraire, avec tant d'ardeur de travailler de toutes mes forces à son accroissement, et à faire refleurir sa perfection primitive, que j'aurais de bon cœur donné ma vie pour ce sujet. Je me rappelai le jugement que Notre-Seigneur eut à subir, et je vis que celui qui m'attendait n'était rien en comparaison. Je dis ma coulpe, comme si j'eusse été fort coupable, et je paraissais l'être à ceux qui ignoraient de quelle manière je m'étais conduite. Le Provincial me fit une grande réprimande, non pas telle, toutefois, que le délit semblait le mériter, vu les rapports qu'on lui avait faits. J'avais pris la résolution de ne rien dire pour me justifier, et je souhaitais réellement la tenir ; aussi, je n'ouvris la bouche que pour lui demander pardon, pénitence, et de n'être point fâché contre moi.

En certaines choses, je le voyais, on me condamnait à tort ; en disant, par exemple, que je n'avais agi que par vanité, pour faire parler de moi, ou par de semblables motifs. Mais voici d'autres plaintes très-justes, à mes yeux ; j'étais, disait-on, moins parfaite que mes Sœurs ; n'ayant point fidèlement observé la Règle dans un couvent où elle était si bien en vigueur, c'était témérité de ma part d'entreprendre d'en garder une autre plus austère. A cela on ajoutait que j'avais scandalisé la ville et ne songeais qu'à introduire des nouveautés. Tout cela me laissait calme et ne me causait point de peine ; je témoignais cependant en avoir, pour ne pas donner sujet de croire que je méprisais ce qu'on me disait. Enfin le Provincial m'ayant commandé, en présence de toute la communauté, de rendre compte de ma conduite, je fus obligée d'obéir. Comme mon âme était tranquille, et que Notre-Sei-

gneur m'assistait, j'exposais mes raisons de manière que ni ce Père, ni les Religieuses ne trouvèrent de quoi me condamner. Je vis ensuite le Provincial en particulier, et j'entrai avec lui dans plus de détails que je ne venais de faire ; il demeura si satisfait de moi, qu'il me promit de m'autoriser à retourner dans le nouveau monastère, dès que la ville se serait apaisée ; car le trouble que cette affaire venait d'y exciter était fort grand, comme on va le voir.

Deux ou trois jours après, le Gouverneur, quelques magistrats du conseil de ville, et quelques membres du chapitre de la cathédrale s'assemblèrent pour délibérer ; et ils prononcèrent tous d'une voix unanime que ce nouveau monastère étant manifestement nuisible au bien public, ne devait point être toléré, qu'il fallait en ôter le très Saint-Sacrement, et qu'ils ne souffriraient en aucune façon qu'on passât outre. Ils ne tardèrent pas à convoquer une nouvelle assemblée de tous les Ordres ; deux députés de chaque Ordre, choisis parmi les hommes les plus capables, devaient dire leur sentiment. Les uns gardaient le silence, les autres nous condamnaient ; et la conclusion fut qu'il fallait sans délai détruire le monastère. Seul, un Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, qui, tout en approuvant la nouvelle fondation, n'était pas d'avis qu'elle fût sans revenus, se leva pour prendre notre défense (1). Il leur fit entendre qu'il ne fallait pas tant se presser dans une affaire si grave ; qu'on devait réfléchir prudemment à ce qu'on ferait, qu'on avait tout le temps d'attendre, et que cela regardait la juridiction de l'Évêque. Par ces raisons et d'autres de

(1) C'est le Père Dominique Bañez, un des plus célèbres théologiens de son siècle. Né à Medina del Campo, il entra fort jeune, en 1544, dans l'Ordre de Saint-Dominique, à Salamanque. Il professa la théologie avec le plus grand éclat pendant près de cinquante ans. Il est l'auteur de plusieurs savants ouvrages, parmi lesquels on cite son commentaire sur saint Thomas, en 6 vol. in-fol. Depuis la fondation de Saint-Joseph, sainte Térèse conserva constamment avec lui les plus intimes rapports, et pendant 8 années qu'il passa à Avila, elle le choisit pour son Confesseur. Ce fut par son ordre qu'elle écrivit le Chemin de la perfection. Nous avons plusieurs lettres de la Sainte qui lui sont adressées directement, et un grand nombre d'autres où elle fait son éloge. Ce grand théologien mourut en 1604, âgé de 77 ans. (Voyez, les Boll., Acta s. Teresiæ, pag. 629.)

cette nature, il calma beaucoup les esprits ; ils étaient tellement emportés, que l'on regarda comme une merveille que le dessein de démolir le monastère ne fût pas sur-le-champ exécuté. Mais la véritable cause qui les retint, fut que Notre-Seigneur voulait que cet établissement se fît ; et tous nos adversaires ensemble ne pouvaient rien contre une telle volonté. Sans doute ils n'offensaient point Dieu, parce qu'ils étaient animés d'un bon zèle, et croyaient avoir de justes raisons ; mais ils me firent beaucoup souffrir, ainsi que les personnes en petit nombre qui nous favorisaient ; car elles eurent une bien rude persécution à essuyer.

L'émotion du peuple était si grande, que l'on ne parlait point d'autre chose ; tous me condamnaient. Les uns accouraient auprès du Provincial, les autres auprès des Religieuses de mon couvent, pour s'élever contre ma conduite. En mon particulier, je n'étais pas plus affectée de tout cela, que si l'on n'eût rien dit. J'en avais même plutôt de la joie que de la peine. Ma seule crainte était qu'on ne détruisît la maison. Je ne pouvais non plus voir sans douleur que les personnes qui nous assistaient perdissent dans l'estime publique, et fussent exposées à tant de tribulations à cause de nous. Si j'avais une foi plus vive, la paix de mon âme n'en aurait pas été troublée. Mais hélas ! il suffit d'un léger manquement à une vertu, pour rendre tous les autres languissantes et comme endormies. C'est pourquoi j'éprouvai une très-grande peine pendant les deux jours où l'on tint en ville ces assemblées. Mais au plus fort de ma douleur, le Divin Maître me dit : « Ne sais-tu pas que je « suis tout-puissant ? que crains-tu ? » Et il m'assura que le monastère ne serait pas détruit. Ainsi je demeurai très-consolée.

La ville porta l'affaire au conseil du Roi ; il en vint un ordre de dresser une enquête exacte de tout ce qui s'était fait : et voilà un grand procès commencé. La ville envoya ses députés à la Cour ; notre monastère devait aussi envoyer les siens ; mais nous n'avions point d'argent, et je ne savais que faire. Le Divin Maître y pourvut ; car mon Provincial ne me

fit jamais défense de m'occuper de cette affaire. Ami comme il l'est de tout ce qui tient à la vertu, s'il ne nous prêtait pas son concours, il ne voulait point nous traverser ; il n'attendait même que de voir l'issue de ce débat, pour me permettre de venir habiter dans ce petit monastère. Cependant ces servantes de Dieu qui y étaient restées seules (1), faisaient plus par leurs prières, que moi par toutes mes négociations qui ne me demandèrent pas peu d'activité. Il semblait quelquefois que tout fût perdu, et particulièrement le jour qui précéda l'arrivée du Provincial : car la Prieure me défendit de ne plus me mêler de rien, ce qui était tout ruiner. Je m'en allai alors trouver Notre-Seigneur, et je lui dis : Mon Divin Maître, cette maison n'est pas à moi, c'est pour vous qu'elle a été faite. Maintenant que personne ne défend ses intérêts, c'est à vous de le faire. Après cela, je demeurai aussi tranquille et aussi joyeuse, que si tout l'univers eût travaillé à ma place, et je ne doutai plus du succès de cette affaire.

Un Ecclésiastique (2), grand serviteur de Dieu, ami de tout ce qui respire la perfection, et qui m'avait toujours assistée, se rendit à la Cour pour y défendre notre cause, et il le fit avec le plus grand zèle. D'un autre côté, ce saint gentilhomme (3), que j'ai toujours considéré et considère encore comme mon père, s'y employait avec une bonté incroyable sans tenir nul compte des peines ni des persécutions que lui attirait son dévouement. C'était une chose merveilleuse de voir le zèle de ceux qui nous défendaient ; ils avaient fait leur cause de la nôtre : et l'on eût dit qu'il y allait de leur vie et de leur honneur, quoiqu'il n'y eût au fond que le motif de la gloire de Dieu qui les fît agir.

(1) Gaspar Daza, que l'Évêque d'Avila avait chargé de leur procurer les secours spirituels, ne les en laissait pas manquer. Il leur disait tous les jours la messe, il les prêchait et leur administrait les sacrements. On tenait le Chapitre selon l'usage; on faisait les pénitences prescrites dans l'Ordre. Au chœur, on récitait le petit office de la très-sainte Vierge, en attendant que Térèse vînt leur apprendre à dire le grand office.

(2) Gonzalez de Aranda.

(3) François de Salcedo.

Notre-Seigneur daigna aussi soutenir d'une manière visible ce vertueux Ecclésiastique (1) dont j'ai parlé, et qui était l'un de ceux de qui je recevais le plus d'assistance. L'Évêque l'envoya pour parler en son nom dans une grande assemblée qui se tint à notre sujet. Il s'y trouva seul contre tous; enfin, après de longues contestations, il les apaisa un peu par certains expédients qu'il proposa; et s'il ne put les empêcher de poursuivre bientôt avec plus de chaleur que jamais la ruine de notre monastère, ses discours servirent au moins à gagner du temps. C'était ce serviteur de Dieu qui avait mis le très Saint-Sacrement dans l'église de notre petit monastère, et donné l'habit à ces Filles; ce qui lui valut une grande persécution. Cette batterie dura près de six mois; mais comme le détail de nos souffrances dans cet intervalle serait trop long, je le supprimerai.

Je ne pouvais assez m'étonner de voir tous les obstacles que soulevait le démon contre quelques petites femmes, et comment il pouvait mettre dans l'esprit de tout le monde, j'entends de ceux qui nous étaient contraires, que douze pauvres Religieuses seulement, avec leur Prieure, car elles ne peuvent pas être davantage, fussent capables d'apporter un si grand préjudice à la ville, en menant une vie si austère et si retirée. L'inconvénient ou le mécompte, s'il y en avait, ne pouvait retomber que sur elles; mais quant au dommage de la ville, en vérité, c'était une chimère. Et néanmoins il était si grand, à leur avis, qu'ils pouvaient en bonne conscience nous faire une aussi forte opposition. Enfin ils en vinrent à dire que, pourvu que le monastère eût des revenus, ils consentiraient à le laisser subsister. J'étais, je l'avoue, bien lasse de la peine que cette affaire donnait à tous nos amis; aussi, pour leur repos plutôt que pour le mien, j'entrai dans la pensée qu'il n'y aurait pas de mal à avoir des rentes jusqu'à ce que le trouble fût apaisé, sauf à y renoncer ensuite. Quelquefois même, à cause de mon imperfection et de mon peu de vertu, je me

(1) Gaspar Daza.

figurais que c'était la volonté de Notre-Seigneur, puisque sans cela notre dessein ne pouvait s'exécuter ; je n'étais donc pas loin de souscrire à cet accommodement. Mais la veille du jour où on devait le conclure, Notre-Seigneur me dit durant l'oraison du soir : « Garde-toi d'accepter cette condition, ma « fille ; car si une fois vous commencez à avoir des revenus, « on ne vous permettra plus d'y renoncer. » Le Divin Maître me donna encore quelques autres avis.

La même nuit, le saint Frère Pierre d'Alcantara, qui était déjà mort, m'apparut et me confirma dans cette pensée. Quelque temps avant de quitter cet exil (1), il m'avait écrit qu'ayant appris la vive opposition faite à notre établissement, et la grande persécution suscitée contre nous, il en avait ressenti une joie extrême, parce que cette tourmente et ces efforts du démon étaient un signe que Notre-Seigneur y serait fidèlement servi, mais que je devais me garder de jamais consentir à posséder des revenus ; ce qu'il me répétait deux ou trois fois dans la même lettre : et il m'assurait que si j'étais fidèle à son conseil, tout réussirait au gré de mes désirs. Depuis que Dieu l'avait appelé à lui, je l'avais vu deux autres fois et j'avais été témoin de la grandeur de sa gloire. Son aspect, loin de m'imprimer aucune terreur, avait inondé mon âme de joie ; car il m'apparaissait toujours dans l'état d'un corps glorieux, environné d'une lumière céleste dont j'étais moi-même toute pénétrée. Je me souviens que la première fois, en me parlant de l'excès de son bonheur, il me dit entre autres choses : « O heureuse pénitence qui m'a mérité une « récompense si belle ! » Je ne répéterai point ce que je crois avoir déjà écrit ailleurs de ces apparitions ; je me contenterai d'ajouter que, cette troisième fois, il me montra un visage sévère et disparut après m'avoir dit seulement : « Gardez-« vous bien d'accepter des revenus ; et pourquoi donc ne « voulez-vous pas suivre mon conseil ? » J'en demeurai épouvantée, et après l'avoir raconté le lendemain à ce saint gentil-

(1) C'est-à-dire peu avant le 19 octobre 1562, jour de la mort du Saint.

homme (1) qui s'employait pour nous plus que tout autre, je lui dis qu'il ne fallait en aucune manière consentir à avoir des revenus, mais plutôt continuer à poursuivre le procès. Il en eut une grande joie, sa résolution sur ce point étant plus ferme que la mienne ; et il m'a avoué depuis qu'il n'était entré qu'à contre-cœur dans cet accommodement.

L'affaire étant ainsi en bons termes, voilà qu'une personne fort vertueuse et animée d'un bon zèle proposa d'en remettre la décision à des hommes savants. Quelques-uns de ceux qui m'assistaient se rangèrent de cet avis ; et de là pour moi une nouvelle source d'inquiétudes. Je puis dire avec vérité que de tous les artifices dont le démon traversa mon dessein, nul ne me causa plus de peine ; mais Notre-Seigneur vint à mon secours dans cette circonstance comme dans toutes les autres. Il ne m'est pas possible, dans une relation aussi succincte que celle-ci, de faire connaître tout ce qu'il y eut à souffrir durant les deux ans qui s'écoulèrent depuis que cette maison fut commencée jusqu'à ce qu'elle fût achevée ; mais les six premiers mois et les six derniers furent les plus pénibles.

L'émotion de la ville commençait à se calmer ; le Père Dominicain, auquel nous nous étions d'abord adressées (2), sut alors, quoique absent, si bien ménager les esprits, qu'il nous fut d'un très-grand secours. Notre-Seigneur l'avait amené ici quelque temps auparavant dans une conjoncture où son concours et son appui nous avaient été extrêmement utiles ; le Divin Maître sembla même ne l'y avoir appelé que pour nous. Car ce Père m'a dit depuis qu'il n'avait eu nul sujet de venir, et que c'était comme par hasard qu'il avait entendu parler de notre dessein ; il ne resta ici que le temps nécessaire pour nos intérêts, et il partit. Mais, malgré l'éloignement, il négocia si bien auprès de notre Père Provincial, que, contre toute espérance, celui-ci me permit de venir, avec quelques Reli-

(1) François de Salcedo.
(2) Le Père Pierre Ybanez, dont la Sainte parle au chap. XXXII.

gieuses (1), habiter le nouveau monastère, afin d'y célébrer l'office divin, et d'instruire celles qui y étaient déjà.

De quelle inexprimable joie mon âme fut inondée le jour où je vis enfin s'ouvrir les portes de Saint-Joseph! Avant d'entrer dans le monastère, je m'arrêtai à l'église pour faire oraison: là, étant presque en extase, je vis Notre-Seigneur Jésus-Christ qui me recevait avec un grand amour, et qui, en me mettant une couronne sur la tête, me témoignait sa satisfaction de ce que j'avais fait pour sa très-sainte Mère.

Un autre jour, tandis qu'après Complies nous étions toutes en oraison dans le chœur, la très-sainte Vierge m'apparut; elle était environnée d'une très-grande gloire, et portait un manteau blanc sous lequel elle nous abritait toutes. Elle me fit en même temps connaître le haut degré de gloire où son Divin Fils devait élever les Religieuses de cette maison.

Nous n'eûmes pas plutôt commencé à faire l'office dans notre petite église, que le peuple en fut touché d'une grande dévotion. Nous reçûmes de nouvelles Religieuses. Notre adorable Maître changea le cœur de ceux qui nous avaient le plus

(1) Ce qui acheva de déterminer le Pere Ange de Salazar à céder au désir de la Sainte, fut cette parole qu'elle lui dit: «*Prenez garde, mon Pere, de résister au » Saint-Esprit.* » Ce fait que l'humilité de la Sainte a passé sous silence est affirmé par le Provincial lui-même, dans les actes du procès de la canonisation.

Selon Ribera, on était alors au milieu du Carême de l'année 1563; c'est-à-dire vers le 18 de mars de cette année. On voit par là que saint Joseph ramena sa bien-aimée Térese au milieu de ses filles, pour le jour où l'Église célèbre sa fête.

Les Religieuses que Terese prit avec elle du couvent de l'Incarnation étaient Anne de Saint-Jean, Anne des Anges, Marie-Isabelle, et Isabelle de Saint-Paul. Celle-ci était parente de la Sainte qui l'avait gardée quelques années avec elle dans le couvent de l'Incarnation; elle était alors novice, elle n'avait point voulu faire profession dans ce monastère, parce qu'elle était fermement résolue de ne se lier à Jésus-Christ par des liens éternels, que dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

La Sainte rendue au milieu de ses filles donna un grand exemple d'humilité; au lieu de prendre le gouvernement du monastère comme son titre de Fondatrice semblait l'y obliger, elle établit Prieure la Sœur Anne de Saint-Jean, et Sous-Prieure la Sœur Anne des Anges. Mais ces dispositions ne furent pas longtemps suivies: l'Évêque d'Avila et le Provincial des Carmes, sans avoir égard à l'humilité de la Sainte, la chargèrent de la conduite de la maison.

persécutées ; ils se montraient pleins de dévouement à notre égard, et nous faisaient l'aumône, approuvant ainsi ce qu'ils avaient tant condamné. Ils se désistèrent peu à peu du procès intenté contre nous, et ils reconnaissaient que ce monastère était visiblement l'œuvre de Dieu, puisque sa souveraine Majesté l'avait fait triompher d'une si étonnante opposition.

Il est certain qu'il ne se trouve plus personne aujourd'hui qui pense qu'il eût été sage d'abandonner une pareille entreprise. Les habitants de la ville sont d'une charité admirable envers nous ; sans faire de quête, et sans rien demander à personne, nous nous trouvons pourvues du nécessaire, le bon Maître les portant à nous l'envoyer d'eux-mêmes. J'ai l'intime confiance qu'il en sera toujours ainsi. Les Religieuses étant en petit nombre, pourvu qu'elles remplissent bien leurs devoirs, comme leur Divin Epoux leur en fait maintenant la grâce, je suis assurée qu'il prendra d'elles le même soin à l'avenir, et qu'ainsi elles ne seront jamais à charge ni importunes à qui que ce soit.

C'est pour moi une indicible consolation de vivre au milieu de ces âmes si détachées de tout. L'unique objet qui les occupe est de faire toujours de nouveaux progrès dans le service de Dieu. La solitude fait leurs délices. Une visite même de leurs proches parents leur est à charge, à moins qu'elles n'y trouvent de quoi enflammer davantage l'amour qu'elles ont pour leur Epoux. Aussi il ne vient à cette maison que des personnes qui ont soif comme elles de ce divin amour : les autres n'y goûteraient aucune satisfaction, et n'en donneraient aucune à ces âmes célestes. Tous leurs discours ne sont que de Dieu ; et quiconque voudrait leur parler d'autre chose ne serait point entendu d'elles, et ne les entendrait pas.

Nous observons la Règle de Notre-Dame du Mont-Carmel sans aucune mitigation, telle qu'elle a été rédigée par Hugues, Cardinal de Sainte-Sabine, et approuvée l'an mil deux cent quarante-huit par le Pape Innocent IV, en la cinquième année de son Pontificat.

Il me semble maintenant que tous les travaux que nous avons soufferts pour rétablir l'observance primitive, ne pouvaient être mieux employés. Il y a, je l'avoue, de l'austérité dans notre genre de vie, nous ne mangeons jamais de viande sans nécessité, nous jeûnons huit mois de l'année, et nous pratiquons beaucoup d'autres choses que l'on peut voir dans la Règle primitive. Néanmoins, les Sœurs comptent tout cela pour si peu, qu'elles gardent encore d'autres observances qui nous ont paru nécessaires pour accomplir cette Règle avec plus de perfection. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur qu'il donnera de très-grands accroissements à ce qui est commencé, puisqu'il lui a plu de me le promettre.

L'autre maison que cette bénie femme dont j'ai parlé plus haut (1) voulait fonder, a été également favorisée de Notre-Seigneur, et se trouve heureusement établie à Alcala; mais ce n'a pas été non plus sans de grandes oppositions, ni sans qu'il y ait eu bien des peines à souffrir. Je sais que l'on y vit dans l'entière observance de notre première Règle. Plaise à Notre-Seigneur que tout soit à son honneur et à sa louange, comme à l'honneur et à la louange de la glorieuse Vierge Marie dont nous portons l'habit. Ainsi soit-il.

Je crains, mon Père, de vous avoir causé de l'ennui par une si longue relation de ce qui s'est passé touchant ce monastère. Elle est néanmoins fort brève en comparaison des travaux que l'on a soufferts, et des merveilles que Notre-Seigneur a faites pour l'établir. Plusieurs personnes ont été témoins de ces merveilles, et les peuvent affirmer avec serment. C'est pourquoi je vous supplie pour l'amour de Dieu, dans le cas où vous jugeriez à propos de détruire toutes les autres parties de cet écrit, de conserver fidèlement celle qui regarde ce monastère, et de la remettre, après ma mort, entre les mains des Religieuses qui me suivivront. Toutes celles qui viendront dans la suite des temps se sentiront merveilleusement excitées à servir

(1) La Mere Marie de Jésus, dont la Sainte parle au commencement du chapitre précédent.

Dieu, et puissamment encouragées non-seulement à maintenir, mais à accroître ce qui a été commencé, lorsqu'elles liront dans ce récit tout ce que Notre-Seigneur a fait pour cette maison, par une main aussi faible et aussi misérable que la mienne.

Notre adorable Maître ayant montré par des faveurs si éclatantes et une protection si visible, combien il avait à cœur la fondation de ce monastère, quel mal ne feraient point, et quels châtiments ne mériteraient pas celles qui commenceraient à se relâcher de la perfection qu'il y a lui-même établie! Il comble de grâces ses fidèles épouses qui, maintenant, y mènent une vie si parfaite; il leur rend ce joug si léger, qu'elles le portent sans fatigue, et y trouvent même une ineffable douceur. N'aspirant qu'à jouir, dans la solitude, de Jésus-Christ leur Epoux, elles rencontrent en cet asile toutes les facilités pour vivre constamment en sa compagnie: demeurer seules avec lui seul, tel doit être le but continuel de leurs désirs. Dans ce dessein, qu'elles ne cherchent point à être plus de treize; je sais par expérience, et par les avis de plusieurs personnes fort habiles, que pour conserver l'esprit de notre Règle, et pour vivre d'aumônes, sans rien demander, il ne faut pas dépasser ce nombre (1). Que là-dessus l'on croie de préférence celle qui, avec tant de travaux et l'assistance de tant de prières, a tâché d'établir ce qu'elle a jugé le meilleur. On peut encore se convaincre que c'est là ce qui convient, en voyant le contentement parfait, la sainte allégresse, et la santé plus forte dont nous jouissons toutes depuis que nous sommes dans ce monastère, sans que, durant ces heureuses années, le joug des observances nous ait jamais pesé le moins du monde.

Ainsi, si cette vie paraît trop austère à quelques personnes

(1) La Sainte dérogea ensuite elle-même à cette règle, et admit dans ses monastères un plus grand nombre de Religieuses; mais l'on conçoit que dans un monastère aussi petit que l'était d'abord Saint-Joseph d'Avila, elle n'ait voulu en recevoir que treize.

désireuses d'embrasser l'état religieux, elles doivent l'attribuer à leur peu de ferveur, et non à la Règle qui s'observe ici, puisque des femmes délicates et de peu de santé, soutenues seulement par cet esprit intérieur, l'observent avec tant de satisfaction. Je conseille à ces personnes de s'en aller en d'autres monastères, où elles se souveront en vivant conformément à leur institut.

CHAPITRE XXXVII.

La Sainte reprend le récit des grâces qu'elle a reçues. Leur diversité et leurs effets. -- Ce qu'est à ses yeux, un seul degré de gloire de plus dans le Ciel. — La divine beauté de Notre-Seigneur s'imprimant dans son âme la détache de tout, et l'embrase d'un nouvel amour. -- Sa familiarité avec le Divin Maître. — Grandeur de Jésus-Christ, seule vraie : celle des Rois n'est qu'empruntée. — Plainte amoureuse de la Sainte à Jésus-Christ de ce qu'il se cache. — Les Grands de la terre ne nous permettraient pas une telle liberté de langage. — Tyrannie et vanité des lois du monde.

J'ai de la peine à poursuivre le récit des grâces dont Notre-Seigneur m'a comblée ; celles dont j'ai déjà parlé sont même si excessives, qu'on croira difficilement qu'il en ait favorisé une âme aussi imparfaite. Mais, pour obéir à l'ordre que vous m'en avez donné, mes Pères, et au commandement du Divin Maître lui-même, j'en rapporterai encore quelques-unes, dans le seul but de lui rendre gloire. Puisse, c'est mon vœu le plus cher, le spectacle des bienfaits dont le Seigneur a enrichi ma misère, embraser quelque âme du désir d'être toute à lui ! Que ne fera-t-il pas pour ses véritables serviteurs ! Que tous s'animent donc à contenter un Dieu qui donne, dans cette vie même, de tels gages de son amour.

Je ferai d'abord observer qu'il y a dans ces grâces des degrés divers. Certaines visions l'emportent tellement sur d'autres par la gloire, les délices, la consolation, que je m'étonne que la jouissance de Dieu se fasse sentir, même en cette vie d'une manière si différente. Parfois, la douceur et le plaisir dont

l'âme se trouve inondée dans une vision ou dans un ravissement, s'élèvent si fort au-dessus de tout ce qu'elle a éprouvé, qu'il lui semble impossible de pouvoir désirer quelque chose de plus ici-bas ; et de fait, elle ne le désire point, elle ne demande pas plus de bonheur. Cependant, depuis que Notre-Seigneur m'a fait connaître la prodigieuse inégalité qui existe dans le Ciel entre la félicité des uns et celle des autres, je vois bien que, sur la terre, il n'y a pas non plus, quand il le veut, de mesure à ses dons. Aussi ne voudrais-je jamais en voir mettre dans le dévouement à une si haute Majesté ; mon désir serait de consumer ma vie, mes forces, ma santé à son service, et de ne point perdre, par ma faute, le moindre degré de jouissance dans l'éternelle Patrie. Je ne crains pas de le dire, si l'on me demandait lequel j'aime mieux ou d'endurer toutes les peines de cet exil jusqu'au dernier jour du monde, à la condition de recevoir un degré de plus, si petit qu'il fût, de gloire dans le Ciel, ou d'y entrer dès maintenant sans rien souffrir, mais avec un peu moins de gloire. de très-grand cœur j'achèterais, au prix de toutes les peines d'ici-bas, le bonheur de contempler d'un peu plus près les grandeurs de mon Dieu ; car je vois que plus on le connaît, plus on l'aime et on le loue. Sans doute, je m'estimerais trop heureuse, après avoir mérité l'enfer, d'occuper même la dernière place du Paradis ; et plaise à Notre-Seigneur de me la donner un jour, sans considérer la grandeur de mes péchés, il userait envers moi de la plus grande miséricorde ; mais j'affirme que, si je le pouvais, et si mon adorable Maître me donnait sa grâce pour endurer de grandes souffrances, je ne voudrais, quoi qu'il dût m'en coûter, rien perdre par ma faute. Infortunée ! j'avais cependant, par mes nombreux péchés, tout perdu pour jamais.

Je dois dire aussi que chacune des visions ou révélations dont j'étais favorisée m'apportait de grands avantages ; que même certaines visions opéraient en moi des effets extraordinaires. Ainsi, la vue de Jésus-Christ laissa l'ineffable beauté de cet Homme-Dieu empreinte en mon âme ; et, jusqu'à ce jour,

elle n'a point cessé de m'être présente. Il eût suffi, pour un tel effet, de le voir une seule fois ; qu'on juge de ce qu'a dû produire en moi une pareille faveur si souvent accordée. Un des fruits les plus précieux que j'en retirai fut de me corriger d'un défaut très-nuisible à mon avancement. Ce défaut, le voici : venais-je à m'apercevoir qu'une personne dont j'appréciais le mérite m'était cordialement dévouée, je l'affectionnais de telle sorte, que mon esprit était tout occupé de son souvenir ; je me représentais avec plaisir les bonnes qualités qui me frappaient en elle, et j'éprouvais une grande joie à lui parler, sans avoir en tout cela la moindre intention d'offenser Dieu. Mais, depuis que j'eus le bonheur de voir la beauté adorable de Notre-Seigneur, nul mortel n'a plus rien offert à ma vue qui pût me toucher ni occuper ma pensée. Un simple regard sur la divine image que je porte gravée au fond de mon âme me rend souverainement libre. Tout ce que je vois, loin de me captiver, excite mon dégoût, quand je le compare aux grâces et aux excellences que je découvre en mon Jésus. Non, il n'y a ni science ni félicité sur la terre qui soit de quelque prix à mes yeux, auprès du bonheur d'entendre une seule parole proférée par cette bouche divine : que ne doit donc pas éprouver une âme qui a eu le bonheur d'en entendre un si grand nombre ! Aussi je tiens pour impossible, à moins que, par une juste punition de mes péchés, je ne vienne à perdre ce souvenir, que personne désormais puisse tellement occuper mon esprit, qu'il ne me suffise, pour être libre, de penser un moment à mon Divin Maître.

Je rapporterai à ce sujet ce qui m'est arrivé. Voyant Dieu, même dans ceux qui gouvernent mon âme, j'ai toujours eu pour eux un sincère attachement. Mais Notre-Seigneur me les ayant rendus plus chers, depuis que je leur obéis avec une soumission absolue, je ne faisais pas difficulté de leur témoigner mes sentiments, bien sûre qu'il n'y avait nul danger pour moi. Ces grands serviteurs de Dieu, craignant que cette affection toute sainte que je leur portais ne nuisît à ma liberté

intérieure, me traitaient assez durement. Je riais en moi-même de voir combien ils étaient trompés, et je ne leur disais pas toujours combien je me sentais détachée de toutes les créatures. Je me contentais de les rassurer ; et bientôt, par leurs rapports plus intimes avec moi, découvrant l'admirable liberté de cœur dont le Divin Maître m'avait favorisée, ils perdaient ces craintes qu'ils n'avaient, du reste, que dans les commencements.

Plus Notre-Seigneur se montrait à moi, plus je sentais croître mon amour pour lui et ma confiance en sa bonté. Ses fréquents entretiens me le faisaient connaître d'une manière plus intime ; je voyais qu'étant Dieu et homme tout ensemble, il ne s'étonnait pas des faiblesses des hommes ; il sait toute la profondeur de notre misère, et à combien de chutes nous sommes exposés par suite du péché de nos premiers parents qu'il est venu réparer. Je sentais que je pouvais traiter avec ce Souverain Seigneur comme avec un ami, parce qu'il ne ressemble pas à ceux de la terre qui mettent toute leur grandeur dans l'appareil d'une puissance empruntée. On ne leur parle qu'à certaines heures, et il n'y a que les personnes qualifiées qui les approchent : et si un homme de petite condition se trouve obligé d'implorer leur assistance, que de peines, que de détours lui faut-il prendre, et de combien de faveurs n'a-t-il pas besoin pour en obtenir audience ! Mais si c'était au Roi lui-même qu'on eût affaire, oh ! alors point d'accès à espérer si vous êtes pauvre, et si vous n'êtes point gentilhomme. Il faut avoir recours aux favoris, et on peut être sûr que ce ne sont pas des hommes qui foulent le monde aux pieds, ni qui disent hardiment et sans crainte la vérité ; de tels caractères ne sont pas propres pour la Cour où une si mâle franchise est inconnue. Il faut savoir taire le mal qu'on voit, et à peine ose-t-on le condamner dans sa pensée, de peur d'une disgrâce.

O Roi de gloire et Seigneur de tous les Rois ! votre empire n'est point défendu par de frêles barrières, car il est éternel ! Oh ! comme, sans introducteur, on peut arriver jusqu'à vous !

Il suffit de vous voir, pour comprendre que vous seul méritez de porter le nom de Seigneur. Sans cortége et sans gardes, la majesté de votre personne révèle en vous le Souverain. Il n'en est pas ainsi d'un Roi mortel : en vain, quand il est seul, voudrait-il se faire reconnaître ; comme il n'a rien de plus que les autres, il faut voir les insignes de sa royauté pour y croire. Aussi s'entoure-t-il, à juste titre, de cette autorité d'emprunt, sans laquelle il n'obtiendrait pas un regard. Aucun rejaillissement de puissance n'émanant de sa personne, l'autorité lui doit venir des autres. O mon Seigneur ! ô mon Roi ! que ne puis-je peindre en ce moment l'éclat de votre gloire ! Il est impossible de ne pas voir que la source de votre suprême puissance est en vous-même. L'effroi saisit, quand on contemple une Majesté si haute ; mais combien cet effroi redouble quand on vous voit, Seigneur, malgré toute cette majesté, vous humilier si profondément, et témoigner tant d'amour à une créature aussi abjecte que moi ! Toutefois, après ce premier saisissement, nous pouvons traiter avec vous de tous nos intérêts, et vous parler au gré de nos désirs. A la crainte causée d'abord par la vue de votre gloire, en succède une autre plus grande, celle de vous offenser ; et ce n'est pas la frayeur du châtiment qui la fait naître ; non, Seigneur, mais la frayeur incomparablement plus grande de vous perdre vous-même.

Voilà, sans parler des autres, quelques-uns des précieux avantages de cette vision ; les effets font connaître si elle vient de Dieu, lorsqu'il daigne éclairer l'âme ; mais, comme je l'ai souvent dit, Notre-Seigneur veut que, de temps en temps, elle soit dans les ténèbres et privée de sa divine lumière. Cela étant ainsi, on ne doit pas trouver étrange que, me voyant si imparfaite, je conçoive quelque crainte.

Je viens de passer huit jours dans cette obscurité ; je ne trouvais plus en moi ni sentiment de mes obligations envers Dieu, ni souvenir de ses grâces ; mon esprit était frappé d'impuissance, et absorbé par je ne sais quoi. Je n'avais assuré-

ment nulle mauvaise pensée ; mais je me sentais si incapable d'en avoir de bonnes, que je riais de moi-même et prenais plaisir à voir la bassesse d'une âme, quand Dieu suspend en elle son opération. Elle voit bien qu'elle n'est pas sans lui dans cet état ; car ce n'est point comme dans ces grandes peines intérieures que j'ai éprouvées de temps en temps, et dont j'ai parlé plus haut. Néanmoins elle a beau mettre du bois et faire de son côté le peu qui est en mon pouvoir, pour allumer le feu de l'amour divin, aucune flamme ne monte. C'est déjà une grande miséricorde de la part de Dieu, que la fumée paraisse et montre qu'il n'est pas entièrement éteint. Notre-Seigneur l'allume ensuite de nouveau ; mais jusque-là, quand on se romprait la tête à souffler et à arranger le bois, on ne ferait que l'étouffer davantage. Je crois que le meilleur, alors, est de capituler de bonne grâce, d'avouer franchement que l'on ne peut rien par soi-même, et de s'employer, comme j'ai dit, à d'autres œuvres méritoires. Notre-Seigneur n'enlève peut-être à l'âme l'oraison et ne s'enfuit, qu'afin qu'elle se livre à ces œuvres et connaisse par expérience le peu dont elle est capable par elle-même.

Mais il est certain qu'aujourd'hui je me suis délicieusement dédommagée auprès de Notre-Seigneur de ses absences ; j'ai osé me plaindre de lui, et je lui ai dit : Eh quoi ! mon Dieu, n'est-ce donc pas assez que vous me teniez dans cette misérable vie ; que pour l'amour de vous, je m'y soumette, et que je veuille vivre dans cet exil où tout m'empêche de jouir de vous, le manger, le dormir, les affaires, les rapports avec le monde ? Vous seul connaissez la grandeur de ce tourment ; et, néanmoins, ô bien-aimé de mon âme, je l'endure pour l'amour de vous : faut-il encore que, dans ces rares instants où je pourrais goûter les délices de votre présence, vous vous dérobiez à ma vue ? Comment cela peut-il s'allier avec votre miséricorde ? Comment l'amour que vous avez pour moi le peut-il tolérer ? Seigneur, s'il m'était possible de me cacher de vous, comme vous de moi, votre amour, j'en suis sûre,

ne le souffrirait jamais. Mais vous êtes toujours avec moi, et vous me voyez toujours. Mon tendre Maître, une pareille inégalité est trop cruelle ; considérez, je vous en supplie, qu'elle n'est pas juste envers celle qui vous aime d'un si ardent amour.

Avant de proférer ces paroles et d'autres de ce genre, je venais de considérer que la place où je m'étais vue dans l'enfer était trop douce pour une pécheresse comme moi. Souvent l'amour me transporte de telle manière, que je ne me possède plus ; c'est alors qu'avec le plus libre abandon j'ose adresser ces plaintes à Notre-Seigneur, et il veut bien souffrir tout cela de ma part. Bénédiction et louange sans fin à ce Roi si plein de bonté !

Approcherions-nous de ceux de la terre avec une pareille hardiesse ? Certes, que l'on n'ose parler au Roi, je n'en suis point surprise ; je trouve juste qu'on craigne le Souverain et les premiers Seigneurs du royaume. Mais, de nos jours, les choses en sont venues à tels termes, que la vie n'est plus assez longue pour apprendre les devoirs, les déférences, les respects introduits par l'usage, quand, avec cela, on veut se réserver un peu de temps pour servir Dieu. Un tel spectacle me confond, et j'avoue qu'à l'époque où je vins m'abriter dans ce monastère, je ne savais plus comment traiter avec les Grands. Pour peu que l'on rende à d'autres, sans y penser, plus d'honneur que leur qualité n'exige, ils s'en offensent tellement qu'il faut s'en justifier et leur en faire satisfaction ; et encore Dieu veuille qu'ils s'en contentent. Je le répète, je ne savais plus comment vivre dans le monde. Une pauvre âme s'y trouve battue et fatiguée de toutes parts ; car on lui dit d'un côté que, pour se garantir des dangers qui l'environnent, elle doit continuellement élever ses pensées vers Dieu ; et on veut de l'autre qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de ne point blesser ceux qui se font un point d'honneur de ces bagatelles. C'était pour moi une source d'ennui ; je ne finissais jamais de faire des satisfactions ; j'avais beau étudier, il m'échappait toujours bien de ces

fautes que le monde ne regarde point comme légères. La vérité est que la vie religieuse nous excuse, et qu'on doit, si l'on veut être juste, nous pardonner des fautes de ce genre. Mais on n'en demeure pas d'accord, et l'on dit, au contraire, que les monastères doivent être une école et une Cour de politesse. Pour moi, je ne puis le comprendre ; et un langage si faux vient sans doute de ce qu'on a pris tout de travers ces paroles de quelque Saint : Les maisons religieuses doivent être une Cour où l'on forme des courtisans pour le Ciel. Et comment ceux dont l'unique étude doit être de plaire en tout à Dieu et d'abhorrer le monde, peuvent-ils s'occuper avec tant de soin à contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer? Encore si on pouvait les apprendre une fois pour toutes, patience ; mais les seuls titres des lettres demandent aujourd'hui un enseignement tout spécial, et il nous faut de doctes leçons pour apprendre quand nous devons laisser du papier de tel côté, ou bien de tel autre ; et quand nous devons donner le titre d'illustre à celui qui n'avait pas auparavant le titre de magnifique. J'ignore où l'on en viendra ; car, bien que je n'aie pas encore cinquante ans, j'ai vu cela changer tant de fois, que je ne sais plus où j'en suis. Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître, si Dieu leur donne une longue vie? En vérité, je plains les personnes spirituelles qui, pour de saints motifs, doivent rester au milieu du monde ; elles portent une croix terrible. Si elles se déterminaient, d'un commun accord, à vouloir passer pour ignorantes dans une science si frivole, s'estimant même heureuses d'être tenues pour telles, elles se délivreraient d'un bien pesant fardeau.

Dans quelles folies me suis-je engagée? Voilà qu'en parlant des grandeurs de Dieu, j'en suis venue à discourir des bassesses du monde! Mais, puisque je l'ai abandonné sans retour par la grâce de Notre-Seigneur, je veux en sortir tout à fait. Qu'ils s'arrangent avec lui, ceux qui se donnent tant de peine pour des choses si futiles. Dieu veuille que, dans la vie future où rien ne change, nous n'ayons pas à les payer bien cher!

CHAPITRE XXXVIII.

Ravissements et visions ; Notre-Seigneur lui révèle quelques-uns des secrets du Ciel ; effets de ces lumières. — La Sainte voit au-dessus de sa tête le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. Elle le voit sous la même forme au-dessus de la tête d'un Religieux Dominicain. — Manteau blanc donné par la très-sainte Vierge au Pere Ybanez ; mort de ce saint Religieux. — Vision touchant le Pere Gaspar de Salazar, de la Compagnie de Jesus tout entière. — Extase où elle contemple Jésus-Christ dans le sein de son Pere. Souvent, au moment de communier, elle l'aperçoit glorieux dans la sainte hostie. — Elle connaît, par lumière surnaturelle, l'état de péché mortel d'une âme, et la reprobation d'une autre. — Elle voit plusieurs âmes sortir du Purgatoire.

Étant un soir fort recueillie dans un oratoire, mais si malade que je ne croyais pouvoir faire oraison, je pris mon Rosaire pour prier vocalement et sans aucun effort d'esprit. Que nos petites industries sont inutiles, quand Dieu veut agir en nous ! Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'un ravissement vint, avec une irrésistible impétuosité, m'enlever à moi-même. Je fus transportée en esprit au Ciel ; les premières personnes que je vis furent mon père et ma mère, et, dans un très-court espace de temps, celui d'un *Ave Maria*, je découvris d'inénarrables merveilles. La vision fut peut-être de plus longue durée, mais le temps paraît alors très-court. Succombant sous le poids d'une faveur si excessive, je restai dans une extase profonde. Lorsque je fus revenue à moi, j'appréhendai que ce ne fût une illusion, sans trouver néanmoins aucun fondement à cette crainte. Je ne savais que faire, tant j'avais de honte d'en parler à mon Confesseur, non, ce me semble, par humilité, mais

de peur qu'il ne se moquât de moi, et ne me demandât si j'étais un saint Paul ou un saint Jérôme, pour avoir connaissance des choses du Ciel. La pensée que de pareilles visions avaient été accordées à ces grands Saints, jointe au sentiment de mon indignité, augmentait encore ma crainte, et je ne faisais que répandre des larmes. Enfin, malgré ma répugnance, j'allai trouver mon Confesseur; pour rien au monde, je n'aurais osé lui rien cacher, tant je tremblais d'être trompée. Il fut touché de mon affliction, me consola beaucoup, et me dit les choses les plus capables de me tranquilliser.

Depuis cette grande faveur, le Divin Maître, à certains intervalles, a daigné me révéler des secrets plus grands encore de son royaume, sans qu'il m'ait jamais été possible de rien voir au delà de ce qu'il lui plaisait de me découvrir. Le moindre de ces secrets suffit pour ravir l'âme d'admiration, et lui inspirer le plus profond mépris de toutes les choses de la terre; je voudrais pouvoir donner une idée de la moins élevée de ces visions, mais je trouve que c'est impossible; car il y a tant de différence entre la lumière de ce divin séjour où tout est lumière, et la lumière d'ici-bas, que celle du soleil ne semble que ténèbres. L'imagination la plus vive et la plus pénétrante ne peut s'en figurer l'éclat, ni se représenter aucune des merveilles que Notre-Seigneur me faisait alors connaître avec un tel excès de plaisir que tous mes sens en étaient ravis. Nul terme ne pouvant exprimer cette suavité et ces délices, je suis forcée de n'en pas dire davantage.

Je passai une fois plus d'une heure en cet état. Notre-Seigneur, se tenant toujours près de moi, me découvrait des choses admirables; il me dit: « Vois, ma fille, ce « que perdent ceux qui sont contre moi; ne manque pas de le leur » dire. » Hélas! mon cher Maître, lui répondis-je, que peuvent mes paroles auprès de ces aveugles, si vous ne les éclairez vous-même? Vous avez fait connaître vos grandeurs à certaines âmes, et elles vous ont glorifié; mais cette chétive et misérable créature à qui vous les manifestez, rencontrera-

t-elle une seule personne qui veuille lui donner créance ? Du moins, Seigneur, je bénirai votre nom et j'exalterai votre miséricorde pour l'heureux changement que vous avez opéré en moi.

Mon âme, en effet, depuis qu'elle a contemplé ces merveilles du Paradis, voudrait toujours demeurer dans cette région de lumière sans revenir à la vie, tant elle a conçu de mépris pour toutes les choses de la terre. Elles ne sont, à ses yeux, qu'une vile boue, et elle regarde comme une souveraine bassesse de s'en laisser captiver.

Durant mon séjour chez cette Dame dont j'ai parlé (1), je fus une fois saisie de ce grand mal de cœur auquel j'étais si sujette, et qui, maintenant, me fait moins souffrir. Comme cette Dame est d'une admirable charité, elle me fit apporter des joyaux d'or, des pierreries de grand prix, et, en particulier, un diamant qu'elle estimait beaucoup, espérant que la vue de ces objets ferait une agréable diversion à mon mal. Je riais en moi-même, et, comparant intérieurement ce que les hommes estiment, avec ce que Notre-Seigneur nous réserve, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de compassion. Je sentais qu'il me serait impossible, quand je le voudrais, de faire le moindre cas de ces biens périssables, à moins que Dieu n'effaçât de mon esprit le souvenir des biens célestes.

Cet état qui tient ainsi l'âme élevée au-dessus de tout le créé, est une espèce de souveraineté si haute, que je ne sais si on peut la comprendre, à moins de la posséder. C'est le vrai et pur détachement ; Dieu seul l'opère en nous, sans aucun travail de notre part. C'est lui qui nous découvre ces vérités ; c'est lui qui les imprime dans notre esprit ; et c'est lui qui nous fait voir avec évidence qu'il nous serait impossible par nous-mêmes d'arriver si promptement à un état si sublime.

(1) Chez Louise de la Cerda, à Tolède.

Ces divines lumières ont banni de mon cœur une crainte fort vive que j'avais toujours eue de la mort. Mourir me semble maintenant la chose du monde la plus facile pour l'âme fidèle à Dieu, puisque, en un moment, elle se voit libre de sa prison, et introduite dans l'éternel repos. Il existe, selon moi, une grande ressemblance entre l'extase et la mort. En effet, l'esprit ravi en Dieu contemple les ineffables merveilles qu'il lui découvre ; et l'âme, dès l'instant même où elle est séparée du corps, est mise en possession de tous les biens du Ciel. Je ne parle point des douleurs de la séparation dont il faut faire très-peu de cas ; et ceux qui auront véritablement aimé Dieu et méprisé les vanités de la terre doivent, je pense, mourir avec plus de douceur.

J'appris aussi à connaître quelle est notre véritable patrie, et à regarder cette vie comme un pèlerinage. Heureuse l'âme à qui Dieu a ouvert le Ciel et montré d'avance le séjour où elle est appelée à vivre ! Elle est appelée à vivre ! Elle est comme le voyageur qui, allant s'établir dans une contrée lointaine, mais connue, charme les ennuis du chemin par la pensée du repos dont il est sûr de jouir au terme du voyage. Avec quelle facilité elle s'élève à la considération des choses divines ! On peut bien dire que déjà sa conversation est au Ciel. Pour se recueillir, il lui suffit d'y élever un regard. C'est à ce beau Paradis, dont Notre-Seigneur lui a fait entrevoir la gloire, que ses pensées vont d'elles-même se rattacher délicieusement. Souvent ceux qui forment ma société ici-bas, et auprès de qui je me console, sont ceux que je sais être vivants dans cette bienheureuse patrie ; eux seuls me paraissent jouir de la véritable vie. Quant à ceux qui traînent encore cette misérable existence, ils me semblent tellement morts, que le monde entier ne me saurait faire la moindre compagnie. Cela m'arrive surtout lorsque j'éprouve ces grandes impétuosités d'amour : dans cet état, tout ce que je vois des yeux du corps ne me paraît qu'une illusion et un songe, tandis que j'appelle de toute l'ardeur de mes vœux ce qui a frappé les

yeux de mon âme ; et, comme je m'en vois encore loin, je puis dire que je me sens mourir.

Enfin, ces visions sont une des grâces les plus insignes dont Dieu puisse favoriser une âme ; elle y puise une force admirable pour porter une croix bien pesante, je veux dire l'ennui et le dégoût que tout lui inspire ici-bas. Et si le Seigneur ne suspendait de temps en temps le souvenir de ce qu'elle a vu, bien que ce souvenir ne tarde pas à se réveiller, je ne sais comment elle pourrait supporter la vie. Louange et bénédiction sans fin à ce Dieu de bonté ! Qu'il ne permette point, je l'en supplie au nom du précieux sang versé pour moi par son Divin Fils, qu'après cette vue et cet avant-goût qu'il m'a donné des biens célestes, j'aie le malheur, comme Lucifer, de tout perdre par ma faute ! Ah ! qu'il ne le permette jamais, je l'en conjure encore au nom de lui-même ! Parfois, je l'avoue, la crainte que j'en ai n'est pas petite ; mais, le plus ordinairement, la miséricorde de mon Dieu me donne une douce assurance qu'après m'avoir retirée de tant de péchés, il ne voudra point cesser de me soutenir de sa main et m'exposer ainsi à me perdre. Je vous prie très-instamment, mon Père, de joindre pour ce sujet vos prières aux miennes.

Malgré la grandeur des grâces précédentes, celle dont je vais parler l'emporte, ce me semble, et par l'excellence des biens, et par la force qu'elle communiqua à mon âme. Néanmoins, chacune de ces faveurs considérée à part, est d'un tel prix, qu'il n'y a point lieu de les comparer ensemble.

La veille de la Pentecôte, m'étant retirée après la messe dans un endroit fort solitaire où j'allais prier souvent, je me mis à lire dans l'ouvrage d'un Chartreux (1), ce qui avait trait

(1) L'ouvrage dont parle sainte Térèse, et qu'elle lisait dans une traduction espagnole, est la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, composée en latin par Ludolphe de Saxe. On trouve dans cette admirable Vie une science profonde unie à une onction céleste. L'auteur termine chaque chapitre par une prière qui respire la plus tendre dévotion. Il commence son livre par ces mots : *Fundamentum aliud.* La Vie de Jésus-Christ n'est pas l'unique ouvrage sorti de la plume de cet écrivain;

au mystère de cette fête. J'y trouvai les marques auxquelles ceux qui commencent, ceux qui ont déjà fait des progrès dans la vertu, et ceux qui ont atteint la perfection peuvent connaître si le Saint-Esprit est avec eux. Après avoir attentivement considéré ce qui était dit sur ces trois états, il me sembla que, par la bonté de Dieu, ce Divin Esprit était avec moi. Je lui en rendis aussitôt de vives actions de grâces. Je me souvins en ce moment d'avoir lu autrefois les mêmes choses dans ce livre, et je vis que j'étais en ce temps-là bien éloignée de l'état où je me trouvais alors; ainsi, la grandeur de la grâce que Dieu m'avait faite m'apparaissait dans tout son jour. Comparant alors la place que j'avais méritée dans l'enfer par mes péchés, avec cet admirable changement que je voyais en moi, je ne pouvais en donner à Dieu assez de bénédictions et de louanges.

Tandis que j'étais occupée de ces pensées, soudain, sans en connaître la cause, je tombai dans un grand ravissement; mon âme, n'étant pas capable de supporter dans un corps mortel l'excès d'une telle faveur, semblait en vouloir sortir; l'impétuosité du mouvement extatique était excessive, et agissait sur moi d'une manière toute nouvelle. Mon âme était si profondément saisie, que je ne savais ni ce qu'elle avait, ni ce qu'elle voulait. Sentant toutes les forces naturelles m'abandonner, et ne pouvant me soutenir, quoique je fusse assise, je m'appuyai contre la muraille. A ce moment, je vis au-dessus de ma tête une colombe bien différente de celles d'ici-bas; car elle n'avait point de plumes, et ses ailes semblaient formées d'écailles de nacre qui jetaient une vive splendeur; il faut ajouter qu'elle était plus grande qu'une colombe ordinaire. Il me semble que j'entendais le bruit qu'elle faisait avec ses ailes; elle les agita à peu près l'espace d'un *Ave Maria*. Mon âme se perdant alors dans le ravissement, perdit aussi de vue cette

il nous a encore légué une savante exposition des Psaumes. Il termine également chaque psaume par une touchante prière analogue au sujet.

Ce fut dans la Chartreuse de Strasbourg que ce saint Religieux passa les dernières années de sa vie.

Ludolphe de Saxe fleurit sous l'Empereur Louis IV, en l'an du Seigneur 1330.

divine colombe. L'esprit s'apaisa avec la présence d'un hôte si excellent, tandis que, selon ma manière de voir, une faveur si merveilleuse aurait dû le remplir de trouble et d'effroi. Mais dès que je commençai à jouir, la crainte fit place à un repos céleste, et je restai en extase. La gloire de ce ravissement fut extraordinaire ; je demeurai la plus grande partie des fêtes hors de moi, et aliénée de mes sens extérieurs ; je ne savais que devenir, je ne pouvais comprendre comment je ne succombais point sous le poids d'une si étonnante faveur ; je n'entendais plus, je ne voyais plus, si je puis m'exprimer ainsi, tant j'étais absorbée par l'excès de la joie intérieure. Depuis ce jour, je vois en moi un bien plus haut degré d'amour de Dieu, et je me sens beaucoup plus affermie dans la vertu. Bénédiction et louange sans fin à ce Dieu de bonté. Ainsi soit-il!

J'aperçus une autre fois sur la tête d'un Père de l'Ordre de Saint-Dominique la même colombe ; mais il me sembla que les rayons et la splendeur de ses ailes s'étendaient beaucoup plus loin. Il me fut dit que ce Religieux devait attirer au service du Seigneur un grand nombre d'âmes.

La très-sainte Vierge m'apparut un jour mettant un manteau d'une éblouissante blancheur sur les épaules de ce Religieux du même Ordre dont j'ai parlé en divers endroits de cet ouvrage (1). « Ce manteau, me dit-elle, est le prix du service qu'il » m'a rendu en prêtant son concours pour l'établissement de » cette maison ; il est aussi la marque du soin que je prendrai » désormais de conserver son âme pure, et de la préserver du » péché mortel. » Cette promesse s'est accomplie, j'en ai la certitude ; car, depuis cette époque jusqu'à sa mort arrivée peu d'années après, ce Père mena une vie si pénitente et si sainte, que je ne saurais concevoir le moindre doute sur son bonheur. Un Religieux présent à sa dernière heure m'a rapporté qu'il avait dit, un peu avant d'expirer, qu'il voyait à

(1) Le Père Pierre Ybanez. Il était Prieur du couvent de Trianos lorsqu'il termina sa sainte vie. Sainte Térese affirme, à la fin du chapitre, qu'il alla droit au Ciel sans passer par le Purgatoire.

côté de lui saint Thomas qui l'assistait. Il termina ainsi son pèlerinage, plein de joie, et après avoir appelé de tous ses vœux le moment de sortir de cet exil. Il m'est apparu quelquefois depuis rayonnant de gloire, et m'a révélé diverses choses. C'était un homme de si haute oraison que, dans les derniers temps de sa maladie, voulant, à cause de son extrême faiblesse, se distraire de ce saint exercice, il ne le pouvait, tant ses ravissements étaient fréquents. Il m'écrivit même un peu avant sa mort pour demander par quels moyens il les pourrait prévenir, parce qu'en achevant de dire la messe, il entrait malgré lui en extase, et y demeurait très-longtemps. Enfin, Dieu lui donna la récompense des grands services qu'il lui avait rendus pendant toute sa vie.

J'ai également connu par vision quelques-unes des grâces extraordinaires que Notre-Seigneur faisait au Recteur de la Compagnie de Jésus dont j'ai souvent fait mention (1); mais, pour ne pas m'étendre trop, je n'en parlerai point ici; je dirai seulement ce qui m'arriva à une époque où ce Père avait une croix pesante à porter; il se trouvait en butte à une grande persécution, et il en avait l'âme navrée de douleur. Un jour, en entendant la messe, je vis, au moment où on élevait la sainte Hostie, Notre-Seigneur Jésus-Christ en Croix; il me dit certaines paroles de consolation pour les lui rapporter, et il en ajouta d'autres par lesquelles je devais le prévenir de ce qui devait encore arriver. Le Divin Maître me chargeait de mettre sous ses yeux ce qu'il avait souffert pour lui, afin de l'engager à se préparer généreusement à la souffrance. Cela lui donna beaucoup de consolation et de courage; et l'événement confirma ensuite la vérité de tout ce que Notre-Seigneur m'avait dit.

Notre-Seigneur m'a révélé de grandes choses sur les Religieux de l'Ordre auquel appartient ce Père, je veux dire la Compagnie de Jésus, et sur l'Ordre lui-même tout entier. Plusieurs fois je

(1) Le Père Gaspar de Salazar, Recteur du collège de la Compagnie de Jésus à Avila.

les ai vus dans le Ciel tenant en leurs mains des bannières blanches. Je le répète, j'ai vu, touchant ces Religieux, d'autres choses extrêmement admirables. Aussi j'ai une grande vénération pour cet Ordre, parce qu'ayant eu beaucoup de rapports avec ses membres, je reconnais que leur vie est conforme à ce que Notre-Seigneur m'a dit d'eux.

Tandis que j'étais un soir en oraison, Notre-Seigneur commença par me dire quelques paroles qui retraçaient à mon souvenir les infidélités de ma vie ; elles me remplirent de confusion et de peine ; car, sans être prononcées d'un ton sévère, elles ont une telle puissance d'effet que l'on se sent en quelque sorte mourir de regret et de douleur; et une seule de ces paroles nous donne de nous-mêmes une connaissance plus intime que plusieurs jours passés dans la considération de notre misère, parce qu'elles portent avec elles un caractère souverain de vérité, qu'il nous est impossible de nier. Cet adorable Sauveur me représenta alors les vanités auxquelles j'avais été attachées, et me dit : « Tu dois regarder comme une grande grâce que » je permette à un cœur aussi infidèle de s'attacher à moi, et » que je veuille le recevoir. »

Voici d'autres paroles que j'ai entendues de sa bouche : « Souviens-toi du temps où tu mettais ton honneur à aller » contre mon honneur. « Il m'a également adressé celles-ci : » Rappelle-toi ce dont tu m'es redevable ; alors que tu m'offensais le plus, je m'en vengeais en te comblant de grâces. »

Ce Divin Maître me faisait voir à une lumière si vive mes imperfections et mes défauts, que j'en demeurais confondue. Comme j'en ai beaucoup, cela m'arrivait fort souvent ; et si quelquefois je cherchais à me consoler auprès de lui dans l'oraison d'une réprimande qui m'avait été faite par mon Confesseur, j'en recevais une seconde auprès de laquelle la première n'était rien.

Notre-Seigneur ayant mis sous mes yeux, comme je disais, le tableau des infidélités de ma vie, je fondais en larmes, dans

la pensée que je n'avais encore rien fait pour son service. Mais, au milieu de ma douleur, il me vint dans l'esprit qu'il voulait peut-être me préparer par là à recevoir quelque grâce, car d'ordinaire il choisit, pour m'accorder une faveur insigne, le temps où je viens de me confondre devant lui, sans doute pour me faire connaître plus clairement combien j'en suis indigne. Quelques instants s'étant écoulés, mon âme entra dans un tel ravissement qu'elle me semblait avoir entièrement abandonné le corps ; du moins, si elle vivait encore en lui, elle n'en avait nul sentiment. Je vis alors la très-sainte Humanité de Jésus-Christ dans un excès de gloire où je ne l'avais point encore contemplée. A l'aide d'une lumière admirable, je l'aperçus clairement dans le sein de son Père ; à la vérité, je ne saurais dire de quelle manière il y est. Il me parut seulement que, sans la voir, je me trouvais en présence de la Divinité. Mon âme en resta plongée dans un tel étonnement, que je passai plusieurs jours sans pouvoir revenir à moi ; il me semblait que j'avais sans cesse devant mes yeux cette majesté du Fils de Dieu, mais non pas comme la première fois ; je sentais que ce n'était qu'une vive image de ce que j'avais vu. Car, pour peu que dure une si haute vision, elle se grave si profondément dans l'esprit, qu'elle ne saurait en être effacée de longtemps ; j'y trouvais à la fois de grandes consolations et les plus précieux avantages.

J'ai eu trois autres fois la même vision ; et c'est, à mon avis, la plus sublime de toutes celles dont Notre-Seigneur m'a favorisée. Ses effets sont admirables ; elle purifie merveilleusement l'âme et enlève à la sensualité presque toute sa force ; c'est comme une grande flamme qui consume et anéantit tous les désirs de cette vie. Par la grâce de Dieu, je n'étais touchée de rien de mortel ; mais la vanité des choses de la terre et le néant des grandeurs humaines m'apparurent dans un nouveau jour, et je compris que la vérité pure devait être le terme de tous mes désirs. De plus, cela imprima dans mon âme un ineffable respect pour Dieu, fort différent de celui que nous pouvons

acquérir par nous-mêmes ; je ne pouvais voir sans effroi que l'on eût la hardiesse d'offenser une si grande et si redoutable Majesté.

J'ai déjà fait observer que les avantages que l'on retire des visions sont plus ou moins grands. Je dois dire que celle dont je parle en produit de merveilleux. Lorsqu'en allant communier, la foi me montrait présente sous les voiles eucharistiques cette Majesté suprême que j'avais vue ; quand surtout Notre-Seigneur, ce qui arrivait souvent, m'apparaissait dans la sainte Hostie, les cheveux se dressaient sur ma tête, et je me sentais tout anéantie. O mon adorable Maître ! si dans ce sacrement vous ne couvriez votre grandeur d'un voile, qui oserait si souvent s'en approcher pour recevoir, dans une âme pleine de souillures et de misères, celui qui est la Sainteté infinie ? Que les Anges et toutes les créatures vous louent à jamais, Seigneur, de ce que vous daignez ainsi vous accommoder à notre faiblesse! Pour nous laisser jouir en paix de si étonnantes faveurs, vous tempérez l'éclat de votre pouvoir suprême ; car s'il se déployait dans toute son étendue, frêles et pauvres créatures que nous sommes, nous n'oserions plus nous présenter à ce banquet de vos délices.

Sans cette condescendance de notre Dieu, il pourrait nous arriver ce qu'une très-véridique histoire raconte d'un laboureur. Ayant trouvé un trésor qui dépassait de beaucoup les basses pensées de son esprit, il eut un tel chagrin de ne savoir à quoi l'employer, que la tristesse le conduisit lentement au tombeau. Si, au lieu de se voir soudainement possesseur de tout ce trésor, il eût seulement reçu de temps en temps quelque partie de sa valeur, il se serait estimé heureux, et il ne lui en aurait pas coûté la vie.

Mais vous, Seigneur, qui êtes la richesse des pauvres, vous savez admirablement pourvoir aux besoins de leurs âmes ; pour ménager leur faiblesse, vous ne leur montrez que peu à peu ces inépuisables trésors de grâce dont il vous plaît de les enrichir. J'avoue que, lorsque je contemple cette souveraine

majesté d'un Dieu cachée dans une petite hostie, je demeure ravie d'admiration devant une si incompréhensible sagesse. Non, je n'aurais point le courage, je ne pourrais prendre sur moi de m'approcher de lui, si aux grandes grâces dont il n'a cessé de me combler, il n'ajoutait celle de soutenir ma faiblesse; et sans un secours visible de sa main, je ne pourrais ni concentrer en mon cœur ce que j'éprouve, ni m'empêcher de publier à haute voix de si étonnantes merveilles. Que doit donc éprouver une misérable comme moi, chargée d'abominations et dont la vie s'est passée avec si peu de crainte de Dieu, au moment de s'unir à ce souverain Seigneur, les jours où il veut que mon âme le voie dans sa majesté! Comment ma bouche, qui l'a offensé par tant de paroles, ose-t-elle s'approcher de ce corps couronné d'une gloire infinie et où tout respire une pureté, une bonté divine? Ah! pour l'âme autrefois infidèle, l'effroi qu'inspire une majesté si haute, n'est rien auprès du regret et de la douleur qu'elle éprouve en lisant sur ce visage d'ineffable beauté, l'amour de son Dieu pour elle, tant de tendresse et de douceur! Mais qu'ai-je dû sentir, deux fois témoin de ce que je vais rapporter! Certes, mon Seigneur et ma gloire, je ne crains pas de l'affirmer: dans ces grandes douleurs de mon âme, j'ai, d'une certaine manière, fait quelque chose pour votre service! Mais que dis-je? Je ne le sais plus; ce n'est presque plus moi qui parle en écrivant ceci: je me sens troublée, et comme hors de moi par de tels souvenirs. O mon cher Maître, j'aurais eu raison de dire que j'avais fait quelque chose pour vous, si ce sentiment de douleur venait de moi; mais puisque je ne puis avoir une bonne pensée, si vous ne me la donnez, vous ne devez m'en garder aucune reconnaissance; de mon côté se trouve la dette, et c'est vous, Seigneur, qui êtes l'offensé.

Une fois, en allant communier, je vis des yeux de l'âme, plus clairement que je n'aurais fait des yeux du corps, deux démons d'une figure horrible qui serraient avec leurs cornes la gorge du pauvre Prêtre; et je vis en même temps dans l'Hostie

qu'il était prêt à me donner Notre-Seigneur Jésus-Christ avec cette majesté dont je viens de parler. Ce qui me fit connaître que mon Dieu était entre des mains criminelles, et que le péché mortel souillait l'âme de cet infortuné. Quel spectacle, ô mon Sauveur, de voir votre divine beauté au milieu de ces abominables figures, et ces démons saisis d'un tel effroi devant vous, qu'ils auront soudain pris la fuite, si vous le leur eussiez permis! Dans le trouble extrême qui s'empara de moi, je ne sais comment j'eus la force de communier. J'étais également agitée d'une crainte très-vive; il me semblait que si cette vision venait de Dieu, il n'aurait pas permis que je visse le mauvais état de cet Ecclésiastique. Mais Notre-Seigneur me dit : « Prie » pour lui, ma fille; je l'ai permis pour te faire comprendre la » force des paroles de la consécration, et comment, quelque » mauvais que soit le Prêtre qui les profère, Dieu ne laisse pas » d'être présent sur l'autel. C'est aussi afin que tu voies l'excès » de ma bonté qui fait que je me mets entre les mains mêmes » d'un ennemi, et cela pour ton bien et pour le bien de tous. »

Cette vision me fit comprendre l'obligation où sont les Prêtres d'être plus vertueux que les autres, ce qu'il y a de terrible dans la réception indigne d'un sacrement si saint, et le grand pouvoir du démon sur une âme qui est en péché mortel. En outre, elle me donna une connaissance plus intime de ce que je dois à Dieu. Qu'il soit béni à jamais, béni dans les siècles des siècles!

Voici un autre fait dont j'ai été témoin et qui me causa une étrange épouvante. Dans un endroit où je me trouvais, mourut sans se confesser une personne qui avait, durant plusieurs années, fort mal vécu, mais qui toujours malade les deux dernières années de sa vie, paraissait s'être amendée en quelque chose; ainsi je ne croyais pas qu'elle se damnerait. Mais pendant qu'on l'ensevelissait, je vis un grand nombre de démons qui prirent ce corps, qui s'en jouaient, le maltraitaient, et à l'aide de grands crocs le traînaient de côté et d'autre. Au moment où on le portait en terre avec l'honneur et les cérémo-

nies accoutumées, j'admirais la grande bonté de Dieu, qui ne permettait pas que cette âme fût déshonorée, ni que l'on sût qu'elle était son ennemie. J'étais tout interdite de ce qui venait de frapper mes regards. Je n'aperçus aucun démon durant l'office ; mais quand on mit le corps dans la fosse, j'en vis une grande multitude qui étaient là pour le recevoir. Je fus comme hors de moi à ce spectacle, et il ne me fallut pas peu de courage pour ne rien laisser paraître au dehors. Je considérais en moi-même à quelles tortures ces esprits de ténèbres livreraient l'âme dont ils traitaient ainsi le malheureux corps. Plût au Seigneur que tous ceux qui sont en mauvais état vissent de leurs yeux comme moi une scène si épouvantable ; elle les exciterait puissamment à embrasser une meilleure vie. Je connus alors de plus en plus combien j'étais redevable à Dieu et de quel malheur il m'avait délivrée. Quant à la crainte qui m'avait saisie, elle dura jusqu'à ce que j'en eusse parlé à mon Confesseur ; il me venait en pensée si ce n'était pas un artifice de l'esprit ennemi pour déshonorer cette personne, qui du reste ne passait pas pour avoir beaucoup de religion. Ce qui est vrai, c'est que ce malheur n'ayant été que trop réel, jamais je ne m'en rappelle le souvenir sans que l'effroi ne s'empare de mon âme.

Puisque j'ai commencé à parler de visions touchant les morts, je veux faire connaître les lumières que Dieu m'a données sur quelques âmes. Mais pour abréger, je ne rapporterai qu'un très-petit nombre de faits ; d'ailleurs il ne me paraît ni nécessaire, ni utile, d'en dire davantage.

On m'annonça la mort d'un Religieux qui avait été jadis Provincial de cette province, et qui l'était alors d'une autre ; j'avais eu des rapports avec lui, et il m'avait rendu de bons offices. Cette nouvelle me causa un grand trouble. Quoique ce fût un homme recommandable par bien des vertus, j'appréhendais pour le salut de son âme, parce qu'il avait été durant vingt ans Supérieur, et que je crains toujours beaucoup pour ceux qui ont charge d'âmes. Je m'en allai fort triste à un

oratoire ; là je conjurai Notre-Seigneur d'appliquer à ce Religieux le peu de bien que j'avais fait en ma vie, et de suppléer au reste par ses mérites infinis, afin de tirer son âme du Purgatoire. Pendant que je demandais cette grâce avec toute la ferveur dont j'étais capable, je vis, à mon côté droit, cette âme sortir du fond de la terre et monter au Ciel dans des transports d'allégresse ; bien que ce Père fût fort âgé, il m'apparut sous les traits d'un homme qui n'avait pas encore trente ans, et avec un visage tout resplendissant de lumière. Cette vision, fort courte dans sa durée, me laissa inondée de joie et sans ombre de doute sur la vérité de ce que j'avais vu. Dès ce moment, il me fut impossible de partager la douleur de plusieurs autres personnes qui regrettaient en lui un ami extrêmement cher. Il n'y avait pas alors plus de quinze jours qu'il avait cessé de vivre, et je ne laissais pas de demander des prières pour lui, et d'en offrir aussi à Dieu. A la vérité, je ne pouvais plus le faire avec la même ardeur ; car, lorsque Notre-Seigneur m'a ainsi fait voir une âme s'élevant au Ciel, il me semble que prier pour elle, c'est vouloir donner l'aumône à un riche. Comme j'étais séparée par une grande distance de l'endroit où ce serviteur de Dieu avait fini ses jours, je n'appris qu'après un certain temps les particularités de sa mort édifiante ; tous ceux qui en furent témoins ne purent voir sans admiration la connaissance qu'il garda jusqu'au dernier moment, les larmes qu'il versait, et les sentiments d'humilité dans lesquels il rendit son âme à Dieu.

Une Religieuse de ce monastère, grande servante de Dieu, était décédée il n'y avait pas encore deux jours ; on célébrait l'office des morts pour elle dans le chœur ; une Sœur disait une leçon, et j'étais debout pour dire le verset ; à la moitié de la leçon, je vis l'âme de cette Religieuse sortir, comme celle dont je viens de parler, du fond de la terre, et s'en aller au Ciel. Cette vision fut purement intellectuelle, tandis que la précédente s'était présentée à moi sous des images. Mais l'une et l'autre laissent à l'âme une égale certitude.

Dans ce même monastère venait de mourir, à l'âge de dix-huit ou vingt ans, une autre Religieuse, vrai modèle de ferveur, de régularité et de vertu. Sa vie n'avait été qu'un tissu de maladies et de souffrances patiemment supportées. Je ne doutais point qu'après avoir ainsi vécu, elle n'eût plus de mérites qu'il ne lui en fallait pour être exempte du Purgatoire. Cependant, tandis que j'étais à l'office, avant qu'on la portât en terre, et environ quatre heures après sa mort, je vis son âme sortir également de terre et aller au Ciel.

Un jour où j'endurais, comme il m'arrive de temps en temps, ces grandes souffrances de corps et d'esprit qui me mettent dans l'impuissance d'avoir la moindre bonne pensée, je me trouvais dans l'église d'un collége de la Compagnie de Jésus. Un Frère de cette maison était mort la nuit même, et je le recommandais à Dieu comme je pouvais. Tandis que j'entendais une messe qu'un Père de la Compagnie disait pour lui, j'entrai dans un profond recueillement, et je vis ce Religieux monter au Ciel, tout éclatant de gloire, et accompagné de Notre-Seigneur. Le Divin Maître me dit que c'était par une faveur particulière qu'il le conduisait ainsi lui-même au séjour des Bienheureux.

Dieu me donna une semblable lumière sur un très-bon Religieux appartenant à notre Ordre, et malade à l'extrémité. Pendant la messe, étant profondément recueillie, je vis ce Père rendre l'esprit et monter au Ciel sans entrer en Purgatoire ; et j'ai appris depuis qu'il était mort à l'heure même où j'avais eu cette vision. Je fus fort étonnée de ce qu'il n'avait point passé par le Purgatoire ; mais il me fut dit qu'ayant été très-fidèle observateur de sa Règle, il avait joui de la grâce accordée à l'Ordre par des Bulles particulières touchant les peines du Purgatoire. J'ignore à quelle fin cela me fut dit ; ce fut sans doute pour me faire comprendre que ce n'est pas l'habit qui fait le Religieux, mais que, pour jouir des biens d'un état aussi parfait, il faut en accomplir fidèlement tous les devoirs.

Je pourrais rapporter un très-grand nombre de visions de ce genre dont il a plu à Notre-Seigneur de me favoriser ; mais n'en voyant pas l'utilité, je me borne à ce qui a été dit. Seulement je ferai observer que, parmi tant d'âmes, je n'en ai vu que trois aller droit au Ciel sans passer par le Purgatoire : celle de ce Religieux dont je viens de parler, celle de saint Pierre d'Alcantara, et celle de ce Père Dominicain plus haut mentionné (1). Le Divin Maître a aussi daigné me faire voir la place de quelques-unes de ces âmes dans le Ciel, et les degrés de gloire dont elles jouissent. L'inégalité de cette gloire est fort grande.

(1) Le Père Pierre Ybanez.

CHAPITRE XXXIX.

Notre-Seigneur permet à la Sainte d'exaucer toutes ses demandes ; quelques-unes des innombrables grâces accordées à sa prière. — L'avancement des âmes ne se doit pas mesurer sur les années, mais sur les effets. — Sainteté des premières Carmélites. — Vision où Notre-Seigneur lui promet assistance pour la fondation de Saint-Joseph d'Avila. — Paroles de consolation et de tendresse qu'elle entend de la bouche du Divin Maître. — Désirs ardents de la communion ; ravissement où elle se voit devant le trône de la Divinité ; elle sort de cette extase toute renouvelée par le feu de l'amour divin, comme un phénix qui renaît de ses cendres. — Intelligence du mystère de la très-sainte Trinité. — Elle voit comment la très-sainte Vierge fut élevée au Ciel, et la place qu'elle y occupe. — Dans l'église d'un collége de la Compagnie de Jésus, elle aperçoit un riche dais sur la tête des jeunes Religieux, lorsqu'ils communiaient.

Une personne à qui j'avais de l'obligation ayant presque entièrement perdu la vue, j'en fus si affligée que je conjurai instamment Notre-Seigneur de la lui rendre ; je craignais toutefois que mes péchés ne me rendissent indigne d'être exaucée. Cet adorable Sauveur m'apparut alors comme il l'avait fait tant d'autres fois, me montra la plaie de sa main gauche, et en tira avec sa main droite un grand clou dont elle était percée, emportant en même temps la chair. Je fus émue de la plus tendre compassion en songeant à l'excès de douleur que devait endurer mon Divin Maître. Il me dit : « Ne doute point, » ma fille, qu'après avoir souffert cela pour ton amour, je ne » fasse, à plus forte raison, tout ce que tu peux me deman- » der ; je te promets d'exaucer toutes tes prières, sachant » bien que tu ne me demanderas rien que pour ma gloire ;

» ainsi je vais t'accorder ce que tu sollicites maintenant de
» moi. Considère que, dans les temps même où tu ne me
» servais pas encore, j'ai toujours exaucé tes demandes au
» delà de tes désirs. A combien plus forte raison le ferai-je,
» maintenant que je suis sûr de ton amour : n'aie point le
» moindre doute là-dessus. »

Avant que huit jours se fussent écoulés, Notre-Seigneur rendit la vue à cette personne, et l'on se hâta d'en porter la nouvelle à mon Confesseur. Il se peut que cette guérison ne fût pas due à mes prières; quant à moi, néanmoins, après cette vision, je ne pus en douter, et j'en remerciai le Divin Maître comme d'une grâce qu'il m'avait accordée

Un de mes parents, atteint de je ne sais quel mal, était depuis deux mois torturé de douleurs si insupportables qu'il se déchirait lui-même; le Père Recteur dont j'ai parlé (1), et qui me confessait alors, en eut tant de compassion, qu'il me commanda de l'aller voir, me disant que les liens de parenté autorisaient ma visite. Je me rendis donc auprès du malade, et demeurai si touchée de le voir en cet état, que je demandai instamment à Notre-Seigneur, de lui vouloir rendre la santé. Je vis clairement que ma prière avait été exaucée, puisque, dès le lendemain, il ne sentit plus aucune douleur.

Sachant qu'une personne à qui j'avais beaucoup d'obligation avait pris une détermination qui blessait à la fois l'honneur de Dieu et le sien, j'en fus profondément affligée; pour comble de peine je ne voyais aucun moyen de la faire renoncer à son triste dessein. Je suppliai Dieu très-instamment d'y apporter remède, mais avec un déchirement de cœur que le changement seul de cette personne pouvait adoucir. Dans cet état, je me retirai dans un des ermitages de ce couvent construit dans un endroit fort solitaire; c'était celui où l'on a peint Jésus-Christ attaché à la colonne. Là, conjurant mon cher Maître de

(1) Le Père Gaspar de Salazar, Recteur du collége de la Compagnie de Jésus, à Avila.

m'accorder cette grâce, j'entendis une voix très-suave et très-douce, semblable au son d'un mélodieux instrument. J'aurais voulu saisir d'une manière distincte ce qu'elle me disait, ce fut impossible, elle cessa trop tôt de se faire entendre. Mon effroi fut d'abord tel que les cheveux se dressèrent sur ma tête; mais bientôt la crainte faisant place au calme, au bonheur, au plaisir intérieur, je ne pouvais assez admirer comment le son d'une voix, sensible seulement à l'oreille du corps, et sans parole articulée, pouvait produire un si étonnant effet dans mon âme. Je connus par là que ma prière était exaucée, et je me sentis aussi libre de toute peine que si j'eusse vu à l'instant même cette personne renoncer à son dessein, comme elle y renonça, en effet, peu après. J'en rendis compte à mes Confesseurs; car j'en avais deux à cette époque, tous deux fort savants et grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui était résolue de servir Dieu, et qui déjà, depuis quelques jours, recevait dans l'oraison de grandes grâces, abandonna ce saint exercice, à cause de certaines occasions fort dangereuses dont elle ne voulait point s'éloigner. J'en ressentis une peine très-vive, parce que je l'aimais beaucoup et lui avais de particulières obligations. Je suppliai le Seigneur, durant plus d'un mois, de ramener à lui cette âme infidèle; enfin, étant un jour en oraison, je vis près de moi un démon qui déchirait avec un grand dépit certains papiers qu'il avait entre les mains. Je jugeai par là que Dieu avait exaucé ma prière, et j'en eus une joie extrême. L'effet fit voir que mes pressentiments ne m'avaient pas trompée: j'appris bientôt que cette personne avait eu le bonheur de se confesser avec une grande contrition, et était sincèrement revenue à Dieu. J'espère de son infinie bonté qu'il lui fera la grâce de s'avancer toujours de plus en plus dans son service. Qu'il soit béni de tout! Ainsi soit-il.

Je pourrais rapporter une infinité d'exemples de pareilles grâces que Notre-Seigneur a accordées à mes prières, soit en retirant des âmes de l'état du péché, soit en faisant avancer

les unes dans le chemin de la perfection, soit en délivrant les autres du Purgatoire, soit enfin en opérant en leur faveur des prodiges non moins signalés. Mais le nombre de ces grâces est tel que je ne pourrais en offrir un récit complet sans fatiguer le lecteur et sans me fatiguer moi-même. Je ferai observer que j'ai bien plus souvent obtenu la guérison des âmes que celle des corps. C'est, au reste, une chose si connue, que plusieurs personnes peuvent en rendre témoignage. Dans le principe, c'était pour moi un grand sujet de scrupule, parce que, tout en regardant ces grâces comme un pur effet de la bonté de Notre-Seigneur, je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il les accordait à mes prières. Mais maintenant elles sont en si grand nombre, et connues de tant de personnes, que cette croyance ne me cause plus de peine. Je bénis mon Divin Maître de tant de bienfaits, et j'en suis toute confuse ; mais plus je me vois redevable à son égard, plus aussi je l'aime et brûle du désir de le glorifier.

Voici ce qui me surprend le plus : ma prière a-t-elle pour objet des choses que Notre-Seigneur voit ne pas convenir, je ne puis, malgré mon désir et tous mes efforts, les lui demander que faiblement, presque sans zèle et sans ardeur. Quant à celles que sa Majesté doit accorder, je vois que je les lui peux demander souvent, et même avec grande importunité ; et, sans nul souci de ma part, la pensée s'en présente d'elle-même à mon esprit. Il existe entre ces deux manières de demander une différence si grande, que je ne sais comment l'exprimer. Car, lorsque je sollicite les unes, bien qu'elles me touchent de près et que j'y emploie tous mes efforts, ce n'est point avec ferveur ; mais comme une personne qui, ayant la langue liée, essaierait en vain de parler, ou qui parle de telle sorte qu'elle connaît bien qu'on ne l'entend pas. Quand je demande les autres, je suis au contraire comme une personne qui parle distinctement, et avec vivacité, à une autre dont elle se voit écoutée avec bonheur. Je puis encore, ce me semble, comparer la première manière à l'oraison vocale, et la seconde à cette contemplation élevée où Notre-Seigneur se montre à nous

de manière à nous faire sentir qu'il nous entend, qu'il agrée notre prière et se plaît à l'exaucer. Louange éternelle à cet adorable Maître qui nous donne tant, et à qui je donne si peu ! Car que fait, ô mon Divin Epoux, une âme qui ne se consume pas tout entière pour votre service ? Mais, hélas ! que je suis loin, que je suis loin, je puis le dire mille fois encore, que je suis loin d'une pareille fidélité ! La vue seule de ma négligence à remplir mes devoirs envers vous, ne devrait-elle pas suffire, indépendamment de tant d'autres motifs, pour me faire souhaiter de sortir de cet exil ? Que d'imperfections je découvre en moi ! Que je suis lâche dans votre service ! En vérité, je voudrais parfois avoir perdu le sentiment, afin de n'avoir pas à contempler de mes yeux l'excès de ma misère. Vous seul êtes capable, mon adorable Maître, d'y apporter le remède, et je vous conjure de ne pas me refuser cette grâce.

Durant mon séjour chez cette Dame dont j'ai parlé (1), j'avais besoin de veiller continuellement sur moi, et de considérer sans cesse la vanité de toutes les choses de la vie. Que de fois la grande estime dont j'étais l'objet et les louanges qu'on me prodiguait auraient pu incliner mon âme vers la terre, si je me fusse seulement regardée moi-même ! Mais j'avais l'œil fixé sur celui qui, étant la vérité même, pénètre tout de son regard, et je le suppliais de me soutenir de sa paternelle main. Cela me rappelle le martyre qu'endurent les âmes à qui Dieu a fait connaître la vérité, lorsque le devoir les contraint de s'occuper des choses d'ici-bas où elle est, selon que Notre-Seigneur me le dit un jour, couverte d'un épais voile. Je le ferai, du reste, observer en passant : la plupart des choses consignées par moi dans ce livre ne sont pas tirées de ma tête, je les ai écrites sous la dictée même de ce Maître céleste. Ainsi l'on doit se souvenir que toutes les fois que je me sers de ces expressions : *J'entendis ces paroles*, ou *Notre-Seigneur me dit ceci*, je me ferais un très-grand scrupule d'y ajouter ou d'en retrancher une seule syllabe. Mais lorsque je n'ai pas un souvenir précis de ce

(1) Chez Louise de la Cerda, à Tolède.

qu'il m'a dit, je parle comme de moi-même, parce qu'il peut y avoir quelque chose du mien. A vrai dire, il n'y a rien de bon qui m'appartienne, puisque Dieu me l'a donné par pure bonté et sans mérite de ma part. J'appelle donc mien ce qu'il ne m'a pas fait connaître par une révélation.

Hélas! pourquoi faut-il qu'il nous arrive si souvent d'apprécier, selon nos faibles vues, je ne dis pas les choses de ce monde, mais les choses spirituelles elles-mêmes, et d'en porter un jugement si éloigné de la vérité! Nous mesurons, par exemple, notre avancement spirituel sur les années marquées par quelque exercice d'oraison, comme si nous voulions poser des limites à la munificence de celui qui, quand il veut, prodigue ses faveurs sans mesure, et peut, en six mois, plus enrichir une âme qu'une autre en plusieurs années. J'en ai vu des preuves en tant de personnes, que je ne comprends pas comment on peut en douter. Celui qui a reçu de Notre-Seigneur le don du discernement des esprits et une véritable humilité ne s'y trompera pas : éclairé d'en haut, il juge de l'avancement des âmes par les effets, par leur résolution de servir Dieu, et par leur amour pour lui. Voilà ce qu'il considère, et non le nombre des années, persuadé qu'une âme peut, comme je l'ai dit, faire en six mois plus de progrès dans la vertu que d'autres en vingt ans. Notre-Seigneur accorde ses dons à qui il veut, et j'ajouterais volontiers, à qui se dispose le mieux à les recevoir. J'en vois une preuve admirable dans ces jeunes personnes de qualité qui entrent maintenant dans ce monastère (1). A peine Notre-Seigneur les a-t-il éclairées de sa lumière, et embrasées des premières étincelles de son amour, que soudain, sans ombre de délai, renversant tous les obstacles, elles sont venues se donner tout entières à cet adorable Sauveur. Elevées au-dessus de tout souci du temporel, elles s'enferment pour toujours dans une maison sans revenus; elles ont méprisé leur vie pour l'amour de ce Divin Epoux dont elles savent qu'elles sont aimées; elles ont tout abandonné, et ne

(1) Saint-Joseph d'Avila.

veulent plus avoir de volonté propre ; n'ayant pas même la pensée qu'elles puissent éprouver un moment de déplaisir dans une clôture si austère, elles s'offrent toutes à l'envi en sacrifice pour Dieu. Que je reconnais volontiers, mon Divin Maître, l'avantage qu'ont sur moi vos épouses chéries ! et quelle ne devrait pas être ma honte en votre divine présence ! Il y a tant d'années que je fais oraison, et que vous me comblez de vos grâces ; cependant, vous n'avez pu encore obtenir de moi ce qu'avec de moindres faveurs vous avez obtenu de ces âmes généreuses dans l'espace de trois mois, et d'une d'entre elles dans l'espace de trois jours. Mais que vous savez admirablement les récompenser de leur fidélité ! Aussi n'ont-elles point de regret d'avoir tout abandonné pour ne vivre que pour vous.

Rappelons, je le veux bien, pour nous confondre devant Dieu, nos longues années d'oraison ou de vie religieuse ; mais gardons-nous d'inquiéter ces âmes d'élite qui ont fait en peu de temps de si admirables progrès, en les obligeant de retourner en arrière pour suivre la lenteur de notre pas. Ne prétendons point que ces aigles, à qui le souffle de la grâce a fait prendre leur essor, n'aillent pas plus vite qu'un petit oiseau qui aurait les pieds liés. Adorons plutôt avec humilité la manière dont Notre-Seigneur les conduit ; et, tandis qu'elles s'élèvent si haut sur les ailes de l'amour, ne craignons pas que celui qui les comble de tant de grâces, les laisse tomber dans le précipice. Fortes des vérités de la foi, ces âmes se jettent avec un abandon sublime dans les bras de Dieu ; et pourquoi ne les lui abandonnerions-nous pas de même? Pourquoi vouloir les mesurer à notre faiblesse et à notre peu de courage ? Non, cela ne doit pas être. Et puisque, sans être arrivés au même état, nous ne pouvons comprendre ni la grandeur de leur amour, ni l'héroïsme de leur zèle pour Dieu, humilions-nous, mais ne les condamnons pas. Car ce ne serait pas nous intéresser à leur progrès spirituel, mais bien négliger le nôtre ; ce serait perdre une excellente occasion que nous présente Notre-Seigneur, de nous confondre

devant lui à la vue de nos défauts, et de reconnaître combien l'emportent sur nous, en amour et en détachement, des âmes auxquelles il se communique d'une manière si intime.

J'aime, je le déclare, une oraison qui en très-peu de temps embrase l'âme de cet amour fort qui seul peut la déterminer à se consacrer à Dieu sans réserve : et puisque celle dont je viens de parler produit cet effet, je la préfère, quoiqu'elle soit de fraîche date, à ces oraisons qui, après plusieurs années, ne nous portent à rien entreprendre de grand pour la gloire de notre Divin Maître. Sans doute elles nous font produire quelques petits actes de vertu, de mortification ; mais ces actes fussent-ils nombreux, ne méritent-ils pas d'être comparés à ces légers grains de sable qu'un oiseau emporte avec son bec ? Ainsi, loin de leur donner quelque valeur dans notre pensée, nous devons plutôt en rougir devant Dieu. C'est à moi surtout que convient cette honte, à moi qui, pour comble de misère, oublie encore à tous moments les grâces que j'ai reçues. Je ne prétends pas nier néanmoins que Notre-Seigneur, dans sa bonté infinie, ne nous tienne compte de ces petites choses ; mais comme elles ne sont rien, je ne voudrais ni leur accorder quelque estime, ni même m'apercevoir que je les fais. Pardonnez-moi, mon cher Maître, et ne m'imputez pas à faute si par là je cherche à me consoler un peu de mon inutilité dans votre service. Si j'étais capable de plus grandes choses, je ne m'amuserais pas à réfléchir sur ces riens. Qu'heureuses sont les personnes qui vous glorifient par de grandes œuvres ! Ah ! si pour leur ressembler, il suffisait de le désirer avec ardeur et de leur porter envie, je les suivrais, ce me semble, de bien près. Mais, hélas ! je suis inutile à tout. O mon très-cher Maître ! ayez compassion de moi ; et puisque vous m'aimez tant, rendez-moi capable, je vous en supplie, de travailler à votre gloire.

Je rapporterai à ce sujet ce que j'éprouvai un de ces jours. Le bref de Rome qui nous autorisait à vivre sans revenu étant

arrivé, la fondation de ce monastère se trouvait complètement terminée. Mon âme goûtait une consolation bien pure. Songeant aux travaux que j'avais soufferts, et remerciant Notre-Seigneur de la grâce qu'il m'avait faite de se servir un peu de moi, je me mis devant les yeux tout ce qui s'était passé dans cette affaire. Hélas! je vis que ce que je paraissais avoir fait de bien était mêlé de fautes et d'imperfections; souvent j'avais montré peu de courage, et plus souvent encore peu de foi; car, jusqu'à cette heure où je vois l'accomplissement de tout ce que Notre-Seigneur m'avait dit de la fondation du monastère, je n'avais pu gagner sur moi de le croire avec une foi absolue; et d'un autre côté je ne pouvais pas non plus en douter. Je ne sais comment allier ces deux contraires, de regarder une chose comme impossible, et de conserver en même temps une ferme assurance de son succès. Enfin, pour résultat de l'examen, trouvant que tout ce qu'il y avait eu en cela de bien venait de Notre-Seigneur, et que tout ce qu'il y avait eu de mal venait de moi, je me hâtai de détourner ma pensée d'un tel objet; et je serais heureuse de ne m'en souvenir jamais, afin de n'être pas attristée par la vue de tant de fautes. Béni soit celui qui tire, quand il lui plaît, du bien de tout! Ainsi soit-il.

Je disais qu'il est dangereux de compter ses années d'oraison; car, bien qu'on soit humble, l'on doit toujours craindre de se complaire dans la pensée d'avoir mérité quelque chose. Ce n'est pas que je veuille dire que l'on n'ait rien mérité, et que l'on n'en doive être bien récompensé; mais je tiens pour certain que toute personne qui, dans les voies spirituelles, se flattera d'avoir, par plusieurs années d'oraison, mérité des faveurs si relevées, n'arrivera point au comble de la perfection. Ne lui suffit-il pas que, pour prix de ses efforts, Dieu l'ait soutenue de sa main et préservée des offenses où elle tombait avant de faire oraison? Faut-il encore qu'elle lui intente procès pour ses propres deniers, comme on dit? Selon moi, ce n'est pas ainsi qu'agit une âme profondément humble:

je puis me tromper ; mais enfin je trouve une grande témérité dans cette conduite ; et, quoique j'aie bien peu d'humilité, je n'ai jamais osé en venir là. Cela peut venir, je l'avoue, de ce que je n'ai jamais servi Dieu comme je le devais ; si je l'avais mieux servi, j'aurais été peut-être plus empressée que tout autre à lui en demander le paiement.

Je ne nie pas qu'une âme qui, pendant plusieurs années, persévère humblement dans l'oraison, ne fasse des progrès, et que Dieu ne lui accorde des faveurs ; je dis seulement qu'elle ne doit point se souvenir de ces années. Que sont, en effet, tous nos misérables services, en comparaison d'un goutte du sang adorable versé pour nous par le Divin Maître ? Et, s'il est vrai que plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables, quelle n'est pas notre folie d'entrer en compte avec un Dieu qui, pour un denier que nous lui payons, nous donne en retour mille ducats ? Laissons là, je vous en supplie au nom de son amour, ce calcul qu'il n'appartient qu'à lui de faire. Les comparaisons sont odieuses même dans les choses d'ici-bas ; et à combien plus forte raison dans celles dont lui seul peut être juge ! Le Divin Sauveur ne nous a-t-il pas clairement enseigné à lui abandonner ce discernement des mérites, quand il donne à ceux qui sont venus à la dernière heure le même salaire qu'à ceux qui ont porté tout le poids de la chaleur et du jour ?

J'ai écrit ces trois feuilles en tant de jours et de reprises, à cause de mon peu de loisir, que j'avais oublié une vision dont j'avais dessein de parler ; la voici. Étant en oraison, je me vis seule dans une vaste campagne, environnée d'une multitude de gens armés de lances, d'épées, de glaives, et d'estocs fort longs ; tandis qu'ils s'apprêtaient tous à fondre sur moi pour me donner la mort, je ne voyais ni aucune issue pour fuir, ni personne pour me défendre. Dans cet excès de détresse, levant les yeux vers le Ciel, je vis Jésus-Christ, non dans le Ciel, mais bien haut dans l'air, au-dessus de moi ; il me tendait la main, et me couvrait de sa protection. A l'instant

même toute ma crainte s'évanouit, et cette multitude, malgré sa furie, n'avait plus le pouvoir de me faire aucun mal.

Cette vision, qui, au premier abord, paraît sans utilité, me fut néanmoins très-avantageuse ; elle me fit connaître ce qui me devait arriver. Car m'étant ensuite trouvée presque dans cet état, je reconnus que Dieu avait voulu me montrer à l'avance un fidèle tableau du monde. Là, en effet, tout semble armé contre notre âme ; je ne parle pas de ceux qui ne sont pas fidèles à Dieu, ni des honneurs, des richesses, des plaisirs, ni de tant d'autres adversaires qui, manifestement, nous tendent des piéges et tâchent de nous y entraîner, si nous ne sommes pas sur nos gardes ; mais je parle des amis même, des parents, et, ce qui m'étonne le plus, des personnes les plus vertueuses. Car tous me combattaient à l'envi, pensant bien faire ; et je me voyais réduite à une telle extrémité, que je ne savais ni comment me défendre, ni que devenir. O mon Dieu ! si je rapportais en particulier tout ce que j'endurai alors, quelle souveraine horreur un pareil récit ne nous donnerait-il pas du monde ! Non, tout ce que j'avais jusque-là éprouvé de peines et d'angoisses n'était point comparable à cet assaut. Ce fut, selon moi, la plus grande des persécutions auxquelles j'ai été en butte dans ma vie. Souvent j'étais tellement accablée de toutes parts, que mon unique remède était de lever les yeux au Ciel, et d'appeler Dieu à mon secours. Ce qui m'avait été montré dans cette vision était parfaitement présent à mon souvenir, et me servit beaucoup pour ne mettre ma confiance dans aucune créature, mais en Dieu qui seul est stable. Mon attente n'a pas été trompée ; car, durant le cours de cette grande tribulation, mon adorable Maître, selon qu'il me l'avait montré dans cette vision, m'envoya toujours quelqu'un qui venait comme de sa part me tendre la main et me soutenir ; il me fortifiait ainsi dans la résolution de ne m'appuyer sur aucune créature, et d'employer uniquement à son service ce peu de vertu qu'il m'avait donnée. Qu'il soit béni éternellement !

Étant un jour dans une inquiétude et un trouble extrême, loin de pouvoir me recueillir et de sentir en moi ce détachement parfait qui m'est ordinaire, je voyais mon imagination s'échapper malgré moi à mille pensées vaines ; je souffrais un véritable combat, et comme un déchirement intérieur ; et, pour comble d'épreuve, mon âme était obscurcie par d'épaisses ténèbres. La vue de cet excès de misère me fit appréhender que les grâces dont j'avais été comblée ne fussent des illusions. Lorsque j'étais en cette peine, Notre-Seigneur daignant m'adresser la parole, me dit « de ne me point affliger ; qu'en me « voyant de la sorte, je devais comprendre dans quelle misère « je tomberais s'il s'éloignait de moi ; il ajouta que nous ne « pouvons être en assurance tant que nous vivons dans cette « chair mortelle. » Il m'éclaira en ce moment sur les avantages et le mérite de cette guerre et de ces combats intérieurs auxquels il réserve une si belle récompense ; il laissa également lire dans son cœur la tendre compassion qu'il nous porte tant qu'il nous voit dans ce triste exil. Il me dit ensuite « que je ne « devais pas croire qu'il m'eût oubliée ; que jamais il ne m'a- « bandonnerait ; mais qu'il voulait que, de mon côté, je fisse « tout ce qui dépendrait de moi. » A ces paroles prononcées avec un ineffable accent de bonté et d'amour, le Divin Maître daigna en ajouter d'autres qui étaient pour moi le comble de la grâce et de la faveur ; je ne vois aucune raison de les rapporter.

Voici celles qu'il me dit souvent en me témoignant beaucoup d'amour : « Désormais tu es mienne, et moi je suis « tien. » Je lui réponds d'ordinaire, et avec vérité, ce me semble, par celles-ci : « Ce n'est pas de moi, Seigneur, mais « de vous seul que je m'occupe. »

Lorsque je considère qui je suis, ces paroles et ces caresses de mon adorable Maître me jettent dans une indicible confusion ; et j'ai besoin, comme je l'ai déjà remarqué et le dis quelquefois à mon Confesseur, de plus de force pour recevoir de telles grâces, que pour porter les plus grandes croix. Dans ces moments, le souvenir de mes bonnes œuvres est comme

effacé ; le tableau de mes infidélités et de mes misères est seul devant moi, et mon esprit, sans avoir besoin de discourir, l'embrasse d'un regard : ce qui me semble surnaturel.

De temps en temps je me sens saisie d'un si ardent désir de communier, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Cela m'arriva un matin où la pluie tombant par torrents semblait m'interdire de faire un pas hors de la maison. Je sortis néanmoins, et je me trouvai bientôt tellement hors de moi par la véhémence de ce désir, que, quand on aurait dressé des lances contre ma poitrine, j'aurais passé outre ; qu'on juge si la pluie pouvait m'arrêter. A peine arrivée à l'église, j'entrai dans un grand ravissement. Le Ciel qui, les autres fois, ne s'était ouvert que par une porte, s'ouvrit à mes yeux dans toute son étendue : et alors, mon Père, parut à ma vue le trône dont je vous ai parlé ; au-dessus de ce trône j'en aperçus un autre où, sans rien voir, et par une connaissance qui ne se peut exprimer, je compris que résidait la Divinité. Ce trône était soutenu par des animaux mystérieux dont j'avais entendu expliquer les figures, et je m'imaginai que c'étaient les Évangélistes ; mais je ne pus voir ni comment il était fait, ni qui y siégeait. Je vis seulement une grande multitude d'Anges qui me semblèrent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais auparavant vus dans le Ciel. Je pensai que c'étaient des Chérubins ou des Séraphins, parce que leur gloire, comme je viens de le dire, l'emporte de beaucoup sur celle des autres ; et ils paraissaient tout enflammés. Le bonheur céleste dont je me sentis inondée ne se peut exprimer ; c'est quelque chose d'ineffable ; et, à moins de l'avoir senti, on ne peut s'en former aucune idée. Je compris que tout le bien qu'on peut souhaiter se rencontrait là, et néanmoins je ne vis rien. Il me fut dit, par qui, je l'ignore, que ce qui était alors uniquement en mon pouvoir était de comprendre que je ne pouvais rien comprendre, et de considérer comment toutes choses ne sont qu'un pur néant en comparaison de ce bien invisible. La vérité est qu'à partir de cette époque j'étais rem-

plie de honte à la seule pensée que je fusse encore capable, je je ne dis pas de m'affectionner, mais de m'arrêter même à quelque chose de créé, le monde ne me paraissant qu'une fourmilière. J'assistai à la messe et je communiai ; mais je ne saurais dire comment je fus durant tout ce temps : car il me parut très-court, et je fus extrêmement surprise de voir, quand l'horloge sonna, que j'avais été deux heures dans ce ravissement et dans cette gloire. Je ne pouvais ensuite me lasser d'admirer ce feu qui, du brasier même de l'amour divin, tombe dans l'âme. Il est tellement surnaturel, qu'avec tous mes désirs et mes efforts, je ne saurais en obtenir une seule étincelle, si le Divin Maître, comme je l'ai dit ailleurs, ne me l'accorde en pur don. Sa puissante ardeur consumant le vieil homme avec toutes ses imperfections, ses langueurs et ses misères, le fait en quelque sorte renaître de ses cendres, comme je l'ai lu du phénix ; l'âme ne paraît plus la même, tant elle a changé de désirs et acquis de vigueur ; aussi elle commence à marcher dans le chemin du Ciel avec une pureté toute nouvelle. Comme je souhaitais ardemment de me voir ainsi transformée, je suppliai le Divin Maître de m'embraser de cette nouvelle ferveur pour commencer à le servir ; il me répondit : « La comparaison que tu viens d'employer est très-juste ; « prends garde de l'oublier, afin qu'elle t'excite à faire sans « cesse de nouveaux efforts pour devenir plus parfaite. »

Dans un de ces moments où j'étais dans ce même doute dont j'ai parlé naguère, si ces visions venaient de Dieu, Notre-Seigneur m'apparut et me dit d'un ton sévère : « O enfants des « hommes ! jusqu'à quand aurez-vous le cœur dur ? » Il ajouta « que je ne devais examiner en moi qu'une chose : était-il « vrai, oui ou non, que je me fusse entièrement donnée à lui ; « si je m'étais donnée toute à lui, ce qui était vrai, je devais « croire qu'il ne me laisserait point perdre. » Cette exclamation par laquelle il avait commencé à me parler, m'ayant extrêmement touchée, il me dit, avec beaucoup de tendresse et de douceur : « De ne me point affliger ; j'étais, il le savait

« bien, prête à tout pour son service ; aussi m'accorderait-il « tout ce que je lui demanderais : et, de fait, il m'accorda ce « que je lui demandais alors. Je n'avais qu'à voir ce continuel « accroissement de mon amour pour lui : il était la preuve que « ces visions ne venaient point du démon. Je ne devais pas « croire que Dieu permît à cet esprit de ténèbres d'exercer un « tel empire sur les âmes de ses serviteurs. Non, continua-« t-il, il n'est pas en son pouvoir de te donner cette lumière « de l'esprit, et ce calme profond dont tu jouis. » Cet adorable Maître termina en me disant : « Que tant de personnes, « surtout d'un tel caractère, m'ayant assuré que ces faveurs « venaient de Dieu, je ferais mal de ne pas le croire. »

Un jour, tandis que je récitais le symbole de saint Athanase, qui commence par ces mots : *Quicumque vult salvus esse*, Notre-Seigneur me fit comprendre de quelle manière un seul Dieu est en trois personnes, et me le fit voir si clairement, que j'en demeurai tout à la fois extrêmement surprise et consolée. Cela me servit beaucoup pour mieux connaître la grandeur de Dieu et ses merveilles ; et comme, lorsque je pense à la très-Sainte Trinité, ou que j'en entends parler, je comprends comment les trois adorables personnes ne font qu'un seul Dieu, j'en éprouve un inexprimable contentement.

Un jour de l'Assomption de Notre Dame, il plut à Notre-Seigneur de me montrer dans un ravissement comment cette Reine des Anges était montée au Ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avait été reçue, et la place qu'elle y occupait. Mais de rapporter comment cela se passa, c'est ce qui m'est impossible ; tout ce que j'en puis dire est que la vue d'une telle gloire en faisait rejaillir une très-grande sur mon âme. Cette grâce produisit en moi les plus heureux effets ; elle me donna une soif plus insatiable de souffrances, et un désir plus ardent de servir cette souveraine Dame élevée par ses mérites à un tel comble de gloire.

Me trouvant dans l'église d'un Collége de la Compagnie de Jésus, je vis deux fois un dais fort riche sur la tête des Religieux de ce Collége, quand ils recevaient la communion ; je cessais de le voir, lorsque les autres personnes communiaient.

CHAPITRE XL.

Ravissement où Dieu se fait connaître à la Sainte comme souveraine Vérité. Paroles qu'il lui adresse. Ce que c'est que d'aimer Dieu en vérité. Empreinte que cette Vérité laisse en son âme, et lumières qu'elle lui communique. -- Dans un autre ravissement, elle voit son âme comme un clair miroir où elle découvre Notre-Seigneur, et réciproquement elle se voit en lui. Elle connaît que le péché mortel couvre ce miroir de noires ténèbres, et que l'hérésie le noircit et le brise tout ensemble. — Extase où il lui est montré comment toutes les choses se voient et sont contenues en Dieu. Pour donner une idée de ce grand spectacle, elle compare la Divinité à un diamant infiniment clair et infiniment plus grand que le monde. Elle voit l'énormité du péché mortel, commis dans cette clarté très-pure, et comment un seul péché mortel mérite l'enfer. -- Prophéties sur les grands services que certains Ordres religieux doivent rendre à l'Église. -- Diverses paroles par lesquelles Notre-Seigneur instruit et console la Sainte. Consumée par la soif des souffrances, elle lui dit souvent : Seigneur, ou souffrir, ou mourir ! -- Ses sentiments en écrivant ces dernières pages de sa vie. Conclusion, lettre au Père Pierre Ybanez.

Un jour, inondée dans l'oraison de délices excessives, et me réputant indigne d'une telle faveur, je considérai à combien plus juste titre je méritais la place qui m'avait été montrée dans l'enfer, et dont la vue, comme je l'ai dit, ne s'efface jamais de mon souvenir. Cette pensée m'enflamma d'une nouvelle ardeur, et j'entrai dans un ravissement que je ne puis exprimer. Abîmée et absorbée dans cette suprême Majesté que j'avais vue d'autres fois, je connus une Vérité qui est le complément de toutes les vérités. Je ne saurais dire comment cela se fit, parce que je ne vis rien. J'entendis alors ces paroles, sans voir qui les proférait, mais comprenant que c'était la Vérité elle-même : « Ce que je fais pour toi en ce

» moment n'est pas peu ; c'est une des plus grandes faveurs
» dont tu me sois redevable ; car tous les malheurs qui arrivent
» dans le monde viennent de ce que l'on n'y connaît pas claire-
» ment les vérités de l'Ecriture, dans laquelle il n'est pourtant
» pas un point qui ne doive s'accomplir. » Il me semblait que je l'avais toujours cru ainsi, et que tous les fidèles le croyaient de même ; mais il me fut dit : « Ah ! ma fille, qu'il
» y en a peu qui m'aiment véritablement ! s'ils m'aimaient,
» je ne leur cacherais pas mes secrets. Sais-tu ce que c'est
» que de m'aimer véritablement ? C'est de bien comprendre
» que tout ce qui ne m'est pas agréable n'est que mensonge.
» Cette vérité que tu ne comprends pas maintenant, tu l'en-
» tendras clairement un jour par le profit qu'en retirera
» ton âme. »

J'ai vu, en effet, l'accomplissement de ces paroles, et je ne pourrais trop en rendre grâces au Seigneur. Car depuis cette extase, je ne saurais dire jusqu'à quel point je découvre la vanité et le mensonge de tout ce qui ne tend pas au service de Dieu, ni jusqu'où va ma compassion pour ceux qui ignorent cette vérité. J'en tirai plusieurs autres avantages ; je ne vais en rapporter que quelques-uns, parce que, pour le plus grand nombre, les termes me manquent absolument. Mon adorable Maître me dit dans ce ravissement une parole de tendresse très-particulière : j'ignore comment cela se passa, car je ne vis rien ; mais elle opéra en moi une transformation que je ne puis non plus expliquer. Je me sentis armée d'un courage invincible pour accomplir de tout mon pouvoir jusqu'aux moindres choses de ce que l'Ecriture sainte nous ordonne ; et il me semblait qu'il n'y avait rien au monde que je ne fusse prête à faire pour témoigner à Dieu ma fidélité en ce point.

La connaissance que me donna d'elle-même cette divine Vérité qui me fut représentée d'une manière ineffable, demeura empreinte dans mon âme ; elle me pénétra d'un nouveau respect pour Dieu, me manifestant sa majesté et son pouvoir, à une lumière si vive, qu'elle ne se peut exprimer ; on com-

prend seulement que c'est une chose admirable. J'aurais ardemment souhaité de ne plus m'entretenir que de ces vérités si élevées au-dessus de ce dont on s'occupe dans le monde ; et ce fut pour moi dès ce moment une peine d'y vivre. D'autres fruits non moins précieux de cette vision furent une grande tendresse d'amour pour Dieu, une joie intime, une humilité profonde. Quoique la manière dont Notre-Seigneur m'enrichissait de tels trésors me fût cachée, j'étais sans la moindre crainte qu'il y eût de l'illusion. Je ne vis rien, mais je connus combien il est avantageux de n'estimer que ce qui nous approche de Dieu ; je compris ce que c'est que de marcher dans la vérité en présence de la Vérité, c'est-à-dire, en présence de Notre-Seigneur, qui est lui-même cette Vérité, comme il lui plut de me le faire connaître.

Toutes ces lumières me furent communiquées tantôt par des paroles qu'on m'adressait, et tantôt par un mode incompréhensible qui, sans parole, m'en donnait une intelligence encore plus claire. J'entendis sur cette Vérité de très-sublimes vérités que ne m'auraient pas enseignées plusieurs Docteurs réunis : non, jamais ils n'auraient pu, ce me semble, les imprimer si profondément en mon âme, ni me faire voir d'une manière si claire la vanité de ce monde. Cette Vérité, qui daigna alors se montrer à moi, est en soi-même Vérité ; elle est sans commencement ni fin ; toutes les autres vérités dépendent de cette Vérité, comme tous les autres Amours de cet amour, et toutes les autres grandeurs de cette Grandeur. Ce que j'en dis, je le sens, est obscur comparativement à la clarté avec laquelle Notre-Seigneur daigna me le faire entendre. Oh ! qu'il éclate admirablement le pouvoir de cette Majesté qui, en si peu de temps, enrichit de tant de biens, et laisse de si hautes vérités gravées dans l'âme ! O Grandeur, ô Majesté que j'ose appeler mienne ! que faites-vous, ô mon cher Maître ? Dieu tout puissant, considérez à qui vous accordez ces souveraines faveurs ! Ne vous souvenez-vous donc plus que j'ai été un abîme de mensonges et un océan de vanités,

et cela purement par ma faute ? J'avais reçu de vous, Seigneur, un naturel qui abhorrait le mensonge, et combien de fois, néanmoins, ne m'en suis-je point faite l'esclave volontaire ! Comment, ô mon Dieu, comment pouvez-vous témoigner un tel excès d'amour et de faveur à une âme qui s'en est rendue si indigne ?

Un jour, pendant que nous étions toutes réunies au chœur pour les petites Heures, il plut à Dieu de me favoriser de cette grâce. Etant profondément recueillie, je vis tout à coup mon âme sous la forme d'un clair miroir, sans revers, sans côté, ni haut ni bas, mais resplendissant de toutes parts. Au centre m'apparaissait Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il le fait d'ordinaire ; je le voyais néanmoins dans toutes les parties de mon âme comme s'il y était réfléchi ; et ce miroir de mon âme, à son tour, je ne puis dire comment, se gravait tout entier dans Notre-Seigneur par une communication ineffable, mais toute pleine d'amour. Je puis affirmer que cette vision me fut très-avantageuse, et qu'elle me fait encore le plus grand bien, toutes les fois que je me la rappelle, principalement après la communion. A l'aide de la lumière qui me fut donnée, je vis comment, dès que l'âme commet un péché mortel, ce miroir se couvre d'un grand nuage et demeure extrêmement noir ; en sorte que Notre-Seigneur ne peut s'y représenter ni y être vu, quoiqu'il soit toujours présent comme donnant l'être. Quant aux hérétiques, c'est comme si le miroir était brisé, malheur incomparablement plus affreux que s'il n'était qu'obscurci. Il y a une grande différence entre voir cela et le dire ; on ne peut que difficilement faire comprendre une pareille chose. Je le répète, j'en ai retiré les plus précieux avantages ; mais que de fois aussi n'ai-je pas été navrée de douleur, au souvenir de ces offenses par lesquelles j'ai si souvent obscurci mon âme, et me suis privée de la vue d'un si bon Maître !

Cette vision est excellente, à mon gré, pour apprendre aux personnes habituellement recueillies à considérer Notre-

Seigneur dans le plus intime de leur âme ; cette manière est plus attachante et plus utile que de le contempler hors de soi, comme je l'ai déjà dit ailleurs, d'accord sur ce point avec les livres d'oraison qui traitent de la manière de chercher Dieu. C'est en particulier l'avis du glorieux saint Augustin, qui dit de lui-même que, cherchant Dieu dans les places publiques, dans les plaisirs, partout dans cet univers, nulle part il ne l'avait trouvé comme au dedans de son cœur. L'avantage d'une pareille méthode est visible, elle nous fait trouver Dieu en nous-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de nous élever par la pensée jusqu'au Ciel, nous épargnant ainsi un effort qui fatigue l'esprit, distrait l'âme, et nous fait recueillir moins de fruit.

Je crois utile de faire observer ici un fait qui, de temps en temps, se manifeste, surtout dans les commencements ; il arrive dans les grands ravissements qu'au sortir de cette union avec Dieu, qui dure peu, et dans laquelle toutes les puissances sont suspendues et absorbées, l'âme demeure dans un tel recueillement, même à l'extérieur, qu'elle a de la peine de retourner à ses occupations ordinaires ; la mémoire et l'entendement sont encore tellement égarés, qu'ils paraissent en proie à une sorte de délire. Cela pourrait bien procéder de la faiblesse même de notre nature : comme elle ne peut supporter une action si forte de l'esprit, l'imagination, par contre-coup, se trouve affaiblie ; je sais du moins que quelques personnes l'ont éprouvé de la sorte. Elles devraient alors se faire violence pour laisser l'oraison pendant quelque temps, avec dessein de la reprendre ensuite ; parce qu'autrement, la santé en pourrait être gravement altérée. L'on en voit assez d'exemples pour se convaincre qu'il est de la prudence de regarder jusqu'où peuvent aller nos forces.

Si l'expérience est nécessaire à une âme arrivée à cet état, un bon Guide spirituel ne l'est pas moins ; car elle devra le consulter sur bien des choses. Que si, après en avoir cherché un, elle ne le trouve point, Notre-Seigneur ne manquera pas

de suppléer à ce défaut, puisque, malgré toute ma misère, il n'a pas laissé de m'assister en de semblables occasions. Les Maîtres spirituels qui ont une connaissance expérimentale de choses si élevées, sont, je crois, en petit nombre ; et, cependant, sans cette expérience, ils ne peuvent qu'inquiéter et affliger les âmes, au lieu de les soulager ; mais le Divin Maître ne laissera pas de leur tenir compte d'une pareille épreuve. Ainsi, le meilleur, selon moi, est de tout soumettre à celui qui nous dirige, comme je l'ai peut-être dit ailleurs ; mais, ne m'en souvenant pas bien, je ne crains pas de le répéter, tant cela est important. Il y a une obligation plus stricte encore pour les femmes de communiquer ainsi avec leur Guide spirituel, et il est à souhaiter qu'il ait cette connaissance expérimentale dont j'ai parlé. C'est une vérité que le nombre des femmes à qui Dieu fait de semblables faveurs est beaucoup plus grand que celui des hommes : je l'ai entendu de la bouche même du saint Frère Pierre d'Alcantara, et je l'ai vu de mes propres yeux. Ce grand serviteur de Dieu me disait que les femmes avançaient beaucoup plus que les hommes dans ce chemin, et il en donnait d'excellentes raisons qu'il est inutile de rapporter ici, mais qui étaient toutes en faveur des femmes.

Etant un jour en oraison, il me fut en un instant représenté de quelle manière toutes les choses se voient et sont contenues en Dieu. Je ne les apercevais pas dans leurs propres formes, et néanmoins la vue que j'en avais était d'une souveraine clarté : tenter de la décrire me serait impossible. Elle est pourtant restée vivement empreinte dans mon âme. C'est une des grâces insignes que le Seigneur m'ait faites, et qui m'ont le plus servi à m'humilier et à me confondre au souvenir des péchés que j'ai commis. Si le Seigneur eût daigné m'accorder plus tôt cette lumière, s'il l'eût accordée à ceux qui l'offensent, jamais ni eux ni moi n'eussions eu le cœur et la hardiesse de l'outrager. J'eus bien ce spectacle, mais dans quelle lumière m'apparaissait-il ? Je ne saurais l'affirmer. Cependant, il fallait

bien alors en saisir quelque chose, puisque je vais pouvoir en donner une comparaison. Mais cette vue est si subtile et si déliée, que l'entendement ne saurait l'atteindre. Ou bien, c'est que je ne sais me comprendre dans les visions qui semblent dépourvues d'images, telles qu'il en existe sans doute. A moins qu'on ne dise que les puissances étant alors dans le ravissement, elles ne peuvent hors de là ressaisir la manière dont Dieu leur montre les choses, et veut qu'elles en jouissent.

Je dirai donc que la Divinité est comme un diamant d'une transparence souverainement limpide et beaucoup plus grand que le monde, ou bien comme un miroir semblable à celui où l'âme m'était montrée dans la vision précédente : seulement, c'est d'une manière incomparablement plus sublime, et je sens que je n'ai point de termes pour l'exprimer. Chacune de nos actions se voit dans ce diamant, parce que rien ne saurait exister en dehors d'une grandeur qui enferme tout en soi. Mon étonnement fut au comble de voir, dans un espace de temps si court, tant de choses représentées dans ce diamant admirable, et je ne saurais me souvenir sans une extrême douleur des taches affreuses que mes péchés imprimaient dans cette clarté inénarrablement pure. Oui, toutes les fois que ce tableau vient s'offrir à ma pensée, je ne sais comment je n'y succombe pas. Aussi, après cette vision, j'étais tellement mourante de honte, que je ne savais en quelque sorte où me mettre. Oh ! que ne m'est-il donné de communiquer une pareille lumière à ceux qui commettent des péchés déshonnêtes et infâmes, pour leur faire comprendre que leurs attentats ne sont point secrets, et que Dieu en est justement blessé, puisqu'ils sont commis sous ses yeux même, et d'une manière si insultante pour une si haute Majesté. Je vis à combien juste titre on mérite l'enfer pour un seul péché mortel, tant est énorme et incompréhensible l'outrage qu'on fait à Dieu en le commettant en sa présence, et tant sa sainteté infinie repousse de tels actes. C'est aussi ce qui fait briller davantage sa miséri-

corde ; car, sachant que ces vérités sont connues de nous, il ne laisse pas de nous souffrir. Je me suis souvent dit : si une telle vision imprime à l'âme tant de terreur, que sera-ce au jour du jugement, quand cette Majesté se montrera clairement à nous, et que nous verrons pleinement à découvert toutes nos offenses ! O Dieu ! quel aveuglement a donc été le mien ! Souvent j'ai été saisie de frayeur en écrivant ceci ; mon Père, vous n'en serez point étonné ; ce qui uniquement doit vous surprendre, c'est qu'ayant ces lumières, et me regardant ensuite moi-même, je puisse encore vivre. Qu'il soit béni à jamais celui qui m'a supportée avec une si infatigable patience !

J'étais profondément recueillie dans l'oraison, y goûtant beaucoup de douceur et un calme très-pur, lorsque je me trouvai tout à coup environnée d'Anges et fort proche de Dieu. Je me mis à prier de toute mon âme pour les besoins de l'Eglise : sa Divine Majesté me fit voir alors les grands services que devait rendre un certain Ordre dans les derniers temps, et le mâle courage avec lequel les Religieux de cet Ordre devaient défendre la foi.

Un jour, pendant que j'étais en prière devant le très Saint-Sacrement, un Saint dont l'Ordre a été un peu déchu, m'apparut tenant en main un grand livre ; l'ayant ouvert, il me dit d'y lire certaines paroles écrites en caractères grands et très-distincts, et j'y lus ces mots : « Dans les temps à venir, cet « Ordre sera florissant, et il aura beaucoup de martyrs. »

Une autre fois étant au chœur, à Matines, éclairée d'une semblable lumière, je vis devant moi six ou sept Religieux de ce même Ordre tenant des épées en main : ce qui veut dire, à mon avis, qu'ils sont appelés à défendre la Foi. Car, dans un autre ravissement, transportée en esprit dans une vaste plaine où se livrait un grand combat, je vis les Religieux de cet Ordre, avec un visage admirablement beau et tout en feu, combattre si vaillamment qu'ils renversaient à terre plusieurs de leurs ennemis, et en tuaient un grand nombre. Je connus que cette bataille était livrée contre des hérétiques. Ce glorieux

Saint m'est apparu un certain nombre de fois, et m'a dit plusieurs choses importantes. Il m'a témoigné me savoir gré des prières que je fais pour son Ordre, et m'a promis de me recommander à Notre-Seigneur. Je ne désigne point les Ordres dont je parle, de crainte que d'autres ne s'en offensent ; si Notre-Seigneur veut qu'ils soient connus, il saura les faire connaître. Mais une gloire à laquelle tous les Ordres et chacun de leurs membres devraient aspirer à l'envi, c'est de devenir entre les mains de Dieu de dignes instruments pour servir l'Eglise dans les grands besoins où elle se trouve de nos jours. Heureuses les vies qui se consumeraient pour une si belle cause!

Quelqu'un m'ayant priée de demander à Dieu qu'il voulût lui faire connaître s'il était de son bon plaisir qu'il acceptât un évêché, Notre-Seigneur me dit après la communion : « Lorsqu'il aura compris et clairement reconnu que la vraie » domination est de ne rien posséder, alors il pourra l'accep- » ter ; » me donnant à entendre que ceux qui sont élevés aux dignités de l'Eglise doivent être éloignés de les désirer, ou au moins de les rechercher.

Telles sont les grâces que Notre-Seigneur a accordées et accorde encore d'une manière presque continuelle à cette pécheresse : je pourrais en rapporter un grand nombre d'autres ; mais je supprime ce récit, parce qu'on peut, d'après ce qui a été dit jusqu'à présent, comprendre l'état de mon âme et la manière dont il a plu à Notre-Seigneur de me conduire. Qu'il soit béni à jamais d'avoir pris tant de soin de moi !

Un jour cet adorable Maître, voulant me consoler de mes peines, me dit avec l'accent de la plus tendre affection : « Ne t'afflige point, ma fille, les âmes en cette vie ne peu- » vent être toujours dans le même état ; tantôt tu seras fer- » vente et tantôt sans ferveur, tantôt dans la paix et tantôt » dans le trouble et les tentations ; mais espère en moi, et ne » crains rien. »

Pensant un jour s'il n'y avait pas quelque attache soit dans mon affection pour les Maîtres spirituels de mon âme, et tous les grands serviteurs de Dieu, soit dans le plaisir et la consolation que je trouvais dans leurs entretiens, Notre-Seigneur me dit : « Ma fille, si un malade en danger de mort se » voyait guéri par un médecin, ce ne serait pas en lui une » vertu de ne pas témoigner de la reconnaissance à son bien- » faiteur, et de ne pas l'aimer. Qu'aurais-tu fait sans le secours » de ces personnes ? La conversation des bons ne nuit point ; » aie soin seulement que tes paroles soient pesées et saintes. » Avec cette précaution, continue de traiter avec eux ; loin » de t'apporter aucun dommage, leurs entretiens seront très- » utiles à ton âme. » Ces paroles me consolèrent beaucoup ; car souvent, crainte de quelque attache, j'aurais souhaité n'avoir plus de rapport avec eux. C'est ainsi que Notre-Seigneur m'assistait en tout de ses conseils, allant jusqu'à me dire de quelle manière je devais me conduire avec les faibles, et avec certaines personnes. Enfin cet adorable Maître s'occupe sans cesse de moi, sans jamais me perdre de vue.

Il y a des temps où je ne puis sans douleur me voir si inutile pour son service, et contrainte de donner au soin d'un corps aussi faible et aussi infirme que le mien, plus de temps que je ne voudrais. Un soir, pendant que j'étais en oraison, l'heure du repos étant venue, je me trouvais assaillie de grandes douleurs, et le temps de mon vomissement ordinaire approchait. Me voyant enchaînée par la faiblesse du corps, et mon esprit, d'un autre côté, voulant s'occuper de Dieu, je sentis dans ce combat une telle affliction, que je me mis à répandre d'abondantes larmes. Cela m'est arrivé bien des fois, et me cause tant de tourments, que j'éprouve alors une véritable horreur de moi-même. Mais hélas ! dans le cours ordinaire de la vie, je ne m'abhorre pas autant que je devrais, et je ne manque pas à prendre les soins qui me sont nécessaires ; et Dieu veuille que souvent je n'excède pas, comme j'ai sujet de le craindre ! Tandis que j'étais dans cette angoisse

que je viens de décrire, Notre-Seigneur m'apparut ; il me consola avec beaucoup de bonté et me dit : « Ma fille, prends » ces soins et endure cette souffrance pour l'amour de moi ; ta » vie est encore nécessaire pour mon service. » Ainsi jamais, je puis le dire, je ne me suis trouvée dans une angoisse vraiment pénible, depuis le jour où je pris la ferme résolution de servir de toutes mes forces un si bon Maître, un si tendre consolateur. Car s'il me laisse d'abord un peu souffrir, il me comble ensuite de tant de consolation, qu'en vérité je n'ai aucun mérite à désirer les souffrances. Elles seules peuvent désormais me rendre cette vie supportable. Souffrir, voilà où tendent mes vœux les plus chers ; que de fois, du plus intime de mon âme, j'élève ce cri vers Dieu : Seigneur, ou souffrir, ou mourir ! c'est la seule chose que je vous demande. Dévorée de la soif de voir Dieu, lorsque j'entends sonner l'horloge, je tressaille de joie, dans la pensée que je touche d'un peu plus près à ce fortuné moment, et que c'est une heure de moins à passer dans cette vie. A cet état d'âme en succède néanmoins parfois un autre où je ne sens ni peine de vivre, ni envie de mourir. C'est une absence de ferveur, et je ne sais quel obscurcissement à l'égard de tout, qui peut provenir, comme je l'ai dit, des grandes souffrances que j'endure.

Lorsque Notre-Seigneur me dit, il y a quelques années, que son dessein était de rendre publiques les grâces dont il me favorisait, j'en éprouvai une peine très-sensible. Et de fait, comme vous le savez, mon Père, je n'ai pas eu peu à souffrir jusqu'à ce moment, parce que chacun les interprète à sa façon. Mais ce qui me console, c'est qu'il n'y a point eu de ma faute, car j'ai eu un soin extrême de n'en parler qu'aux Guides éclairés qui en étaient juges, ou à des personnes à qui je savais qu'ils en avaient eux-mêmes parlé ; cette réserve, comme je m'en suis déjà expliquée, procédait moins de mon humilité que de la peine excessive que je ressentais de les déclarer même à mes Confesseurs. Maintenant, quoique quelques-uns murmurent contre moi par un bon zèle, que d'autres

appréhendent de me parler et même de me confesser, et que d'autres me fassent bien des observations, je n'en suis, grâce à Dieu, nullement émue. Voyant très-clairement que Notre-Seigneur a voulu se servir de ce moyen pour l'avancement de plusieurs âmes, et me souvenant de tout ce qu'il a souffert pour chacune d'elles, je me mets fort peu en peine de tout ce que l'on peut dire et penser sur ce sujet. Peut-être suis-je redevable jusqu'à un certain point de cette liberté intérieure, à la retraite profonde où j'ai le bonheur de vivre. J'espérais, dès qu'il plut au Divin Maître de m'enfermer dans ce petit coin de terre, que le monde, pour qui j'étais comme morte, ne se souviendrait plus de moi; mon espérance n'a pas été entièrement réalisée, et contre mon désir, je suis forcée de parler encore à quelques personnes. Néanmoins, comme on ne peut me voir dans ma chère solitude, je me considère comme dans un port où la bonté de Dieu m'a jetée, et j'espère de sa miséricorde qu'y vivant si loin du monde, avec une petite et si sainte compagnie, j'y serai à l'abri de tout orage. Je regarde de là, comme d'une hauteur où rien ne saurait m'atteindre, tout ce qui se passe dans le monde, et je ne suis nullement touchée de l'opinion qu'on se forme de moi. Mais je le serai toujours extrêmement du moindre petit avantage que je pourrai procurer à une âme, et c'est le but où tendent tous mes désirs depuis que je suis dans ce bienheureux asile. Ma vie est maintenant comme une espèce de sommeil extatique; tout ce qui à l'extérieur frappe mes regards ne me semble qu'un rêve, et ne me cause ni plaisir ni peine. Que si j'en éprouve de temps en temps, cela passe si vite que j'en suis tout étonnée, et mon âme n'en est pas plus émue que d'un rêve. C'est la pure vérité; et quand je voudrais quelquefois me réjouir ou m'attrister de quelque sujet particulier de plaisir ou de peine, c'est pour moi chose aussi impossible qu'à une personne sage de concevoir de la joie ou du chagrin d'un songe qu'elle aurait eu. Notre-Seigneur a daigné amortir en moi ces sentiments qui n'étaient autrefois si vifs que parce que je n'étais ni mortifiée, ni morte aux choses de ce monde.

Plaise à sa Divine Majesté que je ne retombe plus dans un pareil aveuglement !

Voilà, mon Père, la vie que je mène maintenant ; demandez, je vous en conjure, à Dieu pour moi ou qu'il m'appelle à lui, ou qu'il me donne les moyens de le servir. Plaise à sa Majesté que cet écrit vous soit de quelque utilité ! Faute de loisir il m'a bien coûté quelque peine ; mais que cette peine serait suave à mon cœur, si j'avais réussi à dire quelque chose qui fît louer Dieu une seule fois ! Oh ! qu'avec un pareil salaire je me tiendrais pour bien payée, quand même aussitôt après, vous devriez jeter l'ouvrage au feu ! Je souhaiterais néanmoins qu'auparavant il fût examiné par les trois serviteurs de Dieu connus de vous, qui ont été et sont encore mes Confesseurs. Si c'est mal, il est juste qu'ils perdent la bonne opinion qu'ils ont de moi ; si c'est bien, éclairés et vertueux comme ils sont, ils sauront, j'en suis sûre, remonter au principe, et ils loueront celui qui a daigné parler par moi. Je supplie Notre-Seigneur de vous soutenir toujours de sa main divine, et de faire de vous un si grand Saint, que, rempli de l'esprit et de la lumière d'en haut, vous puissiez éclairer cette misérable créature, dépourvue d'humilité et pleine de hardiesse, qui a osé se résoudre à écrire des choses si relevées. Dieu veuille que je n'y aie point commis d'erreur ; mon intention du moins a été droite : j'ai souhaité bien faire, obéir et porter ceux qui liront ces pages à donner quelques louanges au Seigneur. Déjà, depuis plusieurs années, je lui demande instamment cette grâce ; et, comme les œuvres me manquent, le désir de contribuer tant soit peu à sa gloire m'a fait prendre la hardiesse de mettre en ordre le récit d'une vie où mes infidélités ont, hélas ! introduit tant de désordre. Je l'ai fait sans aucune étude ou prétention ; je n'y ai mis que le temps de l'écrire, disant ce qui s'est passé en moi, avec toute la naïveté et toute la vérité dont j'étais capable. Daigne mon Dieu qui est tout-puissant et pour qui vouloir c'est faire, m'accorder la grâce d'accomplir en tout sa volonté sainte ! Je l'en conjure,

qu'il ne permette point la perte de cette âme que son amour, par tant d'artifices, a si souvent arrachée à l'enfer et ramenée dans la voie du salut. Ainsi soit-il !

JÉSUS.

Le Saint-Esprit soit toujours avec vous. Amen (1).

Ce ne serait pas mal, je crois, de mettre dans tout son jour le service que je vous ai rendu en écrivant ce livre de ma vie, pour vous obliger à me recommander à Notre-Seigneur avec un redoublement de zèle. Je le ferais, ce me semble, à bon droit, après tout ce que j'ai souffert en me voyant dépeinte dans ces pages, et en rappelant à mon souvenir mes innombrables misères. Néanmoins, je l'avouerai ingénuement, j'ai ressenti plus de peine à écrire les grâces dont j'ai été comblée par Notre-Seigneur, que les offenses que j'ai commises contre sa Divine Majesté.

J'ai donné de l'étendue à cet écrit, comme vous me l'avez ordonné ; mais je compte sur la promesse que vous m'avez faite de déchirer ce qui ne vous paraîtra pas bien. Je n'avais pas encore achevé de le relire, quand on est venu le réclamer de votre part. Ainsi vous y pourrez trouver bien des endroits où je me suis mal expliquée, et d'autres où je me serai répétée. J'ai eu si peu de temps pour ce travail, que je n'ai pu revoir à mesure ce que j'écrivais.

Je vous supplie, mon Père, de le corriger et de le faire transcrire, avant de l'envoyer au Père Maître d'Avila, de crainte qu'on ne reconnaisse mon écriture. Je désire ardemment qu'un homme d'un tel mérite le voie, car je le commençai avec cette intention. S'il trouve que je suis en bon chemin, j'en demeurerai extrêmement consolée.

(1) Lettre au Père Pierre Ybanez.

Ma tâche est maintenant terminée pour ce qui dépendait de moi ; quant à vous, mon Père, disposez de tout ainsi que vous le jugerez à propos, considérez que vous êtes obligé d'assister celle qui vous confie ainsi les plus intimes sentiments de son âme. Tant que je vivrai, je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur. Hâtez-vous donc de le servir, pour vous rendre capable de m'aider aussi de votre côté. Vous verrez dans cet écrit ce que l'on gagne à se donner tout entier, comme vous avez commencé de le faire, à celui qui se donne à nous sans mesure. Qu'il soit béni à jamais ! J'espère de sa miséricorde que nous nous verrons un jour dans le Ciel, où nous connaîtrons mieux que dans cet exil, les grâces qu'il nous a faites, et où nous le bénirons éternellement. Ainsi soit-il. Ce livre a été terminé au mois de juin de l'an 1562 (1).

(1) Cette lettre, comme les Bollandistes le démontrent, est adressée au Père Pierre Ybanez, par ordre duquel la Sainte écrivit la première relation de sa vie, travail commencé à Avila en 1561, et terminé à Tolede dans le palais de Louise de la Cerda, sœur du duc de Medina Cœli, en juin 1562.

La Sainte met cette lettre à la fin de la seconde relation de sa vie, écrite par ordre du Père Garcia de Toledo, d'abord parce qu'elle faisait partie intégrante de son premier travail, ensuite parce qu'elle montre clairement dans quel but et quel esprit elle l'avait entrepris.

Vide Boll. de Lib. et Script. S. Teresiæ, pag. 340.

ADDITIONS

A LA VIE DE SAINTE TÉRÈSE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME (1).

Diverses instructions que Notre-Seigneur lui donne. -- Étant Prieure du couvent de l'Incarnation d'Avila, elle est favorisée d'une memorable apparition de la très-sainte Vierge. Quelque temps apres, dans ce même monastere, Notre-Seigneur la choisit pour son Epouse ; celebration de ces noces spirituelles. — Lumieres spirituelles. — Lumieres surnaturelles, visions, révélations, ravissements. — Avertissements que Notre-Seigneur lui donne pour la conduite des monasteres de la Réforme. -- Il lui promet que, de son vivant, elle verra fleurir l'Ordre de la Vierge. -- Quatre avis qu'il lui commande de transmettre, de sa part, aux Pères Carmes Déchaussés.

Notre-Seigneur me dit un jour : « Penses-tu, ma fille, que « le mérite consiste à jouir ? non, mais à travailler, à souf- « frir, et à aimer. Tu n'as vu nulle part que saint Paul ait « goûté plus d'une fois des délices célestes, tandis qu'il a eu « très-souvent à souffrir. Considère encore ma vie ; elle n'a « été que souffrances, tu n'y trouves qu'une heure de bon- « heur, celle du Thabor. Garde-toi de croire, quand tu con- « temples ma Mère me tenant entre ses bras, que des joies

(1) La Sainte ecrivit de sa propre main tout ce qui se trouve dans ce chapitre additionnel. Ces nouveaux memoires, consignes en divers papiers, furent mis immediatement apres la Vie, par le Pere Maitre Louis de Leon, Religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, charge de preparer la premiere édition des ouvrages de sainte Terese. Nous avons classe, dans leur ordre naturel et chronologique, trois de ces documents relatifs au monastere de l'Incarnation, et aux faveurs que la Sainte y reçut.

Vide Boll. de Lib. et Script. S. Teresiæ, § LXXVI.

« si douces fussent exemptes d'un cruel martyre : dès qu'elle « eut entendu les paroles de Siméon, mon Père l'éclaira pour « lui montrer tout ce que j'aurais à souffrir. Ces grands Saints, « qui passèrent leur vie dans le désert, conduits qu'ils étaient « par l'Esprit de Dieu, se livraient à de très-austères péni- « tences ; en outre, ils soutenaient de grands combats contre « le démon, contre eux-mêmes, et se voyaient quelquefois « bien longtemps sans aucune consolation spirituelle. Crois-le, « ma fille, les âmes les plus chéries de mon Père sont celles à « qui il envoie le plus d'épreuves ; et la grandeur de ces épreu- « ves est la mesure de son amour. En quoi te puis-je mieux « montrer le mien, qu'en choisissant pour toi ce que j'ai « choisi pour moi-même ? Regarde ces plaies, jamais tes dou- « leurs n'arriveront jusque-là. Voilà le chemin de la vérité. « Quand tu l'auras bien compris, tu m'aideras à pleurer la « perte de ces esclaves du monde dont tous les désirs, tous les « soucis, toutes les pensées ne tendent qu'à un terme tout « contraire. »

Le jour où Notre-Seigneur me parla ainsi, j'avais eu un si violent mal de tête, en commençant l'oraison, qu'il me semblait impossible de la faire. Ce bon Maître me dit ces paroles : « Tu connaîtras par là le prix de la souffrance ; ta santé « ne t'ayant pas permis de me parler, je suis venu moi-même « m'entretenir avec toi et te consoler. »

Je restai près d'une heure et demie dans un recueillement profond, sans être un instant distraite. J'entendis dans cet état les paroles de Notre-Seigneur que je viens de rapporter. Je ne savais où j'étais, mais je me sentais inondée d'un indicible bonheur. Je vis ensuite, non sans surprise, que le mal de tête avait entièrement disparu, et mon âme brûlait de la soif de souffrir. Notre-Seigneur me dit aussi d'avoir bien présentes à mon esprit ces paroles qu'il adressa à ses Apôtres : « Le servi- « teur ne doit pas être plus que le Maître. »

Un dimanche des Rameaux, après avoir reçu la Communion, je me trouvai dans une si grande suspension d'esprit,

que je ne pouvais avaler la sainte Hostie. Etant revenue un peu à moi, il me sembla que ma bouche était remplie du précieux sang de mon Sauveur, que ma figure et ma personne en étaient couvertes, et que ce sang adorable avait la même chaleur qu'au moment de son effusion sur la Croix. Au milieu de la suavité excessive que je ressentais, Notre-Seigneur me dit : « Ma fille, je veux que ton âme éprouve les heureux effets « de mon sang ; ainsi, ne crains pas que ma miséricorde te « manque. Pour moi, je l'ai répandu au milieu d'ineffables « douleurs ; et, comme tu vois, tu en jouis maintenant au « milieu d'ineffables délices : je te paie bien le plaisir que tu « me fais à pareil jour. » Ces dernières paroles étaient une allusion à ce que je faisais depuis plus de trente ans, n'ayant jamais manqué de communier ce jour-là si je le pouvais, et de me préparer pour faire à ce Divin Maître la meilleure réception possible dans mon âme. Je ne pouvais souffrir que les Juifs, après l'avoir si magnifiquement accueilli, l'eussent laissé aller chercher si loin un repas. Ainsi, j'ouvrais mon âme à cet hôte bien-aimé et je le conjurais d'accepter l'hospitalité chez moi, ne lui offrant, hélas ! qu'une bien triste demeure, comme je le vois maintenant. Telles étaient les considérations naïves qui me venaient dans l'esprit, et Notre-Seigneur les agréait, sans doute, puisque cette vision que je regarde comme une des plus certaines, m'a admirablement servi pour me préparer à la sainte communion.

Ayant lu dans un livre qu'il y a de l'imperfection à posséder des images travaillées avec art, je me déterminai à n'en plus garder une de genre, qui était dans ma cellule ; et cette lecture me confirma dans la pensée où j'étais auparavant que la pauvreté oblige à n'avoir que des images de papier. Mais Notre-Seigneur me dit dans un moment où je ne pensais point à cela : « Ma fille, cette mortification n'est pas bonne. De la « pauvreté ou de la charité, laquelle est meilleure ? Puisque « c'est l'amour qui l'emporte, tu ne dois ni te priver, ni pri- « ver les Religieuses de tout ce qui peut l'exciter en vos âmes.

« Le livre que tu as lu, ne condamne que les ornements re-« cherchés dont on enrichit les images, et non les images « elles-mêmes. Une ruse du démon a été d'enlever aux Luthé-« riens tous les moyens qui peuvent porter à la piété ; c'est « ainsi qu'il les jette dans la voie de la perdition. Ma fille, « maintenant plus que jamais mes fidèles doivent s'efforcer de « faire le contraire de ce qu'ils font. »

Considérant un jour combien plus pure se conserve une âme loin des affaires, et combien, lorsque j'y suis engagée, je dois aller mal et commettre de fautes, j'entendis mon adorable Maître me dire : « Il ne peut en être autrement, ma fille ; c'est « pourquoi tu dois t'efforcer continuellement d'avoir une « intention droite en toutes choses, de te détacher de tout, « et de tenir les yeux sur moi afin de rendre tes actions con-« formes aux miennes. »

Tandis que j'étais à rechercher pour quelle cause je n'avais presque plus de ravissements en public, Notre-Seigneur m'adressa ces paroles : « Cela n'est plus nécessaire ; tu as assez « de crédit pour ce que je prétends ; nous avons égard à la « faiblesse de ceux qui jugent mal des choses les plus parfaites. »

Un jour l'incertitude si j'étais en état de grâce me causant de la crainte, Notre-Seigneur me dit : « Ma fille, la lumière « est très-différente des ténèbres ; je suis fidèle, personne ne « se perdra sans le savoir. Ce serait se tromper que de vouloir « fonder son assurance sur les douceurs spirituelles ; l'assu-« rance vraie, c'est le témoignage d'une bonne conscience. « Mais que nul ne pense pouvoir par lui-même demeurer dans « la lumière ; il n'est pas plus en sa puissance, dans l'ordre de « la grâce que dans celui de la nature, d'empêcher la nuit de « venir : cela dépend uniquement de ma grâce. Le meilleur « moyen pour l'âme de retenir la lumière, est de bien com-« prendre qu'elle ne peut rien par elle-même, et que c'est de « moi qu'elle lui vient ; car, alors même que cette lumière est « en elle, si je m'éloigne un instant, la nuit viendra. L'âme « véritablement humble est celle qui connaît ce qu'elle peut,

« et ce que je puis. Puisque tu aimes à écrire les avis que tu « reçois des hommes, ne manque pas d'écrire ceux que tu « entends aujourd'hui de ma bouche afin de ne les point « oublier. »

Un jour, après l'octave de la Visitation, retirée dans un ermitage du Mont-Carmel, je recommandais instamment au divin Maître un de mes frères ; j'osai lui dire, je n'ai plus souvenir si ce fut du fond du cœur seulement ou en termes exprès : Seigneur, pourquoi faut-il que ce frère qui m'est si cher soit en un lieu où son salut est en danger ? Si je voyais un de vos frères en semblable péril, que ne ferais-je pas pour l'en délivrer ? Je tenterais, ce me semble, tous les moyens qui seraient en mon pouvoir. Il me dit alors : « O ma fille, ma « fille, les Religieuses du monastère de l'Incarnation sont mes « sœurs, et tu balances encore à te rendre auprès d'elles (1) !

(1) En 1571, le Souverain Pontife saint Pie V, ayant nommé des Visiteurs pour les Ordres Religieux, désigna pour Visiteur de tout l'Ordre du Carmel le Père Pierre Fernandez, Religieux Dominicain, homme d'un rare mérite, et non moins recommandable par sa prudence que par sa saintete. Celui-ci crut que, pour rétablir une régularité parfaite dans le couvent de l'Incarnation d'Avila, le moyen le plus efficace était d'en confier le gouvernement à la Réformatrice du Carmel ; il la nomma donc Prieure de ce couvent. La Sainte, qui avait deja fondé huit monastères de la Reforme dont le gouvernement absorbait tous ses loisirs, avait de la peine de se rendre au vœu du Visiteur-Général, dans la crainte que la Réforme n'eût à souffrir d'une pareille disposition. Mais bientôt ses alarmes furent dissipées par les paroles de Notre-Seigneur, et les faveurs les plus élevées furent le prix de son obeissance. Suivant la promesse du divin Maitre, les benédictions célestes tombèrent en même temps avec abondance sur les monasteres de la Réforme et sur celui de l'Incarnation d'Avila. Pendant les trois années que la Sainte gouverna son ancien couvent, elle eut la consolation d'y établir une regularité admirable qui ne s'est jamais démentie ; et, de nos jours encore, nous pouvons l'attester, parce que nous l'avons vu de nos yeux, les traditions de sainteté qu'elle y laissa sont toutes vivantes.

Pour mieux reussir dans sa sainte entreprise, elle demanda et obtint deux Pères Carmes Dechausses pour la direction spirituelle des Religieuses. Saint Jean de la Croix fut de ce nombre ; sous sa direction, on le conçoit, les fortunées habitantes de l'Incarnation furent bientôt embrasées des saintes flammes de l'amour de Dieu. Placé sous l'aile de Terese et de Jean de la Croix, ce monastere était un vrai Paradis où le Seigneur prenait ses délices.

Un des premiers actes de sainte Térese en entrant en charge fut, comme le rapporte Ribera, de placer, au siege même occupé par la Prieure, dans le chœur, une grande et belle statue de Notre-Dame du Mont-Carmel ; en présence de toutes les Religieuses, elle lui offrit le couvent et lui en remit les clefs, faisant entendre

« Prends courage, songe que tu vas accomplir ma volonté ; ce « n'est pas si difficile qu'il te semble. Ce qui te paraît devoir « nuire à tes nouvelles maisons tournera autant à leur avan- « tage qu'à celui de ton ancien monastère. Ne résiste plus, et « souviens-toi que mon pouvoir est grand. »

La première année que je fus Prieure du monastère de l'Incarnation d'Avila, la veille de saint Sébastien, lorsqu'on commençait à chanter le *Salve Regina*, je vis la Mère de Dieu, entourée d'une grande multitude d'Anges, descendre vers la stalle de la Prieure où se trouvait une statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, et occuper elle-même cette place. Dans ce moment, l'image disparut à mes yeux, et je ne vis plus que cette divine Mère. Je trouvai qu'elle ressemblait un peu à l'image que m'a donnée la Comtesse (1) ; mais je n'eus pas assez de temps pour saisir cette ressemblance, j'entrai presque aussitôt en extase. Je vis alors au-dessus de la corniche des stalles du chœur et au-dessus des prie-Dieu qui sont devant, un grand nombre d'Anges. Ils ne m'apparurent pas, néanmoins, sous une forme sensible, parce que la vision était intellectuelle. Je demeurai ainsi tout le temps du *Salve*, et la très-sainte Vierge me dit : « Tu as eu une heureuse pensée de « me mettre à cette place ; je serai présente aux louanges que « les Religieuses de ce monastère chanteront en l'honneur de « mon Fils, et je les lui offrirai (2). »

par là, qu'elle, Térèse, n'était rien, et que la très-sainte Vierge, à laquelle appartient l'Ordre du Carmel, était leur véritable Prieure et devait le gouverner. Très-peu de jours après, cette Reine du Ciel apparaissant à la Sainte, lui témoignait combien elle agréait ce qu'elle avait fait en son honneur. Dieu a voulu que Térèse nous transmît les admirables circonstances de cette apparition, dans les termes qu'on va lire.

(1) Marie de Velasco d'Aragon, Comtesse d'Osorno. Cette précieuse image, dit Ribera, se conserve dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila ; c'est une des plus belles que j'aie jamais vues, et une de celles qui impriment le plus de respect. Je puis confirmer le témoignage du premier historien de Térèse ; il m'a été donné de voir dans le chœur de Saint-Joseph d'Avila cette majestueuse et sainte image. C'est un des nombreux trésors que possède le Berceau sacré de la Réforme du Carmel.

(2) Les Religieuses du monastère de l'Incarnation n'oublièrent rien pour éterniser le souvenir de cette vision de la séraphique Térèse de Jésus. Elles honorèrent d'un culte particulier cette statue de Notre-Dame du Mont-Carmel, à qui Térèse avait

La seconde année que j'étais Prieure au monastère de l'Incarnation, dans l'octave de saint Martin, le Père Jean de la Croix, au moment de me communier, partagea l'hostie, et ne m'en donna qu'une moitié, réservant l'autre pour une de mes Sœurs. Il me vint en pensée qu'il le faisait ainsi, non par nécessité, mais pour me mortifier, parce que je lui avais dit que j'aimais beaucoup les grandes hosties, sachant très-bien néanmoins que cela n'importe point, puisque Jésus-Christ est tout entier dans la moindre parcelle. Alors Notre-Seigneur, pour me faire connaître qu'en effet cela n'importe point, me dit : « Ne crains pas, ma fille, que qui que ce soit puisse te « séparer de moi : » Ensuite se montrant à moi dans le plus intime de mon âme par une vision sensible, comme il l'avait souvent fait, il me donna sa main droite et me dit : « Regarde « ce clou : c'est la marque et le gage que dès ce jour tu seras « mon Epouse ; jusqu'à présent tu ne l'avais point mérité ; « désormais tu auras soin de mon honneur, ne voyant pas « seulement en moi ton Créateur, ton Roi, et ton Dieu, mais « encore te regardant toi-même comme ma véritable Epouse.

décerné dans le chœur la place même de la Prieure. Ce culte de foi vive et de piété filiale envers la Souveraine du Ciel s'est fidèlement transmis d'âge en âge, jusqu'au temps présent. De 1572 jusqu'en 1852, époque où j'écris ces lignes, la Reine du Ciel a toujours été regardée comme la Prieure de l'Incarnation d'Avila. Aujourd'hui encore, on voit entre ses mains les clefs du monastère que lui remit la Sainte.

Ce que Ribera dit du tableau de la Vierge, donné à la Sainte par la Comtesse Marie de Velasco d'Aragon, je puis le dire de cette statue de Notre-Dame : c'est une de celles qui impriment le plus un saint respect, tout en inspirant une tendre dévotion et une filiale confiance.

Pour perpétuer également le souvenir de l'apparition des Anges, les Religieuses de l'Incarnation ne voulurent plus, par respect, occuper les stalles où sainte Térese les avait vus. Ces stalles furent ornées de fleurs et décorées de tableaux. L'on en construisit de nouvelles au-dessous des premières, et c'est là que, dans des sièges humbles et modestes, les Anges de l'exil, les Vierges du Carmel chantent les louanges de Dieu. En sorte qu'elles n'entrent jamais dans ce chœur, sans que la foi leur montre, au-dessus d'elles, les Anges, invisibles témoins; devant elles, à la seconde place du chœur, la Séraphique Térese de Jésus ; enfin à la première place, à la stalle même de la Prieure, la glorieuse Reine du Carmel, assise comme sur un trône de grâce et disant à sa bien-aimée Térese : « Tu as bien fait, ma fille, de me « mettre à cette place, je serai présente aux louanges que les Religieuses de ce « monastère chanteront en l'honneur de mon Fils, et je les lui offrirai. »

« Dès ce moment, mon honneur est le tien, et ton honneur « est le mien (1). » L'effet de cette grâce fut si puissant, que mon âme éclatait ; dans le saint transport dont j'étais saisie, je dis à mon Divin Maître : Seigneur, ou agrandissez ma bassesse, ou ne me faites pas une faveur sous l'excès de laquelle ma faible nature succombe. Je passai ainsi le reste du jour toute transportée en Dieu. J'ai ressenti depuis les admirables effets de cette vision, avec un redoublement de confusion et de douleur, en voyant que je ne fais rien pour reconnaître des bienfaits d'un si haut prix.

Mon Confesseur s'en étant allé un soir fort à la hâte, parce que d'autres occupations plus nécessaires l'appelaient, j'en éprouvai quelques moments de peine et de tristesse ; et comme il me semble que je ne suis attachée à aucune créature en ce monde, je fus agitée de quelque scrupule, dans l'appréhension que cette parfaite liberté d'esprit n'eût subi une légère atteinte. Le lendemain au matin, Notre-Seigneur, répondant à ma pensée, me dit : « Ne t'étonne point, ma fille ; de même « que les hommes désirent de trouver avec qui s'entretenir de « leurs joies sensibles, ainsi l'âme désire rencontrer une âme « dont elle soit comprise pour lui communiquer ses contente- « ments et ses peines, et elle s'attriste de n'en point trouver.» Notre-Seigneur étant resté quelque temps avec moi, ce que j'avais dit à mon Confesseur sur la courte durée de ces visions se présenta à mon souvenir : et alors cet adorable Maître me dit : « Il y a de la différence entre ces visions et celles qui sont « sensibles ; il ne peut y avoir de règle certaine dans les grâ- « ces que j'accorde, parce que tantôt il convient que ce soit « d'une manière, et tantôt d'une autre. »

Un jour après la communion, je vis très-clairement Notre-Seigneur se placer auprès de moi ; cet adorable Maître me consola avec de grandes marques de tendresse, et me dit entre autres choses : « Me voici, ma fille, c'est moi-même, « montre-moi tes mains. » Alors daignant me les prendre et

(1) Voyez ce qui est dit sur cette vision dans la note B, à la fin du volume.

les approchant de son côté, il ajouta : « Regarde mes plaies. « tu n'es pas sans moi, le terme de cette courte vie appro- « che. » Je compris par certaines choses qu'il me dit que, depuis qu'il est monté au Ciel, il n'est jamais descendu sur la terre pour se communiquer aux hommes si ce n'est dans le très Saint-Sacrement de l'autel. Il lui plut aussi de me révéler : « Que dès le premier instant de sa résurrection, il s'était « montré à sa sainte Mère, qui, sans cette visite, n'aurait « pas tardé à succomber à son martyre ; que la douleur avait « tellement transpercé son âme, qu'elle avait eu besoin de « temps pour revenir à elle avant de pouvoir goûter une telle « joie ; enfin qu'il était resté longtemps auprès d'elle, parce « que cela avait été nécessaire. »

Un matin, étant en oraison, j'entrai en une grande extase ; Notre-Seigneur m'ayant ravie en esprit au Ciel, m'approcha de son Père et lui dit : « Voici celle que vous m'avez donnée, « je vous la donne à mon tour ; » et je vis qu'il me reçut. Aucune image ne frappa ma vue, mais ce fut une chose très-réelle et si spirituelle qu'elle ne se peut exprimer. Tandis que je me trouvais si près de la personne adorable du Père, il me dit certaines paroles qui ne sont pas présentes à mon souvenir ; je sais seulement que quelques-unes avaient rapport aux grâces qu'il devait m'accorder. Il me tint ainsi près de lui un certain espace de temps.

Dans le monastère de Saint-Joseph de Malagon, le second jour de carême, au moment où je venais de communier, Notre-Seigneur m'apparut dans une vision sensible, en la manière accoutumée. Comme j'avais les yeux attachés sur lui, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines, il en avait une resplendissante, et que les rayons partaient des blessures mêmes que les épines avaient faites autour de sa tête. J'en ressentis une joie d'autant plus vive, que j'ai une dévotion toute spéciale pour ce mystère ; mais réfléchissant ensuite à la grandeur du supplice que tant de plaies avaient dû lui causer, j'en eus l'âme percée de douleur. Cet adorable Maître me dit

alors : « Ce ne sont pas ces blessures qui doivent t'affliger, » mais celles qu'on me fait présentement en si grand nom- » bre. » Je lui demandai ce que je pouvais faire pour y apporter quelque remède, n'y ayant rien à quoi je ne fusse résolue ; et il me répondit : « Ma fille, il n'est pas temps de te reposer, » mais de te hâter de fonder ces monastères ; je me plais avec » les âmes qui y habitent. Accepte tous ceux qu'on t'offrira, » parce que plusieurs âmes, faute d'un semblable asile, ne » peuvent se consacrer à mon service. Ceux que tu fonderas » dans les petites villes, devront être semblables à celui-ci ; » et l'on y pourra mériter autant que dans les autres, pourvu » que l'on y ait le même zèle. Fais en sorte que toutes ces mai- » sons soient sous la conduite d'un même Supérieur, et veille » extrêmement à ce que le souci de l'entretien corporel ne » fasse point perdre la paix intérieure ; je vous assisterai moi- » même, afin qu'il ne vous manque jamais. Je veux que l'on » y ait un soin tout particulier des malades ; car la Prieure qui » ne leur procure pas, non-seulement le nécessaire, mais jus- » qu'aux délices, ressemble aux amis de Job : tandis que je » leur envoie la maladie pour le bien de leurs âmes, elle les » met en danger de perdre la patience. Enfin je te commande » d'écrire l'histoire des fondations de ces monastères. » Comme après ces dernières paroles je pensais en moi-même que je n'avais rien remarqué d'extraordinaire dans celle de Medine qui méritât d'être rapporté, cet adorable Maître me dit : « » Ne doit-il pas te suffire de savoir qu'elle est miraculeuse ? » Voulant me faire comprendre par là que lui seul l'avait fait réussir contre toute sorte d'apparence. Ainsi je me déterminai à écrire ces fondations.

Le mardi après l'Ascension, après avoir communié, je restai quelque temps en prière ; mais mon esprit était tellement distrait qu'il ne pouvait se fixer à aucune pensée : dans la peine que j'en avais, je me plaignais à Notre-Seigneur de la misère de notre nature. Bientôt le feu divin s'emparant de mon âme, j'aperçus clairement, dans une vision intellectuelle,

toute la très-Sainte Trinité présente en moi ; je connus par une manière de représentation qui, étant comme une figure de la vérité, la rendait accessible à ma bassesse, de quelle sorte un seul Dieu est en trois Personnes. Ces trois Divines Personnes que je voyais ainsi distinctement dans mon âme m'adressèrent ensemble la parole et me dirent : « A partir de ce jour, » chacune de nous te faisant une faveur particulière, tu sen- » tiras croître trois choses en ton âme : la charité, la joie » dans les souffrances, et l'embrasement intérieur de cette » charité. » Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur : « Les trois Divines Personnes habiteront dans l'âme » qui est en état de grâce. » Tout en remerciant Dieu d'une faveur si extraordinaire, je gémissais de m'en voir si profondément indigne ; et comme la veille même au souvenir de mes péchés j'avais eu l'âme navrée d'une amère douleur, j'osai, dans l'excès de ma peine, adresser cette amoureuse plainte à mon Divin Maître : Pourquoi, Seigneur, me réservant de telles grâces, avez-vous permis que j'aie été si infidèle ? Je vis clairement tout ce que Dieu avait fait pour moi, et les puissants moyens qu'il avait employés pour m'attirer dès mon enfance à son service, sans que j'en eusse profité. Je connus d'une manière non moins claire l'amour excessif que Dieu nous témoigne en nous pardonnant tout, du moment que nous voulons revenir à lui ; amour qui éclate plus envers moi qu'envers tout autre, pour bien des raisons que je pourrais dire. Ces trois adorables Personnes que je vis n'être qu'un seul Dieu demeurèrent si imprimées dans mon âme, que si cela continuait, il me serait impossible, avec une si divine compagnie, de n'être pas dans un perpétuel recueillement. A une époque antérieure de fort peu à cette faveur, je vis en allant communier, avant d'avoir reçu la sainte Hostie, et tandis qu'elle était encore dans le ciboire, une colombe qui agitait les ailes avec bruit. Troublée d'une part, et de l'autre sentant venir l'extase, je dus faire un grand effort pour recevoir la sainte Hostie. Ces deux visions eurent lieu à Saint-Joseph d'Avila. Dans ce même monastère, l'an 1571, j'entendis un jour ces paroles : « Un

» temps viendra où il se fera beaucoup de miracles dans cette » église, et où on l'appellera l'église sainte. »

Pensant un jour en moi-même si l'on ne me blâmait pas à bon droit de sortir de mon couvent pour fonder des monastères, et si je ne ferais pas mieux de vaquer continuellement à l'oraison, j'entendis ces paroles de la bouche de Notre-Seigneur : » Tant qu'on est en vie, le profit spirituel ne consiste » pas à trouver dans mon commerce de plus grandes délices, » mais à faire ma volonté. »

Tandis que je faisais réflexion aux paroles de saint Paul sur la retraite où les femmes doivent vivre, paroles qui m'avaient été objectées depuis peu et que j'avais entendues auparavant, il me vint en pensée que peut-être Dieu voulait qu'elles fussent ma règle de conduite ; mais Notre-Seigneur me dit : « Dis-leur » qu'ils ne s'arrêtent pas à un seul passage de l'Ecriture, mais » qu'ils considèrent les autres, et voient s'ils peuvent me lier » les mains. »

Considérant un jour la grande pénitence que faisait une personne très-religieuse, et voyant qu'avec les ardents désirs que Dieu m'en avait parfois donnés, j'aurais pu en faire davantage si l'obéissance à mes Confesseurs ne m'eût arrêtée, je pensai en moi-même s'il ne vaudrait pas mieux de ne plus leur obéir sur ce point. Mais Notre-Seigneur me dit : « Oh ! pour cela, » non, ma fille ; le chemin que tu suis est excellent et sûr. Tu » vois toutes les austérités que pratique cette personne ; eh ! » bien, je préfère ton obéissance. »

Un jour, pendant que j'étais en oraison, il plut à Notre-Seigneur de me faire connaître, par une vision intellectuelle, l'état d'une âme qui est en grâce : je voyais que la très-Sainte Trinité la gardait en sa compagnie, et lui donnait un souverain empire sur le monde. J'eus alors l'intelligence de ces paroles des Cantiques : « Mon Bien-aimé est descendu dans son jar- « din. » Notre-Seigneur me fit aussi connaître l'état d'une âme en péché mortel ; je la voyais sans aucune force, plon-

gée dans d'épaisses ténèbres, semblable à une personne liée, chargée de chaînes, et qui, ayant un bandeau sur les yeux, ne peut, quand elle le voudrait, ni voir, ni marcher, ni entendre. Je me sentis émue d'une si grande compassion pour les âmes qui sont en cet état, que toute souffrance me semblerait légère, au prix d'en délivrer une seule. Je n'ai pu rendre que faiblement cette vision ; mais il me semble que si l'on voyait, comme je le vis, ce qu'est l'âme par la grâce, et ce qu'elle devient par le péché, nul ne pourrait se résoudre à perdre un si grand bien, ni à vivre dans un si grand mal.

Pendant mon séjour au monastère de Tolède, on me conseilla de n'accorder la sépulture dans notre église qu'à des personnes nobles. Notre-Seigneur me dit : « Tu te tromperas » beaucoup, ma fille, si tu as égard aux lois du monde. Fixe » les yeux sur moi qui ai été pauvre et méprisé de lui. Crois-tu » donc que les Grands du monde soient grands devant moi ? » Et devez-vous, vous autres, être estimées par la naissance, » ou bien par les vertus ? »

Ce divin Epoux de mon âme me dit un jour : « Tu désires » sans cesse des souffrances, et, d'un autre côté, tu les refu- » ses ; pour moi je dispose les choses conformément à ce » que je connais de ta bonne volonté, et non d'après les » goûts de la nature, ni d'après ta faiblesse. Fais des efforts, » ma fille, puisque tu vois combien je t'aide ; j'ai voulu que » cette couronne fût le prix de ton courage : de ton vivant, tu » verras l'Ordre de la Vierge faire de très-grands progrès. » J'entendis ces paroles vers le milieu du mois de février de l'année 1571.

Etant au monastère de Saint-Joseph d'Avila, j'allai, la veille de la Pentecôte, me recueillir dans l'ermitage de Nazareth. Là, réfléchissant à une très-grande grâce que Notre-Seigneur m'avait faite à pareil jour, il y avait environ vingt ans, je sentis dans mon âme un tel transport et un tel feu que j'entrai en extase. Dans ce profond recueillement, j'entendis de la bouche de Notre-Seigneur ce que je vais rapporter :

« Ma fille, dis de ma part aux Pères Carmes Déchaussés de bien » observer quatre choses (1) : tant qu'ils y seront fidèles, » cet Ordre ira toujours croissant ; mais, dès qu'ils y manque- » ront, qu'ils sachent qu'ils dégénèrent de leur ferveur primi- » tive. La première, qu'il y ait uniformité de sentiments dans » les Supérieurs. La seconde, que, malgré le grand nombre » des maisons, il y ait toujours peu de Religieux dans chacune. » La troisième, qu'ils aient peu de commerce avec les sécu- » liers et seulement pour le bien de leurs âmes. La quatrième, » qu'ils enseignent plus par les œuvres que par les paroles. »

Ceci m'arriva dans l'année 1579 ; et, attendu que c'est souverainement vrai, je l'atteste et le confirme par ma signature.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

(1) Ces avis sont écrits en lettres d'or sur les murs de l'ermitage de Nazareth, au monastère de Saint-Joseph d'Avila.

NOTE A

SUR LA FAMILLE DE SAINTE TÉRÈSE.

Comme on a déjà vu, soit dans le cours de cet ouvrage, soit dans les notes historiques, les biographies de plusieurs membres de la famille de sainte Térèse, il ne reste qu'à ajouter quelques mots sur ceux dont il n'a pas été fait mention.

D'après tous les historiens, Alphonse Sanchez de Cepeda, père de sainte Térèse, et Beatrix de Ahumada, sa mère, etaient issus l'un et l'autre d'une famille où Dieu, depuis longtemps, avait uni l'éclat de la noblesse à celui des vertus chrétiennes.

Dans le premier chapitre de sa vie, sainte Térèse a tracé un tableau achevé de l'éminente piété des auteurs de ses jours. Au chapitre XXXVIII elle écrit ces paroles : « *Je fus transportée en esprit au* » *Ciel, et les premières personnes que je vis furent mon père et ma mère.* »

Alphonse de Cepeda fut marié deux fois. Il eut trois enfants de Catherine del Peso y Enao, sa première femme, et neuf de Beatrix de Ahumada, mère de Térèse.

Dans quelques mots, la Sainte fait un admirable éloge de cette famille aimée du Ciel. Elle s'exprime ainsi : « *Nous étions trois sœurs* » *et neuf frères ; tous, grâce à la bonté divine, ont ressemblé par la vertu* » *à leurs parents, excepté moi.* » Au chap. Ier de la Vie, page 30.

Ces paroles sont presque les seuls documents historiques que l'on possède sur les deux fils qu'eut Alphonse de Cepeda de Catherine del Peso y Enao ; l'on sait que l'aîné, Jean Vasquez de Cepeda, suivit la carrière des armes, mais il n'est resté aucun souvenir du second. Il n'en est pas ainsi de Marie de Cepeda, leur sœur : la Sainte, dans

sa Vie et dans ses lettres, parle souvent d'elle, la fait connaître, et nous donne la plus haute idée de son mérite. Marie de Cepeda eut toute sa vie pour Térèse l'affection la plus tendre, et se montra digne d'elle par ses vertus. Mariée à Martin de Guzman y Barrientos, elle lui donna deux fils. Jean, qui était l'aîné, entra dans l'Ordre de Saint-François d'Assise, et, pour imiter sa tante, prit le nom de Jean de Jésus. A sa mort, il se vit assisté par la Sainte qui était déjà au Ciel. Sainte Térèse parle de lui dans la lettre 15e du tome II.

Le second fils de Marie de Cepeda fut Jacques de Guzman, qui épousa Hieronyme de Tapia, sa parente. Il existe deux lettres que la Sainte lui écrivit vers l'an 1576 ou 1577 : l'une pour le consoler de la mort de sa femme, et l'autre de la mort de sa fille. Marie de Cepeda couronna une vie remplie de vertus et de mérites par une mort précieuse devant le Seigneur ; elle ne passa que huit jours en Purgatoire, selon la révélation que Notre-Seigneur en fit à la Sainte. Voyez pages 44 et 420.

Voici maintenant, dans l'ordre de leur naissance, les neuf enfants qu'eut Alphonse de Cepeda, de Beatrix de Ahumada sa seconde femme :

Le premier fut Ferdinand de Ahumada ; dans la carrière des armes qu'il suivit, il sut unir la piété chrétienne à la bravoure. Il donna, dans l'expédition du Pérou, les plus éclatantes preuves de valeur, et obtint en récompense de grandes possessions dans ce pays. Il épousa Eléonore de Xérès d'Avila, et sa postérité se perpétua en Espagne.

Le second fut Rodrigue de Cepeda. Voyez sa biographie, à la page 31.

Ce fut après Rodrigue de Cepeda que Térèse vint au monde, et elle porta le nom de Térèse de Ahumada jusqu'au moment où elle fonda Saint-Joseph d'Avila, premier monastère de la Réforme du Carmel.

Après Térèse naquit Laurent de Cepeda ; c'est de tous les frères de la Sainte celui sur lequel il nous reste le plus de documents. Voyez sa biographie et celle de ses enfants, à la page 397 et suiv.

Le cinquième fut Antoine de Ahumada qui, par le conseil de sa sœur, prit l'habit de Saint-Dominique dans le monastère de Saint-Thomas d'Avila, au même jour où elle prit celui de la Vierge dans le monastère de l'Incarnation. Voyez ce qui est dit de lui à la page 49.

Le sixième, Pierre de Ahumada, se distingua par sa valeur dans la conquête des Indes ; il revint en Espagne avec son frère Laurent auquel il survécut, et termina chrétiennement sa carrière à Avila.

Le septième, Jérôme de Cepeda, partit pour l'Amérique en 1562, comme on le voit par les lettres de la Sainte (tome I, lettre 29). Ainsi que ses frères, il montra beaucoup de bravoure ; après douze ans environ de séjour dans ces contrées, à l'époque où Laurent et Pierre ses frères se préparaient à revenir en Espagne, il vit arriver avec bonheur le terme de sa vie, et prit son essor vers une meilleure patrie. Sainte Térèse a fait de lui, en peu de paroles, une belle oraison funèbre, dans une lettre écrite à sa sœur Jeanne de Ahumada : » *Sachez que notre bon Jérôme de Cepeda est mort, au nom de Dieu,* » *comme un Saint. Spa que en el nombre de Dios murio el buen Geronimo* » *de Cepeda como un Santo.* » (Tome IV, lettre 12.)

Augustin, le dernier des frères de Térèse, fut un grand homme de guerre ; il sortit victorieux de dix-sept batailles livrées par les Espagnols contre les habitants du Chili ; il fut fait Gouverneur d'une place importante du Pérou. Sainte Térèse éclairée d'une lumière surnaturelle, lui écrivit de renoncer au plus tôt à cet emploi, s'il ne voulait perdre la vie du corps et celle de l'âme. Augustin, qui connaissait la sainteté de sa sœur, ne balança point à céder à ses conseils, et renonça aux avantages que lui donnait son titre de Gouverneur. A peine fut-il sorti de la place, que les Indiens y entrèrent les armes à la main, et immolèrent tous ceux qui y étaient restés.

Miraculeusement conservé, il repassa en Europe pour obtenir un nouvel emploi du Conseil d'Espagne. Tandis qu'il était à la poursuite de cette affaire, sa sainte sœur lui écrivit une seconde lettre, où elle lui disait entre autres choses : « *Mon frère, ne vous engagez dans aucune charge pour les Indes, parce que Notre-Seigneur m'a fait entendre* » *que, si vous en acceptez quelqu'une, vous mettrez votre salut en* » *danger.* »

Il fut d'abord fidèle à suivre ce second avis qui lui venait du Ciel ; mais, après la mort de sa bienheureuse sœur, oubliant ses avertissements salutaires, il obtint le gouvernement d'une ville dans la province du Tucuman, et traversa de nouveau l'océan pour aller prendre possession de sa charge. A peine arrivé à Lima, il se sentit frappé d'une maladie mortelle. Il reconnut aussitôt la main miséricordieuse de Dieu, il se repentit de sa vie passée, et bannissant de son cœur toutes les pensées d'ambition terrestre, il ne songea plus qu'à se préparer à bien mourir. Sainte Térèse ne l'abandonna pas en cette extrémité ; elle lui apparut, et, par ses charitables assistances, le disposa si bien à la mort, qu'elle accompagna son âme jusqu'au trône de Dieu. Ces faits attestés par le Père Louis de Valdivia de la Compagnie de Jésus qui confessa Augustin dans sa dernière maladie, sont consignés dans les informations qui ont été faites

pour la canonisation de sainte Térèse. Voyez l'Histoire générale des Carmes, liv. 1, chap. 1er.

Le dernier des enfants d'Alphonse et de Béatrix fut Jeanne de Ahumada, à qui Térèse servit de Mère et qu'elle éleva au monastère de l'Incarnation. Voyez sa biographie, à la page 401 et suiv.

NOTE B

SUR LE MONASTÈRE DE L'INCARNATION DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL D'AVILA.

Ce monastère, d'après Lézana (tome IV des Annales des Carmes), fut fondé en l'année 1513 par la pieuse munificence d'Elvire de Médina. Il s'élève à une petite distance de la ville, vers le septentrion, dans une délicieuse vallée. En très-peu d'années cet édifice religieux prit ces grandes proportions que l'on admire aujourd'hui. Il renferme une belle église, un cloître magnifique, un jardin et un verger spacieux, avec des eaux limpides et abondantes. Toute la partie inférieure de la nef de l'église ayant été réservée pour le chœur des Religieuses, et cet espace allant du sol jusqu'à la voûte, on a construit deux chœurs l'un au-dessus de l'autre, très-vastes et très-réguliers. Les corridors du premier étage conduisent au chœur d'en haut; les cloîtres du rez-de-chaussée conduisent au chœur d'en bas. Les jours de communion les Religieuses entendent la messe et communient au chœur d'en bas, qui est à peu près de niveau avec le sol de l'église; et comme le maître-autel se trouve en face de ce double chœur, à l'extrémité opposée de l'église, il en résulte que le Prêtre doit traverser la nef dans sa longueur pour venir à la grille donner la communion aux Religieuses.

Ce monastère, dès l'année 1550, renfermait cent quatre-vingt-dix Religieuses, au rapport des Annalistes du Carmel; et sainte Térèse confirme ce témoignage dans ses lettres: « J'ai vécu, dit-elle, dans une maison où il y avait cent quatre-vingt-dix Religieuses. »

Quoique ce couvent eût été érigé en 1513, ce ne fut néanmoins

que deux années après, et le jour même que Térèse fut baptisée, que l'on y célébra la première messe.

Après trois siècles, le monastère de l'Incarnation d'Avila présente à peu près le même aspect que du temps de sainte Térèse. Ce que l'on y voit de nouveau, c'est une très-vaste chapelle dédiée à cette Sainte, et qui occupe l'emplacement de la cellule où elle habita pendant de si longues années. L'ouverture de cette chapelle donne sur la nef de l'église, du côté de l'évangile.

Après ce coup d'œil général, entrons dans ce sanctuaire tout rempli de la gloire du Très-Haut, et visitons avec une foi vive les divers endroits où Térèse a reçu des grâces particulières. Là, en esprit fléchissant les genoux, remercions ce grand Dieu des faveurs étonnantes dont il lui a plu de combler son Epouse, et ne doutons pas qu'à chacune des stations le crédit de la Sainte ne fasse tomber dans nos cœurs quelque étincelle de l'amour divin.

Arrêtons-nous d'abord devant la porte du saint monastère; c'est la même qui, en l'année 1533, le 2 novembre, s'ouvrait devant la jeune Térèse de Ahumada, âgée de dix-huit ans et demi. Là, elle se sépare de son frère, Antoine de Cepeda, qui l'a accompagnée, et qui, gagné à Jésus-Christ par elle, dirige ses pas vers le couvent des Dominicains pour y prendre l'habit. Là, Térèse fait d'éternels adieux au monde; mais tandis qu'elle ne laisse paraître au dehors que la constance ferme d'une âme qui, libre du siècle, vient s'enchaîner à Jésus-Christ, elle éprouve au-dedans d'elle-même une ineffable agonie. Ecoutons-la nous révéler ce secret de son âme : « Oui, je dis » vrai, et le souvenir en est encore tout vivant dans ma pensée, au » sortir de la maison de mon père, mon âme éprouva les douleurs » d'une mystérieuse agonie. Je ne crois pas que la dernière heure me » puisse réserver des angoisses plus cruelles. Je sentis tous mes os » qui allaient se détacher les uns des autres. L'amour de Dieu n'étant » pas encore assez fort, celui de mon père et de mes parents se » réveillait plus tendre que jamais. Dans ce combat, je luttais avec » un suprême effort. Ah! si Dieu, en ce moment, ne m'eût tendu la » main, c'en était fait, toutes mes considérations étaient impuissan- » tes, et je succombais vaincue; mais il daigna relever mon courage, » je triomphai de moi-même, et j'exécutai mon dessein. » Chap. IV, » page 50.

Cette fidélité à la grâce de sa vocation fut peut-être, suivant la remarque d'un grave auteur, la cause de cet enchaînement de faveurs extraordinaires qui l'élevèrent à une si haute sainteté. Grand Dieu, soyez-en à jamais béni! que tous les Anges et toutes les créatures vous en donnent d'éternelles louanges!

Franchissons le seuil de cette porte qui fut pour la fille d'Alphonse et de Béatrix la porte du Ciel. Nous sommes dans les cloîtres qui, il y a trois siècles, ont vu, pendant plus de trente ans, passer Térèse comme un Ange de Dieu; ils portent l'empreinte de ses pas ; ils parlent d'elle ; leurs murs présentent différentes scènes de sa vie.

Rappelons-nous ici cette vision intellectuelle dont elle parle au chap. XXVII : « Je sentais près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ, » et je voyais que c'était lui qui me parlait; il marchait toujours à » côté de moi: et, sans le voir sous une forme sensible, je connaissais » d'une manière fort claire qu'il était toujours à mon côté. »

Du cloître nous entrons dans ce parloir d'en bas où, tandis que Térèse conversait avec une personne du monde, Notre-Seigneur lui apparut avec un visage sévère, et lui dit au fond de l'âme que ces entretiens lui déplaisaient. Une autre fois, dans ce même parloir, le Divin Maître lui donna un avertissement intérieur par un prodige mystérieux. Ces deux scènes que la Sainte raconte au chap. VIII, pages 83 et 84, sont fidèlement représentées dans deux tableaux.

C'est au parloir supérieur que la Sainte a vu un jour saint Pierre d'Alcantara tomber en extase. Le Saint se trouvait, avec son compagnon, dans la partie extérieure du parloir, tandis que sainte Térèse, avec quelques Religieuses, était dans la partie intérieure. A peine la conversation s'était-elle engagée, que le Saint entra en extase.

C'est encore dans un des parloirs de ce monastère qu'a eu lieu l'entrevue avec saint François de Borgia, racontée au chapitre XXIV.

Le parloir où la Sainte fut souvent ravie en extase en s'entretenant de Dieu avec saint Jean de la Croix, est différent de celui où Notre-Seigneur lui apparut avec un visage sévère. Ce parloir a été conservé dans le même état. Un jour Térèse s'entretenait avec Jean de la Croix du mystère de la très-Sainte Trinité ; Dieu mettant sur les lèvres de son serviteur des paroles toutes de flammes, l'humble Térèse se jette à genoux pour entendre avec plus de respect ce langage du Ciel. Bientôt leurs âmes sont embrasées par un feu divin. Saint Jean de la Croix entre le premier en extase, et est élevé en l'air avec sa chaise, comme sur le char d'Elie. Sainte Térèse, qui était à genoux, est saisie dans cette attitude par l'extase, et également élevée en l'air. Béatrix de Jésus, alors religieuse de l'Incarnation, et qui ensuite passa à la Réforme avec plusieurs autres, entrant au parloir pour porter un message à la Sainte, fut témoin du prodige. Durant ces heureuses années où Térèse comme Prieure, et Jean de la Croix comme Confesseur, travaillèrent de concert à la sanctification des Religieuses de l'Incarnation d'Avila, ces deux âmes séraphiques qui s'entendaient. se plaisaient à adoucir les rigueurs de leur exil, en s'élevant par leurs

entretiens jusqu'à la céleste Patrie. Le plus souvent les flammes de l'Esprit Saint les embrasant tout à coup, non-seulement ils étaient ravis, mais ils étaient élevés en l'air et tout resplendissants de lumière. Quelquefois, quand ils sentaient venir l'extase, ils voulaient lutter; ils saisissaient fortement les barreaux du parloir, c'était en vain : une puissance divine les élevait de terre, et les couronnait de rayons. La Sainte, avec son incomparable amabilité, jetait la faute de ces extases sur saint Jean de la Croix : « Il faut, disait-elle, parler » de Dieu avec beaucoup de réserve, au Père Jean de la Croix; car » non-seulement il entre en extase, mais il y fait entrer les autres. »

Quand la Sainte, dans ces entretiens du Paradis, était ravie en Dieu avec saint Jean de la Croix, il y avait déjà environ douze ans que dans ce même monastère de l'Incarnation elle avait eu le cœur percé par le dard d'un Séraphin. Arrachons-nous à ce lieu sacré, témoin de ses entretiens extatiques avec saint Jean de la Croix, pour aller vénérer le Sanctuaire où elle reçut la blessure qui transformait son cœur en un incendie d'amour. Ce sanctuaire se trouve dans l'aile orientale du couvent; c'est un très-petit oratoire que la Sainte aimait avec prédilection parce qu'elle s'y trouvait seule avec Dieu, loin de tout bruit. C'est là que Térèse, consumée des ardeurs de la charité, vit plusieurs fois un Séraphin lui transpercer le cœur avec un dard enflammé. Mais il faut l'entendre elle-même, au chap. XXIX de sa vie, nous faire le récit d'nne si haute faveur : en l'écoutant, nous assistons au sacrifice, où son cœur virginal devient une éternelle victime de l'amour. « Tandis que j'éprouvais ces grands transports » d'amour, voici une vision dont le Seigneur daigna me favoriser à » diverses reprises. J'apercevais près de moi, du côté gauche, un » Ange, sous une forme corporelle. Il n'était pas grand, mais petit, » et très-beau; à son visage enflammé, on reconnaissait un de ces » Esprits d'une très-haute hiérarchie, qui ne sont, ce semble, que » flamme et amour. Il était apparemment de ceux qu'on nomme » Séraphins; car ils ne me disent pas leurs noms. Mais je vois bien » que dans le Ciel il y a une si grande différence de certains Anges à » d'autres, et de ceux-ci à d'autres, que je ne le saurais dire. Je voyais » dans les mains de cet Ange un long dard, en or, et portant un peu » de feu à l'extrémité du fer; de temps en temps il le plongeait au » travers de mon cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles; en le retirant, il semblait me les emporter avec ce dard, et me laissait tout » embrasée d'amour de Dieu. La douleur de cette blessure était si » vive qu'elle m'arrachait ces soupirs dont je parlais naguère : mais » cet indicible martyre me faisait goûter en même temps les plus » suaves délices; aussi je ne pouvais ni en désirer la fin, ni trouver

» de bonheur hors de mon Dieu. Ce n'est pas une souffrance corpo-
» relle, mais toute spirituelle, quoique le corps ne laisse pas d'y
» participer à un haut degré. Il existe alors, entre l'âme et Dieu, un
» commerce d'amour si doux, qu'il m'est impossible de l'exprimer.
» Je supplie ce Dieu de bonté de le faire goûter à quiconque refuserait
» de croire à la vérité de mes paroles. Les jours où je me trouvais
» dans cet état, j'aurais voulu ne rien voir, ne point parler, mais
» m'absorber délicieusement dans ma peine, que je considérais comme
» une gloire devant laquelle toutes les gloires de ce monde ne sont
» que néant. »

Grand Dieu! que le Paradis tout entier vous bénisse d'avoir allumé dans le cœur de Térèse un si grand incendie de charité, et d'avoir envoyé un de vos Séraphins pour transpercer avec le dard même de la charité le cœur virginal de votre fidèle Epouse! Dieu d'amour! nous ne quitterons pas cet oratoire, témoin d'un si grand prodige, sans élever vers vous la prière de saint Augustin : « O amour, qui
» brûlez toujours sans jamais vous éteindre, ô charité, ô mon Dieu,
» embrasez-nous! *O amor, qui semper ardes et nunquam extingueris,*
» *charitas, Deus meus, accende me!* » (S. Aug. Conf. L. X,) Puisque vous aimer est notre unique bien, nous vous en conjurons, grand Dieu, au nom de Térèse; enlevez-nous tout ici-bas, mais votre amour, jamais, ni dans le temps ni dans l'éternité!

A très-peu de distance du petit oratoire de la Transverbération, se trouve le chœur d'en haut. C'est dans ce chœur que la Sainte a reçu durant l'oraison d'innombrables grâces. Là, est cette superbe statue de la très-sainte Vierge, appelée du doux nom de Notre-Dame de la Clémence, que la Sainte fit placer à la stalle même de la Prieure, lui remettant les clefs du couvent et la proclamant l'unique Prieure du Monastère de l'Incarnation. Là, eut lieu cette apparition mémorable de la très-sainte Vierge si consolante pour Térèse et pour les Religieuses du Monastère de l'Incarnation. Lisez ce qui en est dit à la page 518.

Descendons dans le chœur inférieur, où nous avons à admirer des prodiges de grâce encore plus grands. A cette table de communion où les Religieuses reçoivent le pain de vie, notre Sainte s'est vue élevée au comble de l'honneur. C'est là que le 18 novembre de l'an 1572, Térèse, âgée de 57 ans, et 10 ans seulement avant sa mort, a été élevée à l'ineffable dignité d'Epouse de Jésus-Christ, en présence de saint Jean de la Croix, des Religieuses de l'Incarnation, des Anges et de toute la Cour céleste. Écoutons la Sainte elle-même :
« La seconde année que j'étais Prieure au monastère de l'Incarna-
» tion, le jour de l'octave de saint Martin, je venais de recevoir la

» communion des mains du Père Jean de la Croix.... Notre-Seigneur
» se montrant alors à moi dans le plus intime de mon âme par une
» vision sensible, me donna sa main droite et me dit : *Regarde ce clou,*
» *c'est la marque et le gage que, dès ce jour, tu seras mon Epouse : jus-*
» *qu'à présent tu ne l'avais point mérité ; désormais tu auras soin de mon*
» *honneur, ne voyant pas seulement en moi ton Créateur, ton Roi et ton*
» *Dieu, mais encore te regardant toi-même comme ma véritable Epouse ;*
» *dès ce moment, mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien.*
» L'effet de cette grâce fut si puissant, que mon âme éclatait ; dans
» le transport dont j'étais saisie, je dis à mon divin Maître : Seigneur,
» ou agrandissez ma bassesse, ou ne me faites pas une faveur sous
» l'excès de laquelle ma faible nature succombe. J'ai ressenti depuis
» les admirables effets de cette vision, mais avec un redoublement
» de confusion et de douleur en voyant que je ne fais rien pour re-
» connaître des bienfaits d'un si haut prix. »

L'Eglise, dans l'office composé en l'honneur de la Sainte, a voulu célébrer ces deux grandes grâces qu'elle reçut au monastère de l'Incarnation, la blessure faite à son cœur par le dard d'un Séraphin, et son élévation à la dignité d'épouse de Jésus-Christ ; elle s'exprime ainsi : « Le cœur de Térèse brûla d'un si grand incendie d'amour
» qu'elle vit, à juste titre, un Ange lui transpercer le cœur avec un
» dard enflammé, et qu'elle entendit Jésus-Christ, après lui avoir
» donné sa main, lui adresser ces paroles : Désormais tu prendras
» soin de mon honneur, comme ma véritable Epouse. *Tanto autem*
» *divini amoris incendio cor ejus conflagravït, ut merito viderit Angelum*
» *ignito jaculo sibi præcordia transverberantem, et audierit Christum*
» *data dextera dicentem sibi : Deinceps ut vera Sponsa meum zelabis*
» *honorem.* »

Cette faveur étant comme la couronne de toutes celles que la Réformatrice du Carmel avait reçues à l'Incarnation d'Avila, les Religieuses de ce Monastère ont voulu en immortaliser le souvenir, et en avoir sans cesse sous les yeux la touchante image. La table de communion où Térèse, pendant environ trente ans, vint si souvent se nourrir du pain des Anges, et où elle reçut l'anneau nuptial des Épouses de Jésus-Christ, a été conservée avec des soins infinis. Elle se trouve au milieu de la grande grille, entre les deux fenêtres du chœur qui s'ouvrent sur la nef de l'Église. Elle a la forme d'un tabernacle assez profond fermé par une double porte dont l'une s'ouvre du côté des Religieuses, et l'autre du côté de l'église. Le Prêtre qui vient donner la communion pose d'abord le saint-ciboire sur le corporal étendu dans l'intérieur, et doit ensuite étendre la main pour communier les Religieuses, qui, se mettant successivement à genoux

devant ce tabernacle et avançant tant soit peu la tête, reçoivent leur Dieu, à la même place, où la Séraphique Térèse s'unit si souvent à lui et reçut de sa main l'anneau nuptial. Deux beaux tableaux représentant Notre-Seigneur donnant sa main à Térèse, sont placés au-dessus de la table de communion, l'un du côté des Religieuses, et l'autre du côté des fidèles. Au bas de ces tableaux se trouvent les paroles que le Divin Maître adressa à la Sainte, avec la date du jour où elle se vit favorisée d'une si grande grâce.

Ce n'est pas tout, les Religieuses de l'Incarnation ont placé une très-belle statue de sainte Térèse à la stalle même qu'elle occupa comme Prieure dans le chœur. La figure de cette statue est très-expressive. La Sainte, revêtue des habits du Carmel, paraît vivante. Elle préside encore à toutes les cérémonies et à tous les chants du chœur; elle est regardée comme Prieure, et la Prieure du couvent n'occupe que la seconde place, à côté d'elle. Cette séraphique Mère semble abriter avec amour sous son manteau ses chères filles de l'Incarnation. Celles-ci viennent souvent s'agenouiller devant elle, lui baiser la main, et vénérer la précieuse relique qui repose sur son cœur.

A tous ces souvenirs encore vivants il s'en rattache un autre: c'est à côté de cette table de communion, à la grille même de ce chœur, que saint Jean de la Croix, avec la ferveur d'un Séraphin, faisait ses instructions aux Religieuses du monastère; c'est là que ses paroles de feu embrasaient les cœurs de ces Épouses de Jésus-Christ, et firent plus d'une fois éprouver des transports extatiques à sainte Térèse dont il eut l'ineffable bonheur d'être tout ensemble et le fils et le père en Jésus-Christ. En face du chœur qui retentit si souvent de sa voix est le maître-autel de l'Église, où ce grand Saint offrait en sacrifice d'agréable odeur l'Agneau sans tache qui efface les péchés du monde.

De cet autel, dirigeons nos pas vers la grande chapelle latérale dédiée à sainte Térèse et construite dans l'emplacement où se trouvait la cellule qu'elle occupa quand elle n'était que simple Religieuse. L'on voit au maître-autel deux tableaux: l'un représente la Sainte blessée par le Séraphin; l'autre, qui est immédiatement au-dessus, la représente écrivant ses ouvrages. Ce dernier tableau est très-gracieux. Au-dessus d'un autre autel, on voit un troisième tableau représentant saint Jean de la Croix et sainte Térèse en extase dans le parloir où ils viennent de s'entretenir de Dieu: le Saint est élevé en l'air avec sa chaise de bois, et il est tout éclatant de lumière; la Sainte, qui l'écoutait à genoux, s'élève en l'air dans cette attitude; sa figure s'enflamme, et tandis que toute son âme s'enfuit au Ciel par

son regard, elle saisit, mais en vain, les barreaux de la grille pour lutter contre l'extase.

Cette chapelle occupe, comme nous l'avons dit, la place où était la première cellule que notre Sainte habita ; et ce n'est pas sans quelque regret, qu'on ne retrouve plus cette bénite cellule qu'elle sanctifia par sa présence pendant de si longues années ; on cherche des yeux l'oratoire qu'elle se plaisait à embellir, et où son âme aimait à se répandre devant Dieu; on voudrait entrer dans cette solitude confidente de ses soupirs, de ses larmes, de ses combats, de l'immolation de son corps virginal, de ses extases, de ses séraphiques ardeurs. Cette habitation, hélas! n'existe plus : ce qui tempère le regret, c'est que l'espace qu'elle occupait jadis fait maintenant partie de l'enceinte d'un beau sanctuaire dédié à la séraphique Térèse. Le monastère de l'Incarnation possède néanmoins une cellule consacrée par sa présence : c'est celle qu'elle habita pendant qu'elle était Prieure. Cette cellule où l'on n'a rien changé pour les proportions, est transformée en un très-pieux oratoire où tout semble rendre la Sainte présente. Avant d'y entrer, l'on n'est pas peu surpris de voir les brèches profondes faites aux montants de la porte et à la porte elle-même : tant de personnes par dévotion ont si ardemment désiré d'avoir quelque petit fragment de ce bois, que les Religieuses n'ont pu s'empêcher de céder à de si pieux désirs.

Le Jardin du monastère de l'Incarnation nous appelle à son tour; entrons-y avec respect, car nous foulons la terre des Saints. Il offre à l'œil le même aspect riant que du temps de sainte Térèse, mais il est plus étendu qu'il ne l'était à cette époque. La petite maison voisine, où habitait saint Jean de la Croix, est devenue, avec le sol environnant, la propriété du monastère, et se trouve maintenant enfermée dans le jardin par le mur d'enceinte. Ainsi ce nouvel Eden porte l'empreinte des pas de la Réformatrice du Carmel, et de celui qui fut après elle la plus ferme colonne de la Réforme. Quelque sentier que vous suiviez, tout vous rappelle le souvenir de Térèse; dans ces parterres, elle venait cueillir des fleurs pour en décorer son oratoire, ou quelque sainte image. Ces amandiers, ces noisetiers, c'est elle, dit la tradition du couvent, qui les a plantés. Ces belles eaux, dont le feu du soleil ne diminue jamais la source, avaient pour elle un charme ineffable; elle ne pouvait se lasser de les contempler, parce que sa foi découvrait en elles l'image de la grâce. Ces ermitages solitaires, qui la virent si souvent agenouillée, semblent redire encore les prières qu'elle élevait vers Dieu.

Avançons vers cette partie du jardin où se trouvait jadis la maisonnette habitée par saint Jean de la Croix : la maisonnette est devenue

une chapelle octogone ; c'est aujourd'hui l'ermitage de saint Jean de la Croix. L'autel de ce sanctuaire a été fait avec le bois de la cellule démolie de sainte Térèse. C'est pour cette raison qu'on l'a laissé dans sa couleur naturelle, sans aucune peinture. Grâce à une pensée ingénieuse et charmante de la piété filiale, quand on entre dans cet ermitage, on se trouve à la fois dans la cellule de la séraphique Térèse, et dans celle du séraphique saint Jean de la Croix. Saint ermitage, sanctuaire aimé du Ciel, où l'on ressent les divines ardeurs de la charité qui embrasa ces deux grandes âmes, faut-il donc te quitter ! En nous éloignant de toi, nous emportons du moins une consolante pensée. Souvent, dans le cours de notre pèlerinage, nous viendrons en esprit prier devant ton autel, et apprendre, de sainte Térèse et de saint Jean de la Croix, les secrets, les inénarrables douceurs de la divine dilection.

En terminant cet aperçu sur le monastère de l'Incarnation d'Avila, il nous est bien doux de publier que les Religieuses qui l'habitent de nos jours sont dignes par leurs vertus du beau nom donné par Jésus-Christ aux Religieuses contemporaines de notre Sainte. Cet adorable Epoux des Vierges dit encore à Térèse : « O ma fille, ma fille, les » Religieuses de l'Incarnation sont mes sœurs. »

Du haut du Ciel sainte Térèse veille visiblement sur cette maison si chère qu'elle aima tant toute sa vie; elle dit encore à celles qui l'habitent ce qu'elle dit si souvent à leurs devancières, quand, au retour de ses voyages, elle venait les visiter et passer même plusieurs jours au milieu d'elles : « Je respecte et j'aime cette maison » comme ma Mère, je viens à vous, parce que vous êtes mes sœurs. »

Les Religieuses de l'Incarnation d'Avila, comme du reste toutes les Religieuses d'Espagne, ont montré une invincible constance et une foi sublime, au milieu de la terrible épreuve qui vient de peser sur elles durant de trop longues années ; je parle de la loi qui leur défendait de recevoir des novices, et les condamnait ainsi à s'éteindre avec leurs Ordres. Mais Jésus-Christ a entendu la prière de ses fidèles et magnanimes Epouses; et le Concordat récemment conclu entre le Saint-Siége et l'Espagne a mis un terme à l'épreuve.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE LA VIE DE SAINTE TÉRÈSE,

D'APRES LES BOLLANDISTES.

En 1515. Le 28 mars, un mercredi, à cinq heures et demie du matin, Térèse vient au monde; elle est baptisée le même jour dans l'église de la paroisse de Saint-Jean.

Vers 1522. Elle part avec son frère Rodrigue pour le pays des Maures, dans l'espérance d'y moissonner la palme du martyre.

Vers 1529. Sa ferveur diminue.

1531. Elle entre comme pensionnaire au couvent des Augustines d'Avila, où sa première ferveur se rallume.

1532. Elle tombe malade et revient à la maison paternelle.

1533. Le 2 novembre, elle entre au couvent de l'Incarnation d'Avila, de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

1534. Le 3 novembre, elle fait profession.

1535. Étant tombée malade, elle est conduite par son père à la campagne, et elle s'adonne à l'oraison mentale.

1536. Elle revient à la maison paternelle.

1537. Elle est transportée au monastère de l'Incarnation.

1539. Elle est miraculeusement guérie par saint Joseph.

1541. Elle abandonne l'oraison mentale.

1542. Elle reprend ce saint exercice.

1555. Elle commence une vie plus sainte.

1556. Elle est comblée de dons surnaturels.

1557. Elle traite avec saint François de Borgia.

1558. Elle entend souvent des paroles divines. Elle se met sous la direction du Père Balthasar Alvarez de la Compagnie de Jésus.

1559. Elle a des visions plus fréquentes ; elle conçoit la première idée de fonder un monastère. Vers ce temps, elle est visitée par saint Pierre d'Alcantara.

1560. Elle fait le vœu d'accomplir en tout ce qu'elle connaîtra être le plus parfait.

1561. Elle s'occupe de la fondation du monastère de Saint-Joseph.

1562. Au mois de juin elle termine à Tolède la première relation de sa vie, et, le 24 du mois d'août, elle fonde a Avila le monastère de Saint-Joseph.

1563-1566. Vivant au monastère de Saint-Joseph, elle écrit la seconde relation de sa vie, et compose le Chemin de la perfection.

1567. Elle reçoit du Général de l'Ordre des Carmes la faculté de fonder d'autres monastères. Fondation du couvent des Carmélites de Médina del Campo. Première entrevue de la Sainte avec saint Jean de la Croix, à Médina. Voyage de la Sainte à Alcala.

1568. Couvent des Carmélites de Malagon et de Valladolid ; couvent des Carmes à Durvelle.

1569. Fondation du couvent des Carmélites à Tolède ; fondation des deux monastères des Carmes et des Carmélites à Pastrane. La Sainte passe une année presque entière à Tolède ; son séjour en cette ville n'est interrompu que par quelques voyages.

1570. Le 11 juin, le monastère des Religieux de Durvelle est transféré à Mancera. La Sainte quitte Tolède. Fondation du monastère des Carmélites à Salamanque, et du Collége des Carmes à Alcala.

1571. Fondation du monastère des Carmélites d'Albe. La Sainte est préposée pour trois ans au gouvernement du monastère de l'Incarnation d'Avila, et entre en charge au mois d'octobre. Fondation du monastère des Carmes d'Altomire.

1572. Fondation du couvent des Carmes de Notre-Dame du Secours.

1573. Fondation des monastères des Carmes à Grenade, et de celui de Pegnuela ou du Petit-Rocher. La Sainte est envoyée à Salamanque, où elle commence le 24 du mois d'août à écrire son Livre des Fondations.

1574. Monastère des Carmes fondé à Séville ; les Carmélites du monastère de Pastrane passent à celui de Ségovie, au commencement d'avril.

1575. Monastère de Carmélites fondé à Véas. Monastère de Carmes fondé à Almodovar. Maison de Carmélites à Séville.

1576. Fondation du monastère des Carmélites de Caravaque. La Sainte se retire au monastère de Tolède où, jusqu'au 14 de novembre, elle poursuit le travail de son Livre des Fondations. Chapitre des Carmes Déchaussés : il décrète la translation du monastère de Pegnuela (Petit-Rocher) à celui du Mont-Calvaire, près de Véas.

1577. Le 2 juin, la Sainte commença à Tolède son Livre du Château de l'Ame ; au mois de juillet, elle est envoyée à Avila où elle soumet

son monastère de Saint-Joseph à la juridiction de la Réforme, et termine le 29 novembre le Livre du Château de l'Ame.

1578. La Réforme du Carmel est menacée dans son existence.

1579. Le 1er avril, les Carmes Déchaussés sont exemptés de la juridiction des Carmes mitigés. Au mois de juin, la Sainte est envoyée de Tolède dans plusieurs couvents. Fondation du Collége de Baëce par saint Jean de la Croix.

1580. Fondation du monastère des Carmélites de Villeneuve de la Xare. Divers voyages de la Sainte. Lettres Apostoliques données le 22 juin, pour la séparation des Carmes Déchaussés d'avec les Mitigés. Fondation du monastère des Carmélites de Palencia.

1581. Monastère de Carmes fondé à Valladolid. Collége de Carmes établi à Salamanque. Maison de Carmélites fondées à Sories. La Sainte est élue Prieure de Saint-Joseph d'Avila.

1582. Fondation du monastère de Carmélites à Grenade ; maison de Carmes à Lisbonne, et de Carmélites à Burgos. Térèse arrive malade à Albe le 20 septembre, et y meurt le 4 octobre, après une extase de quatorze heures, à neuf heures du soir. Le lendemain qui, d'après la correction du calendrier, se trouva le 15, ses funérailles se font avec solennité.

1583. Le 4 juillet a lieu la première ouverture de son tombeau : son corps virginal, miraculeusement conservé, exhale une odeur toute céleste.

1585. Le 24 novembre, son corps est transporté à Saint-Joseph d'Avila.

1586. Le 1er janvier, le saint corps est visité par l'Evêque d'Avila, et, le 23 d'août, il est reporté à Albe.

1589. Le 10 juillet, Sixte V décrète que le corps de la Sainte restera à Albe.

1591. L'Évêque de Salamanque fait la visite du saint corps.

1595. On fait les informations sur les vertus et les miracles de sainte Térèse.

1598. On place son tombeau dans un sanctuaire plus élevé.

1604. Nouvelle ouverture du tombeau, il est ensuite fermé d'une manière plus solide. Le Saint-Siége ordonne qu'on travaille au procès apostolique sur la vie et les miracles de Térèse.

1614. Le 24 avril, Térèse est mise au nombre des Bienheureux.

1616. La châsse de sainte Térèse est enfermée dans un tombeau de marbre, et placée dans une nouvelle chapelle.

1622. Le 12 mars, Térèse est canonisée avec saint Isidore, saint Ignace, saint François-Xavier, et saint Philippe de Néri.

1629. On bâtit une église sur l'emplacement de sa maison paternelle.

1750. On ouvre son tombeau.

1760. Son corps est mis dans une châsse d'argent et enfermé dans le superbe tombeau où on le voit aujourd'hui.

Voici quelles sont les villes et les sanctuaires où se trouvent aujourd'hui les principales reliques de sainte Térèse.

Le monastère des Carmélites d'Albe possède non-seulement son corps, mais encore deux des plus insignes reliques qui en aient été séparées, le cœur et le bras gauche. Pour donner à ces reliques une place digne d'elles, on a construit derrière le grand mur du maître-autel, deux oratoires décorés avec une rare magnificence Ils sont bâtis l'un au-dessus de l'autre et dans les mêmes proportions. Le tombeau qui renferme le corps est à l'oratoire supérieur. Ce monument grandiose se voit de tous les points de l'Eglise.

La relique du cœur et celle du bras gauche sont dans l'oratoire inférieur, on peut les voir dans leurs reliquaires lorsqu'on lève les voiles de la grille qui est près du grand autel, du côté de l'épître. Comme nous avons donné les détails les plus précis sur la relique du cœur à la note de la page 338, nous y renvoyons le lecteur.

Le bras de la Sainte est renfermé dans un tube de cristal épais mais transparent, et recourbé par une légère inflexion vers le coude. De l'épaule jusqu'au coude, les chairs ont été enlevées et distribuées en reliques dans diverses parties du monde. Du coude jusqu'à la main qui en est séparée, le bras est intact; il est grand et beau; les chairs en paraissent vives et flexibles: et quoique le cristal soit sans aucune ouverture, cette sainte relique, comme celle du cœur, exhale une odeur toute céleste.

Le Carmel de Lisbonne possède la main gauche de la Sainte; il reçut cette relique en l'année 1585.

Le pied droit est vénéré à Rome dans le couvent de Sainte-Marie de la Scala.

Les doigts de la main droite enrichissent plusieurs villes du monde chrétien. Rome, Paris, Bruxelles, Avila, Séville se partagent ce précieux trésor.

L'index de cette main virginale fut offert en don par le Pape Clément IX, quand il était Nonce en Espagne, à la très-chrétienne Princesse Anne Colonne Barberini, qui le céda à la maison de Carmélites qu'elle fonda à Rome sous le titre de Regina-Cœli.

Le doigt du milieu est tombé en partage au monastère de l'Incarnation de Paris, première maison du Carmel en France, et la Mère de toutes celles qui ont été fondées dans le royaume. Ce doigt a été donné, en 1625, par Elisabeth de France, fille de Henri-le-Grand et femme de Philippe IV, roi d'Espagne, au premier couvent des Carmélites de France, rue du faubourg Saint-Jacques, à Paris (aujourd'hui rue d'Enfer, parce que l'entrée du couvent donne sur cette rue, au lieu de donner sur celle du faubourg Saint-Jacques). Ce fut Mme de Fargis, ambassadrice de France, que la Reine d'Espagne chargea de remettre la précieuse relique à la Vénérable Mère Magdeleine de Saint-Joseph, qui était alors Prieure de ce monastère, et dont Pie VI a déclaré les vertus héroïques.

Les Carmélites de l'Incarnation de Paris ont encore, outre le doigt de leur sainte Mère, des reliques assez notables de sa chair, de ses ossements et de ses habits; enfin elles possèdent son manteau, apporté en 1604 par les six Carmélites espagnoles qui vinrent fonder les Carmélites Déchaussées de France.

Le Carmel de Bruxelles est en possession du cinquième doigt. Le Père Gratien, qui l'avait séparé de la main quand il était Provincial de la Réforme, l'avait porté toute sa vie suspendu à son cou. Ce saint Religieux étant mort à Bruxelles, la précieuse relique fut adjugée par le pape Paul V au Prince Albert et à la Princesse Isabelle, Souverains des Pays-Bas. Ils avaient fondé le Carmel de Bruxelles avec une royale munificence, ils crurent qu'ils ne pouvaient mieux mettre le comble à leurs bienfaits, qu'en lui cédant la sainte relique. Elle fut donc remise entre les mains de la Vénérable Mère Anne de Jésus et de ses filles, à la condition que ce trésor ne serait jamais aliéné et qu'on n'en enlèverait aucune parcelle. Lorsque Joseph II bannissait de ses Etats l'Ordre du Carmel avec plusieurs autres, cette relique fut apportée en France au Couvent des Carmélites de Saint-Denys, où se trouvait alors Louise de France, fille de Louis XV, connue dans le Carmel sous le nom de Sœur Térese de Saint-Augustin. Ce saint dépôt fut gardé pendant sept ans par ces Religieuses. Ce temps écoulé, les Carmélites de Bruxelles qui, durant leur exil, avaient reçu la plus généreuse hospitalité chez leurs Sœurs du Monastère de Saint-Denys, reportèrent la sainte relique dans leur patrie. Les Carmélites de Bruxelles possèdent encore une autre belle relique de sainte Térèse, c'est l'un des deux os qui vont de l'épaule au haut de la poitrine, et qui sont désignés sous le nom de clavicule.

Enfin les deux autres doigts de la main droite de sainte Térèse sont vénérés l'un dans l'Eglise des Carmes d'Avila, et l'autre dans le monastère des Carmélites de Séville. (*Vide* Boll. *Acta Sanctæ Teresiæ*.)

Outre ces reliques insignes, il en existe un grand nombre d'autres moins considérables qui sont vénérées dans divers sanctuaires du monde chrétien.

C'est ainsi que le Très-Haut a rendu glorieux le sépulcre de la séraphique Térese de Jésus, et que s'accomplissent en elle ces paroles de David : « Tous » mes os diront : Seigneur, qui est semblable à vous ! *Omnia ossa mea dicent :* » *Domine, quis similis tibi !* (Ps. xxxiv.) »

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

TYP. DE J. CASTERMAN ET FILS.


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO

